

Le ravin des ténèbres

Heinlein,R.A.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Science fiction

Robert Heinlein

Albin Michel

LE RAVIN DES TÉNÉBRES

LE RAVIN
DES
TÉNÉBRES

R.A. Heinlein

Le ravin des ténèbres

(I will fear no evil, 1970)

Traduction de J.-C. Dumoulin et Georges H. Gallet



ALBIN MICHEL

**Science Fiction
Collection
dirigée par
Georges H. Gallet
et
Jacques Bergier**

La science-fiction l'avait prédit...

À peine si le débarquement de l'homme sur la Lune a émerveillé un moment. Chaque nouveau progrès, chaque nouvel exploit de la science, paraît être accepté comme tout naturel. Mais, au fond, ils n'en excitent que davantage notre insatiable curiosité des merveilles à venir.

De là, sans doute, vient le succès croissant de la « fiction » parmi un public de plus en plus large. Elle imagine, elle invente, elle dramatise, elle prophétise... Pour elle, rien n'est impossible. Elle s'évade de notre monde conventionnel. Elle entraîne le lecteur, hors de l'espace et du temps, dans des univers de possibilités inouïes.

C'est cette évasion, avec des aventures épiques, des émotions neuves, d'une variété infinie et d'un renouvellement incessant, qu'apporte notre collection « Science-Fiction ».

Édition originale américaine :
I WILL FEAR NO EVIL
Berkley Publishing Corporation
New York, N. Y.
© 1970 by Robert A. Heinlein

Adaptation française
de
JEAN-CLAUDE DUMOULIN
et
GEORGES H. GALLET

© éditions Albin Michel, 1974.
22, rue Huyghens, 75014 Paris.

ISBN 2-226-00042-9

Pour Rex et Kathleen.

Le Seigneur est mon berger,
je ne manque de rien...
Passerais-je un ravin de ténèbres
je ne crains aucun mal.

PSAUMES, 22

Chapitre premier

La pièce datait du baroque 1980 ; elle était vaste et luxueuse. Près des fausses fenêtres découvrant un paysage simulé se trouvait un lit d'hôpital automatisé. Il semblait déplacé, mais était masqué en majeure partie par un magnifique paravent chinois.

À douze mètres de là, une grande table-bureau contrastait pareillement. Au bout de la table : un fauteuil roulant avec tout un équipement de survie ; des tubes et des fils électriques le reliaient au lit.

Près du fauteuil, installée devant un sténo-bureau mobile, encombré de micros directionnels, d'une machine à transcrire la parole, d'horloge-calendrier, de boutons de contrôle et de divers ustensiles courants, une jeune femme était assise. Elle était belle.

Son comportement était celui d'une secrétaire discrète. Mais elle était habillée à la dernière mode exotique « mi-partie » : l'épaule, le sein, et le bras droits gainés dans un tricot noir de jais, la jambe gauche emprisonnée dans un collant écarlate ; un pantie à volants des deux couleurs faisait la liaison. Elle portait une sandale noire du côté écarlate et une sandale rouge au pied droit, nu. Sa peau était peinte aux mêmes couleurs.

De l'autre côté du fauteuil roulant se tenait une femme plus âgée, habillée du classique costume des infirmières : un pantie et un smock blancs. Elle ne voulait connaître que ses jauges et ses cadrans et le malade dans le fauteuil. Une douzaine d'hommes étaient assis autour de la table ; la plupart étaient habillés dans ce style spectateur sportif recherché par les managers d'âge mûr.

Dans son fauteuil de survie, un très vieil homme se pelotonnait. À l'exception de ses yeux toujours en alerte, on aurait dit une momie mal ficelée. On avait renoncé à le farder pour tenter de masquer l'étendue de sa décrépitude.

« Charognard », disait-il doucement à un homme placé au milieu de la table. « Vous êtes un affreux charognard, mon petit Parky. Est-ce que votre père ne vous a pas appris qu'il est poli d'attendre qu'un homme ait fini de gigoter avant de l'enterrer ? Avez-vous seulement eu un père ? Effacez ça, Eunice. Messieurs, M. Parkinson a déposé une motion m'invitant à démissionner de mon poste de président. Quelqu'un se joint-il à lui ? »

Il attendit, les dévisageant l'un après l'autre, puis dit : « Allez ! Qui laisse tomber Parky ? Vous George ? »

— Je n'ai rien à voir là-dedans.

— Mais vous aimeriez voter "oui". La motion tombe puisqu'il n'y a personne pour la soutenir.

— Je retire ma motion.

— Trop tard, Parkinson ! On n'efface l'enregistrement qu'à la suite d'une décision unanime implicite ou explicite. Une seule objection suffit... et, moi, Jean Sebastien Bach Smith, je suis contre... Et c'est cette règle qui fait la loi puisque c'est moi qui l'ai inventée avant que vous n'ayez appris à lire.

— Mais », et Smith regarda les autres... « J'ai des nouvelles. Comme vous l'a appris, monsieur Teal, toutes nos divisions fonctionnent de façon satisfaisante. Les "Ranchs marins" et la "librairie générale" sont plus que satisfaisants... aussi le moment est opportun pour prendre ma retraite...»

Smith attendit, puis dit : « Vous pouvez fermer vos gueules. Ne prenez pas cet air suffisant, Parky. Je reste président, mais je vais cesser d'être directeur général. Notre premier conseil juridique, M. Jake Salomon, devient président adjoint et...

— Holà, Jean ! pas question que je dirige ce cirque !

— Personne n'a dit ça, Jake. Mais vous pouvez présider les réunions du Conseil quand je ne suis pas là. Est-ce trop demander ?

— Hum ! Je pense que non.

— Merci. Je démissionne de mon poste des Entreprises Smith et M. Byram Teal devient notre président et notre directeur général... il en fait déjà fonction. Il est temps qu'il en ait le titre et la paye ainsi que les actions préférentielles, les avantages et privilèges et les moyens de passer à travers le fisc qui vont avec. Ce n'est que juste. »

Parkinson dit : « Voyons, Smith !

— La ferme, jeune homme ! Ne vous adressez pas à moi en me disant "voyons, Smith". Dites-moi : "Monsieur Smith" ou "monsieur le président". Maintenant, que voulez-vous ? »

Parkinson se reprit et dit : « Très bien, *Monsieur* Smith. Je ne peux accepter ça ! Sans parler du fait que vous promouvez votre assistant au poste de président, d'un seul bond – on n'a jamais vu ça ! – je veux qu'on prenne ma candidature en considération, s'il doit y avoir un changement dans la direction. Après tout, c'est moi qui dispose du second bloc de voix dans cette maison.

— J'ai envisagé de vous porter au poste de président, Parky.

— Vrai ?

— Oui, j'y ai pensé... et puis j'en ai rigolé.

— Holà ! sale...

— Taisez-vous, je pourrais vous faire un procès. Ce que vous oubliez c'est que mon paquet d'actions m'assure le contrôle. Quant à votre bloc... La politique de la compagnie est la suivante : quiconque

représente cinq pour cent ou plus des voix appartient automatiquement au bureau du Conseil même si personne ne l'aime et s'il souffre de mauvaise haleine mentale. Ce qui nous décrit parfaitement, vous et moi.

— Ou plutôt vous décrivait. Byram où en est-on des rachats d'actions, et des procurations ?

— Un rapport complet, monsieur Smith ?

— Non, dites simplement à M. Parkinson où il en est.

— Bien, monsieur. Monsieur Parkinson, vous contrôlez désormais moins de cinq pour cent des actions privilégiées. »

Smith ajouta suavement : « Ainsi vous êtes à la porte, jeune charognard ! Jake, convoquez une assemblée générale extraordinaire, faites les annonces légales, remplissez toutes les formalités pour annoncer qu'on donne à Parky une montre en or, qu'on le vire et qu'on va lui élire un successeur. Rien d'autre à l'ordre du jour ? Rien. La séance est levée. Restez là Jake. Vous aussi, Eunice. Et vous, Byram, si vous avez quelque chose derrière la tête. »

Parkinson bondit : « Smith ! vous n'avez pas fini d'en entendre parler !

— Sans aucun doute, dit doucement le vieil homme. Présentez donc mes respects à votre belle-mère et dites-lui que Byram continuera à l'enrichir bien que je vous aie flanqué à la porte. »

Parkinson disparut. Les autres commencèrent à se lever. Smith dit sereinement : « Jake, comment un homme peut-il arriver à cinquante ans sans avoir acquis une once de bon sens ? La seule chose astucieuse qu'ait jamais faite ce garçon, c'est de se dégotter une riche belle-mère. Quoi, Hans ?

— Jean », dit Hans von Ritter en se penchant sur la table et en s'adressant directement au président, « la manière dont vous avez traité Parkinson ne m'a pas plu.

— Merci. Vous êtes honnête de venir me le dire en face. C'est rare de nos jours.

— L'écarter du bureau, passe ; c'est un spécialiste de l'obstruction. Mais il n'y avait pas besoin de l'humilier.

— C'est bien possible. Mais c'est un de mes petits plaisirs, Hans. Et il ne m'en reste plus tant à mon âge.

— Moi, je n'ai pas l'intention d'être traité de cette manière. Si vous ne voulez que des "bénéni-oui-oui" au bureau du Conseil, notons tout de suite que je contrôle beaucoup moins de cinq pour cent des actions privilégiées. Voulez-vous ma démission ?

— Grand Dieu, non ! J'ai besoin de vous, Hans... et Byram aura encore davantage besoin de vous. Je n'ai que faire de phoques savants ; un homme doit avoir assez de cran pour n'être pas d'accord avec moi, sans quoi, c'est un inutile. Mais quand quelqu'un me tient

tête, je veux qu'il le fasse intelligemment. C'est votre cas. Vous m'avez amené à changer d'avis à plusieurs reprises... et ce n'est pas facile, obstiné comme je le suis... Maintenant, à propos de cet autre... Asseyez-vous. Eunice, sifflez-moi un fauteuil pour le Dr von Ritter. »

Le fauteuil arriva. « Non. Je n'ai pas le temps de me faire cajoler. Que voulez-vous ? » Il se redressa. La table de conférence replia ses pieds, se mit sur la tranche et s'éloigna en glissant pour disparaître dans une fente du mur.

« Hans, je me suis entouré d'hommes qui ne m'aiment pas. Parmi eux, pas un béni-oui-oui, pas un phoque savant. Même Byram, tout spécialement Byram, n'a eu son job que pour me contredire et avoir raison... sauf quand il a eu tort. Et c'est pourquoi il a besoin d'hommes comme vous au bureau. Mais Parkinson... il fallait que je l'affronte publiquement, parce qu'il avait demandé ma démission publiquement. Pourtant, vous avez raison, Hans, le genre "nanana, c'est bien fait" est tout à fait enfantin. Il y a vingt ans – dix ans même – je n'aurais jamais humilié personne. Si un homme fonctionne par réflexes, au lieu de faire travailler sa matière grise, l'humilier lui donne envie de vous rendre la pareille. Et c'est ce qu'il faut éviter, je le sais. Mais je deviens gâteux, nous le savons tous. »

Von Ritter ne dit rien. Smith poursuivit : « Alors, vous restez ?... et vous aidez Byram à tenir le coup ?

— Heu !... Je reste. Aussi longtemps que vous vous tiendrez bien. »

Il tourna les talons.

« Ça me va. Hans ? Danserez-vous lors de ma veillée funèbre ? »

Von Ritter se retourna et ricana : « J'aimerais bien !

— Je le pensais bien. Merci, Hans, Adieu ! »

Smith dit à Byram Teal : « Quoi d'autre, fils ?

— L'attorney général adjoint vient demain de Washington pour discuter de la prise de contrôle des "Arts de la Maison" par la division des Machines-outils, je crois...

— Pour discuter avec *vous*. Si vous ne vous débrouillez pas, c'est que je n'ai pas choisi l'homme qui convient. Quoi d'autre ?

— Au Ranch Marin numéro 5, nous avons perdu un homme par cent mètres de fond. Un requin.

— Marié ?

— Non, monsieur. Aucune charge de famille.

— Bien. Nous ferons ce qu'il faut faire... quoi que ce soit. Vous avez ces magnétoscopes de moi ? Ceux pour lesquels un ami comédien m'avait prêté une voix sincère. Quand nous perdons l'un des nôtres, nous ne pouvons laisser le public supposer que nous nous en soucions comme d'une guigne. »

Jake Salomon ajouta : « Surtout, quand ce n'est pas vrai. »

Smith gloussa : « Jake, avez-vous le moyen de regarder dans mon cœur ? Notre politique est d'être généreux pour nos morts et de ne pas négliger ces petites choses qui comptent tellement...

— ...surtout pour la publicité. Jean, vous n'avez pas de cœur – tout juste des cadrans et des rouages. D'ailleurs, vous n'avez jamais eu de cœur. »

Smith sourit : « Jake, pour vous, je ferai une exception. Quand vous mourrez nous essaierons de faire comme si nous ne l'avions pas remarqué. Pas de fleurs, pas même la page bordée de noir dans nos journaux d'entreprise.

— Vous n'aurez rien à dire, Jean. Je vous survivrai d'au moins vingt ans.

— Vous danserez à ma veillée ?

— Je ne danse pas, répondit le juriste, mais vous me donnez envie d'apprendre.

— Ne vous inquiétez pas, c'est moi qui vous survivrai. Voulez-vous parier ? Disons un million sur votre dégrèvement d'impôt favori ! Non, je n'ai pas le droit de parier. J'ai besoin de votre aide pour rester vivant. Byram, prenez contact avec moi demain. Vous, l'infirmière, laissez-nous. Je veux parler avec mon avocat.

— Non, monsieur, le docteur Garcia exige que vous soyez sous une surveillance permanente. »

Smith prit un air pensif : « Mademoiselle Urinal je vais essayer d'utiliser des mots assez clairs pour que vous me compreniez. Je suis votre patron. Je vous paie. Je suis dans ma maison. Je vous ai dit de sortir. C'est un ordre. »

L'air buté, l'infirmière resta muette.

Smith soupira : « Jake, je me fais vieux. J'oublie qu'ils ont fixé les règles du jeu. Voulez-vous dénicher le docteur Garcia – quelque part dans cette maison – et nous arranger une petite conférence privée en dépit de ce dévoué chien de garde ? »

Le docteur Garcia arriva très vite, regarda les cadrans et le malade, concéda qu'une surveillance automatique à distance suffirait pour l'instant : « Mademoiselle MacIntosh, branchez le contrôle à distance.

— Oui, docteur. Voulez-vous envoyer une infirmière pour me relever ? Je veux quitter cette place...

— Voyons...

— Un instant, docteur, intervint Smith. Mademoiselle MacIntosh, je m'excuse de vous avoir appelée mademoiselle Urinal. C'était enfantin, encore un signe de gâtisme croissant. Mais, docteur, si elle doit vraiment s'en aller – et je ne le souhaite pas – faites-moi une note d'un million de dollars pour elle. Elle a été parfaite en dépit de toutes mes incartades.

— Hum !... Mademoiselle, vous me retrouvez dehors. »

Quand le médecin et l'infirmière furent partis. Salomon dit sèchement : « Jean, vous n'êtes gâteux que lorsque ça vous arrange. »

Smith ricana : « Il faut bien que je tire avantage de mon âge et de ma maladie. Quelles autres armes me reste-t-il ?

— L'argent.

— Ah ! oui. Sans l'argent, je ne serais pas encore en vie. Mais j'ai envie de faire l'enfant de mauvaise humeur ces jours-ci. Attribuez cela au fait qu'un homme qui a toujours été actif se sent frustré d'être emprisonné. Mais il est plus simple d'appeler ça du gâtisme... puisque Dieu et mon docteur savent que mon corps est sénile.

— Moi, j'appelle ça purement et simplement faire sa tête de lard, Jean. Ce n'est pas du gâtisme puisque vous pouvez le contrôler quand vous en avez envie. Ne jouez pas à ça avec moi. Je ne le supporterai pas. »

Smith ricana : « Jamais, Jake. J'ai besoin de vous. Encore plus que je n'ai besoin d'Eunice... quoiqu'elle soit autrement mignonne que vous. Dites voir, Eunice : est-ce que j'ai été particulièrement désagréable ces derniers temps ? »

Sa secrétaire haussa les épaules... ce qui provoqua une série de mouvements secondaires complexes fort agréables à voir. « Vous êtes passablement odieux parfois, patron. Mais j'ai appris à ne pas y faire attention.

— Vous voyez Jake. Si Eunice refusait de me supporter – tout comme vous – je serais le plus doux patron du pays. Comme elle me supporte, je l'utilise comme soupape de sécurité. »

Salomon dit : « Eunice, la première fois que vous en aurez soupé de ce vieux débris insupportable, vous pourrez venir chez moi, au même salaire, ou même plus.

— Eunice, votre salaire est doublé.

— Merci, patron, répondit-elle promptement. Je l'ai enregistré. J'ai aussi fait noter l'heure exacte. Je vais le notifier à la comptabilité. »

Smith ricana : « Vous voyez pourquoi je la garde ? N'essayez pas de surenchérir, vieille chèvre, vous n'avez pas assez de jetons pour suivre.

— Gâteux, grommela Salomon. À propos d'argent, qui voulez-vous mettre à la place de Parkinson ?

— Rien ne presse. Il était là pour la figuration. Avez-vous un candidat, Jake ?

— Non. Mais après notre petite scène, il me vient à l'idée qu'Eunice pourrait faire l'affaire. »

Eunice prit un air étonné, puis absent. Smith semblait pensif. « Ça ne m'était pas venu à l'idée. Mais ce pourrait être une solution

parfaite. Eunice, voulez-vous devenir directeur de la société mère ? »

Eunice mit son enregistreur hors service. « Vous vous moquez de moi tous les deux. Ça suffit !

— Ma chère, dit Smith doucement, vous savez bien que je ne plaisante jamais avec l'argent. Quant à Jake, c'est le seul sujet sacré pour lui : il a vendu sa sœur et envoyé sa grand-mère à Rio.

— Pas ma sœur, objecta Salomon, seulement ma grand-mère... et la pauvre vieille ne m'a pas rapporté grand-chose. Seulement ça nous a fait une pièce de plus.

— Mais, patron, je ne connais rien aux affaires !

— Cela n'est pas nécessaire. Les directeurs ne dirigent rien, ils fixent la politique. D'ailleurs, vous en savez plus sur nos affaires que la plupart de nos directeurs. Cela fait des années que vous les voyez de l'intérieur. Et vous les voyiez déjà presque comme cela quand vous étiez la secrétaire de ma secrétaire, avant que M^{me} Bierman ne prenne sa retraite. Et puis, je vois bien des avantages dans la proposition que Jake avait peut-être mise en avant comme une simple plaisanterie. Vous faites déjà partie des cadres de direction de la Société en tant que secrétaire adjointe spéciale, chargée d'enregistrer les délibérations du bureau ; je vous ai donné ce titre, vous vous en souvenez tous deux, pour faire taire Parkinson quand il grognait parce que ma secrétaire personnelle assistait aux sessions exécutives. Vous continuerez à assumer ces fonctions – et à rester ma secrétaire personnelle, je ne peux pas me passer de vous – tout en devenant un des directeurs. Il n'y aura pas de conflit d'influence : vous voterez tout en enregistrant. Maintenant, nous en arrivons à la question clé : acceptez-vous de voter comme Jake ? »

Elle prit un air solennel : « C'est ce que vous voulez, monsieur ?

— Ou de voter comme moi si je suis présent, ce qui revient au même. Rappelez-vous et vous constaterez que Jake et moi nous avons *toujours* voté de la même manière sur le fond de la politique – nous avons réglé tout à l'avance – tout en nous disputant et en votant l'un contre l'autre sur les sujets sans importance. Relisez les vieux comptes rendus. Vous vous en apercevrez.

— Il y a longtemps que je l'avais remarqué, dit-elle simplement, mais je ne pensais pas que c'était à moi de faire des commentaires là-dessus.

— Jake, voilà notre nouveau directeur. Encore une chose, ma chère : s'il se trouve que nous ayons besoin de votre fauteuil, démissionnerez-vous ? Vous n'y perdrez rien.

— Naturellement, monsieur. Je n'ai pas besoin d'être payée pour être d'accord là-dessus.

— Vous n'y perdrez rien pour autant. Je me sens mieux. Eunice, je devais remettre la direction au jour le jour à Teal ; je vais confier

les choix politiques à Jake... vous savez en quel état je suis. Je veux que Jake ait autant de voix assurées que possible. Oh ! nous pouvons toujours vider des directeurs... mais mieux vaut ne pas avoir à le faire ; Hans von Ritter m'a mis le nez dedans. O.K. ! vous êtes directeur. Nous rendrons l'affaire officielle à la prochaine assemblée des actionnaires. Bienvenue dans les rangs de « l'establishment ». Vous cessez d'être une esclave à gages, vous vous êtes vendue et désormais vous êtes une contre-révolutionnaire, une belliciste, une vipère lubrique, un chien fasciste. Ça vous fait quel effet ?

— En tout cas, pas chien, dit Eunice, tout le reste est charmant ; mais pour chien vous vous trompez de sexe. C'est chienne qu'il faut dire.

— Eunice, je n'utilise pas ce genre de terme quand il y a des dames.

— Une vipère lubrique de fasciste peut-elle être une dame ? Patron, c'est au jardin d'enfants que j'ai appris ces expressions. Aujourd'hui, personne n'y attache d'importance. »

Salomon grogna : « Je n'ai pas le temps d'entendre des discussions de lexicologues amateurs. La conférence est-elle terminée ?

— Quoi ! Pas du tout ! Nous en arrivons maintenant à la partie top secret. C'est pour cela que j'ai renvoyé l'infirmière. Alors approchez.

— Jean, avant que nous ne commençons à discuter de choses secrètes, laissez-moi poser une question. Y a-t-il un micro dans votre lit ? Et n'y en a-t-il pas de dissimulé dans votre fauteuil ?

— Hé ! » Le vieillard semblait pensif. « J'utilisais une sonnette jusqu'à ce qu'ils décident de monter la garde nuit et jour auprès de moi.

— Je prends les paris à sept contre deux : il y a des micros cachés. Eunice, ma chère, pouvez-vous vérifier les circuits et vous assurer que l'on ne nous écoute pas ?

— Euh !... je ne suis pas sûre d'y arriver. Les circuits ne ressemblent pas à ceux de mon sténo-bureau. Mais je vais regarder. » Eunice quitta son bureau et alla examiner le pupitre de commande placé au dos du fauteuil roulant. « Ces deux cadrans sont certainement reliés à des micros, ils enregistrent la respiration et les battements du cœur. Mais ils ne laissent pas passer la voix : regardez : je parle et les aiguilles ne bougent pas. Il doit y avoir un filtre. Mais (elle eut l'air songeuse) on pourrait entendre la voix s'il y avait une dérivation avant les filtres. Je fais quelque chose du même genre mais à l'envers chaque fois que j'enregistre et qu'il y a un fort bruit de fond. Quant aux autres cadrans, je ne sais pas à quoi ils correspondent. Bon sang ! je pourrais détecter un circuit phonie... mais je ne pourrais jamais être sûre qu'il n'y en a pas un, ou même deux, ou trois. Je suis désolée.

— Ne soyez pas désolée, ma chère, dit l'avocat pour la calmer. Il n'existe vraiment plus de vie privée dans ce pays depuis le milieu du XX^e siècle... Tenez, je pourrais téléphoner à un homme que je connais et avoir une photo de vous dans votre bain sans que vous n'en sachiez jamais rien.

— Réellement ? Quelle idée horrible ! Et combien cette personne prend-elle pour ce genre de boulot ?

— Très cher. Tout dépend de la difficulté et des chances qu'elle a d'avoir un procès. En tout cas, jamais moins de mille, et après ça monte en flèche. Mais elle peut le faire.

— Bien. » Eunice réfléchit, puis sourit : « Monsieur Salomon, si jamais vous décidez d'avoir une photo de moi dans ce genre, téléphonez-moi pour un appel d'offres. Mon mari a un excellent appareil de photo chinois. Et j'aimerais mieux que ce soit lui qui me photographie dans mon bain plutôt qu'un étranger.

— Passons à l'ordre du jour, dit Smith. Eunice, si vous voulez vendre des photos de nu à ce vieux débauché, faites-le pendant votre temps libre. Je ne connais rien à ces trucs, mais je sais comment résoudre notre problème. Eunice, allez dans la pièce d'où ils me surveillent à distance... je pense que c'est la porte à côté, dans ce qui, autrefois, était mon petit salon. Vous y trouverez M^{lle} MacIntosh. Restez-y trois minutes. J'attendrai deux minutes ; puis j'appellerai « M^{lle} MacIntosh ! M^{lle} Branca est-elle là ? » Si vous m'entendez, nous saurons qu'elle nous espionne. Sinon, revenez au bout des trois minutes.

— Bien, Monsieur. Dois-je donner une explication quelconque à M^{lle} MacIntosh ?

— Dites-lui ce qu'il vous plaira. Tout ce que je veux savoir, c'est si elle nous écoute.

— Bien, Monsieur. » Eunice s'apprêta à y aller. Elle appuyait sur le bouton commandant la porte quand le ronfleur retentit. La porte s'ouvrit révélant M^{lle} MacIntosh qui sursauta de surprise.

L'infirmière se ressaisit et dit timidement à M. Smith : « Puis-je entrer pour un instant ?

— Certainement.

— Merci, monsieur. » L'infirmière alla jusqu'au lit, tira de côté le paravent, toucha quatre boutons sur son pupitre, replaça le paravent. Puis elle se planta devant son patient et dit : « Maintenant, vous êtes véritablement entre vous... du moins pour ce qui concerne mon équipement.

— Merci.

— En principe, je ne dois couper les capteurs de voix que sur les ordres du docteur. Mais vous bénéficiez du secret malgré tout. Je suis tout aussi astreinte au secret professionnel qu'un médecin. Jamais je

n'écoute ce qui se dit dans la chambre d'un malade. Je ne l'entends même pas, Monsieur !

— Cessez de vous ébouriffer ! Si vous ne nous écoutiez pas, comment avez-vous appris que nous discussions de la question ?

— Oh ! Parce que j'ai entendu mon nom. Chaque fois, cela m'incite à écouter. C'est un réflexe conditionné. Naturellement, vous ne me croyez pas ?

— Bien au contraire. Remettez donc les contacts que vous avez coupés. Et puis souvenez-vous que je *dois* avoir une discussion privée... moi, je me souviendrai de ne pas mentionner votre nom. Mais je suis heureux de savoir que je peux vous joindre rapidement. Pour un homme dans mon état, c'est un réconfort.

— Oh ! bon, très bien, Monsieur.

— Et je veux vous remercier de supporter mes sarcasmes et mon mauvais caractère. »

Elle sourit presque « Oh ! vous n'êtes pas si difficile que ça, Monsieur. Pendant deux ans, j'ai été affectée à un hôpital de neuropsychiatrie. »

Smith parut étonné, puis sourit : « *Touché* ! Est-ce là que vous avez pris votre haine des urinaux ?

— Très exactement. Maintenant si vous voulez bien m'excuser, Monsieur... »

Quand elle fut partie, Salomon demanda : « Pensez-vous réellement qu'elle n'écouterà pas ?

— Bien sûr, qu'elle écoutera, elle ne pourra pas s'en empêcher, le contact est déjà mis et elle essaiera bien de ne pas trop écouter. Mais elle est fière, Jake, et j'aime mieux me fier à l'orgueil qu'à tous les gadgets du monde. O.K. ! je commence à être fatigué, aussi je vous donne tout le paquet d'un coup : je veux acheter un corps, un jeune. »

Eunice Branca ne réagit presque pas. Jake prit subitement son visage de joueur de poker, celui qu'il montrait aussi aux procureurs de district. Eunice demanda aussitôt : « Faut-il enregistrer, Monsieur ?

— Non ! Et puis, après tout, oui. Faites faire une copie pour chacun d'entre nous par votre machine à coudre et après, effacez la bande. Mettez ma copie dans mon classeur à destruction automatique ; faites en autant pour la vôtre dans votre classeur... quant à vous, Jake, classez votre copie là où vous mettez les documents que ne doit pas voir le fisc.

— Je la mettrai encore plus en sécurité... dans le classeur que j'utilise pour les clients coupables. Jean, tout ce que vous me direz bénéficie de l'immunité, mais je dois vous avertir que mon code déontologique m'interdit de donner des conseils à un client sur la manière de tourner la loi, ou même seulement de discuter de la question. Quant à Eunice, ce que vous lui direz ou ce que vous direz

en sa présence ne saurait jouir de l'immunité.

— Oh ! laissez tomber, vieux froussard ! Depuis des années, vous me donnez au moins deux fois par semaine des conseils sur l'art de tourner la loi. Quant à Eunice, personne ne peut rien lui tirer à moins d'un lavage de cerveau.

— Je n'ai pas dit que j'ai toujours respecté l'éthique ; je vous ai seulement dit ce qu'elle exigeait. Je ne nie pas que mon éthique personnelle est assez élastique... mais je ne veux rien avoir à faire avec un vol de cadavre, un kidnapping ou la réduction de quelqu'un à l'esclavage. Toute prostituée un peu fière – y compris moi – a ses limites.

— Jake, épargnez-moi les sermons. Ce que je veux est parfaitement moral. J'ai besoin de votre aide pour veiller à ce que tout soit légal – absolument légal, on ne peut pas les tourner là-dedans – et pratique.

— J'espère bien !

— Je le sais. J'ai dit que je voulais *acheter* un corps... légalement. Cela élimine le vol de cadavre, le kidnapping et la réduction en esclavage. Je veux un achat légal.

— Impossible.

— Pourquoi ? Prenez ce corps », dit Smith en se frappant la poitrine, « il ne vaut pas même son pesant de fumier ; pourtant je peux le léguer à une école de médecine. Vous savez que c'est possible, vous avez donné votre approbation.

— Oh ! Mettons les choses au point ! Aux États-Unis, la propriété personnelle d'un corps humain n'est pas admise : c'est le treizième amendement à la Constitution. Par conséquent, votre corps n'est pas votre propriété personnelle parce que vous ne pouvez le vendre. Mais un cadavre peut être un bien... (en général, il fait partie de l'hoirie du défunt...) encore que les cadavres ne soient généralement pas traités comme les autres biens. Néanmoins, c'est un bien propre. Si vous voulez acheter un cadavre, cela peut s'arranger. Mais qui traitait quelqu'un de charognard tout à l'heure si ce n'est vous ?

— Qu'est-ce qu'un cadavre, Jake ?

— Euh ! un corps mort, d'habitude celui d'un être humain. C'est ce qu'on trouve dans le Webster. La définition légale est plus compliquée, mais elle revient au même.

— C'est à cet aspect plus compliqué que j'arrive. Bon, quand quelqu'un est mort, il devient un bien et peut-être peut-on l'acquérir. Mais qu'est-ce que la mort, Jake ? Et quand survient-elle ? Laissons tomber ce que dit le Webster. Que dit la loi ?

— Oh ! la loi est ce que dit la Cour suprême. Heureusement ce point a été réglé dans les années soixante-dix. Affaire : hoir d'Henry M. Parsons contre l'État de Rhode Island. Pendant des années, des

siècles même, un homme était déclaré mort quand son cœur cessait de battre. Puis, pendant à peu près un siècle, on ne le déclarait mort que quand un médecin légiste avait examiné l'état de son cœur et de sa respiration, et délivrait un certificat de décès. Parfois cela tournait mal ; les médecins font des erreurs. Puis vint la première greffe du cœur et, oh ! ma mère, toute la procédure qui s'ensuivit !

— Mais le cas Parsons a permis de régler les choses ; un homme est mort quand toute activité cérébrale a cessé de façon permanente.

— Cela veut dire... ?, insista Smith.

— La Cour a refusé de donner une définition plus précise. Mais dans la pratique... Écoutez, Jean, je suis un avocat d'affaires, pas un spécialiste de la jurisprudence médicale, ni de la médecine légale... et il faudrait que je fasse des recherches d'abord.

— O.K ! vous n'êtes pas non plus le bon Dieu. Vous pourrez toujours modifier plus tard les détails. Qu'en savez-vous maintenant ?

— Quand le moment exact du décès est important, comme c'est le cas parfois dans les successions, comme c'est souvent le cas dans les accidents, l'homicide et le meurtre, comme ce l'est toujours dans le cas des transplantations d'organes, le médecin décide de l'instant où le cerveau a cessé de fonctionner et ne redémarrera pas. Pour cela, on utilise divers tests et l'on parle de "coma irréversible", de "dommages corticaux au-delà de toute possibilité de récupération" et « d'électro-encéphalogramme plat ». Mais tout repose en fait sur la décision du médecin de jouer sa réputation et son droit à l'exercice de la médecine face à la nécessité de certifier que le cerveau est bien mort et ne ressuscitera jamais. À partir de ce moment, on ne parle plus du cœur ni des poumons. On les met dans la même catégorie que les mains, les pieds, ou les gonades ou toutes autres pièces détachées remplaçables dont, à la rigueur, on peut même se passer. C'est le cerveau qui compte. Plus l'opinion du médecin sur le cerveau. Dans les cas de greffes d'organes, il y a presque toujours au moins deux médecins en dehors de celui qui doit opérer et, probablement, un magistrat. La Cour suprême ne l'exige absolument pas – de fait, il n'y a guère que dans quelques-uns de nos cinquante-quatre États qu'on a mis sur pied une législation thanatotique – mais...

— Un moment, monsieur Salomon, ce drôle de mot... ma machine à transcrire demande des éclaircissements. » Eunice désigna le voyant de blocage qui s'était allumé. « Comment l'épelez-vous ?

T-H-A-N-A-T-O-T-I-Q-U-E.

— Brave machine ! C'est l'adjectif technique se rapportant à la mort ; du grec Thanatos, le dieu de la mort.

— Une demi-seconde, je le lui mets dans le ventre. » Eunice actionna la touche « mémoire » d'une main, chuchota quelques mots, puis dit : « Elle se sent mieux si je la rassure sur-le-champ. Continuez »

Elle retira son autre main du voyant « arrêt ».

« Eunice, croyez-vous vraiment que cette machine est vivante ? »

Elle rougit, actionna la touche “effacez” et remit sa main devant le voyant “arrêt”. « Non, monsieur Salomon. Mais elle se comporte mieux avec moi qu’avec n’importe quelle autre opératrice. Elle peut même devenir rétive si elle n’aime pas la manière dont elle est menée.

— Je peux le certifier, reconnut Smith. Si Eunice prend un jour de congé, sa remplaçante doit aller chercher ses propres affaires ou recourir à la bonne vieille sténo. Mais vous parlerez avec Jake des soins à donner aux machines, à un autre moment. Pépé veut aller au lit.

— Oui, Monsieur. » Elle enleva sa main de devant le voyant.

« Jean, je disais que, dans les cas de greffes d’organes, les médecins ont établi des règles, ou des coutumes, très strictes pour se mettre à l’abri à la fois de poursuites tant civiles que criminelles, et de toute législation restrictive. Il faut qu’ils enlèvent le cœur de la cage thoracique tant qu’il bat encore, et néanmoins qu’ils se protègent de toute accusation de meurtre, assortie de demandes de dommages et intérêts se montant à des millions de dollars. Aussi partagent-ils les responsabilités au maximum et se soutiennent-ils les uns les autres.

— Oui, reconnut Smith. Jake vous ne m’avez rien dit que je ne sache déjà – mais vous m’avez soulagé en me confirmant les faits et la loi. Maintenant, je *sais* que c’est faisable. O.K. ! je veux un corps sain entre vingt et quarante ans, encore chaud, dont le cœur bat encore et qui n’a pas subi, d’autres dommages irréparables... mais dont le cerveau est légalement mort, *mort, mort*. Je veux acheter ce cadavre et que mon cerveau soit greffé dessus. »

Eunice resta parfaitement immobile. Jake cilla : « Quand voulez-vous ce corps ? Dans la journée ?

— Oh ! Mercredi prochain ferait l’affaire. Garcia garantit qu’il peut encore me faire fonctionner.

— Je vous suggère aujourd’hui même. Et par la même occasion procurez-vous un nouveau cerveau ; le vôtre a cessé de tourner rond.

— Laissez tomber, Jake. Je suis sérieux. Mon corps tombe en morceaux. Mais mon esprit est clair et ma mémoire n’est pas mauvaise. Demandez-moi les cours de clôture d’hier de toutes les actions auxquelles nous nous intéressons. Je peux encore faire des calculs logarithmiques sans recourir aux tables ; tous les jours, je me teste. Parce que *je sais* à quel point de décrépitude j’en suis. Regardez-moi... je vaudrais tant de méga-milliards de dollars qu’il est vain d’essayer de les compter. Mais mon corps tient avec du scotch et des ficelles... On devrait me mettre au musée.

» Toute ma vie, j’ai entendu dire “vous ne l’emporterez pas avec vous”. Bien ! Il y a huit mois, on m’a emprisonné dans toute cette

tuyauteur et tous ces fils électriques. Il ne me restait plus qu'à penser à cette vieille scie. J'ai décidé que si je ne pouvais pas emporter mon fric avec moi, il fallait que je reste.

— Hum ! vous partirez quand votre heure aura sonné.

— Peut-être, mais je suis décidé à dépenser autant qu'il faudra de ce tas de dollars pour tenter de retarder l'heure. Vous m'aidez ?

— Jean, si vous parliez d'une classique greffe cardiaque, je dirais "bonne chance et que Dieu vous bénisse !". Mais une greffe du cerveau... avez-vous idée de ce que ça représente ?

— Non, et vous non plus, d'ailleurs. Mais j'en sais beaucoup plus que vous là-dessus. J'ai eu tout mon temps pour lire. Pas la peine de me dire que jamais on n'a réussi une greffe de cerveau humain, pas la peine de me dire que les Chinois ont essayé plusieurs fois et ont échoué chaque fois – quoiqu'ils aient encore trois patients encore en vie sous globe si mes informations sont exactes.

— Voulez-vous jouer les empaillés ?

— Non. Mais il y a deux chimpanzés qui grimpent aux arbres et qui mangent des bananes, en ce moment même – et chacun a le cerveau que l'autre avait à sa naissance.

— Ouais ! Cet Australien...

— Le docteur Lindsay Boyle. C'est le chirurgien qu'il me faut.

— Boyle ? Il y a eu un scandale, n'est-ce pas ? Ils l'ont chassé d'Australie ?

— C'est ce qu'ils ont fait, Jake. Vous n'avez jamais entendu parler des jalousies de médecins ? La plupart des neurochirurgiens estiment que la greffe du cerveau est trop compliquée. Mais si vous cherchez un peu, vous verrez qu'il y a cinquante ans, on en disait autant de la greffe du cœur. Si vous parlez à des neurochirurgiens, de ces chimpanzés, les plus gentils d'entre eux vous diront que c'est une expérience truquée... bien qu'il existe des films des deux opérations. Ou ils vous parleront des échecs de Boyle... avant qu'il ne trouve son tour de main ? Jake, ils le détestent tant qu'ils l'ont fait chasser de son propre pays au moment où il allait essayer sur un homme. Oh ! les salauds... excusez-moi, Eunice.

— Ma machine a des instructions pour transcrire ce terme par canailles.

— Merci, Eunice.

— Où est-il maintenant, Jean ?

— À Buenos Aires.

— Pourrez-vous aller jusque-là ?

— Oh ! non. Enfin... peut-être pourrais-je si je trouvais un avion assez grand pour transporter toutes ces monstruosité mécaniques qu'on utilise pour me tenir en vie. Mais d'abord, nous avons besoin d'un corps ; du meilleur centre possible de chirurgie équipé d'un

ordinateur, et d'une bonne équipe d'assistants... et de tout le reste. Disons qu'il me faudrait l'hôpital Johns Hopkins ou le centre médical de l'université de Stanford.

— Je hasarderai timidement qu'aucun des deux ne permettra d'opérer à ce chirurgien défroqué.

— Jake, Jake ! Mais si ! Savez-vous comment on achète une université ?

— Je n'ai jamais essayé.

— Simplement avec beaucoup d'argent, le plus ouvertement du monde... avec une grande procession académique pour donner de la dignité à toute l'affaire. Mais d'abord, il faut savoir ce que l'université veut réellement : un stade couvert de football, un accélérateur de particules, ou la création d'une nouvelle chaire. La clé est toujours : beaucoup d'argent. De mon point de vue, mieux vaut être vivant et jeune de nouveau, et complètement fauché, que d'être le cadavre le plus riche de Forest Lawn. » Smith sourit : « Ce serait excitant d'être jeune et fauché. Aussi ne l'attachez pas avec des saucisses.

— Je sais que vous pouvez tout régler pour Boyle ; c'est juste une question de savoir qui acheter et comment... comme disait Bill Cresham, un homme que j'ai connu il y a longtemps, "Trouve ce qu'il veut – il marchera".

— Le problème le plus dur, n'est pas d'acheter les gens, c'est tout simplement de vouloir dépenser l'argent qu'il faut. Il faut trouver ce cadavre encore chaud. Jake, dans notre pays, il y a plus de quatre-vingt-dix mille personnes tuées dans les seuls accidents de la route – disons deux cent cinquante chaque jour. Sur ce nombre, beaucoup meurent de blessures du crâne. Il y a là-dessus un bon pourcentage de gens entre vingt et quarante ans qui se portent fort bien à part leur crâne en miettes et leur cerveau foutu. Le problème est d'en trouver un qui soit encore vivant, de le maintenir en vie et de l'envoyer rapidement au chirurgien.

— Avec sa femme, toute sa famille, les flics et les avocats courant à ses trousses ?

— Certainement... si l'on n'a pas mis en œuvre auparavant l'argent et l'organisation. La récompense de l'inventeur du trésor... appelez ça comme vous voulez. Des équipes de réanimation et des hélicoptères équipés pour cela, en alerte permanente près de tous les points noirs du réseau routier ; des cotisations au fonds de secours des patrouilles routières, des milliers de formules de libre disposition du corps prêtes à être signées ; des dons venant grossir l'héritage du mort... au moins un million de dollars. Oh ! et j'avais failli oublier : j'ai un type sanguin rare et les greffes ont davantage de chances de prendre s'il ne faut pas, par-dessus le marché, modifier les formules sanguines. Il n'y a guère qu'un million de personnes dans ce pays dont

le sang soit compatible avec le mien. Ce n'est pas un chiffre si faible, même si l'on tient compte de ce qu'il sera réduit en exigeant seulement des sujets de vingt à quarante ans et en bonne santé. Disons qu'il y en a trois cent mille. Jake, si nous faisons de la publicité dans les journaux à grand tirage et à la télé, combien de ces gens trouverons-nous ? Si nous leur faisons danser un million de dollars sous le nez pour les appâter ? Un million de dollars en dépôt à la Chase Manhattan pour les héritiers de la victime d'un accident dont le corps sera utilisé ! Avec une prime pour tout donneur qui aura signé d'avance ou pour son épouse.

— Au diable si je sais combien il y en aura, Jean. Mais je n'aimerais pas être marié à une femme qui ramasserait un million de dollars pour m'avoir... par hasard... cogné le crâne avec un marteau.

— Détails que tout cela, Jake. Il n'y a qu'à écrire que les meurtriers ne pourront, en aucun cas, être les bénéficiaires et que le suicide doit être exclu. Je ne veux pas avoir de sang sur les mains. Le vrai problème est de trouver où sont les gens jeunes et sains ayant le même groupe sanguin que moi et de donner à avaler leurs noms et adresses à mon ordinateur.

— Excusez-moi, monsieur Smith : avez-vous pensé à consulter le Club National des Sangs Rares ?

— Nom d'un chien ! Je deviens gâteux. Bien sûr que non, Eunice. Comment se fait-il que vous connaissiez son existence ?

— J'en fais partie, Monsieur.

— Alors vous êtes donneuse ? » Smith était à la fois ravi et impressionné.

« Oui, Monsieur. Type A-B négatif.

— Triple imbécile que je fais ! J'étais donneur moi-même... jusqu'à ce qu'on me dise que j'étais trop vieux... bien avant votre naissance. Et je suis de votre type A-B négatif.

— Je pensais bien que vous l'étiez, monsieur, quand vous avez dit le chiffre des gens de votre groupe. Il est si faible. Pas plus du tiers d'un pour cent dans la population. Mon mari est A-B négatif lui aussi et, lui aussi, donneur. Voyez-vous j'ai rencontré Joe, un matin de bonne heure, nous avons été appelés tous deux pour donner notre sang pour un nouveau-né et sa mère.

— Hourra ! pour Joe Branca. Je savais que c'était un garçon bien. Il a réussi à vous épouser. Je ne savais pas qu'il était en même temps ange gardien. Voulez-vous, ma chère, dire à Joe, quand vous rentrerez à la maison, lui dire que tout ce qu'il a à faire c'est de plonger dans une piscine vide... à ce moment-là vous ne serez pas seulement la plus jolie veuve de la ville, mais aussi la plus riche !

— Patron, vous avez un sens de l'humour détestable. Je n'échangerais pas Joe pour un million de dollars... l'argent ne tient

pas chaud dans les lits vides.

— Je le sais bien pour mon malheur, ma chère. Jake, mon testament est-il attaquant ?

— Un testament peut toujours être attaqué. Mais je crois que le vôtre tiendrait bien. J'ai essayé de le rendre aussi invulnérable que possible.

— Supposez que je fasse un nouveau testament, suivant les mêmes lignes générales, mais en faisant quelques modifications... Cela tiendrait toujours ?

— Non.

— Pourquoi non ?

— Vous l'avez dit vous-même : sénilité. Chaque fois qu'un homme riche meurt à un âge avancé et a fait un testament récent, quiconque a intérêt à l'attaquer – vos petites-filles dans votre cas – essaiera en alléguant la sénilité et les pressions extérieures. Je pense qu'elles gagneraient.

— Diable ! Je voulais inscrire Eunice pour un million de dollars de telle sorte qu'elle ne soit pas tentée de tuer son mari A-B négatif.

— Patron, encore une fois vous vous moquez de moi ; et ce n'est pas drôle.

— Eunice, je vous ai dit que je ne plaisantais jamais avec l'argent. Comment arrangeons-nous cela, Jake ? Puisque je suis trop gâté pour tester.

— Eh bien, le mieux serait de souscrire une police d'assurance avec une prime entièrement versée d'un coup... ce qui vous coûterait, étant donné votre âge et votre état de santé, un peu plus d'un million. Mais au cas où votre testament serait attaqué, elle s'en tirerait comme une fleur.

— Monsieur Salomon, ne l'écoutez pas !

— Jean, voulez-vous que ce million vous revienne si, par le plus grand hasard, vous surviviez à Eunice ?

— Hum !... Non, si je le faisais, un juge pourrait fourrer son nez dans l'affaire et, de nos jours, Dieu lui-même ignore ce qu'un juge peut décider. Faisons de la Croix-Rouge la bénéficiaire... ou plutôt le Club National des Sangs Rares.

— Très bien.

— Payez la prime dès demain matin. Non, cette nuit-même. Je pourrais aussi bien être mort demain. Il faut faire certifier le chèque. Jack Towers, peut-être... Non, faites ouvrir sa boutique à Jefferson Billings et demandez à cet usurier de certifier mon chèque. Utilisez ma procuration et non pas votre argent, sans quoi vous pourriez bien le perdre. Obtenez la signature d'un responsable de la compagnie d'assurances. Après, vous pourrez aller vous coucher.

— Oui, Grand Manitou. J'apporterai quelques modifications à

votre schéma. Je suis meilleur juriste que vous. Mais la police d'assurance sera valable dès ce soir – avec votre argent et pas le mien. Eunice, faites bien attention à ne pas arracher ces tubes et ces fils en vous en allant. Demain matin, vous n'aurez plus à surveiller vos gestes... à condition de ne pas vous faire prendre. »

Elle le toisa : « Vous avez un sens de l'humour aussi détestable que le patron. Je m'en vais effacer ce passage. Je refuse d'avoir un million de dollars que ce soit grâce à la mort de Joe ou grâce à la vôtre, patron.

— Si vous n'en voulez pas Eunice, dit doucement Smith, vous pouvez vous désister et laisser le Club National des Sangs Rares toucher la somme.

— Euh !... Est-ce exact, monsieur Salomon ?

— Oui, Eunice ? Mais l'argent est toujours bon à prendre, surtout quand on n'en a pas. Votre mari pourrait être mécontent si vous refusiez un million de dollars.

— Euh !... » Eunice Branca se tut.

« Occupez-vous de tout, Jake. Et pensez à m'acheter un corps tout chaud. Trouvez comment amener Boyle ici et lui faire obtenir toutes les autorisations nécessaires pour opérer dans notre pays. Et cetera, et cetera. Et dites... Non, je lui dirai... Mademoiselle MacIntosh !

— Oui, monsieur Smith ? dit une voix émanant du pupitre du lit.

— Amenez votre équipe, je veux me coucher.

— Oui, monsieur, je vais prévenir le docteur Garcia. »

Jake se leva. « Au revoir, Jean, vous êtes complètement cinglé.

— Probablement. Mais je m'amuse avec mon argent.

— C'est sûr. Eunice, je vous ramène chez vous ?

— Non, Monsieur, merci. Mon Vagabond est en bas.

— Eunice, dit son patron, ne voyez-vous pas que ce vieux bouc tient à vous ramener chez vous ? Soyez gentille. Un de mes gardes du corps ramènera votre Vagabond chez vous.

— Oh !... merci, monsieur Salomon, j'accepte. Faites un bon somme, patron. »

Ils allaient partir tous deux quand « Attendez Eunice, ordonna Smith, tenez la pose ! Jake, visez ces gambettes ! Eunice, cet argot démodé signifie seulement que vous avez de jolies jambes.

— Vous me l'avez déjà dit, monsieur... et mon mari me le dit souvent. Patron, vous êtes un vieux cochon. »

Il ricana : « C'est bien vrai, ma chère... et depuis l'âge de six ans, je suis heureux de le dire. »

Chapitre II

Jake Salomon aida la jeune femme à entrer dans sa voiture. Le tireur d'élite les enferma dans le véhicule, grimpa à côté du chauffeur-garde du corps et bloqua la cabine de conduite. En s'asseyant, Eunice Branca dit : « Comme votre voiture est grande ! Monsieur Salomon, je savais qu'il y a de la place dans une Rolls... mais je n'étais jamais montée dedans jusqu'à ce jour.

— Une Rolls de nom seulement, ma chère. Le châssis vient de chez Skoda, le moteur est fabriqué par Imperial Atomic, Rolls se contente de fabriquer les enjoliveurs et le tableau de bord et de leur donner son renom et son service d'entretien. C'est les Rolls d'il y a cinquante ans qu'il fallait voir... avant que le moteur à explosion ne soit interdit. C'étaient de vraies voitures de rêve !

— Celle-ci est assez fabuleuse. Mon petit Vagabond tiendrait facilement à l'intérieur. »

Une voix vint du plafond : « Vos ordres, monsieur ? »

M. Salomon effleura un bouton : « Un moment, Rockford. » Il leva la main : « Où habitez-vous, Eunice ? Ou bien donnez-moi les coordonnées de l'endroit, quel qu'il soit, où vous désirez aller.

— Oh ! Je vais rentrer. Nord 118, ouest 37, après c'est au 19^e... mais cela m'étonnerait que cette énorme voiture puisse entrer dans l'ascenseur à véhicules.

— Dans ce cas, Rocky et son associé vous escorteront par l'ascenseur jusqu'à votre porte.

— Fort bien. Joe ne veut pas que je prenne seule l'ascenseur pour passagers.

— Joe a raison. Nous vous livrerons à domicile, comme une lettre chargée. Eunice, êtes-vous pressée ?

— Moi ? Joe ne commence à m'attendre qu'au moment où j'arrive. Les heures de travail avec M. Smith sont si irrégulières maintenant. Aujourd'hui, je suis en avance.

— Bon. » M. Salomon actionna de nouveau le bouton de l'intercom. « Rockford, nous allons tuer le temps. Madame Branca, à quelle zone correspondent ces coordonnées ? Dix-huit quelque chose ?

— Dix-neuf B, Monsieur.

— Trouvez-nous un circuit d'attente près de la dix-neuf B, je vous trouverai les coordonnées plus tard.

— Très bien, Monsieur. »

Salomon se retourna vers Eunice : « Ce compartiment est

insonorisé tant que je ne touche pas à ce bouton. Ils peuvent me parler mais pas nous entendre. Ce qui est bien car je veux parler sérieusement avec vous et lancer quelques appels téléphoniques pour cette police d'assurance.

— Mais c'était une blague !

— Une blague, madame Branca ? Voilà vingt-six ans que je travaille avec Jean Smith ; depuis quinze ans, je ne travaille plus que pour lui. Aujourd'hui, il me fait président *de facto* de son empire industriel. Pourtant, si je n'obéissais pas à ses ordres au sujet de cette police d'assurance... demain, je serais sur le pavé.

— Oh ! sûrement pas. Il a besoin de vous.

— Il a besoin de moi aussi longtemps qu'il peut compter sur moi et pas une minute de plus. Cette police doit être rédigée cette nuit. Je pensais que vous aviez cessé de protester quand vous avez appris que vous pouviez vous désister en faveur du Club des Sangs Rares ?

— Oui, bien sûr. Mais j'ai peur de devenir gourmande et de prendre l'argent... quand le temps sera venu.

— Et pourquoi pas ? Le Club des Sangs Rares n'a rien fait pour lui ; vous, vous avez beaucoup fait.

— Je suis bien payée.

— Écoutez, ne soyez pas une petite fille stupide. Il voulait vous inscrire pour un million de dollars dans son testament. Et il voulait que vous le sachiez pour voir votre tête. Je lui ai fait remarquer qu'il était trop tard pour changer son testament. Même cette affaire de l'assurance est risquée si ses héritiers regardent la comptabilité et la découvrent – ce que j'essaierai d'empêcher. Un juge pourrait bien décider que c'était juste une manière d'éviter de refaire le testament – ce qui est vrai – et exiger de la compagnie d'assurances qu'elle reverse la somme aux héritiers naturels. C'est là que le Club des Sangs Rares est bien pratique : si vous leur proposez la moitié du legs, ils entreront dans la bagarre et gagneront.

» Mais il y a encore d'autres moyens. Supposez que vous ignoriez tout de cette affaire et que vous soyez invitée à la lecture du testament. Là, on vous apprend que le défunt vous a légué un revenu régulier jusqu'à la fin de vos jours en récompense de vos "bons et loyaux services". Refuseriez-vous ?

— Euh ! dit-elle, songeuse.

— Euh !, répéta-t-il. Naturellement, vous ne refuseriez pas. Le voilà défunt, et vous sans travail : il n'y aurait aucune raison de refuser. Aussi, au lieu d'une grosse somme, si importante qu'elle vous embarrasse, je vais rédiger cette police de telle sorte qu'elle constitue un fonds pour vous payer des annuités. » Il s'arrêta pour réfléchir : « Pour un revenu correct, après prélèvement fiscal, il faut compter quatre pour cent. Que diriez-vous de sept cent cinquante dollars par

semaine ? Qu'est-ce qui vous bouleverse ?

— Non... rien. Sept cent cinquante, je comprends ça beaucoup mieux qu'un million.

— La beauté de la chose est que nous pourrions utiliser le principal pour vous assurer contre l'inflation. Et vous pourrez encore laisser un million ou plus, au Club des Sangs Rares quand la "Faucheuse" viendra pour vous.

— Vraiment ? c'est merveilleux ! Je ne comprendrai jamais rien à la haute finance.

— C'est parce que beaucoup de gens pensent à l'argent comme à quelque chose qui sert à payer le loyer. Mais un homme d'argent pense à l'argent en fonction de ce qu'il peut en faire. J'arrangerai tout de façon que vous n'ayez qu'à le dépenser, ne vous faites pas de bile. Je prendrai une compagnie d'assurances canadienne et une banque canadienne. Au Canada, on n'aime pas que la justice américaine vienne mettre son nez dans les comptes... au cas où ses petites-filles découvriraient le pot-aux-roses.

— Oh ! monsieur Salomon, cet argent ne devrait-il pas leur revenir ?

— Allons, ne soyez pas stupide ! Ce sont des harpies, des vipères. Et elles n'ont rien à faire de cet argent. Avez-vous la moindre idée de la famille de Jean ? Il a enterré trois femmes, la quatrième l'a épousé pour son argent et il lui en a coûté des millions pour se débarrasser d'elle. Sa première femme lui a donné un fils, elle en est morte... puis le fils de Jean a été tué en essayant de monter à l'assaut d'une colline sans importance. Deux femmes encore, deux divorces, une fille de chacune des deux femmes et au total quatre petites-filles. Ces deux femmes et leurs filles sont mortes à leur tour, laissant quatre petites femelles carnivores à attendre la mort de Jean et à se morfondre de ce qu'elle n'arrive pas. »

Salomon sourit. « Elles vont avoir une secousse. J'ai rédigé son testament de telle sorte qu'elles aient de petites pensions toute leur vie et qu'elles se retrouvent avec un dollar symbolique si jamais elles attaquent. Maintenant, excusez-moi, je dois passer quelques coups de fil, puis vous ramener à la maison et filer au Canada pour tout régler.

— Bien, Monsieur. Cela ne vous gêne pas si je retire mon manteau ? Il fait plutôt chaud.

— Voulez-vous que je mette la climatisation ?

— Seulement si vous avez trop chaud. Mais ce manteau est plus lourd qu'il ne paraît.

— J'avais noté son poids. Vous avez une cotte de mailles ?

— Oui, monsieur. Je sors souvent seule.

— Pas étonnant que vous ayez trop chaud. Enlevez-le ; enlevez tout ce qu'il vous plaira. »

Elle lui sourit : « Je me demande si vous êtes aussi un vieux cochon. Pour un autre million ?

— Pas pour un centime ! Taisez-vous, petite. Laissez-moi téléphoner.

— Oui, Monsieur. » Eunice Branca réussit à s'extraire de son manteau, sortit le repose-jambes de son côté, s'allongea et se détendit.

(Quelle étrange journée !... vais-je réellement être riche ?... tout ça ne semble pas vrai... en tout cas, je n'en dépenserai pas un sou – et je n'en laisserai pas dépenser un sou à Joe – tant que la somme ne sera pas à l'abri à la banque... nous avons appris cela à nos dépens, la première année de notre mariage... il y a des gens qui connaissent l'argent – comme M. Salomon ou le patron – et d'autres pas, comme Joe... c'est pourtant le plus gentil mari qu'une fille puisse souhaiter... mais jamais plus je ne lui redonnerai ma procuration.

Je me demande ce que Joe pourrait penser s'il me voyait enfermée dans ce coffre-fort de luxe avec ce vieux bouc ? Ça l'amuserait probablement. Mais mieux vaut ne pas lui en parler ; le cerveau des hommes ne fonctionne pas du tout de la même manière que le nôtre, les hommes ne sont pas logiques... ce n'est pas juste de parler de M. Salomon comme d'un vieux bouc ; il n'agit sûrement pas de cette manière-là. Tu as charrié avec cette remarque provocante, n'est-ce pas, ma chérie ? Juste pour voir ce qu'il trouverait... et le trouver et te retrouver niquedouille... Est-ce qu'il est trop vieux ? Sûrement pas, ma douce, avec toutes ces hormones dont on les bourre maintenant, un homme n'est jamais trop vieux avant d'être incapable de se mouvoir... comme le patron... pourtant le patron n'a jamais essayé avec moi, même quand il était encore ingambe.

Le patron espère-t-il vraiment retrouver sa jeunesse en faisant greffer son cerveau ? Les greffes des bras, des jambes, des reins, du cœur même, passe encore ! Mais celle du cerveau ?)

Salomon raccrocha le téléphone. « C'est fait, dit-il, il ne reste plus qu'à signer les papiers, ce que je ferai à Toronto ce soir.

— Je suis désolée de vous donner tout ce mal, Monsieur.

— Tout le plaisir est pour moi.

— Je vous remercie. Et il faut que je pense à la manière de remercier le patron – je ne l'ai pas fait aujourd'hui, mais je pense qu'il n'y tenait pas.

— Ne le remerciez pas.

— Oh ! mais il le faut ! Et je ne sais pas comment. De quelle manière remercie-t-on un homme pour un million de dollars ? Et comment faire pour ne pas sembler fausse ?

— Hum ! Il y a bien des moyens. Mais en ce cas précis, n'en faites rien. Ma chère, vous avez fait plaisir à Jean quand vous n'avez montré aucune trace de gratitude. Je le connais. Trop de gens l'ont remercié

dans le passé... puis ont estimé qu'il était une bonne pâte et essayé de le saigner une nouvelle fois... Puis essayé de le poignarder quand ils se sont aperçus qu'il ne se laissait pas faire. Il ne croit pas aux paroles mielleuses. Il s'imagine toujours qu'on en veut à son argent. J'ai remarqué que vous saviez lui tenir tête.

— Il faut bien, Monsieur. Sans cela, il m'écrase. Il a réussi à me faire pleurer deux ou trois fois – il y a des années de ça – jusqu'à ce que je découvre qu'il voulait que je lui tiennne tête.

— Vous voyez ! Le vieux tyran est en train de parier en lui-même si vous arriverez demain matin pour lui lécher la main comme un petit chien. Alors faites comme si de rien n'était. Parlez-moi un peu de vous, Eunice : votre âge, depuis combien de temps vous êtes mariée et combien de fois, combien vous avez d'enfants, vos maladies d'enfance, pourquoi vous ne faites pas de télé, ce que fait votre mari, comment vous êtes devenue la secrétaire de Jean, combien de fois vous avez été arrêtée et pour quoi... ou dites-moi d'aller au diable, vous avez droit à votre vie privée. Pourtant j'aimerais vous connaître mieux ; à partir de maintenant il va falloir travailler ensemble.

— Ça m'est égal de vous répondre (Je ne lui dirai que ce que je veux) mais est-ce que le système fonctionne dans les deux sens ? » Elle abaissa le repose-jambes et se redressa : « Moi aussi je peux vous questionner ? »

Il ricana : « Certainement. Mais je peux m'abriter derrière le Cinquième Amendement. Ou mentir.

— Je peux mentir aussi, Monsieur. Mais c'est inutile. J'ai vingt-huit ans, je me suis mariée une fois et je le suis encore. Pas d'enfants... pas encore. J'ai une autorisation pour trois. Quant à mon travail... Eh bien, j'ai remporté un prix de beauté à dix-huit ans, du genre qui vous offre un contrat d'un an pour aller s'exhiber tout autour de son État natal, plus un essai à la télé avec une option pour un contrat de sept ans...

— Et ils n'ont pas transformé leur option en contrat définitif ? Cela m'étonne.

— Non pas, Monsieur. Mais je me suis jaugée... et j'ai laissé tomber. Avoir remporté ce tournoi local et perdu le tournoi national m'a fait comprendre combien il y a de jolies filles. Beaucoup trop. Et après tout ce que j'avais entendu des autres sur ce qu'il faut faire pour entrer à la télé et y rester... La télé ne me tentait pas suffisamment pour... Je suis retournée à l'école et j'ai passé un examen de secrétariat électronique avec option fortran et cybernétique. Puis je me suis mise à la recherche d'un job. (Et je ne vais pas te raconter comment j'ai réussi mes examens.) J'ai fini par me retrouver secrétaire de M^{me} Bierman parce que sa secrétaire habituelle venait d'avoir un bébé... Elle a fini par ne pas revenir et je suis restée... et quand

M^{me} Bierman a pris sa retraite, le patron m'a prise pour la remplacer. Et il m'a gardée. Voilà où j'en suis... une veinarde, quoi.

— Une fille très habile plutôt. Mais je suis sûr que votre physique n'a pas été pour rien dans la décision de Jean de vous garder.

— Je le sais bien, répondit-elle tranquillement. Mais il ne m'aurait pas gardée s'il ne m'avait pas jugée capable de faire le travail. Je sais de quoi j'ai l'air, mais je n'en tire pas vanité. Le physique est une question d'hérédité.

— C'est vrai, dit-il, mais on a suffisamment de données chiffrées pour montrer que les femmes belles sont, en moyenne, plus intelligentes que les moches.

— Je n'en pense rien ! Prenez M^{me} Bierman... elle était vraiment rébarbative. Mais franchement astucieuse.

— J'ai dit en moyenne, répéta-t-il. Qu'est-ce que la Beauté ? Une femelle hippopotame doit sembler belle à son amoureux, sans quoi il n'y aurait plus d'hippopotames au bout d'une génération. Ce que nous interprétons comme beauté physique n'est presque certainement qu'une étiquette que nous mettons sur un complexe de caractéristiques nécessaires à la survie de l'espèce : l'habileté, l'intelligence, entre autres. Pensez-vous qu'un hippopotame mâle vous trouverait belle ? »

Elle gloussa : « Peu vraisemblable !

— Vous voyez ? En réalité, vous n'êtes pas plus jolie qu'une femelle hippopotame ; vous n'êtes qu'un complexe de caractéristiques nécessaires à la survie de l'espèce.

— Il faut croire ! (Hum ! Laisse-moi l'occasion et je vais te montrer qui je suis.)

— Mais puisque Jean et moi sommes de votre espèce, pour nous vous êtes l'incarnation de la Beauté. Ce que Jean a toujours apprécié.

— Je le sais bien », dit-elle calmement. Elle tendit sa jambe gainée d'écarlate et la considéra. « Je m'habille ainsi pour faire plaisir au patron. Quand je suis arrivée aux Entreprises Smith, je portais aussi peu de chose sur moi que les autres filles travaillant dans les services extérieurs. Vous voyez le genre : de la peinture de peau et à peu près rien d'autre. Puis, quand j'ai travaillé avec M^{me} Bierman, j'ai commencé à m'habiller plus décentement, à sa manière – couverte du haut en bas comme l'infirmière MacIntosh, pas même un petit quelque chose de transparent. Désagréable. J'ai continué à m'habiller ainsi quand M^{me} Bierman prit sa retraite. Jusqu'à ce qu'un matin je renverse du café sur ma tenue : je portais des habits qui se jettent – c'est plus économique que de les faire nettoyer. Je n'avais plus rien à me mettre.

» Et pas le temps d'acheter quoi que ce soit ! j'avais terriblement peur d'arriver en retard : vous connaissez la patience de M. Smith ! Je craignais plus un retard qu'un regard désapprouvateur sur ma tenue...

ou plutôt ma nudité. J'ai donc mis tout juste un bikini de bureau et demandé à Joe de me peindre en vitesse. Joe est peintre, vous l'avais-je dit ?

— Je ne me souviens pas.

— Eh oui ! C'est lui qui me peint le corps, lui aussi qui pense mon maquillage. Mais de toute manière, je fus en retard ce matin-là. Joe est réellement un artiste et il refusa de me laisser sortir en m'ayant tout juste vaporisé un fond de teint. Le deux-pièces était blanc avec des pois bleus de toutes les tailles. Joe insista pour continuer le motif sur tout mon corps. Je maugréai et lui dit de se dépêcher et lui insistait pour me peindre au moins un gros point bleu ! J'étais tellement en retard que je dus couper à travers une Zone Abandonnée, alors que d'habitude je les contourne.

— Eunice, il ne faut jamais aller dans une Zone Abandonnée. Seigneur ! mon enfant, même la police ne s'y risque pas autrement que dans des voitures blindées comme celle-ci. Vous pourriez être assommée, violée et tuée sans que personne n'en sache jamais rien.

— Oui, Monsieur. Mais j'avais peur de perdre ma place. J'ai essayé d'expliquer au patron pourquoi j'étais en retard, mais il me dit de la fermer et de me mettre au travail. Le lendemain, j'avais remis le genre d'uniforme que j'avais porté jusque-là... et il fut odieux toute la journée. Monsieur Salomon je n'ai pas besoin, en pareil cas, qu'on me fasse un dessin. À partir de ce jour-là, j'ai renoncé à avoir l'air d'une nonne, et je me suis habillée et peinturlurée pour mettre en valeur le mieux possible les formes que la nature m'a données.

— Et vous le faites très efficacement. Mais ma chère, vous devriez être plus prudente. C'est très bien de porter des vêtements sexy auprès de Jean : c'est pure charité, le vieux débris n'a plus beaucoup de plaisirs dans la vie et il ne risque pas de vous sauter dessus dans l'état où il est.

— Jamais il ne m'a touchée, Monsieur. Pendant toutes ces années où j'ai travaillé avec M. Smith, il ne m'a jamais même effleuré la main. Tout juste fait-il des remarques flatteuses sur chacune de mes nouvelles tenues – parfois même, elles sont assez salées ; alors, je le rembarre et le menace de les redire à mon mari, ce qui le fait ricaner. Aussi innocent que le catéchisme !

— J'en suis bien sûr. Cependant, vous devez être prudente en allant au travail et en en revenant. Je pense qu'il ne suffit pas d'éviter les Zones Abandonnées. Habillée comme vous l'êtes et avec votre allure, vous êtes en danger n'importe où. Vous en rendez-vous compte ? Votre mari le sait-il ?

— Oh Je fais attention, Monsieur. Je sais ce qui peut arriver. Je regarde les informations. Mais je n'ai pas peur. J'ai toujours sur moi trois armes illégales et non déclarées... et je sais m'en servir. C'est le

patron qui me les a données et ses gardes qui m'ont appris à les manier.

— Donc vous êtes une brave petite fille et vous savez tirer si besoin est. Néanmoins vous êtes aussi une petite sotte qui a eu bien de la veine. Hum ! Jean a une voiture blindée comme celle-ci et deux équipes de gardes qui se relaient.

— Bien sûr qu'il a des gardes, Monsieur. Mais je ne sais rien de ses voitures.

— Il a une Rolls-Skoda. Eunice, nous n'allons plus compter uniquement sur votre rapidité à dégainer. Vous pouvez vendre votre « Vagabond » ou vous en servir de pot de fleurs ; à partir de maintenant, vous aurez des gardes du corps et une voiture blindée. Tout le temps. »

Eunice Branca était stupéfaite : « Mais, monsieur Salomon, même avec mon nouveau salaire, je ne pourrais pas...

— Ça va, ma chère. Vous savez que Jean ne pourra plus jamais circuler en voiture. Il y a toutes chances pour qu'il ne quitte jamais cette pièce. Mais il possède toujours sa voiture ; il a aussi deux équipes de gardes du corps : deux chauffeurs, deux tireurs... il leur fait peut-être faire des commissions une fois par semaine. Le reste du temps, ils s'empoisonnent et jouent à la belote. Demain matin, ma voiture viendra vous chercher ; demain après-midi votre voiture – celle de Jean – vous ramènera chez vous. Et elle sera en permanence à votre disposition.

— Je ne suis pas sûre que ce soit du goût du patron.

— N'en parlons plus. Je m'en vais lui secouer les puces pour vous avoir laissée prendre des risques. S'il essaie de me répondre, il constatera que j'ai assez de fric pour vous arracher à lui. Soyez raisonnable, Eunice. Ça ne lui coûtera pas un sou ; cela fait partie des frais généraux qu'il doit supporter de toute manière. Changeons de sujet. Que pensez-vous de ses plans pour obtenir un cadavre tout chaud ?

— Une greffe du cerveau est-elle possible ? Ou se cramponne-t-il à un fétu de paille ? Je sais qu'il est malheureux avec toute cette tuyauterie qui l'entoure... mon Dieu ! j'ai fouillé dans toutes les boutiques pour trouver les vêtements les plus excitants, mais il devient de plus en plus difficile de lui tirer un sourire. Son plan est-il réalisable ?

— La question est mal posée, mon enfant. Il a commandé et nous devons réussir. Ce Club des Sangs Rares... a-t-il recensé tous les A-B négatifs ?

— Grands dieux, non ! Le dernier rapport du club montre qu'il compte moins de quatre mille A-B négatifs sur le million que doit compter le pays.

— Dommage ! Que pensez-vous de cette idée de pages publicitaires et de temps d'antenne à la télé ?

— Cela coûterait un argent fou. Mais je pense qu'il peut le faire.

— Sûr.

— Eunice, si cette greffe doit avoir lieu, il faut qu'il n'y ait aucune publicité. Vous souvenez-vous du bruit que cela a fait quand on a commencé à congeler des morts ? Non. Vous êtes trop jeune. On aurait dit qu'on avait touché un nerf à vif, tant cela a gueulé. Du coup, la cryogénie a été presque interdite, sous prétexte que, comme peu de gens pouvaient se l'offrir, on devait l'interdire à tout le monde. Le Peuple !... Dieu le bénisse ! Tour à tour, notre pays a été une démocratie, une oligarchie, une dictature, une république, un socialisme, un mélange de tous les genres, sans changer les fondements de sa Constitution... et voilà que nous vivons maintenant dans une anarchie de fait sous la férule d'un dictateur élu bien que nous ayons toujours des lois, une législation et un Congrès. Mais sous tous ces régimes, le nerf à vif nous a toujours titillés : si tout le monde ne peut avoir quelque chose, alors il faut que personne ne l'ait. Aussi qu'arrivera-t-il quand l'un des hommes les plus riches du pays annoncera qu'il veut acheter le cadavre tout frais d'un autre homme – juste pour conserver sa propre vie puante ?

— Je ne crois pas que le patron soit si mauvais que ça ! Compte tenu de tous ses maux, il est plutôt gentil.

— Rien à voir ! Le nerf à vif fera mal comme une dent cariée. Les beaux parleurs le dénonceront en chaire et les projets de loi pleuvront, le Syndicat national des médecins invitera ses membres à ne rien avoir à faire avec lui et le Congrès votera peut-être même une loi. Certes, la Cour suprême trouverait peut-être que cette loi est anticonstitutionnelle... mais Jean serait mort depuis longtemps à ce moment. Donc, pas de publicité. Est-ce que le Club des Sangs Rares connaît les autres A-B négatifs qui ne sont pas membres ?

— Je n'en sais rien. Je ne le pense pas.

— Nous vérifierons. Je dirais que quatre-vingts pour cent au moins des citoyens de ce pays connaissent leur groupe sanguin. Peut-on changer de groupe ?

— Non, jamais. C'est pourquoi il y a une telle demande des groupes rares, tels que les nôtres.

— Bien. Les ordinateurs ont dû prendre connaissance des fiches de toute la population dont les groupes ont été enregistrés. Comme il existe un réseau général d'interconnexion des ordinateurs, il s'agit seulement de savoir poser les questions pour en avoir la liste... Je ne sais pas de quelle façon il faut procéder, mais je sais quelle firme il faut toucher pour que ce soit fait. Nous progressons, ma chère. Je vais mettre l'affaire en route et vous confierai les détails. Les autres phases

suivront et vous y veillerez pendant que j'irai en Amérique du Sud voir Boyle le boucher. Et...

— Monsieur Salomon ! Le terrain devient toxique...»

Salomon appuya sur le bouton de l'intercom : « Roger ! » Il ajouta : « Le diable les emporte ! Ces deux fines gâchettes aiment se balader dans les Zones Abandonnées. Ils espèrent que quelqu'un leur tirera dessus pour avoir le prétexte légal de riposter. Je suis désolé, ma chère. Avec vous à bord, j'aurais dû donner des ordres pour éviter les Z.A. à tout prix.

— C'est ma faute, dit tristement Eunice Branca, j'aurais dû vous prévenir qu'il est presque impossible de tourner autour du 19 B sans traverser une zone dangereuse. Il faut toujours que je fasse un détour pour aller chez le patron. Mais dans cette voiture nous sommes en sécurité, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui. Si nous sommes touchés, il faudra refaire la peinture de ce vieux char, c'est tout. Mais je n'aurais pas dû avoir à le leur dire. Rockford n'est pas si mauvais. C'est seulement un imbécile qui a fait partie du Syndicat du crime, un videur qui s'est fait coincer une fois ; Charlie – la fine gâchette – lui, c'est un méchant. Un chromosome xyz ; il a commis son premier meurtre à onze ans. Il...» Les jalousies d'acier se refermèrent et vinrent couvrir les vitres blindées. « Nous allons entrer dans la Z.A. »

La lumière s'alluma. Eunice Branca dit :

« On dirait que vos gardes sont plus dangereux que la zone elle-même. »

Il secoua la tête : « Pas du tout, ma chère. Oh ! je concède que toute société logique les aurait liquidés... mais puisque la peine capitale n'existe plus... il faut bien utiliser leurs défauts. Tous deux sont en liberté sur parole, et ils aiment leur boulot. Avec quelques garanties de plus...» Le *tac-tac-tac* d'une arme automatique lui coupa la parole, les impacts courant tout au long de la voiture.

Dans cet espace clos, le bruit était assourdissant. Eunice Branca eut un sursaut et se cramponna à son hôte. Une détonation, une seule : *PONGK !* Elle enfonça son visage au creux de son épaule, et s'accrocha plus fort encore. « Je l'ai eu », cria quelqu'un. La lumière s'éteignit.

« Ils nous ont eus, demanda-t-elle, la voix étouffée par la chemise de Jake Salomon.

— Non, non. » Il lui tapota l'épaule et passa son bras droit autour d'elle.

« Charlie les a eus. Ou pense qu'il les a eus. Ce que vous avez entendu, c'était le canon de notre tourelle. Vous êtes en sûreté, ma chère.

— Mais la lumière s'est éteinte.

— Cela arrive. Le choc. Je vais trouver l'éclairage de secours. » Il

retira son bras.

« Non, non, tenez-moi fort. Le noir m'est égal. Je m'y sens même mieux si vous me tenez fort.

— Comme vous voudrez. » Il s'installa plus confortablement et plus près.

Puis il dit : « Dieu ! quel bébé douillet vous êtes !

— Vous êtes bien prêt à m'accueillir douillettement vous-même monsieur Salomon.

— Vous ne pouvez pas dire Jake ? Essayez.

— Jake. Oui, Jake ; vos bras sont si forts. Quel âge avez-vous Jake ?

— Soixante et onze.

— Incroyable ! Vous semblez bien plus jeune.

— Je suis assez vieux pour être votre grand-père, petit chaton souriant. Seulement j'ai l'air plus jeune... dans le noir.

— Je ne vous laisserai pas parler ainsi ; vous êtes *jeune* ! Taisons-nous, Jake. Mon cher Jake !

— Douce Eunice ! »

Quelques minutes plus tard, la voix du chauffeur annonça : « Tout est fini, monsieur » et les jalousies se relevèrent. Eunice se dégagea de l'étreinte de son hôte.

« Mon Dieu ! gloussa-t-elle.

— N'ayez pas peur, c'est une vitre sans tain.

— Voilà qui me rassure. Mais, cette lumière fait l'effet d'une douche froide !

— Hum ! oui... Ça détruit l'ambiance... juste au moment où je commençais à me sentir jeune.

— Mais vous êtes jeune, monsieur Salomon.

— Jake.

— Jake... Les années ne comptent pas, Jake. Mon Dieu ! je vous ai mis de la peinture partout sur votre chemise.

— Cela est juste, je vous ai décoiffée.

— Je peux toujours me repeigner. Mais que dira votre femme quand elle verra votre chemise ?

— Elle me demanderait pourquoi je ne l'ai pas enlevée. Chère Eunice, je n'ai plus de femme. Il y a bien des années, elle m'a abandonné pour un modèle plus récent.

— Une femme qui n'a pas bon goût. Vous êtes un classique, Jake, et les classiques s'améliorent avec l'âge. Mes cheveux vont mieux maintenant ?

— Adorables. Parfaits.

— Je suis presque tentée de leur demander de nous reconduire dans la Zone Abandonnée pour que vous puissiez me redécoiffer.

— Je le suis encore plus ! Mais mieux vaut vous reconduire chez

vous... à moins que vous ne vouliez venir avec moi au Canada ? Nous serions de retour vers minuit probablement.

— Je voudrais bien, mais je ne peux vraiment pas. Alors, ramenez-moi. Mais laissez-moi me pelotonner contre vous et mettez votre bras autour de moi, sans me décoiffer cette fois.

— Je ferai attention. » Il donna au chauffeur les coordonnées de l'appartement d'Eunice et ajouta : « Et allez-y sans repasser par une Zone Abandonnée, tireurs de mes fesses !

— Très bien, monsieur Salomon. »

Ils roulèrent en silence, puis Eunice dit : « Jake... vous vous sentiez tout jeune, juste avant que nous soyons interrompus.

— J'étais sûr que vous l'aviez senti.

— Oui. Et j'étais toute prête à vous laisser faire. Vous savez quoi, Jake ? Aimerez-vous avoir une photo de moi nue ? Une bonne... pas une prise à la sauvette par cet individu que vous connaissez et qui se fait payer si cher.

— Votre mari en prendrait une ? Et vous m'en enverriez une épreuve ?

— Pas du tout, Jake chéri. J'ai des douzaines de photos, nue. Souvenez-vous, j'ai autrefois gagné un concours de beauté. Je vous en enverrai une... si vous n'en parlez à personne.

— Secret professionnel... c'est bien le moins de la part d'un avocat.

— Qu'est-ce que vous préférez ? le genre artistique ou sexy ?

— Hum ! vous me mettez dans l'embarras.

— Oh ! une photo peut être les deux à la fois. Je pense à une... sous la douche, les cheveux trempés, toute mouillée, sans une once de peinture ni de maquillage, sans même... enfin, vous verrez. Ça vous va ?

— Ça me fera bander comme un cerf.

— Vous l'aurez. Changeons de sujet. Nous sommes presque arrivés. Jake, le patron a-t-il une chance de s'en tirer avec cette greffe du cerveau ?

— Je ne suis pas médecin. À mon humble avis... pas une.

— C'est bien ce que je pensais. Alors, il ne lui reste pas longtemps à vivre, qu'il se fasse opérer ou non. Jake, je vais faire un effort pour m'habiller de façon encore plus excitante pour lui, aussi longtemps qu'il tiendra.

— Eunice, vous êtes une bonne fille. Vous ne sauriez lui faire plus plaisir. Cela vaut mieux que de lui dire merci pour ce qu'il vous donne.

— Je ne pensais pas à ce ridicule million de dollars. Jake, je pensais vraiment au patron. Je suis désolée pour lui. Ce soir, je vais aller faire des achats, trouver quelque chose de vraiment exotique...

ou si je ne trouve rien de bien, alors juste un collant entièrement transparent... c'est démodé mais toujours efficace si l'on a la peinture qu'il faut en dessous... et Joe s'y entend. Et puis... si je dois avoir des gardes du corps maintenant, il y aura des jours où je n'aurai rien besoin de porter : juste ma peinture de peau, avec des talons-aiguille pour faire mieux valoir mes jambes – oui, je sais qu'elles sont belles ! – des talons, un cache-sexe minimal en nylon et la peinture...

— Et du parfum.

— Le patron n'a plus d'odorat, Jake.

— Mais, moi, je ne l'ai pas encore perdu.

— Très bien. Je me parfumerai pour vous. Je me peindrai pour le patron. Je n'ai jamais rien essayé d'aussi audacieux au travail... mais maintenant que nous ne travaillons plus dans ses bureaux – que nous ne voyons plus autant de gens – ...et puis je peux toujours avoir un smock semi-transparent sous la main, pour le cas où... Je verrai si le patron aime ça. Joe s'amusera bien à inventer des dessins provocants. Il adore me peindre, et il n'est pas jaloux du patron. Il est tout aussi peiné pour lui que moi. Il est si difficile de trouver quelque chose de neuf en matière de vêtements exotiques, même en faisant du shopping toute une nuit par semaine.

— Eunice.

— Oui, Monsieur... Oui, Jake.

— Ne faites pas de courses cette nuit. C'est un ordre... de votre patron, par procuration.

— Oui, Jake. Puis-je demander pourquoi ?

— Demain, vous pouvez aussi bien ne vous habiller que de peinture, si cela vous plaît. Cette voiture et mes gardes vous livreront à domicile comme si vous étiez les bijoux de la Couronne. Mais cette nuit, j'ai besoin de la voiture. À partir de demain soir, vous aurez la voiture et les gardes du corps de Jean et vous pourrez toujours les utiliser pour le shopping... et pour n'importe quoi.

— Bien Monsieur, dit-elle doucement.

— Mais vous vous trompez quand vous dites que Jean n'a pas longtemps à vivre. Son problème est qu'il a trop longtemps à vivre.

— Je ne comprends pas.

— Il est piégé, chérie. Il est tombé entre les griffes des médecins et ils ne le laisseront pas mourir. Dès qu'il leur a permis l'installation de ce harnais de survie, il a perdu sa dernière chance. Avez-vous remarqué qu'on ne lui donne plus de couteau pour manger ? Pas même de fourchette. Juste une cuiller en plastique.

— Mais ses mains tremblent tant. Parfois c'est moi qui le nourris tant il déteste voir les infirmières tournicoter autour de lui, comme il dit.

— Pensez-y, chérie. Ils ont tout fait pour qu'il lui soit impossible

de faire autrement que vivre. Une machine, une machine fatiguée qui a toujours mal. Eunice, cette greffe du cerveau, c'est juste un moyen pour Jean d'échapper à ses médecins : un moyen détourné de se suicider.

— Non !

— Si. Ils lui ont enlevé tous les moyens simples, de telle sorte qu'il a dû trouver un moyen compliqué. Vous et moi allons l'aider exactement comme il veut. Il semble que nous soyons arrivés. Ne pleurez pas, bon Dieu ! Votre mari voudrait savoir pourquoi et vous ne devez pas le lui dire. Avez-vous envie de m'embrasser pour me souhaiter bonne nuit ?

— Oh, oui ! Et pour le plaisir !

— Alors arrêtez vos larmes et tournez vers moi ce joli visage ; ils vont nous ouvrir dans une ou deux minutes. »

Dans un souffle, elle lui dit : « Ce baiser, il était aussi bon que mon tout premier, Jake... et je n'ai plus envie de pleurer. J'entends qu'ils nous déverrouillent.

— Ils attendront jusqu'à ce que je déverrouille de l'intérieur. Puis-je prendre l'ascenseur avec vous et vous mettre à votre porte ?

— Hum ! Je peux expliquer la présence de vos gardes, mais j'aurais du mal à expliquer pourquoi le principal juriste de la firme se donne le mal de m'escorter ; Joe n'est pas jaloux du patron, mais il pourrait l'être de vous. Et cela je ne le veux pas... surtout que j'ai été tout près de lui en donner les motifs.

— Nous pourrions corriger ce "tout près".

— Nous pourrions, Jake chéri. Ma morale de fille de ferme ne semble pas très ferme, ce soir... Je pense que j'ai été corrompue par un million de dollars, une Rolls-Skoda... et un Don Juan de la ville. Laissez-moi aller, chéri. »

Chapitre III

Dans un silence respectueux, les gardes escortèrent Eunice jusqu'à sa porte. Avec un intérêt tout neuf, elle avait dévisagé pendant le trajet en ascenseur « Charlie », la fine gâchette – se demandant comment un bon père de famille moustachu pouvait être aussi vicieux que Jake le prétendait.

Ils restèrent à côté d'elle tandis qu'elle donnait le mot de passe à sa serrure, puis attendirent jusqu'à ce que son mari déverrouille. Quand la porte s'ouvrit, Rockford salua et dit :

« À neuf heures quarante précises, nous serons là.

— Merci, Rockford. Merci, Charlie. Bonne nuit. »

Joe Branca attendit d'avoir refermé les verrous et réarmé la sonnerie d'alarme avant de demander : « Qu'est-ce qui est arrivé ? Où as-tu capturé ces singes en uniforme ?

— Tu ne m'embrasses pas d'abord ? Sûrement, il n'est pas si tard. Il n'est pas encore dix-huit heures.

— Parle, femme. Un autre gorille est venu, il y a deux heures, avec ton Vagabond... Passe... Le majordome de ton patron a téléphoné. » Il lui enleva son manteau et l'embrassa. « Alors, où as-tu traîné, mon éblouissante ? M'as manqué.

— Voilà la chose la plus gentille que j'aie entendue de toute la journée : je t'ai manqué.

— Tu planes ! Que se passe-t-il ?

— Tu étais inquiet ? Oh ! mon chéri !

— Non, pas inquiet. La bignole de Smith m'a dit qu'il t'avait envoyée faire une course et que tu reviendrais en chambre forte. Aussi te savais en sûreté. Juste étonné que ça t'ait pris si longtemps quand on m'avait spécifié que tu ferais vite. D'acc ?

— D'acc ! Simple. Le patron m'avait envoyée avec son homme de confiance... Jake Salomon, tu sais ?

— L'arrangeur ? D'acc.

— M. Salomon m'a emmenée à son bureau pour régler des choses que le patron voulait voir faites d'urgence... Tu sais comment il est... et pire depuis qu'on l'a encablé.

— Pauvre vieux. Devrait faire le grand saut. M'fait pitié !

— Ne dis pas ça, chéri. J'en pleure quand j'y pense.

— T'es une vraie lavette, poulette. Moi aussi.

— C'est pour cela que je t'aime, chéri. Le boulot était assez long. M. Salomon m'a fait reconduire par ses gardes... et ils sont passés en

plein par le Nid des Oiseaux où on s'est fait canarder. Tout un côté d'éraflé.

— Hein !

— Oh ! pas de bobo. Une vraie rigolade !

— À l'intérieur, c'était comment ?

— Terriblement bruyant. Mais excitant. Ça me rend toute chose.

— Tout te rend toute chose, ma choute. » Il sourit et la décoiffa. « Mais t'es à la maison et pas de bobo. C'est tout ce qui compte. Maintenant à poil ! L'inspiration m'a gratouillé toute la journée. Je plane aussi.

— Quelle sorte d'inspiration, chéri ? » demanda-t-elle en faisant glisser son demi-pull-over sur son épaule droite et en le descendant le long de son bras. « As-tu mangé ? Si tu commences à peindre, tu ne t'arrêteras pas pour manger ?

— Mangé un peu. Trop d'inspiration. Chouette ! chouette ! Je sors une ration pour toi : poulet, spaghetti ? pizza ?

— N'importe quoi. Je ferais mieux de manger si c'est cette sorte d'inspiration-là. » D'un coup de pied, elle se débarrassa de ses sandales, fit tomber son pantie de dentelle, s'assit sur le plancher pour s'arracher au collant qui y tenait. « Je pose pour toi ou bien tu vas peindre sur moi ?

— Les deux. »

Elle posa soigneusement sa robe, s'inclina pour se mettre dans la position du lotus. « J'y pige rien. Les deux ?

— Les deux, tu verras. » Il la contempla et sourit : « Et les deux sortes d'inspiration.

— Bon. On va bien jouir.

— Pas trop faim ? Ça peut attendre ?

— Mon adoré ! Quand m'as-tu vue avoir faim à ce point-là ? Pas besoin du lit. Attrape un coussin et viens ici. »

Et tout de suite M^{me} Branca pensa, pleine de joie, qu'elle avait bien fait de ne pas laisser Jake aller plus loin... la chose l'aurait déçue, comparée à ce qui l'attendait chez elle... pourtant il l'avait merveilleusement échauffée. Vrai, c'était bon d'être une épouse fidèle. Habituellement. Quelle journée merveilleuse ! Extraordinaire ! Fallait-il parler à Joe de son augmentation ? Pas de presse ! Pourrait pas lui dire le reste. Ce serait mauvais. Elle cessa de penser logiquement.

Un peu plus tard, elle ouvrit les yeux et lui sourit : « Merci, mon amour.

— Bien joui ?

— Tout juste ce qu'il fallait à Eunice. À ces moments-là, je suis convaincue que tu es Michel-Ange. »

Il secoua la tête : « Pas ce vieux Michel. Il préférait les gars. Disons Picasso. »

Elle l'embrassa : « Qui tu voudras, chéri, aussi longtemps que tu resteras à moi. Bon, je vais poser maintenant et je grignoterai pendant les pauses.

— Oubliais... une lettre de maman. Veux me la lire ?

— Certainement, chéri. Laisse-moi me lever et va la chercher. »

Il la lui apporta, encore cachetée. Elle s'assit et la parcourut pour savoir à quel point il faudrait l'édulcorer. (Hum ! hum ! Juste à quoi tu t'attendais, ma poulette, la menace périodique de venir nous faire « une bonne longue visite ».) Bien ! Elle savait comment s'arranger. Elle n'en parlerait pas. Joe ne savait rien refuser à sa mère ; sa seule visite avait été une de trop – et c'était du temps où ils avaient deux pièces, avant qu'elle trouve ce merveilleux grand studio d'artiste ; laisser la vieille débarquer ? Finies les séances à deux sur le tapis ! Non ! Mama Branca ! Je ne vous laisserai pas ruiner notre nid d'amoureux. Restez où vous êtes et touchez votre retraite des vieux... On vous enverra un chèque de temps à autre et vous penserez que c'est un cadeau de Joe. Mais c'est tout !

« Rien dedans ?

— Comme d'habitude, chéri. Son estomac l'ennuie encore, mais le curé l'a envoyée voir un autre docteur et elle va mieux, qu'elle dit. Mais laisse-moi commencer par le début : “Mon grand bébé chéri, pas beaucoup de nouvelles depuis la dernière fois. Dis à Eunice d'écrire plus longuement et dis-moi tout ce qui vous est arrivé. Eunice est une très gentille fille bien que je continue à penser que tu serais mieux avec une fille de la même religion que toi...”

— Suffit !

— Sois tolérant, Joe. C'est ta mère. Ça m'est égal et je prendrai le temps, demain, de lui écrire une longue lettre. Je l'enverrai par le courrier de la société, de sorte qu'on soit sûr qu'elle l'ait. Bon, je vais sauter tout ça. Nous savons ce qu'elle pense des protestants. Ou des ex-protestants. Je me demande ce qu'elle penserait si elle nous entendait chanter Om Mani Padme...

— Deviendrait dingue.

— Oh ! Joe ! » Elle sauta tout un passage, y compris la demande d'invitation. « Angela va avoir un autre bébé ; le Visiteur est mécontent d'elle, mais j'ai dit au Visiteur ce que je pense de lui. Je ne comprends pas qu'on ne puisse pas nous laisser tranquilles. Qu'est-ce qu'il y a de mal à attendre un bébé ?

— Joe ! Angela, c'est laquelle de tes sœurs ?

— La troisième. Le Visiteur a raison. M'man tort. Ne lis pas tout mon chou. Parcoure et dis-moi.

— Oui, chéri. Rien de plus vraiment. Juste du bavardage sur les voisins, des remarques sur le temps. Les seules nouvelles, c'est que l'estomac de ta mère va mieux et qu'Angela est enceinte. Donne-moi

un moment pour doucher ce rouge et ce noir. Le patron a bien aimé ton combo, au fait – et je serai prête pour poser ou pour que tu me peignes. Pendant que je me lave, mets-moi une pizza à chauffer, et j'y donnerai un coup de dent de temps en temps. Et chéri, je ne poserai pas au-delà de minuit et je serais heureuse que tu te lèves en même temps que moi demain matin, assez tôt, j'ai bien peur. Mais tu pourras te remettre au lit après.

— Pourquoi ?

— Pour le patron, mon chou. Pour lui changer les idées. » Elle lui expliqua son idée de nudité peinte alternant avec les styles érotiques.

Il haussa les épaules. « Heureux de lui faire plaisir. Pourquoi un minimum ? Le vieux crève, laisse-le reluquer. Ça peut pas te faire de mal.

— Parce que, mon chéri, le patron est très fier d'être moderne et dans le vent mais, en réalité, il s'est formé les idées il y a si longtemps qu'à cette époque, la nudité n'était pas seulement rare, elle était aussi un péché. Il pense que je suis une chic fille venant de sa cambrousse et que je n'ai pas encore été touchée par les changements. Aussi longtemps que je porte un minimum – de la peinture et des chaussures – je suis habillée, pas nue. Selon ses normes « modernes », tu vois ? Une chic fille jouant les allumeuses pour l'amuser. C'est ça qu'il aime. »

Il secoua la tête : « Pas d'acc !

— Oh ! mais si, mon chéri. C'est du symbolisme, comme tu me l'as expliqué pour l'art. Mais il faut que ce soient les symboles du patron. Pour notre génération, la nudité n'a pas d'importance. Elle en a pour le patron. Si j'enlève ce petit bout de nylon, alors je ne suis plus une charmante fille, allumeuse et chic, mais tout simplement une pute.

— Pute, O.K. ! Angela est une pute. »

(Une maladroite, dit-elle à mi-voix) « Sûr que les putes sont de chics filles. Mais pas pour le patron. Le difficile c'est de deviner ce que sont ses symboles. J'ai vingt-huit ans, il en a plus de quatre-vingt-dix et je ne peux pas savoir ce qu'il pense. Si je vais trop loin, il peut se mettre en colère, il peut même me renvoyer. Alors que ferions-nous ? Il faudrait abandonner notre joli studio. »

Toujours dans la position du lotus, elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Oui, charmant. À part le Vagabond parqué près de la porte et le lit dans le coin, tout le reste était la pagaille d'un studio d'artiste, toujours changeante et toujours la même. La grille d'acier devant la haute fenêtre donnant au Nord, jetaient une ombre finement ourlée sur le sol et elle était si solide qu'elle n'avait pas à s'inquiéter. Elle se sentait au chaud et heureuse.

— Compris, O.K. ! J'ai pas quatre-vingt-dix, mais l'artiste

comprend le symbole de la feuille de vigne. Peut-être, tu multiplies trop les symboles de M. Smith. Mais on fera avec. Feuille de vigne pour qu'il puisse se mentir à lui-même : "Non, non, pas touche ! Défendu !". Puis je te peindrai comme le crime sexuel cherchant sa victime.

— Parfait !

— Mais t'inquiète pas pour ton boulot. Sûr, cette crèche est bath ; une bonne lumière du Nord. J'aime. Mais si on la perd, qu'est-ce que ça fout ? Fauché ? Pas d'importance.

— (Il m'effraie, ma poule.) Je t'adore, mon amour.

— On le fera pour ce chic gars qui meurt ; pas pour sauver le studio, compris ?

— D'acc ! Oh ! Joe, tu es le plus merveilleux mari du monde. » Il ne répondit pas autrement que par un grognement peiné. Elle y reconnut les douleurs d'enfantement de la création. Elle se tint donc tranquille. Puis, il soupira : « J'reviens sur terre : le problème du plaisir du patron résout l'inspiration qui me faisait planer. Demain, tu seras sirène.

— Bien, m'sieur.

— Allez, va enlever ta peinture. Je mets la pizza au four. »

Quelques instants plus tard, elle fermait la douche et criait à travers la porte : « Qu'est-ce que tu as dit ?

— La pizza est prête. »

Elle rentra dans la pièce en se frottant avec la serviette.

« Attrape pizza ; grimpe sur trône ; vais peindre tes jambes pendant que tu manges.

— Oui, chéri. » Elle monta sur l'estrade, tenant un morceau de pizza dans chaque main. Il s'ensuivit un long moment où l'on n'entendit que le bruit de la mastication et des jurons ponctuant tour à tour la satisfaction et l'exaspération de Joe. Aucun des deux n'y prêta attention. Joe Branca était plongé dans l'euphorie de la création, sa femme dans la tiédeur de son affection.

Enfin il dit : « En bas » et lui tendit la main.

« Je peux regarder ?

— Non. Maintenant les côtelettes et les nichons. Lève pas encore les bras. Veux réfléchir comment les peindrai demain matin. « Puis il ajouta : » Ai pensé, pt'êt que tu en fais trop voir au patron avec ton minimum en nylon. Résolu maintenant.

— Comment ?

— Oui. Vais te peindre un soutien-gorge sur la peau.

— Ça ne va pas tout gâcher, chéri ? Les sirènes ne portent pas de soutien-gorge.

— Était le problème. Faible empathie ; utiliserai des coquillages des plats avec des pointes. Tu vois ?

— Désolée, non. Les coquillages sont rares en Iowa.

— Fait rien. Coquillages fixent la faible empathie. Tous les symboles vont. » Il sourit. « Ma jolie, vais te peindre en trompe-l'œil un soutien-gorge de coquillages et le patron passera sa journée à se demander si c'est du vrai ou de la peinture. S'il craque et qu'il te demande... alors j'ai gagné. »

Elle roucoula, tout heureuse : « Joe, tu es un génie. »

Chapitre IV

Le docteur Boyle sortit de la salle d'opération. Jake Salomon se dressa devant lui : « Docteur ! »

Boyle ralentit sa foulée : « Encore vous ! Allez au diable !

— J'irai, mais après. Attendez un moment, docteur. »

Contrôlant sa colère, le chirurgien lui répondit : « Écoutez, l'ami, j'ai opéré onze heures d'affilée avec tout juste une petite coupure. Maintenant je hais tout le monde, et vous le premier. Alors laissez-moi.

— Je pensais que, peut-être, vous pourriez venir prendre un verre. »

Le chirurgien s'illumina soudain : « Où se trouve le bistrot le plus proche ?

— À vingt mètres d'ici, dans ma voiture. Elle est parquée à cet étage et bourrée de bière australienne, et de bien d'autres choses encore : whisky, gin. Dites ce que vous voulez et on vous sert.

— Ma parole ! Vous autres, salauds de Yankees, vous savez y faire. D'accord. Mais je me change d'abord. » Et il tourna les talons.

Salomon l'arrêta encore : « Docteur, j'ai pris la liberté de faire empaqueter vos affaires et de les faire porter dans ma voiture. Alors, allons donc boire tout de suite. »

Boyle secoua la tête et grinça : « Vous en prenez des libertés ! Enfin... allons-y »

Salomon se tut jusqu'à ce qu'ils fussent enfermés dans sa voiture et qu'il eût versé deux bonnes rasades de bière.

La grosse voiture démarra doucement : Rockford avait été prévenu que ses passagers trinqueraient.

Salomon attendit que son hôte eût vidé la moitié de sa chope et lâché un soupir de contentement. « Alors, comment cela s'est-il passé ?

— Eh ? Sans histoire. Tout avait été préparé, répété. Nous avons exécuté la partition. Vous m'aviez trouvé une bonne équipe.

— Donc, l'opération a réussi ?

— Doucement, doucement ! L'opération s'est déroulée exactement comme prévu : le patient était dans un état satisfaisant quand j'ai repassé les consignes à l'équipe de remplacement.

— Alors vous pensez qu'il vivra ?

— Disons que “ça” vivra, pas “il”. Ce qui est là-bas n'est pas un être humain. Peut-être n'en sera-ce plus jamais un. “Ça” ne mourra pas. C'est impossible... à moins que la justice de votre pays ne donne

la permission de couper le courant. Ce corps est jeune et sain. Avec tout ce qu'il reçoit, il peut rester en vie... une vie protoplasmique, pas humaine... autant de temps qu'on voudra. Des années. Et le cerveau était vivant quand je suis parti. Il continuait à donner un bon électro-encéphalogramme. Lui aussi devrait rester vivant. Il reçoit du sang du corps dans lequel il se trouve. Mais que ce cerveau et ce corps se marient pour former un être humain vivant... à quelle religion appartenez-vous ?

— Aucune.

— Dommage ! J'allais vous suggérer d'appeler Dieu sur sa ligne directe et de l'implorer... Moi, je ne sais rien. Comme j'ai réussi à lui sauver les rétines et l'oreille interne – le premier chirurgien à le faire, entre parenthèses, bien qu'on me traite de charlatan – il pourra voir et entendre. Peut-être... Si la moelle prend bien, il peut même retrouver une certaine motricité volontaire et se dispenser d'un appareillage de survie. Mais je vous dirai la vérité toute nue, monsieur le juriste : le plus probable, c'est que ce cerveau soit à jamais incapable de retrouver le contact avec le monde extérieur.

— J'espère que vos craintes sont sans fondement, dit Salomon. Vous savez que le paiement de vos honoraires dépend entièrement du fait qu'il retrouve la vue, l'ouïe et la parole... au minimum.

— Mon cul !

— Autrement, je ne suis pas autorisé à vous payer. Désolé !

— Pas d'accord. Il avait été question d'une prime, une somme ridiculement importante. J'ai choisi de l'ignorer. Écoutez, mon petit ami, vous autres truqueurs d'avocats, vous pouvez travailler à la commission ; chez nous, bouchers, les règles du jeu diffèrent. Je touche pour opérer. J'ai opéré. Un point, c'est tout. J'ai ma morale de chirurgien quoi que puissent dire les autres.

— Ça me rappelle... » dit Salomon en extrayant une enveloppe de sa poche, « voici vos honoraires. »

Le chirurgien l'empocha. « Quoi, vous ne vérifiez pas ? » demanda Salomon.

« Pourquoi ? Ou bien c'est la somme dite, ou bien je fais un procès. Le reste, je m'en balance.

— Encore une bière ? » demanda Salomon en débouchant une autre bouteille. « Vous êtes payé : la somme prévue, en or, en Suisse, cette enveloppe contient une note vous donnant le numéro de votre compte chiffré, plus la garantie que nous vous payons tous vos frais, les honoraires de vos équipes, le temps d'ordinateur, et tous les frais d'hôpital. Mais j'espère bien, plus tard, vous payer cette prime "ridicule", comme vous dites.

— Ce n'est pas moi qui refuserai un cadeau. La recherche coûte cher... et je veux continuer. J'aimerais avoir un paragraphe honorable

dans les futures histoires de la médecine... au lieu qu'on se moque de moi comme d'un charlatan.

— Je comprends ; encore que ce ne soit pas mon affaire. »

Boyle avala une gorgée de bière et ferma les yeux pensivement. « Je suppose qu'une fois de plus, je me suis comporté comme un goujat. Désolé... je sors toujours d'une opération de cette humeur. J'avais oublié que c'était votre ami. »

Salomon ressentit de nouveau cette vague douce-amère de chagrin et de soulagement ; prudemment, il répondit : « Non, Jean Smith n'est pas mon ami.

— Tiens ! J'avais pourtant eu cette impression.

— M. Smith n'a pas d'amis. Je suis avocat à son service. Et comme tel, je lui dois toute ma fidélité.

— Je vois. Je suis heureux que le cas ne vous intéresse pas émotionnellement, car le pronostic pour une transplantation du cerveau n'est jamais bon... et je sais cela mieux que quiconque. » Boyle ajouta pensivement : « Cette fois, ça pourrait marcher. Les tissus étaient parfaitement compatibles... Cela est surprenant, étant donné la différence entre le donneur et le receveur. Le même groupe sanguin, cela aide ; la disparité des boîtes crâniennes ne m'a posé aucun problème lorsque j'ai vu ce cerveau.

— Alors pourquoi êtes-vous pessimiste ?

— Vous rendez-vous compte des millions de connexions nerveuses impliquées ? Vous pensez que j'aurais pu les rétablir toutes en onze heures ? Ou même en onze mille heures ? Nous n'essayons même pas. Nous travaillons juste sur les nerfs crâniens, puis nous raboutons les deux morceaux de la moelle épinière. Après ça, il n'y a plus qu'à s'asseoir et à faire tourner les moulins à prières. Peut-être que ça se raccorde, peut-être que non... et personne ne sait pourquoi.

— C'est bien ce que j'avais compris. Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi ces millions de connexions ne peuvent se rétablir. Pourtant, apparemment, vous avez réussi avec deux chimpanzés.

— Vingt dieux ! Oui, j'ai réussi ; mais, désolé : le système nerveux humain est infiniment habile pour se défendre contre les corps étrangers. Au lieu de refaire les anciennes connexions, il trouve de nouvelles voies nerveuses – s'il peut – et apprend à les utiliser. Ne me demandez pas comment, je suis un chirurgien, je ne veux pas faire d'hypothèses... demandez à un psychologue, ils adorent faire des hypothèses. Ou à un prêtre. Vous obtiendrez une réponse tout aussi valable et peut-être même meilleure. Dites voir, est-ce que votre chauffeur ne nous fait pas tourner en rond ? Mon hôtel n'était qu'à cinq minutes du centre hospitalier.

— J'avoue avoir pris une autre liberté, docteur. Vos bagages ont été faits, votre note d'hôtel a été payée et toutes vos affaires ont été

apportées dans ma chambre d'ami.

— Et pourquoi donc ?

— Question de sécurité. Votre hôtel est assez sûr, physiquement. Mais la presse est à nos trousses. Les journalistes peuvent y pénétrer. Et la police aussi. »

Boyle sembla troublé mais non paniqué. « Des complications légales ? Vous m'aviez assuré que tout était réglé de ce côté-là.

— Je m'en suis occupé, et tout a été fait. Le donneur était marié, et par chance, les deux époux avaient donné leur consentement préalable. Des milliers de gens de ce groupe sanguin avaient signé – et touché une somme à titre de provision – mais nous ne pouvions prédire lequel d'entre eux serait tué dans un accident au moment opportun ; la projection statistique n'était pas favorable. Cependant l'un d'entre eux a bien été victime d'un accident, et il n'y eut aucune complication, du moins pas de complication insurmontable », corrigea Salomon en pensant au tas de vieux billets distribués en pots-de-vin, « et un tribunal a autorisé l'opération comme un acte de recherche « utile et nécessaire ». Cela n'empêchera pas la presse de faire battre des montagnes et un autre tribunal pourrait décider de mettre son nez dans nos affaires. Docteur, je peux vous déposer au Canada dans une heure, ou n'importe où sur cette planète dans la journée... ou même sur la Lune sans trop de délai... Selon votre choix.

— Hmm ! La Lune, pourquoi pas ? Je n'y suis jamais allé. Vous dites que mes vêtements sont dans votre chambre d'ami ?

— Oui et vous êtes cordialement invité.

— Il y a de l'eau chaude dans le secteur ?

— Certainement.

— Alors, servez-moi encore une bière ; mettez-moi dans la baignoire et octroyez-moi dix heures de sommeil. On m'a déjà arrêté. Ça ne me gêne pas. »

Chapitre V

Jean Sébastien Bach Smith était quelque part... ailleurs. Où ? Il n'en savait rien, ne se posait pas de questions, ne s'étonnait pas... Il ne savait pas ce qu'il était lui-même, n'avait pas conscience de lui ou de quoi que ce soit, n'avait pas conscience d'avoir conscience.

Puis lentement... il s'écoula des éternités... il émergea du néant de l'anesthésie totale et fit surface dans le rêve. Les rêves se succédèrent, désordonnés...

Des rêves qui s'enchaînaient, interminablement, stéréophoniquement : le son, la couleur, les odeurs, le toucher – toujours surréalistes – et il ne le remarquait pas. Ils passaient à travers lui, ou lui à travers eux, logiquement, pour lui.

Pendant ce temps, le monde changeait autour de lui et l'oubliait. La tentative de transplantation du cerveau avait donné l'occasion aux commentateurs télé de bavarder, d'inviter des « experts » qui ajoutaient leur propre mélange de préjugés, de conjectures, et de déformations au nom de la « science ». Mais le troisième jour, un spectaculaire et sanglant assassinat politique chassa cette affaire des premières pages et des petits écrans.

Jean Sébastien Bach Smith continuait de rêver.

Après un temps incommensurable (comment mesurer un rêve ?) Smith s'éveilla assez pour prendre conscience de lui-même. Il sut qui il était, Jean Sébastien Bach Smith ; un très vieil homme. Il prit conscience de ses sensations, ou plutôt de son absence de sensations : le noir, le silence ; de l'absence de toute manifestation physique : pression, toucher ; il ne ressentait aucune sensation interne.

Puis il se rendormit et replongea dans les rêves, ignorant que son électro-encéphalogramme était surveillé constamment ; celui-ci avait provoqué une grande agitation quand on y avait constaté, par les changements de rythme et de dessin des crêtes, qu'il s'était éveillé.

Il s'éveilla de nouveau et, cette fois, songea que ce néant était peut-être la mort. Il considéra cette idée sans panique, s'étant habitué à la mort depuis un demi-siècle. Si c'était ça la mort, ce n'était ni le paradis qu'on lui avait promis enfant, ni l'enfer auquel il avait depuis longtemps cessé de croire, ni même cette perte totale du moi qu'il en était venu à attendre : tout juste, un fichu ennui.

Il dormit de nouveau, sans se rendre compte que le médecin responsable de l'équipe de réanimation avait décidé que son malade était réveillé depuis suffisamment longtemps et avait ralenti son

rythme respiratoire en changeant la composition chimique de son sang. Encore une fois, il se réveilla et essaya d'analyser la situation. S'il était mort – et il ne semblait plus y avoir de raison d'en douter – que lui restait-il et comment limiterait-il les dégâts ? Au crédit : rien. Correction : la mémoire. Il possédait le souvenir vague et indéfini de rêves confus et désordonnés – probablement dus à l'anesthésie et sans utilité pour lui – et puis d'autres souvenirs, bien plus anciens, surtout celui bien précis d'être (ou d'avoir été) Jean Sébastien Bach Smith. Eh bien, Jean, vieille canaille, si toi et moi devons passer toute l'éternité enfermés dans ces limbes, mieux vaudrait retrouver tout ce que nous avons fait ensemble.

Tout ? Ou ne se concentrer que sur le bon ? Non, il faut du sel dans le ragoût. Essayons de tout nous rappeler. Si nous avons toute l'éternité devant nous avec rien d'autre pour nous occuper que cette bobine, il faut qu'elle soit sans coupure... même les meilleures parties peuvent devenir lassantes au millième passage.

Pourtant cela ne ferait pas de mal de se concentrer – juste pour essayer – sur quelques souvenirs particulièrement agréables. Alors, mon vieux ? Il n'y a que quatre grands sujets, tout le reste étant enjolivure : l'argent, le sexe, la guerre et la mort. Que choisir ? D'accord ! Tu as raison, Eunice : je suis un vieux cochon et mon seul regret (ô combien !) c'est de ne pas t'avoir rencontrée, il y a quarante ou cinquante ans. Quand tu n'étais pas même encore une lueur de désir dans l'œil de ton père. Dis-moi, petite, ces coquillages, était-ce un soutien-gorge ou étaient-ils seulement peints sur ta jolie peau ? Je me suis posé la question... j'aurais dû te la poser et te laisser me rembarrer. Dieu que tu étais excitante !... Et pourtant, je ne t'ai jamais effleurée, bon sang !

Un technicien de la réanimation qui surveillait l'oscilloscope nota une augmentation de l'activité corticale. Ayant conclu que son malade avait peut-être peur, il décida de le tranquilliser. Jean Smith glissa doucement dans le sommeil sans s'en apercevoir...

Chapitre VI

Pour Jean Smith, les limbes commencèrent à prendre forme : il prit conscience que sa tête reposait sur quelque chose, que sa bouche était désagréablement sèche, et sa langue gonflée lui donnait l'impression que l'on ressent quand un dentiste prend une empreinte. Pourtant, c'était toujours le noir absolu ; mais le silence n'était plus aussi dense. Un bruit de tétée...

Toute sensation était la bienvenue. Jean s'écria : « Hé ! *J'y ai survécu !* »

Dans une pièce éloignée, le technicien réanimateur de garde sursauta si fort qu'il en fit tomber sa chaise. « Le patient essaie d'articuler ! Allez chercher le docteur Brenner ! »

Brenner répondit tranquillement par l'intercom : « Je suis avec le patient, Cliff. Allez chercher une équipe. Et prévenez le docteur Hedrick et le docteur Garcia.

— Tout de suite ! »

Jean dit : « Bon Dieu ! Il n'y a personne ici ? » Les mots sortirent de sa bouche en grognements incohérents.

Le docteur posa une baguette acoustique sur les dents du patient, appliqua contre sa gorge le microphone qui y était relié. « Monsieur Smith, m'entendez-vous ? »

Le patient grogna avec plus de force. Le médecin répondit : « Monsieur Smith, je suis désolé, mais je ne vous comprends pas. Si vous m'entendez, grognez une fois et une seule. »

Smith grogna deux fois.

« Merveilleux ! vous m'entendez. Très bien, maintenant un grognement pour « oui », deux pour « non ». Si vous m'avez compris grognez deux fois. »

Smith grogna deux fois.

« Bon ! maintenant, nous pouvons parler. Un grognement pour “oui”, deux pour “non”. Avez-vous mal ? »

Deux grognements : « Hon !... kè.

— Très bien. Maintenant, essayons autre chose. Vos oreilles sont bouchées ; vous êtes insonorisé. Ma voix parvient à votre oreille interne par l'intermédiaire de vos dents et de votre maxillaire supérieur. Je vais enlever une partie de ce qui vous bouche l'oreille gauche et vous parler par là. Au début, le son peut vous paraître douloureusement fort. Nous commencerons par chuchoter. Me comprenez-vous ? »

Un grognement.

Smith sentit qu'on le dégageait de quelque chose – une pression amicale. « Vous m'entendez toujours ?

— Hon... ké.

— Et maintenant, vous m'entendez ?

— Hon... ké... Ah... ii... OO... ou... ôô.

— Je pense que c'était une phrase. Mais n'essayez pas encore de parler. Juste un grognement ou deux. »

Jean dit : « Naturellement je ne peux pas parler, sacré idiot ! Enlevez cette saloperie de ma bouche. » Les voyelles venaient assez bien ; les consonnes étaient déformées ou ne sortaient pas.

« Docteur, comment le malade pourrait-il parler avec tout ce bastingue ? » dit l'infirmière.

Brenner répondit calmement : « Taisez-vous, Mademoiselle. Monsieur Smith, nous avons installé un dispositif d'aspiration dans votre gorge pour vous empêcher de suffoquer en avalant votre salive. Je ne peux pas encore vous l'enlever, aussi essayez d'être patient. De plus, vos yeux sont toujours masqués. Notre ophtalmo décidera du moment où nous vous rendrons la lumière. Moi, je ne peux pas... Je ne suis que le réanimateur de garde en ce moment, je ne suis pas le médecin responsable de votre cas ; c'est le docteur Hedrick, assisté du docteur Garcia. Je ne peux pas faire grand-chose de plus pour vous tant que l'un des deux ne sera pas là. Êtes-vous bien ? Un grognement ou deux. »

Un grognement.

« Bien ! Je vais rester avec vous. Je vous parlerai si vous le voulez. Voulez-vous ? »

Un grognement.

« O.K. ! Je vous parlerai donc. Vous pouvez dire plus que "oui" ou "non" quand vous le voudrez. Je vais réciter l'alphabet lentement ; vous m'arrêterez en grognant quand je serai arrivé à la lettre que vous désirez. Et ainsi pour chaque lettre... Nous irons lentement... mais nous ne sommes pressés ni l'un ni l'autre. Voulez-vous essayer ? »

Un grognement.

« Bon ! Je suis entraîné à ce petit jeu ; ce n'est pas la première fois que je me trouve en réanimation avec un patient comme vous, parfaitement éveillé et raisonnable, mais incapable d'articuler. » Mentant un peu, un œil sur l'oscilloscope principal, le docteur ajouta : «...mais qui s'embête, bien sûr... qui s'embête... C'est ce qu'il y a de pire quand on est en réanimation ; le malade s'enquiquine et pourtant on ne peut pas le laisser dormir tout le temps ; ce n'est pas bon pour lui et parfois, nous avons besoin de sa coopération. Bon ! Quand vous voudrez épeler quelque chose, poussez trois grognements distincts et je prouverai que je connais mon alphabet ».

Trois grognements.

« A...b...c...d... » Jean l'arrêta à O.

« O ? répéta le docteur Brenner. Ne me répondez pas si c'est bien ça... Bon ! la première lettre est bien O... poursuivons. »

Traduit, le message disait : « Oreille droite. »

« Voulez-vous que l'on retire le bouchon de votre oreille droite ? »

Un grognement.

Prudemment, le docteur l'enleva. « Un essai, dit-il. Cincinnati, soixante-dix, Suzanne. M'entendez-vous avec vos deux oreilles ? Ma voix semble-t-elle passer d'un côté à l'autre de votre tête ? »

Un grognement, suivi de trois autres.

« D'accord, épelons : a...b...c...

— “Pacore”, c'est bien le premier mot de votre message ? »

Deux grognements.

« “Pas encore ?” » C'est cela que vous avez voulu dire ? »

Encore deux grognements.

« Allons ! recommençons... » Il fut interrompu par une série de grognements. « Ça y est ! C'est “pas de corps” ? »

Un grognement énergique.

« Vous voulez me dire que vous vous sentez comme si vous n'aviez pas de corps ? Que vous ne pouvez le percevoir ? »

Un grognement.

« Oh ! Bien sûr que vous ne pouvez pas le percevoir : vous n'avez pas fini de cicatriser. Mais honnêtement... », le docteur se remit à mentir avec l'habileté que donne une longue pratique, « vous faites des progrès stupéfiants. Que l'ouïe et la parole soient revenues si tôt, c'est merveilleusement encourageant ! Vous m'avez fait gagner un pari. Cinq cents dollars, continua-t-il à mentir, et encore, j'avais prévu deux fois plus de temps que vous n'en avez mis à vous rétablir. Maintenant, je vais doubler mes gains en pariant que vous recouvrirez l'usage de tout votre corps dans le même temps. Car c'est un corps merveilleusement sain que vous avez là, bien que vous ne puissiez le sentir encore. C'est un merveilleux facteur de récupération. »

Smith grogna trois fois. Et il fallut épeler de nouveau : « Combien de temps ? »

— Combien de temps depuis l'opération ou combien de temps que vous récupériez complètement ? »

Le docteur Brenner fut sauvé par la cloche... Il s'arrêta de réciter l'alphabet et dit : « Un instant, monsieur Smith ; le docteur Hedrick vient d'arriver. Il faut que j'aille au rapport. L'infirmière va rester avec vous. Mademoiselle, laissez le patient se reposer... il s'est beaucoup fatigué. »

Sur le pas de la porte, le docteur Brenner arrêta le médecin traitant : « Docteur Hedrick, un instant avant d'entrer. Avez-vous vu le

tableau de bord ?

— Certainement. Apparemment il est éveillé et normal.

— Et, à mon avis, rationnel. J'ai enlevé les bouchons de ses oreilles et nous avons parlé, épelant et grognant pour tuer le temps jusqu'à ce que...

— Je vous ai entendu et j'ai compris que vous lui aviez débouché les oreilles. Vous prenez beaucoup d'initiatives, docteur ! »

Le docteur Brenner se raidit et répliqua sèchement : « C'est votre malade, bien sûr. Mais j'étais seul ici et il fallait bien que je me fie à mon seul jugement. Si vous voulez que je m'en aille, vous n'avez qu'à le dire.

— Ne soyez pas si susceptible, jeune homme. Allons ! entrons et allons voir le patient ; notre patient.

— Bien, Monsieur. »

Ils rentrèrent. Le docteur Hedrick dit : « Je suis le docteur Hedrick, monsieur Smith. Votre médecin traitant. Félicitations ! Bienvenue pour votre retour dans notre monde fatigué. C'est un triomphe pour tous... et une revanche pour un grand homme, le docteur Boyle. »

Trois grognements.

« Voulez-vous épeler un message ? »

Un grognement.

« Si vous voulez bien attendre un moment, nous allons vous retirer une partie du fourbi que vous avez dans la bouche et vous pourrez parler. (Si nous avons de la chance, corrigea intérieurement Hedrick, mais je ne me serais jamais attendu que le rétablissement aille jusque-là. Cet arrogant boucher est décidément un grand bonhomme, à ma vaste surprise.) Vous êtes d'accord ? »

Un grognement énergique.

« Bon ! La pompe à main, docteur Brenner. Mademoiselle, ajustez-moi ces lumières. Service de garde ! trouvez-moi le docteur Feinstein. »

Jean Smith sentit des mains agir d'une manière rapide mais légère, puis le docteur Hedrick déclara. « Laissez-moi voir, docteur. Bien ! enlevez les cales des maxillaires. Monsieur Smith, il faudra que nous pompions de temps en temps... J'aime mieux que vous ne soyez pas obligé de tousser pour recracher. Mais vous pouvez parler si vous le désirez.

— Han... yeu... haa... yé.

— Doucement, doucement. Il va vous falloir réapprendre à parler, comme un bébé. Redites-nous cela... mais doucement et prudemment.

— Vingt... dieux... ! Je... *m'en... fuis... forti !*

— Eh oui ! Vous êtes le premier homme dont le cerveau ait été greffé sur un autre corps à avoir survécu. Et vous vivrez. Vous avez là

un très joli corps. Sain.

— Mais, peux pas... Nien fentir... du haut en vas...

— Heureusement, dit le médecin, parce que nous vous avons immobilisé dans l'attente du jour, bientôt, j'espère (mais plus probablement jamais, ajouta-t-il intérieurement) où vous commencerez à percevoir votre nouveau corps ; si nous ne vous avions pas immobilisé, vous pourriez vous agiter d'une manière désordonnée quand ce jour viendra. À ce moment-là, il faudra vous entraîner et apprendre à contrôler votre corps. Comme un bébé. Ce sera un entraînement probablement long et difficile.

— Combien... de temps ?

— Je n'en sais rien. Cela a été assez vite pour les chimpanzés du docteur Boyle à ce que je sais. Mais cela vous prendra peut-être aussi longtemps que la marche à un bébé. Pourquoi vous inquiéter, maintenant ? Vous avez un nouveau corps qui va vous durer des années et des années... Eh ! Vous pourriez être le premier homme à atteindre les deux cents ans ! Alors ne nous pressons pas ! Maintenant, reposez-vous. Il faut que je vous examine. Mademoiselle, passez-moi l'écran...

— Les yeux du patient sont encore masqués, docteur.

— Oui, c'est vrai ! Monsieur Smith, quand le docteur Feinstein arrivera, nous verrons s'il est d'accord pour exposer vos yeux à la lumière. Maintenant, découvrez le malade, mademoiselle. »

Découvert, le nouveau corps était encore emmailloté. Un corset en plastique faisant office de « poumon d'acier » lui entourait le tronc du menton au pubis. Les bras et les jambes étaient attachés et les fixations capitonnées. Des cathéters étaient en place dans l'anus et l'urètre. Deux veines étaient en perfusion : l'une pour l'alimentation, l'autre pour l'analyse permanente du sang à distance ; quatre autres veines étaient équipées de canules qui, pour le moment, n'étaient branchées sur aucun appareil. Il y avait des fils un peu partout. Le corps qui était à l'intérieur de cet étrange appareil aurait fait l'admiration de Michel-Ange, mais cet assemblage de matériel et de protoplasme ne pouvait sembler beau qu'à un spécialiste de la réanimation.

Le docteur Hedrick était content de lui. Il sortit un stylet de sa poche, gratta la plante du pied droit et obtint la réaction qu'il attendait. Jean Smith ne broncha pas, comme il était également prévu.

« Docteur Hedrick ? » dit une voix émanant de la console à la tête du lit.

« Oui.

— Le docteur Feinstein est en train d'opérer.

— Très bien. » Il fit signe à une infirmière de recouvrir le corps.
« Vous avez entendu, monsieur Smith ? Votre ophtalmologiste est en

salle d'opération. Il ne pourra pas passer aujourd'hui. C'est aussi bien, d'ailleurs, vous en avez assez fait pour le premier jour. Il est temps de dormir...

— Non... Vous... faites... mes yeux...

— Non. Nous attendrons le docteur Feinstein.

— Mais... c'est vous... le médecin... traitant !

— D'accord ! Mais on ne touchera pas à vos yeux tant que le spécialiste ne sera pas là.

— Allez... au diable !... Faites... venir... Jake... Salomon.

— M. Salomon est en Europe. On lui fera savoir que vous êtes réveillé et il sera peut-être là dès demain. Maintenant, je veux que vous vous reposiez. Dormez !

— Pas... question.

— Mais si ! » Le docteur Hedrick fit un signe dans la direction du docteur Brenner. « Comme vous l'avez dit, je suis le médecin traitant. Vous voulez savoir pourquoi je suis si sûr que vous allez dormir ? Parce que nous sommes en train de ralentir votre rythme respiratoire et d'introduire dans votre sang une drogue inoffensive qui va vous faire dormir. Allons ! Bonne nuit, monsieur Smith. Et mes félicitations encore une fois.

— Au... diable... vos... insup... ! »

Et Jean Smith sombra dans le sommeil. Un instant, il s'éveilla à demi. (Eunice ?) (Je suis là, patron. Rendormez-vous.) Il obéit.

Chapitre VII

« Hé ! Jake !

— Salut, Jean ! Comment vous sentez-vous ?

— Malheureux comme un renard pris par la queue, quand ces tyrans m'injectent une drogue qui me fait tout doux, tout doux, en dépit de moi-même. Où diable étiez-vous passé ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu quand je vous ai fait chercher ?

— En vacances. Les premières vacances convenables que j'ai eues depuis quinze ans.

— Calmez-vous. Vous êtes joliment bronzé. Vous avez même un peu maigri, on dirait. O.K ! O.K !... pourtant, j'ai vraiment été déçu quand vous n'avez pas rappliqué au lendemain de mon réveil ! J'étais vexé.

— Hum ! Vous ne faites pas de sentiment, vous n'en avez jamais fait.

— Écoutez, Jake... J'ai des sentiments, mais je ne les ai jamais montrés. Et puis, j'avais besoin de vous. »

L'avocat hocha la tête : « Vous n'aviez pas besoin de moi. Je sais pourquoi vous désiriez ma présence. Vous vouliez que je me mêle de donner des ordres au docteur Hedrick. Ce que je n'aurais pas fait. Aussi j'ai prolongé mes vacances pour éviter les discussions. »

Jean lui sourit : « Toujours aussi futé ; Jake. O.K !, je n'ai jamais été homme à revenir sur les ennuis de la veille. Mais maintenant que vous êtes revenu... Bon ! Hedrick est un bon médecin... mais il le prend de haut avec moi quand ce n'est pas nécessaire. Nous allons changer tout ça. Je vous dirai ce que je veux et vous le direz à Hedrick... s'il rouspète, vous lui ferez savoir qu'après tout, il n'est pas indispensable.

— Non.

— Que veut dire ce non ?

— J'ai dit "non", Jean. Vous avez encore besoin d'une surveillance médicale constante. Je ne me suis pas mêlé des affaires du docteur Hedrick jusqu'ici et les résultats ont été bons. Je ne m'en mêlerai pas davantage maintenant.

— Pour l'amour de Dieu, Jake ! Bien sûr, mes intérêts vous tiennent à cœur. Mais vous ne comprenez pas la situation. Je ne suis plus dans une situation critique : je suis convalescent. Tenez, écoutez les dernières nouvelles... vous savez ce que j'ai fait ce matin en kinésithérapie ? J'ai remué mon index droit. Exprès. Vous comprenez

ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que vous pouvez aller dans les ventes aux enchères, ou faire signe à un garçon de restaurant.

— Des nêfles ! J'ai aussi remué un peu les orteils. Jake, dans une semaine, je remarcherai, sans aide. Déjà, je passe une demi-heure chaque jour sans ce poumon... ce corset ; et quand on me le remet c'est tout juste pour assister ma respiration en cas de besoin. Pourtant, en dépit de ces merveilleux progrès, on me traite toujours comme un singe de laboratoire avec des fils partout. On ne me laisse éveillé que peu de temps. Au diable ! Ils attendent même mon sommeil pour me raser et me faire Dieu sait quoi d'autre, moi, j'ignore tout. Je suis attaché dès qu'il n'y a pas au moins six personnes pour me faire faire de la gymnastique. Si vous ne me croyez pas, levez le drap et regardez. Je suis prisonnier, dans ma propre maison. »

Salomon ne broncha pas : « Je vous crois.

— Déplacez cette chaise que je vous voie mieux. Ils m'ont même bloqué la tête... je vous le demande : est-ce nécessaire ?

— Pas d'idée là-dessus. Demandez à votre docteur. » Salomon resta où il était.

« Je vous l'ai demandé... J'en ai marre de tous ces gens et de leurs manières d'adjutant.

— Et moi, j'ai refusé d'exprimer une opinion dans un domaine où je n'ai aucune compétence. Jean, vous allez de mieux en mieux, c'est évident. Mais il n'y a qu'un fou pour changer de cheval au milieu du gué. Je n'ai jamais pensé que vous survivriez à l'opération. Je ne pense pas que vous y croyiez vous-même.

— Ben... à vrai dire je n'y croyais pas. J'ai vraiment parié ma vie... et j'ai gagné.

— Alors, pourquoi n'en êtes-vous pas reconnaissant ? Au lieu de vous comporter comme un enfant gâté ?

— Hé ! Jake, doucement, doucement. On dirait moi... !

— Dieu sait que je ne veux pas vous ressembler. Mais je suis en rogne. Montrez un peu de gratitude. Remerciez le Seigneur... et le docteur Hedrick.

— Et le docteur Boyle, Jake. Oui, je suis vraiment reconnaissant. On m'a arraché aux griffes même de la mort, et maintenant, j'ai toutes raisons d'espérer une merveilleuse nouvelle vie. Tout ce que je risquais, c'était seulement quelques semaines de plus d'une vie qui m'était devenue intolérable. » Jean sourit. « Je ne peux pas dire à quel point je suis reconnaissant. Il n'y a pas de mots pour ça. Mes yeux ont vingt ans, vingt ans de nouveau, et je distingue des nuances, des teintes dont j'avais oublié qu'elles existaient. J'entends des sons que je n'ai pas entendus depuis des années... même ma nouvelle voix a dû appartenir à un ténor. Et je peux sentir, Jake... alors que j'avais perdu

les dernières traces de mon odorat, il y a des années. Mademoiselle ! passez devant moi et laissez-moi sentir votre odeur. »

L'infirmière, une jolie rousse, sourit, ne dit rien et n'abandonna pas le pupitre à la tête du lit.

Jean poursuivit : « On me permet même de manger maintenant... une fois par jour... manger, avaler... finis ces tubes. Jake, tout a bon goût maintenant ! J'avais oublié quelle joie c'était de manger. Jake, c'est merveilleux d'être vivant, dans ce corps, si merveilleux que je n'en peux plus d'attendre pour aller marcher dans la campagne, dans les prés, sur les collines, regarder les arbres et écouter les oiseaux. Et les nuages... et le soleil. Aller danser... Vous aimez danser, Jake ?

— J'aimais ça autrefois. Depuis ces dernières années, je n'ai plus eu le temps.

— Je n'ai jamais eu le temps, même quand j'étais jeune. Maintenant, je vais prendre mon temps. Au fait ! qui s'occupe de la boutique ?

— Teal, bien sûr. Il veut vous voir.

— Voyez-le, vous. Je suis trop occupé à apprendre l'utilisation de mon nouveau corps, et à y prendre plaisir. Est-ce qu'il me reste encore de l'argent ? D'ailleurs, ça n'a pas d'importance.

— Vous voulez la vraie vérité ?

— Jake, vous ne pouvez pas me faire peur. S'il faut vendre cette maison pour payer toute cette bande de geôliers, ça m'est égal. Ça pourrait même être drôle. Je vais vous dire : je ne serai jamais à la soupe populaire. Je me débrouillerai ; je me suis toujours débrouillé, je me débrouillerai toujours.

— Tenez-vous bien ! Vous valez plus que vous n'avez jamais valu.

— Hein ! Quelle honte ! Juste quand je commençais à m'amuser d'être fauché.

— Hypocrite !

— Pas du tout. Jake, je...

— Hypocrite, j'ai dit ! Allez, la ferme ! Votre fortune avait déjà atteint le point de non-retour, celui à partir duquel elle ne peut plus être dépensée ; elle continue d'augmenter. Je n'ai même pas dépensé tout votre revenu pour cette opération. Pourtant, vous ne contrôlez plus les Entreprises Smith !

— Quoi ?

— J'ai encouragé Teal à emprunter de l'argent et à racheter un certain nombre de vos actions privilégiées. Cela lui donne une motivation pour s'occuper de la boutique. Et puis ça faisait mieux, vu de l'extérieur. C'est comme pour moi... en tant que président *de facto*, j'ai pensé que cela ferait mieux si je détenais une part plus importante des actions. Aussi je vous ai refilé un certain nombre d'actions de père de famille en échange d'un certain nombre de vos parts de fondateur.

À présent, nous sommes deux – vous et moi ou bien vous et Teal – à détenir le contrôle des voix. Mais aucun de nous à lui seul. Mais je vous rendrai vos parts le jour où vous voudrez reprendre le contrôle.

— Sûrement pas !

— Bon ! On en reparlera. Je n'ai pas cherché à tirer avantage de votre maladie.

— Non, Jake. Si je n'ai plus le contrôle, je n'ai même plus la responsabilité morale de m'occuper de la compagnie. Je démissionnerai de ma présidence. Et vous pourrez l'occuper, ou Teal.

— Attendez d'être rétabli.

— O.K. ! Mais je ne changerai pas d'avis. À propos de... Dites voir, Mademoiselle, ne pourriez-vous pas aller vider quelque chose, vous laver les mains, ou voir sur le toit si j'y suis ? Je voudrais parler en privé avec mon avocat. »

Elle sourit et secoua la tête : « Non, monsieur. Vous savez que je ne peux pas quitter cette pièce un instant tant qu'on n'est pas venu me relever. Mais le docteur Hedrick m'autorise à couper les micros de telle sorte qu'on n'entende rien au centre de contrôle. Je peux ensuite aller m'installer dans un coin et regarder la télé en poussant le son de telle sorte que vous soyez certain que je ne peux pas vous entendre. Le docteur Hedrick m'avait prévenue que vous voudriez peut-être parler en privé avec M. Salomon.

— Bon ! Cette vieille canaille est humaine, après tout. Faites comme vous avez dit, Mademoiselle. »

Tranquillisé, Smith put s'adresser à Jake : « Vous avez vu ça ? Dieu sait qu'il n'y aurait pas de mal à ce que vous restiez seul avec moi pendant quelques minutes... vous pourriez toujours appeler si je suffoquais ou n'importe quoi. De toute façon, si quelque chose n'allait pas, ils pourraient toujours le voir sur leurs cadrans. Mais non ! Il faut qu'ils me chaperonnent à chaque seconde. Ils refusent la demande la plus innocente. Bon, écoutez... avez-vous un miroir sur vous ?

— Je n'en ai jamais eu de ma vie.

— Dommage ! bon, la prochaine fois que vous venez, apportez-en un ! Demain, j'espère, Jake. Hedrick est un bon docteur, d'accord, mais il ne me dit rien. Cette semaine, je lui ai demandé à qui avait été ce corps. Eh bien, il n'a même pas eu la politesse de mentir ; il m'a tout juste dit que ça ne me regardait pas.

— C'est vrai.

— Hein ?

— Vous rappelez-vous le contrat que j'ai rédigé ? Il disait...

— Je ne l'ai jamais lu, votre baragouin.

— Je vous ai dit ce qu'il y avait dedans. Vous n'avez pas écouté. La vie privée du donneur sera respectée à moins que celui-ci ne spécifie expressément qu'il veut qu'elle soit connue... et, même alors,

ses héritiers devront le confirmer après la mort. Dans votre cas aucune de ces deux dispositions n'a été prise ; Ainsi on ne vous le dira jamais.

— Oh ! Flûte ! Une fois debout je finirai bien par savoir. Jamais je n'irais le raconter. Je veux le savoir tout simplement.

— Bien sûr, vous finirez par trouver. Mais je ne veux pas être celui qui aura rompu un contrat passé avec un mort.

— Jake, avec votre morale et vos faux cols à manger de la tarte ! Pourtant, ça ne ferait de mal à personne. Bon ! bon ! Mais apportez-moi ce miroir ; tiens ! vous pouvez m'en trouver un tout de suite. Allez dans la salle de bains, et cherchez... Il y a au moins quatre ou cinq petits miroirs là-dedans.

— Pourquoi n'en demandez-vous pas un, tout bêtement ?

— Parce qu'ils ne veulent pas m'en donner, Jake. Croyez que je suis paranoïaque, si ça vous amuse, mais, réellement, ce docteur me persécute. Il ne veut pas me laisser voir mon nouveau visage dans un miroir. Bon, peut-être a-t-il des balafres ; ça m'est bien égal. Mais il ne veut absolument pas que je jette un coup d'œil sur moi. Quand ils font ma toilette, ils installent un écran pour m'empêcher de voir mon corps : je n'ai même pas encore vu mes mains ; le croiriez-vous ? Je ne sais même pas de quelle couleur, je suis. Suis-je une âme désincarnée ? C'est affolant !

— Jean, cela vous affolerait peut-être de vous voir... avant d'avoir récupéré toutes vos forces.

— Quoi ? Allons, soyez raisonnable, Jake. Vous me connaissez assez ! Même si je suis la chose la plus laide qu'on ait jamais vue, je peux le supporter. » Jean ricana : « Avant l'opération, j'étais aussi laid que les sept péchés capitaux ; on n'a guère pu faire pis. Mais, je vous le dis, camarade, s'ils continuent à me traiter comme un enfant arriéré, ils vont réellement me rendre dingue. »

Salomon soupira : « Je suis navré, Jean. Mais je savais depuis longtemps qu'ils ne voulaient pas que vous vous regardiez dans une glace.

— Quoi !

— Calmez-vous ! J'en ai discuté avec le docteur Hedrick et avec les psychiatres qui travaillent avec lui. Ils pensent que vous pourriez être victime d'un choc émotionnel grave qui pourrait vous faire rechuter ou même, comme vous dites, vous rendre dingue, si vous vous voyiez avant d'être costaud. »

Jean Smith ne répondit pas tout de suite. Puis il dit doucement : « Chansons ! Je sais que je suis physiquement quelqu'un d'autre maintenant. Quel mal pensent-ils que cela pourrait me faire ?

— Les psychiatres ont parlé de dédoublement de la personnalité.

— Allons donc ! Regardez-moi dans les yeux, Jake Salomon. Est-ce que vous y croyez ?

— Mon opinion n’a rien à voir et je suis incompetent. Je ne vais pas aller contre vos medecins ; ni vous aider à vous moquer d’eux.

— Bon ! Le vent a tourne pour moi... Je suis desole de le constater ; vous n’etes pas le seul avocat dans cette ville.

— Je sais bien. Je suis veritablement navre mais je suis le seul avocat auquel vous puissiez vous confier, Jean.

— Que voulez-vous dire ?

— Jean, le tribunal vous a confie à moi. Je suis votre tuteur. »

Jean mit longtemps à repondre, puis chuchota : « C’est un complot ! Je n’aurais jamais cru ça de vous, Jake !

— Jean ! Jean !

— Vous voulez me garder sous cle pour toujours ? Sinon, quel sera le prix de ma liberation ? Le juge est-il dans le coup, et Hedrick ? »

Salomon se controla : « Je vous en prie, Jean, laissez-moi parler. Je vais faire comme si vous n’aviez jamais dit ce que vous venez de dire... et je vous ferai apporter une minute des deliberations du tribunal. Bon sang ! J’enverrai le juge lui-meme la chercher. Mais il faudra que vous ecoutiez.

— J’ecoute. Comment pourrais-je faire autrement ? Je suis captif.

— Jean, vous cesserez d’etre sous tutelle aussitot que vous pourrez comparaître en personne devant le tribunal et convaincre le juge – le juge McCampbell, un honnete homme, vous le connaissez – que vous n’etes plus “*non compos mentis*” ; il a hesite longtemps... et il a fallu que je me bagarre pour etre nomme tuteur, car ce n’est pas moi qui etais demandeur.

— Allons donc ! Qui a demande que je sois mis en tutelle ?

— Johanna Darlington Seward et consorts... vos trois autres petites-filles.

— Je vois, dit Jean. Jake, je vous dois des excuses. »

Salomon grogna : « Pourquoi ? Comment pouvez-vous faire des excuses quand legalement *vous etes irresponsable* ?

— Fichtre ! C’est plutot dur à avaler ! Chere petite Johanna, j’aurais du la noyer à sa naissance. Sa mere, ma fille Evelyne, me la collait d’autorite sur les genoux et me rappelait que c’était de moi qu’elle tenait son nom. La seule chose que cette gamine ait jamais faite pour moi, c’est de pisser sur mon pantalon... exprès. June, Maria et Elina sont dans le coup elles aussi ? Ce n’est pas surprenant.

— Jean, elles ont presque reussi. Il a fallu que j’invente n’importe quoi pour faire porter l’affaire devant le juge McCampbell ; C’est seulement parce que j’ai ete votre avocat et que vous m’aviez confie votre signature pendant quinze ans que la Cour n’a pas nomme M^{me} Seward tutrice. Ça et quelque chose d’autre encore.

— Quoi d’autre ?

— Leur stupidité. Si elles s'étaient contentées de demander la tutelle du premier coup, elles l'auraient probablement obtenue. Mais leur premier geste a été de chercher à vous faire déclarer légalement mort.

— Eh ! Jake ! pensez-vous que, plus tard, je pourrai les faire déshériter définitivement ?

— Il y a mieux à faire. Il vous suffit de les enterrer. Maintenant, vous le pouvez.

— Sûrement ! Je vivrai plus vieux qu'elles. Quel plaisir !

— Leur entreprise était stupide. Leur avocat aussi. Il a fallu quatre jours à l'expert pour le démontrer et quatre minutes à la Cour pour décider de suivre le précédent de l'affaire "Hoir de Parsons contre l'État de Rhode Island". J'espère qu'on n'en entendra plus parler. Leur avocat semble avoir été impressionné. C'est à ce moment que Parkinson s'est mis de la partie. Et son avocat, lui, n'est pas idiot.

— Parkinson ? le petit Parky, notre imbécile d'ancien directeur ?

— Lui-même.

— Hum ! Von Ritter avait raison. Il ne faut jamais humilier un homme. Mais qu'est-ce que Parky avait à voir là-dedans ?

— Rien du tout. C'est moi qui ai conclu que Parkinson s'en était mêlé... Parkinson lui-même et l'avocat de sa belle-mère étaient là tous les jours. Ils jouissaient. Jean, je n'ai pas osé demander que l'affaire continue pendant que vous vous rétablissiez, nos propres témoins n'osaient pas venir à la barre certifier que vous seriez de nouveau capable de diriger vos affaires. Aussi nous avons déposé des conclusions tendant à démontrer que vous étiez atteint d'un manque de compétence temporaire – nous les avons pris par surprise – et j'ai fait demander par notre avocat à être nommé tuteur. Ça a réussi. Mais, Jean, dès que j'avais senti le vent, j'avais commencé à jouer avec vos actions. Pendant plusieurs semaines, Teal a détenu un gros paquet de vos actions privilégiées que je détiens maintenant. Je lui avais prêté l'argent pour ça. Teal est okay ; vous avez fait un bon choix.

» Pendant cette période, nous avons détenu le contrôle de la boutique grâce à vos actions que j'avais vendues à Teal avec mon argent, plus celles que Teal avait déjà et les miennes. Je savais que si nous perdions le contrôle, Parkinson se pointerait le lendemain avec des procurations, signées par vos petites-filles, pour reprendre vos actions, exiger une assemblée générale, me chasser de mon poste de président et balancer Teal. Pourtant, je n'osais pas acheter directement moi-même vos actions... sans quoi je risquais, en cas de procès, d'être considéré comme partie de l'affaire et non plus comme avocat. On a eu chaud pendant quelque temps.

— Je suis heureux que nous soyons tirés d'affaire.

— Pas complètement. Il y a d'autres procès en vue. Mais ce n'est

pas la peine de se biler aujourd'hui.

— Jake, j'ai décidé de ne me biler pour rien. Je ne veux penser qu'aux fleurs et aux petits oiseaux... et à jouir du goût merveilleux des pruneaux, cuits... comme ceux qu'on donne aux enfants. Je suis seulement heureux de savoir que mon plus vieil ami ne m'a pas poignardé dans le dos pendant que j'étais inconscient et désolé d'avoir pu un instant en avoir eu l'idée. Bon, je sais, vous êtes une sacrée foutue poule mouillée de ne pas vouloir m'aider dans cette histoire de miroir ; mais nous en reparlerons plus tard. S'il le faut, j'attendrai. Je comprends pourquoi vous ne voulez pas prendre les psychiatres à rebrousse-poil s'il faut vraiment que j'aille devant le tribunal et que je convainque le juge McCampbell que je peux encore tenir debout.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. Et je suis content de voir que vous allez bien, Jean. J'en suis certain car vous êtes de nouveau – ou plutôt toujours – la même sacrée vieille canaille irascible que vous avez toujours été. »

Jean gloussa : « Merci, Jake... Je vois que vous vous portez bien aussi. Que le jour n'arrive jamais où nous nous parlerions poliment ! Quoi d'autre ? Oh oui ! Où diable est ma secrétaire ? Eunice... Il n'y a pas un seul membre de ce gang de kidnappeurs qui l'ait jamais vue... et ils se moquent pas mal de me la retrouver. Pourtant, Garcia la connaissait de vue, mais il dit qu'il ne sait pas où elle est et affirme qu'il est trop pris pour faire des courses pour mon compte. Il m'a dit de vous le demander.

— Oh ! » Salomon hésita : « Connaissez-vous son adresse ?

— Hein ? quelque part dans les quartiers Nord de cette ville. Mais attendez un peu... vous l'avez reconduite chez elle une fois, je m'en souviens.

— C'est vrai. C'était, en effet, quelque part dans les quartiers Nord. Mais toutes ces cabanes à lapin se ressemblent. Mes gardes se souviennent peut-être. Mais voyons... vos gardes à vous l'ont escortée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que vous vous fassiez opérer. Leur avez-vous demandé ?

— Au diable ! Jake. On ne m'a permis de voir personne. Je ne sais même pas s'ils travaillent toujours pour moi.

— Je suis presque sûr qu'ils étaient encore là quand je suis parti pour l'Europe.

— Alors trouvons-la. Trouvez-la ! »

Salomon soupira : « Quels indices pouvez-vous me donner ? Son mari, peut-être ? N'est-ce pas un artiste ?

— Il paraît. Un artiste qui ne se vendait guère. Elle l'entretenait. Je suis vieux jeu, c'est vrai. Mais ne retenez pas ça contre elle, Jake !

— Bien, Jean. Je vais mettre des détectives dessus.

— Mettez-en tout un régiment.

— Mais supposez qu'ils aient disparu... Ça arrive...»

Jean renifla : « Lui, peut-être. Elle, jamais, je le parierais. Mais si c'est nécessaire, je veux que toutes les Zones Abandonnées de cette ville soient passées au peigne fin.

— Commençons par ne pas nous exciter, il n'y a peut-être pas besoin d'aller si loin. »

Salomon se leva. « Attendez un peu, lui dit Smith. Venez-vous demain ? Tenez-moi au courant ? Faites la commission à Hedrick ou au médecin de garde ; ils ne me laissent pas prendre le téléphone. Téléphonez-moi chaque jour, jusqu'à ce que vous la retrouviez.

— Tous les jours, Jean.

— Merci, Jake. Allez, en piste, Œil-de-Faucon. Dites à l'infirmière qu'elle peut sortir de son coin maintenant. Ils vont probablement me redroguer ; c'est la première fois qu'ils me laissent réveillé si longtemps. »

À deux pièces de là, Salomon s'arrêta pour discuter avec le docteur Hedrick. Le médecin l'interrogea du regard « Dur ?, dit-il.

— Très. Combien de temps encore allez-vous l'empêcher de se regarder dans une glace ?

— Difficile à dire... Les progrès ont été rapides ces derniers temps... Mais Smith ne sait pas encore contrôler son nouveau corps. En plus, il souffre de gratouillis, de picotements, d'engourdissements – comme il fallait s'y attendre – et de maux imaginaires, disons psychosomatiques... Pour le patient, ils sont parfaitement réels. Maître, si vous voulez que mon patient soit prêt pour une audience visant à lui restituer bientôt la responsabilité de ses affaires, il faut retarder au maximum les chocs émotionnels. C'est mon avis, bien que je sois fortement influencé par le jugement du docteur Rosenthal. En dehors de son contrôle physique imparfait, notre malade est faible et très instable émotionnellement.

— Je m'en rends bien compte.

— Monsieur Salomon, on dirait que vous avez besoin d'un autre tranquilisant...

— Seulement s'il est à base d'alcool de grain. »

Hedrick gloussa : « On va trouver quelque chose de mis en bouteille en Écosse. »

Salomon sourit. « D'accord et sans eau... ou juste une goutte.

— Écoutez, c'est moi qui vais doser, vous ajouterez l'eau que vous voudrez. Et je vais suivre la même ordonnance. Moi aussi, je trouve ce cas assez éprouvant, bien que nous soyons en train d'écrire une nouvelle page dans l'histoire de la médecine. »

Chapitre VIII

Le docteur Garcia frotta le bras de Jake Salomon à l'endroit où il venait de lui faire une injection. « Maintenant, attendez trois minutes. Avec dix centicubes de "Tranquille" dans le corps, vous pouvez même assister à votre propre pendaison en toute sérénité.

— Merci, docteur Hedrick. Dites-moi, qu'est-ce qui turlupine Jean maintenant ? Votre message n'était pas clair. »

Hedrick hocha la tête : « Le patient refuse de nous parler. Il exige de vous voir.

— Hum ! Il a découvert quelque chose ? Et si oui, quoi ? »

Hedrick se retourna vers son collègue, le docteur Garcia.

« Vous connaissez mon opinion, docteur. Votre patient est rétabli. S'il est faible, c'est d'être resté trop longtemps au lit. Nous n'avons plus d'excuse... plus aucune excuse médicale pour continuer à entraver ses activités.

— Docteur Rosenthal ? »

Le psychiatre haussa les épaules. « L'esprit humain est une chose à la fois merveilleuse et bizarre. Et plus je l'étudié moins je suis sûr de quoi que ce soit. Mais je suis d'accord avec le docteur Garcia sur un point : on ne peut pas garder un patient indéfiniment attaché. »

Hedrick dit : « Je crains bien que ce ne soit à vous de jouer, Maître. »

Salomon soupira : « Je suis donc le volontaire désigné d'office ?

— Si vous voulez, l'un de nous viendra avec vous. Mais le malade refuse carrément de nous parler. Nous serons à côté, prêts à intervenir s'il pique une crise. Et, cette fois, l'infirmière a reçu pour instruction de sortir si vous le lui demandez. Vous et non pas le patient. Mais ne vous inquiétez pas. Je surveillerai et j'écouterai sur un circuit fermé de télévision. Le docteur Garcia et le docteur Rosenthal surveilleront les cadrans.

— Je ne suis pas inquiet. Votre drogue doit déjà avoir fait son effet. O.K. ! J'irai.

— Jake ! s'écria Jean Smith. Où diable étiez-vous passé ? Vous n'êtes venu me voir qu'une seule fois en trois semaines. Une seule fois, mon salaud !

— J'ai été souffrant pendant dix jours. Je suis sûr qu'Hedrick vous l'a dit. Et je ne me sens pas encore vaillant. Alors, vieille canaille, ne m'en demandez pas trop !

— Bon, bon, Jake. Ne vous mettez pas en rogne contre moi. Je

suis navré que vous ayez été souffrant. Je leur avais dit de vous envoyer des fleurs. Vous les avez reçues ?

— Oui. Merci.

— Bizarre... Je ne vous en ai jamais envoyé. Je vous ai bien eu ! Jake, je n'aime pas surcharger les gens de boulot... Mais, bon Dieu ! quand c'est moi qui les paie, j'attends de leurs nouvelles de temps à autre. Je voulais vous voir.

— Je ne suis pas votre employé.

— Hein ! Quelles sont ces sornettes ?

— Quand la Cour m'a nommé tuteur, McCampbell m'a accordé un salaire symbolique de dix dollars par mois. C'est tout. Et je ne suis encore jamais allé les toucher. »

Jean le considéra avec incrédulité : « Bien ! nous allons changer tout ça rapidement. Vous direz au juge McCampbell que j'ai dit...

— Ravalez votre indignation. Cela faisait partie du jeu pour faire taire vos petites-filles. Maintenant, qu'est-ce qui vous démange ? Eunice Branca ? Vous avez eu un rapport chaque jour... négatif.

— Ne soyez pas idiot, Jake. Oui, cette histoire d'Eunice me trotte par la tête. Mais ce n'est pas pour ça que je vous ai envoyé chercher. Mademoiselle !

— Oui, monsieur.

— Coupez les micros pour la voix ; et allez vous mettre la tête dans la boîte à images. Choisissez un programme aussi long que bruyant ; je veux parler en privé.

— Mademoiselle !

— Oui, monsieur Salomon.

— Demandez au docteur Hedrick si nous pouvons parler vraiment en privé.

— Mais oui. Monsieur Salomon, dit-elle en souriant de toutes ses dents, le docteur Hedrick a dit que si vous voulez parler en particulier, je peux quitter la pièce. Si vous avez besoin de moi, appuyez sur ce bouton rouge.

— Hum ! hum ! Je me méfie quand même... Jake, venez tout près, je veux chuchoter... parce que je suis bien sûr qu'ils ont encore un micro planqué quelque part.

— Vieux fou, c'est de la paranoïa. Pourquoi notre conversation intéresserait-elle Hedrick ?

— Jeune fou, maintenant, s'il vous plaît... Je suis jeune. Paranoïaque ? C'est possible. Pourtant je veux que personne d'autre que vous puisse entendre ça. Car à moins que je ne me trompe, cela ne serait pas tellement sérieux, alors que je réclame le retour à ma responsabilité civile, si on le répétait devant un tribunal... Alors penchez-vous et écoutez bien, Jake... *Je suis presque sûr que ce nouveau corps qu'on m'a donné est féminin.* »

Les oreilles de Jake Salomon se mirent à bourdonner. Il était bien content que Garcia lui ait fait cette injection.

« Tiens ! c'est une théorie intéressante. Comment y êtes-vous arrivé ?

— Oh ! à cause d'un tas de choses. Et tout spécialement maintenant. Je peux me servir de mes mains et de mes bras, et ils ne veulent pas me laisser toucher mon corps. Ils m'attachent aussitôt après la gymnastique avec de fausses excuses sur des mouvements désordonnés et des crampes possibles. Bien sûr, au début, j'en ai eu. Mais actuellement, c'est fini. Enfin peu importe ! C'est la première fois que l'infirmière quitte ma chambre. À vous de vérifier. Levez le drap et regardez. Dites-moi Jake, suis-je masculin ou féminin ? Dépêchez-vous elle pourrait revenir. »

Salomon resta immobile : « Jean !

— Quoi Jake ? Pressez-vous !

— Vous êtes une femme. »

Jean Smith resta silencieux un long moment, puis dit : « Eh bien, voilà, je suis soulagé ! maintenant, j'en suis sûr. Au moins, je ne suis pas fou. Du moins si "femme" et "fou" ne sont pas synonymes. Alors, Jake ? Comment cela s'est-il fait ?

— Je le sais depuis le début, Jean. Ça m'a été dur de vous voir et de ne rien laisser deviner. Car vous avez raison : les médecins craignaient que vous ne le supportiez pas. Après tout, vous étiez encore si faible...

— C'est qu'ils ne me connaissent pas. Mais comment cela est-il arrivé, Jake ? Ce n'est pas ce qui était dans le contrat.

— Mais si !

— Quoi ?

— Aucune des instructions données par vous ne disait un mot de la race ni du sexe. Vous spécifiez "sain" et entre vingt et quarante ans, appartenant au groupe A-B négatif. Rien d'autre.

— C'est vrai. Seulement il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'on pût me mettre dans un corps de femme. Mais même si j'y avais pensé, je crois que je n'aurais pas fait baisser de moitié mes chances de trouver un nouveau corps, en précisant le sexe que je voulais. De toute façon, je n'ai jamais été celui qui pleure sur le passé. Bien ! Maintenant que je le sais, il n'y a aucune raison de continuer cette comédie de la privation de miroir. Voulez-vous aller dire à cet entêté de docteur que je veux me voir immédiatement ?

— Bien, Jean. » Salomon sonna l'infirmière puis sortit. Cinq minutes plus tard, il revenait avec les docteurs Hedrick, Garcia et Rosenthal et une seconde infirmière qui apportait un grand miroir.

Hedrick demanda : « Comment vous sentez vous, mademoiselle Smith ? »

Jean sourit ironiquement : « Me voilà donc, mademoiselle Smith ! Beaucoup mieux, merci. J'ai l'esprit en repos. Il y a des semaines que vous auriez dû me le dire. Je ne suis pas aussi fragile que vous le pensez.

— C'est possible, mademoiselle Smith. Mais je suis obligé de faire ce que je pense être le meilleur pour mon patient.

— Je ne vous critiquerai pas. Mais maintenant que la vérité est sortie du puits, voulez-vous, me montrer à quoi je ressemble. Je suis curieux... se.

— Certainement, mademoiselle Smith. »

Le docteur Garcia fit signe à l'infirmière qui se tenait à la tête du lit de s'écarter du pupitre. Il s'assit à sa place. Hedrick s'était posté d'un côté du lit. Rosenthal, de l'autre. C'est seulement alors qu'Hedrick prit le miroir à l'infirmière et le tendit à son patient.

Jean Smith regarda son nouveau visage avec un intérêt intense, puis, avec incrédulité... Enfin l'horreur envahit ses traits : « Mon Dieu ! Ce n'est pas vrai ! Qu'est-ce qu'ils nous ont fait ! Jake ! Vous saviez ? »

L'avocat luttait de toutes ses forces contre les larmes. « Bien sûr, je savais, Jean. Et c'est à elle, à son corps que je devais parler. » Il craqua et se mit à sangloter.

— Jake ! Comment avez-vous pu les laisser faire ? Eunice ! » Il éclata lui aussi en sanglots...

« Docteur Garcia !, coupa Hedrick.

— C'est en route, docteur !

— Docteur Rosenthal, occupez-vous de M. Salomon. Mademoiselle, aidez-le. Il va tomber. Et où est la pompe ? »

Cinq minutes plus tard, tout était calme. Le patient avait été drogué et réduit au sommeil. Pour le docteur Hedrick, M^{lle} Smith était hors de danger. Il laissa le docteur Garcia de garde à ses côtés et sortit.

Il retrouva Jake Salomon étendu sur un divan dans la salle de surveillance. Le docteur Rosenthal était assis à côté de lui, un stéthoscope en sautoir. Hedrick fronça le sourcil en direction du psychiatre qui articula silencieusement : « O.K. » puis ajouta tout haut : « Peut-être voulez-vous l'examiner aussi ?

— D'accord ! » Hedrick prit la place de Rosenthal, rapprocha la chaise, s'empara du poignet de Salomon et lui tâta le pouls.

« Comment allez-vous ?

— Très bien, grogna Salomon. Désolé de m'être conduit comme un imbécile. Comment va-t-elle ?

— Elle dort. Vous l'aimiez ?

— Nous l'aimions tous les deux, docteur. C'était un ange.

— Allez-y ! Pleurez ! Les larmes sont le lubrifiant de l'âme. Les

hommes iraient mieux s'ils pleuraient aussi facilement que les femmes.
Pas vrai, Rosenthal ?

— Exact. » Il sourit. « Monsieur Salomon, vous êtes en de bonnes mains. Je vais vous laisser. À moins que vous n'ayez besoin de moi, docteur ?

— Allez-y, mon vieux. Tâchez d'être là demain matin quand nous éveillerons le... la patiente. Disons vers dix heures.

— Au revoir, docteur Rosenthal. Et merci, merci pour tout.

— Monsieur Salomon, dit Hedrick, ce château fort est bourré de lits. Que diriez-vous d'aller vous coucher ? Puis vers neuf ou dix heures, je vous administrerai une pilule qui vous enverra au pays des songes pour huit bonnes heures.

— Je me sens bien, réellement bien.

— Bon ! Je ne peux pas vous forcer à prendre des médicaments. Mais permettez-moi de vous dire en simple particulier qui vous connaît assez bien et qui vous admire... vous m'inquiétez plus que mon patient. Vous avez dit d'elle qu'elle était un ange... c'est du donneur que vous parliez ?

— Bien sûr, je parlais d'Eunice Branca. » Et les traits de Salomon s'altérèrent.

« Je ne l'ai jamais connue et mon expérience avec les anges est extrêmement limitée. Les médecins ne voient jamais les gens sous leur meilleur jour. Mais son corps ferait honneur à un ange. Je n'en ai jamais vu d'aussi sain. Vingt-huit ans selon l'état-civil... mais physiologiquement facilement cinq ans de moins. Elle – je veux dire M^{lle} Smith, M^{lle} Jean Smith – peut encaisser un choc sévère et s'en remettre ; elle a ce merveilleux jeune corps pour le lui permettre. Mais, pour vous, le choc a été à peu près le même et – pardonnez-moi – vous n'êtes plus si jeune. Si vous ne voulez pas dormir ici, le mieux...

— Je ne veux pas dormir *ici* !

— Très bien. Vous devriez alors me permettre de vous ausculter le cœur et les poumons et de prendre votre tension. Si je n'aime pas ce que je trouve, alors je vous demanderai de vous reposer pendant que j'enverrai chercher votre médecin personnel. Vous êtes d'accord ?

— Euh ! oui. »

Tout en l'examinant, le médecin dit : « Monsieur Salomon, je sais que tout cela vous minait. Je pense que le plus dur est fait : apprendre à Jean Smith qu'il est maintenant "Mademoiselle Smith" et lui infliger ce choc encore plus dur de lui laisser découvrir qu'il occupe maintenant le corps d'Eunice Branca. La crise est donc derrière vous. Peut-être cela vous aiderait-il d'en parler librement.

— Cela ne me gêne pas de parler d'Eunice. Mais je ne sais quoi dire.

— Bien ! Vous pouvez toujours me dire comment une fille aussi adorable s'est fait tuer. Accident de voiture ?

— Non, rien d'aussi innocent. Tuée par un sagouin... psychopathe probablement. Mais cela importe peu, puisque les gardes de Jean le prirent presque sur le fait et l'abattirent. C'est ainsi qu'on la sauva... qu'on sauva son corps, je veux dire, parce qu'ils l'emmenèrent d'urgence à l'hôpital dans l'espoir qu'on pourrait faire quelque chose. » Jake Salomon soupira : « Cela fait du bien de parler.

— Bon. Comment se fait-il que les gardes de Jean Smith aient été là... presque à temps... mais trop tard ?

— La pauvre petite ! Elle avait essayé de gagner dix minutes. Elle était donneur AB-négatif, et lorsqu'elle recevait un appel pour une transfusion ; les gardes de Jean avaient l'ordre de la conduire, de la protéger ; ils devaient la prendre à sa porte, l'escorter à la voiture, l'amener sur place et l'attendre. Mais cette fois-là... c'était une urgence, et elle vit... vivait... au dix-neuvième étage dans une de ces ruches des quartiers Nord-Est. Il y avait un ascenseur pour voitures... mais il ne pouvait transporter la voiture blindée de Jean. Aussi, pour gagner dix minutes, la pauvre chérie décida d'utiliser l'ascenseur destiné aux personnes sans attendre les gardes du corps. C'est là qu'elle s'est fait attaquer et tuer.

— Quelle pitié !... Voyons, quel âge avez-vous dit que vous avez ?

— Je ne vous ai rien dit. Je vais sur soixante-douze.

— Vous êtes étonnant ! Vous semblez bien plus jeune... physiologiquement au moins.

— Je prends des hormones.

— Je ne suis pas sûr que vous en ayez besoin. Rentrez chez vous si vous en avez envie. Ou restez. Si vous restez, j'aimerais mettre votre cœur sous monitoring. Par pur intérêt professionnel ». (Et pour être tout à fait sûr que tu ne passeras pas de l'autre côté, mon vieux ; parfois, un cœur s'arrête sans raison valable après un choc comme celui que tu viens d'encaisser.)

« Hum ! je suis fatigué. Puis-je me passer de dîner et aller me mettre directement au lit ? Avec peut-être une dose pour douze heures au lieu de huit ?

— Pas de problème. »

Jake Salomon ne tarda pas à se mettre au lit et à s'endormir.

Hedrick dîna, alla jeter un coup d'œil à son patient et laissa des consignes à la garde de nuit : elle devait l'appeler si les chiffres enregistrés dépassaient certaines limites. Il s'en alla dormir lui aussi ; il ne se servait jamais des drogues qu'il prescrivait.

En dépit des sédatifs, les rêves de Jean Smith furent agités. À un moment, le vieil homme à l'intérieur de son crâne d'emprunt murmura : (Eunice ?) (Oui, patron, je suis là. Rendormez-vous.) (Très

bien, ma chère : Je voulais seulement savoir où vous étiez partie.)
(Cessez de vous faire de la bile, patron, je suis là.) Jean sourit dans son sommeil et dormit plus profondément, sans cauchemar.

Chapitre IX

L'infirmière du matin entra avec un plateau. « Bonjour, mademoiselle Smith ? Comment nous sentons-nous aujourd'hui ?

— Je ne sais pas comment vous vous sentez ; moi, j'ai faim.

— Bien ! Je vais redresser un peu votre lit...

— Mademoiselle Sloan...

— Oui ? Laissez-moi vous mettre votre serviette.

— Ça suffit ou je m'en vais vous dire où vous la mettre ! Enlevez-moi mes draps et détachez-moi ! Je vais manger tout seul comme un grand. » (Patron, ne la rudoyez pas. Elle essaie de vous aider.) (Eunice ?) (Bien sûr, cher patron. N'avais-je pas promis que je ne vous quitterais plus ?) (Mais...) (Chut !, elle parle.)

« Voyons, mademoiselle Smith. Vous savez bien que je ne peux pas. Allons, mangez, ça ne sent pas bon ?

— Hum !... je suppose que vous ne pouvez pas me détacher sans la permission du docteur Hedrick. Excusez-moi de vous avoir attrapée. » (Voilà qui va mieux, patron.) « Mais n'essayez-pas de me faire manger, s'il vous plaît. Allez donc plutôt me chercher le docteur Hedrick et dites-lui que je refais des difficultés. Que si quelqu'un essaie de me mettre de la nourriture dans la bouche pendant que mes mains sont attachées, je ferai de mon mieux pour cracher au plafond. » (Ça va mieux comme ça Eunice ?) (Un peu, patron, disons dix pour cent.) (Diable ! je n'ai pas eu l'éducation d'une demoiselle.) (Je vous apprendrai, patron.) (Eunice, êtes-vous réellement là, ma chérie ?) (On en discutera plus tard, patron chéri... vous allez avoir à affronter le docteur... ne lui parlez pas de moi...) (Bien sûr que je n'en dirai rien. Pensez-vous que je sois fou ?) (Ce n'est pas la question, comme dirait Jake. Bon ! maintenant, je me tais. À moins que je ne vous voie faire une bêtise.) (Vous allez me chapitrer ?) Jean entendit un petit gloussement. (Ne l'ai-je pas toujours fait ? Attention, patron, v'là la faculté !)

Le docteur Hedrick entra, suivi du docteur Garcia : « Bonjour, mademoiselle Smith. L'infirmière nous a dit que vous vouliez manger toute seule ?

— C'est vrai. Mais ce n'est pas tout. Je veux qu'on m'enlève toutes ces entraves !

— Vous laisser manger seule ne pose pas de problème. Quant au reste, il va falloir réfléchir...

— Docteur, si vous ne pouvez pas m'enlever tout ce qui me

paralyse, allez me chercher M. Salomon.

— Justement. Il est dans la maison.

— Alors amenez-le !

— Un instant, s'il vous plaît. » Le docteur Hedrick lança un regard au docteur Garcia qui s'était assis devant le pupitre à la tête du lit. Le docteur Garcia inclina la tête.

« Mademoiselle Smith, au moins voulez-vous écouter ?

— Je vous écouterai, mais... » (Taisez-vous, patron.) « d'accord, je vous écouterai.

— Comme vous le savez, M. Salomon n'est plus tout jeune. Il a eu une journée éprouvante hier. Je l'ai persuadé de passer la nuit ici et de se reposer. On me dit qu'il vient tout juste de se lever. Bon, je peux vous libérer les mains et vous laisser manger toute seule... Mais pour détacher tout ce que vous avez en dessous du bassin, c'est une autre affaire. Il faut du temps pour démonter tout ça. Aussi, voici ce que je vous propose. Vous invitez M. Salomon à venir prendre son petit déjeuner avec vous... et vous pourriez nous inviter par la même occasion. Tous les quatre, nous pourrions alors discuter de ce que l'on fera après et je suivrai les vœux de votre tut... »

— Mon tuteur, vous pouvez dire mon tuteur, dit Jean tranquillement. Nous ferons ce qu'il dira. J'ai été une patiente difficile, docteur Hedrick, et j'en suis désolée. Je serais enchantée si vous vous joigniez tous trois à moi pour cette collation... à condition que vous me détachiez les bras. »

(Patron ? Ne laissez pas ces messieurs manger avec nous avant que nous ayons eu le temps de nous faire refaire une beauté ! Nous n'avons pas une miette de maquillage et nos cheveux sont tout en désordre. Affreux !) (Mais voyons, chérie, c'est tout juste Jake et mes médecins !) (C'est pour le principe !)

« Vous avez mal, Mademoiselle Smith ?

— Hein ?... c'est-à-dire que... Docteur, je pensais... Si je dois avoir des invités pour le petit déjeuner, ne faut-il pas que je m'entraîne à être une dame ? C'est tout neuf pour moi. Suis-je maquillée ? »

Hedrick prit l'air étonné : « Vous voulez dire du rouge à lèvres ?

— Pas seulement du rouge à lèvres. Il faudrait me brosser les cheveux. J'ai bien des cheveux ?

— Certainement. Ils sont encore courts, mais ils sont fournis beaux et épais.

— Je suis soulagée. J'avais pensé qu'on m'avait mis un crâne en plastique et qu'il faudrait que je porte perruque.

— On a été obligé de vous faire de la chirurgie prothétique ; mais le docteur Boyle a réussi à vous sauver le cuir chevelu et vous ne remarquerez pas les cicatrices.

— Ce matin, nous ne nous en soucierons pas. Docteur, j'aimerais qu'on m'apprête comme une dame qui doit recevoir des invités. J'espère que M. Salomon ne m'en voudra pas de le faire attendre un peu. » (Comment ça va, Eunice ?) (Bien, très bien, mon chéri.)

Le docteur Hedrick était interloqué : « Mademoiselle Smith, c'est la première fois qu'on me demande du rouge à lèvres...

— Oh mais ! on ne vous demande rien, docteur. Le cabinet de toilette des dames, en bas, est plein de produits de beauté et de toutes les teintes de rouge à lèvres. Et l'une des infirmières peut m'aider. La jolie petite rousse... Minnie ? Ginny ?

— Winifred Gersten, dit le docteur Garcia. Mademoiselle, trouvez-moi, Winnie. Et remportez-moi ce plateau. C'est froid. »

Quarante minutes plus tard, M^{lle} Jean Smith était prête à recevoir. Ses cheveux avaient été gonflés, son visage maquillé discrètement par l'infirmière rousse.

Le lit avait été redressé pour lui permettre de s'asseoir et on lui avait donné une liseuse qui s'assortissait à la couleur de ses yeux. Et surtout, ses mains et ses bras étaient libres. Jean constata que ses mains tremblaient. Elle l'attribua à l'excitation et décida que si elle avait du mal à tenir sa fourchette elle se limiterait aux aliments qui ne risqueraient pas de faire des taches... D'ailleurs, elle n'avait pas tellement faim. Elle était trop excitée pour cela.

(Doucement, patron chéri... Laissez-moi faire.) (Mais...) (Pas de mais... le corps a de la mémoire. Maintenant, chut ! ils arrivent.)

« Bonjour, Jake. J'espère que vous avez bien dormi. » (Patron tendez-lui la main.)

« Comme un bébé.

— Bravo ! Moi aussi. » Jean lui tendit sa main.

« Regardez ! Jake ! Mes mains ! »

Jake prit sa main, s'inclina et la porta à ses lèvres.

Jean était si stupéfaite qu'elle faillit la lui arracher. (Grand Dieu ! Pour qui me prend-il ?.) (Pour une jolie fille... ce que vous êtes... vous devriez le savoir. Allez ! dites bonjour à votre psycho.)

Le docteur Rosenthal était en train de dire : « Me voilà en intrus, mademoiselle Smith...

— Vous êtes le très bienvenu. Il faudra bien quelqu'un pour assurer à ces messieurs que mon cerveau n'est pas mangé aux mites. Je compte sur vous, docteur. »

Le psychiatre lui sourit : « Je dois dire que votre rétablissement depuis hier est surprenant. Vous êtes adorable, mademoiselle Smith ! »

Jean lui rendit son sourire et lui tendit la main. Le docteur Rosenthal la prit et la baisa... Pas un petit baiser timide du bout des lèvres comme Salomon, mais un baiser tiède et doux, lent et sensuel. Jean s'en sentit des fourmis dans le bras (Hé ! qu'est-ce que cela ?)

(Prudence avec lui, patron. C'est un Don Juan... Je sens ça.)

Quand Rosenthal se redressa, il conserva encore sa main un peu plus que nécessaire. Jean songea à lui demander si c'était là sa manière habituelle de traiter ses patientes, décida de s'abstenir... et se sentit un peu fâchée que les deux autres médecins ne lui aient pas rendu le même hommage. Yonny Schmidt était né dans un endroit où l'on n'avait jamais entendu parler du baisemain ; Jean Smith ne s'y était jamais mis ; M^{lle} Smith découvrait que cette stupide coutume était bien plaisante après tout. Elle en était toute remuée.

Elle fut sauvée par une voix venant de la porte, celle du domestique : « Puis-je servir, mademoiselle Smith ?

— Cunningham ! Cela fait du bien de vous voir. Bien sûr, vous pouvez. » Jean se demanda qui avait demandé que la collation fût servie dans les formes.

Le valet de chambre, les yeux fixés droit devant lui, dit d'une voix blanche : « Merci, mademoiselle. » Jean s'étonna. Comme tout le personnel masculin de la maison – et une partie du personnel féminin – le valet était soudain déboussolé. (Le pauvre homme est mort de peur !) (Bien sûr, patron ! Rassurez-le.)

« Venez d'abord ici, Cunningham !

— Oui, mademoiselle. » Le majordome s'avança prudemment vers elle, s'arrêta à distance respectueuse.

« Oh ! venez plus près. Regardez-moi. Bien dans les yeux. Cunningham, mon aspect vous fait un choc. Pas vrai ? » Cunningham avala sa salive, silencieux. Sa pomme d'Adam s'agitait de façon désordonnée.

« Allons ! allons ! dit Jean fermement, bien sûr, c'est déconcertant. Mais si cela vous bouleverse, pensez au choc que cela a été pour moi ? Jusqu'à hier, je ne savais pas même que j'avais été transformé en femme. Il a fallu que je m'y habitue. Vous vous y ferez aussi. Mais souvenez-vous. Sous ma peau, je suis toujours la même vieille canaille, déraisonnable et coléreuse qui vous a engagé comme valet de pied armé, il y a dix-neuf ans. Je continuerai à exiger un service parfait, à le remarquer aussi peu et à vous dire merci aussi rarement. Nous nous sommes bien compris ? »

Le majordome eut un pâle sourire : « Oui, Monsieur... pardon... Mademoiselle. »

La collation fut presque gaie, la conversation enjouée et les propos galants ne firent jamais allusion à la convalescence de l'hôtesse. Les hommes semblaient se disputer son attention... et Jean trouva cela fort agréable. Elle rit fréquemment, répondant à leurs pointes et se trouvant très spirituelle elle-même.

Mais elle vit que Jake ne mangeait guère et la regardait tout le temps... qu'elle n'avait pas les yeux sur lui. Là, son regard se déroba.

Pauvre Jake ! (Eunice, qu'allons-nous faire pour Jake ?) (Plus tard, patron... une chose à la fois.)

« Café, Mademoiselle ?, demanda Cunningham.

— Je ne sais pas. Docteur Hedrick, m'autorisez-vous le café ?

— Mademoiselle Smith, maintenant que vous pouvez manger assise, il n'y a aucune raison pour que vous ne mangiez ou ne buviez pas ce dont vous avez envie.

— Alors, fêtons cela. Le premier café que je peux boire depuis dix ans ! Une demi-tasse pour moi, Cunningham. Mais de grandes tasses pour tous ces messieurs. Et, Cunningham... Y a-t-il toujours du Mumm 97 au frais ?

— Certainement, Mademoiselle.

— Servez-le. » Elle éleva un peu la voix. « Et s'il y a des poules mouillées qui ne veulent pas de champagne si tôt dans la journée, elles n'ont qu'à filer sans bruit. »

Personne ne broncha. Quand les flûtes eurent été remplies et que les bulles pétillèrent, le docteur Hedrick se leva : « Messieurs, un toast. » Il attendit qu'ils fussent tous debout. Jean leva son verre avec eux, mais ne but pas. « À notre adorable et gracieuse hôtesse, dit Hedrick, qu'elle vive longtemps !

— Amen ! Vivat ! » On entendit un bruit de verre brisé.

Jean sentit des pleurs monter en elle, mais décida de les ignorer. « Merci, messieurs. Cunningham, rapportez-nous des flûtes »

Quand celles-ci eurent été remplies, elle dit : « Messieurs, je vais vous demander de porter un autre toast : au docteur Boyle... à vous Jake, sans l'aide loyale de qui je ne serais sûrement pas là, à vous docteur Hedrick, à tous les médecins qui vous ont aidé et aidé le docteur Boyle... et à toutes les patientes infirmières contre qui j'ai grogné. » Elle s'arrêta un instant et reprit : « Je vous demande de boire... » ses larmes coulaient à flots et sa voix n'était plus qu'un murmure «...à la mémoire de la plus douce, de la plus adorable et de la plus courageuse fille que j'aie jamais connue... Eunice Branca. »

Le toast fut bu en silence. Jake Salomon s'écroula dans son fauteuil et enfouit le visage dans ses mains.

Le docteur Hedrick se précipita vers lui. Le docteur Garcia en fit autant de l'autre côté. Jean était dans le plus complet désarroi (oh ! j'aurais dû faire attention ! Mais c'était vraiment cela que je voulais dire ; je le ressentais profondément.) (Je le sais bien, patron, et je vous en suis reconnaissante. Mais il faudra bien que Jake finisse par admettre que je suis morte. Tout comme vous.) (Êtes-vous morte, Eunice ? Vraiment ?) (Ne vous inquiétez pas pour moi, patron. Je suis ici et je ne vous quitterai jamais, je vous l'ai promis. M'avez-vous jamais vue manquer de parole ?) (Non, jamais.) (Alors, croyez-moi. Mais il faut nous occuper de Jake.) (Et comment, ma chérie ?) (Quand

le temps viendra, vous le saurez. Nous en parlerons plus tard, quand nous serons entre nous.)

Le docteur Rosenthal se penchait sur elle : « Vous vous sentez bien ?

— Très bien... je suis seulement désolée pour M. Salomon. Comment va-t-il ?

— Il ira mieux dans quelques instants. Ne vous inquiétez pas pour lui. Vous lui avez fait subir une nouvelle catharsis... et il en avait bien besoin, sans quoi, il n'aurait pas pu supporter la vie. M. Salomon n'est pas vraiment malade... il a seulement besoin de se reposer et de quelques pilules de tranquillisants. »

Le docteur Rosenthal resta avec elle jusqu'à ce qu'on eût débarrassé la pièce... Le docteur Hedrick revint avec le docteur Garcia.

Jean redemanda : » Comment va-t-il ?

— Il somnole. Il est honteux de s'être donné en spectacle et d'avoir joué les trouble-fête... comme il dit. Mais il ne se déteste qu'à moitié, grâce aux drogues que je lui ai données. Et vous, comment allez-vous ?

— Elle peut encore tenir six rounds, l'assura Rosenthal.

— C'est ce que disent les appareils. Nous pourrions aussi bien poursuivre notre discussion, mademoiselle Smith. J'ai parlé de tout ce que je vais vous dire avec M. Salomon pendant que vous vous prépariez pour cette collation. J'ai son accord. Je vous abandonne.

— Non ! Docteur Hedrick ! Vous n'allez pas faire ça !

— Mais si, chère Mademoiselle ! Et personne ne s'en portera plus mal. Je veux simplement dire que vous allez bien. Parfaitement bien. Certes, vous êtes encore faible et vous avez besoin de soins. Mais je ne vous abandonne pas complètement, je vous laisse aux mains du docteur Garcia. »

Elle regarda le docteur Garcia, qui approuva de la tête. « Pas besoin de vous faire du mauvais sang, mademoiselle Smith.

— Mais... docteur Hedrick, vous repasserez pour me voir, n'est-ce pas ?

— J'en serai ravi. Mais pas de sitôt, je le crains. Voyez-vous... Une greffe intéressante m'attend : le cœur et les deux poumons. Tout est prêt pour l'opération. On m'a appelé avant que vous ne vous réveilliez. Et après vous avoir vue, j'ai dit que je pourrais m'en occuper. Bien entendu, en accord avec le docteur Garcia et M. Salomon. »

Il esquissa un sourire : « Excusez-moi. Il faut que j'y aille. »

Jean soupira et lui tendit la main : « Puisqu'il le faut... »

Hedrick prit sa main et s'inclina. Le docteur Rosenthal lui demanda : « Quoi ! pas de désinfection préalable, docteur ?

— Allez au diable ! Rosen ! » s'écria Hedrick, et il baisa la main de Jean Smith. Il sembla à celle-ci que le docteur faisait durer le plaisir deux fois plus longtemps encore que le docteur Rosenthal, peu auparavant. Elle se sentit la chair de poule... et une curieuse impression au creux de l'épigastre. Assurément, s'il faut vraiment être femme, pensa-t-elle, c'est une coutume à encourager.

(Envie de coucher avec lui, patron ?) (Eunice !) (Allons, patron ! nous voilà sœurs siamoises et il faut être honnête l'une envers l'autre. Pendant des années, vous avez eu envie de coucher avec moi. Hélas ! vous ne pouviez pas et nous n'en avons jamais parlé. Mais vous pouvez coucher avec lui si vous en avez envie... c'est encore le meilleur moyen pour une femme de dire merci.) (Eunice ! Je ne veux même pas discuter une idée aussi ridicule ! Vous m'étonnez. Vous, une fille si bien... et mariée !...) (Fichtre, chérie ! Je ne suis plus mariée !... Me voilà esprit. Ça me rappelle mon mari... rectification, mon veuf, Joe Branca, il va falloir que nous en parlions. Le toubib va s'en aller. Allez ! Humectez vos lèvres et souriez, si cette envie vous trotte dans la tête.)

M^{lle} Smith passa sa langue sur ses lèvres et sourit : « Adios ! docteur, et à vous revoir. Revenez vite. Dès que vous pourrez » (Ça vient, chérie, ça vient !)

Le docteur Garcia dit : « Mademoiselle, si vous êtes prête, je vais appeler les infirmières pour vous enlever tout votre harnachement. Si vous le désirez, je peux vous faire une anesthésie générale. Mais je préférerais vous faire une série de locales et vous placer un écran sous le menton pour vous empêcher de voir ce que je trafique. Et si vous voulez, on vous fera un peu de musique.

— Allons-y pour la musique, et les anesthésies locales. Ou même rien du tout. Je suis trop intéressée par ce qui va se passer. La douleur ne me fait pas peur.

— Moi, elle me gêne. Vous aurez vos insensibilisations. »

Pendant plus d'une heure, on lui joua de la musique douce. Elle jouissait de sentir son corps manipulé doucement. C'était merveilleux d'avoir de nouveau un corps après tous ces jours de paralysie (et la crainte que cela dure éternellement, une crainte que Jean n'avait jamais admise mais qu'elle ressentait au fond d'elle-même.) C'était merveilleux de sentir les attouchements des autres.

Rien à voir avec cette vieille carcasse rejetée ! Pendant les dix ou quinze dernières années, elle n'avait eu qu'une seule vertu : elle fonctionnait encore tant bien que mal.

Elle se demanda ce qui était advenu de son corps masculin ? Jean l'avait légué à une École de médecine... mais puisque Jean n'était pas mort, pas tout à fait mort, ce testament n'avait pas de valeur. L'avait-on mis dans le formol ? Ou jeté aux ordures ? Il faudrait demander.

À plusieurs reprises, elle ressentit des tiraillements qui auraient dû la faire souffrir. Et, une fois, une douleur aiguë qu'elle décida d'ignorer. Il y eut des odeurs : douces-amères, nauséuses, mais bientôt celles-ci s'évanouirent, et elle s'aperçut qu'on la lavait. On lui changea ses draps.

On lui enleva l'écran. Le haut du drap du dessous fut mis en place par deux infirmières pendant qu'une troisième lui soulevait les épaules. Deux infirmières sortirent, emportant un panier.

« Voilà ! dit le docteur Garcia. Ce n'était pas si terrible ? »

— Pas du tout. Je me sens merveilleusement bien ! » Elle agita les doigts de pied, écarta et referma ses cuisses. « Merveilleux ! je me sens libre ! Docteur, puisqu'on m'a retiré toute cette installation, ai-je encore besoin de ce lit d'hôpital ? J'aurais cessé plus vite de me sentir invalide, si j'avais retrouvé mon lit.

— Faut-il tout précipiter ? Ce lit est à la bonne hauteur pour vos infirmières. Il possède des barrières qu'on peut relever quand vous dormez. Mademoiselle Smith, vous ne connaissez pas le cauchemar des infirmières : Elles craignent toujours que leur patient tombe de son lit.

— Alors, vous me prenez pour un bébé ?

— Exactement. Un bébé qui commence à faire connaissance avec son corps. Les bébés tombent. Et je n'ai pas l'intention de vous laisser tomber. Que ce soit de votre lit ou quand vous recommencerez à marcher... ou dans votre bain, car vous allez en réclamer un maintenant. »

(Doucement ! patron.) « Docteur ! je suivrai vos conseils. Mais mon lit a ses avantages. Il s'adapte à mon corps. Il suffit de toucher un bouton. On peut le surélever, il possède un dispositif hydraulique. Il se lève aussi haut que celui-ci, plus haut même. Mais il descend aussi jusqu'à ne pas être plus haut par rapport au sol qu'un simple matelas. Celui-ci peut-il en faire autant ?

— Hum ! non. On peut peut-être s'entendre. Mademoiselle Smith, nous n'avons plus besoin d'un contrôle continu à quarante et une voies, de toutes vos fonctions. Mais j'aimerais surveiller en permanence votre cœur et votre respiration jusqu'à ce que vous meniez une vie tout à fait normale. C'est la raison essentielle pour laquelle je tiens à ce lit-ci. Cependant, si vous voulez bien me laisser fixer sur la peau de votre poitrine un petit émetteur ne pesant pas plus de quinze grammes et pas plus gros qu'un demi-dollar, nous pourrons nous passer de ce lit. En quelques minutes, vous oublierez cet instrument. Vous pourrez même vous baigner avec, sans avoir rien à craindre...»

Elle sourit : « Collez-moi ça !

— Je vais le chercher. Les infirmières vont faire l'échange des lits.

— Les infirmières ne peuvent pas m'apporter mon lit. Il faut des costauds et une chèvre. Dites-le à Cunningham. Mais il n'y a pas de presse. À propos d'infirmières... Winnie, n'avez-vous pas besoin d'aller vous laver les mains ou de faire pipi ? Il faut que je parle avec mon docteur. »

La rousse lui sourit : « Ma chère, j'en ai entendu bien d'autres. Ne faites pas attention à moi.

— Écoutez, Winnie, vous avez très bien réussi mon maquillage tout à l'heure... Mais voilà... Pour les autres, je suis une femme. Dans ma tête pourtant, je suis encore un vieux machin qui est bien trop timide pour discuter de questions intimes quand une jolie fille est présente. Et il faut que je parle.

— Mademoiselle Gersten, sortez prendre un peu de repos, je vous rappellerai.

— Bien, docteur. »

Une fois qu'elle fut sortie, Jean demanda : « Vous êtes sûr que tous les micros sont débranchés ?

— Nous parlons entre nous, mademoiselle Smith.

— Appelez-moi, Jean, docteur. C'est une conversation d'homme à homme que nous devons avoir... et cela m'embarrasse d'en discuter même avec un homme. Première question : ai-je été indisposée dans les derniers jours ? »

Garcia était surpris : « Vous vous en êtes rendu compte ? C'est exact, vous êtes à la fin de vos règles. Nous vous avons retiré un tampon tout à l'heure. Et il n'y avait pas besoin d'en remettre un autre. Mais, comment l'avez-vous remarqué ? Je pensais que nous avions tout prévu et je vous avais collé une quantité d'analgésiques... Vous avez eu des crampes ?

— Rien du tout. Mais je sentais quelque chose de pas normal... C'est à ce moment-là que j'ai commencé à avoir des doutes sur mon sexe. » Elle réfléchit. « Peut-être étaient-ce les tampons... Je me sentais quelque chose de bizarre par là... et maintenant la sensation a disparu.

— C'était peut-être cela. J'aurais dû utiliser des serviettes... Mais il y avait trop de sonneries et de plomberie tout autour... Je ne pensais pas que vous sentiriez un tampon pendant que vous seriez sous analgésiques. Contrairement à ce qu'on croit couramment, le vagin n'a presque pas de sensibilité propre.

— Que vous dites ! Le mien est diablement sensible ! Je me demandais seulement quelle était cette sensation !

— Le cas ne s'est jamais présenté jusqu'ici. Vous êtes unique. Est-ce tout ce qui vous gênait, Mademoiselle... euh ! Jean.

— Non. Ce nouveau corps que j'ai... Est-ce qu'on l'a examiné... du point de vue féminin ?

— Certainement. Le docteur Kystra, le meilleur gynécologue de la ville est venu quand vous étiez encore paralysée ; il vous a examinée de nouveau quand la moelle a pris. Mais vous étiez encore sous l'effet des sédatifs. Tout est O.K.

— Je veux un rapport complet. Sacrebleu ! docteur, ce corps, j'en suis maintenant responsable, et j'en sais aussi peu sur la féminité que ma grand-mère en savait sur les avions. Autant dire rien.

— Je peux sortir le rapport de votre dossier, si vous voulez, mais je peux vous en faire un résumé en termes que vous comprendrez plus facilement. D'accord ?

— Allez-y !

— Vous avez le corps d'une femme de constitution tout à fait normale. Son âge physiologique se situe autour de vingt-cinq ans... bien que pour l'état-civil, il soit plus âgé. Des seins de vierge... Ce qui ne veut pas dire que vous soyez pucelle – vous ne l'êtes pas – mais simplement que vous n'avez pas allaité. Pas de cicatrices abdominales, d'où je conclus que vous avez toujours votre appendice et que vos trompes sont intactes...

— Je peux donc avoir des enfants.

— Nous avons eu confirmation de l'état de vos trompes par insufflation pendant que vous étiez paralysée. Non seulement vous pouvez avoir des enfants mais vous en aurez. À moins que vous ne meniez une vie de nonne – et même si c'était dans vos plans, je vous recommanderais de prendre des précautions anticonceptionnelles, disons des implants pour six mois dans la fesse. Les résolutions les plus fermes, vous savez... surtout chez les femmes. Étant donné que vous êtes Rh-négative, les six septièmes des hommes pourraient vous donner un enfant handicapé ou mort-né. Nous pouvons l'éviter si nous le savons à temps. Mais une grossesse inattendue peut se terminer tragiquement. Alors débrouillez-vous pour vous y attendre. Prévoyez !... Et utilisez la contraception.

— Docteur, pourquoi êtes-vous si sûr que je serai enceinte ? Même si je me marie... ce que je n'envisage pas... il y a à peine quelques heures que je commence à m'habituer à l'idée d'être femme ; je n'ai donc pas eu le temps d'envisager d'être *activement* féminine. Et même ainsi, comme disait la vieille fille : “Allons, petite, des centaines et des centaines de fois et il n'est jamais rien arrivé du tout”.

— Si vous vous habituez normalement à être une jeune femme, vous deviendrez active. Ou bien vous finirez sur le divan de psychanalyste du docteur Rosenthal ou vous trouverez son équivalent émotionnel... comme d'entrer au couvent. Jean, votre nouveau corps, est parfaitement équilibré en ce qui concerne ses échanges hormonaux. Mieux vaut prévoir. Même une ligature des trompes n'est pas une solution. Vous pourriez finir par regretter de ne plus jamais

pouvoir avoir d'enfant. Quant à ce que disait la vieille fille, cela ne s'applique pas à vous, à cause de cet enfant que vous avez déjà eu.

— Quoi ? » (Patron, pourquoi ne vous occupez-vous pas de vos propres affaires ? J'aurais pu vous dire là-dessus tout ce que vous aviez à savoir.) (Chut ! Eunice.)

Garcia était stupéfait : « Vous n'en saviez rien ? Je pensais que, puisque ce corps était celui de votre secrétaire, vous saviez qu'elle avait eu un enfant... ou des enfants.

— Non seulement je n'en savais rien. Mais je n'en crois rien. » (Sûrement l'enquête de sécurité aurait dû le révéler... et Dieu sait qu'Eunice ne m'a jamais quitté assez longtemps pour mettre un enfant au monde.)

« Il faudra bien que vous le croyiez, Jean. Cela se voit aux vergetures sur le ventre et les fesses... à peine visibles si la peau n'est pas hâlée et facilement dissimulables sous une couche de fond de teint. Mais elles sont là. Ce n'est pas absolument probant : une femme ou un homme peut présenter des vergetures du fait de l'obésité. Mais elles sont caractéristiques. Enfin ce qui règle tout, c'est que le col de la matrice d'une vierge ne ressemble pas à celui d'une femme qui a porté un enfant. La différence est si nette que même un non-initié peut la voir. »

(Laissez tomber, patron !)

« Je vous crois, maintenant que vous m'avez expliqué.

— Je ne voulais pas que cela soit entendu comme une critique de Madame Branca. Je voulais seulement vous avertir que le moule à bébés dont vous avez hérité d'elle est en parfait état de marche et prêt à fonctionner à chaque lunaison. Disons, dans une dizaine de jours.

— Je ferai attention.

— Voulez-vous une conférence sur la contraception ?

— Non. Jean sourit allègrement ! Apparemment, il me reste huit jours avant d'acheter une ceinture de chasteté.

— Statistiquement, oui. Mais, attention... Jean... Savez-vous comment nous autres, médecins, nous appelons les filles qui se fient uniquement à leur rythme ?

— Non. Comment ?

— Nous les appelons "les candidates".

— Oh ! oh !

— Alors n'attendez pas trop longtemps. Encore une question ?

— Heu ! non... c'est fini pour aujourd'hui, docteur. J'ai besoin de digérer ce que vous m'avez dit. Merci.

— À votre disposition, mademoiselle Smith. Voulez-vous que je fasse l'échange des lits maintenant ?

— Je demanderai à Cunningham plus tard. Je voudrais me reposer à présent. Docteur ? Voudriez-vous me fixer tout de suite ce

bidule sur les côtes ? Et puis faire en sorte que les infirmières me laissent seule pendant un moment ?

— Certainement, si vous me laissez relever les barrières. Car ce lit est à bien plus de trente centimètres du plancher.

— Bien sûr. »

Chapitre X

(Alors, Eunice ?) (Vous voulez donc que je vous parle de mon petit bâtard ? Patron, vous êtes un vieux cochon.) (Chérie, je ne veux entendre que ce que vous voudrez bien me dire.) (Allons donc, hypocrite ! Vous mourez de curiosité. Mes affaires sont les vôtres maintenant. Comment faire autrement ? À voir les relations que nous entretenons... et qui me plaisent fort... il ne faut pas qu'il y ait de doute dans votre esprit vicieux. Allez ! poussez-moi dans mes derniers retranchements. Et je parlerai.) (Très bien, ma chérie... comment vous êtes-vous débrouillée pour faire un enfant ? Quand en avez-vous trouvé le temps ? Le rapport que j'ai eu sur vous remontait jusqu'à votre sortie de l'école et n'en soufflait mot.)

(Patron, est-ce que ce rapport de police mentionne le semestre de terminale où j'ai eu des rhumatismes articulaires ?) (Voyons un peu... Bien sûr.) (C'était une erreur. Baptisons ça une fièvre romanesque. J'avais quinze ans. J'étais capitaine des majorettes. Notre équipe de basket avait remporté le tournoi régional... et je me sentais si bien que j'étais toute chaude.) (Eunice, toute chaude, ce n'est pas une expression de femme bien élevée.) (Oh ! patron, par moments, vous me faites mal aux seins ! S'il fallait s'en tenir à vos règles... je n'ai jamais été bien élevée et je ne le serai jamais... et pourtant j'ai autant le droit d'être à l'intérieur de ce crâne que vous... peut-être même plus... dans ces conditions, vous n'allez pas me forcer à parler comme votre mère. Et surtout pas quand je ne peux même plus me tourner vers Joe pour me faire oublier vos idées empesées des convenances.)

(Navré, Eunice.)

(Ça va, patron. Je vous aime. Mais vous et moi utilisons le même cerveau – le vôtre – mangeons avec la même bouche – la mienne, ou qui était mienne – et pissons par le même trou. Pourquoi ne partagerions-nous donc pas le même vocabulaire ? À propos de pisser... excusez-moi, Monsieur, je voulais dire uriner...)

(Cessez de vous moquer, jeune fille !)

(Vous voilà en train de me traiter de fille, vous qui en êtes une ! Allons, regardez qui vous êtes et rendez-vous compte ! Quel choc ! Pas vrai, patron ! Rappelez-vous comment vous les regardiez, les fillettes, vieux bouc ! Mais, comme je disais, à propos d'uriner, il va falloir demander un bassin bientôt, maintenant qu'on nous a enlevé toute notre tuyauterie... et pas question pour moi de quitter la chambre quand vous pissez. Je n'ose pas vous quitter, il fait noir là-bas et j'ai

peur de ne plus vous retrouver. Alors mieux vaut s'habituer à ce genre de choses... ou bien vous me renvoyez à jamais dans les ténèbres extérieures... ou bien vous vous faites péter votre vessie toute neuve.)

(Bon, Eunice, vous avez gagné.)

(Vous aurais-je encore offensé, patron ?)

(Eunice, vous ne m'avez jamais offensé. Parfois vous m'avez surpris, parfois étonné... et souvent, vous m'avez ravi. Mais vous ne m'avez jamais offensé.)

(Bien, Monsieur ! Je veux dire « mademoiselle Smith », chérie. Mademoiselle Smith ! Quelle crise de fou rire quand j'ai entendu ça pour la première fois. Mais j'aime ce nom puisqu'il nous désigne toutes deux. Dites voir, Rosen est un type formidable, il met plus de dynamite dans son baisemain que certains en vous pelotant les fesses.) (Chérie, non seulement vous êtes une petite cochonne ; mais vous sortez de la question.) (Comment m'empêcher d'être une cochonne quand c'est vous qui pensez, patron !) (Suffit Eunice ; c'est à moi maintenant. Laissez-moi vous dire ceci : tout ce que vous avez vu, essayé, tout ce dont vous avez entendu parler, je l'ai fait ou on me l'a fait. Et refait. La principale différence entre les jeunes et les vieux, la cause du fossé des générations – un fossé d'incompréhension qui a existé de tous temps – c'est que les jeunes ne peuvent tout simplement pas imaginer que les vieux ont été jeunes eux aussi... tandis que pour les vieux, leur jeunesse est quelque chose qui ne remonte qu'à la semaine précédente et ils sont furieux dès que quelqu'un leur refuse cette jeunesse qu'ils ont eue.)

(Patron ?) La pensée était douce et suave.

(Oui, ma très chère ?)

(Patron, j'ai toujours su que vous étiez jeune au fond. Cela me faisait mal de vous voir souffrir ; parfois en rentrant à la maison, j'en pleurais. Surtout quand votre état vous mettait en colère et vous faisait dire des choses que vous ne pensiez pas. J'aurais voulu que vous alliez mieux... et je savais que c'était impossible. J'ai été l'une des premières à signer avec Joe dès que nous avons appris par le Club des Sangs Rares... Je ne pouvais pas le faire plus tôt... sans quoi vous l'auriez appris et vous m'auriez interdit de le faire.)

(Eunice ! Eunice !)

(Vous me croyez ?)

(Bien sûr, ma chérie... mais vous nous faites pleurer toutes les deux.)

(Alors, mouchez-vous ! Et arrêtez ! Puisque tout est bien qui finit bien. Écoutez, vous vouliez que je vous parle de mon petit bâtard...)

(Oh !... Seulement si vous le voulez, Eunice. Mon amour, mon seul amour.)

(Je vous ai dit que j'y tenais, pas vrai ? Je vais tout vous dire, et

ça prendra du temps ! Si vous voulez m'écouter. Si vous voulez bien ne pas vous choquer. Dites-moi « oui », patron... parce que les détails de ma vie amoureuse pourraient bien vous aider à mener la vôtre... la nôtre comme il faut. Ou bien pensiez-vous réellement ce que vous disiez au docteur Garcia quand vous parliez de ne pas être activement femme ?)

(Euh !... Je n'en sais rien, Eunice, je n'ai pas été femme assez longtemps pour savoir ce que je veux réellement. Au lieu de penser comme une fille, je reluque les filles ! Cette petite rouquine, par exemple.)

(Je m'en suis aperçue.)

(Qu'est-ce que c'est que cette remarque ? Jalouse ?)

(Moi ? Je ne voulais pas me moquer, patron chéri. Et la jalousie n'est qu'un mot dans le dictionnaire pour moi. Je remarquais seulement que quand Winnie était en train de vous maquiller, vous reluquiez dans son corsage chaque fois qu'elle se penchait un peu. Et je reluquais tout autant que vous. Pas de soutien-gorge. Et de jolis petits nichons, pas vrai ? Winnie est femme et elle le sait. Si vous étiez homme physiquement comme vous l'êtes moralement, je ne me fiera pas à sa volonté de résister.)

(Je croyais que vous n'étiez pas jalouse ?)

(Je ne le suis pas. Je voulais seulement dire que Winnie vous sauterait dessus et que ce serait elle qui vous violerait. Mais je ne la critiquais pas pour autant. Je n'ai rien contre les filles. Une fille peut être un drôle de chopin !)

Jean mit du temps à répondre. (Eunice... vous ne voulez pas dire par là que vous avez eu... euh !... des relations avec d'autres...)

(Oh ! patron ! Ne soyez pas si vieux jeu. Le vingt et unième siècle a commencé depuis déjà un bon bout de temps. Allez-y, dites ce que vous avez sur le cœur. Vous pensez que je suis une gouine ?)

(Non, non pas du tout. Enfin, peut-être d'une certaine manière, c'est ce que j'ai voulu dire. Cela me semblait difficile... puisque vous êtes mariée et que... à moins que votre mariage n'ait été qu'une couverture ? Je suppose...)

(Assez de suppositions, mon chéri. Je ne suis pas homo... pas plus que Joe. Lui c'est un vrai chat de gouttière toujours prêt à faire l'amour. Et il est merveilleux. Sauf quand il peint ; alors il oublie tout le reste. Mais « homosexuel » voilà un mot qui ne gêne plus personne de mon âge... pas plus le mot que la chose. Les filles sont douces, et je n'ai jamais rien eu contre elles. J'ai toujours été trop intéressée par les garçons pour devenir une gouine... Il y a un instant, vous me disiez que Winnie vous intéressait et une minute plus tard, vous me reprochiez de m'y intéresser aussi ! Alors de quel côté penchez-vous, ma chérie ou êtes-vous l'une et l'autre ? Ai-je le droit de dire mon

mot ?)

(Bien sûr !)

(Je me demande, patron... vous vous cabrez quand je suggère que vous pourriez remercier le docteur Hedrick en couchant avec lui... et vous vous cabrez encore plus à l'idée de coucher avec une fille ! Vous n'avez quand même pas l'intention de rester chaste ?)

(Oh ! Eunice, ne dites pas de bêtises ! Mon aimée, aussi heureux que je sois de nous voir ensemble, je trouve pourtant plus difficile d'être sincère avec vous – d'y aller carrément, comme vous dites – que de m'habituer à être femme. Mais avant même que le docteur Hedrick ne m'en fasse comprendre toutes les conséquences... je voyais déjà toutes les implications et les complications qu'il y a à être femme... jeune... et riche.)

(Riche ! Tiens, je n'y avais pas pensé !)

(Eunice, mon amour, il va bien falloir y penser. Et naturellement nous allons être activement femme...)

(Hourra !)

(Doucement, chérie. Si nous étions pauvres, le plus simple serait de demander à Joe de nous reprendre avec lui. S'il le voulait bien. Mais nous ne sommes pas pauvres. Nous sommes riches et de façon embarrassante... et il est plus facile d'accumuler une fortune que de s'en débarrasser. Croyez-m'en. Quand j'avais soixante-quinze ans, j'ai essayé de claquer mon argent tant que j'étais encore en vie pour empêcher mes petites-filles d'en profiter. Mais se débarrasser de son argent sans le gaspiller est aussi difficile que de faire rentrer le génie des contes arabes dans la lampe. Aussi ai-je abandonné et simplement arrangé mon testament pour que mes sous – autant que faire se peut – ne tombent pas entre les mains de mes soi-disant descendants.)

(Soi-disant ?)

(Soi-disant... Ma première femme était une fille charmante, elle vous ressemblait beaucoup, Eunice. Mais la pauvre mourut en couches, donnant le jour à mon fils unique qui est mort voici bien des années. Agnès m'avait fait promettre de me remarier. Et je tins parole presque aussitôt. Une fille naquit de ce mariage et sa mère divorça avant qu'elle n'atteignît un an. Je me mariaï une troisième fois pour avoir encore une fille et un nouveau divorce. Je n'ai jamais bien connu mes filles et je les ai enterrées toutes les deux, comme leurs mères. Mais Eunice, vous êtes comme moi d'un groupe sanguin rare et vous savez comment l'on hérite de son groupe sanguin ?)

(Pas vraiment.)

(Je pensais que vous le sauriez. Étant doué pour les mathématiques, la première fois que j'ai jeté les yeux sur un tableau de l'hérédité des groupes sanguins, je l'ai compris aussi bien qu'une table de multiplication. Ayant perdu ma première femme en couches,

je m'étais assuré pour mes deux autres épouses d'avoir un donneur sous la main bien avant qu'elles n'entrent dans la salle de travail. Ma deuxième femme était du groupe A, la troisième du groupe B... des années plus tard j'appris que mes deux filles putatives étaient du groupe O.)

(Je pense que je vous ai mal suivi, patron.)

(Eunice, il est impossible à un père du groupe AB d'engendrer des enfants du groupe O. Maintenant je n'en ai jamais voulu pour cela à mes filles, ce n'était pas leur faute. J'aurais aimé Evelyn et Roberta – j'ai essayé, je le voulais – mais leurs mères m'ont tenu à l'écart d'elles et les ont dressées contre moi. Aucune des deux ne voulait de moi... jusqu'au jour où il apparut qu'un jour ou l'autre, je laisserais un joli paquet... alors le retournement de l'honnête dégoût à l'affection postiche fut répugnant. Je ne me sens aucune obligation envers mes petites-filles... elles ne le sont pas en fait. Alors, qu'en pensez-vous ?)

(Oh ! patron, je ne vois aucun besoin de commenter.)

(Vrai ? Pourtant, il n'y a pas cinq minutes, ne disiez-vous pas qu'il fallait que nous soyons absolument franches l'une envers l'autre ?)

(Eh bien !... Je suis d'accord avec vos conclusions, patron, mais pas avec la manière dont vous y êtes parvenu. Je ne vois pas ce que l'hérédité a à faire là-dedans. Il me semble que vous réagissez à quelque chose qui s'est passé il y a longtemps... Et cela n'est pas bon. Pas bon pour vous.)

(Enfant ! Vous ne savez pas ce dont vous parlez !)

(Peut-être.)

(Il n'y a pas de peut-être. Un bébé est un bébé. Les bébés sont faits pour être aimés et pour qu'on s'en occupe. C'est de cela qu'il est question. Sans quoi, rien n'a de sens. Eunice, je vous ai dit que ma première femme vous ressemblait. Agnès était ma Juliette et nous nous aimions d'un amour qui était plus que de l'amour. Cela n'a duré qu'un an... puis elle est morte en me donnant ce fils. Alors je l'ai aimé autant qu'elle. Quand il fut tué, quelque chose mourut en moi... et je fis un quatrième mariage idiot pour le ressusciter en ayant un autre fils. Mais cette fois-là, j'ai eu de la chance... je n'eus pas d'enfant. Et cela me coûta seulement un gros paquet pour liquider l'affaire.)

(Je suis désolée, patron.)

(Pas de quoi. Mais je vous disais autre chose... Eunice, quand nous serons vraiment sur pied, rappelez-moi de fouiller dans mon coffret à bijoux et de vous montrer la plaque d'identité de mon fils... c'est tout ce qui me reste de lui.)

(Si vous voulez. Mais n'est-ce pas un peu morbide. Il faut regarder en avant, pas en arrière.)

(Tout dépend de la manière dont on regarde en arrière. Je ne pleure pas sur lui. Je suis fier de lui. Il est mort honorablement en se

battant pour son pays. Mais sa plaque d'identité porte son groupe sanguin : O.)

(Oh !)

(Oui. J'ai bien dit O. Ainsi mon fils n'était pas plus mon héritier, physiologiquement, que mes filles. Cela ne m'a pas empêché de l'aimer.)

(Oui, mais... vous l'avez appris en regardant sa plaque d'identité ? Après sa mort ?)

(Mon œil ! Je l'ai su le jour même de sa naissance. J'avais soupçonné qu'il pourrait bien ne pas être de moi d'après la date à laquelle Agnès avait été enceinte... Et je l'avais accepté. Eunice, j'ai porté des cornes avec dignité et j'ai toujours gardé mes soupçons pour moi. Cela valait mieux... toutes mes femmes ont contribué à multiplier mes ramures ! D'ailleurs, le mari qui espérerait autre chose courrait à un choc. Moi je n'ai jamais eu d'illusions là-dessus, je n'ai donc jamais été surpris. Il n'y avait d'ailleurs pas de raison : ce sont des femmes mariées qui m'ont appris à faire l'amour, dès mon adolescence. Je pense que c'est comme cela à chaque génération. Un homme qui prend son plaisir où il le trouve, puis se marie en espérant que sa femme sera différente est un imbécile. Je n'étais pas cette sorte d'imbécile. Laissez-moi vous parler d'Agnès.

C'était un ange... sans ailes... Je ne pense pas qu'Agnès ait jamais pu détester quelqu'un dans le cours de sa brève existence et elle aimait comme elle respirait. Elle... Eunice, vous dites que vous avez commencé jeune ?)

(À quatorze ans, patron. Une vicieuse précoce, non ?)

(Précoce, c'est possible, vicieuse, sûrement pas. Pas plus que mon ange d'Agnès qui se fit joyeusement dépuceler – c'est ce qu'elle m'a dit – à douze ans.)

(Douze ans !)

(Agnès était précoce. Seize ans c'était déjà assez jeune à l'époque, d'après ce qu'un homme peut supposer. En fait, je ne suis pas un expert sur le pucelage féminin et sa certitude... Mais Agnès ne détenait pas un record, même en ces temps éloignés. Je me rappelle une fille, à la communale, qui baisait – comme on disait entre garçons à l'époque – dès ses onze ans... Elle était le chouchou de l'instituteur à l'école et du curé au catéchisme. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

Ma chérie, Agnès était comme cela. Elle ne voyait tout simplement aucun péché à faire l'amour.)

(Patron, il n'y a aucun péché là-dedans.)

(Ai-je jamais dit qu'il y en eût ? Pourtant en ce temps-là, je me sentais coupable... jusqu'à ce qu'Agnès m'en guérit. Elle avait seize ans, j'en avais vingt, son père était prof à l'Université où j'allais. On

m'avait invité à dîner un dimanche soir... et ça s'est passé si vite sur le divan du salon que j'en étais sidéré ; j'ai eu presque peur.)

(Qu'est-ce qui vous avait fait peur ? Ses parents ?)

(Eh ! oui. Ils étaient juste au-dessus et probablement, ils ne dormaient pas. Agnès était si jeune... À cette époque, il fallait avoir dix-huit ans pour se marier. Bien sûr, ça ne m'avait jamais empêché de baiser, mais ça me rendait nerveux, comme les autres garçons. Et cette nuit-là, je n'y étais pas préparé, je ne m'attendais à rien.)

(Préparé ? Comment, patron ?)

(Pas emporté de préservatifs. J'avais encore une année à faire avant d'avoir mon diplôme, pas d'argent, pas le moindre job en vue. Et je ne tenais pas du tout à me marier.)

(Mais la contraception, c'est les femmes qui doivent en prendre la responsabilité, patron. C'est pour cela que je me suis sentie si bête quand j'ai été attrapée. Je n'aurais jamais imaginé d'aller demander à un garçon de m'épouser pour cela... même si j'avais été sûre de celui qui était le père. Une fois que je me suis rendu compte que j'étais prise, j'ai serré les dents, je l'ai dit à mes parents et pris mon engueulade. Papa devrait payer mon amende : je n'avais pas encore mon permis d'enfants. Ce n'était pas drôle, mais pas question de se marier. On ne m'a jamais demandé qui m'avait fait ça et je n'ai jamais donné mon opinion là-dessus.)

(Vous n'aviez pas d'opinion, Eunice ?)

(Euh ! tout juste un soupçon... Disons les choses carrément. L'équipe de basket-ball et, nous, les trois majorettes, couchions dans le même hôtel. L'entraîneur et le prof de gym des filles nous servaient de chaperons... en principe. Ils étaient partis tirer une bordée en ville. Alors nous nous sommes réunis dans la chambre des garçons pour fêter ça. Il y en avait un qui avait de l'herbe, de la marijuana. J'en ai pris deux bouffées, ça ne m'a pas plu et je me suis remise au gin et au ginger ale qui avaient meilleur goût et qui étaient presque aussi nouveaux pour moi. Je n'avais pas l'intention de partouzer ; ce n'était pas la mode à notre école et j'avais un petit ami régulier à qui j'étais fidèle – enfin, d'habitude – et qui n'était pas du voyage. Finalement quand la plus vieille d'entre nous commença à se déshabiller... les dés étaient jetés. Alors j'ai compté les jours dans ma tête et décidé que je ne risquais rien à deux jours près. Et je me suis déshabillée aussi... la dernière des trois. Personne ne m'y a forcée. Pas la moindre saveur de viol, patron. Alors comment aurais-je pu blâmer les garçons ?

Seulement, il s'est trouvé que je m'étais trompée de deux jours et à la mi-janvier, j'étais tout à fait sûre de mon affaire. Mes parents aussi... et on m'envoya dans le Sud chez une tante pour me remettre d'une crise de rhumatismes articulaires que je n'avais jamais eue. Je me suis rétablie le deux cent soixante neuvième jour après ce

championnat de basket, juste à temps pour la rentrée d'octobre... et obtenir mon diplôme comme mes petites camarades.)

(Et ce bébé, Eunice ? Un garçon ? Une fille ? Quel âge a-t-il maintenant ? Douze ans ? Et où est-il ?)

(Patron, je n'en sais rien. J'ai signé une formule d'abandon pour que papa récupère son argent si quelqu'un venait avec un permis de bébé. Est-ce que c'est juste ça, patron ? Cinq mille dollars, ça faisait une somme pour mon père... pourtant les gens au chômage s'en tirent sans payer, ils peuvent même demander un avortement gratuit. Il n'y a pas de justice !)

(Vous avez changé de sujet, ma chérie. Votre bébé ?)

(Oh ! On m'a dit qu'il était mort-né. Mais d'après ce que je sais, on dit toujours cela quand les filles ont signé un papier et qu'il y a quelqu'un pour prendre le bébé immédiatement.)

(Eunice ! peu importe la fable qu'on a pu inventer. Si votre bébé est vivant, nous le retrouverons !)

La seconde voix ne répondit pas. Jean insista. (Eh bien, Eunice ?)

(Patron, vous avez dit que cela n'avait pas d'importance que votre fils ne fût pas réellement de vous. Je pense que vous aviez raison. Mais est-ce que cela n'est pas valable dans les deux sens ? S'il y a quelque part un enfant de moi, il a presque treize ans maintenant... nous sommes des étrangers. Je ne suis pas la mère qui l'a aimé et qui l'a élevé, je ne suis personne. Et réellement personne : vous oubliez que j'ai été tuée.)

(Eunice ! ma chérie !)

(Vous comprenez ? Si nous trouvions ce garçon, ou cette fille, que pourrions-nous lui dire ?) Elle soupira. (Mais j'aurais aimé être la mère d'un enfant de vous... Vous me parliez d'Agnès, mon chéri. Dites-m'en davantage. Je lui ressemble vraiment ?)

(Beaucoup, Eunice. Oh ! je ne veux pas dire qu'elle vous ressemblait physiquement. Mais si je croyais à la réincarnation, je serais tenté de penser que vous êtes Agnès, de retour.)

(Peut-être est-ce vrai ? Pourquoi n'y croyez-vous pas, patron ?)

(Bah !... et vous ?)

(Non. Je veux dire : je ne voyais aucune raison d'y croire ou de ne pas y croire. Mais, patron, lorsqu'on a été tué, et après un bref passage chez les morts, on regarde les choses d'un point de vue différent. Patron chéri... vous pensez que je suis seulement le produit de votre imagination, n'est-ce pas ?) Jean ne répondit pas. La voix poursuivit. (N'ayez pas peur de l'admettre, patron : vous ne me vexerez pas. Je sais que je suis moi. Je n'ai pas besoin de preuves. Vous, si. Reconnaissez-le, mon chéri.) Elle soupira de nouveau. (Eunice, c'est vrai, j'ai besoin de savoir. Mais si je suis fou et si vous n'êtes que mon propre esprit se faisant écho à lui-même, j'aimerais mieux n'en rien

savoir. Chérie, pardonnez-moi... mais j'ai été soulagé quand vous m'avez dit que vous n'aviez pas envie que nous essayions de retrouver notre bébé.)

(J'ai compris que vous étiez soulagé... et j'ai compris pourquoi. Patron, ne soyez pas si pressé. Nous avons tout le temps. Détendez-vous et soyez heureux. Un jour, une preuve apparaîtra... quelque chose que je sais et que vous ne pouviez absolument pas savoir sauf par mon intermédiaire. Tout sera tranché et vous serez aussi sûr que je le suis.)

Elle approuva. (Voilà qui est sensé, Eunice... et qui ressemble aux remontrances que vous me faisiez quand je m'impatientsais.)

(Et je vais continuer, quand il le faudra... comme je vais continuer à vous aimer tout le temps, patron. Mais il y a pourtant une chose urgente.)

(Quoi ?)

(Ce bassin. À moins que vous ne vouliez vous oublier ?)

(Au diable ! Je ne veux pas qu'une infirmière m'installe sur un bassin comme elle installerait un bébé sur son pot. Vous savez ce qui va se passer ? Rien ! Pas une goutte ! Eunice, ma salle de bains est à côté. Ne peut-on demander qu'on m'y porte et qu'on nous y laisse seules ?)

(Patron, vous savez ce qui se passerait. Vous sonnez l'infirmière et vous le lui dites. Elle va tâcher de vous en dissuader. Puis, elle ira chercher le docteur Garcia. Il viendra et commencera à discuter, lui aussi. Si vous êtes entêté, il ira chercher Jake. D'ici que Jake arrive à son tour, nous aurons trempé le lit.)

(Eunice, vous êtes désespérante. Bon ! Sonnons pour demander ce foutu bassin !)

(Un instant, patron. Pouvons-nous abaisser les barreaux du lit ?)

(Hein !)

(Si c'est possible, qu'est-ce qui nous empêche d'aller jusqu'à la salle de bains sans rien demander à personne ?)

(Mais, Eunice... je n'ai pas marché depuis plus d'un an.)

(C'était avant que vous ne trouviez ce nouveau corps d'occasion, révisé et en bon état de marche.)

(Pensez-vous que nous pouvons marcher ?)

(Essayons toujours. Si la tête nous tourne une fois debout, nous pourrions toujours nous cramponner au lit et retrouver le plancher. Je suis certaine que nous pouvons ramper, patron.)

(Allons-y !)

(Voyons un peu comment on peut abaisser ces barrières.) Les barrières posaient un vrai problème. Pas surprenant, se dit-elle, elles sont là pour protéger le patient, il est donc normal qu'il soit impossible à celui-ci de les manœuvrer. (Eunice ! il va falloir que nous

appelions l'infirmière !) (N'abandonnez pas, patron ! Peut-être y a-t-il un bouton sur le pupitre. Si nous nous retournons, je pense que nous pouvons atteindre le tableau de commandes.)

Jean se mit donc à genoux, se retourna et constata avec surprise et ravissement à quel point son nouveau corps était souple. Puis elle tendit le bras à travers les barreaux... sans pouvoir atteindre le pupitre... c'est au moment où elle blasphémait de rage qu'elle vit comment les barrières étaient retenues : simplement par deux viroles – une pour chaque côté – placées sous les ressorts... hors de portée d'un patient suffisamment malade pour avoir besoin de barrières.

Elle défit la virole de gauche : la barrière, munie d'un contrepoids, s'abaissa facilement. Elle gloussa de joie. (On se débrouille pas mal ?) (C'est bon jusqu'ici, patron. Cramponnez-vous à la tête du lit pendant que nous sortons nos pieds. Si jamais nous nous écroulons, ils rappellent avec la camisole de force. Alors cramponnez-vous bien !)

Jean posa ses pieds par terre et se mit debout en tremblant tout en se cramponnant au lit. (Ça tourne !) (Bien sûr ! Ça va passer. Calmez-vous, chéri. Patron, je pense que nous pourrions marcher... mais mieux vaut être prudent, allons-y en rampant. Qu'est-ce que vous en pensez ?) (Je pense qu'on ferait bien de se grouiller pour aller au pot ; sans ça, il faudra rejeter la faute sur le chat et personne ne nous croira. Allons-y en rampant.)

Se mettre à genoux ne fut rien, mais ramper posa un problème. Elle se prit les genoux dans sa chemise de nuit. Elle s'assit... et découvrit à cette occasion comme son corps se pliait aisément et adoptait des postures que le jeune Jean aurait eu du mal à prendre à douze ans.

Elle ne perdit pas de temps à s'étonner. La liseuse ne posait pas de problème, elle la rejeta. Mais la chemise de nuit fermait dans le dos. (Ce n'est rien patron, on dirait que c'est tout juste une rosette. Attention de ne pas l'emmêler.)

La chemise rejoignit la liseuse. À l'aise maintenant, Jean se remit à ramper. La porte de la salle d'eau s'ouvrit devant elle et elle atteignit son objectif. Elle poussa un soupir de soulagement. (Je me sens mieux.) (Nous sommes à deux de jeu. Voulez-vous essayer de revenir en marchant ?) (Essayons !)

Jean s'aperçut qu'elle tenait assez bien sur ses pieds. La marche lui était plus facile qu'elle ne l'avait été depuis vingt ans. Néanmoins, elle ne s'écarta pas des murs. La salle de bains avait été équipée des années auparavant avec des mains courantes, sur mesure, pour un vieillard qui avait toujours peur de tomber. Sa promenade l'amena à un miroir à trois faces. Elle s'arrêta.

Elle se rapprocha et se regarda. (Mon Dieu, Eunice ! Comme vous

êtes belle !)

(Patron, nous sommes à faire peur ! Regardez-moi ces ongles des pieds ! De vraies griffes. Et, oh ! mon Dieu ! Ma poitrine tombe ! Et j'ai la peau du ventre toute flasque !)

(Merveilleuse ! Absolument ravissante ! Eunice, mon amour ! J'avais toujours voulu vous voir nue. Et vous y voilà !)

(C'est bien ça. J'aurais bien voulu avoir le temps de me faire belle avant que vous ne me voyiez. Mes cheveux sont affreux... Et puis...) (Quoi donc ?) (Patron, nous allons prendre un bon bain de mousse avant de nous remettre au lit. Si on ne peut pas faire grand-chose d'autre, du moins, peut-on toujours se laver.) Elle se retourna pour regarder ses fesses. (Oh ! ma chère !... On a le droit d'avoir un gros cul... mais pas à ce point.) (Eunice ! c'est le plus joli petit cul de tous les États-Unis.) (Autrefois, peut-être. Et il le redeviendra ; promis, patron. Demain, nous commencerons à faire de la gymnastique.)

(Okay ! puisque vous le dites... mais je continue à penser que vous êtes la plus jolie chose que j'aie jamais vue. Eunice ? Ce costume de sirène... vous vous en souvenez ? Vous portiez un soutien-gorge avec... non ?)

Elle s'esclaffa. (Dieu non ! Ce n'était que moi, patron, avec un peu de peinture. En ce temps-là, mes seins étaient durs comme la pierre. Joe pouvait travailler dessus. Je crois que vous ne m'avez jamais vue aussi nue.)

(Et maintenant, alors ?)

(Oh ! je veux dire avant, quand j'étais la gentille petite fille qui n'osait pas se laisser voir aussi nue, qu'elle savait que vous souhaitiez qu'elle fût, vieux cochon. Pourtant, vous auriez pu me voir nue, et bien plus belle que maintenant, si vous aviez seulement eu le courage de me le demander.)

(Je vais passer des heures ici chaque jour à regarder dans cette glace.)

(Et pourquoi pas, mon chéri ? C'est votre corps maintenant. Mais mettons une descente de bain sur ce carrelage et commençons à faire quelques exercices. Un miroir, ça aide. Je pense que...)

La porte s'ouvrit brutalement : « Mademoiselle Smith... »

Jean sursauta, puis répondit méchamment : « Mademoiselle Gersten, qu'est-ce qui vous prend d'entrer sans frapper ? »

L'infirmière fit celle qui n'entend pas, se précipita vers sa patiente et lui passa un bras autour du corps. « Appuyez-vous sur moi ; laissez-moi vous remettre au lit. Oh ! Je me demande ce que dira le docteur Garcia ! Il me tuera... Vous vous sentez bien ? » Jean vit qu'elle était sur le point de pleurer.

« Bien sûr que je me sens bien. » Elle tenta de se libérer et constata que la jeune femme était plus forte qu'il ne semblait. « Vous

ne m'avez pas répondu. »

L'infirmière éclata en sanglots : « Je vous en prie, ne me disputez pas ! Mettez-vous vite au lit avant de vous faire du mal. Peut-être que le docteur Garcia ne sera pas si furieux après tout. »

Tout son sang-froid d'infirmière l'avait abandonnée : émue, Jean se laissa reconduire dans la chambre jusqu'à son lit. La petite rouquine reprit son souffle : « Voilà ! Maintenant, si vous vous tenez bien à mon cou, je vais pouvoir reposer vos jambes... Voilà ! Vilaine, qui m'avez fait si peur ! »

Jean ne fit rien pour l'aider : « Winnie, vous ne direz rien au docteur Garcia. » Jean passa un bras autour de la taille de l'infirmière. « N'est-ce pas ? Ce sera notre petit secret à toutes les deux.

— Ben !... Si vous ne dites rien, je ne dirai rien...

— Promis ?

— Promis ! »

Jean l'embrassa. Winnie ne chercha pas à esquiver. Elle semblait surprise et intimidée. Puis, ses lèvres s'ouvrirent et le baiser se fit profond.

L'infirmière finit par se dégager et dit d'une voix rauque : « Pour ça aussi, on pourrait me renvoyer. » Elle ne précisa pas ce qu'elle entendait par « ça ». Elle fit semblant d'ignorer que la main de Jean caressait un de ses seins.

« Bien... arrêtons. Je vais me remettre au lit. Non. Je n'ai pas besoin d'aide. » Et Jean le démontra. L'infirmière ramena le drap sur elle et reprit son assurance professionnelle. « Maintenant remettons nos vêtements. » Elle se baissa pour les ramasser.

« Fourrez ça dans le placard. Je ne les remettrai jamais. Je préfère rester nue.

— Le docteur Garcia...

— Cessez de me menacer tout le temps du docteur Garcia. Nous avons dépassé ce stade... pas vrai ? »

L'infirmière se mordit la lèvre : « Euh... oui.

— Si je dors à poil, cela ne le regarde pas. Et c'est ce que je ferai si l'on ne m'achète pas quelque chose qui me plaît. Ou bien... Couchez-vous dans la maison ? Peut-être pourriez-vous me prêter une de vos chemises de nuit... quelque chose de féminin.

— Oui, je dors ici. Mais je ne peux rien vous prêter... vous voyez, je dors nue.

— Vous avez bien raison.

— Mais il y a des chemises de nuit, des négligés et des tas de choses ici... dans votre boudoir.

— Mille diables ! Qui a acheté ça ?

— Je l'ignore, mademoiselle Smith. On les a apportés et rangés là quand on... quand il est devenu évident que vous en auriez besoin un

jour ou l'autre.

— Bonne idée. Trouvez-moi là-dedans la chemise de nuit la plus féminine... Autant s'entraîner tout de suite.

— Tout de suite. » L'infirmière quitta la chambre.

(Coureur !) (Allons, voyons Eunice ! Elle est mignonne tout plein... J'ai vu tout de suite comment il fallait la prendre. Je n'ai eu qu'à me souvenir.) (Coureur, j'ai dit ; vous y avez pris plaisir.) (Et vous ? ça ne vous a pas déplu !) (Sûr que non. Elle embrasse bien. Je ne vais pas jouer les hypocrites. Qui a été choqué quand j'ai dit que les filles pouvaient être sensationnelles ? C'est vous, vieux cochon coureur.)

(Eunice, calmez-vous ! Je ne peux quand même pas changer du jour au lendemain. Le jour où je me sentirai homosexuel, ce sera celui où un homme nous embrassera. J'en tournerai peut-être de l'œil.) (Pauvre patron ! il ne sait même pas ce qu'il est. Peu importe, chéri. Eunice vous guidera... moi, je sais embrasser les hommes.)

(Et Winnie, qu'est-ce que vous en pensez ? Elle y a bien répondu à ce baiser.) (Elle est ambivalente, c'est sûr. Mais certainement pas gouine. Les hommes l'intéressent davantage. L'avez-vous regardée ? Elle piaffe.)

Winnie revint avec une chemise dans chaque main. « Je pense que ces deux-là sont les plus jolies, mademoiselle Smith...

— Winnie, pas mademoiselle Smith. Ne m'appellez plus comme ça, surtout après m'avoir embrassée. Ou est-ce que je me suis trompée ? » (Cochonne !) (Taisez-vous, Eunice. Elle va nous aider.)

L'infirmière rougit sans répondre.

Jean lui dit gentiment : « Cela me suffit comme réponse. Appelez-moi donc... Et non ! je ne veux pas que vous m'appeliez Jean. Il me faut un nouveau nom. Winnie chérie, que proposez-vous ?

— Faites-vous appeler Jeanne, c'est presque pareil.

— Voilà, vous m'avez baptisée. Vous êtes ma marraine... Oh ! il me faut un second prénom : Eunice » (Oh ! patron, à mon tour d'être flattée.) (Bien, mon amour, et taisez-vous maintenant.)

« Jeanne Eunice Smith. Winnie, savez-vous pourquoi ce second prénom ? »

L'infirmière dit lentement : « Je suis censée ne pas savoir.

— Alors c'est que vous savez. Posez ces chemises de nuit. Venez ici et baptisez-moi en bonne et due forme. Je n'aurai jamais d'autre baptême. Après, nous l'arroserons. »

Presque timidement, la petite rouquine s'approcha du lit et se pencha sur sa patiente. Elle dit doucement : « Je te nomme Jeanne Eunice »... et l'embrassa.

Winnie voulait peut-être que ce ne fût qu'un bécot. Jeanne Eunice en fit tout autre chose. Les deux femmes fondirent en larmes tandis

que leurs lèvres restaient jointes.

Jeanne tapota la joue de l'infirmière et la laissa se rajuster. « Merci, chérie, Je suis Jeanne maintenant. Jeanne Eunice. Donnez-moi un mouchoir en papier et prenez-en un aussi. » (Comment était-il ce baiser, Eunice ?) (Votre technique s'améliore. Il m'a chatouillée jusque sous la plante des pieds, coureur !) (Allons ! je m'appelle Jeanne Eunice) (Non, vous êtes Jeanne et moi, je suis Eunice. C'est ensemble que nous sommes Jeanne Eunice... Maintenant, vous feriez bien de refroidir un peu votre marraine... à moins que vous n'ayez envie d'aller jusqu'au bout.)

« Quelle chemise de nuit préférez-vous... Jeanne ? »

(Patron, prenez la moins décolletée.) (Eunice, je croyais que vous étiez fière de vos seins ? Ils ne tombent pas du tout.) (Cela n'a rien à voir. Faites-moi confiance, Jeanne ; je sais ce que je fais.)

« Mieux vaut commencer doucement, Winnie. Donnez-moi donc la moins décolletée. Aidez-moi, s'il vous plaît. »

Sa chemise de nuit enfilée, Jeanne demanda :

« De quoi ai-je l'air !

— Adorable, tout simplement. Je ne l'aurais jamais cru, mais je trouve que cette chemise est exactement ce qu'il vous fallait. (Qu'est-ce que je vous avais dit, patron ?) Mais je vais vous remettre un peu de rouge à lèvres. Il est complètement parti.

— Comment cela a-t-il bien pu arriver ? »

Winnie s'esclaffa : « Ne me le demandez pas. Mais je pense qu'il faudra peut-être que je m'en remette un peu aussi avant que le docteur ne vienne nous voir. Est-ce que je pourrai vous appeler mademoiselle Jeanne quand le docteur Garcia sera là ? Il est terriblement strict.

— Envoyez-le à tous les diables ! Bien sûr, ma douce, si ça vous met plus à l'aise. Mais en son absence, je suis Jeanne. Vous serez mon professeur. Vous m'apprendrez à être une femme. » (Eh ! ça c'est mon boulot, patron. Et difficile, je le constate.) (C'est pour ça qu'il vous faut de l'aide ; n'intervenez pas ; Winnie est notre arme secrète.)

« Je serai heureuse de vous aider... de toutes les manières, Jeanne.

— Alors, il faudra commencer par convaincre le docteur que je suis assez bien pour prendre un bain. Persuadez-le que vous pouvez m'aider à entrer dans la baignoire et à en sortir en m'empêchant de tomber. Si vous avez des difficultés avec lui, ramenez-le ici et je lui ferai une scène. S'il nous fait des ennuis, je le laisserai me frotter le dos. » Jeanne sourit : « Allez, remettez-nous du rouge à lèvres et puis allez le trouver. »

(Jeanne, patron chéri... vous voyez ce que je veux dire avec cette chemise de nuit ? Les hommes croient toujours que le nu est sexy. Une

erreur typiquement masculine.) (Peut-être, mais jamais dans ma vie je ne me suis plaint de contempler trop de peau nue.) (Je ne discuterai pas, Jeanne. Mais j'ai une raison spécifique pour avoir choisi cette chemise qui est superficiellement plus décente. C'est dans celle-là que Jake va nous voir.)

(Eunice, Jake a passé un mauvais moment. Il est probablement rentré chez lui.)

(Ç'a été dur pour lui. Mais il est encore dans cette maison. Et il ne s'en irait pas sans venir nous dire au revoir.)

(Quelle bêtise ! Jake et moi, nous n'avons jamais été protocolaires.)

(Patron, Jake est galant homme jusqu'au bout des ongles. Jean, c'est une chose ; Jeanne Eunice, une autre.)

(Mais il sait que je suis Jean.)

(Tiens ? Alors pourquoi nous a-t-il baisé la main ?... Jeanne, il faut que je vous le dise carrément. Ces derniers mois, avant d'être tuée, j'étais la maîtresse de Jake.)

(Eunice, vous pensez que je ne connais rien aux hommes ? Jake est un dur. Pourtant, par deux fois, ce vieux boucanier est tombé deux fois dans les pommes. Et pour vous. Aussi devait-il vous connaître bien mieux qu'on n'aurait pu le supposer. Comment ? Et où ? Une seule réponse : au lit.)

(Pas toujours au lit, vieux cochon au nom féminin. Au lit, certes, mais dans un tas d'autres lieux : dans sa voiture, dans votre voiture, à plusieurs reprises ici même, dans cette maison... Le vieux bouc était un chaud lapin. Il ne ratait pas une occasion... Et jusqu'à ce que je sois tuée, il ne s'est pour ainsi dire pas passé un jour sans que...)

(Eh bien !... mes compliments au vieux !...)

(Jaloux, patron !)

(Non. Envieux. Je n'en aurais pas été capable, même le premier jour où je vous ai vue. Impossible.)

(On peut arranger ça, maintenant, Jeanne.)

(Hein ?)

(J'ai eu un choc quand j'ai vu Jake. Ma mort a dû le secouer terriblement. Je le sais, il m'aimait. Mais nous pouvons le tirer de son abattement, Jeanne, vous et moi... seulement nous ferons ça ailleurs que dans votre bureau.)

(Quoi ! Jake ! Eunice, quand j'ai admis que finalement un jour je deviendrais « activement femme », je n'avais pas Jake à l'esprit.)

(Moi, si.)

(Alors sortez-vous ça de la tête. Oubliez-le. Le docteur Hedrick, si vous voulez... au moins, j'essaierai de coopérer... une fois que je me serai habitué à être femme. Votre ancien mari, Joe... Je lui dois bien ça...)

(Non. Pas Joe.)

(Pourquoi non ? Vous le teniez en haute estime pour ses capacités amoureuses. Et j'ai toujours pensé que vous l'estimiez aussi pour d'autres raisons.)

(Mais, patron, je ne peux pas. Pas avec Joe ! Parce qu'il était mon mari. Pour lui, je serais un zombie. Un fantôme.)

(Et, moi, je ne peux pas faire l'amour avec Jake. C'est la même chose avec Jake... un zombie.)

(Pas tout à fait pareil. Bien sûr, il sait ce que nous sommes : votre cerveau et mon corps. Mais il nous aimait tous les deux. Et il vous a aimé pendant bien plus de temps qu'il ne m'a aimée. Tandis que Joe ne vous connaissait même pas.)

(Jake ! M'aimer ! Eunice, ça ne va pas ?)

(Pas du tout. Pourquoi croyez-vous qu'il a supporté votre mauvais caractère pendant tant de temps ? Pas pour l'argent. Il est riche, même s'il ne l'est pas autant que vous. Pourquoi est-il toujours ici ? Pour moi ? Il aurait plutôt dû éviter de me voir – de voir ce corps. C'est cela qui lui fait mal. Il est resté parce que vous aviez besoin de lui. Écoutez, mon chéri – Jean-Jeanne – c'est votre grande sœur Eunice qui parle, écoutez-la bien. Et puis laissez les choses aller. Je ne vous demande pas de faire ce qui ne vous plaît pas, ciel ! non ! D'ailleurs, Jake s'en apercevrait. Il connaît les femmes. Non, soyez gentil. Ne soyez pas Jean, soyez Jeanne. Soyez féminine et laissez-le s'occuper de vous.)

(Bon... j'essaierai. Mais Jake pensera que je suis cinglée.)

(Il pensera seulement que vous êtes une fille adorable. Il est possible qu'il soit plus paternel avec vous qu'avec moi. Si oui, tant mieux, nous le laisserons nous câliner).

Elle soupira. (J'essaierai, Eunice. Mais je ne sais pas... Enfin..., Jake !)

(Voilà, vous êtes mignonne, Jeanne. Soyez désarmée et féminine. Jake fera le reste.)

Le docteur Garcia fit irruption et fonça vers le lit. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de bain ? Je pensais vous avoir fait comprendre qu'il ne fallait pas précipiter les choses. » (Ne le laissez pas discuter, Jeanne.) (Regardez comment je vais le traiter !) « Oh ! docteur ! vous m'avez fait peur !

— Hein ! Comment ?

— En entrant comme ça, sans frapper. »

Garcia était stupéfait. « Mademoiselle Smith, voilà plus d'un an que je suis ici et...

— Ce n'est pas la question, docteur. Quand vous êtes arrivé ici, c'était pour vous occuper d'un vieil homme invalide. Puis vous avez

aidé le docteur Hedrick à s'occuper d'une femme paralysée et inconsciente la plupart du temps. Et j'apprécie les soins diligents que vous avez donnés à cette patiente-là, puisque c'est moi. Mais les choses ont changé. » (Cognez encore dessus, chérie !) (J'y vais.) « Docteur, je ne vous demande pas beaucoup. Je vous demande juste de penser que cette chambre n'est plus celle d'un vieillard malade, mais celle d'une dame. Pour m'aider, s'il vous plaît ! »

Le docteur Garcia se raidit : « Très bien, mademoiselle Smith, je m'en souviendrai.

— Merci, cher docteur. Au fait, maintenant mon nom est Jeanne Smith. Je ne peux plus continuer à être Jean. Appelez-moi mademoiselle Jeanne pour m'aider à m'y habituer, ou tout simplement Jeanne, car je ne considère pas comme nécessaire d'être distante avec mon médecin. Je veux simplement qu'on me traite avec cette petite touche de galanterie qui m'aide à me prendre pour une dame, pour assimiler mon nouveau moi. Allons ! vous m'appellerez Jeanne ? »

Il consentit à sourire. « D'accord... Jeanne. »

Elle lui dédia le plus joli sourire d'Eunice, celui à faire damner un saint. « Voilà qui est bien. Et vous êtes le bienvenu à toute heure, docteur, professionnellement ou comme ami. Ce que j'espère de vous. Demandez simplement d'abord à l'infirmière si je suis prête à recevoir un monsieur. Une toute petite chose... mais qui fait tant plaisir... » – elle se souleva sur un coude et le regarda, mettant en valeur sa chemise de nuit “décente” – «...de ces petites choses, comme le rouge à lèvres. » Elle s'humecta les lèvres. « Ça me fait tout drôle d'en mettre. Est-il mis proprement ? Fait-il bien ?

— Vous êtes adorable ! »

(Annulez et effacez... changez satire en pute. Vous êtes une vraie pute, ma chérie. Où est votre carré de macadam ?) (La ferme, sœur putain. Je n'ai pas fini de le chauffer.) « Eh bien, merci, monsieur ! Alors maintenant, dites-moi pourquoi je ne peux pas prendre un bon bain moussant, pour me sentir adorable sans qu'on ait besoin de me le dire. Je suivrai vos ordres docteur, mais j'aimerais les comprendre. Pouvez-vous me dire pourquoi sans user de mots savants ?

— Eh bien, Jeanne... c'est à la baignoire que j'en ai. On n'imagine pas le nombre de gens qui se cassent la jambe ou se fracturent le crâne en glissant dans leur baignoire. Et vous n'avez pas encore réappris à vous tenir debout, encore moins à marcher.

— C'est vrai ! » Jeanne rejeta le drap, passa ses pieds par-dessus le bord du lit, s'assit, surmonta un léger étourdissement et sourit. « Voyons si je peux. Voulez-vous m'aider, docteur ? Peut-être en me passant un bras autour de la taille ?

— Mademoiselle Smith !... Jeanne, recouchez-vous ! J'appelle une infirmière et, nous nous mettrons chacun d'un côté de vous.

— Bien, docteur, » dit-elle d'un ton faussement obéissant.

Elle se recoucha.

Winnie arriva : « Vous avez sonné, docteur ?

— Nous allons essayer de marcher un peu. Aidez-moi à lever la patiente. Prenez-la à gauche.

— Bien, Monsieur. »

Ainsi trop aidée, Jeanne sortit du lit et se tint debout. La chambre bougea, Jeanne la remit d'aplomb en s'appuyant sur le bras de Winnie tout en se faisant légère comme une plume du côté du docteur.

« Comment vous sentez-vous ?

— Merveilleusement ! Il nous faudrait de la musique ; j'ai envie de danser !

— Ayez envie de ce que vous voulez, mais n'essayez pas. Marchez lentement maintenant et à petits pas. »

Ils allèrent vers la porte. Jeanne goûtait avec délices le tapis moelleux sous ses pieds nus. Marcher était une joie. Tout était une joie. (Eunice, mon amour, vous rendez-vous compte à quel point ce corps est parfait ?) (Et encore, il n'est pas en forme. En deux semaines d'exercices, vous verrez ce qu'il sera devenu.) (Bah ! je ne me suis jamais senti aussi bien. Pas même quand j'étais enfant.)

Ils s'arrêtèrent. « Maintenant, tournez doucement et revenez à votre lit.

— Docteur ! Maintenant que je suis debout, pourquoi ne me menez-vous pas à ce fameux bain ?

— Vous n'êtes pas fatiguée ?

— Pas le moins du monde. Je ne me suis pas appuyée sur vous, n'est-ce pas ? Je pensais que l'on m'avait promis un vrai bain aussitôt que je pourrais marcher. » Elle abandonna le bras de Garcia.

Vite, le docteur la rattrapa par la taille. « Pas de bêtise ! Mademoiselle ! Cette baignoire a des mains courantes... Vous la forcerez à les utiliser.

— Oui, docteur.

— Winnie ne me laissera pas tomber », proclama Jeanne en s'appuyant voluptueusement sur le bras du docteur. « Mais si vous avez peur, entrez et venez l'aider. Vous me brosserez le dos. »

Il grogna : « Il y a à peine dix minutes, vous m'attrapiez uniquement parce que je n'avais pas frappé avant d'entrer dans votre chambre !

— Et si vous recommencez, je recommencerai. C'est une question de civilité. Maintenant, je vous demande de faire votre devoir professionnel. »

Elle se pelotonna au creux de son bras.

« Brosser le dos d'une patiente ne fait pas partie de mes devoirs professionnels. Un bain tiède, Mademoiselle ! Et ne l'y laissez pas trop

longtemps. »

Une fois dans la salle de bains et la porte fermée, Jeanne jeta ses bras autour du cou de l'infirmière et exulta : « Chérie ! Avez-vous vu son visage ? »

Winnie hocha la tête : « Jeanne, vous n'avez pas besoin de moi pour vous apprendre la féminité. Vous vous y connaissez déjà.

— Oh ! mais si ! J'ai besoin de vous. Car je ne sais pas. J'ai tout simplement utilisé sur le cher docteur des trucs qui me troublaient quand j'avais son âge... et que j'étais homme. » Elle éclata à nouveau de rire : « Pendant une seconde, j'ai bien cru qu'il allait marcher et venir me frotter le dos. » (Et moi je pensais que vous alliez faire l'amour avec lui, là, tout de suite, sur le tapis.) (Allons, Eunice ! je ne l'ai pas même pincé.) Jeanne lâcha Winnie, recula et commença à faire passer sa chemise de nuit par-dessus sa tête. « Allons au bain !

— Jeanne ! Accrochez-vous à quelque chose, le docteur pourrait entrer !

— Lui ! Il n'oserait pas. Plus jamais. » Et Jeanne alla tirer le verrou. « Maintenant, il ne peut pas. Cessez de vous inquiéter.

— Il ne faut pas fermer la porte. On ne ferme jamais les portes des salles de bains dans les hôpitaux.

— Nous ne sommes pas dans un hôpital. Je fermerai la porte de ma salle de bains quand ça me chantera. Winnie chérie, je n'ai pas été un vieil homme pendant tant d'années pour ne pas avoir appris comment en faire à ma tête. Maintenant, j'utiliserai simplement d'autres armes. Allons ! enlevez cet uniforme et pendez-le à côté... Non seulement je risque de vous éclabousser, mais bientôt cette pièce sera pleine de vapeur.

— Non, Jeanne... Tiède, le bain... Vous l'avez entendu !

— Je l'ai entendu et le bain sera à la température que, moi, j'aime et c'est encore une chose qu'il ne saura jamais. Un bain bien chaud ne me fera pas de mal. Et le mieux serait encore que vous veniez avec moi dans la baignoire. Elle est grande, et petite comme je suis, je pourrais bien glisser et me noyer, toute seule, là-dedans.

— Je ne devrais pas, dit lentement Winnie.

— N'est-ce pas là une idée horrible ? C'est vrai, il y a des malades qui se noient dans leur bain avant que l'infirmière n'ait le temps d'arriver !

— Jeanne ! Vous me taquinez. » (C'est vrai, patron. Effacez et corrigez... je dirais à la fois pute et satire.) (Brouilles, Eunice ! Cette baignoire est bien assez grande pour nous trois.)

Winnie se mordilla les lèvres et lentement défit son uniforme. Jeanne se détourna, commença à remplir la baignoire en réglant la température et en évitant de regarder l'infirmière.

Chapitre XI

Une heure plus tard, Jeanne était assise dans une chaise longue. Sur sa chemise de nuit, était jeté un négligé arachnéen. Elle avait enfilé une paire de mules à talons hauts. Ses cheveux avaient été recoiffés et son maquillage soigneusement refait. Elle était dans l'état d'euphorie d'une femme qui est parfaitement propre, parfumée, pomponnée et habillée de façon excitante.

On lui avait changé son lit. La pièce ne sentait plus la maladie. Et Jeanne trouvait que cela augmentait considérablement son sentiment de bien-être. Elle se sentait bien chez elle.

Elle était seule. Winnie était allée inviter M. Salomon à dîner avec son hôtesse-pupille. Jeanne poussa un soupir de satisfaction. (On se sent mieux, pas vrai, chérie ?) (Dieu, oui ! Mais pourquoi avez-vous perdu votre sang-froid ?) (Allons ! Eunice, je n'avais pas l'intention de la séduire) (Menteuse ! Hypocrite ! Vieillard salace ! Elle était toute prête à céder. Et puis vous vous êtes dégonflée. Peuh !) (Bêtises ! On ne tire pas les canards quand ils nagent.) (Mon œil ! Jeanne, écoutez votre grande sœur... L'amour n'est pas la chasse, c'est un moyen d'être heureux. Il n'y a rien de plus exaspérant pour une femme que d'être sur le point de céder... et qu'on la laisse en plan.) (Eunice ! On ne vous a jamais laissée en plan comme ça ! Ce n'est pas croyable.) (Ça arrive à chacune d'entre nous, Jeanne. Les hommes sont des poules mouillées. Si nous, les femmes, n'étions pas si consentantes, si nous ne les prenions pas quasiment par la main, ce serait la fin de l'espèce.)

(Hum ! Vous en savez plus sur les femmes que moi...)

(Détendez-vous, patron. Être femme est plus facile qu'être un homme... et cent fois plus amusant. Je vous apprendrai à être une femme du vingt et unième siècle... vieille canaille. Avec votre cerveau et mon corps, nous faisons une belle équipe. Nous nous en tirerons bien.) (J'en suis sûre, ma chérie.) (La première chose dont nous avons besoin, c'est d'une bonne femme de chambre et c'est un oiseau rare.) (Eunice, avons-nous besoin d'une femme de chambre ? Vous vous débrouilliez bien toute seule) (Oui, et j'étais votre secrétaire. Mais vous, vous n'avez pas l'habitude, patron. Vous aviez un valet de chambre.) (Bien sûr. Mais j'étais très vieux et les événements m'ont forcé à en prendre un. Cela ne me plaisait pas plus de dépendre d'une secrétaire... du moins jusqu'à votre arrivée.)

(Cher patron ! Jeanne, nous aurons besoin d'une femme de chambre. Mais pas d'une secrétaire. Je peux me débrouiller. Et merci

de m'avoir ramené Betsy ; je me sens bien rien que de la revoir... Je parle de mon sténo-bureau, c'est le petit nom d'amitié que je lui donne.)

(Betsy ? moi j'y pensais toujours comme à une pieuvre.)

(Quel vilain nom pour une machine si gentille, si respectable et si bien élevée ! Patron, heureusement que le contact n'est pas mis ; si Betsy vous avait entendu, elle en aurait eu de la peine.)

(Eunice, ne soyez pas stupide ! Je me demande pourquoi Jake traîne tant !)

(Leçon numéro deux de "comment être une femme" : les hommes sont toujours en retard, mais vous, jamais, jamais, jamais, notez-le bien... parce qu'ils sont tellement fiers de leur exactitude... Au fait, vous n'aviez pas tout à fait promis à Winnie de rester dans cette chaise longue, quand elle vous l'a ordonné.) (Bien sûr que non ! Parce que ça pouvait me déplaire à un moment ou un autre. Et ça vient...) (Patron, je veux essayer Betsy.) (Hein ? Mais je ne connais rien aux sténo-bureaux.) (Nous verrons bien !)

Elle alla jusqu'au sténo-bureau (Eh bien, Eunice, dans quel sens joue-t-on de cet instrument ?) (DouceMENT, patron. Le corps se souvient.)

Adroites, ses mains effleurèrent les touches, mirent le microphone en position, retrouvèrent les commandes.

(Comment diable ! Eunice...) (Ne me posez pas de question, chéri... Regardez Betsy, elle ronronne comme un chaton ; elle est toute contente de me retrouver.) (Moi aussi, j'étais contente de vous retrouver. Mais voyons, Eunice, cette machine... euh ! Betsy, elle est connectée avec l'annexe de la Bibliothèque du Congrès à Saint Louis, n'est-ce pas ?) (Bien sûr. Elle est reliée au réseau d'interconnexion des bibliothèques mais vous pouvez parfaitement limiter vos recherches à une seule d'entre elles.) (Mieux vaut n'en interroger qu'une. Je veux trouver tout ce qu'on sait sur la mémoire et comment elle fonctionne.) (Très bien. Ça m'intéresse aussi. Je pense que ma mémoire est pleine de trous. Je n'en suis pas sûre. Mais pour une recherche bibliographique, mieux vaut laisser Betsy se débrouiller toute seule avec les préprogrammes. Demander les références, puis les résumés, puis les articles sélectionnés parmi ceux-ci... sans quoi sur une question aussi générale, on nous transmettrait des milliers de bouquins et Betsy les avalerait jusqu'à en attraper une occlusion intestinale. À ce moment, elle se bloquerait et il faudrait tout effacer de sa mémoire temporaire.)

(Vous savez comment faire, moi pas. Ajoutez une restriction : ne pas s'empoisonner avec les théories behaviouristes. Je sais tout ce qui m'importe sur Pavlov et ses robots : notamment que, chaque fois qu'un chien salive, un psychologue behaviouriste doit agiter une

cloche.)

(Très bien. Dites-moi, patron, pouvons-nous dépenser encore un peu d'argent ?) (Allez-y ! Que voulez-vous, chérie ?) (Faisons faire par Betsy une enquête de super-première classe sur moi. Sur Eunice Branca... le moi que j'étais.) (Pourquoi mon amour ? Si jamais vous avez vendu des secrets d'État, on ne peut plus vous juger maintenant.) (Parce que j'aimerais bien boucher certains de ces trous que j'ai dans ma mémoire... et puis on pourrait peut-être bien découvrir des choses que je vous ai dites depuis mon retour et qui n'étaient pas dans le rapport de la Sécurité que vous aviez eu sur moi originellement. Ainsi vous sauriez... et vous pourriez cesser de vous demander si je ne suis qu'un produit de votre imagination.)

(Eunice, si je suis fou, la seule chose qui m'inquiète c'est qu'un de ces foutus réducteurs de tête de psychanalystes n'arrive à me guérir. Dans ce cas-là, vous m'abandonneriez.)

(C'est gentil comme tout, ce que vous venez de dire là, patron. Mais je ne partirai pas, je vous l'ai déjà promis.)

(Et même si je suis fou, je n'en suis que mieux adapté au monde actuel. Eunice, vous souvenez-vous de quoi que ce soit entre le moment où vous avez été tuée et celui où vous vous êtes réveillée ici ?)

La voix intérieure resta un moment silencieuse (Pas vraiment. Il y a eu des rêves, et je pense que vous deviez être dedans. Mais il y en a un qui ne ressemblait pas à un rêve. Il semble aussi réel que cette pièce. Mais si je vous le dis, vous penserez que c'est moi qui suis folle.)

(Si c'était, cela ne retirerait rien à votre charme, ma chérie.) (Bon ! Mais ne riez pas de moi, Jeanne. Pendant le temps que j'étais partie... j'étais... là-bas. Il y avait un vieux, vieux bonhomme avec une grande barbe blanche. Il tenait un grand livre. Il le regarda, puis me considéra et me dit : "Ma fille, vous avez été bien vilaine. Mais pas tant que ça tout de même. Et je vais vous donner une seconde chance".)

(Un rêve, Eunice. De l'anthropomorphisme venu directement du catéchisme de votre enfance.) (Peut-être, patron. Mais je suis ici, et, de fait, j'ai cette seconde chance.)

(Oui. Mais ce n'est pas Dieu qui vous l'a donnée, Eunice, mon Eunice, je ne crois ni à Dieu ni à diable.)

(Bien... mais vous n'avez pas été mort, vous ; moi, si. Vraiment, je ne sais pas à quoi je crois, je pense que je n'ai pas été morte assez longtemps pour le savoir. Mais est-ce que ça vous gênerait si nous priions de temps à autre ?)

(Vingt dieux !)

(Voyons, Jeanne, ce n'est pas tant demander !)

(Bon ! bon ! Si c'est dans une belle église, avec de la bonne musique et que le sermon ne dure pas plus de dix minutes.)

(Oh ! je ne parlais pas d'église. Je voulais dire : prier en nous, pour nous, Jeanne. Je vous apprendrai.)

(Bien ! Tout de suite ?)

(Non. Je veux lancer cette demande d'enquête. Vous, pensez à quelque chose d'autre pendant ce temps-là... à Winnie, par exemple toute glissante dans la mousse de savon.)

(Que voilà une sainte pensée ! Bien meilleure que n'importe quelle prière !) (Vieux cochon ! Que pouvez-vous en savoir ? Je parie que vous n'avez jamais prié de votre vie !) (Oh ! mais si, ma chérie. Mais ce jour-là, Dieu était parti à la pêche.) (Alors, pensez à Winnie.)

Elle s'affaira pendant plusieurs minutes au sténo-bureau. Puis elle tapota affectueusement la machine et coupa le courant. (Alors ? Ça a marché ?) (Qu'est-ce qui a marché ?) (De penser à Winnie, satire !) (J'ai profité de la paix et du calme inhabituels que vous m'aviez octroyés pour contempler les merveilles de l'univers.) (Quoi ?) (J'ai pensé à Winnie.) (Je le savais bien, j'étais avec vous. Jeanne, pour une fille qui, en un certain sens, est vierge, vous avez une de ces imaginations !...) (Oh ! vous dites sûrement ça à toutes les filles.) (La vérité toute nue, Jeanne ma douceur, c'est qu'avec votre imagination, j'attends avec impatience de nous voir mener votre vie « activement féminine ». Dans toutes les galipettes que j'ai pu faire... je n'ai jamais vu un homme ou une femme me prendre de la manière que vous étiez en train d'imaginer.) (Oh ! J'ai appris celle-là d'une honnête ménagère quand j'étais adolescent. Une femme tout à fait charmante.) (Hmm ! Faut-il croire que je serais née trop tard dans un monde trop vieux ?) (C'est bien ce que j'ai essayé de vous faire comprendre. Bien ! Et ces instructions, vous les avez passées ?) (Certainement, patron. M'avez-vous jamais vue oublier quelque chose. Revenons à notre chaise longue. Je commence à nous sentir le dos raide.)

Jeanne Eunice refit les dix mètres qui la séparaient de sa chaise longue sans se rappeler qu'elle avait enlevé ses mules pour mieux sentir les pédales du sténo bureau ; le tapis épais lui caressait la plante des pieds. Elle n'aperçut ses mules que lorsqu'elle s'assit, en repliant ses jambes dans la position du lotus, si bizarre, si élégante et si étonnamment confortable. Cela ne valait pas la peine de se déplacer pour aller les rechercher.

Le ronfleur de la porte bourdonna : « C'est moi, Winnie.

— Entrez, ma chérie. »

L'infirmière obéit. « M. Salomon m'a dit de vous dire qu'il va venir dans quelques minutes. Mais il ne pourra rester pour dîner.

— Il restera. Venez ici et embrassez-moi. Qu'avez-vous dit à Cunningham ?

— Dîner pour deux, servi ici, comme vous me l'aviez commandé. Mais M. Salomon m'a semblé tout à fait résolu à partir avant.

— J'ai dit qu'il resterait. Mais s'il m'abandonne, vous viendrez dîner avec moi. Voulez-vous aller me repêcher mes mules... sur le plancher de l'autre côté du piano. »

L'infirmière alla les chercher, les rapporta à Jeanne Eunice et soupira : « Jeanne, je ne sais vraiment pas quoi faire avec vous ! Vous avez encore désobéi. Pourquoi n'avez-vous pas sonné ?

— Ne me grondez pas, chérie. Voilà, asseyez-vous sur ce pouf ; appuyez votre tête sur mes genoux et causons. Dites-moi... par hasard, n'auriez-vous pas été femme de chambre avant de prendre des cours d'infirmière ?

— Non. Pourquoi ?

— Vous avez si bien pris soin de moi dans mon bain et quand vous m'avez refait une beauté... Alors j'ai pensé... Mais je crois qu'une infirmière considérerait ce travail comme au-dessous d'elle, quel que soit le salaire. Cependant le docteur Garcia insiste pour que je conserve une infirmière une fois qu'il aura quitté cette maison. Vous savez bien que je n'ai pas besoin d'infirmière. Mais le docteur va insister. En réalité, j'ai besoin d'une femme de chambre. Je ne serai pas tout de suite capable de m'habiller toute seule... les vêtements féminins sont si différents... sans parler du maquillage... ou du shopping ! Combien vous paie-t-on actuellement, Winnie ? »

L'infirmière le lui dit.

« Mon Dieu ! Pas étonnant qu'on parle tout le temps de la pénurie d'infirmières. À ce prix-là, je ne pourrais même pas me payer un garde d'intérieur ! Que diriez-vous de rester ici officiellement comme infirmière ? En réalité, vous me servirez de femme de chambre à trois fois votre salaire actuel, avec ce que vous voulez, payé de la main à la main de telle sorte que vous n'ayez pas besoin de le déclarer. »

La petite rouquine la regarda : « Comment m'habillerez-vous, Jeanne ?

— Comme vous voudrez. Votre uniforme blanc d'infirmière si c'est ce qui vous plaît – puisque, pour le docteur Garcia, vous serez mon infirmière. Ou n'importe quoi. Il y a une chambre de l'autre côté de cette porte où mon valet de chambre dormait autrefois. Avec une jolie salle de bains... et une autre pièce par derrière que nous pouvons faire repeindre pour la transformer en living-room. Vous pourrez décorer ces trois pièces à votre goût. Ce seront vos appartements privés. »

(Patron, vous vous rappelez ? On ne tire pas les canards quand ils sont sur l'eau.)

(Ça va, Eunice !) (Oh ! je vois bien les avantages. Mais vous mettez Winnie juste de l'autre côté de la porte... Elle sera dans votre

lit avant même que vous n'ayez eu le temps de dire « Sapho ». Vous ne tenez peut-être pas à avoir d'hommes dans votre vie. Moi, si.) (Pas de bêtises ! Elle pense déjà à l'argent. Si elle accepte la place, elle se remettra à me donner du "Mademoiselle".)

« Mademoiselle Jeanne ? Ce sera vraiment mon appartement ? Je pourrai recevoir ?

— Bien entendu, ma chérie. Vous y mènerez votre vie privée. Et Cunningham vous enverra la femme de ménage. Tout le service sera assuré. Vous pourrez prendre le petit déjeuner au lit. Ou ne jamais y mettre les pieds, si vous préférez.

— C'est merveilleux ! Je partage une chambre avec deux autres filles... et le loyer est fantastique sous prétexte que c'est dans une enclave. Nous avons la sécurité... mais je ne suis jamais seule.

— Winnie. Regardez-moi en face et soyez franche. De l'autre côté, il y a, je crois bien, un lit à une place. Voulez-vous que je le fasse remplacer par un vrai grand lit ? »

La jeune fille rougit : « Ce serait épatant !

— Alors ne rougissez pas. Je ne saurai pas si vous avez des visiteurs... à moins que vous ne me le disiez : cette porte est insonorisée. Bien sûr, il faudra qu'à la porte, vos visiteurs montrent patte blanche et soient fouillés pour voir s'ils n'ont pas d'armes... comme on fait dans toutes les enclaves... mais cela signifie simplement que vous devrez vous porter garante pour eux auprès du chef de mes gardes lors de leur première visite. Pour le reste, je ne veux rien savoir, à moins que vous ne décidiez de m'en parler. Tous les gens de cette maison reçoivent des amis. La sécurité, c'est l'affaire du chef de mes gardes, pas la mienne.

— Mais faudra-t-il qu'il montre sa carte d'identité ?

— Voulez-vous dire qu'il préférerait ne pas montrer sa carte ? Est-il marié ou quelque chose comme ça ? »

Winnie piqua un nouveau fard et se tut. Jeanne Eunice poursuivit : « Cela ne regarde personne, ma chérie. Ici, c'est une maison particulière, pas un camp gouvernemental. Vous vous portez garante et cela suffit. Le chef O'Neil n'a aucune confiance dans les cartes d'identité, elles sont trop souvent fausses. Mais il a l'œil. Alors, vous restez ? Que choisissez-vous d'être : dame de compagnie, secrétaire particulière ou infirmière à domicile ?

— Femme de chambre. Si je dois l'être, autant que le reste de la maisonnée me connaisse comme telle, et habillée en femme de chambre. Quelle sorte d'uniforme ?

— Comme vous voudrez. Mais ne vous peignez pas trop. Mauvais pour votre peau.

— Je sais. Je suis une vraie rousse : vous avez remarqué ? Je ne peux même pas prendre de bains de soleil. Je pensais à une petite jupe

noire plissée avec un tablier blanc de dentelle de la taille d'une assiette ; une petite coiffe : blanche avec un ruban noir ; et des talons haut. J'aurai l'air d'une vraie femme de chambre.

— Vous serez à croquer. Et tout cela pour que votre petit ami vous voie dans cette tenue ?

— Pour qu'il puisse me l'enlever », dit-elle en souriant. (Bravo !) (Eunice vous ne pensez qu'à ça.) (Vous devez bien le savoir, ma chérie, c'est votre cerveau, après tout.)

Quelques instants plus tard, Winnie annonçait M. Salomon. Elle lui céda la place. L'avocat vint vers Jeanne solennellement ; prit la main qu'elle lui tendait et s'inclina. « Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

— Déçue, lui répondit Jeanne fraîchement, parce que mon plus cher et mon plus vieil ami n'a pas le temps de dîner avec moi le premier jour où je suis debout. Mais physiquement, je me sens bien. Faible, mais ça, il fallait s'y attendre.

— Êtes-vous sûre de ne pas en faire trop ?

— J'en suis sûre. Mon pouls et ma respiration sont enregistrés là, de l'autre côté. Si je n'allais pas bien, quelqu'un ferait irruption dans cette chambre et me dirait de me mettre au lit. Vraiment, je vais bien, Jake... Mais vous, mon vieil ami ? J'ai été terriblement inquiète.

— Oh ! ça va. J'ai été ridicule, Jeanne.

— Pas ridicule du tout... Et je suis sûre qu'Eunice le sait bien. » (Attention, patron !) (Chut !) « Vous ne pouviez lui rendre plus juste hommage que ces honnêtes larmes. » Jeanne sentit les larmes lui monter aux yeux ; elle les encouragea à perler tout en faisant semblant de les ignorer. « C'était une douce et courageuse fille, Jake ; et j'ai été extrêmement touchée de savoir que vous appréciez autant que moi ses merveilleuses qualités... Jake, asseyez-vous donc. Rien que pour un moment. J'ai quelque chose à vous demander.

— Bien... bien... Je ne peux rester longtemps.

— Approchez cette chaise et regardez-moi. Un verre de xérès ? Le docteur dit que je peux en prendre... et, moi, je trouve que j'en ai besoin. Me ferez-vous l'honneur de nous le verser ? »

Jeanne attendit que l'avocat eût rempli leurs verres et se fût assis. Elle leva son verre en gonflant sa poitrine et en laissant les panneaux translucides de sa chemise de nuit accomplir leur mission perverse. « Portons un toast, Jake... non, ne vous levez pas. Le même toast, Jake... toujours le même, chaque fois que vous et moi boirons ensemble... mais silencieusement. » Elle but une gorgée et reposa son verre.

« Jake !

— Oui, Jean...

— Jeanne, s'il vous plaît. Je ne peux plus être Jean. Jake, vous savez que je n'espérais guère survivre à une telle opération ?

— Oui, Jean... Jeanne.

— J'en étais certaine. Jake, regardez-moi dans les yeux. Savez-vous, au fond de vous-même, que je préférerais être mort... plutôt que d'avoir survécu ainsi... à ses dépens, à elle ! Faut-il que je vive une nouvelle vie à me haïr ? »

Salomon leva les yeux et la regarda en face. « Oui, Jeanne. Je le sais, mais ce n'est pas de votre faute... vous ne devez pas vous détester. Eunice ne le voudrait surtout pas !

— Je le sais. Jake, chacun de nous deux aurait préféré donner sa vie plutôt que de voir cela arriver. Et je ne pense pas que j'aurais pu supporter tout cela si vous n'aviez pas été là. Regardez-moi : un corps adorable et jeune... et pourtant je suis un vieillard de quatre-vingt-quinze ans sans ami, sauf vous.

— Vous vous referez des amis.

— Je me demande si je le pourrai. Je me sens comme le Juif errant, vivant au-delà du temps qui lui était alloué... Et une question se pose pour moi. Jake, y a-t-il la moindre possibilité que le mari d'Eunice ait été pour quelque chose dans sa mort ? Cette récompense... aurait-elle pu le tenter ? »

(Patron, patron, vous déraillez.) (Navrée, ma chérie, plus que je ne saurais dire, mais je veux avoir une preuve.)

« Jake aurais-je pu inspirer un meurtre ? »

L'avocat secoua la tête. « Vous n'avez rien inspiré du tout. J'avais pris toutes les précautions en rédigeant mon annonce. Si vous aviez la moindre responsabilité, je la partagerais. Et il n'y en a aucune.

— Qu'en savez-vous ? » (Laissez tomber, patron, je vous en prie.)

« M. Branca était à Philadelphie, chez sa mère. » (Vous voyez bien, patron.) « Je devais le retrouver pour avoir sa signature postmortuaire. Il m'a fallu trois jours, pendant lesquels on vous avait mis tous les deux en conserve en attendant l'opération. Joe Branca ne savait pas qu'Eunice était morte...

— Trois jours ? Mais on ne m'en a rien dit.

— Pour gâcher la mort d'Eunice ? Vous êtes fou ? Vous étiez inconscient. Garcia vous avait mis sous narcose dès que je lui avais appris qu'un corps allait être prêt. Jean, Jeanne ! Je vous ai haï à ce moment d'être vivant alors qu'elle était morte. Mais j'ai tenu bon ! Pour elle, d'abord.

— Vous me haïssez encore ?

— Hein ? » Salomon la regarda, chagriné. « Non, vous êtes non seulement mon vieil ami dont les qualités ont toujours passé les défauts... » Salomon réussit à sourire. «... Parfois tout juste ; mais vous êtes aussi le seul lien qui me reste avec elle.

— Oui. Mais vous me trouverez de meilleure humeur, maintenant, Jake. Il m'est plus facile de sourire, plus facile d'être patiente, que dans cette vieille carcasse pourrissante. Pour en revenir à Joe Branca... Bien sûr, il était à Philadelphie... Mais est-ce qu'il n'aurait pas pu arranger le coup ?

— Non.

— En êtes-vous certain ?

— Certain, Jean... Jeanne. C'est ce million de dollars qui vous tracasse. Quand on a retrouvé Joe Branca, j'ai dû aller le voir. D'abord il n'a pu croire à la mort d'Eunice. Puis il a bien dû accepter le fait. Mais je n'ai pu lui faire signer l'autorisation qu'après lui avoir fait signer un autre document dans lequel il renonçait à l'argent. Le dépositaire – la Chase Manhattan – reçut de Joe l'ordre de virer la somme au Club des Sangs Rares – c'était son idée – en souvenir d'Eunice Evans Branca. » (Patron, j'en pleure.) (Nous pleurons tous.) (Mais, patron... Joe doit crever de faim.) (Nous nous occuperons de lui.)

Elle soupira : « Eh bien ! Alors ! que le diable m'emporte !

— Il vous emportera peut-être. Mais sûrement pas Joe Branca ! C'est un drôle de type, Jeanne. Je n'ai même pas pu lui faire accepter une petite somme. Il a insisté pour payer lui-même l'enregistrement des actes, et cela lui a coûté presque tout l'argent qui lui restait.

— Jake, il faut s'occuper de lui.

— Je crains que ce ne soit guère possible, Jeanne. À sa manière, il est aussi fier qu'elle l'était. Mais j'ai fait quelque chose. Pour le retrouver, j'ai obtenu l'autorisation du tribunal d'ouvrir leur studio... c'était indispensable. Une vieille lettre de sa mère nous a permis d'avoir une idée de l'endroit où il se trouvait. J'ai appris que le terme allait arriver à échéance... l'agent de location pensait qu'après sa mort à elle, lui ne pourrait plus payer. J'ai réglé le trimestre et dès mon retour de Philadelphie, j'ai acheté le bail. Aussi longtemps que Joe voudra rester là, il n'aura pas de loyer à payer. Enfin, j'ai réussi à localiser son compte en banque et je me suis arrangé avec un juge ami pour qu'il puisse y disposer d'une somme lui permettant de manger pendant deux ans sans avoir à se faire de souci. » (Elle sera envolée en deux mois, patron ! Joe ne comprend rien à l'argent.) (Ne vous inquiétez pas, chérie. Jake et moi, nous nous en occuperons.)

Elle soupira : « Je suis rassurée, Jake, mais inquiète pour son mari. Il faudra que nous le surveillions. Il doit bien y avoir un moyen de le subventionner sans qu'il s'en aperçoive.

— Nous nous en occuperons, Jeanne. Mais Joe Branca m'a appris – à mon âge ! – qu'il y a des choses que l'argent ne peut acheter...

— Encore un peu de xérès ? Pouvez-vous m'en donner encore une goutte ? Si vous ne voulez pas rester, je vais demander qu'on me

couche et je dormirai tout de suite. Je sauterai le dîner.

— Mais il faut manger, Jeanne. Il faut reprendre des forces. Si je reste, mangerez-vous ? »

Elle lui dédia le sourire le plus ensoleillé d'Eunice : « Bien sûr, mon cher Jake. Merci ! »

Le dîner fut servi sans façon par Cunningham et deux valets. Jean fit de son mieux pour tenir son rôle d'hôtesse gracieuse et charmante... Tout paraissait si merveilleux ! Elle attendit jusqu'à ce que le café eût été servi, pour revenir aux questions personnelles.

« Jake, demanda-t-elle, quand serai-je prête pour aller devant le tribunal me faire relever de votre tutelle ?

— Dès que vous vous sentirez assez bien. Vous êtes pressée ?

— Non. Je serais parfaitement satisfaite si vous restiez mon tuteur tout le reste de ma vie. »

Son avocat sourit : « Jeanne, vous pouvez espérer vivre beaucoup plus longtemps que moi... Une fois que la Cour aura mis fin à nos relations de tuteur à pupille, il n'y a aucune raison pour que vous ne repreniez pas la direction de vos affaires. » (Jeanne ! Changez de sujet : il essaie de nous quitter.) (Je le sais bien ! Calmez-vous !) (Dites-lui un peu votre prénom.) « Jake, mon cher Jake... Ne préféreriez-vous pas me voir, telle que je suis maintenant ? »

L'avocat ne répondit pas. Elle poursuivit : « Ne vaut-il pas mieux s'habituer à ce qui est, que de s'en détourner ? Eunice ne souhaiterait-elle pas que vous restiez. » (Pas trop fort, sœurlette, il désire rester.)

« Ce n'est pas si simple, Jeanne...

— Rien n'est jamais si simple. Mais je ne pense pas que vous puissiez vous dérober... pas plus que moi. Car je ne puis cesser d'être ce que je suis – son corps et mon cerveau – et vous le saurez toujours. Tout ce à quoi vous réussiriez en me quittant, ce serait de me priver d'un ami et du seul homme sur terre à qui je puisse me fier totalement. Que faut-il faire pour changer officiellement de nom ?

— Hein ?

— Vous m'avez bien entendu. Techniquement, c'est un changement de sexe. Non ? Il faut faire constater par un tribunal quelque chose comme ça, et le notifier à l'état-civil ? »

Salomon regagna sa peau de juriste : « Certainement, Jeanne. Dans notre pays, chacun est libre de choisir son nom, sans demander la permission à quiconque, tant qu'il n'y a pas intention de nuire, de tromper, d'échapper à ses responsabilités, ou aux impôts, etc. Vous pouvez vous faire appeler Jeanne ou Jean ou n'importe quoi. Mais, dans votre cas, un changement de nom officiel est préférable. Mieux vaudrait cependant attendre que vous ne fussiez plus sous ma tutelle. En tout cas, *de facto*, votre nom est d'ores et déjà ce que vous dites

qu'il est.

— Alors mon nom est maintenant Jeanne Eunice Smith. »

Salomon en renversa son verre de porto. Il resta un long moment à s'affairer pour essuyer les dégâts. « Jake, laissez, cela n'a aucune importance. Je ne croyais pas vous causer un choc. Ne voyez-vous pas la nécessité de ce nom ? C'est un hommage que je lui rends, la reconnaissance publique de ma dette envers elle. Puisque je ne pourrai jamais la payer, je veux que cela soit publié, affiché, visible pour tous. De surcroît, quatre-vingt-quinze pour cent de mon nouveau moi viennent d'Eunice. Il n'y a que cinq pour cent du vieux Jean rebaptisé Jeanne, et cette portion-là, personne ne la voit. Il n'y a que les chirurgiens qui l'ont aperçue. Enfin et surtout, mon cher Jake, regardez-moi bien... si jamais vous oubliez cette portion du vieux Jean et que vous m'appeliez Eunice, cela me flattera et me fera plaisir. Et chaque fois qu'il vous plaira de m'appeler Jeanne Eunice, cela me rendra heureuse car je serai certaine que vous l'avez fait intentionnellement et que vous m'acceptez telle que je suis.

— Très bien... Jeanne Eunice. »

Elle sourit : « Merci, Jake. Je me sens plus heureuse que je ne l'ai jamais été depuis que j'ai appris qui j'étais. J'espère que vous aussi.

— Hum ! Oui. Je pense. C'est une bonne chose... Jeanne Eunice.

— Jake, y a-t-il vraiment une raison pour que vous alliez à votre Havre de Grâce, ce soir ?

— Mon Dieu ! Jeanne, Jeanne Eunice, j'ai déjà passé deux nuits ici.

— Pensez-vous que trois useront mon sens de l'hospitalité ?

— Je n'habite plus si loin. J'ai mis ma maison en vente. J'ai pris un appartement au Club Gibraltar. Il se trouve dans le centre. Le service y est bon, et l'on a aucun des ennuis des maîtres de maison.

— Je vois. Oh ! il faudra me rappeler de démissionner du club. »

Elle sourit : « Ils ne me laisseraient plus dépasser le salon de réception des dames... maintenant ! »

L'avocat répondit tranquillement : « J'ai pris la liberté de vous radier après qu'on m'eut confié votre tutelle. »

Elle éclata de rire, satisfaite : « Moi ? Quand je pense que j'étais membre fondateur ! Me voilà, femme, devenue un humain de seconde classe. Jake, mon cher, il va falloir que je m'habitue à bien des choses !

— Je suppose, Jeanne Eunice.

— Aussi aurai-je besoin de vous plus que jamais. Où avez-vous passé la nuit dernière ?

— Dans la chambre brune.

— Cunningham baisse. Il aurait dû vous mettre dans l'appartement vert.

— Mais celui-ci a été utilisé pour mettre tout l'équipement hospitalier et pharmaceutique.

— Nous n'avons plus besoin de cet attirail, Cunningham va s'en occuper tout de suite. C'est votre appartement.

— Jeanne Eunice, qu'est-ce qui vous fait penser que je vais m'installer ici ? Il n'en est pas question.

— Je n'ai pas dit que vous alliez vous installer ici. J'ai dit que l'appartement vert était pour vous, que vous restiez ici une nuit ou un an. Hubert, mon ancien valet de chambre est-il toujours dans la maison ?

— Oui. C'est lui qui s'est occupé de moi ces deux dernières nuits.

— À partir d'aujourd'hui, il s'occupera de l'appartement vert et il prendra soin de vous. Jake, vous feriez bien d'apporter une partie de votre garde-robe ici.

— Sacrebleu ! Jeanne Eunice ; il faut que je veille à votre réputation...

— Ma quoi ? Ma réputation... de femme ? Je doute d'en avoir d'autre que d'être un phénomène de foire. Cela ne me gêne pas. Quant au qu'en-dira-t'on, j'ai l'impression qu'il est mort et que les nouvelles générations s'en moquent complètement. »

Jake Salomon dit rêveusement : « Je pense que vous avez raison, Jeanne Eunice. Mais vous, vous savez que je ne dois pas vivre sous votre toit. Et moi aussi, je sais que ça ne se fait pas.

— Jake, je n'essaie pas de vous forcer ; pas plus que je n'essaie de vous compromettre...

— Quoi ! moi ? Mais c'est à votre réputation que je pense. Au moins parmi vos domestiques.

(Oh ! le vieil hypocrite ! Demandez-lui de vous parler de la fois où il m'a bourrée dans un vestiaire pendant que Cunningham était presque dans notre dos. Allez, je vous défie de lui en parler.)

« Jake, c'est bien gentil de votre part ; mais je me fiche éperdument des ragots de cuisine. Maintenant, j'ai un vrai chaperon, une femme de chambre de dame respectable. Elle dormira juste de l'autre côté de cette porte. La chambre d'Hubert. Si vous en avez envie, je peux la faire assister en tiers à tous nos entretiens et nos petits dîners. (Hé ! Qu'est-ce ceci ? Vous voulez mêler Winnie à vos histoires ? Elle, elle marcherait sûrement, mais Jake n'aime pas les partouzes. Attention, chérie.) (Cessez de me harceler.)

L'avocat s'étonna : « Quoi ! vous avez déjà engagé une femme de chambre ? Je sais bien que vous n'avez jamais aimé perdre du temps... Ou bien avez-vous simplement modifié les différentes fonctions de votre personnel domestique ?

— Un peu les deux, Jake. J'ai devancé le désir du docteur Garcia de m'imposer une infirmière diplômée... j'ai donc persuadé l'une des

infirmières de rester avec moi et de me servir aux deux emplois. Winnie, vous l'avez vue... la petite rouquine.

— Peut-être bien. »

(Peut-être bien, qu'il dit ! Tous les hommes sont des hypocrites. S'il ne lui a pas peloté les fesses, au moins, il y a sûrement pensé.)

« Je suis très heureuse qu'elle ait accepté. J'ai utilisé avec elle l'argument habituel – les gros sous – mais j'ai eu soin de ménager sa fierté professionnelle. Elle sera mon infirmière et me fera la faveur de s'occuper de moi comme une femme de chambre. Je pense qu'elle est couchée. Mais je peux l'appeler pour qu'elle vienne nous servir de chaperon ?...

— Quoi ! Ne soyez pas stupide, Jeanne Eunice. Vous faites une montagne d'une taupinière.

— Il me semble que c'était plutôt vous, Jake. Je me sens vulnérable en tant que femme... Mais avec vous je me sens en sécurité... et pas du tout, quand vous êtes loin. Jake, je ne peux exiger que vous habitiez ici... mais ne pouvez-vous voir quelle faveur vous m'accorderiez en acceptant. L'appartement vert est grand. Apportez-y tout ce dont vous pouvez avoir besoin pour diriger vos affaires et les miennes. Il y a toute la place nécessaire pour les classeurs et les livres. Jake, je n'ai pas plus besoin de cet énorme mausolée que vous n'aviez besoin de votre maison. Mais si j'essayais de le vendre, je n'en tirerais pas dix pour cent de ce qu'il m'a coûté. Je l'ai fait construire au plus fort des Années d'Émeutes. C'est une assez jolie forteresse, mieux défendue que les casernes de la police. Jake, je veux que vous veniez vivre ici. Je me sentirai heureuse et en sécurité si vous viviez sous le même toit que moi. Et ne vous inquiétez pas pour ma réputation... Quant à vous, la présence de Winnie protégera la vôtre. Surtout, ne pensez pas à ces vétilles que sont les dépenses de la maison ; fermez les yeux et signez. Mais n'hésitez pas à balancer Cunningham, si le service n'est pas absolument parfait. C'est le prix qu'il doit payer pour pouvoir me voler à son aise. Au fait, le chef de mes gardes me vole, lui aussi. Je pense qu'il partage moitié-moitié avec Cunningham. Je n'ai jamais essayé de savoir quel était leur accord : cela aurait pu les gêner. »

Salomon sourit : « Jeanne Eunice, pour une jeune et ravissante femme, vous ressemblez étrangement au vieil homme cynique que j'ai connu autrefois.

— Vraiment, cher Jake ? Il va falloir apprendre à ne plus en avoir l'air et tâcher de me comporter comme une vraie dame. Si je peux. Pour l'instant, je crois que je me sens comme une dame qui a été malade et qui n'est pas encore complètement rétablie. Je ferais mieux de me remettre au lit. Voulez-vous m'aider ?

— Oh ! je vais appeler l'infirmière.

— Jake, Jake, cessez de vous énerver à cause de mon corps. Donnez-moi votre bras. Je peux me mettre debout, si vous m'aidez et marcher jusqu'à mon lit, si vous me laissez m'appuyer sur vous. »

Salomon céda, lui tendit les deux mains pour l'aider à sortir de son fauteuil et lui donna le bras pour la reconduire à son lit. Jeanne Eunice, enlevant son négligé, s'y glissa rapidement. « Merci, Jake. Prendrez-vous le petit déjeuner avec moi ? Ou le déjeuner, si vous voulez dormir tard ?

— Hum ! le déjeuner, Jeanne Eunice.

— Je vous attends. » Elle lui tendit la main. Il la prit, s'inclina... hésita un peu, puis la baisa.

Jeanne Eunice garda sa main et la tira. « Venez plus près, cher Jake. » Elle lui prit le visage entre ses deux paumes : « Vous l'aimiez ?

— Oui.

— Moi aussi.

— Je le sais.

— Dites mon nom... mon nouveau nom.

— Jeanne... Jeanne Eunice.

— Merci, Jake. » Doucement, elle l'attira vers lui, l'embrassa doucement sur les lèvres. « Bonne nuit, mon cher, cher ami.

— Bonne nuit, Jeanne Eunice... » Et il la quitta.

(Jeanne, petite coureuse ! Vous le pressez trop.) (Moi ! pas du tout !) (Mon œil. L'espace d'une seconde, j'ai cru que vous alliez le tirer dans le lit.) (Ridicule !) (Et vous vous pressez trop, vous-même.) (Eunice, cessez de chicaner. J'aurais toujours pu me dégager à la dernière seconde. Je me suis aperçue que ça ne me faisait aucun effet. Après tout, on connaît beaucoup de civilisations dans lesquelles les hommes embrassent des hommes... juste par amitié.)

(Au cas où vous ne l'auriez pas encore remarqué... vous n'êtes plus un homme... vous êtes un mélange.) (Je l'ai remarqué. Mais il fallait que je le fasse. C'était un geste symbolique. Il fallait que je montre à Jake qu'il pouvait me toucher et m'embrasser pour me souhaiter bonne nuit... sans que cela prît pour autant des dimensions de tragédie. Voilà, c'est fait.)

(Bon... Peut-être ! Mais, Jeanne, laissez-moi vous avertir, sœurlette... Jake sait embrasser infiniment mieux que ça. Il sait y faire, au point que vous vous sentez fondre à l'intérieur : ça vous prend au nombril et ça se répand dans toutes les directions.) (C'est une possibilité. Éloignée. Pour l'instant, voulez-vous vous taire un peu que nous dormions ? Je suis vraiment très fatiguée.)

Avant que le sommeil ne vînt, Winifred entra, en robe de chambre et pantoufles.

« Mademoiselle Jeanne, dit-elle doucement.

— Oui, chérie ?

— M. Salomon m'a dit que vous vous étiez couchée... Le docteur Garcia m'a recommandé de veiller à ce que votre lit soit tout à fait baissé. Et je vois qu'il n'en est rien. Comment le fait-on descendre ?

— Je le fais moi-même ; vous voyez, en bas, c'est ici, en haut, à cet endroit. Je ne dormais pas encore. Je le baisserai complètement quand vous me laisserez... et vous pourrez dire au docteur que je suis une petite fille bien sage.

— Bien ! Vous pouvez prendre ce comprimé, si vous voulez. Mais ce n'est pas une obligation...

— Je le prendrai. Je veux m'endormir tout de suite. Si vous me donnez le verre d'eau qui est là... et si vous m'embrassez pour me souhaiter bonne nuit. Sinon, je vais me mettre en colère et je sonnerai M^{me} Sloan pour lui demander de venir m'embrasser. »

La petite infirmière sourit : « Je me ferai une douce violence. »

Winifred quitta la pièce une minute plus tard. (Eh bien, Eunice. Que penses-tu de ce baiser ?) (Bien, bien, satire... disons quatre-vingts pour cent de ce que Jake sait faire.) (Vous me taquinez.) (Vous verrez bien. Winnie est douce... mais Jake a des années de pratique derrière lui. Je ne veux pas déprécier Winnie. Je croyais que vous alliez la mettre dans le lit avec nous.) (Avec M^{me} Sloan dehors, en train de surveiller notre rythme cardiaque ? Qu'est-ce que vous croyez ? Que je suis folle ?) (Oui.) (Oh ! dormez maintenant !)

Chapitre XII

À Paris comme à Montevideo, les négociations de paix se poursuivaient. Les combats aussi... symboliquement, et les morts n'allaient pas se plaindre. À Alma Ata, une « sergente » du corps de Soutien du Moral avait donné le jour, après césarienne, à un garçon à deux têtes parfaitement viable ; l'opération fut retransmise sur la Terre, et sur la Lune, par satellite aux sons d'un chœur spécialement composé sur les pensées du président Lu. À Washington, le service des impôts, agissant aux termes des directives du secrétaire au budget (loi d'urgence) de 87, annonça une surtaxe temporaire additionnelle de sept pour cent. À Los Angeles le taux des morts par le smog baissa de trois pour cent grâce aux mesures d'urgence antipollution et sous l'effet d'une forte brise du Pacifique.

Dans une grande et affreuse vieille maison lourdement décorée, M^{lle} Jeanne Eunice Smith était assise sur un tapis dans la position du Lotus près d'un grand miroir. En face d'elle, son infirmière-femme de chambre-dame de compagnie était, elle aussi, assise en lotus.

« Vous êtes bien, Winnie, chérie ?

— Très.

— Je crois que vous êtes encore plus souple que moi. Très bien. Préparons-nous pour l'exercice. Commencez, vous.

— D'accord. Mais, mademoiselle Jeanne, qu'est-ce que cela signifie ? Oh ! j'aime ça, c'est très relaxant. Mais de quel joyau, de quel lotus est-il question ? Et pourquoi ?

— Cela ne signifie rien... et tout, à la fois. Si vous tenez aux mots, cela signifie paix, amour, et compréhension et tout ce que vous pensez être bon. Mais ce n'est pas fait pour penser, chère... seulement pour être. Ne pensez pas. N'essayez même pas de penser. Soyez !

— Très bien.

— Commençons. Rappelez-vous le rythme respiratoire ?

— Om Mani Padme Oum.

(Om Mani Padme Oum. Voyez-vous cette aura autour d'elle, patron ? Elle a dû avoir une drôle de nuit !) (Taisez-vous, Eunice. Ces prières sont une idée à vous.) « Om Mani Padme Oum.

— Oh ! Mani Padme, Hum. » (Om Mani Padme, Oum.) « Om Mani Padme Oum » « Oh Mani... »

(Suffit, Jeanne.) (Si peu, mon amour ? Cela ne fait que vingt minutes à ma montre.) (Pour moi, le temps coule différemment. Nous

sommes suffisamment échauffées. Winnie est plus que prête ; il va falloir la sortir de son hypnose.)

« Om Mani Padme Oum. Winifred, Winnie chérie, entendez-moi. Le soleil se lève, nous aussi. »

La petite rousse avait conservé parfaitement la position du Lotus, la plante de ses pieds en dessus, reposant sur ses cuisses, les mains dans le giron, paumes en dessus. Elle continuait à marmonner, le souffle exactement aligné sur la prière. Mais ses yeux s'étaient réveillés, on n'en voyait plus que le blanc.

« Revenez ! Revenez, Winnie. C'est l'heure ! »

Les yeux de la jeune femme revinrent à la normale. Elle eut l'air surprise, puis sourit : « Déjà ! Il semble que cela ne fait qu'un instant... J'ai dû m'endormir.

— Cela arrive. Êtes-vous prête ? Réchauffée et détendue, vos muscles sont-ils aussi souples que du coton ?

— Euh ! oui... j'y suis.

— Alors commençons par quelques exercices simples. » Jeanne Eunice se déplia comme une fleur et se mit debout : « Critiquez-moi et je vous critiquerai. Puis, nous ferons des exercices ensemble pour finir. »

La rousse se déplia plus lentement et se mit à bâiller.

« Encore endormie, chérie ? » Winnie rougit imperceptiblement, haussa les épaules et sourit : « C'est vrai. Paul... Oh !... Heureusement, je n'ai pas dit son nom de famille.

— Je n'ai rien entendu, je me débouchais les oreilles.

— Il n'est parti qu'à deux heures et demie. Il m'a fait perdre du sommeil. Il faut dire que c'était le cadet de nos soucis.

— Je vous crois, Winnie, je ne veux pas me mêler de vos affaires... mais je suis curieuse... comme une pucelle. »

L'infirmière la regarda étonnée : « Mais... » Elle se tut.

Jeanne Eunice sourit : « Allons ! allons ! je sais ce que signifie ce "mais". Eunice Branca était mariée... et Jean Smith a été marié quatre fois, sans parler d'autres aventures. Mais Jeanne Eunice est vierge... comprenez-vous, bébé ?

— Évidemment. Vu sous cet angle.

— C'est le seul angle sous lequel je puisse considérer la chose. Je suis aussi curieuse qu'une écolière. Mais tout me raconter me laisserait encore totalement ignorante, même si vous vouliez tout me dire. Et je suis sûre que vous n'en voulez rien faire. Un jour, je pense que je finirai bien par tout apprendre par moi-même. Allons ! Ne rougissez plus et continuons nos exercices. Je vais faire les variations de la Tortue et vous m'aidez si besoin est. »

Après une heure de contorsions, d'étirements et de postures, Jeanne Eunice déclara : « Suffit. Un peu plus et nous serions en nage

au lieu de nous sentir bien. »

Le timbre aigre de la porte d'entrée se fit entendre jusque dans la salle de bains. « Bon Dieu ! dit Jeanne. Je veux dire, ciel ! Enfilez votre collant, chérie, et je vous aiderai à passer votre smock. Dites-leur rien pour aujourd'hui.

— Tout de suite. » Rhabillée en un clin d'œil, Winnie s'éclipsa.

(Comment sommes-nous aujourd'hui, Eunice ?) (Nous commençons à avoir un bon maintien) (Bon, mais dites-moi, chérie... Vous vous êtes fait de la bile pour ces rapports négatifs ?) (C'est vous qui vous en inquiétez ! Moi, je m'y attendais. Personne ne sait comment fonctionne la mémoire.) (Je pensais à ces vers... les planaires. Si vous hachez un planaire dressé et que vous le faites manger par un second, à ce moment, celui-ci semble se rappeler de ce que le premier a appris, alors...) (Patron, je me tue à vous le répéter : je ne suis pas un planaire ! Je vous ai dit, il y a déjà longtemps, que le corps se souvient et... ah ! laissons cela. Les voilà !)

« Mademoiselle Jeanne, voici le docteur Garcia et M. Salomon.

— Bien ! Mais je ne vais pas m'habiller. Nous n'avons pas encore fini. Passez-moi un négligé... c'est plus convenable.

— Je pense. Avec ceci, vous avez l'air à moitié nue au lieu de l'être tout à fait.

— Qui m'a appris à m'habiller ainsi, ma douce Winnie ? » (Non ! c'est moi.) (Sûrement, Eunice... mais elle pense que c'est elle.)

« Dites à ces messieurs que je suis prête dans une seconde. »

Jeanne Smith se tut pour se remettre une touche de rouge à lèvres. Elle prit un peigne, fit gonfler ses boucles encore maigres, mit ses mules à hauts talons, enfila son négligé et se regarda dans la psyché.

Satisfaite de son aspect (Patron, nous faisons très grue de haut vol.) (De très haut vol, j'espère. C'était une critique ?) (Pas du tout, j'applaudissais.), elle passa dans son boudoir. « Bonjour, docteur ! Hello, cher Jake ! Asseyez-vous ! Du café ? À moins que vous ne vouliez du tord-boyaux du Kentucky garanti d'origine !

— Du café dit Salomon. Vous êtes ravissante, ma chère.

— Merci, Jake.

— Jeanne Eunice, le docteur Garcia voudrait vous examiner.

— Vraiment ? Je me sens en pleine forme.

— Le docteur Garcia et moi sommes d'accord tous les deux. Il n'aurait pas été astucieux d'aller devant le tribunal tant que vous n'étiez pas rétablie complètement. Il pense que, maintenant, nous pourrions y aller.

— C'est parfait. Je suis ravie que le docteur Garcia pense que je vais bien. Voulez-vous que nous passions dans ma chambre, docteur ? Venez, Winnie. Jake, le *Wall Street Journal* est dans ce coin. »

Une fois seule avec le médecin et l'infirmière, Jeanne Eunice dit : « Eh bien, docteur. Faut-il que je m'étende sur la table de massage ?

— Non. C'est seulement pour la forme. Je vais juste vous ausculter. Voulez-vous vous asseoir et baisser le devant de votre chemise, s'il vous plaît ?

— Bien, docteur. »

Elle ne broncha pas pendant tout le temps qu'il lui appliqua le stéthoscope, toussa quand il lui dit de le faire, aspira profondément et soupira aussi bruyamment qu'on le lui demandait. Une seule fois, elle dit : « Ouille ! Excusez-moi, je suis chatouilleuse, et elle ajouta : Quelle indication cela vous donne-t-il ?

— Je vous palpais pour voir si vous aviez des ganglions. Là encore c'est pour la forme... bien qu'il y ait quelque temps que je ne vous ai examinée. » (Ça vous a fait plaisir, cocotte ?) (Vous aimez peut-être ça, Eunice ? moi, pas. J'aime qu'on s'y prenne de façon plus romanesque.) (Ne cherchez pas à égarer grand-maman, ça vous a fait plaisir.)

Le médecin s'éloigna et la regarda d'un air pensif. Jeanne Eunice lui demanda : « Êtes-vous inquiet, docteur ?

— Votre cas est unique dans les annales. J'en sais aussi peu que vous à son sujet. Jeanne, quand vous avez quitté cette maison, en qualité de M. Smith, je ne pensais jamais vous y revoir. Quand on vous a ramenée, je ne pensais pas que vous reprendriez conscience. Quand vous avez repris conscience, j'étais navré pour vous... parce que je pensais que vous resteriez paralysée du haut en bas. Et pourtant, vous voilà apparemment en pleine forme.

— Pourquoi apparemment, docteur ?

— Je ne sais pas. Nous en savons vraiment très peu sur les transplantations... et rien du tout sur les greffes de cerveau. C'est vous qui nous avez tout appris. Jeanne, depuis les deux dernières semaines, il n'y a eu aucune raison, autre que la prudence, qui ait exigé plus de surveillance pour vous que pour une femme en bonne santé, comme Winifred, par exemple. »

Il haussa les épaules. « Des deux, c'est même vous qui semblez la plus solide. Néanmoins, je parierais que Winifred, sauf accident, vivra tout le temps qui lui est imparti... tandis que vous, vous ne rentrez dans aucune catégorie. Je n'essaie pas de vous faire peur ; mais seul, un imbécile fait des prévisions basées sur l'ignorance, et je ne suis pas cette sorte d'imbécile.

— Docteur, répondit-elle calmement, vous voulez dire que ce corps pourrait rejeter ce cerveau, ou vice versa... c'est la même chose ; ou que je pourrais tomber morte de défaillance cardiaque, sans raison définie. Je le sais, j'ai lu beaucoup de choses sur les transplantations quand j'étais encore Jean Smith. Je n'ai pas peur.

— Je suis heureux de voir que vous le prenez aussi philosophiquement.

— Pas philosophiquement, docteur. Avec émerveillement et joie, et en jouissant avidement de chaque seconde.

— Bien !... Je suis heureux aussi que Winifred reste avec vous et j'espère que vous la garderez longtemps.

— Aussi longtemps qu'elle voudra. Toujours, j'espère.

— Sinon, je serais inquiet. En cas d'urgence, Winnie peut faire tout ce que je puis faire moi-même et elle aura ici à sa disposition tout ce dont elle pourrait avoir besoin. De plus, elle sait, et je veux que vous le sachiez, que je serai ici immédiatement si jamais elle m'envoie chercher. Voilà, ma chère, détachons maintenant ces pastilles de télémesure de votre peau ; on ne vous écouterait plus à distance. Mademoiselle ! Alcool et coton.

— Oui, docteur. » Winifred contourna la table de massage et fouilla dans un placard.

Le docteur Garcia détacha le minuscule émetteur : « Un petit érythème et un peu de dermatite. Cela ne se verra plus d'ici demain. Mais mon film du matin va me manquer.

— Vous dites ?

— Je ne pense pas que personne vous l'ait dit, mais tous les matins, je surveillais vos graphiques cardiaques et pulmonaires pendant que vous faisiez votre gymnastique... j'attendais que votre cœur se fatigue, ou que vous vous essouffiez. Rien. Jamais rien d'anormal. Ce n'étaient donc pas des exercices violents.

— Oh ! du yoga, avec Winnie. Je voulais seulement acquérir un contrôle parfait de mon nouveau corps, ce merveilleux corps. Laissez-moi vous montrer. »

Jeanne se leva, laissant tomber son négligé. Debout, elle porta tout son poids sur le pied gauche et tendit en parfaite extension sa jambe droite derrière elle. Puis, elle se pencha lentement en avant, de plus en plus bas, jusqu'à attraper sa cheville gauche avec ses deux mains et coller sa joue contre son mollet, la jambe droite tendue parfaitement à la verticale dans un grand écart impeccable.

Elle resta ainsi l'espace de trois inspirations contrôlées, puis posa les mains à plat par terre, leva lentement la jambe gauche pour l'amener contre la droite, les pieds pointés vers le ciel.

Puis, lentement, elle laissa ses jambes retomber vers le sol comme une fleur perdrait ses pétales... que l'Arc se fonde dans la Roue, alla plus loin, prit la posture du Diamant, genoux et coudes touchant le tapis, resta ainsi un instant et roula lentement en avant dans la posture du Lotus. « Oh ! Mani Padme, Hum » (Oh ! Mani Padme, Hum. Vous pourrez prendre votre chèque à la sortie. Pas besoin d'une seconde vision.) (Merci, Eunice. Mais j'ai eu un bon gourou, Gourou.)

(De nada, Chela.)

Le docteur Garcia applaudit : « Extraordinaire ! Incroyable ! Comme tout le reste dans votre cas. Winnie ! Vous pouvez faire ça ? »

Jeanne se redressa d'un mouvement souple : « Bien sûr ! Déshabillez-vous, petite, et montrez au docteur ! »

L'infirmière rougit comme une pivoine. « Non, je ne peux pas. Ne la croyez pas, docteur. Je ne suis qu'une apprentie.

— Bah ! Il faut à peine que je la tienne un peu. Revenez dans quinze jours, et elle le fera toute seule. Ce n'est pas dur. Il suffit d'avoir eu des vers de terre dans son arbre généalogique.

— Il semble que vous en ayez eu. Mais si ce n'est pas Winnie qui vous a appris, où avez-vous appris, Jeanne ? »

(Attention ! Patron... Il a senti quelque chose.)

« Quel âge avez-vous, docteur ?

— Euh ! Trente-sept ans.

— J'ai appris quelque quarante ans avant votre naissance. Mais je n'avais pas eu le temps de m'entretenir, répondit-elle. Puis pendant plusieurs années, je n'ai même plus eu la force d'essayer. Mais tout est revenu si facilement que je suis forcée de penser qu'Eunice Branca devait être plus forte encore que moi-même quand j'étais jeune et souple. » (Et qu'il aille vérifier ça ma douce.)

« Eh bien... je vais consigner cela dans mon dernier rapport. Votre chemise, Jeanne ?

— Merci. » Elle la prit et la tint devant elle au lieu de lui tourner le dos pour qu'il l'aide à l'enfiler : « Docteur, M. Salomon vous réglera vos honoraires et vos frais. Mais pour vous montrer ma reconnaissance, je veux ajouter quelque chose. »

Il secoua la tête : « Un médecin ne doit pas accepter plus que ses honoraires... et je vous assure que les miens sont élevés.

— Cela n'a pas d'importance, je veux. » Elle laissa tomber sa chemise. « Winnie, tournez-vous ! » Elle alla droit à lui, le visage offert pour qu'il l'embrasse.

Il hésita le temps d'un clin d'œil, puis mit ses bras autour d'elle et l'embrassa. Jeanne soupira doucement, ses lèvres s'ouvrirent et elle se serra plus étroitement contre lui.

(Ne vous évanouissez pas ! Il ne faut pas en perdre une seconde.)

(Ne m'embêtez pas, Eunice ! Je suis occupée.)

Le médecin se dégagea, reprit son souffle et la regarda. Puis il se baissa, ramassa la chemise de nuit et la lui tint. Jeanne le laissa l'aider, dit « Merci, docteur » puis se retourna et lui sourit.

« Hum ! Je crois que je puis noter que vous êtes en excellente condition physique. M. Salomon nous attend.

— Voulez-vous lui dire que je viens dans un instant...»

Jeanne attendit que la porte fût refermée. Puis elle se jeta dans

les bras de Winifred et éclata de rire sur son épaule : « Winnie, vous êtes-vous vraiment retournée ? N'avez-vous pas regardé un petit peu ? J'espère bien que si.

— J'ai tourné le dos. Mais je vous voyais devant moi dans la psyché. Hou !

— Deux fois hou ! Voilà donc l'effet que ça fait ? Ma chérie, je ne me sens plus aussi pucelle, maintenant.

— Embrasse-t-il bien ? On le dirait.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas d'éléments de comparaison. Le cher Jake chéri m'embrasse, vous l'avez vu... mais des baisers de bon vieil oncle. Vous, vous m'embrassez et ce n'est pas mal. Mais vous êtes une fille et plus petite que moi. Le docteur est le premier homme qui m'ait réellement embrassée... et je me suis sentie si faible et si désemparée que j'ai bien failli l'entraîner sur le tapis. Vous, vous ne l'avez jamais embrassé ?

— Lui ! Jeanne, ma chérie. Si je racontais cette scène aux autres infirmières, elles ne le croiraient pas. Le docteur Garcia ne donne même pas de tapes sur les fesses, il grogne seulement.

— N'empêche qu'il m'a peloté les fesses. Je crois du moins... les choses étaient un peu brumeuses à ce moment.

— Mais oui ! Je l'ai vu et je n'en croyais pas mes yeux, Jeanne vous ne vouliez pas vraiment que je me déshabille, n'est-ce pas ?

— Mais si ! Moi, j'étais bien nue.

— Oui, mais vous, vous êtes sa patiente. Moi, je suis infirmière. Je suis supposée être un robot et un chaperon.

— Seulement, nous savons que vous n'êtes ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas ?

— Bien... en tout cas, je ne peux pas faire cet exercice-là. Il est bien trop difficile.

— Je lui ai dit de revenir dans quinze jours et que vous en seriez capable. Faudra-t-il le lui rappeler ?

— Oh ! Jeanne, vous me taquinez encore. » Pensivement, la rousse ajouta : « Pensez-vous réellement que j'y arriverai toute seule d'ici quinze jours ?

— Je sais que vous le pouvez. Mais pas habillée, ni même en collant. Mais si vous devez rougir et vous dégonfler, mieux vaut que je ne rafraîchisse pas la mémoire du cher docteur.

— Oh !... Quel baiser ce devait être... Mais Paul n'aimerait pas du tout ça.

— N'aimerait pas quoi ? Que vous démontriez la précision de votre contrôle corporel à un médecin ? Ou que vous embrassiez un médecin ? Ou ce à quoi pourrait mener ce baiser ? Et comment Paul le saurait-il si vous ne le mettez pas au courant ? » (Patron, vous corrompez la jeunesse de ce pays.) (Des blagues, Eunice. Ou bien, Paul

ne veut pas l'épouser... ou bien, il est marié et il ne le peut pas. D'une manière comme de l'autre, il n'a aucun droit à la monopoliser. Comme vous l'avez fait remarquer, l'amour n'est pas un sport, c'est un moyen d'être heureux.)

— Euh ! De toute façon, le docteur ne m'embrasserait pas. Il ne s'est jamais aperçu que j'étais une femme.

— Je n'en croirai jamais rien. Vous en êtes une, et lui n'est pas un imbécile. Il vous embrassera si je lui suggère que c'est le seul moyen d'applaudir à une exécution parfaite. Vous avez deux semaines pour vous décider. Et maintenant, je vais aller voir ce cher Jake. »

Chapitre XIII

«...que les parties à l'affaire veuillent bien plaider.

— Plaise à la Cour, si les requérantes sont toute prêtes à faire valoir leur cas, peuvent-elles inviter respectueusement la Cour à constater que les faits ne peuvent être complètement établis. Cette affaire a trait à l'incapacité de Jean-Sébastien Bach Smith, grand-père des quatre requérantes... et que leur avocat ne sache pas qu'il soit présent dans cette enceinte.

— Silence ! Que l'on fasse silence immédiatement ! Sans quoi je proclame le huis-clos. Maître, voulez-vous insinuer que M^{lle} Smith, cette jeune dame ici présente, n'est pas Jean-Sébastien Bach Smith ?

— Je n'insinue rien, Votre Honneur. Je constate simplement que nous n'avons rien dans la procédure permettant d'établir que la personne désignée par la Cour est bien Jean-Sébastien Bach Smith et que la question de son incapacité ne peut être abordée tant que preuve en bonne et due forme de son identité n'aura pas été rapportée.

— Le demandeur aurait-il l'intention de donner des leçons juridiques à la Cour ?

— Pas du tout.

— On aurait pu le penser. Puis-je rappeler au demandeur que la Cour est appelée à trancher aujourd'hui un point d'équité et non de droit... et qu'en conséquence, la procédure est ce que la Cour elle-même décide ?

— Très certainement, Votre Honneur. Et je regrette que mes paroles aient pu être interprétées autrement.

— Vous n'étiez qu'à un millimètre de l'outrage à la magistrature. Que cela ne se reproduise pas !

— Bien, Votre Honneur.

— ... Attendu que je ne puis supporter l'attitude de cinquante pour cent du public et d'au moins quatre-vingt-dix pour cent de la presse, j'ordonne l'évacuation de la salle. Huissier, faites le nécessaire !

— Avocats, requérantes, tuteur et pupille – pupille putative, l'arrêt en décidera – sont invités en attendant à se retirer dans mon bureau.

— Jake ! Qu'est-ce qu'on s'amuse ! Si je ne suis pas moi, alors je suis complètement fauchée et sous les ponts. Il faudra que vous m'épousiez si vous ne voulez pas que j'aille à la soupe populaire.

— Jeanne, cessez de faire la maline. L'affaire est sérieuse !

— Jake, je refuse de considérer cela comme le jour du Jugement dernier. Si je ne suis pas moi, alors je suis mort et cela vaut la peine d'être fauché, de voir la tête de mes amours de descendantes quand elles se retrouveront avec des clopinettes pas même exemptées des droits de succession. Jake, tout richard souhaite entendre la lecture de son testament... moi, j'ai une chance !

— Hum ! Selon la théorie qu'ils semblent avoir adoptée, Eunice a le droit d'assister à la lecture de votre testament... rappelez-vous ce paragraphe sur « toutes les personnes non spécifiquement nommées qui sont employées personnellement par moi, à titre privé, au moment de mon décès...

— Je ne m'en souviens pas. Mais si vous dites que vous l'avez rédigé comme cela, ça y est sûrement.

— Ça y est. Si vous n'êtes pas Jean, alors vous êtes Eunice. C'est l'un ou l'autre. » (Pas vrai ! c'est les deux.) (Eunice, on va bien rigoler !) (Je crois, patron.)

Les plaideurs se retrouvèrent dans un salon confortable. Le juge jeta un regard circulaire.

« Hum ! Jake, Ned, mademoiselle Smith, Alec, madame Seward, madame Frabish, vous, vous êtes madame Crampton... et vous madame Lopez. Parkinson ! comment diable ! vous êtes-vous introduit ici !

— *Amicus curiæ*, Votre Honneur.

— Vous n'êtes pas ami de cette Cour et vous n'avez rien à faire ici.

— Mais...

— Sortez-vous ou préférez-vous que je vous fasse mettre dehors ? »

Parkinson préféra sortir. Quand la porte se fut refermée derrière lui, le juge dit : « Greffier, arrangez-moi cet appareil, de sorte que je puisse enregistrer quand j'en aurai besoin. Puis vous pourrez sortir. Alec, on dirait que vous êtes prêt à faire une objection.

— Moi ? Pas du tout, Juge.

— Bon ! Parce que dans cette affaire dingue, il va falloir tailler dans du brouillard. Qui a besoin d'un couteau à brume ? » Le juge se dirigea vers un bar d'angle.

« Alec ? Gin tonic, comme d'habitude ?

— Merci, Juge.

— J'oubliais les dames. Madame Seward, quelque chose d'alcoolisé ? Ou du café ? Cette machine peut aussi faire du thé, si j'arrive à me rappeler quel bouton il faut pousser. Et votre sœur ? Et vos cousines ? Mademoiselle Smith ? Je me rappelle ce que vous aviez l'habitude de commander au club Gibraltar il y a quelques années. Vos goûts ont-ils changé ? »

(Patron, attention à la question : c'est un piège.) (Détendez-vous, Eunice.) « Juge, avec un nouveau corps, mes goûts ont changé à certains égards. Mais je me souviens encore du Glen Grant *on the rocks*... avant que mes médecins ne me l'interdisent. Je n'ai rien dégusté qui fasse autant d'effet depuis ce temps-là ; mais puisqu'il s'agit de juger de mon incapacité civile, je préfère prendre du café. Ou un Coke, si vous arrivez à en faire débiter à votre machine. »

Le juge se frotta le nez pensivement : « Je ne suis pas sûr qu'on puisse discuter d'incapacité civile tant qu'on n'aura pas tranché cette affaire d'identité. Jake pourrait vous avoir tuyauté sur le Glen Grant. Voir Jean Smith commander un Coke me fait un choc. »

Jeanne lui sourit : « Je sais bien... Cela semble bien peu dans mon personnage. Mes médecins m'ont fait abandonner les boissons gazeuses bien avant de me faire abandonner le whisky. À peu près au moment où vous entriez en faculté. Si je suis Jean Smith... Si je ne le suis pas, je demande à quitter ces lieux... car en ce cas, je ne suis pas sous la tutelle de cette Cour et je ne devrais pas être ici. N'est-ce pas exact ? »

McC Campbell devint de plus en plus songeur : « Jake, voulez-vous donner quelques conseils de prudence à votre cliente ? Non, pas votre cliente, votre... non, ça ne va pas non plus. Dieu me damne si je sais ce que vous êtes... et c'est pour cela que nous sommes ici. Jeune dame, asseyez-vous et je vais vous chercher un Coke. Alec, prenez les commandes de vos quatre clientes et servez-les. Jake, vous et Ned, vous vous servirez tout seuls... Alec et moi, avons rendez-vous demain matin avec certains poissons en Nouvelle-Écosse et il n'est pas question de faire attendre un poisson. Alec, au diable votre âme d'Irlandais ! Doutez-vous sérieusement de l'identité de cette jeune dame ?

— Écoutez, Juge, si je vous suggère que votre question n'est pas posée correctement, allez-vous reparler d'outrage à magistrat ? »

McC Campbell soupira : « Jeune dame, ne faites pas attention à lui. Il était mon co de thurne au collège et il me donne des insomnies chaque fois qu'il se présente devant moi. Un de ces jours, je lui collerai un mois sans sursis pour lui donner le temps de réfléchir... et vers quatre heures trente, demain matin, je m'en vais le faire patauger dans de l'eau glacée... comme par hasard.

— Si vous faites ça, Mac, je vous fais un procès et au Canada !

— Je le sais, Juge, qu'il était votre co de thurne : vous étiez tous les deux de la promo "Big Greens" à Dartmouth en 78, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas le laisser me poser des questions et découvrir par lui-même qui je suis ? »

M^{me} Seward intervint sur un ton suraigu : « Ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder. D'abord, il faut prendre les empreintes digitales de

ce...cette imposteur...trice.

— Madame Seward !

— Oui, monsieur le Juge ? Je disais...

— Taisez-vous ! »

Elle se tut. Le juge McCampbell poursuivit : « Madame, ne pensez pas, parce qu'il me sied de ne pas être protocolaire quand je siège à huis clos, que vous ne vous présentez pas devant un tribunal... sans quoi, je vous collerai une amende pour outrage à magistrat. Et cela me plairait fort, Alec. Faites-le-lui comprendre.

— Assurément, Votre Honneur. Madame Seward, si vous avez des suggestions vous ne devez les présenter que par mon intermédiaire et non pas directement à la Cour.

— Mais je disais seulement que...

— Madame Seward, tenez-vous tranquille ! Vous n'êtes ici que par courtoisie de la Cour, jusqu'à ce que cette question d'identité soit réglée. Je suis navré, Juge. J'avais informé mes clientes que ceci était une audience de mise au point. Je sais bien que Jake ne se risquerait pas à amener un faux témoin – excusez-moi, mademoiselle Smith – devant la Cour.

— Je le sais bien.

— Mais elles ont insisté. Si M^{me} Seward ne veut pas garder le contrôle d'elle-même, j'aurai à vous demander l'autorisation de me désister. »

Le Juge secoua la tête et sourit : « Non, Maître. C'est vous qui les avez amenées. Vous êtes obligé de les supporter... au moins jusqu'à ce que la Cour s'ajourne. Jake, Ned parle-t-il encore pour votre compte ? Ou parlerez-vous vous-même ?

— Oh ! Je pense que je pourrai prendre la parole de temps en temps sans qu'il y ait conflit.

— Ned ?

— Assurément, Juge. Jake peut prendre la parole. Mais je trouve l'affaire intéressante. La situation est neuve.

— Tout à fait. Eh bien, parlez si vous avez quelque chose à apporter au débat ! Alec, je ne pense pas que nous aboutirons à quelque chose aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

Alec Train resta silencieux. Jeanne dit : « Pourquoi ? Juge ? Je suis ici. Je suis prête. Demandez-moi ce que vous voulez... Je parlerai. »

Le juge se frotta de nouveau le nez : « Mademoiselle Smith, je pense que je peux trancher de façon satisfaisante pour mon propre compte le fait de savoir si vous êtes ou non la personne connue autrefois sous le nom de Jean-Sébastien Bach Smith, de cette ville, et patron des Entreprises Smith Ltd. Mais ce n'est pas si simple. Dans les affaires ordinaires de recherche d'identité, la suggestion de

M^{me} Seward, la prise d'empreintes digitales, marcherait tout à fait bien. Mais pas ici. Alec ? Les requérantes stipulent-elles dans leur requête que le cerveau de leur grand-père a été transplanté dans un autre corps ? »

L'avocat prit un air malheureux : « Plaise à la Cour ! J'ai eu pour instructions de ne rien stipuler de cette sorte.

— Alors ? Quelle est votre théorie ?

— Euh ! Disparu et présumé mort, je suppose. Nous partons du principe que quiconque se présente et prétend être Jean-Sébastien Bach Smith doit apporter ses preuves.

— Jake ?

— Je ne peux être d'accord là-dessus, Juge. Mais ma cliente... ma pupille, qui est aussi mon client, Jean-Sébastien Bach Smith, est ici présente et je vous la désigne. Je sais que c'est bien elle qui est lui. Nous sommes tous deux prêts à répondre aux questions de la Cour de telle sorte que la religion de celle-ci soit éclairée quant à l'identité de ma cliente. J'allais dire que nous sommes prêts tous deux, à répondre aux questions de quiconque. Mais à y regarder de plus près, je considère qu'une seule personne est intéressée à la question : ma cliente.

— Monsieur le Juge ?

— Oui, mademoiselle Smith ? Jake, voulez-vous qu'elle prenne la parole ?

— Certainement. Elle peut parler librement.

— Allez-y, mademoiselle Smith.

— Merci, monsieur le Juge. Mes petites-filles peuvent me demander n'importe quoi. Je les connais depuis qu'elles étaient hautes comme ça. Si elles essaient de m'avoir, je les coincerai en deux minutes. Tenez, par exemple, Johanna – celle que vous appelez madame Seward – elle a été dure à dresser. Le jour de son huitième anniversaire – le 15 mai 1960, le jour où la Conférence de Paris, entre Eisenhower et Khrouchtchev capota – sa mère, ma fille Évelyne, m'avait invité à la voir manger son gâteau... Évelyne me colla Johanna sur les genoux et, là-dessus, celle-ci m'inonda.

— Jamais de la vie !

— Mais si, Johanna ! Évelyne se précipita pour vous prendre et s'excusa en me disant que vous pissiez au lit et aviez des problèmes. Je ne jurerais pas que c'était absolument vrai... ma fille mentait facilement.

— Monsieur le Juge, allez-vous laisser sans broncher cette... cette personne insulter la mémoire de ma mère disparue ?

— Madame Seward, votre avocat vous a prévenue. Si vous n'écoutez pas ses conseils, cette Cour est très capable de ne vous laisser parler que lorsqu'elle l'ordonnera. Tenez-la, Alec ! Faites-la

taire comme dans le procès d'Alice au Pays des Merveilles... c'est à quoi cette audience commence à ressembler. Elle n'a rien à faire avec la question débattue en ce moment ; elle n'est là que pour témoigner si la Cour le lui demande. Mademoiselle Smith...

— Oui, monsieur le Juge ?

— Votre opinion quant à la crédibilité de vos descendants putatifs n'est pas une preuve. Pouvez-vous penser à autre chose que Jean Smith connaîtrait et que je saurais – ou pourrais vérifier – mais sur quoi Jake Salomon n'aurait pu vous tuyauter...

— C'est plutôt difficile, Votre Honneur.

— Bien sûr. Mais pour moi, aujourd'hui, il n'y a qu'un seul autre terme à l'alternative : c'est que vous êtes un imposteur... une impositrice...teuse... qui a soigneusement répété son rôle. Et dans ce cas, il faut que je vous pose une série de questions dans l'espoir de vous faire chuter. Non que j'en aie la moindre envie... mais parce que l'identification définitive – maintenant que le problème a été soulevé – doit être aussi probante que la production d'empreintes digitales. Vous me comprenez bien ?

— Assurément. Mais je ne vois pas comment administrer cette preuve. »

Elle sourit et tendit ses mains soigneusement manucurées. « Mes empreintes digitales, et tout ce qu'on peut voir de moi viennent de mon donneur.

— Oui, oui ! Mais il y a bien d'autres moyens de tuer son chien que de dire qu'il a la rage.

— Humph !

— Oui, Jake !

— Monsieur le Juge, dans l'intérêt de ma cliente, je ne puis accepter que les moyens physiques d'identification soient valables ici. La question est celle-ci : avons-nous bien en face de nous l'individu, désigné par le numéro de Sécurité sociale 551-20-0052 et connu sous le nom de Jean-Sébastien Bach Smith ? Je suggère qu'on se reporte à l'affaire "Hoir de Henry M. Parsons contre l'État de Rhode Island" pour trouver un précédent valable encore qu'un peu différent. »

McC Campbell dit doucement : « Jake, vous êtes plus vieux que moi et je suis raisonnablement sûr que vous connaissez mieux la loi que moi. Néanmoins, pour aujourd'hui, c'est moi le juge.

— Certainement, Votre Honneur ! Plaise à la Cour...

— Soyez un peu moins respectueux à huis clos. C'est vous qui m'avez fait passer mes oraux et qui m'avez délivré mon diplôme, vous devez donc penser que je connais un peu de droit. Bien sûr, on peut se reporter au précédent Parsons. Nous y viendrons plus tard. Avant, j'essaie de trouver le moyen de rendre une sentence. Alors, mademoiselle Smith ? »

Elle éclata soudain de rire et considéra ses petites-filles. « Monsieur le Juge, puis-je vous dire quelque chose de drôle... en particulier ?

— Hum ! Je pourrais faire évacuer la salle et ne garder que vous et votre avocat. Mais vous feriez mieux de laisser cela pour la fin de l'audience.

— Bien, monsieur le Juge. Puis-je faire à mes petites-filles une remarque qui sorte un peu du sujet ?

— Hum ! Je pourrais toujours l'effacer du procès-verbal. Allez-y !

— Merci, monsieur le Juge. Fillettes Johanna, Maria, June, Elinor, regardez-moi bien. Pendant quelque trente ans, vous avez attendu ma mort. Maintenant, vous espérez prouver que je suis mort... sans quoi, cette mascarade n'aurait jamais eu lieu. Fillettes, j'espère que vous vous en tirerez... car je suis impatiente de voir les têtes que vous ferez à la lecture de mon testament. » (Patron ! vous les avez bien eues. Regardez ces bobines !) (Sûr, chérie. Mais fermez-la. On n'est pas encore sortie de l'auberge.)

« Votre Honneur...

— Oui, Alec ?

— Pourrais-je constater que ceci n'a rien à faire dans notre audience ? »

Jeanne l'interrompit : « Mais c'est bien ce que j'ai dit, Maître Train. Cela n'empêche pas qu'elles devraient penser à la manière de faire invalider mon testament au lieu de poursuivre ici. » Elle réfléchit et ajouta : « Peut-être faudrait-il que je constitue un fonds qui, de mon vivant, leur assurerait un revenu un peu supérieur à celui que je leur ai laissé dans mon testament... de la sorte, elles préféreraient me voir vivante que morte... et cela me protégerait contre toute tentative d'assassinat.

— Mademoiselle Smith, discutez de cela avec votre avocat et revenons à nos moutons. Avez-vous pensé à quelque chose que Jake Salomon n'aurait pu vous apprendre ?

— C'est difficile. Jake s'occupe de mes affaires depuis pratiquement une génération. Hum ! monsieur le Juge, pourrions-nous nous serrer la main ?

— Hein ?

— Mieux vaudrait le faire sous la table, ou en dehors de la vue de tout le monde, sauf Maître Train. »

Ahuri, le juge lui accorda sa requête. Puis il dit : « Le diable m'emporte ! Mademoiselle Smith... serrez un peu la main à Alec ! »

Jeanne obéit, dissimulant aux spectateurs sa poignée de main. Alec Train, surpris, lui chuchota quelque chose à quoi elle répondit en chuchotant. (Patron, qu'est-ce que c'est ?) (Du grec. Je vous le dirai plus tard, chérie, encore qu'on ne doive pas le dire aux filles en

principe.)

McC Campbell dit : « Ce n'est pas Jake qui a pu vous apprendre ça ?

— Demandez-lui. Jake était un Barbare, pas un Grec.

— Bien sûr que j'étais un Barbare, dit Salomon. Je n'avais pas envie d'être le Juif d'une fraternité qui n'en voulait pas. »

Train déclara : « Eh bien, il semble que M^{lle} Smith est l'un des frères de notre confrérie au Juge et à moi-même... enfin, une des sœurs. Je suppose, Monsieur le Juge, qu'il est facile de vérifier à quelles fraternités estudiantines ont appartenu Jean Smith et M. Salomon. Pour moi, je trouve la preuve démonstrative.

— Peut-être puis-je ajouter quelque chose, demanda Jeanne. Maître Train – frère Alec – vous pouvez vérifier pour moi et pour Jake. Mais dans les archives de notre fraternité, il faut regarder à Schmidt et non à Smith. J'ai changé de nom en quarante et un. Ce que savent mes petites-filles. Mais vous connaissez le Fonds de Secours de notre confrérie ?

— Oui.

— Certainement, Mademoiselle Smith.

— Ce fonds n'existait pas quand je fus admis ; c'était au cours de ma seconde année et je n'étais pas si brillant. Notre chapitre local avait besoin d'argent et j'avais trouvé un bizuth tout prêt à payer pour mon initiation. C'est seulement pendant la Seconde Guerre mondiale que le Fonds fut créé ; j'ai aidé à le faire grossir, quelques années après et j'ai même été l'un des administrateurs de cinquante-six à la fin des années quatre-vingt, date à laquelle j'ai abandonné presque toutes mes activités extérieures. Monsieur le Juge, au printemps de 78, vous avez demandé un prêt de quinze cents dollars au Fonds.

— Eh oui ! Mais je l'ai remboursé... puis, plus tard, conformément à nos traditions, j'ai fait un don de la même somme.

— Je suis heureux de l'apprendre. Vous aviez fini de rembourser avant que je ne démissionne de mon poste d'administrateur. J'ai été un administrateur particulièrement tatillon, Juge. Je n'ai jamais autorisé un prêt sans être sûr que c'était vraiment un cas de détresse et pas seulement une facilité accordée à un gars qui n'avait pas envie de travailler pour payer ses études. Faut-il que je raconte pourquoi j'ai approuvé ce prêt ? »

Le juge hésita : « J'aimerais mieux pas. Du moins pas maintenant. Alec connaît les circonstances.

— Oui, reconnut Train. J'aurais prêté l'argent moi-même si je l'avais eu. » (Qu'est-ce que cette histoire, patron ?) (Une affaire de « rhumatismes articulaires », ma douce.) (De l'argent pour un avortement ?) (Non. Il a épousé la fille et je fais sortir le squelette du placard.) (Sagouin !) (Non, Eunice. Mes petites-filles ne savent pas de quoi il est question. Et Jake non plus.)

« Je ne vois pas de raison d'en discuter, reprit M^{lle} Smith, à moins que le juge ne veuille m'interroger en privé... et si vous le faites, monsieur le Juge, rappelez-moi de vous en raconter une bien bonne sur les ancêtres de mes si adorables petites-filles. Il en arrive de drôles dans les meilleures familles... et la famille Schmidt n'a jamais figuré parmi les meilleures ! Nous sommes un peu vulgaires, moi et mes descendantes... notre seul titre est d'avoir trop d'argent.

— Plus tard, peut-être, mademoiselle Smith. Je suis maintenant prêt à rendre une sentence, temporaire et conservatoire. Maîtres ?

— Prêt, monsieur le Juge.

— Rien à ajouter, Votre Honneur. »

McC Campbell joignit les doigts : « Identité. Point n'est besoin de recourir aux empreintes digitales, au fond de l'œil ou toutes autres preuves circonstancielles habituelles. Dupont pourrait perdre bras et jambes, avoir les deux yeux énucléés, être si brûlé et édenté que son dentiste lui-même ne le reconnaîtrait pas... il n'en serait pas moins Dupont, avec le même numéro de Sécurité sociale. C'est quelque chose du même genre qui vous est arrivé, mademoiselle Smith, et nous fait admettre que vous êtes bien Jean-Sébastien Bach Smith, encore que les cicatrices, j'en suis heureux, ne se voient guère.

» Cette Cour admet donc entièrement la validité des preuves de votre identité rapportées au cours de cette audience. Pour nous, vous êtes donc bien Jean-Sébastien Bach Smith.

» Cependant... et le juge regarda Salomon, nous en arrivons maintenant au précédent Parsons. Dans la mesure où la Cour suprême a arrêté que la question de la vie ou de la mort réside dans l'activité du cerveau et nulle part ailleurs, cette Cour arrête que l'identité doit résider dans le cerveau et nulle part ailleurs. Dans le passé, il n'a jamais été nécessaire de statuer sur ce point ; maintenant, c'est nécessaire. Nous arrêtons que trancher de toute autre manière ne cadrerait pas avec l'esprit du jugement rendu par la Cour suprême dans l'affaire « Hoir de Henry M. Parsons, contre l'État de Rhode Island ».

» Maintenant, Jake, en fait, c'est à vous et à votre cliente d'apporter les preuves. Au cours de la prochaine audience, vous aurez à prouver sans aucun doute que le cerveau de Jean-Sébastien Bach Smith a bien été enlevé de son corps et transplanté dans ce corps-ci. »

Jake acquiesça : « J'ai bien entendu, Juge. Aujourd'hui nous avons été pris au dépourvu.

— Cette Cour aussi... Et Alec, je vous prendrai aussi par surprise un de ces jours, avec quelque chose de mieux qu'un lit en portefeuille ou un cigare explosif. Par le diable ! Vous auriez dû prévenir et la Cour et l'avocat de la partie adverse.

— Je m'excuse, Votre Honneur. J'ai reçu mes instructions à la

dernière minute.

— Vous auriez dû demander une remise à huitaine et ne pas laisser commencer cette audience. Vous le savez parfaitement. N'importe, cette audience a été instructive. Mademoiselle Smith – nous pouvons maintenant dire, sous réserve de preuve ultérieure ; Mademoiselle Jean-Sébastien Bach Smith – cette Cour vous a mise en tutelle et en a confié la charge à Maître Jacob Salomon pour une seule raison : à l'époque, vous étiez dans l'incapacité de diriger vos affaires en raison de suites opératoires. Le procès-verbal enregistrera que cette incapacité était purement médicale et n'avait rien à voir avec l'insanité légale ou la maladie mentale : vous étiez plongée dans l'inconscience à la suite d'une opération, un point c'est tout. Vous n'êtes plus inconsciente, vous semblez en bonne santé et la Cour a noté que durant cette audience, vous avez toujours paru alerte et exprimé des idées claires. Puisque la seule raison – l'inconscience – qui vous avait fait mettre en tutelle a disparu, la tutelle est, de ce fait, levée et Jake Salomon est déchargé de toutes obligations de tuteur... Qu'est-ce qui ne va pas, Alec ?

— Plaise à la Cour... En tant qu'avocat des requérantes, je dois demander à faire figurer une objection au procès-verbal.

— À quels égards ?

— Eh bien, l'absence d'experts témoignant de la santé mentale de M^{lle} Smith !

— Avez-vous des experts pour l'examiner ?

— Bien sûr.

— Jake ?

— Certainement. Ils attendent qu'on les appelle.

— Combien sont-ils ?

— Oh ! Un de plus que tous ceux qu'Alec nous sortira, quel que soit le nombre de ceux-là.

— C'est bien ce que je craignais. Si nous commençons maintenant à vérifier les qualifications de tous ces experts et que nous les laissons exhiber chacun son petit ego, nos poissons de Nouvelle-Écosse mourront de vieillesse. Ne vous excitez pas, Alec. Il n'y a pas eu besoin d'experts pour prononcer l'incapacité de cette personne ; on a simplement avancé l'inconscience. Il n'en est plus question maintenant. Alec, votre objection sera inscrite au procès-verbal. Mais je vous avertis que votre requête en vue de soumettre la question à des experts n'a pas de fondement... Si vous y tenez, ce sera à vous, cette fois, d'apporter les preuves. Les requérantes devront pour cela montrer autre chose que leur grand désir de mettre le grappin sur une grosse somme d'argent. Tout citoyen, toute personne, est présumé civilement, juridiquement et financièrement capable... et cela veut dire chacun de nous, vous, moi, Jake, M^{lle} Smith, les requérantes, tout le monde.

Cette Cour n'établira pas de précédent fâcheux en vous permettant de faire sombrer une partie de pêche sous prétexte de contester sans preuves formelles, la capacité légale d'une personne. Cependant, Jake...

— Oui, Juge.

— Nous savons tous la raison de cette audience. L'argent. Des tas d'argent. Vous pourriez expliquer à M^{lle} Smith que sa capacité pourrait bien être mise en cause plus tard.

— Nous nous y attendons.

— Si je vous ai déchargé de vos fonctions de tuteur, je vous invite à rester en tant qu'administrateur des biens de Jean-Sébastien Bach Smith en attendant une preuve formelle de son identité... et je veux dire par là, une preuve positive ; vous aurez à démontrer la présence du cerveau de Smith dans ce corps à chaque étape du processus. Quel est le nom de ce chirurgien ? Boyle ? Je suppose que vous aurez besoin de lui. Et de plusieurs autres. Je n'accepterai rien comme allant de soi. Trop de choses sont en jeu et je ne veux pas courir de risques de cassation. Alec, si vous avez l'intention de démontrer l'incapacité, il faudra attendre le lendemain du premier jugement – et si l'affaire vient devant moi – apporter toutes les preuves. Êtes-vous satisfaits ?

— Je pense qu'il le faudra bien.

— Je le pense aussi. La Cour s'ajourne à la prochaine session. »

M^{me} Seward se dressa, toute rouge et dit à Alec Train : « Je vous congédie ! »

McC Campbell dit froidement : « Madame, soyez heureuse d'avoir gardé cette sortie jusqu'à l'ajournement de la Cour. Maintenant, sortez d'ici. Et vous, les trois autres, vous pouvez la suivre ! »

June, la sœur de Johanna, demanda en se levant : « Monsieur le Juge, puis-je poser une question ?

— Certainement, madame Frabish.

— Vous avez relaxé de toute poursuite cette personne. Bien ! Je ne critique pas. Mais la laisserez-vous dans la maison de notre grand-père ? Je pense que vous devez savoir qu'elle est bourrée, littéralement bourrée, d'œuvres d'art inestimables. Qui l'empêchera de les liquider pendant que nous réunirons les preuves qu'elle ne peut être notre grand-père ?

— Oh ! Madame, M. Salomon connaît les devoirs et responsabilités d'un administrateur judiciaire. Cependant, Jake, il serait prudent de ne pas permettre à des objets de valeur artistique ou sentimentale de quitter la maison pendant tout ce temps.

— Aucun problème. Depuis que j'ai pris en main l'administration de la maison, j'y ai passé la plus grande partie de mon temps. Mais j'en toucherai un mot au chef des gardes de Jean.

— Juge, puis-je dire quelque chose ?

— Certainement, mademoiselle Smith.

— J'aimerais être protégée contre elles. June ne sait absolument pas quels objets d'art, je possède. Aucune d'entre elles n'a mis les pieds dans ma maison depuis sa construction. Pendant ma longue maladie et mon immobilisation, aucune d'entre elles n'est venue me voir, n'a envoyé de fleurs ni fait quoi que ce soit. Il en a été de même pendant ma convalescence après mon opération. Sauf que j'ai appris que Johanna, M^{me} Seward, avait tenté de forcer ma porte après mon opération. Je n'ai aucune confiance en elles. J'aimerais avoir la protection de la Cour.

— Jake ?

— Je n'étais pas là. Mais le chef des gardes me l'a dit.

— Madame Seward ? »

Elle renifla. « J'avais tout à fait le droit. La plus proche parente !

— Je crois que je comprends parfaitement. Très bien ! Vous quatre, Mesdames, écoutez-moi bien avant de partir. Vous vous abstenrez de rendre visite à la maison, au bureau ou à toutes autres propriétés de Jean-Sébastien Bach Smith. Vous vous abstenrez de toute tentative pour voir cette jeune dame que j'ai appelée ici M^{lle} Smith ou lui parler. Si vous avez besoin de communiquer avec elle ou avec l'administrateur nommé par la Cour, M. Salomon, vous ne le ferez que par l'intermédiaire de cette Cour ou par celui de votre avocat (quel qu'il puisse être). Ces communications passeront obligatoirement par le canal de M. Salomon et ne pourront jamais être adressées directement à M^{lle} Smith. Ceci est une injonction faite à vous quatre et à chacune d'entre vous individuellement sous peine de poursuites pour outrage à la Cour. Avez-vous bien compris ? Y a-t-il d'autres questions ? »

McCampbell attendit, puis reprit : « Maintenant, toutes les quatre, sortez ! »

Le juge resta debout tandis qu'elles prenaient la porte. Quand celle-ci se referma, il soupira : « Ouf ! mademoiselle Smith... ou dois-je dire frère Schmidt, voulez-vous boire du Glen Grant *on the rocks* maintenant ? En réalité, ce sera du Glenlivet. Je n'ai pas de Glen Grant. »

Elle sourit : « Vraiment, je n'ai encore rien essayé d'aussi fort sur ce nouveau corps. Jake et moi, nous devons partir... et frère Alec et vous, avez rendez-vous avec un poisson.

— Oh ! asseyez-vous. Alec a tout son fournement dans sa voiture qui est en bas. Et mon hélicoptère viendra nous prendre sur le toit dans une heure. Un autre Coke ?

— Avez-vous du xérès ? Un verre de xérès suffit à me rendre gaie juste comme il faut. J'en conclus que mon donneur ne devait pas boire du tout. » (Presque jamais, patron... mais vous m'avez fait prendre

goût à la chose.) (Chut, chérie... plus tard.) (Très bien... mais posez-lui la question pour notre nom. C'est un vrai chou, ce juge-là. Je me demande comment il est au lit.) (Vous et vos obsessions ! Je vais lui demander pour notre nom. Mais bouclez-la.)

« Bien, ce sera du xérès. Jake ? Ned ? Alec ?

— Juge, puisque Jake n'a pas besoin de moi, je vous demanderai de m'excuser.

— O.K. ! Ned. Alec, servez-vous et occupez-vous de Jake. Je veux regarder un peu frère Schmidt, car je ne vous reverrai peut-être pas, mademoiselle Smith. Vos petites-filles vont certainement essayer de porter l'affaire devant une autre instance. Cette idée de prouver votre identité en utilisant la poignée de main de notre fraternité a vraiment réglé le problème. Tout ce que je pouvais faire d'autre aujourd'hui, c'était de vous fournir une certaine protection pendant l'intérim.

— J'apprécie pleinement, monsieur le Juge. Il y a quelque chose de bizarre dans ce changement de sexe. Quand j'étais un vieil homme, fragile et désemparé, je n'avais peur de rien. Maintenant je suis jeune, en bonne santé et forte. Mais femme. Et à ma grande surprise, je découvre que je veux être protégée. »

Alec Train lui lança par-dessus son épaule depuis le bar : « Je vous protégerai, frère Schmidt. Ne faites pas confiance au frère McCampbell... il était le plus grand coureur de notre chapitre. Un pas en arrière, frère coureur... À mon tour de contempler notre nouveau frère.

— Eh ! mes enfants, je ne suis pas un nouveau frère ; j'ai prêté serment bien des années avant que vous soyez nés. Mais je ne suis pas surprise que vous ayez envie de me regarder sous toutes les coutures, parce que mon donneur... Jake, sont-ils au courant ?

— Ce n'est pas tellement un secret, Jean. Le juge McCampbell sait. Alec aussi, je pense, est au courant. » (Jeanne, s'il ne sait pas dites-le-lui. Et n'oubliez pas notre nom.) (Où croyez-vous que j'aïlle ?)

« Très bien ! mon donneur, Eunice Branca, mon ancienne secrétaire, la plus adorable fille que j'aie jamais connue, n'était pas seulement une parfaite secrétaire, elle avait aussi remporté des prix de beauté peu d'années auparavant. Je sais quel trésor j'ai hérité d'elle. Je ne porte pas son corps avec toute la grâce qu'elle savait lui donner... mais j'essaie d'apprendre. » (Vous apprenez, patron.)

« L'avis de cette Cour est que vous avez fort bien appris.

— Taisez-vous, Mac. Frère Schmidt, je ne suis d'accord avec lui que parce qu'il a raison.

— Merci à vous deux... de la part d'Eunice Branca. Jake ? Maintenant que la Cour s'est ajournée, faut-il que je continue à porter cette housse ? Il fait trop chaud.

— À vous d'en décider. Je suppose que ça dépend de ce que vous

avez en dessous.

— Hum !!! Peut-être vaut-il mieux pas. Le minimum décent selon nos coutumes d'aujourd'hui ; mais qui ferait rougir une spécialiste du strip-tease du temps où j'étais jeune. » (Exhibitionniste ! Vous ne demandez qu'à être poussée.) (Certainement. Qui m'a appris ? Au moins, mon soutien-gorge n'est pas seulement peint comme ce truc de sirène que vous portiez...)

Alec Train dit : « Frère Schmidt, dans les affaires d'identité, il est parfois nécessaire de demander à la partie en cause de se dénuder entièrement. À cause des marques de naissance et des cicatrices... dites-lui, Juge.

— Ignorez-le, frère Schmidt. Ce joli manteau à la grecque ne ressemble pas du tout à une housse pour moi. Mais bien sûr, elle est conçue pour le grand air et si vous voulez vous en débarrasser ; j'irai volontiers le pendre.

— Oh ! Mon Dieu ! j'ai du mal à secouer mon puritanisme XX^e siècle. Jake m'a vu dans le presque rien que les filles portent aujourd'hui et il a vu Eunice avec encore moins que ce que j'ai là-dessous. Eunice n'avait aucun complexe à partager sa beauté. » (Comment vous leur avez enveloppé ça ! Auquel en voulez-vous ?) (Taisez-vous !) Jeanne passa un doigt sur la fermeture magnétique et son manteau tomba à ses pieds. Alec Train battit le juge d'une courte main pour le ramasser.

Puis elle prit un temps : « Vous voyez ? C'est à peu près ce à quoi Eunice Branca ressemblait... sauf qu'elle avait une démarche de déesse... tandis que moi, je ne suis qu'un vieil homme qui tente d'apprendre à porter son corps. » En plus du corps d'Eunice, Jeanne portait quelques-uns des vêtements de Winnie : une jupe noire bouillonnée, deux cache seins noirs translucides, des talons-aiguille de douze centimètres sous des chaussures découvrant ses pieds mignons rehaussés de rouge et de terre de sienne.

Elle posait, ils regardaient bouche bée. Jake se racla la gorge plus bruyamment que d'habitude : « Jeanne, si j'avais su ce que vous portiez – ou plutôt ne portiez pas – sous ce manteau, je vous aurais conseillé de le garder.

— Peuh ! Jake, vous n'auriez pas osé gronder Eunice pour s'être habillée ainsi. Cela me rappelle que je dois demander quelque chose. Juge, je ne peux continuer à m'appeler Jean Smith. Voulez-vous m'autoriser à changer de nom ?

— La demande n'est pas introduite dans les formes, frère Schmidt. Vous pouvez porter le nom qu'il vous plaît. Au mieux, une Cour le confirmera. Vous voulez dire que vous avez besoin maintenant d'un prénom féminin. Voulez-vous Hélène ou Cléopâtre ?

— Merci... pour Eunice. » (Patron, tâchez de savoir si le juge est

toujours marié.) (Allons ! dodo !) « Ni l'un ni l'autre. Je veux m'appeler Jeanne – à cause de Jean – Eunice... Smith. »

Le juge Campbell eut l'air surpris puis eut un sourire approbateur. « Un bon choix. La saveur de votre prénom masculin plus, je pense, un tribut rendu à votre donneur. Puis-je cependant vous donner un conseil ? Vous pouvez commencer à prendre ce nom dès aujourd'hui...

— C'est déjà fait.

— J'avais bien remarqué que Jake vous appelait Jeanne. Mais faites en sorte que ce soit un surnom et gardez votre prénom masculin dans toutes les autres occasions – pour signer des lettres, des chèques, etc. – jusqu'à ce que votre identité ait été établie définitivement et devant la Cour suprême, si possible. Ne compliquez pas le problème.

— Je lui ai donné le même conseil, dit Jake.

— Je n'en suis pas étonné. Mademoiselle, euh ! frère Schmidt, comment voulez-vous que je vous appelle dans le privé ?

— Eh bien, Jeanne ou Eunice ! ces deux prénoms me plaisent autant l'un que l'autre. Aussi appelez-moi Jeanne Eunice et laissons les M^{lle} Smith pour les audiences. Elle sourit : Ou frère Schmidt, si vous y tenez...»

Alec intervint : « Jeanne Eunice, frère Schmidt, je vous appellerai comme vous voudrez. Quant à mon co de thurne, il était le roi des cavaleurs de notre promo... laissez-le de côté... je vous protégerai. Ai-je eu le temps de vous dire combien j'étais heureux d'avoir été vidé par M^{me} Seward ? Frère Jeanne Eunice, je ne me serais jamais occupé de cette affaire si ce n'avait été pour faire plaisir à la belle-mère de Parkinson. Mais au départ, il semblait qu'il s'agissait seulement de protéger les intérêts d'un invalide trop malade pour se défendre tout seul. Croyez-moi.

— Ne l'écoutez pas, conseilla le juge. C'est un vrai requin. Je suis obligé de temps à autre de lui jeter en pâture des affaires honnêtes pour protéger la renommée de nos frères. Pour revenir à cette histoire d'identité, Jeanne Eunice, je ne sais pas ce que vous connaissez de droit...

— Tout ce que j'ai pu acquérir au cours d'une longue et mauvaise vie. Je dépends entièrement des experts. Comme Jake.

— Je vois. Bon ! Vos petites-filles pensent probablement que j'étais dans mon tort lorsque j'ai essayé de vous aider à prouver votre identité. Ce n'est pas vrai. Assurément dans un procès au civil ou au criminel, un juge doit être impartial. Mais lorsqu'il s'agit d'établir l'identité de quelqu'un, aucune règle juridique n'interdit à un tribunal de chercher à aider. La situation est la même que celle d'un consul qui doit établir un nouveau passeport à un de ses ressortissants qui a perdu le sien. Le consul n'est pas un juge ; il essaie d'arranger les choses. Ainsi... Jake, vous êtes juriste depuis plus longtemps que

moi... Voulez-vous mon avis ?

— Je suis toujours heureux d'écouter les avis du juge Campbell.

— Je pense que je vais rappeler la Cour en session et vous poursuivre pour outrage à la magistrature. Dès que j'aurai fini ce verre... Très bien, vous connaîtrez quand même mon avis. Pensez-vous avoir des difficultés à prouver que le cerveau du frère Jean Schmidt a été greffé sur le corps d'Eunice Branca.

— Non. Ce sera embêtant, mais pas difficile.

— Ou à montrer que ce corps – ce corps charmant – fut autrefois celui d'Eunice Branca ?

— Je répondrai de même.

— Quelles preuves avez-vous ?

— Les rapports de police, des photographies, les témoignages du personnel de l'hôpital, etc.

— Disons que je serai juge. Je vous obligerai à tout prouver point par point. J'ai intentionnellement demandé le texte du jugement "Hoir de Parsons contre l'État de Rhode Island". Je pense que c'est un jugement important.

— Moi aussi.

— Merci. Si l'on admet le principe que l'identité réside dans le cerveau et nulle part ailleurs...» (Nous pourrions lui en raconter d'autres, là-dessus, n'est-ce pas, patron ?) (Oui, mon amour, mais nous n'en ferons rien.) «...je serai aussi dur que possible. Pas de dépositions écrites chaque fois qu'il est possible d'amener le témoin devant la Cour. Les photographies et autres preuves matérielles ne seront admises que sur demande de la Cour... ce sont les originaux qui devront être fournis chaque fois, pas les copies. Les photographes ou les opérateurs qui auront procédé aux enregistrements seront appelés pour authentifier les documents, et les chirurgiens ou toute autre personne paraissant sur les photographies, les films ou les enregistrements, devront également venir déposer en personne et authentifier le tout. Savez-vous si les empreintes digitales des deux corps ont été prises juste avant l'opération ?

— Je l'ignore. Au diable ! Aujourd'hui, j'ai été pris au dépourvu... et au moment de la mort d'Eunice Branca, j'avais bien d'autres choses en tête. »

Jeanne Eunice se pencha et lui prit la main.

Alec Train déclara : « Sur ce point, je peux vous aider. Quand Parkinson m'amena M^{me} Seward, j'ai vérifié immédiatement tous ces points. Les empreintes digitales des deux corps ont été prises... et je ne me suis donc plus préoccupé des problèmes d'identité. C'est pourquoi j'ai été tout autant pris au dépourvu que vous. Je ne sais pas quel avocat de salon a collé cette idée dans la tête de M^{me} Seward... Parkinson probablement. D'un bout à l'autre du procès, il n'a cessé de

la conseiller... mais je n'ai reçu d'instructions qu'au moment où la Cour a commencé à siéger. Je ne fais aucune entorse au secret professionnel en vous racontant cela... de même que j'ignore quelle déontologie pourrait m'interdire de proclamer que j'en ai par-dessus la tête de M^{me} Seward et de Parkinson.

— Humm ! Vous devrez fournir jusqu'aux plus petits indices, poursuit McCampbell. Il vous faudra suivre à la trace ce cerveau hors de son corps, Jeanne Eunice... non, Jake. Jake ! Savez-vous ce qu'il est advenu du corps de Jean Smith ?

— Là-dessus, je puis répondre. Nous avons là un cas unique de corps devenu bien de mainmorte alors que la personne qui l'avait occupé est encore vivante. Je savais ce que Jean Smith – c'est-à-dire Jeanne Eunice – voulait faire de son corps : son testament porte « don à la recherche médicale ». Mais dans ce cas, le testament n'était pas valable parce que Jean Smith était et est toujours vivant. Le Centre médical me demanda ce qu'il fallait en faire. Je leur ai dit de le conserver à la morgue. Je pense qu'il y est toujours.

— Maître, dit Alec Train, j'espère que vous ne vous trompez pas. Mais à moins qu'on ait mis ce cadavre sous clé, je vous parie à cinq contre un qu'un étudiant a dû commencer à le découper en rondelles. »

Le juge Campbell intervint : « Je crains qu'Alec n'ait raison, Jake. Il y a urgence à prendre des mesures conservatoires pour tout ce qui peut être un élément de preuve. Nous savons trop bien comment les preuves essentielles ont pour fâcheuse coutume de s'évaporer dès qu'il est question de gros sous. En dehors des étudiants en médecine... nous savons tous qu'il n'y a qu'à mettre le prix pour faire violer la loi. Les films et les enregistrements peuvent être volés, les témoins les plus ostensiblement respectables peuvent être achetés. Supposons un moment que frère Schmidt doive affronter des anonymes foncièrement malhonnêtes, des anonymes disposés à acheter, influencer, faire chanter... Évidemment, cela leur coûterait cher. Qui a une vague idée de ce que cela peut coûter de détruire ou de modifier des preuves matérielles ?

— Je ne m'y aventurerai pas, dit Jake. Mais dans le cas des quatre femmes anonymes, je peux toujours me renseigner.

— Là-dessus, je peux vous aider un peu, dit Jeanne. Maria et Elinor ont perdu leur père quand elles étaient encore mineures. À leur majorité, il ne restait rien et il n'y avait pas d'assurance-vie dont il vaille la peine de parler. Donc, j'ai entretenu ma fille Roberta jusqu'à sa mort et j'ai payé la pension de ses filles jusqu'à ce qu'on les flanque à la porte, après quoi, j'ai continué à payer jusqu'à leur mariage... un de leurs griefs contre moi : j'ai coupé leur pension une fois qu'elles ont été en puissance d'époux. Mais j'ai continué à veiller de loin sur elles.

Je ne voulais pas qu'aucun de mes descendants puisse devenir une charge pour les contribuables. Ç'a été à peu près la même chose avec les deux autres ; Jim Darlington survécut à ma fille Évelyne et leurs deux filles, Johanna et June, se marièrent alors que leurs parents étaient encore vivants. Bref, si aucune n'a découvert de mine d'or, toutes les quatre ensemble ne pourraient jamais réunir assez d'argent pour enfreindre la loi.

— Je suis heureux de l'apprendre, dit McCampbell ; pourtant, Jake, il est nécessaire de prendre des mesures conservatoires. Et je veux que vous sachiez que cette Cour vous donnera toute l'aide légale possible pour préserver et maintenir toute preuve que vous découvrirez. Bien ! Alec et moi nous avons l'intention de rester quatre jours absents... mais je laisserai à mon greffier la longueur d'onde sur laquelle on peut me joindre en cas d'urgence et je rappellerai si vous avez besoin de moi.

— Merci, Monsieur.

— Un instant ! dit Alec Train. Il y a beaucoup d'argent en cause dans cette affaire. Mac, vous savez comment je suis, question d'honoraires...

— Oui... un vrai chacal.

— Ne l'écoutez pas, frère Schmidt. J'établis mes honoraires à la tête du client : ils vont du minimum à des chiffres astronomiques. Cette affaire, j'avais commencé par la refuser, alors j'ai exigé une provision avec bon nombre de zéros plus une indemnité journalière de voleur de grands chemins... et Parkinson a payé rubis sur l'ongle. Par l'intermédiaire de M^{me} Seward... mais l'origine des fonds ne faisait aucun doute. La question se pose : Parkinson continuera-t-il à payer... et ira-t-il jusqu'à louer les services de ses voisins perceurs de coffres-forts pour aboutir à ses fins ? Je l'ignore d'autant plus que ce n'est pas son argent... mais celui de sa belle-mère.

— Je n'en sais pas davantage, intervint Jake, mais je pose toujours en principe que mon adversaire peut tricher si ce n'est pas moi qui coupe. Je vais réunir toutes les preuves possibles aussi vite que je pourrai. Navré, Jeanne, j'aurais dû prévoir ce coup-là... je me fais vieux. » (Ce n'est pas vrai. Dites-le-lui, patron.)

Jeanne Eunice lui caressa la main : « Jake, vous ne vous faites pas vieux et il n'y avait pas de raison de prévoir ce coup. Messieurs, laissez-moi vous le redire, je me moque comme d'une guigne que mes petites-filles gagnent. Si elles gagnent, elles perdent... parce que si elles démontrent que je suis légalement mort, je les ai devancées en les déshéritant. Et grâce à Eunice Branca, au docteur Boyle et à Jake Salomon, je suis jeune et en bonne santé, pleine de joie de vivre et pas du tout angoissée à l'idée de perdre une fortune qui m'était devenue un fardeau.

— Écoutez-moi, Jeanne Eunice, dit le juge, je ne doute pas que vous ne soyez prête à affronter ce monde sans un sou. Mais je sais dans mon cœur que vous êtes, sans le moindre doute, le frère Jean Schmidt... qui me fit obtenir un prêt quand j'en avais vraiment bien besoin. L'ancien ne m'a pas laissé tomber à ce moment-là... et je ne laisserai pas tomber le frère Schmidt.

— Merci, frère Mac. »

Jake gronda : « Juge, la seule bonne raison pour aider Jeanne Eunice, c'est parce que c'est juste.

— Soyez certain, Maître, que de toute façon, je vous aurais aidé dans cette affaire ; Jeanne Eunice a droit, à la fois comme citoyenne et comme pupille de cette Cour, à toute l'aide que le tribunal peut lui apporter pour fournir la preuve de son identité. Mais je confesse que j'ai été ému par une coïncidence dont je n'aurais jamais cru qu'elle pût exister. Euh ! » Il contempla son verre. « Pas besoin d'entrer dans les détails. Vous les connaissez, Jeanne Eunice ?

— Oui.

— Vous pourrez en parler à Jake plus tard. Laissez-moi maintenant énumérer les choses que je juge nécessaires dans votre affaire ; et vous, les deux avocats, vérifiez ce que je dis. Je vais mettre une bande neuve dans cet ustensile afin que nous puissions tous avoir des copies. » Il se tourna vers l'enregistreur de son greffier. « Enfin, c'est que je pense pouvoir faire... Vingt dieux ! Excusez-moi, Jeanne Eunice. Je me demande si mon greffier est rentré chez lui. »

(Regardons un peu son appareil, chéri.) « Chaque fois que vous avez envie de jurer, je suis frère Schmidt, Juge. Puis-je regarder votre enregistreur ? Il ressemble à celui que j'ai à la maison.

— Allez-y. Parfois je regrette que nous n'ayons plus de greffiers sténographes.

— Merci. » (Qu'est-ce que vous en pensez, Eunice ?) (Pas de problème. Ne vous occupez de rien.) (Om Mani Padme Oum. Om Mani Padme Oum. Om Mani Padme Oum...) (Ça y est, chéri.) « Vous allez pouvoir enregistrer avec une nouvelle bande, Juge ; vous aurez trois copies et la mémoire sera effacée »

McC Campbell dit : « Chaque fois que je vois quelqu'un qui comprend quelque chose à la mécanique, je suis stupéfait.

— Je n'y connais pas grand-chose. Mais Eunice Branca m'avait appris à me servir d'une machine de ce genre. (Patron, vous commencez à savoir mentir...)

— D'abord, la mort d'Eunice Branca doit être prouvée. Comme il s'agit d'un meurtre, nous en trouverons certainement des traces abondantes dans les archives de la police avec empreintes digitales à l'appui. Mais étant donné qu'il s'agit des archives de la police, nous devons aussi penser qu'elles sont vulnérables et susceptibles d'être

détruites ou falsifiées par quelqu'un de bien payé. Puis il nous faudra suivre à la trace le corps d'Eunice Branca jusqu'à la salle d'opération elle-même et, là encore, il faudra avoir une identification positive du corps. Nous devons également suivre pas à pas le corps de Jean Smith jusque-là et fournir la preuve positive qu'il a bien été identifié avant l'opération. Nous devons ensuite prouver au-delà de tout doute possible que le cerveau a bien été enlevé du corps de Smith... Jeanne Eunice, cela ne vous est-il pas trop pénible.

— Poursuivez, Monsieur. J'ai appris à me faire à ces idées. » (Patron, tout ça me donne envie de vomir.) (Moi aussi, chérie. Mais il faut nous montrer sereins et solennels. Om Mani Padme Oum.) (Om Mani Padme Oum !)

«...et finalement, devant la Cour, nous prendrons les empreintes digitales de Jeanne Eunice et les ferons comparer par des experts avec celles qui auront été relevées au cours de l'enquête préliminaire. Ainsi, nous aurons établi la continuité de l'identité. Jeanne Eunice, maintenant, je coupe le courant de ce truc ? »

(Quand les trois copies sortiront, le courant se coupera automatiquement.) « Quand les trois copies sortiront, la machine effacera tout de sa mémoire et s'arrêtera automatiquement. Jake, nous retardons ces messieurs. Ils ont une partie de pêche.

— Les poissons ne sont pas si impatients que cela, assura le juge.

— Encore un instant cependant. » Il s'approcha du visiphone intérieur : « Évelyn ?

— Oui, Juge ?

— Que se passe-t-il dehors ? Tout est calme ?

— Comment avez-vous deviné, Juge ? J'ai trois de mes hommes à l'infirmerie et le bâtiment est encerclé. Vous pourriez regarder sur la troisième et la quatrième chaîne et vous faire repasser le magnétoscope de l'émission de seize heures.

— C'est grave pour vos hommes ?

— Rien de sérieux. Il y en a un qui a pris une bouffée de lacrymogène quand nous avons dû dégager l'entrée principale et condamner toutes les autres issues ; un autre a la pommette fendue et un troisième, des côtes cassées. Pour moi, ce sont les journalistes qui ont payé des gars pour déclencher une bagarre, leurs caméras étaient braquées à l'avance là où il fallait.

— Je vois. Faut-il appeler la Garde ?

— Je ne crois pas. La police a déblayé les rues alentour et patrouille ; nos gens vont passer la nuit ici ou rentrer chez eux en hélicoptère. J'ai reçu un message du Juge Anders... il dit qu'il n'y a aucune raison que vous n'alliez pas à la pêche et qu'il assumera la présidence de la Cour pendant votre absence, il passera la nuit au Palais.

— Je l'appellerai pour le remercier. Au revoir. » Le juge passa sur la troisième chaîne et contempla la situation. « Ça n'a pas l'air trop dur. Malgré tout, on ferait bien de démolir cette vieille bâtisse et de nous en construire une plus solide plus loin des Zones Abandonnées. » Il passa sur le quatrième canal. « Oh ! oh ! »

La pièce s'emplit de hurlements, l'écran montra une foule agitée. Au milieu, roulant lentement, deux chars Merrimac de la police diffusaient sans arrêt leurs ordres de dispersion.

« Frère Schmidt, y a-t-il une terrasse pour hélicoptères chez vous ? »

Jeanne hocha la tête : « Non, la maison a été construite de telle sorte qu'aucun hélicoptère ne puisse s'y poser. À l'époque cela semblait le choix logique.

— Bien... Je pourrais vous déposer en hélicoptère dans l'enclave de votre choix. À moins que vous ne préfériez rester ici cette nuit. »

Jake dit : « Juge, ma voiture est une Rolls-Skoda. Nous y serons parfaitement en sûreté.

— Je ne peux pas vous forcer à rester. Mais faisons repasser l'enregistrement des informations et voyons ce qui a tout déclenché. » McCampbell régla le téléviseur pour faire repasser l'enregistrement du bulletin de seize heures.

«... Notre flash de tout à l'heure est confirmé ; la transplantation du cerveau du magnat Jean Smith était un canular. Une seule question : est-il mort de mort naturelle ? Ou bien a-t-il été assassiné ? Cette dernière hypothèse semble la plus vraisemblable aujourd'hui où nous avons vu la plus éhontée tentative de captation de sa fortune par son ancienne secrétaire, une femme de réputation douteuse, qui en plein tribunal...»

Salomon gronda : « Juge, ça ne vous ferait rien de lui faire taire sa sale gueule ? »

McCampbell éteignit : « Il semble que j'aie déclenché quelque chose. Je ne peux pas dire que ça me déplaît. Je ne les laisserai pas transformer mon tribunal en cirque. »

Jeanne Eunice dit tristement : « Je suis navrée, Juge.

— Eh ! Jeanne Eunice, vous n'y êtes pour rien. On vous a traînée en justice inutilement et contre votre volonté, vous n'y êtes pour rien. Quant à moi, aussi longtemps que je présiderai une Cour, j'agirai comme je l'ai fait aujourd'hui et je me moque pas mal que les journalistes soient mécontents ou qu'un tas d'illettrés veuillent assister à un spectacle plus agité.

— Je suis désolée que des gardes aient été blessés.

— Moi aussi. Mais ce ne sont pas des conscrits. Ils sont de carrière et savent que ce n'est pas toujours une partie de plaisir. Jake ?

— Oui, Mac ?

— Vous pouvez risquer votre peau si ça vous chante. Mais, même une Rolls-Skoda n'est pas un Merrimac. Non, ne dites rien. Je ne la laisserai pas partir d'ici en voiture, même s'il faut que je réunisse de nouveau la Cour et que je la remette sous tutelle. Elle ne sortira qu'en hélicoptère. La seule question est : où ira-t-elle ? Après tout, vous pourriez coucher ici même, Jeanne Eunice ; il y a de quoi manger dans le bar, il y a une baignoire à côté et le divan s'ouvre pour faire un lit. Un peu dur, je le crains. » (Demandez voir au petit juge s'il faut le prendre avec le lit !) (Je n'ai rien entendu ! Et puis taisez-vous !)

« J'allais dire, reprit Jake, que j'ai une maison au Havre de Grâce. Elle est vide et il n'y a plus de domestiques. Mais c'est un endroit sûr. Vous pourriez demander au chef de vos gardes de dire à mon chauffeur et à mon tireur d'attendre que les choses se tassent, puis de venir nous prendre là-bas... encore que je sois sûr que ces deux gars soient très capables de passer à travers la foule avec la voiture. Ce sont des durs.

— Sans doute. Et pour que tout se termine par une alerte générale. Non, nous réglerons ça en douce. Allons, lequel d'entre vous veut utiliser les lavabos pendant que j'appelle mon greffier et que j'avertis la terrasse ? »

Quelques minutes plus tard, Jake et Jeanne étaient sur le point de partir, l'hélicoptère du juge les attendait.

« Juge, dit Jeanne, je pense que vous savez combien je vous suis reconnaissante ; mais j'aimerais faire quelque chose pour ces hommes qui ont été blessés... un don.

— Non.

— Pourquoi, non ?

— Ils sont assermentés et on pourrait considérer cela comme corruption de fonctionnaires. Jeanne Eunice, il y a dans une enclave une maison pour les enfants de policiers, gardes, pompiers et autres tués en service commandé. Jake vous en parlera. Moi, j'aime mieux ne pas savoir ce que vous ferez.

— Je vois. » Jeanne fit semblant d'ignorer que Jake lui tendait son manteau, s'approcha de McCampbell, lui mit les bras autour du cou et, les lèvres tendues, lui dit : « Est-ce que cela constitue une tentative de corruption ?

— Je le crois », répondit McCampbell en la prenant dans ses bras, « mais je ne pousserai pas l'analyse juridique plus loin.

— Bien sûr ! C'est de la corruption ! Lâchez-le, frère Schmidt. Quand on veut l'acheter, c'est moi qui m'occupe des pots-de-vin.

— La ferme, toi là-bas ! »

Jeanne se tourna, juste au moment où ses lèvres effleuraient celles du juge : « Vous êtes juste après sur ma liste, frère Alec.

— Alors, faites la queue, comme tout le monde. » McCampbell

empêcha Jeanne de dire un mot de plus. Elle entrouvrit doucement les lèvres, ne le pressa pas. (Bouh ! hou ! hou ! il est bien comme je le pensais.) (Eunice, ne me laissez pas tourner de l'œil.)

Quelques secondes plus tard, elle rouvrit les yeux, regarda le juge en face : « Eh bien ! » dit-elle doucement.

Alec Train tapota l'épaule du juge : « La séance est levée, Juge. »

Jeanne serra une dernière fois possessivement contre elle le juge, se dégagea et se jeta dans les bras du co de thurne de McCampbell pour lui offrir ses lèvres. Elle eut soin de faire durer ce baiser aussi longtemps que l'autre et de le rendre aussi voluptueux. (Hein ! Qu'en pensez-vous, Eunice ?) (Ils en sont restés manifestement au stade oral et ils embrassent presque aussi bien que Jake. Si celui-là n'était pas ici en ce moment ils nous coucheraient en vitesse sur le tapis – allez, *break* ! vous l'avez embrassé aussi longtemps que le petit juge et Jake commence à s'énervier.) (Ça va, ça va ! Empêcheuse de baiser en rond !) (Pas du tout. C'est seulement que vous ne savez pas encore manier les hommes sans les mettre sens dessus dessous. Allez ! rompez !)

Un instant après, silencieux, Jake l'aidait à remettre son manteau. Elle le remercia, boucla la fermeture magnétique, arrangea le drapé de l'épaule et laissa le juge la mener par la main jusqu'à l'ascenseur. Ils se dirent adieu. Les portes de l'ascenseur se refermèrent. Alec Train se retourna vers son ami :

« Mac, embrasser le frère Schmidt fait plus d'effet que de baiser la plupart des filles.

— Oui. Bon Dieu ! quelle poulette !

— Sensationnelle. Mac, après l'avoir embrassée pouvez-vous croire que ce soit la même personne que le vieux Jean, le magnat terrible ?

— Euh ! tout colle... Et puis elle connaît la poignée de main.

— Et le mot de passe, j'ai vérifié. Pourtant, Mac, je parierais que n'importe lequel d'entre nos frères, même de ceux qui préfèrent les petits garçons, lui donnerait tous nos secrets si elle l'embrassait ainsi.

— En admettant que vous ayez raison... et je vous crois volontiers... Jeanne Eunice n'a guère eu la possibilité de les mettre à l'épreuve. Jake l'a pratiquement mise sous clé à ma demande. Quant à Jake... je suis à peu près sûr qu'il était un Barbare ; mais on peut toujours vérifier.

— Facile, mais elle n'en savait pas moins que vous aviez demandé un prêt au Fonds de secours lors de votre dernière année.

— Eh ! oui. Voilà qui emporte la conviction.

— Pas forcément. Elle était sa secrétaire particulière ; cela a peut-être amusé le vieux Jean de lui montrer notre poignée de main, de lui dire notre mot de passe et même de lui parler du prêt.

— Vous êtes trop tordu. Jeanne Eunice est vraiment bien ce qu'elle prétend être... une fille délicieuse qui a le cerveau de Jean sous ses cheveux. Alec, je veux bien concéder que Jeanne Eunice ne ressemble pas beaucoup à Jean Smith. Mais même vous, on vous accepterait dans la bonne société si cette éponge qui se trouve entre vos deux oreilles était placée dans le corps d'une créature aussi charmante : [Le juge hocha la tête.] Elle est tout ce qu'il faut pour convertir un bataillon d'homos.

— Eh bien, elle vous a eu.

— Et vous, mon ami. Vous êtes pincé ! Vous abandonneriez tous les copains si elle téléphonait et vous le demandait. N'essayez pas de tromper votre vieux co de thurne. Je vous connais bien mieux que Ruth.

— Je ne discuterai pas. Mais vous êtes au moins aussi pincé que moi, Mac. ...elle vous a troublé tout comme moi. Euh ! Norma sait-elle que nous n'avions pas l'intention de prendre tellement de poisson ?...

— Bien sûr qu'elle s'en doute. Mais elle a toujours été tolérante. Alec, seriez-vous très déçu si je décidais de ne pas faire cette escapade ? Jake aura peut-être besoin d'un juge ami en cas d'urgence. Surtout si ces vautours trouvent un bavard assez culotté pour acheter un juge et intenter une action en flagrant délit. Je détesterais être absent si le frère Schmidt avait besoin de moi.

— Mon Dieu ! les bonnes âmes vont par paire. C'est bizarre, je pensais la même chose. On ne peut pas laisser tomber le frère Schmidt. Mac, est-ce que cela pourrait faire du tort, si je me mettais au service de Jake – à titre gracieux ? Si l'affaire se complique, il faudrait qu'il soit à plusieurs endroits à la fois. Je pourrais l'aider...

— Cela vous donnerait une bonne raison de revoir le frère Schmidt.

— Y a-t-il une loi qui interdise les petits profits ? Et puis, c'est vrai, Jake a besoin d'aide.

— Alec, mon vieux, que voilà une noble pensée ! Quand vous représentiez les requérantes... elles vous ont vidé et elles ont eu tort. Théoriquement, ces chipies désirent tout autant que Jake arriver à la vérité pour le plus grand bien de leur grand-papa adoré. Elles ne peuvent pas avouer que tout ce qu'elles veulent, c'est mettre la main sur son fric.

— Je me demande si Jake a le téléphone dans cette maison vide dont il nous a parlé ? Sinon, je peux lui laisser un mot au Gibraltar Club – où il a un appartement – et chez Jean Smith et aussi aux abonnés absents.

— D'accord. Mais mieux vaut que ce soit moi qui fasse l'appel. Cela pourrait accélérer les choses avec les abonnés absents. Restons ici et attendons leur réponse. Ruth ne vous attend pas. Norma ne

m'attend pas davantage. Je vais demander qu'on nous monte à dîner.

— Voilà qui est fermement pensé ! Reversez-nous donc à boire pendant que je passe ces coups de fil. Hé ! vous pouvez les joindre dans votre hélicoptère.

— Seulement par le circuit de pilotage. On pourrait nous écouter. Mieux vaut garder tout ça strictement entre nous. Alec, il n'est guère vraisemblable que Jake ait besoin de vous avant demain matin. Encore qu'on ne sache jamais... un saut sur la côte ou n'importe quoi. Voulez-vous rester ici cette nuit, près de ce téléphone ?

— Eh bien ! » Alec Train resta la main en suspens au-dessus de l'appareil. « Mon vieux compagnon de chambre, je croyais que le frère Schmidt avait chassé toutes autres idées folâtres de votre tête. Ou bien vous ai-je mal compris ?

— Disons les choses ainsi : il serait agréable de discuter des mérites intimes du frère Schmidt avec une personne sympathique qui les apprécie autant que moi.

— Dans ce cas, versez-nous ces verres ; et allez vous mettre sous une douche tiède, je vous rejoins aussi vite que possible. »

Chapitre XIV

Jake Salomon aida Eunice à monter dans l'hélicoptère du juge, s'assit à côté d'elle et ferma la porte. Très vite, ils décollèrent. Le compartiment des passagers était séparé du poste de pilotage et parfaitement insonorisé. Il aurait pu parler, mais il ne dit rien et se détourna d'elle.

Jeanne le laissa faire quelques minutes : « Jake, cher, êtes-vous fâché ?

— Oh ! Dieu, non ! Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— Vous paraissez si distant. Je pensais que vous pouviez être contrarié que j'ai embrassé le juge McCampbell et le cher M^e Train.

— C'est votre affaire.

— Oh ! Jake ! Ne me boudez pas. J'ai eu une journée difficile, surtout tout ce temps qu'il m'a fallu passer en face de mes sacrées petites-filles. Ça fait mal, Jake, d'être haïe. Savoir que quelqu'un souhaite votre mort. Savez-vous comment j'ai réussi à tenir le coup. Je me disais : "que ferait Eunice ?". Et j'essayai de l'imiter. C'est comme d'embrasser ces deux hommes si gentils et si obligeants... Je me dis : "Il faut les remercier... que ferait Eunice." Et je décidai de les embrasser du mieux qu'elle aurait pu. Et j'ai essayé. N'est-ce pas cela qu'Eunice aurait fait ?

— Euh !... Enfin, oui, Eunice les aurait embrassés. » (Il le sait fichtrement bien.) (Je sais. Il fait la tête.) (Alors, continuez d'attaquer. Dites-lui à quel point il est un homme merveilleux. Jeanne ! Les hommes nous croient toujours quand nous leur disons qu'ils sont merveilleux.)

« Alors, je ne vois pas pourquoi vous boudez, Jake. Je pensais que vous aviez vraiment été merveilleux tout au long de cette journée, pour assurer ma protection et régler cette affaire. Et c'est vous que je voulais embrasser... je le veux toujours, si seulement vous vous laissez faire. Serait-ce parce que je n'avais pas remis mon manteau avant de les embrasser que vous faites cette tête ?

— Cela aurait été plus convenable. »

(Enfoncez le clou, chérie... Jake sait très bien que la première fois que je l'ai embrassé, il avait toute ma peau contre lui... et après cela, il sait bien que chaque fois que je le pouvais en toute sécurité, je me mettais nue pour l'embrasser. Il ne se débattait pas... au contraire.) (J'essaierai.)

M^{lle} Smith prit un air contrarié qui ne lui allait pas. « C'est bien

possible. Mais je ne sais pas comment être convenable, Jake. Les mœurs ont tellement changé ! Dites-moi dans les mêmes circonstances et étant aussi désireuse que moi de montrer sa reconnaissance à deux hommes si gentils et si dévoués... Eunice aurait-elle remis son manteau avant de les embrasser ?... Ou bien aurait-elle collé sa peau fraîche contre eux en les laissant la peloter un peu si ça leur faisait plaisir... et ça leur a fait plaisir. Je suis sûre que vous vous en êtes aperçu. Pensez-y, Jake. Vous connaissiez Eunice mieux que moi. Alors répondez-moi franchement, parce que cela me servira de guide dans mon comportement pour essayer d'être vraiment Eunice. Se serait-elle refusée ? Ou se serait-elle offerte ? »

Jake Salomon poussa un soupir qui était presque un grognement. « Par l'enfer ! Vous avez fait exactement ce qu'Eunice aurait fait. C'est bien cela qui me bouleverse. »

Jeanne soupira : « Merci, Jake. Je me sens mieux. »

Elle desserra sa ceinture de sécurité, se rapprocha de lui, passa son pouce sur la fermeture magnétique de son manteau. « Avec tout ce harnachement, cette saloperie ne veut pas me quitter. Embrassez-moi, Jake, et mieux qu'ils ne le firent. Embrassez-moi et caressez-moi, et dites-moi qu'Eunice aurait été fière de moi.

— Jeanne !

— Ne me faites pas honte, Jake. Je suis une fille maintenant et j'ai besoin d'être embrassée très, très fort, pour que nous oublions tous deux le baiser donné à ces autres. Appelez-moi Eunice, chéri, c'est mon nom et je veux vous l'entendre prononcer. Je veux que vous me disiez comme je suis gentille. »

Il grommela : « Eunice. »

Elle leva son visage vers lui : « Embrassez-moi, chéri. »

Tremblant, il s'abandonna.

Le baiser dura, dura. Il ne fallut à Jeanne que quelques secondes pour passer de la tendresse à la sauvagerie, et Jake ne se déroba pas. (Eunice ! Je vais m'évanouir.) (Je ne vous laisserai pas faire, chérie. J'ai attendu si longtemps ce moment !)

Enfin Jake se détacha d'elle, mais elle resta blottie contre lui et il continua à l'enlacer. Elle soupira et lui passa la main sur le visage : « Merci, Jake chéri. Laissez-moi être encore un peu Eunice. Suis-je une gentille petite fille ? Lui fais-je honneur ?

— Certainement.

— J'ai essayé. Jake, chéri, croyez-vous aux fantômes ? J'ai l'impression qu'Eunice était ici avec nous. Je n'aurais pas pu vous embrasser si bien sans son aide. J'ai souvent cette impression.

— C'est intéressant...» (Il faut continuer sur cette voie, Jeanne. C'est son point faible. Si vous continuez, il coule, corps et biens.) (Je m'en souviendrai. Mais pas aujourd'hui.) « En tout cas, elle aurait été

fière de vous. Vous êtes une fille épâtante.

— C'est bien ce que je veux. Pour vous. Je vous aime, Jake. »

Il hésita le temps d'un battement de cœur : « Je vous aime, Eunice... et Jeanne Eunice.

— Je suis heureuse que vous nous ayez associées. Jake, chéri, il va falloir m'épouser. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Quoi ! Oh ! ciel ! Ne soyez pas sottre, chérie. Je vous aime... mais il y a trop de différence d'âge.

— Balivernes ! Je sais bien que j'ai presque un quart de siècle de plus que vous. Seulement cela ne se voit plus. Et vous me comprenez, aucun autre homme ne le pourrait.

— Hé ! Je voulais dire que c'est moi qui suis trop vieux pour vous. »

(Jeanne, ne le laissez pas parler comme ça ! Il se sentait drôlement jeune, il y a quelques minutes... je l'ai bien senti. Pas vous ?) (Oui. Chut, maintenant !)

« Jake, vous n'êtes pas vieux. Dieu le sait ! Je sais, moi, ce que vieux veut dire. Et, il y a quelques minutes... vous vous sentiez tout jeune. Je l'ai bien senti.

— Euh !... c'est possible ; mais ce n'est pas votre affaire. »

Elle gloussa. « Que si ! justement. Jake, c'est merveilleux d'être une fille pour vous. Je ne discute plus, j'attends. Avec le temps, vous comprendrez que vous avez besoin de moi et que j'ai besoin de vous, et que personne d'autre que vous ne peut nous convenir. Vous ne pouvez m'échapper, Jake. Eunice ne vous laissera pas partir.

— Bien !... Que je sois damné si j'essaie seulement de discuter. Vous ne ferez que vous entêter davantage, que vous soyez Jeanne ou Eunice. Mon vieil ami Jean était l'homme le plus entêté que j'aie jamais rencontré et, à sa manière douce, Eunice était tout aussi butée. Chérie, je ne sais lequel vous êtes. Parfois je crains que vous ne subissiez ce dédoublement de la personnalité que vos médecins redoutaient. »

(Changez de sujet.) (D'accord, chérie... mais pas en manifestant de la nervosité... Ne le lui dirons-nous donc jamais ?) (Si, bien sûr. Mais pas si tôt. Attendons !) « Jake chéri, je ne suis pas étonnée que vous vous sentiez désarçonné face à moi... moi aussi. Oh ! il n'y a rien là de psychopathique. C'est simplement le fruit de la situation bizarre dans laquelle je me trouve. Depuis combien de temps me connaissez-vous ? Un quart de siècle ?

— Vingt-six ans, presque vingt-sept.

— Eh ! oui. Allons ! allons ! Jake. En ce moment, c'est avec Jean que vous parlez. Soyons francs. »

Salomon sourit : « Je pense, Jean, que vous avez été un sacré foutu sale vieux satyre jusqu'au moment où nous vous avons mis sur la

table d'opération.

— Voilà qui est mieux. Des années après que j'eus dû me résigner, mon intérêt pour un joli visage ou une jolie paire de jambes ne s'est jamais démenti. Puis j'ai acquis le jeune corps sain d'Eunice. Je suis une femme ! Regardez-moi, Jake : une femme !

— Je l'ai remarqué.

— Pas comme moi ! Bien que vous m'ayez embrassée – un vrai baiser, mon chéri – vous ne pouvez savoir ce que m'a fait cette transformation. Je suis cyclique maintenant, Jake, gouvernée par la lune. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Eh bien, c'est un phénomène naturel ! tout à fait sain.

— Cela signifie que le corps contrôle le cerveau tout autant que le cerveau contrôle le corps. Avant mes règles, je deviens susceptible et je pleure pour un rien. Mes sentiments, mes émotions, mes pensées même sont féminines... et pourtant j'ai derrière moi près d'un siècle d'émotions et d'attitudes masculines. Regardez, ma petite infirmière-dame de compagnie, Winnie, et quand je dis regardez, je sais bien ce que vous aimeriez en faire.

— Allez au diable, Jean ! C'est une fille charmante.

— Vous l'avez dit. Parce que je suis Eunice en même temps que Jean, je sais ce qu'elle ressent. Elle est aussi femelle qu'une chatte en chaleur... et vous êtes un vrai taureau, Jake, en pleine force. Si vous vouliez la prendre, elle ne vous opposerait qu'une résistance symbolique.

— Jeanne Eunice, ne disons pas de bêtises. J'ai au moins trois fois son âge. »

(Patron, qu'est-ce que vous cherchez ?) (Je ne sais pas, mais je le cherche.) (Bien. Mais ne nous mettez pas Winnie dans les jambes. Je pensais que nous nous réservions Jake pour nous.)

« Jake, chéri, je ne suis pas physiquement beaucoup plus vieille que Winnie... et vous avez connu et aimé Eunice dans ce corps, encore que je ne m'en souviens pas. Alors comment cela a-t-il commencé entre vous deux ? L'avez-vous violée. » (Dieu non !... C'est moi qui l'ai violé... mais il y a mis beaucoup du sien.)

« C'est une question tout à fait déloyale !

— C'est une question très féminine. Vous connaissant depuis des années, et connaissant Eunice, depuis bien moins longtemps, mais mieux puisque j'ai son corps, ses hormones et ses émotions, j'imagine que vous étiez bien trop fier pour oser lui mettre la main aux fesses : il a fallu qu'elle trouve le moyen de vous faire comprendre que vous seriez bien accueilli si vous lui faisiez des avances. Ai-je raison ? » (S'il dit « non », c'est un menteur. Il a fallu cinq minutes, sœurlette... et nous aurions pu mener à bien l'affaire en dix minutes si nous n'avions pas été dérangés. Il a fallu attendre jusqu'au lendemain. Vous vous

rappelez ma peinture de sirène ? J'ai dû la laver avant de rentrer à la maison. Jake et moi l'avions complètement gâchée... Et il a fallu que je monte un bateau à Joe.) (Il vous a crue ?) (Je pense. Il était en train de peindre. Quand il peint, il ne remarque rien.)

« Jake, allez-vous me répondre ? Ou faudra-t-il que je tire moi-même des conclusions peut-être erronées ?

— Je pourrais répondre que cela ne vous regarde pas.

— Et vous auriez raison et Jean de s'excuser. Mais pas Eunice. Voilà ce qui est arrivé selon ce que me dit son petit doigt je veux être comme elle, et si ce n'est pas ce qu'elle a fait... alors, dites-le-moi. Je ne vous demande pas de détails intimes. » (Mais si, mais si, chérie. Je les veux. Je veux savoir ce qu'il a ressenti. Il me faut tous les détails les plus croustillants. Je sais déjà comment j'ai joui... et je vous le dirai.) (Ne soyez pas si pressée, chérie – je veux l'y amener doucement.)

« Jeanne Eunice... non, Eunice ! Vous avez toujours eu l'art de me mener où vous vouliez !

— Est-ce une réponse, Jake. Je n'ai pas la mémoire d'Eunice. » (Dites donc, patron ! Je viens d'avoir une idée... et il ne s'agit pas de planaires. Chacun dispose d'une mémoire qui s'efface et d'une mémoire permanente ; exactement comme Betsy... et cette partie permanente, ineffaçable, c'est le moi qui est ici maintenant que je suis morte. L'âme ? peut-être. Les mots n'ont pas d'importance.) (Laissez tomber la philosophie jusqu'à ce que nous soyons seules toutes deux au lit cette nuit, Eunice. J'essaie de me débrouiller avec un homme... et c'est dur.) (Vous pensez que nous allons être seules au lit cette nuit ? Vous voulez parier ?) (Je ne sais pas et j'ai peur, au fond.) (Ne craignez rien. Quand ça arrivera, vous n'aurez qu'à réciter le Mani Padme et me laisser prendre les commandes. Quand vous aurez pris la leçon, vous pourrez piloter toute seule à votre tour... sauf que je serai toujours là. Savez-vous quelque chose, patron chéri ? Ce sera encore plus chouette une fois qu'on aura eu notre ration.) (Quoi ?) (Eh ! oui chéri, les épanchements d'âme... ce n'est jamais que le sexe. Je l'ai su pendant quatorze années... et j'en ai faim et soif.) (Je l'ai su pendant au moins cinq fois plus longtemps... et j'ai au moins cinq fois aussi faim que vous.) (Peut-être bien ; vous êtes une chatte en chaleur, patron.)

Jake finit par répondre : « Jeanne, je ne crois pas que ce soit faire honneur à la mémoire d'Eunice que de raconter des histoires sur son compte... Mais je vous céderai, puisque vous voulez apprendre, pour votre gouverne, le plus possible sur sa manière de se comporter. Eunice était honnête et directe... » (Je suis tordue comme un serpent... mais c'est ce que je voulais que Jake croie.) « Et, apparemment, elle me trouvait à son goût... et elle a voulu me faciliter les choses. Ce ne

fut ni du viol ni de la séduction. » (Ce fut l'un et l'autre ; mais je ne voulais pas qu'il pût le penser. C'est un amour, Jeanne...) (Laissez-moi continuer à lui faire faire son strip-tease sentimental. Écoutez donc au lieu d'interrompre tout le temps.) (Je vais me tenir tranquille, patron... autant que possible.)

« J'étais certaine que cela avait dû se passer ainsi, Jake, vous connaissant tous les deux. Mais ce n'est qu'un côté de moi telle que je suis maintenant – le côté "Eunice". Je vous ai dit que je comprends Winnie en tant que fille, parce que maintenant je suis une fille. Mais il y a l'autre côté, le côté "Jean", tout seul avec Winnie, tous les jours... et je fais tout ce que je peux pour ne pas trop la tripoter. » (Hum ! mais vous la tripotez !) (J'ai dit, taisez-vous ! Je n'ai pas dépassé le stade du pelotage.) « Vous me comprenez Jake ? Le vieux Jean – moi – pense que Winnie est un morceau de roi.

— Évidemment... je le comprends, de la part de Jean.

— Je me demande si vous le comprendriez de la part d'Eunice ? Jake, que pensez-vous de l'homosexualité ?

— Je n'en pense rien. Cela ne m'a jamais intéressé.

— Pas même la moindre curiosité ? Jake, je me demande ce qu'Eunice en pensait. En avez-vous parlé avec elle ? »

Jake renâcla : « Croyez-moi, Jean – navré, Jeanne Eunice. Ce n'est pas un sujet dont nous trouvions le temps de nous entretenir.

— Je suppose. Elle n'en a jamais non plus parlé avec moi. Pourtant il est certain, qu'avant cette époque, Eunice était indifférente – peut-être même devrais-je dire compréhensive – envers ce que Jean pensait être des perversions. Mais voici à quoi j'en arrive, Jake : je trouve Winnie diablement attrayante sexuellement. J'en pense autant du juge McCampbell et d'Alec Train... ce qui m'a étonnée. Et de vous... ce qui ne m'a pas étonnée. Mais aujourd'hui, c'est le premier jour où j'ai été embrassée sérieusement par des hommes vraiment très mâles. Et cela m'a plu. Ça m'a donné un choc. » (Et le cher docteur ? (Taisez-vous... Nous ne parlerons pas à Jake de celui-là.)

Jeanne Eunice poursuivit : « Voilà mon dilemme. À quel moment suis-je homosexuelle ? Avec Winnie ? Ou bien avec trois beaux étalons mâles ?

— Jeanne, vous posez une question diantrement embarrassante.

— Parce que je suis dans la situation la plus diantrement embarrassante dans laquelle un homme ait jamais pu se trouver. Ce corps est un corps de femme normal. Mais c'est dans le cerveau que se trouve la partie mâle et toute l'expérience sexuelle d'un homme. Alors dites-moi, Jake, à quel moment suis-je normal, à quel moment suis-je inversi ?

— Hum ! Je suis obligé de dire que votre corps de femme doit l'emporter.

— Mais l'emporte-t-il réellement ? Les psychologues affirment que l'organe sexuel essentiel est le cerveau... et mon cerveau est XY.

— Je crains que vous ne tentiez de m'embrouiller exprès.

— Non, Jake ; c'est moi qui suis embrouillé. Mais pas pour les mêmes raisons. De mon expérience unique, qui couvre physiologiquement les deux sexes et pas seulement par ouï-dire, je conclus qu'il n'existe qu'un seul sexe. Le SEXE ! Il y a des gens qui ont si peu de pulsions sexuelles qu'ils pourraient tout aussi bien être neutres et peu importe qu'ils soient concaves ou convexes. Il y a des gens qui ont un sexe très affirmé... et là encore, la forme du corps ne compte pas. Comme moi, toujours excité, longtemps après, que je ne pouvais plus rien faire... Comme vous, chéri, prenant pour maîtresse une jeune femme mariée deux fois plus jeune que vous... Comme Eunice... épouse comblée, je crois...

— Oui, elle l'était. Et cela me donnait un sentiment de culpabilité.

— Mais vous, vous ne vous sentiez pas assez coupable pour ne pas continuer à partager les richesses de son corps. Jake, je ne vous parlerais pas si vous l'aviez méprisée. J'étais sur le point de nommer Eunice comme la troisième personne fortement sexuée... Elle avait assez d'élan sexuel dans son corps – je le sais ! – pour tout. Assez d'amour dans son cœur – j'en suis certaine – pour autant d'hommes et de femmes qu'elle désirait. Je sais qu'elle m'aimait, mais elle avait trop de chaleur humaine pour se moquer de moi en m'offrant ce que je ne pouvais accepter. Elle me donna généreusement la seule chose que je pouvais accepter : sa beauté à contempler. Jake, je pense qu'une seule chose limitait Eunice dans son amour : le temps. Elle vous a rendu heureux...

— Assurément.

— Je suis tout aussi certaine qu'elle n'a, pour cela, privé en rien son mari. Jake, avez-vous des raisons de croire qu'elle n'avait que vous et son mari ?...

— Au diable ! Jean ! Je n'en sais rien. Mais je pense qu'elle n'avait pas le temps. Je lui prenais le peu dont elle pouvait disposer. »

(Écoutez patron, je vous ferai le compte, en particulier, du nombre de fois où j'ai marqué des points pour le droit des femmes à disposer d'elles-mêmes. N'empoisonnez pas, Jake.) (Vous ne comprenez pas où je veux en venir, Eunice. Je veux forcer Jake à faire descendre sainte Eunice de son piédestal... c'est le seul moyen de le reconquérir.)

« Qu'en savez-vous ? Pouvez-vous être sûr qu'elle ne vous a pas raconté le même genre de mensonges qu'elle racontait à son mari ? De toute façon, Jake, Joe était peut-être aussi fier de ses cornes qu'un vieux cerf... le pourcentage des maris enchantés des adultères de leur

femme n'a cessé de monter dans ce pays depuis les années cinquante – il n'y a qu'à regarder tous les rapports à la Kinsey. Qu'il l'ait aimée, nous en sommes tous les deux certains. Cela ne prouve pas qu'il voulait la mettre en cage ni même qu'il ait essayé.

— Jeanne, j'aimerais autant que vous n'essayiez pas de me démolir l'image que j'ai d'Eunice.

— Jake chéri, je n'essaie pas de la démolir. J'essaie de savoir ce que vous saviez d'elle, de telle sorte que je puisse mieux me modeler sur elle. Je l'aimais, et je l'aime toujours. Mais si vous me disiez qu'elle était la maîtresse de six autres hommes, un peu putain sur les bords, et gouine le reste du temps... comme je sais que vous êtes incapable de mentir, Jake, j'essaierais d'en faire autant. Vous ne m'en avez pas dit beaucoup. Mais le peu que vous m'avez confié confirme ce que je pensais : Eunice était une femme dans toute l'acception du terme, avec assez d'amour au cœur pour aimer trois hommes à la fois et donner à chacun ce qu'il fallait pour le rendre heureux. » (Merci, patron. Faut-il que je vienne saluer ?) (Chut ! tenez-vous tranquille.) « Mais elle n'a jamais été une fille facile, une traînée et – bien qu'elle ne fût pas prude – je doute que Winnie l'aurait intéressée. » (Eh ! là, eh ! là.) (Je lui dis exactement ce qu'il souhaite entendre, chérie... si vous avez envie de Winnie, il n'en saura rien.) (Eh ! qui a envie de Winnie ? C'est vous, vieux cochon !) (C'est nous deux... Mais peut-être vaut-il mieux ne pas aller jusqu'au bout. Chérie, Winnie ne nous regardera même pas, tant qu'elle a un homme dans sa vie.) (À voir ! Voulez-vous parier ?)

Jeanne soupira : « Jake, avec ce double héritage qui fait de moi un être à part, il me serait facile de devenir ambivalente. Mais je m'y refuse parce que je ne pense pas qu'Eunice le voudrait. Avec cette nature féminine si profondément ancrée en moi – mon sang débordant d'hormones et des gonades grosses comme le poing – je pourrais facilement devenir “Smith-couche-toi-là”. D'autant plus facilement que Jean Smith était un vieux satyre qui ne regrettait rien autant que les tentations auxquelles il avait dû renoncer. Mais je ne me comporterai pas comme cela non plus : Eunice ne l'aurait pas fait. Dans ces conditions, si je ne suis pas mariée bientôt, il sera dur d'empêcher la chatte de descendre de son toit brûlant.

— Jeanne, je vous aime. Mais je ne vais pas vous épouser, c'est hors de question.

— Alors vous feriez mieux d'aider mes petites-filles à m'escroquer.

— Eh ! Pourquoi ?

— Vous le savez parfaitement. Une jeune milliardaire a autant de chances d'attraper un bon mari que le chien en papier de soie de l'histoire en avait d'attraper le chat en amiante qui s'était réfugié en

enfer. Jake, en dehors du fait que vous me comprenez et que personne d'autre ne le peut, vous êtes l'un des rares que mon argent n'impressionne pas. Même en mettant de côté le fait extraordinaire que je vous aime et que vous m'aimez, n'importe quelle marieuse vous certifierait que nous formons le couple idéal.

— Il reste toujours la question de l'âge... de l'âge de nos corps. Jeanne, un homme qui se marie à mon âge ne prend pas femme : il engage une infirmière.

— Ridicule ! Jake, non seulement vous n'avez pas besoin d'infirmière mais je suis prête à parier à égalité que vous resterez fort et viril jusqu'à ce que j'ai atteint la ménopause. Mais le jour où vous aurez besoin d'une infirmière, je vous soignerai. En attendant, ne perdons pas de temps... et puis nous pourrions toujours vous acheter un nouveau corps, lorsque vous en aurez besoin.

— Non, Jeanne. Ma vie a déjà été longue... et bonne, presque toujours heureuse, toujours intéressante. Quand mon heure viendra, je m'en irai tranquillement. Je ne ferai pas la même erreur que vous. Je ne tomberai pas entre les mains des toubibs, avec tous leurs reins artificiels et toute leur tuyauterie. Je mourrai comme le firent mes ancêtres. »

Elle soupira : « Et c'est vous qui dites que je suis entêtée ! Très bien, je vais cesser de vous embêter et accepter humblement l'amour que vous pourrez m'accorder. Jake, m'emmènerez-vous dans la bonne société pour me présenter les jeunes gens à marier ? Vous, vous savez détecter les chasseurs de dot... Je pense qu'Eunice serait peut-être trop naïve, trop encline à ne penser que du bien des gens. » (Des clous, patron ! Quand je me suis payé un gigolo, je l'ai fait avec les yeux bien ouverts... et comme je ne me faisais aucune illusion, j'en ai trouvé un d'excellente qualité.) (Je le sais, chérie. Mais les Joe Branca sont aussi rares en ce monde que les Jake Salomon.)

« Jeanne Eunice, si vous voulez que je joue les chevaliers servants, j'en serai très honoré... et j'essaierai d'écarter de vous les gros gloutons.

— Je vous le rappellerai, mon chéri pas si vieux. Jake, je vous ai demandé si vous croyiez aux fantômes. Avez-vous de la religion ?

— Oh ! non. Mes parents étaient juifs orthodoxes, je crois que vous le savez. Mon petit discours de Bar Mitzvah fut tellement apprécié qu'il m'a fallu me battre comme tous les diables pour étudier le droit au lieu de me faire rabbin. Mais dès ma première année, j'ai réussi à me débarrasser de tout cela.

— Un peu comme moi. Mes grands-parents – catholiques – venaient du sud de l'Allemagne. Aussi, les curés essayèrent immédiatement de me mettre la main dessus. Puis, nous partîmes pour le Middle West avant que je n'entre à l'école et papa, qui n'avait

jamais été dévot, décida qu'il serait meilleur – meilleur pour les affaires peut-être – de se faire baptiste. Aussi je me suis tapée toute la routine du pays de la Bible... avec enfer et damnation, et les péchés lavés dans le baptême par immersion totale. C'est ce lavage de cerveau baptiste qui m'a collé à la peau, réglant mes attitudes inconscientes. Mais, consciemment et intellectuellement, j'ai tout jeté par-dessus bord à quatorze ans... ce fut probablement le seul acte intellectuel de toute ma vie.

— J'ai adopté la même politique.

— Oui. Mais laissez-moi vous dire qu'il est arrivé quelque chose depuis que je suis morte.

— Quoi ! Mais vous n'êtes jamais morte, Jeanne – Jean, au diable ! – vous n'avez été qu'inconsciente.

— Pas morte, hein ! Sans corps et mon cerveau coupé du monde, et mon moi n'ayant même pas conscience de son soi ? Si ce n'est pas ça la mort, Jake, cela y ressemble étrangement. Je vous ai dit que je pensais que l'esprit d'Eunice m'avait souvent aidée.

— Je vous l'ai entendu dire. Je n'en crois rien.

— Vous êtes une tête de lard ! Quand je suis dans l'embarras – et c'est souvent le cas en ce moment – je me demande : “Que ferait Eunice ?” Il n'en faut pas plus, Jake, je sais aussitôt ce que je dois faire. Comme cet après-midi, quand je décidai en un clin d'œil d'embrasser Alec et Mac, sans la moindre hésitation ! Vous avez vu. Vous-même, vous m'avez dit que je n'avais cessé de me comporter exactement comme Eunice. C'est pourquoi j'ai l'impression que son doux esprit me guide. Qu'en dites-vous ?

— Hum !... Non. Vous vous comportez vraiment comme elle... sauf quand vous me dites que vous parlez en tant que Jean. Mais je ne crois pas aux fantômes. Jean, si je pensais qu'il faudrait que je sois Jake Salomon pour toute l'éternité... eh bien, j'irais porter plainte au Siègne social.

— Laissez-moi vous raconter ce qui m'est arrivé au Siègne social.

— Hein ?

— Pendant que j'étais morte, Jake, j'étais ici même. Il y avait un très vieil homme avec une longue barbe blanche. Il me regarda, consulta son grand livre, puis me regarda de nouveau. Il me dit : “Fils, vous avez été un vilain garçon. Mais pas si vilain que je ne puisse vous donner une seconde chance. Faites de votre mieux et ne vous inquiétez pas, on vous aidera”. Qu'en pensez-vous, Jake ? » (Qu'est-ce que cette histoire, patron ? Ça vous est arrivé à vous aussi ?) (Eunice si ça vous est arrivé à vous, ça m'est donc arrivé à moi, c'est la même chose. Et vous êtes mon aide et mon soutien, ma chérie, mon ange gardien.) (Oh ! non ! allez-vous faire foutre ! je ne suis pas un ange, je suis moi !) (Un ange très terrestre, mon amour chéri... juste ce dont

j'ai besoin.) (Je vous aime aussi, vieux cochon.)

Salomon répondit lentement. « C'est de l'anthropomorphisme, qui sort tout droit de votre catéchisme baptiste.

— Certainement. Il fallait bien que ce soit en symboles que je puisse comprendre. Si j'avais été une créature de *Proxima Centauri*, le vieil homme à la barbe blanche aurait probablement été une "Chose" à huit tentacules et aux yeux à facettes. Tout n'est que symboles : je n'ai jamais cru qu'il s'agissait d'une expérience physique. Les hommes vivent par les symboles, Jake. Cette expérience symbolique était aussi réelle pour moi qu'une expérience matérielle. Et permettez-moi d'ajouter qu'il est vrai que j'ai une seconde chance et que j'ai et continue à avoir beaucoup d'aide – de vous d'abord, de Mac et Alec, des médecins, des infirmières... et aussi de quelque chose en moi qui me dit, sur-le-champ, dans toutes les situations difficiles exactement comment ferait Eunice. Je ne dis pas que c'est Eunice... mais ce n'est pas Jean ; il ne saurait pas comment faire. Eh bien ? »

Salomon répondit : « Jeanne, si vous continuez à vous illusionner ainsi, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout et entrer au couvent ?

— Parce qu'Eunice ne le ferait pas. Encore que cela l'amuserait peut-être de réorganiser un couvent à sa manière. »

Jake s'esclaffa : « Elle pourrait bien !

— Peut-être devrais-je essayer... puisque vous tergiversez tant pour m'épouser. Mais il est plus vraisemblable encore que je change de nom, disparaisse et reparaisse dans un lupanar à Bombay. Viendriez-vous me rendre visite, alors, Jake ?

— Non. Il y fait trop chaud.

— Toujours à renâcler. Sale vieux, Jake. Vous ne refuseriez pas de venir voir Eunice à cause de la chaleur ?

— Eunice n'atterrirait jamais dans un lupanar.

— Non, bien sûr. Aussi il faut bien que je continue à être une dame, encore que cela soit particulièrement dur pour le vieux Jean.

— Pauvre de vous ! Vous manquez de tout, vous n'avez que la beauté, la jeunesse et la moitié à peu près de ce qu'il y a dans les caisses de l'État.

— Et vous, Jake. Je pourrais perdre tout le reste et être encore riche ! » (Je me demandais si vous profiteriez de la réplique. Sœurlette, vous n'avez pas besoin de mes conseils, je crois que je vais pouvoir prendre des vacances.) (Vous m'avez promis de rester !) (Oui, patron chéri. Je ne peux pas vous quitter, nous sommes comme des sœurs siamoises. Même si je pouvais, je resterais, parce que je le veux.) (Eunice, mon amour.)

Jeanne Eunice se rapprocha de Jake : « Jake, mon chéri, je n'ai jamais été aussi heureuse de toute ma vie. »

De la cabine du pilote, sortit une voix de bronze : « Nous allons

atterrir. Attachez vos ceintures. »

Salomon répondit : « Les ceintures sont mises et serrées. Vous pouvez atterrir. » Il dit à Jeanne : « Serrez bien, Eunice... et refermez votre manteau. »

Jeanne fit la moue et obéit.

Chapitre XV

Les vérifications d'identité prirent peu de temps. Salomon était bien connu des gardes de l'enclave et l'arrivée de l'hélicoptère avait été annoncée. Le chemin était court de l'aire d'atterrissage à la maison de Salomon. Comme dans toutes les enclaves de grand luxe, les habitants, qui se tenaient derrière de grandes baies vitrées, firent semblant de ne pas les voir. À la voix de Jake, la porte s'ouvrit et ils furent de nouveau seuls.

Jeanne Eunice enleva son manteau et le tendit à Jake, lui disant : « Puis-je faire le tour du propriétaire, Jake ? Cela fait des années que je ne suis pas venue ici, vous avez fait des changements ? »

— Quelques-uns. J'ai emporté mes affaires personnelles au club ou chez vous, il ne reste pas grand-chose sauf les meubles que je vendrai avec la maison. Regardez tout ce que vous voulez, mais dites-moi ce que vous voulez boire.

— Donnez-moi un xérès ou un dubonnet, je n'ose pas encore essayer le schnaps.

— Je vais voir ce que j'ai.

Jeanne Eunice se dirigea aussitôt vers la chambre à coucher. (Eunice, est-ce là... entre autres ?) (Bien sûr. Vous voyez ce trou dans le matelas ? Patron, c'est le seul endroit où nous ayons réussi à passer une nuit entière tous les deux. Paradisiaque) (Toute une nuit ? Alors ses gardes font plus que se douter, ils sont au courant.) (Qu'ils se doutent de quelque chose n'a aucune importance. Mais cette nuit-là... je doute qu'ils aient vraiment pu soupçonner quelque chose. Nous nous sommes encore mieux camouflés à leurs yeux qu'à ceux de Joe... nous avons inventé des tas de choses, comme de louer deux camions-chambres fortes, et une démarche qu'il fallait soi-disant faire pour votre compte.) (Qu'est-ce que vous aviez inventé pour Joe ?) (Rien du tout. J'avais imaginé une histoire et dit à Jake que je la raconterais à Joe. Là-dessus, j'ai tout simplement dit à Joe que j'avais rencontré un homme qui me plaisait et que je voulais passer la nuit avec lui. Et je lui ai demandé si cela ne lui faisait rien que ce soit le vendredi suivant.)

(Et que dit Joe ?) (Il acquiesça et retourna à ses pinceaux. Il m'embrassa pour me souhaiter d'avoir du bon temps ; Joe était toujours gentil. Mais il est bien possible que je ne lui aie pas manqué. Il était en train de peindre un modèle merveilleux : un garçon beau, beau et manifestement porté sur la chose. Joe a peut-être bien ce jour-

là changé de genre : ça lui arrivait.)

(Et vous, ça ne vous a rien fait ?) (Ce si joli garçon ? Patron, décidément il faut que vous vous décidiez à faire votre entrée dans le XXI^e siècle ! Surtout maintenant que vous êtes moi. Quel mal cela pouvait-il me faire ? D'ailleurs, je ne sais pas si Joe voulait en faire plus que son modèle... mais s'il m'avait invitée à partir avec eux deux pour une nuit ou deux, je n'aurais certainement pas dit non.) (Eunice, mon amour ; vous continuez à m'étonner.)

(C'est fou ce que les hommes sont timides, patron... Les femmes, elles, d'habitude, pas. Nous faisons juste semblant. Il faut qu'elles cessent d'être pudiques – quel que soit leur comportement pour plaire aux hommes, ou elles deviennent folles ; c'est le choix que nous avons. Et il est grand temps, chérie, que vous aussi, vous fassiez ce choix. Acceptez votre féminité et vivez avec. Soyez heureuse.) (Je pense que mon choix est fait.) (Vous y venez. Mais parfois vous avez encore peur.) (Peut-être ! mais vous me tiendrez la main.) (Oui, maman veillera sur vous.)

Jeanne entra dans la salle de bains de Jake... avant tout pour regarder. Elle venait d'y découvrir quelque chose qu'elle s'attendait à moitié à y trouver quand elle entendit la voix de Jake.

« Hé ! Où êtes-vous ? Vous venez ou quoi ? Je viens de vous verser du chablis glacé, c'est ce que j'ai pu trouver de mieux.

— Ça ira très bien, Jake. Était-ce à elle ? » Elle tendait devant elle un luxueux négligé... cinquante grammes de toile d'araignée.

Jake avala de travers. « Oui. Je suis navré.

— Moi, pas du tout. » Jeanne arracha ses deux couvre-seins, abandonna son pantie et se retrouva nue des sourcils aux escarpins avant d'enfiler le négligé. « Est-ce que je le porte comme elle ? Oh ! je l'ai croisé du côté des hommes. » Elle le rouvrit et ramena le pan droit sur le gauche. « Lui fais-je honneur ?

— Eunice ! Eunice ! »

Elle rejeta le négligé, le laissa couler sur le sol, se précipita dans les bras de Jake et le laissa sangloter contre elle.

— Ça suffit, chéri ! Eunice ne veut pas que vous pleuriez ! Eunice veut que vous soyez heureux. Eunice et Jeanne, toutes les deux. Serrez-moi fort, Jake. » Tout en le caressant et en l'apaisant, elle avait ouvert sa chemise. (Eunice ! j'ai la frousse.) (Doucement, chérie. Chantez-vous le Mani Padme ; je prends l'affaire en main. Oh ! Mani Padme, Hum) (Oh Mani Padme Hum ; Oh Mani Padme, Hum).

La sonnerie du téléphone les arracha l'un à l'autre. Elle détacha sa bouche de celle de Jake et s'écria « Oh ! zut ! »

D'une voix rauque, Jake lui dit : « Ne vous en occupez pas. C'est une erreur. Personne ne sait que je suis ici. »

— Oh ! Si nous ne répondons pas, ils recommenceront et nous

interrompront encore. Je vais m'en occuper, chéri. Où est cette saloperie ? Dans le living-room ?

— Oui. Mais il y a un poste ici.

— Ne m'oubliez pas. » Jeanne se précipita, ses hauts talons claquant et s'approcha du visiphone de telle sorte qu'on ne pût voir que son visage. Elle décrocha et dit de la voix la plus secrétaire efficace d'Eunice : « Ici la résidence de M. Salomon. Qui le demande ? »

L'écran resta vide. « Enregistré. Appel urgent pour M^e Salomon, troisième essai pour le joindre.

— Urgence notée. La suite... Qui appelle ? »

Une autre voix intervint, l'écran restant toujours aussi vide.

« Ici les Abonnés absents. Le juge McCampbell a lancé un appel urgent. J'ai dit au juge que M^e Salomon était probablement à son club ou à la résidence de Jean Smith, mais il a insisté pour avoir ce numéro. Jake Salomon est-il là ?

— Un instant. » Jeanne jeta un regard derrière elle et nota sans plaisir que Jake avait refermé sa chemise et ramassait ses affaires. « Le voilà, pouvez-vous joindre le juge McCampbell, je garde la ligne.

— Merci. Un instant. »

Jeanne se plaça encore plus près de l'appareil. Jake s'approcha d'elle et lui tendit ses vêtements. Elle les prit mais ne les remit pas.

L'écran s'anima : « Jake, nous... Hé ! frère Schmidt !

— Alec ! comme c'est gentil...

— Reculez un peu qu'on vous voie en entier. Mac ne poussez pas ! », ajouta Train tandis que le visage du juge apparaissait sur l'écran. « Jake est là ?

— À côté de moi, les enfants.

— Je ne vois que sa chemise. Montez sur quelque chose, chérie, pour qu'on puisse vous voir tous les deux. Nous devons tenir une conférence à quatre. Ou alors, reculez !

— Le voici », dit Jeanne en déplaçant la caméra. À regret, elle remit ses couvre-seins et renfila son pantie en se tortillant. Puis elle recula : « Pouvez-vous me voir maintenant ?

— Pas suffisamment bien, tonna le baryton du juge. Jake, reculez un peu. Jeanne prenez un tabouret. Ou mieux : Jake, heureux veinard, prenez-la dans vos bras.

— Quel est votre message, messieurs ? Et merci, Juge, pour votre hélico. Il nous a menés à bon port en vitesse.

— *De nada, compadre.* Jake, mon vieux co de thurne a eu une idée brillante... sans doute parce qu'il est depuis longtemps en contact avec moi. » Le juge expliqua ce que chacun d'eux voulait faire afin d'activer la confirmation de l'identité de Jeanne. « Cette pièce peut très bien nous servir de centre de communications. Je vais vivre au Palais

pendant les quelques jours à venir : prêt à envoyer un mandat, à téléphoner au juge d'une autre juridiction, à intervenir de quelque manière que ce soit. Puis nous précipiterons l'affaire pour qu'elle passe au plus vite devant moi et nous les bousculerons pour qu'ils fassent appel... de façon à tout régler. Pendant ce temps, Alec sera votre Maître Jacques. Il ira où vous voudrez l'expédier ; il est stupide, mais il se porte bien et s'il perd un peu de sommeil entre les fuseaux horaires, ça ne lui fera pas de mal.

— Je n'aurai probablement pas besoin de lui avant le matin. Mais merci, messieurs, je suis soulagé. Je commençais à me demander comment je pourrais être partout à la fois. Depuis que je ne m'occupe plus que des affaires personnelles de Jeanne, je n'ai plus de secrétariat et je me torturais l'esprit pour découvrir qui serait à la fois compétent et de confiance. Comme nous le savons tous, cette affaire est délicate.

— Nous le savons, reconnu Alec. Mais nous allons coincer ces harpies, pas vrai, Mac ?

— Oui. Mais le plus légalement du monde et de telle sorte que le jugement ne puisse être cassé. Jake, vous pouvez nous joindre ici... et n'hésitez pas à nous réveiller si vous décidez qu'Alec doit prendre un avion à minuit. Où serez-vous ? Chez vous ?

— Jusqu'à ce que ma voiture arrive ; puis je serai chez Jeanne. Ou en route. Les Abonnés absents pourront vous mettre sur la longueur d'onde de ma voiture. Il y a quand même un bout de chemin.

— Nous vous contacterons. Ne vous inquiétez pas, Jake, et ne laissez pas Jeanne se faire de bile.

— Je ne me bile pas, dit Jeanne, mais j'ai envie de pleurer. Mes garçons, mes frères... comment puis-je vous remercier ?

— Faut-il le lui dire, Mac ? Va-t-elle rougir ? Remerciez-moi, frère Schmidt... laissez donc tomber le frère Mac, il ne fait que son devoir : c'est pour cela que les contribuables le paient, mal d'ailleurs. Mais vous pouvez me remercier, je suis un volontaire, moi !

— Je vous remercierai tous deux, et de la manière qu'il vous plaira à chacun, dit Jeanne simplement.

— Vous avez entendu ça, Mac ? Le frère Schmidt s'est engagé... Et l'on ne peut rompre une promesse entre frères, c'est la loi de la fraternité. Frère Schmidt, Jeanne Eunice, ma douce, reculez encore un peu et laissez-nous vous regarder en pied. Jake, reculez-vous un peu, vous ruinez le tableau. Allez boire une bière et faire la sieste.

— Ne faites pas attention à lui ! Il est saoul, dit le juge.

— Mac aussi. On a bien travaillé tous les deux. Mais je ne suis pas assez saoul pour ne pas attraper une fusée au vol si vous y tenez, Jake.

— Jake, dit le juge, la conversation dévie complètement. Ce n'est pourtant pas que je sois en désaccord avec l'enthousiasme de cet anthropoïde. Enfin, bonne nuit ! Bonne nuit, Jeanne ! Coupez. »

Jeanne Eunice coupa la communication, s'assura que l'écran était bien vide et commença à se déshabiller.

« Jeanne ! Arrêtez ! »

Elle continua à enlever ce qui lui servait de vêtements, envoya promener ses escarpins et se tint, nue, devant lui. « Jake, je refuse d'être traitée comme une poupée de porcelaine. J'ai toujours attendu de vous que vous me traitiez comme une femme. »

Il soupira : « Oui, mais l'heure du berger est passée.

— Bon... ce n'est pas ce qui va me faire rhabiller. Vous avez vu ce corps bien des fois, nous le savons tous les deux et il faut, qu'une fois pour toutes, nous en prenions notre parti. Jake, si vous ne me mettez pas au lit, au moins posez-vous dans ce grand fauteuil et laissez-moi m'asseoir sur vos genoux. Nous pourrions parler. Nous parlerons d'Eunice. »

Il soupira : « Fillette, vous finirez par me donner une crise cardiaque. Bien, venez vous nicher sur mes genoux. Mais à une condition...

— Jake, je ne suis pas sûre d'accepter vos conditions. Je suis dans un état d'instabilité totale.

— Certainement. Mais ce sont mes genoux.

— Je devrais retourner au tribunal. Je ne crois pas que Mac et Alec insisteraient pour me poser des conditions. Enfin, détendons-nous, Jake. Je grimpe sur vos genoux et je me tais. Voilà qui est mieux. Vos bras autour de moi s'il vous plaît.

— D'abord la condition : N'essayez pas de me violer dans ce fauteuil.

— Je ne pense pas que j'y arriverais...

— Vous seriez surprise d'apprendre toutes les choses qu'on peut faire dans un fauteuil, Jeanne.

— Pas du tout. Je les ai sûrement toutes faites. En tant que Jean. Mais elles exigent une certaine coopération.

— Hum ! assurément... la deuxième condition c'est que, dès l'arrivée de la voiture, vous vous rhabilliez, sans faire de fantaisies et que nous retournions chez vous.

— D'accord, puisque vous avez dit "nous". J'avais peur que vous ne vous sentiez assez vieux jeu pour m'envoyer à la maison toute seule. Auquel cas, je m'apprêtais à demander à Rockford et à Charlie de me ramener directement vers Alec et Mac. Est-ce que ce ne sont pas de délicieux coureurs, Jake ? Serrez-moi plus fort. Le seul moyen que vous ayez de me protéger contre eux, vous le savez fort bien.

— Hum ! Jeanne pouvez-vous garder un secret ?

— Bon ! je vous promets de ne rien dire à personne sauf à Eunice.

— O.K. ! Ça va ! Voici le secret. Vos deux charmants coureurs – et ils sont pleins de charme, c'est vrai – sont aussi pédérastes que Jules

César lui-même.

— Quoi ! Jake, j'ai du mal à le croire ! Je les ai embrassés. Je suis peut-être un ersatz de femme... mais pas là où ça compte, et je sais que leurs baisers n'étaient pas du bidon. Je m'en suis bien rendu compte. Rien qu'en braille, ça se sentait. Et puis, ils sont mariés.

— J'ai dit comme Jules César, chérie...

— Oh ! Ambi-mâles vous voulez dire. Pourtant, j'ai encore du mal à le croire. Ça ne se voit vraiment pas du tout ? Même dans un baiser ? » (Moi, je m'en suis aperçue, Jeanne ; du moins qu'ils l'étaient potentiellement. Mais, ça ne les empêche pas d'être des cavaleurs... et nous les retrouverons un de ces jours... pour les remercier.) (Eunice, est-ce la seule façon dont une femme puisse remercier un homme ?) (C'est la seule façon convaincante, sœurlette.)

« Jeanne, il n'y a aucun moyen de s'apercevoir si un ambi-mâle veut vraiment qu'on n'en sache rien. Dites-moi, quand vous étiez encore Jean, pouviez-vous deviner quelle fille était pucelle ?

— Jake, je ne suis pas sûre d'avoir jamais rencontré de pucelle. Mais vous, vous en connaissez une.

— Vous voulez dire quelqu'un que nous connaissons tous les deux ?

— Bien sûr.

— Qui ? Winnie ? Je n'aurais pas pensé. Mais elle rougit facilement.

— Pas Winnie. Si elle l'est, ce n'est, en tout cas, pas à elle que je pensais. » (Vous vous en êtes bien tirée !) (Winnie peut raconter ses secrets, si elle veut ; dites-moi, chérie, Jake est-il au courant pour votre bébé ?) (Non, et nous ne lui en parlerons pas.) (Je n'en avais pas l'intention, chérie... mais je ne voulais pas être prise au dépourvu.)

— Je ne vois vraiment pas. Qui est ce parangon de vertu ?

— Moi !

— Mais... mais... » Jake Salomon se tut brusquement.

« Assurément, mon cher. Jean n'était pas puceau et Eunice était mariée, sans parler du vieux cavaleur qui l'a chevauchée » (C'est moi qui le chevauchais.) « Mais rien de tout cela ne s'applique à la femme que vous tenez sur vos genoux. Je suis vierge. Mais je ne le serais plus maintenant, si ce fichu téléphone n'avait pas sonné. Mais ne parlons pas de ma virginité dont je n'arrive pas à me débarrasser. Parlons d'Eunice. » (Mon sujet favori.) « Je veux être comme elle en tous points... et je veux donc faire l'amour comme elle. Au moins pour ce que vous voudrez m'en dire.

— Jeanne, vous savez bien que je ne peux pas parler de ce genre de choses !

— Mais je suis Eunice, Jake. Seulement je n'ai pas sa mémoire. Aussi il faut m'aider. Eunice vous aimait, et elle vous aime toujours,

j'en suis certaine... et Jeanne Eunice vous aime... d'un amour qui vient aussi du corps chaud d'Eunice que je porte avec tant de fierté. Alors dites-moi ! Vous désirait-elle autant que moi ?

— Heu ! » (Glissez votre main dans sa chemise, chérie. Et faites attention à ne pas le chatouiller.) « Jeanne, Eunice me désirait. J'ai eu du mal à le croire d'abord... moi un vieux débris et elle si jeune et si belle. Mais elle a réussi à m'en convaincre.

— Mais vous n'êtes pas un vieux débris, chéri. Vous êtes en bien meilleure forme que je ne l'étais à votre âge. Et votre corps est ferme et dur comme celui d'un homme qui n'aurait que la moitié de votre âge. Chéri, même si vous devez divorcer plus tard, m'épouserez-vous assez tôt pour que j'aie un enfant de vous ? » (Chérie vous le faites basculer par-dessus les cordes ! C'en est une que je n'ai jamais osé lui sortir.)

« Eunice ! Jeanne Eunice !

— Oh ! Je ne veux pas dire assez tôt pour vous... je veux dire assez tôt pour moi. Et le plus tôt sera le mieux. »

Jake sourit et la caressa doucement.

« Là, vous vous sentez jeune maintenant... je le sais, je le sens ! Prenez-moi dans vos bras et couchez-moi là-bas. Ou bien faudra-t-il que j'y aille toute seule ?

— Eunice.

— Allons-y ensemble ! Mais pressez-vous !

— Oui, oui, chérie. »

Elle se mit debout d'un saut et le prit par la main... L'intercom bourdonna à ce moment précis. « Monsieur Salomon ! C'est Rockford. Votre voiture vous attend. »

Jeanne s'écria : « Oh ! mon Dieu ! » et se mit à pleurer.

Jake mit son bras autour d'elle et lui tapota l'épaule. « Je suis désolé, chérie.

— Jake, dites-leur d'aller dîner. Dites-leur de revenir dans, disons, deux heures.

— Non, chérie. »

Elle frappa le sol de son pied nu. « Jake, c'est insupportable ! »

Il lui dit doucement : « Vous avez promis. Écoutez, chérie. Je n'ai plus dix-neuf ans et je ne suis plus capable de faire l'amour sur la banquette arrière des voitures ou sous les portes cochères pendant qu'il y a quelqu'un qui rentre dans la maison. Il me faut la tranquillité et la paix. » (N'en croyez rien chérie ! Pourtant pour une première fois, il était peut-être trop ému !)

Jeanne grogna et hocha la tête. Il parla plus fort. « Rockford !

— Oui, monsieur ?

— Nous venons dans quelques instants. Laissez tourner le réacteur. »

Il alla jusqu'au mur et coupa l'intercom. Puis il dit en souriant : « Rhabillez-vous, chérie.

— Sûrement pas ! Si vous voulez sortir maintenant, vous devrez me fourrer toute nue dans la voiture. » Il soupira et la releva.

Elle s'arrêta soudain de pleurer et eut l'air heureuse.

Expression fugitive... Il la prit dans ses bras, s'assit sur une chaise haute, la retourna, la tint fermement et lui administra une solide tape sur la fesse droite. Elle hurla et se débattit. Il la tint plus fermement, plaçant sa jambe droite sur la sienne, et il la frappa sur la fesse gauche. Puis, il la fessa alternativement pour ne s'arrêter qu'à dix. Il la remit alors sur pied et dit : « Allez rhabillez-vous ! Et vite ! »

Elle s'arrêta de frotter les régions de son anatomie qui avaient été corrigées. « Oui, Jake. »

Ils se turent tous deux jusqu'à ce qu'une fois montés en voiture, il eut pris place à côté d'elle et fermé la serrure. Alors, elle dit timidement : « Jake ? Voulez-vous me prendre dans vos bras ?

— Certainement, chérie.

— Puis-je retirer mon manteau ? Voulez-vous me l'enlever ? »

Une fois le manteau retiré, elle se nicha au creux de Jake.

Elle chuchota : « Chéri, pourquoi m'avez-vous fessée ? »

Ce fut à son tour de soupirer : « Vous commenciez à être intenable, et c'est le seul remède que je connaisse qui fasse du bien à une femme quand un homme ne peut pas lui donner ce dont elle a besoin. Et à ce moment-là, vraiment... je ne pouvais pas.

— Je vois. »

Elle resta tranquille un moment, heureuse de sentir son bras autour d'elle et respirant contre sa poitrine. Puis elle dit : « Chéri, avez-vous jamais fessé Eunice ?

— Une fois.

— Pour la même raison ?

— Pas tout à fait. Enfin, un petit peu. Elle m'y avait forcé. » (Je l'avais chatouillé, chérie. Et j'ai eu la surprise de ma vie.)

« Alors, je suis heureuse de cette fessée. Mais j'essaierai de ne pas vous taquiner... encore que je ne sois jamais l'ange qu'elle fut. » (Ange déchu, patron. Et j'en ai bien joui, jusqu'au bout de la chute au fond du puits.)

« Jake ?

— Oui, Eunice ?

— Cela ne m'a pas vexée d'être fessée par vous. Même quand je pleurais. D'ailleurs, je suis rembourrée, maintenant, construite sur mesure pour une fessée. Et quand vous me frappez, au moins, vous ne m'ignorez pas... mieux vaut ce genre d'attention que pas du tout. Et d'ailleurs...

— D'ailleurs quoi ?

— Eh bien, je ne sais pas. Je pense que je l'ai eu...

— Euh, quoi ?

— L'orgasme. Enfin, peut-être. Je ne sais pas ce qu'on est censé ressentir. Mais pendant que je pleurais et que j'avais mal – seigneur vous avez la main lourde ! – je me suis sentie toute chaude à l'intérieur et quelque chose semblait grandir et exploser en moi... c'est ainsi que je peux le mieux le décrire. Et j'étais dans l'extase et les derniers coups ne me touchaient même pas. L'orgasme se traduit-il comme cela chez une femme ?

— Comment le saurais-je, moi, chérie. Peut-être pourrez-vous me le dire plus tard.

— Plus tard, cette nuit ?

— Euh ! Je ne pense pas, Eunice. Il est tard et nous n'avons rien eu à manger, et je suis fatigué si vous, vous ne l'êtes pas.

— Je le suis un peu. Mais heureuse.

— Alors cette nuit, nous nous reposerons. Quand cela viendra et je ne me défends plus – faisons en sorte que la première fois soit absolument tranquille. Pas de téléphone, pas de domestiques, pas de distractions. Après... on le fera à la course, dès qu'on pourra. Mais je ne suis pas un gamin. Vous savez ce que cela veut dire. Vous avez été vieux aussi, ma chérie.

— Oui, très cher, beaucoup plus vieux que vous. Eunice peut attendre. Jake ? Quelle est cette taquinerie qui a valu une fessée à Eunice ? »

Il sourit soudain : « Le petit démon ! elle m'avait tellement chatouillé, que j'étais hors de moi. Aussi je l'ai fessée. Mais nous étions seuls. Et ça s'est terminé de façon tout à fait satisfaisante.

— Comment ?

— Comme vous pensez, voyons ! J'ai fait mieux que je n'avais jamais fait et Eunice s'est surpassée elle-même, aussi impossible que cela paraisse. » (Sœurette, il a failli me couper en deux comme un melon... et c'est ce que je voulais de lui !)

« Tiens ! Un de ces jours je vous chatouillerai... et vous me fesserez... Alors prenez vos vitamines, chéri. Jake, ça vous a fait jouir de me fesser ? »

Il resta un long moment silencieux. « J'en ai eu tant de plaisir que je ne vous ai pas battue aussi dur ni aussi longtemps que je l'aurais voulu. Et ça me faisait sentir jeune... comme vous dites. Si jeune que je savais que, si je ne vous mettais pas à la porte de la pièce tout de suite, nous risquions de n'en sortir jamais. Et je ne tiens pas à mettre les domestiques au courant.

— Alors, épousez-moi. Nous pourrions ignorer les domestiques.

— Mieux vaudrait vous taire. Vous apprenez encore à être une fille. Et j'apprends encore l'art de vous manier. Vous êtes Eunice... et

vous n'êtes pas Eunice. Et nous devons régler toutes les affaires sur le plan légal avant de parler de ce genre de choses.

— Vieux grigou ! Fouetteur de vierges ! Sadique ! Serrez-moi fort.

Chapitre XVI

Jake accompagna Jeanne Eunice dans son boudoir. Winnie les y attendait. Jeanne en fut contrariée ; elle pensait que Jake pourrait revenir sur ses fermes décisions s'il n'y avait personne chez elle. Mais elle ne le montra pas. « 'soir, Winnie !

— Mademoiselle Jeanne ! Je me suis fait tellement de souci ! à cause de cette bagarre au Palais : je l'ai vue. Et puis...

— Winnie, Winnie ! Pourquoi regardez-vous la télé ? Je n'ai jamais été en danger.

— Mais elle a eu une journée fatigante. Prenez bien soin d'elle, Winnie.

— Bien sûr, monsieur.

— Moi aussi, je suis fatigué. Aussi je vais vous dire bonsoir et aller me coucher sans dîner. J'ai les nerfs noués.

— Jake, moi aussi, j'ai les nerfs en pelote. Mais je sais ce qu'il faut faire dans ces cas-là... Winnie et moi, nous pouvons vous aider à vous détendre, et vous faire dormir comme un bébé. »

Il leva les sourcils, regarda Eunice, puis Winnie. « Je pense que l'une ou l'autre de vous pourrait y arriver. Mais pourquoi les deux ?

— Jake, vous êtes un vieux cochon. Vous faites rougir Winnie. Mais nous pouvons, n'est-ce pas, Winnie ? Le Oum. Mais pour cela, il faudra vous déshabiller.

— Je pensais bien qu'il y avait quelque chose là-dessous.

— Oh ! Jake. Puisque vous vous dégonflez, vous pourrez garder un short. Nous, nous nous mettons nues. L'effet spirituel est plus intense. Allez vous déshabiller et mettre un short de sport et une robe de chambre. Nous vous rejoindrons dans cinq minutes. »

Dès qu'elles furent seules, Winnie dit : « Vous allez me faire mettre toute nue ? Encore une fois ?

— La première fois, je ne vous ai pas fait mettre nue. Et le cher docteur avait dû remarquer depuis longtemps que vous étiez une fille. Il me regardait comme si le baiser qu'il vous donnait était encore meilleur que celui qu'il m'avait donné. Cessez de rougir ! Winnie, vous pouvez vous dégonfler aussi, si vous le voulez... mais j'ai besoin de votre présence. Sans quoi, Jake pensera que je veux me le payer.

— Oh ! M. Salomon ne penserait jamais ça de vous !

— C'est un homme. Il est tout aussi homme que le cher docteur. »

Jeanne Eunice s'interrompit soudain : « Peut-être ai-je fait une gaffe ! Winnie, avez-vous rendez-vous ? »

M^{lle} Gersten rougit encore... « Oh ! non... enfin plus tard... Je voulais vous dire, mademoiselle Jeanne, Paul et moi... c'est fini.

— Oh ! je suis désolée.

— Pas moi. Je crois que Paul n'aurait jamais cherché à divorcer. Mais Bob, ce n'est pas la même chose. Il n'est pas marié... pas encore.

— Pas encore ? Vous vous préparez au mariage, chérie ?

— Euh !... je ne crois pas que le mariage soit quelque chose qu'on prépare. C'est quelque chose qui arrive. Comme un orage.

— Vous avez peut-être raison. Ma douce, que ce soit pour vous marier, pour avoir du bon temps, ou pour être heureuse, j'espère que, pour vous, tout est parfait. Et Bob est un prénom si répandu que je ne peux pas même essayer de deviner qui il est, si je ne le vois pas.

— Vous ne le verrez probablement pas. Personne ne le voit, hormis le garde de service.

— Winnie, si jamais vous voulez rencontrer Bob ailleurs qu'ici je peux vous faire escorter où vous voulez et vous y faire reprendre. Mes gardes ne me diront même pas où ils sont allés.

— Oh !... merci. Mais pour nous, c'est encore ici que nous sommes le plus en sûreté. Et le pire qui puisse arriver, c'est que Bob soit gêné. Moi je ne le serais pas le moins du monde. Je suis fière de lui.

— Voilà comme il faut être, chérie. C'est l'attitude que les hommes apprécient le plus chez les femmes. Mais dépêchons-nous. Nous faisons attendre Jake. »

Pieds nus et en négligé, elles coururent dans le couloir jusqu'à l'appartement vert. Au dernier moment, Winifred avait décidé que si sa maîtresse voulait pratiquer la méditation dans le plus simple appareil, elle en ferait autant.

Elles trouvèrent l'avocat en peignoir de bain, l'air incertain. « Jake, dit Jeanne, il s'agit du yoga le plus simple... pas de gymnastique... seulement de la méditation. Respiration contrôlée, mais la plus simple. Aspirez pendant le premier verset de la prière, reprenez votre souffle pendant le second, expirez pendant le troisième, gardez les poumons vides pendant le quatrième et recommencez. Mettons-nous en triangle. Savez-vous vous asseoir dans la position du Lotus ? Probablement non, à moins que vous ne vous soyez exercé.

— Eunice, mon père était tailleur. Je m'asseyais en tailleur tout le temps avant d'atteindre mes huit ans. Est-ce que ça pourrait aller ?

— Certainement, si vous êtes à l'aise. Il faut pouvoir oublier votre corps.

— Assis en tailleur, je peux parfaitement dormir. Mais quelle est cette prière ? »

Jeanne Eunice abandonna son négligé, se coula dans la position de la méditation, les plantes des pieds en dessus, le pied appuyé sur la

cuisse, les paumes des mains ouvertes dans son giron. « Voilà ; Om Mani Padme Oum. » (Om Mani Padme Oum, j'aurais dû apprendre ça à Jake, il y a longtemps.)

« Je connais la formule : le joyau dans le lotus ». Mais qu'est-ce que cela signifie pour vous ? »

Winifred avait suivi l'exemple de Jeanne. Aussi vite qu'elle, elle s'était déshabillée et mise dans la position du Lotus... et sans rougir. Elle répondit : « Cela veut dire rien et tout, monsieur Salomon. Toutes les choses qui rendent la vie agréable. L'amour. Surtout l'amour. Mais il n'y a pas à y penser, vous ne pensez à rien, vous n'essayez même pas de penser. Vous chantez la prière et vous vous contentez d'être... jusqu'à ce que vous sentiez que vous flottez, que vous avez chaud, que vous êtes bien et détendu.

— J'essaierai. Il enleva son peignoir de bain, il était en short de sport.

« Jeanne Eunice, quand avez-vous commencé à faire du yoga ? Est-ce Winnie qui vous l'a appris ?

— Oh ! non, dit Winnie, c'est Mlle Jeanne qui me l'a enseigné. Elle est allée bien plus loin que moi sur la Voie. »

(Attention, patron !) (Pas de bile, ma douce !) « On apprend beaucoup de choses dans la vie, Jake... et on les abandonne par manque de temps. Je jouais aux échecs autrefois. Et voilà bien cinquante ans que je ne me suis pas assis derrière un échiquier. Pendant plus longtemps encore, je n'ai pas même eu l'espoir d'essayer de me mettre en Lotus... il a fallu qu'Eunice me lègue ce corps merveilleux et jeune avec lequel je peux faire n'importe quoi. » (Alors, Eunice ? Je m'en suis tirée.)

« Allons, Jake ! Winnie, vous donnerez le rythme. Commencez dès que Jake sera en position. »

Salomon commença à s'asseoir, puis se releva et décida d'enlever son short. Jeanne fut ravie. Elle y vit le signe qu'il avait décidé d'en passer par toutes ses volontés. Mais pas un trait de son visage ne bougea, ni ses yeux. Winifred contemplait son nombril. Si elle avait vu quelque chose, elle ne le montrait pas plus que sa maîtresse.

« Aspirez, dit Winifred doucement. “Om Mani Padme Oum”, gardez votre souffle. “Om Mani Padme Oum”, expirez. “Om Mani Padme Oum”, retenez votre souffle...»

(Om Mani Padme Oum. Vous avez vu cet outil, chérie ?) (Chut ! vous gêchez tout. Om Mani Padme Oum.)

« “Om Mani Padme Oum”, répéta Salomon d'une voix qui eût emplie une cathédrale. “Om Mani Padme Oum”. »

« Winnie chérie, dit Jeanne doucement, sortons de notre contemplation et réveillons-nous. Il va falloir réveiller Jake. » Les yeux

de la petite rousse cillèrent, elle murmura encore une prière et attendit. « Jake chéri, dit Jeanne doucement, c'est Eunice qui vous appelle. Réveillez-vous...

— Je vous entends, Eunice.

— Comment vous sentez-vous ?

— Eh ! Détendu. Merveilleux. Reposé, mais tout prêt à dormir. Ça marche vraiment. Mais c'est de l'autohypnose.

— Ai-je jamais dit que ce fût autre chose, Jake ? Mais ça marche... et cela vaut infiniment mieux que de se mettre au lit avec des drogues. Maintenant, laissez-nous vous aider.

— Je peux me débrouiller.

— Bien sûr. Mais je ne veux pas que vous cessiez d'être détendu. Obéissez-moi, Jake, laissez-vous faire comme un bébé. »

Il sourit et les laissa le glisser dans le lit grand ouvert, le couvrir, et le border. Puis il sourit encore quand Eunice lui donna un baiser maternel, sembla trouver naturel que Winnie suive son exemple et s'endormit avant que les deux femmes n'eussent quitté la pièce.

« Ne vous inquiétez pas, dit Jeanne à Winifred qui rajustait son négligé. Nous sommes chez moi et personne ne monte après le dîner, à moins qu'on ne le demande. » Elle passa un bras autour de la taille souple de la petite rousse : « Winnie autant j'aime m'habiller... autant je trouve merveilleux de n'avoir que sa peau sur les os.

— Moi aussi. À l'intérieur. Dehors, je prends trop facilement des coups de soleil. »

Elles retournèrent dans la grande chambre à coucher. « Allez ! souhaitez-moi bonne nuit en m'embrassant Winnie ! Et ne ratez pas votre rendez-vous ! Dormez tard demain matin, j'en ferai autant.

— Euh ! mon rendez-vous n'est pas avant minuit. Ne me raconterez-vous pas ce qui s'est passé aujourd'hui ?

— Bien sûr, ma chère. Je pensais que vous étiez pressée. Et j'ai bien envie de me coucher.

— Vous n'avez pas dîné ?

— Je n'ai vraiment pas faim. Je suis heureuse comme ça. Y a-t-il du lait dans le réfrigérateur ? C'est tout ce qu'il me faut. Voulez-vous en prendre un verre avec moi et m'écouter bavarder au lit ? Je vous raconterai ce que je ne peux pas dire au cher Jake maintenant que je suis une fille et plus ce vieux grincheux de Jean.

— Jeannette, je ne peux croire que vous ayez jamais été grincheuse.

— Mais si, mais si. J'étais quelqu'un avec qui il ne fait pas bon vivre. Sortez-nous deux verres de lait et une boîte de gâteaux secs pendant que je fais semblant de me laver. »

Elles furent bientôt au lit, assises côte à côte, grignotant, tandis qu'Eunice donnait une version expurgée de sa journée :

«...nous avons donc passé un moment dans les appartements du juge Mac qui ne voulait pas entendre parler de me laisser partir autrement qu'en hélico. Pourtant cette soi-disant émeute était terminée. Puis au Havre de Grâce, nous avons troqué l'hélicoptère pour la voiture et sommes rentrés à la maison. » (Oh ! ma jumelle ! vous essayez de protéger son « innocence » ?) (Rien à voir. J'essaie de protéger la réputation de Jake.)

« Mais le meilleur moment de la journée fut quand j'enlevai mon manteau à la grecque et leur laissai voir ce costume Acapulco que vous m'aviez passé. Le naturel leur est revenu au galop !

— Ce n'était pas à cause de votre costume. C'était à cause de vous.

— Des deux. Eunice Branca avait un corps divin et je fais de mon mieux pour le maintenir. Avec votre aide. Ces deux hommes m'ont embrassée... mais embrassée... Je n'ai rien vu qui ressemblât davantage à un viol.

— Mieux que le docteur Garcia ?

— Je crois que le docteur Garcia ne m'avait pas sorti le meilleur de sa collection. J'ai l'impression qu'il était inhibé par la surprise et par la présence d'une petite rouquine dont je pourrais retrouver le nom. Mais ces deux-là n'étaient vraiment pas inhibés. Et chacun fit de son mieux pour surpasser l'autre. Fichtre ! Winnie, je n'exagère pas... si Jake n'avait pas été là, je pense qu'ils m'auraient prise là sur le tapis, tous les deux en un clin d'œil.

— Eh ! vous vous seriez débattue ! »

(Serez-vous sincère, petite pute ?) (Qui m'a appris la putasserie ? Y a-t-il une raison de lui dire, Eunice ?) (Aucune, sauf qu'elle est sur le point de vous violer elle-même.) (Peuh ! elle essaie tout juste de tuer le temps en attendant son petit ami.) (Vous ne direz pas que je ne vous ai pas avertie.)

« Winnie, si j'étais une vraie dame, je serais horrifiée. Mais, bon sang ! si l'un ou l'autre de ces deux hommes m'avait seulement poussée, j'aurais atterri sur le tapis, les cuisses écartées et les yeux fermés. Après leur baiser, je me sentais de taille à accueillir un régiment. »

Pensive, Winnie déclara : « Ça m'est arrivé une fois.

— Un régiment ?

— Non, une bande. Oh ! me voilà en train de rougir.

— Bon ! Secouons les miettes, baissons la lumière, mettons-nous au chaud et racontez tout à votre grande sœur. Ils ont été méchants avec vous ?

— Pas vraiment. C'était l'année où j'avais obtenu mon diplôme d'infirmière. Je n'étais plus vierge – je crois bien qu'il ne devait pas y avoir une seule pucelle dans notre classe. Mais cela... c'était autre

chose. Des internes organisèrent une petite fête. C'était très bien et j'espérais que l'un d'entre eux finirait par me prendre. Les internes sont les types les plus cavaleurs qui soient et une fille n'accepte un rendez-vous avec l'un d'entre eux que si elle veut vraiment baiser. À la réception, il y avait des flots de champagne et rien à manger. Jeanne, je n'avais jamais bu de champagne.

— Oh ! je peux deviner la fin.

— Le champagne, cela n'a pas l'air fort. J'en ai bu des litres. Puis je me suis mise au lit et les choses ont commencé à arriver. Je n'étais pas surprise et j'ai essayé de coopérer. Mais les choses étaient vagues. J'ai remarqué qu'il n'était pas brun après tout : il avait des cheveux roux, comme moi. Puis je fus certaine qu'après tout, il était brun et avait une moustache. Quand plus tard, je m'aperçus qu'il était presque chauve, je compris qu'il se passait quelque chose de bizarre. Jeanne, il y avait là sept internes. Je pense qu'avant le matin, ils m'étaient tous passé dessus. Je ne sais pas combien de fois. Je me suis rendu compte de ce qui m'arrivait qu'après que le rouquin eut été remplacé par le chauve. Mais je n'ai pas essayé de les arrêter...

» Je ne voulais pas qu'ils s'arrêtent. C'est de la nymphomanie, non ?

— Je ne sais pas, ma chère. Mais c'est ainsi que je me sentais cet après-midi. Je voulais que cela arrive enfin, que cela arrive et que ça ne s'arrête pas... Et je ne sais toujours pas à quoi ça ressemble. Continuez !

— Bien ! ça a continué. Une fois, je me suis levée, je suis allée à la salle de bains et j'ai constaté que j'étais toute nue, et que je n'arrivais pas à me rappeler m'être déshabillée. Ça n'avait, d'ailleurs, pas d'importance. Je suis retournée au lit. Il n'y avait personne. La partouze avait l'air terminée. Mais elle ne l'était pas. Un homme est entré. J'ai réussi à le voir dans un brouillard et à lui dire : "Oh ! Ted ! Viens par ici." Il est venu et nous avons fait l'amour et ça a été pire que jamais ! Je me suis réveillée vers midi avec une épouvantable gueule de bois. J'ai réussi à m'asseoir, mes vêtements étaient à côté de moi bien pliés et sur la table de nuit, il y avait un plateau avec une thermos dessus, de la pâtisserie danoise et un verre avec un mot à côté. "Buvez d'abord ça avant de manger. Vous en avez bien besoin. Chubby." Chubby, c'était celui qui était presque chauve.

— Un vrai gentleman ! À part son goût pour le viol de groupe.

— Chubby était toujours très gentil. Mais si quelqu'un m'avait dit que je me retrouverais au lit avec lui, j'aurais éclaté de rire !

— Vous avez recommencé avec lui ?

— Bien sûr. J'avais tout particulièrement apprécié le petit déjeuner et le remède contre la gueule de bois. Cela me remit sur pied. Pas assez pour aller prendre mon tour de garde, mais assez pour me

rhabiller et regagner ma chambre.

— Et après ?

— Rien, pas le moindre malaise. Oh ! bien sûr, l'histoire a fait le tour de l'hôpital... mais je n'avais pas été la seule diplômée à avoir eu ce traitement cette nuit-là, et ce n'était pas la seule partouze. Personne ne m'a jamais plaisantée là-dessus. Mais j'avais quand même été prise par une bande et je n'avais pas fait le moindre geste pour l'arrêter. Elle ajouta pensivement : Ce qui m'ennuie, c'est que je pourrais bien recommencer. Je le sais. Aussi je ne bois plus. Je sais que je ne le supporte pas.

— Voyons, Winnie, vous avez souvent pris un verre avec moi.

— Ce n'est pas la même chose. Eh ! même si vous vouliez que je me saoule avec vous, je le ferais... en toute confiance » (Confiance ! Qu'est-ce qu'elle croit !) (Eunice, nous n'avons rien fait d'autre que nous peloter et vous le savez.) (Elle vous demande d'aller plus loin.) (Eh bien, non ! Pas beaucoup plus loin du moins.)

« Winnie ! Winnie ! Regardez l'heure, ma chérie.

— Oh ! mon Dieu ! Minuit dix. Je... » La petite rouquine était au bord des larmes.

« Vous êtes en retard ? Il attendra. Oh ! J'en suis sûre, Winnie.

— Non, je ne suis pas encore en retard. Il ne quitte son service qu'à minuit, et il lui faut du temps pour venir jusqu'ici. Mais, oh ! chérie, je ne veux pas vous quitter ! Pas quand nous avons été... quand j'ai été, moi en tout cas, si heureuse.

— Moi aussi, chérie », avoua Jeanne en se dégageant doucement des bras de Winifred. « Mais la grande sœur est toujours là. Ne faites pas attendre votre homme. Remettez du rouge à lèvres, recoiffez-vous dans ma salle de bains, si par hasard, il était déjà dans votre chambre.

— Mais...

— Souriez. Je veux dormir tard et je veux que vous en fassiez autant. Prenez toutes les positions que vous voudrez au lit cette nuit. Ne rougissez pas. Faites-lui quelque chose de spécial de ma part... mais ne lui dites pas que ça vient de moi. Ou dites-le lui, ça m'est égal. Embrassez-moi vite et laissez-moi dormir. »

Son infirmière à tout faire l'embrassa, mais pas si vite et quitta précipitamment la chambre. Jeanne Eunice fit semblant de dormir quand Winifred repassa par sa chambre en quittant la salle de bains. La porte se referma derrière elle.

(Eh bien, sœurlette, vous avez encore eu de la chance.) (Eunice, je vous ai dit et redit que je ne voulais pas aller plus loin tant que je serai pucelle.) (Ça se pourrait bien avec votre petite amie qui prend tant de plaisir à la partouze. Mais je ne parlais pas d'elle. Je parlais de ce qui s'est passé au Havre de Grâce.)

(Vous appelez ça de la chance ? C'est l'expérience la plus frustrante que j'aie jamais subie. Eunice, j'avais autant besoin que Jake du Om Mani Padme Oum.) (J'appelle ça de la chance... Patron chéri, je suis peut-être morte, mais je sais lire un calendrier. J'ai toujours eu des périodes de vingt-huit jours. Et cela continue. À cette minute, ma chérie, nous sommes fécondables... et cela va durer encore deux ou trois jours. Jake vous a promis de ne pas vous frustrer la prochaine fois... et vous ferez aussi peu attention que la petite majorette dont je vous ai parlé... Vous me suivez ? Alors, courez ! faites-vous faire cet implant dès dix heures demain matin. À moins que vous ne vouliez vous retrouver enceinte tout de suite.)

(Eunice, vous dites des... Non. J'y penserai. Demain. Me retrouver enceinte tout de suite, vous exagérez. Moi, je suis toute neuve ; vous, vous êtes déjà passée par là... mais, je ferai attention.)

(Jeanne, je n'essayais pas de vous dissuader. Je voulais seulement que nous ne soyons pas prises par accident. Disons : pour avoir joué à la bête à deux dos avec le petit juge, ou avec Alec. Mais si vous voulez un enfant, très bien. Épousez Jake et soyez enceinte aussitôt après. Ou bien soyez enceinte tout de suite et faites-vous épouser après. Peut-être cela le rendrait-il plus maniable.)

(Eunice, je n'ai pas l'intention de foncer tête baissée dans le mariage.) (Tiens, je vous l'ai entendue proposer à Jake au moins quatre fois.)

(Oui, oui ! Si Jake était d'accord, je le serais aussi. Je ne le laisserais pas tomber. Mais il n'acceptera pas tant que tous ces procès ne seront pas terminés. Ce qui peut prendre des années. Eunice, je demande à Jake de m'épouser pour entretenir son moral. Je me moque pas mal qu'il le fasse ou pas. Je veux seulement que nous couchions ensemble. Le mariage n'a pas d'importance.) (Sœurette, votre naïveté me surprend. N'avez-vous pas entendu Winnie ? Le mariage ne se prépare pas, c'est une chose qui arrive. Patron, épousez Jake, aussitôt qu'il acceptera. Car vous aviez parfaitement raison quand vous affirmiez qu'il n'y a pas d'autre homme capable de vous comprendre et de ne pas se laisser éblouir par votre argent. En attendant, il est sage de prendre des contraceptifs.)

(Très bien ! Qu'est-ce qu'utilisent les filles aujourd'hui ?)

(Oh ! la plupart, des implants. Certaines prennent la pilule, aussi bien les quotidiennes que les mensuelles. Mais moi j'ai beaucoup lu après avoir été prise. Il y a des risques dans toutes les méthodes chimiques. Mon corps fonctionnait très bien naturellement, je ne voulais pas intervenir dans un organisme aussi régulier... Vous disiez quelque chose comme ça pour les affaires, n'est-ce pas ?) (Je vous suis, Eunice. Mais alors qu'utilisiez-vous ? L'abstinence ?) (Pas plus l'abstinence que l'attention. Il y a des tas de choses qu'on peut faire en

amour sans risquer la grossesse...) (Écoutez bébé, j'ai connu et utilisé tous ces autres trucs quand j'étais encore au lycée.) (Vous ne m'avez pas laissée terminer, patron. Une fille qui compte là-dessus contribuera immanquablement à l'explosion démographique. Jean, j'ai soigneusement examiné toutes les méthodes quand j'ai eu dix-huit ans et que j'eus reçu mon permis de bébés... et je me suis décidée pour l'une des plus vieilles. Le diaphragme. On en trouve encore. N'importe quel médecin vous montrera comment le mettre. J'en ai porté un régulièrement six jours par mois, même au bureau... parce que, comme disait le docteur qui m'avait appris à le mettre, la cause essentielle des échecs du diaphragme, c'est de le laisser à la maison, juste le temps de faire une course chez l'épicier de l'autre côté de la rue.)

(Je pense qu'il avait raison, Eunice.) (J'en suis sûre, Jeanne. Je n'ai jamais aimé ça. De fait, je n'ai jamais aimé aucune méthode... Il semble que j'ai en moi un instinct profond qui m'entraîne à être enceinte... Patron, la seule chose qui me fasse regretter d'être morte, c'est que j'ai toujours eu envie d'avoir un bébé de vous. Et c'est idiot, car vous étiez déjà trop vieux, ou presque trop vieux, la première fois que nous nous sommes vus. Mais j'aurais essayé, si vous m'aviez demandé.)

(Chérie ! chérie !)

(Oh ! je suis heureuse de ce que j'ai. Om Mani Padme Oum... je suis heureuse... d'être la moitié de Jeanne Eunice.)

(Eunice, voulez-vous toujours avoir un enfant de moi ?)

(Quoi ! patron, ne vous moquez pas de moi !)

(Je ne plaisante pas, mon amour.)

(Mais, patron, vous ne pouvez plus... Votre outil, ils ont dû le mettre dans l'alcool.)

(On utilise plutôt du formol. Ou le congélateur. Je ne parle pas de ma vieille dépouille. Que diriez-vous d'une insémination ?)

(Je ne comprends pas.)

(Vous rappelez-vous un fonds auquel on pouvait faire des dons déductibles des revenus ? La Fondation d'eugénisme du Mémorial Johanna Mueller Schmidt ?)

(Bien sûr, j'y envoyais un chèque chaque trimestre.)

(Eunice, en dépit des objectifs énoncés dans ses statuts, le seul but réel de cette fondation n'a jamais été imprimé. Quand mon fils a été tué, j'étais déjà assez âgé. Mais j'étais encore viril... et les tests ont démontré que j'étais toujours fécond. Aussi je me suis remarié pour avoir un autre fils, je crois vous l'avoir déjà dit. Cela n'a pas marché. Mais j'avais eu ma petite idée et n'en avais jamais parlé à personne. Un dépôt dans une banque de sperme. Dans les chambres fortes congélatrices de la Fondation, il y a un petit morceau de Jean. Plus

exactement des centaines de millions de petits morceaux de Jean. Vraisemblablement, ils ne sont pas morts, tout juste endormis. C'est ce à quoi je pense, quand je parle d'insémination : avec une seringue, ou de quelque manière qu'on le fasse... Oh ! Eunice ! Êtes-vous toujours là ?) (Je pleure, patron. Les filles, ça pleure de joie.)

(Alors, demain matin. Vous pourrez changer d'avis jusqu'à la dernière minute.)

(Je ne changerai pas d'avis et j'espère que vous non plus.)

(Mon amour.)

Chapitre XVII

Le lendemain matin, Jeanne s'aperçut que Jake avait quitté la maison avant son réveil. Il y avait un mot sur son plateau :

« Chère Jeanne Eunice,

J'ai dormi comme un bébé et je me sens prêt à me battre comme un démon, grâce à Winnie et à vous. Voulez-vous la remercier pour moi et lui dire (comme je vous le dis à vous-même) que je serai toujours heureux de me joindre à vos prières chaque fois que vous m'y inviterez... surtout quand j'aurai eu une journée épuisante. Je rentrerai assez tard... je pars à la course au trésor, pour réunir des fragments de preuve. Alec est parti pour Washington en chercher un. Si vous avez besoin de moi, appelez mon numéro, (les Abonnés absents sauront où me joindre) ou le juge McCampbell au Palais.

J'ai donné des instructions à Jefferson Billings pour qu'il vous autorise à tirer sur votre compte courant, ce dont vous aurez besoin. Il reste environ quatre cent mille dollars dessus. Il paiera à la vue de vos nouvelles empreintes digitales et de votre ancienne signature. Il paiera les chèques et les gardera pour que je les contresigne jusqu'à ce que vous ayez fait enregistrer votre nouvelle signature et vos empreintes. Il dit qu'il connaissait Eunice Branca de vue. Il n'y a donc aucun problème. Si vous le voulez, il viendra vous voir avec une fiche où vous pourrez déposer votre nouvelle signature et vos empreintes... Nous pensons que votre ancienne signature a dû quelque peu changer.

(Patron, je parie que Jake ne sait pas que je signe pour vous, mieux que vous.) (Mon amour, je ne pense pas que quiconque le sache. Je me demande quel effet cela ferait devant le tribunal. Est-ce que cela jouerait pour nous ou contre nous ?)

» Si vous avez besoin d'un peu plus d'argent de poche, laissez-moi vous faire un prêt plutôt que de le faire figurer dans mon rapport d'administrateur judiciaire. Votre frère Mac est très utile, mais le côté financier de cette affaire doit apparaître comme ultra-régulier, aussi longtemps que possible, avec justification de toutes les dépenses afin que je sois déchargé de mon rôle d'administrateur. La femme de César doit être insoupçonnable, vous savez.

À propos de la femme de César, j'ai téléphoné ce matin à l'un de nos

deux amis : c'est l'autre qui m'a répondu. Après les vérifications habituelles pour s'assurer du secret de la ligne, ils semblaient se moquer totalement de ce que j'avais pu voir, entendre ou en déduire. J'en ai été flatté. Petit démon, si vous avez envie de faire les quatre cents coups, vous pouvez compter sur eux... car ils tiennent à vous. Je suis désolé d'avoir joué les "père la pudeur" hier.

(Je suis heureuse de l'apprendre, patron.) (Eunice, je ne vois pas en quoi ce que font Alec et Mac dans leur temps libre vous regarde. Jake ne devrait pas bavarder sur leur compte, même devant nous.) (Non ! non ! patron, Jake vous dit qu'il était jaloux hier – il en est désolé – et il vous donne l'absolution à l'avance. Nous ferions bien d'épouser Jake... j'avais toujours craint qu'il ne fût possessif... Cela aurait pu être catastrophique, sœurlette ; d'autant que vous êtes pute au fond de vous-même et que nous le savons l'une et l'autre.)

(C'est idiot, Eunice ! Je ne mettrais jamais les choses sous le nez de Jake... et de toute façon, vous vous trompez. Un homme bien – comme Jake – ne s'excite pas parce que sa femme s'envoie en l'air. Ce qui le tracasse, c'est la peur de perdre une femme qu'il apprécie. Si Jake nous épouse, je ne le laisserai jamais s'inquiéter là-dessus.) (J'espère que vous pourrez l'en convaincre.) (Avec votre aide, j'en suis sûre. Mais finissons cette lettre.)

» Ne comptez pas sur moi pour le dîner car ce que je dois faire aujourd'hui est urgent... plus urgent que ce qui nous occupait hier... Cette lettre devait être une lettre d'amour, mais il fallait bien parler affaires... et également des autres. Aussi, je vous demande de la déchirer et de la jeter aux W.C. Ce n'est pas par hasard que j'ai laissé l'empreinte de mon pouce sur le sceau. Je remets cette lettre à Cunningham, je lui ai promis qu'il y allait de sa tête si elle quittait sa personne avant de vous atteindre. J'ai appris à apprécier Cunningham. C'est un honnête voleur.

Pour vous, ma chérie, tout mon amour et le plus gros baiser possible... si gros que vous pourrez en briser un morceau et le donner à Winnie quand vous la remercirez de ma part.

J. »

(Eh ! le vieux coureur, Jeanne. Jake ne quitte pas de l'œil les fesses de Winnie tout en pelotant les nôtres.) (Il faudra qu'elle prenne garde !) (Jalouse, jumelle ?) (Non. Mais je le répète : il faut d'abord qu'il soit à moi. Au diable, Eunice ! Hier, il était tout prêt... et il avait fallu rudement bagarrer pour en arriver là. Pas le genre "pardon, madame, merci madame" qui était votre style avec lui. Et tout ce qu'il m'a donné, une bonne fessée. J'espère qu'il va revenir cette nuit.) (Mais il y a trois obstacles à sauter, fillette.) (Trois ?) (Hubert...

Winnie... et cette insémination que vous voulez me faire faire. Patron chéri, vous n'allez pas m'éliminer de la course à votre bébé en laissant Jake vous avoir le premier ?) (Bien sûr que non, petite idiote. Hum ! je vais avoir besoin d'argent liquide.)

(Jake vous a indiqué comment avoir tout le liquide qu'il faut.) (Bien sûr... mais il faut que je signe et qu'il contresigne. Vous avez déjà vu un chat faire ses saletés sur du lino... il a beau gratter et gratter... il reste toujours des traces. Eunice je parie que de toute votre existence vous n'avez jamais versé un pot-de-vin ?) (En tout cas, pas avec de l'argent.) (Ne me dites rien, chérie... laissez-moi seulement deviner. Ce que nous avons, vaut peut-être un million de dollars. Mais, pour aujourd'hui, j'ai besoin de petites coupures, en billets usagés dont on ne puisse pas retrouver la source. Venez un peu, petite fouineuse, et je vais vous montrer quelque chose que même ma secrétaire, une douce petite maline prénommée Eunice, – vous connaissez ? – n'a jamais su.)

(Vous parlez de votre coffre-fort caché derrière la baignoire ?) (Comment diable savez-vous ?) (Je suis fouineuse.) (Connaissez-vous la combinaison ?) (Patron chéri, vous savez bien que je ne connais ce qu'il y a dans votre mémoire que lorsque vous y pensez... et vous ne savez, de même, ce qu'il y a dans ma mémoire qu'au moment où je pense. Pourtant... si je voulais ouvrir ce coffre, je crois que je commencerais par essayer les chiffres de la date de naissance de votre mère.)

Jeanne soupira. (On n'a vraiment plus de vie privée de nos jours. Bien, voyons si nous avons été volées.)

Elle entra dans la salle de bains, ferma la porte, mit le verrou, enleva un tas de serviettes d'un petit placard placé à la tête de la baignoire, tripota un bouton placé en haut du placard : le panneau du fond glissa, découvrant un coffre. (Vous pensez que je l'ouvrirai en composant la date de naissance de ma mère ?) (J'allumerais d'abord les lampes à ultraviolet au-dessus de la table de massage et je ferais couler l'eau si j'étais de vous.) (Vraiment ! On n'est plus chez soi ! Chérie, avez-vous réellement payé un pot-de-vin avec votre joli corps ?) (Pas exactement. J'ai seulement réussi à améliorer la situation. Voyons si vous avez été volée.)

Jeanne ouvrit le coffre. À l'intérieur, il y avait assez d'argent pour que cela vaille le déplacement d'un expert comptable. Mais les liasses n'avaient pas été faites par un comptable ; elles n'étaient pas si bien rangées, et les sommes étaient inscrites à la main sur chaque liasse. (Ça en fait de l'oseille, chérie. Ou bien personne n'a jamais découvert ce coffre, ou bien personne n'a réussi à trouver la combinaison au complet. D'une façon comme de l'autre, cela règle déjà un problème. Nous ne jetterons pas la gentille lettre de Jake dans les W.C.) (Mais

nous lui laisserons croire que nous l'avons fait ?) (S'il le demande.) (Puis nous pleurerons sur son épaule et nous finirons par avouer que nous n'avons pas pu nous résoudre à la détruire.) (Eunice, votre esprit est pétillant comme du champagne.) (C'est pour cela qu'il se marie si bien avec le vôtre.) (Peut-être.)

Jeanne mit la lettre dans le coffre, prit deux liasses et les plaça dans un sac ; ensuite, elle referma le coffre, éteignit les lampes à ultraviolet, ferma l'eau, brouilla la combinaison et fit glisser le panneau. Elle remit les serviettes en place et referma le placard. Puis elle alla à l'intercom, pressa un bouton :

« Chef O'Neil.

— Oui, mademoiselle Smith ?

— Je veux ma voiture, un chauffeur et deux gardes dans trente minutes. »

Il y eut un court silence. « Euh ! Mademoiselle Smith... apparemment, M. Salomon a oublié de nous dire que vous sortiriez.

— Pour la bonne raison qu'il l'ignorait. Vous a-t-il fait savoir que la Cour l'avait relevé de sa tutelle ? Sinon, l'avez-vous appris par ailleurs ?

— Mademoiselle, aucune source officielle ne me l'a appris.

— Je vois. Alors, c'est moi qui vous l'apprends, officiellement.

— Bien, Mademoiselle.

— Vous avez l'air malheureux, O'Neil. Vous pouvez vérifier en appelant le juge McCampbell.

— Mademoiselle, je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Je suis sûre que vous le voyez parfaitement. Voulez-vous prendre votre retraite dès aujourd'hui ? Si oui, envoyez-moi Mentone, je veux lui parler.

— Mademoiselle, je n'ai pas l'intention de prendre ma retraite.

— Vraiment ? Vous m'aviez donné l'impression que vous cherchiez un autre emploi... peut-être auprès de M. Salomon. Si oui, je ne veux pas vous en empêcher. Votre retraite à plein salaire vous attend, O'Neil.

— Mademoiselle, je me plais ici.

— J'ai plaisir à l'entendre. J'espère que vous resterez encore de nombreuses années. O'Neil, avez-vous déjà discuté de mes allées et venues avec quiconque ?

— Seulement quand vous m'avez dit de le faire, Mademoiselle. Auquel cas j'ai toujours enregistré vos ordres auparavant.

— Bien. Effacez cette bande. Je ne quitte pas. »

Très vite, il dit : « C'est effacé, mademoiselle Smith.

— Bien. Reconnaissons. Chef O'Neil, ici mademoiselle Jeanne-Sébastien Bach. Je veux ma voiture, un chauffeur et deux gardes d'ici trente minutes.

— Ils seront prêts, mademoiselle Smith.

— Merci. Je vais aller faire des courses. »

(Patron, quelle frousse vous lui avez faite ! Fallait-il vraiment ?) (Eunice, diriger une enclave féodale au sein d'une démocratie purement nominale n'est pas facile. O'Neil doit savoir, comme tous les autres, que Jean est toujours le patron... et que personne, pas même mon Jake chéri, ne peut corriger ses ordres ou y opposer son veto. Du moins jusqu'à ce qu'il nous épouse, auquel cas, je deviens vraiment femme et le laisse décider de tout.) (Ce sera un grand jour !) (Je pourrais bien finir par lui obéir. Dites-moi ! Obéissiez-vous à Joe ?) (Eh bien, je ne me suis jamais opposée à lui... Je suppose qu'on pourrait dire que je lui obéissais. Sauf que je lui racontais des mensonges ou bien que je ne lui disais rien.) (J'en ferai tout autant. Je pense que l'idéal serait de faire tout ce qu'un homme vous dit... mais de se débrouiller de telle sorte qu'il ne vous dise que ce que vous avez décidé de faire.)

Jeanne perçut, plutôt qu'elle n'entendit, un petit rire étouffé. (Patron, on dirait la recette du mariage parfait.)

(Je découvre que j'aime, au fond, être femme. Mais tout est différent. Bon ! Qu'allons-nous mettre ?)

Jeanne se décida pour une coiffure en bandeau, une jupe au genou, un manteau opaque avec une capuche et une voilette et des sandales à talons plats, le tout dans des tons neutres. En moins d'une demi-heure elle fut prête.

(Quelle tête avons-nous, Eunice ?) (Ça va parfaitement pour aller faire du shopping. Inutile d'appeler Winnie ; la petite coquine n'a probablement pas beaucoup dormi.) (Et puis je ne veux pas l'appeler, elle pourrait avoir envie de venir. Allons-y, ma douce...)

Elle prit l'ascenseur pour descendre au sous-sol. O'Neil vint au-devant d'elle et la salua : « La voiture est prête, Mademoiselle, avec deux chauffeurs et deux tireurs.

— Pourquoi deux chauffeurs ?

— Eh bien, c'est le tour de Finchley. Mais Dabrowski fait valoir qu'il est le plus ancien et il veut y aller. Voulez-vous trancher ?

— Bien sûr que non ; c'est à vous de le faire ! Mais je peux apaiser les susceptibilités.

— Bien, Mademoiselle. »

Il la mena à la voiture, les deux équipes faisaient la haie et la saluèrent. Elle leur sourit : « Bonjour, mes amis. Je suis heureuse de vous voir en pleine forme. Il y avait longtemps que nous n'étions sortis ensemble. »

Dabrowski se fit leur porte-parole. « C'est vrai, Mademoiselle... Et nous sommes heureux de vous voir en si bonne santé.

— Merci. » Elle les dévisagea. « Il y a quelque chose que personne

ne m'a dite... quelle était l'équipe de service le jour où M^{me} Branca a été tuée ? »

Il y eut un long silence. Puis O'Neil répondit : « Finchley et Shorty étaient de service ce soir-là, Mademoiselle.

— Alors, je dois les remercier pour M^{me} Branca et pour moi. Quoique je sache que Dabrowski et Fred seraient intervenus aussi vite et aussi courageusement. » Elle regarda Finchley, puis Shorty, sans sourire, mais sereine. « Lequel d'entre vous vengea Eunice ? Ou bien vous y êtes-vous mis à deux ? »

Finchley répondit : « C'est Shorty qui l'a eu, mademoiselle Smith. À mains nues, d'un seul coup. Il lui a brisé la nuque. »

Elle se tourna vers Shorty – deux mètres d'âme de velours noir, deux cent quatre-vingt-dix livres de mort subite – prêchant dans ses jours de repos. Elle leva les yeux vers lui et dit doucement : « Shorty, du fond de mon cœur – pour Eunice Branca – je vous remercie. » (Moi aussi, je le remercie, patron ! Tout cela c'est du neuf pour moi ! J'étais morte quand la porte de l'ascenseur s'est rouverte.) « Si elle était ici, elle vous remercierait non seulement pour elle, mais pour toutes ces filles que le tueur ne tuera pas. Je suis heureuse que vous l'ayez eu en flagrant délit. S'il était passé devant un tribunal, il serait peut-être déjà sorti de taule. Et il recommencerait. »

Shorty n'avait rien dit jusque-là : « Mademoiselle, Finch aussi l'a eu. Il l'a décousu. Personne ne peut vraiment dire qui l'a eu le premier.

— Cela ne fait rien. N'importe lequel d'entre vous quatre aurait donné sa vie pour M^{me} Branca. Elle le savait – elle le sait encore, où qu'elle soit. Je le sais et le chef O'Neil le sait. » Jeanne sentit des larmes commencer à couler. « Je... Nous tous souhaiterions qu'elle ait attendu chez elle jusqu'à ce que vous arriviez tous deux. Je sais que chacun de vous aurait préféré me voir mort à sa place. Je vous demande de me faire l'honneur de croire que je pense la même chose. Shorty, voudrez-vous dire une prière pour elle ce soir ? Et pour moi ? Je ne sais guère prier. » (Bon Dieu ! patron, vous me faites pleurer.) (Alors dites Oum Mani... Pour Shorty... Il s'en veut encore de ce que l'inévitable soit arrivé.)

« Je prierai, Mademoiselle. Je l'ai fait tous les soirs. Encore que M^{me} Branca n'en ait pas besoin. Elle est sûrement montée tout droit au Paradis. » (C'est vrai, patron. Mais pas de la manière que croit Shorty.) (Nous ne le lui dirons pas. En ai-je dit assez ?) (Je pense.)

Jeanne reprit « Merci, Shorty. Pour moi, pas pour Eunice. Comme vous dites, Eunice n'a pas vraiment besoin de prières. » Elle se tourna vers O'Neil : « Chef, je veux aller dans l'enclave de Gimbel.

— Certainement, Mademoiselle. Euh ! Finchley ! au volant. Et vous les deux tireurs, montez ! » O'Neil l'aida à monter dans la

voiture, et verrouilla la porte de l'extérieur, tandis qu'elle en faisait autant de l'intérieur. La porte blindée bascula et la grosse voiture sortit. (Jeanne, qu'allez-vous donc acheter chez Gimbel ?) (Un truc. Pour vous. Je vais modifier mes instructions dans un instant. Eunice, où vous habilliez-vous ? Vous étiez la fille la plus chic de cette ville même quand vous étiez quasiment nue.)

(Peuh ! Je n'étais jamais nue ; les dessins de Joe sur mon corps faisaient toute la différence. Jeanne vous n'iriez jamais là où j'allais m'habiller.) (Je ne vois pas pourquoi.) (Jean pourrait peut-être y aller, mais pas vous. Ça ne marcherait pas... Mais attendez... il y en a deux qui ont des boutiques à l'intérieur de chez Gimbel.) (Bien, nous irons donc. Ce sera notre deuxième arrêt.)

Elle actionna l'intercom.

« Finchley !

— Oui, Mademoiselle.

— J'étais si préoccupée que j'ai oublié un autre arrêt. Voulez-vous nous déposer Shorty et moi au débarcadère du croisement de State Street et de Main Street ?

— State et Main Mademoiselle.

— Demandez à Shorty de prendre son walkie-talkie ; il n'y a pas de parking par là. Du moins, il n'y en avait pas la dernière fois que je suis descendue en ville. Cela fait combien ? Plus de deux ans ?

— Deux ans et sept mois, Mademoiselle. Vous êtes sûre de ne pas vouloir les deux tireurs pour vous couvrir ?

— Non. Si jamais vous avez à sortir, je veux que vous soyez couvert.

— Oh ! tout ira bien, Mademoiselle.

— Ne discutez pas mes ordres. Vous n'auriez pas discuté quand j'étais le vieux Jean Smith. Je vous assure que M^{lle} Jeanne Smith a encore du venin. Faites-le savoir. »

Elle l'entendit s'esclaffer : « Je n'y manquerai pas, Mademoiselle. » Quand la voiture s'arrêta, Jeanne abaissa son capuchon et ajusta sa voilette pour dissimuler son visage. Shorty déverrouilla la portière et l'aida à descendre. Sur le trottoir encombré de Main Street, Jeanne se sentit soudain vulnérable... heureusement, il y avait cette forteresse vivante qui marchait à côté d'elle. « Shorty, le bâtiment que je cherche est dans le treizième bloc ; c'est le numéro trente-sept. Pouvez-vous le trouver ? » La question était tout juste pour qu'il se sentît utile ; elle savait où se trouvait le Roberts Building : il lui appartenait.

« Bien sûr, Mademoiselle... je me débrouille bien pour lire les numéros, les lettres aussi... c'est juste avec les mots que j'arrive pas.

— Allons, donc ! Shorty, comment faites-vous pour vous débrouiller dans votre vraie profession, si vous n'êtes pas capable de

lire ?

— Ce n'est pas difficile. En ce qui concerne la Bible je l'ai apprise par cœur mot par mot.

— Quelle mémoire ! J'aimerais pouvoir en dire autant.

— Il y faut seulement de la patience. J'ai fini d'apprendre le Livre quand j'étais encore en prison. » Il ajouta pensivement : « Parfois, je pense qu'il faudrait que j'apprenne à lire, mais je n'arrive jamais à trouver le temps. » (Patron, le pauvre n'a probablement jamais eu de maître qui sache enseigner.) (Il ne faut jamais tripatouiller une organisation qui fonctionne, Eunice ; il a trouvé sa place dans la vie...)

« Ça doit être ici, mademoiselle Smith. Un, trois, euh ! sept.

— Merci, Shorty. » On ne lui demanda pas sa carte d'identité à l'entrée du building. Et elle ne la montra pas. Elle n'en avait pas : ni au nom de Jean Smith ni à celui d'Eunice Branca. Le garde remarqua le "Diplômé et assermenté" sur l'écusson – semblable au sien – que portait Shorty. Il fit fonctionner le tourniquet d'admission et les invita à passer. Jeanne Eunice lui sourit des yeux et nota qu'il faudrait renforcer les mesures de sécurité au Roberts Building ; le garde aurait dû photographier la carte d'identité de Shorty et enregistrer le numéro de sa plaque. (Patron, il ne peut pas s'occuper ainsi de tout le monde ; il faut qu'il fasse fonctionner son jugement.) (C'est moi qui parle ! Si l'immeuble dans lequel vous logiez avait été mieux gardé, vous n'auriez jamais été assassinée. Si nous ne pouvons empêcher la violence dans les rues, au moins devons-nous l'empêcher de pénétrer à l'intérieur.) (Je ne discuterai pas, patron chéri. Je suis tellement excitée...) (Moi aussi ; cette voilette est bien utile.)

Au onzième étage, ils arrivèrent aux locaux où était installée la Fondation d'eugénisme Johanna Mueller Schmidt. Sur la porte une plaque : H. S. Olsen, docteur en médecine, docteur ès sciences, directeur. Sonnez et attendez. Le garde les fit entrer et se replongea dans son magazine illustré. Jeanne constata avec satisfaction qu'il y avait un bon nombre de femmes et de couples dans la salle d'attente. Dans sa dernière lettre à Olsen (alors qu'elle était encore Jean), elle avait insisté sur le but (Officiel) de la Fondation : fournir des donneurs anonymes supérieurs aux femmes disposant d'un permis d'enfants et eugéniquement qualifiées. Apparemment, ses recommandations avaient été suivies.

« Attendez-moi, Shorty. Il y a un poste de télé dans le coin. » Elle alla jusqu'à la banque séparant la salle d'attente du bureau d'accueil, évita le guichet indiquant "Inscriptions", attira l'attention réticente du seul employé mâle et le fit venir.

« Que désirez-vous, Madame ? Si c'est pour une inscription, allez à l'autre bout, présentez votre carte d'identité, remplissez le questionnaire et attendez. On vous appellera.

— Je veux voir le directeur, le docteur Olsen.

— Le docteur Olsen ne reçoit que sur rendez-vous. Donnez-moi votre nom, dites-moi de quoi il s'agit et peut-être sa secrétaire vous recevra-t-elle. »

Elle se pencha davantage et lui chuchota à l'oreille : « Il faut absolument que je le voie. Dites-lui que mon mari a tout découvert. »

Le chef de bureau eut l'air surpris : « Votre nom ? »

— Ne soyez pas idiot. Dites-lui juste cela.

— Euh... attendez ici. » Il disparut derrière une porte.

Elle attendit. Après un laps de temps remarquablement court, il reparut par une porte latérale donnant dans la salle d'attente, lui fit signe et la conduisit par un corridor jusqu'à un bureau sur la porte duquel on lisait : "Directeur – Défense d'entrer" "Sonnez et attendez". Au-delà, se trouvait une autre porte avec une plaque : "Secrétaire du Directeur, Sonnez et attendez". Il la laissa là entre les mains d'une femme qui rappela à Jeanne sa maîtresse du cours élémentaire, par son aspect et ses manières autoritaires. La femme lui dit d'un ton glacial : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Commencez d'abord par me montrer votre carte d'identité. » (Collez-lui trois doigts bien raides dans le plexus, patron, et elle tombe dans les pommes.) (Peut-être. Mais j'essaierai d'abord à ma manière.)

Jeanne répondit sur un ton non moins glacial : « Il y a peu de chances, mademoiselle Perkins. Pourquoi pensez-vous que je me suis voilée ? Voulez-vous me faire entrer ? Ou bien dois-je appeler la police et les journalistes ? »

M^{lle} Perkins, stupéfaite, abandonna son sténo-bureau et pénétra dans le bureau qui était derrière elle. Elle revint et dit d'un ton aigre : « Entrez ! »

Quand Jeanne entra, Olsen ne se leva pas. Il dit : « Madame, vous avez choisi une manière inhabituelle d'attirer mon attention. De quoi s'agit-il ? Faites vite ! »

— Docteur, n'offrez-vous jamais de chaise aux dames ?

— Si. Si ce sont vraiment des dames. Or, vous laissez planer quelque doute là-dessus. Parlez donc, ma bonne dame. Sans quoi je vous mets à la porte. »

(Patron, l'avez-vous vu regarder le micro ? La vieille chauve-souris dans la pièce à côté doit être en train de tout prendre, mot pour mot.) (Je m'en doutais, Eunice. C'est pourquoi nous ne dirons rien pour l'instant.) Jeanne s'approcha du bureau du médecin, releva sa voilette.

Le visage du docteur passa de l'irritation à l'étonnement. Jeanne Eunice se pencha au-dessus du bureau et coupa le micro. « Avez-vous d'autres instruments enregistreurs ? Cette pièce est-elle insonorisée ? Et cette porte ? »

— Mademoiselle...

— Mademoiselle tout court suffira ! Êtes-vous prêt à me prier de m'asseoir ? Ou faut-il que je vide les lieux et que je revienne avec mon avocat ?

— Asseyez-vous donc, Mademoiselle.

— Merci. » Jeanne attendit qu'il se levât et vînt lui offrir une chaise près de lui : la chaise de l'invitée, pas celle de la cliente. Elle s'assit : « Maintenant, répondez. Sommes-nous vraiment entre nous ? Si ce n'est pas vrai et que vous me l'affirmez cependant... je finirai bien par le savoir... je prendrai les mesures appropriées.

— Euh ! Nous sommes vraiment entre nous. Mais attendez un instant. » Il se leva, alla jusqu'à la porte de sa secrétaire et la ferma au verrou. « Maintenant, Mademoiselle, dites-moi de quoi il s'agit.

— Bien sûr. Tout d'abord, j'ai ajouté à mon don originel un chèque trimestriel supplémentaire. L'avez-vous reçu depuis que j'étais sous tutelle ?

— Euh !... Le chèque n'est pas arrivé. J'ai attendu six semaines, puis j'ai écrit à M. Salomon pour lui expliquer de quoi il retournait. Il semble qu'il ait vérifié, car un peu plus tard, j'ai reçu deux trimestres d'un coup, avec une lettre disant qu'il continuerait à autoriser les versements comme vous l'aviez fait jusque-là. Y a-t-il quelque problème ?

— Non, docteur. La Fondation continuera à être soutenue par moi. Laissez-moi ajouter que les administrateurs – dans leur grande majorité – sont satisfaits de votre gestion.

— Voilà qui fait plaisir à entendre ! Est-ce pour cela que vous êtes venue aujourd'hui ? Seulement pour me dire cela ?

— Non, docteur. Venons-en à notre affaire. Êtes-vous tout à fait certain que nous sommes vraiment entre nous ? Et laissez-moi vous dire que la réponse est infiniment plus importante pour vous que pour moi.

— Euh... Oui, Mademoiselle, j'en suis certain.

— Bien. Je veux que vous descendiez dans la chambre froide, que vous retrouviez le don n°55-L20-0052... Je descendrai avec vous et vérifierai le numéro... Je veux ensuite que vous me fassiez une insémination immédiate. »

Pétrifié, le docteur mit quelque temps à retrouver son aplomb professionnel et dit : « Mademoiselle, c'est impossible !

— Pourquoi ? Le but de notre institution, tel que défini dans sa charte, que j'ai rédigée moi-même, est de fournir à des femmes qualifiées le sperme de donateurs... sur leur demande, sans rien leur faire payer et sans publicité. C'est exactement ce que je veux. Si vous voulez me faire subir un examen médical, je suis prête. Si vous voulez savoir si ce corps a, ou non, un permis d'enfants, je vous assure qu'il

en possède un... et vous savez très bien qu'une amende pour grossesse sans permis, dans ce cas, est insignifiante. Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? Cela prend-il tellement de temps pour préparer le sperme qu'il y faille plus de la journée ?

— Pas du tout, nous pouvons le réchauffer et le ramener à la vie en une demi-heure.

— Alors, inséminez-moi dans une demi-heure.

— Mais Mademoiselle... pensez-vous aux ennuis que je risque ?

— Quels ennuis ?

— Bien... je me tiens au courant. Sans quoi je ne vous aurais pas reconnue. À ce que je sais, il y a un problème d'identité...

— Oh ! ça ! » Jeanne eut un geste de la main comme pour chasser une mouche importune. « Docteur, jouez-vous aux courses ?

— Euh ! Tout le monde le sait. Pourquoi ?

— Si nous sommes vraiment entre nous, vous ne pouvez absolument pas avoir d'ennuis. Mais il vient un moment dans la vie de chaque homme, où il faut parier. Vous en êtes là. Vous pouvez parier sur tel cheval... au pifomètre, sans pouvoir justifier votre pari. Et gagner, ou perdre. Comme vous le savez, les autres administrateurs de cette Fondation sont des hommes de paille qui dépendent de moi. Laissez-moi donc vous prédire ce qui va se passer. Très bientôt, cette histoire d'identité sera éclaircie et le vrai Jean-Sébastien Bach Smith sera reconnu de tous. À ce moment-là, les fonds de votre institution seront doublés. Si vous pariez sur le bon cheval, vous serez le directeur. Sinon... vous vous retrouverez sur le pavé !

— C'est une menace ?

— Non. Une prophétie. Le vieux Jean-Sébastien Bach Smith avait reçu le don de prophétie. Quelle que soit la manière dont vous pariez, les revenus de votre institution doubleront. Mais nous serons les seuls, vous et moi, à savoir ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Hum !... On doit trouver une procédure satisfaisante. J'ai toute qualification pour permettre à n'importe quelle femme adulte de recevoir une donation de sperme si j'estime qu'elle présente les qualifications exigées... Disons que je suis d'accord. Cependant, il y a des papiers à remplir, des formulaires à signer. »

(Il va céder, patron. Poussez-lui la chansonnette.) (Je ne chanterai que s'il l'exige ; Eunice. Voyons un peu s'il s'accommodera sans rien dire de ce que je lui demande.)

Jeanne secoua la tête. « Pas de papiers. Inséminez-moi, ensuite je rabattrai ma voilette et repartirai comme je suis venue.

— Mais, Mademoiselle... Je ne fais jamais cela moi-même. C'est un médecin de l'équipe, assisté d'une infirmière, qui s'en occupe. On trouverait bizarre qu'il ne subsiste aucune trace...

— Pas d'infirmière. Pas d'assistant. Vous tout seul, docteur. Êtes-

vous ou non docteur en médecine et spécialiste de génétique et d'eugénisme ? Ou bien vous pouvez... ou bien c'est que vous n'en connaissez pas assez pour diriger cette institution... ce que les administrateurs devraient constater à leur grand regret. Donc... Je descends avec vous, je vérifie le numéro de ce don et je reste à côté de vous jusqu'à ce que vous me fassiez cette insémination. Nous sommes-nous bien compris ? »

Le docteur soupira : « Quand je pense que je ne voulais pas être généraliste parce que c'est trop dur ! Nous ne pouvons pas être certains que tel don ne sera pas stérile en fin de compte.

— Si c'est le cas, vous me reverrez dans vingt-huit jours et demi. Docteur, cessez de tergiverser, ou alors pariez sur l'autre cheval et je m'en irai. Sans un mot entre nous, ni maintenant ni plus tard. Juste ma prophétie. » Elle se leva.

Olsen l'imita brusquement. « Il vous faut un costume spécial pour m'accompagner dans la chambre froide.

— D'accord.

— Cela a un avantage supplémentaire. Un médecin ne pourrait reconnaître sa propre femme sous cette tenue. J'en ai une ici pour les "V.I.P.".

— Je pense que vous pouvez me classer parmi les V.I.P. », dit Jeanne sèchement.

Quarante minutes plus tard, le docteur Olsen disait : « Attendez encore un moment. Je vais placer un pessaire sur le col, pour éviter que la donation ne s'en aille. Laissez-le jusqu'à demain matin... ou même plus tard, cela n'a pas d'importance. Savez-vous comment l'enlever ?

— Si je n'y arrive pas, je vous ferai appeler.

— Si vous voulez. Au cas où vos prochaines règles viendraient malgré tout, nous pourrions essayer de nouveau dans quatre semaines. »

Le docteur Olsen déboucla les étriers de la table d'examen et aida Jeanne à descendre. Elle se remit sur pieds et sa jupe retomba. Elle se sentait pleinement heureuse. (Eunice ! c'est fait !) (Oui, patron ! Mon amour de patron !)

Le docteur Olsen lui apporta son manteau et le lui tendit. Elle dit : « Docteur... ne vous tracassez pas pour le résultat des courses. »

Il eut un mince sourire. « Je ne m'en inquiétais pas. Puis-je vous dire pourquoi ?

— Faites.

— Hm ! Si vous vous en souvenez, j'ai rencontré Jean Smith... M. Jean Smith, en plusieurs occasions.

— Onze fois, si je me rappelle bien, docteur, y compris au cours d'un entretien particulier quand le docteur Andrew vous proposa pour

lui succéder.

— Oui, mademoiselle Smith. Je n'oublierai jamais cette rencontre. Mademoiselle, il y a peut-être des difficultés juridiques pour établir votre identité. Mais pas pour moi. Je ne pense pas qu'aucune jeune femme de votre âge physiologique actuel n'aurait pu simuler les manières de M. Jean Smith... et y faire croire.

— Oh ! mon Dieu !

— Pardon ?

— Docteur Olsen, ce changement de sexe que j'ai subi n'est pas facile à assimiler. Il est heureux – pour nous deux – que vous ayez pu déceler Jean Smith derrière le visage que je porte maintenant. Mais – que diantre, Monsieur ! – il va falloir que j'acquière les manières qui vont avec ce que je suis maintenant. Voulez-vous venir me voir – disons dans trois semaines quand, je l'espère, j'aurai de bonnes nouvelles – et me laisser vous montrer que je peux jouer à la dame quand j'essaie vraiment ? Venez prendre le thé. Nous pourrions discuter de la manière dont l'œuvre de la Fondation peut se développer grâce au doublement des dons.

— Mademoiselle Smith, je serai très honoré de venir vous voir quand vous le désirerez. Quelle que soit la raison. Même s'il n'y en a pas. » (Hurrah ! Hé ! Jeanne, on l'embrasse ?) (Eunice, ne pouvez-vous traiter les hommes impersonnellement ?) (Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé. Allez ! ne faites pas la pimbêche, il a été vraiment adorable.) (Du calme vous-même, sortons d'ici.)

Jeanne laissa le docteur arranger son manteau sur ses épaules. Sa tête approcha de la sienne. Elle le regarda, humecta ses lèvres et lui sourit.

Elle put le voir se décider à faire le saut. Elle ne chercha pas à l'éviter quand il lui prit les lèvres... mais elle ne l'enlaça pas et se raidit un peu avant de se laisser aller. (Sœurette ! Ne le laissez pas vous pousser sur cette table d'examen. Qu'il utilise le divan de son bureau.) (Ni l'un ni l'autre, Eunice. Taisez-vous !)

Tremblante, Jeanne s'arracha à lui. « Merci, docteur. Et vous voyez... quand j'essaie, je peux vraiment être une femme. Comment retourner à la salle d'attente sans passer chez M^{lle} Perkins ? »

Elle remit sa voilette.

Chapitre XVIII

Quelques minutes plus tard, Shorty la ramenait à la voiture, verrouillait la portière et remontait dans le compartiment avant.

« Chez Gimbel, mademoiselle Smith ?

— S'il vous plaît, Finchley. »

À l'intérieur du magasin fortifié, Jeanne se fit escorter par Fred jusque chez *madame Pompadour*. Le fait qu'elle eût un garde du corps privé lui valut immédiatement l'attention du directeur, qui n'était pas madame Pompadour bien qu'il portât ses cheveux à la manière de la Marquise et adoptât sa démarche et ses gestes. (Eunice êtes-vous sûre que nous ne nous sommes pas trompées ?) (Tout à fait, patron... attendez seulement de voir leurs prix.)

« Que désirez-vous, Madame ?

— Avez-vous un salon de présentation privé ?

— Naturellement, Madame... Euh ! Par ici.

— Mon garde reste avec moi. »

Le directeur parut choqué. « Comme Madame voudra. Si vous voulez bien me suivre... »

Quelques instants plus tard, Jeanne se trouvait en face d'une estrade basse. Fred se tenait debout derrière elle. La pièce était chaude. Elle défit son manteau, rejeta son capuchon, mais garda sa voilette. Puis elle fouilla dans son sac et en sortit un mémo. « Avez-vous un mannequin qui puisse me présenter des vêtements de cette taille ? »

Le directeur étudia la liste : taille, poids, largeur d'épaules, buste, ceinture, longueur de jambes.

« Ce sont vos mesures, Madame ?

— Oui. Mais j'ai une autre liste si vous n'avez pas ce qu'il me faut. Pour une amie qui veut acheter quelque chose de joli et d'exotique. C'est une rousse, à la peau pâle et aux yeux verts. » Jeanne avait recopié les mensurations de Winifred sur le cahier où elles consignaient les résultats de leur gymnastique.

« Il n'y a pas de problème, Madame. Mais pour vous, permettez-moi de vous suggérer que Chariot, notre grand créateur, vienne vérifier ou même dessine directement sur vous...

— Non, non. J'achète du tout fait... si j'achète.

— Comme Madame voudra. Et maintenant puisque Madame a dit qu'elle n'avait que peu de temps, peut-être voudrait-elle faire passer à notre comptabilité sa carte de crédit, pour vérification, pendant que

nos deux mannequins s'apprêtent. »

(Attention, patron !) (Je ne vais pas me laisser coincer, chérie.)

« Mes cartes de crédit sont vertes et portent plusieurs noms : McKinley, Franklin et Grant ou Cleveland. » Jeanne ouvrit son sac et agita une liasse de billets. « La carte de crédit du pauvre. »

Le directeur réprima un frisson : « Oh ! grand Dieu ! nous ne demandons pas à nos clientes de payer en espèces.

— Je vis à l'ancienne mode. »

Le directeur prit un air peiné : « Oh ! mais ce n'est pas nécessaire. Si Madame ne veut pas utiliser son compte général – comme c'est son droit – nous pouvons lui ouvrir un compte personnel chez *Pompadour* en un instant. Que Madame veuille bien me confier sa carte d'identité !

— Un instant. Savez-vous lire ce qui est écrit en petits caractères. » Et Jeanne souligna quelques lignes écrites en dessous de l'effigie du président McKinley : « Ce billet a valeur libératoire pour toute dette publique ou privée. » « Je ne veux pas être digérée par un ordinateur. Je paie comptant !

— Mais, Madame ! Nous ne sommes pas organisés pour faire la vente au comptant ! Je crains fort que nous n'ayons pas la monnaie !

— Bien ! Je ne veux pas vous causer de dérangement. Fred !

— Oui, Mademoiselle.

— Escortez-moi à la *Boutique*. »

Le directeur prit un air horrifié : « Madame, s'il vous plaît ! Je suis sûr qu'on peut arranger les choses. Un moment, je vais voir notre comptable. » Il sortit précipitamment sans attendre la réponse.

(Pourquoi tant d'histoires, patron chéri ? J'ai acheté des tas de choses pour vous sur votre compte de dépenses courantes. Jake a dit que nous pouvions l'utiliser.) (Eunice ! Aujourd'hui, je ne veux pas qu'on sache qui nous sommes. Maintenant, taisez-vous, il revient.)

Le directeur s'inclina : « Madame, notre comptable dit qu'il est tout disposé à accepter un paiement en espèces.

— Voilà qui fera plaisir à la Cour suprême !

— Quoi ! Oh ! Madame plaisante ! Bien sûr, il y a une taxe de dix pour cent pour...

— Fred... À *La Boutique*.

— Je vous en prie, Madame ! Je lui ai fait remarquer à quel point c'était injuste... et nous avons trouvé la meilleure solution.

— Vraiment ?

— Vraiment, Madame. Tout ce que vous voudrez acheter, je le débiterai sur mon compte personnel et vous me rembourserez en espèces. Pas de problème. Je serai heureux de vous rendre ce service. Ma banque ne refuse jamais les espèces. » (Attention, patron, il espère un bon pourboire.) (S'il arrive à nous montrer quelque chose qui nous

plaise, il en aura peut-être un. L'argent ne compte pas, Eunice. Nous n'arrivons pas à nous en débarrasser.) (C'est pour le principe, patron.) (N'en parlons plus, aidez-moi plutôt à dépenser mon argent.) (Très bien. Mais nous n'achetons rien, si rien ne nous plaît.)

Les deux heures qui suivirent, Jeanne dépensa de l'argent et fut étonnée de voir à quel point les vêtements féminins pouvaient être coûteux. Mais elle s'efforça d'oublier dans quel sexe elle avait vécu et n'écoula que sa voix intérieure. (Non, pas celle-là, sœurlette. Elle est merveilleuse mais elle ne plairait pas à un homme.) (Et celle-ci, Eunice ?) (Peut-être. Faites encore marcher le mannequin ; faites-la asseoir maintenant. Elle découvre la jambe.)

(Bon ! Tiens ! Revoilà celle qui ressemble à Winnie. Cette fille est-elle une vraie rousse, Eunice ?) (Elle a probablement une perruque. Mais ça n'a pas d'importance, elle a presque exactement la taille de Winnie. Ce serait charmant sur notre mignonne. Sœurlette, demandez-leur ce qu'ils ont comme minimum fantaisie... en vert, ce serait bien pour une rousse. Il faut que Winnie ait quelque chose qui ne soit vu que par une seule personne : son petit ami.) (O.K., nous ferons plaisir à Bob. Qui est-ce à votre avis ?) (Pas la moindre idée... et je ne veux pas en avoir. J'espère seulement qu'il sera plus gentil avec elle que son Paul.)

« Monsieur Du Valle ! Avez-vous quelque chose d'exotique parmi vos cache-sexe ? C'est pour une rousse. Il faudrait du vert. Et des cache-seins assortis ne feraient pas mal. Quelque chose de joli... c'est un cadeau intime pour une jeune mariée. » (Jeune mariée ?) (Eh quoi ! cela pourrait aider Winnie à le devenir, Eunice. Et puis ça empêchera l'autre de penser que je veux l'acheter pour ma petite amie.) (On se moque bien de ce qu'il pense !)

« Incrusté, peut-être ? Avec des émeraudes ?

— Je n'aimerais pas écraser une jeune mariée sous le poids d'un cadeau de noces, ni lui offrir quelque chose que ne pourrait se permettre son époux. Ce serait de mauvais goût.

— Oh ! mais ce sont des émeraudes synthétiques. Aussi jolies, mais d'un prix tout à fait raisonnable. Yola, ma chère, venez avec moi. »

Après avoir dépensé plusieurs milliers de dollars, Jeanne s'en alla. Elle commençait à avoir faim. Et elle savait d'expérience que la faim la rendait rétive à la dépense. Dans son subconscient était inscrite l'équation : faim égale pauvreté. C'était une association d'idées qui s'était créée en elle dans les années 1930.

Elle envoya Fred chercher Shorty pour l'aider à transporter ses achats qu'on était en train d'emballer. On lui fit payer une somme astronomique. (Eunice, où déjeunerons-nous ?) (Il y a des restaurants dans ce complexe, patron.) (Et zut ! je ne peux pas manger avec ma

voilette. Vous savez ce qui va se passer ? Quelqu'un qui a regardé la télé hier, nous reconnaîtra.) (Bien ! Et que diriez-vous d'un pique-nique ?) (Merveilleux, Eunice ! Vous avez droit à un autre bon-point. Mais, où aller ? Un pique-nique, avec de l'herbe, des arbres et des fourmis dans la salade de pommes de terre... mais en privé de sorte que je puisse enlever cette foutue voilette... et assez près pour que nous ne mourions pas de faim en route ?) (Je ne sais pas, patron. Mais je parie que Finchley aura une idée.) Finchley avait sa petite idée sur la question. On envoya Shorty acheter le déjeuner à l'*Homme affamé* à l'intérieur du complexe.

« Achetez de quoi faire pour six, Shorty ! Et ne regardez pas les prix. Soyez généreux. Mais il nous faut de la salade de pommes de terre. Et une paire de bouteilles de vin.

— Une suffit, Mademoiselle. Je ne bois pas. Le vin est traître. Et Finch ne boit jamais quand il doit conduire.

— Allons ! Shorty, ne soyez pas pingre. Je suis capable de boire une bouteille à moi toute seule... vous prierez pour moi demain. Aujourd'hui, c'est jour de fête... ma première journée de liberté ! » (Un jour tout à fait à part, mon amour !) (Tout à fait à part, patron !)

La voiture prit le tunnel menant à l'autoroute du Sud et sortit de la zone à vitesse limitée. Elle n'avait plus que quatre-vingts kilomètres à faire à quelque cent mètres à la seconde. Mais avant de foncer ainsi, Finchley s'était assuré que Jeanne avait enfilé son harnais de sécurité et qu'elle avait déployé le filet antichocs. Les quatre-vingts kilomètres furent avalés en moins d'un quart d'heure et Finchley leva le pied, prêt à sortir de l'autoroute. On ne leur avait pas tiré dessus, même à l'endroit où l'autoroute fait un détour pour éviter un cratère.

« Finchley, puis-je me dégager de ce foutu cocon, maintenant ?

— Oui, Mademoiselle. Mais j'aimerais mieux que vous gardiez la ceinture de sécurité suédoise. Il y a des chauffeurs par ici qui jouent aux cow-boys.

— Très bien, mais dites-moi le moment où je pourrai l'enlever. » (Eunice, l'ingénieur qui a inventé ce foutu machin ne pensait pas aux femmes.) (C'est pour un homme qu'il a été installé, patron, alors bien sûr, cela vous coince. Déplacez la moitié inférieure et le point d'ancrage supérieur au prochain arrêt, c'est comme cela qu'on le réglait pour moi.) (Dites donc, chérie, cela ne ressemble guère à un coin pour pique-niquer. Je me demande si Finchley ne s'est pas perdu.)

Ils passaient à travers un paysage de hameaux-dortoirs, des enclaves murées, de petits immeubles, des maisons particulières. Les arbres prenaient des poses fatiguées et le gazon était maigre. Le système de climatisation de la voiture avait du mal à lutter contre le brouillard envahissant.

Cela ne dura pas longtemps. Finchley bifurqua sur une route secondaire destinée aux poids lourds et très vite, ils virent des fermes de part et d'autre. Jeanne constata que l'une d'entre elles lui appartenait – à une filiale des Entreprises Smith, corrigea-t-elle, en se souvenant qu'elle n'avait plus le contrôle absolu de la firme.

Néanmoins, elle nota que le garde à la tour de guet d'angle semblait vigilant, que le grillage d'acier, haut et résistant, était surmonté de barbelés et équipé d'un dispositif d'alerte et que tout était en bon état. Mais elle n'eut pas le temps de voir ce qu'on récoltait là. Cela était sans importance. Jean n'avait jamais tenté de diriger personnellement cette partie de son empire, il connaissait ses limites. (Eunice, qu'est-ce que nous fabriquons là-dedans ?) (Jeanne, je ne peux rien voir si vous ne regardez pas, et vous n'avez pas même jeté un coup d'œil.) (Désolée, chérie. Protestez donc, quand ma tête ne fait pas son boulot.) (Je n'y manquerai pas. Je pense que ce devait être du colza ou de l'herbe. Cette terre a été si durement exploitée qu'il faut la ménager.)

(Qu'arrive-t-il quand la terre ne rend plus ?) (C'est la famine, bien sûr. Que croyez-vous ? Mais avant cela, on aura construit ici.) (Eunice, il faudra bien que ça s'arrête un jour. Quand j'étais jeune, j'étais un gosse des villes. Mais il ne me fallait pas plus d'une heure de marche pour me retrouver au milieu des prés et des bois... des bois si épais que je pouvais y jouer à Tarzan tout nu. Et ce n'était pas parce que j'étais un môme spécialement chanceux. Même à New York, avec cinq cents, un gosse pouvait prendre un tram ou un bus qui l'emmenait vers les fermes et les bois en moins de temps encore qu'il ne m'en fallait à moi pour sortir de ville à pied.)

(Ça paraît invraisemblable, patron.) (Je sais, il nous a fallu une voiture rapide et un chauffeur professionnel pour faire ce que je faisais pieds nus. Et pourtant, ce n'est pas la vraie campagne ici... Ce ne sont pas des fermes, mais des usines de plein air fabriquant de la nourriture, avec des contremaîtres, des horloges pointeuses, des chefs d'atelier, des feuilles de paye et des magazines d'entreprise et je ne sais quoi encore. S'il fallait aller au puits pour tirer de l'eau et la boire avec une louche d'étain, cela provoquerait une grève. Et les gars auraient raison ; ces puits, ces louches d'étain étaient des facteurs d'épidémie. Pourtant, le temps des louches d'étain... c'était le bon temps dans ce pays... Et notre temps n'est pas bon. Et où allons-nous ?)

La voix intérieure ne répondit pas. Jeanne attendit. (Eunice ?) (Patron, je n'en sais rien !) (Désolée, j'essayais seulement de vous sonder. Eunice, toute ma vie, j'ai fait du mieux que j'ai pu avec ce que j'avais. J'ai toujours évité le gaspillage. Tiens ! même cette maison gigantesque... elle sert à éviter le chômage à pas mal de gens. Mais

chaque année, les choses empirent. Je goûtais une consolation amère à savoir que je ne serais plus là quand tout tomberait en morceaux. Maintenant, il est fort possible que je sois encore là à ce moment. C'est pourquoi je dis : où allons-nous ? Et je ne connais pas plus que vous la réponse).

(Patron ?)

(Oui, ma chérie.)

(J'ai pu assister moi aussi à cette transformation. Passer d'une ferme de l'Iowa à la grande ville m'en a fait prendre conscience. J'avais des plans, plus ou moins. Je savais que vous alliez mourir, je ne pouvais m'empêcher de le savoir, et je m'imaginais que Joe finirait par se lasser de moi : pas d'enfants, pas de perspective d'en avoir, et un jour, plus de ce bon boulot qui me permettait de parer à tout ce dont Joe pouvait avoir besoin. Je sous-estimais Joe. Néanmoins, je n'oubliais pas qu'un beau jour, il pouvait me dire au revoir et adieu. Aussi j'avais un plan et je faisais des économies. Pour la Lune.)

(La Lune ! Eh ! c'est une chouette idée. On prend un billet spécial de la Panam, avec fusée particulière de luxe et tout ce qui va avec ? Allons-y avant que notre ventre ne grossisse et ne nous empêche de passer par l'écoutille. Qu'en dites-vous, petit démon ?)

(Si vous voulez.)

(Vous n'avez pas l'air tellement enthousiaste.) (Je ne suis pas contre, patron. Mais je ne mettais pas de l'argent de côté pour un voyage touristique. Je voulais m'inscrire, passer les examens de sélection... et payer la différence puisque je ne possédais aucune des qualifications qui vous permettent de bénéficier d'une subvention. Je voulais émigrer. Définitivement.)

(Dieu me damne ! Vous aviez ça dans l'idée et vous n'en avez jamais dit un mot ?) (Pourquoi parler avec des si ? Je n'avais aucune intention de le faire tant que vous ou Joe aviez besoin de moi. Mais j'avais des raisons d'y penser sérieusement. Je vous ai dit que j'avais un permis pour trois enfants.)

(Oui, sûrement. Et je le savais dès la première enquête de sécurité sur vous.) (Eh bien, trois, c'est un quota élevé, patron... plus d'un demi-bébé en sus de ce qui est nécessaire à la stabilité de la population. Une femme peut être fière d'avoir un permis pour trois enfants. Mais j'en voulais davantage.)

(Eh bien, vous pouvez maintenant ! Les amendes ne posent pas de problème, même si leurs taux ont été augmentés et si maintenant, elles sont progressives. Eunice, si vous voulez beaucoup de bébés, celui-ci n'est que le chef de file.)

(Cher patron ! Voyons d'abord comment nous ferons avec celui-là. Je savais que je ne pouvais pas payer les amendes. Mais, sur la Lune, il n'y a aucune restriction. Ils ont besoin d'enfants là-haut... Ah ! je

pense que nous sommes arrivées.)

Finchley s'arrêta devant une barrière Agroproducs Co. Jeanne remarqua : un concurrent. Il s'était garé de manière à ne pas bloquer le passage. Il sortit et alla au poste de garde. La voiture était placée de telle sorte que Jeanne ne pouvait voir ce qui se passait, le blindage entre elle et le compartiment de conduite, la gênant.

Finchley revint et la voiture passa la barrière. « Mademoiselle Smith, on m'a dit de ne pas dépasser le quarante à l'heure. Vous pouvez déboucler votre ceinture.

— Merci, Finchley. Combien lui avez-vous donné pour lui graisser la patte ?

— Pas de quoi en parler, Mademoiselle.

— Si peu ? J'espère le voir sur le rapport du chef O'Neil, vendredi. Si ça n'y figure pas, je vous le demanderai.

— Ça y figurera, Mademoiselle, répondit vivement le chauffeur, mais je ne sais pas encore à combien va se monter le total. Il faut encore que je m'arrête au bâtiment administratif et qu'on nous délivre l'autorisation de passer une autre barrière. Pour que vous puissiez aller pique-niquer.

— Pour que nous puissions tous pique-niquer. » Jeanne s'arrêta pour réfléchir. Cela l'irritait de graisser la patte alors que son statut de concurrent principal (à la retraite, d'accord) aurait dû lui valoir, selon le protocole, double haie d'honneur et tapis rouge. Mais elle n'avait pas prévu ce qui est le minimum de politesse pour quelqu'un qui veut visiter l'entreprise d'un concurrent, afin de permettre à l'hôte de cacher la poussière sous le tapis rouge ou de camoufler ce qu'il ne désire pas qu'on voie. Au-dessus d'un certain niveau, l'espionnage industriel est une chose qui ne se fait pas.

« Finchley, avez-vous dit au garde qui vous conduisiez ?

— Oh ! non, Mademoiselle ! » Finchley paraissait choqué. « Il a vérifié le permis même après que je lui eus dit que c'était votre voiture... il fallait bien que je lui dise. Il a une liste de toutes les voitures blindées privées de l'État, exactement comme nous. Je lui ai dit que je conduisais des invités de M. Salomon... je l'ai laissé penser que c'était une paire d'huiles de la Côte avec un penchant pour le pique-nique dans un endroit tranquille. En fait, je ne lui ai rien dit, sauf le nom de M. Salomon. Ça va ?

— Ça va, Finchley. » (Eunice, je me sens comme un intrus... ici sans avoir donné mon nom. C'est mal élevé.) (Considérez la chose autrement, patron. Vous savez qui vous êtes. Mais le public ne le sait pas... surtout après la mascarade d'hier. Je pense que le mieux est justement de jouer l'invité de Jake... ce qui est vrai en un sens.) (Je continue à penser que je devrais dire à Finchley de donner mon nom à l'agronome en chef. Mais est-ce que ça se saurait ? Ou plutôt combien

de temps cela met-trait-il à se savoir ?) (Une demi-heure. Juste le temps pour qu'un employé téléphone et qu'un hélico chargé de journalistes rapplique. Alors, ils essaieront de vous interviewer en vous criant des questions par haut-parleur parce que les gars d'ici ne voudront pas les laisser atterrir.)

(Tu parles d'un pique-nique !)

(Si jamais le gars atterrissait, Shorty et Fred se le disputeraient pour lui faire la grosse tête. Dévoués, trop. Je ne sais pas si vous avez remarqué, patron, mais tout en vous disant "Mademoiselle Smith" ils vous traitent exactement comme ils me traitaient. Ils savent bien que vous êtes vous... intellectuellement, si je peux dire. Mais, physiquement, pour eux, vous êtes moi.) (Ils n'ont pas tellement tort, Eunice. Intellectuellement, je suis moi. Mais dans mes tripes – dans votre joli ventre – je suis vous.)

(Patron, voilà qui me fait plaisir ! nous sommes les deux seules sœurs siamoises à une seule tête de l'Histoire. Mais tout n'est pas moi dans votre ventre. Il y a un petit gigoteur qui nage plus vite que les autres... et celui-là est Jean. Il n'est ni Jeanne, ni Eunice. Et s'il atteint le but, il est plus important que nous deux mises ensemble.)

(Mon amour, vous êtes une sentimentale.) (Je suis une lavette, patron, et vous aussi.) (*Nolo contendere*... Quand je pense à Jean et à Eunice – tous deux réellement morts – s'unissant pour faire un bébé à Jeanne, je suis toute remuée et ça me donne envie de pleurer.) (Vaut mieux pas, Jeanne. La voiture s'arrête, Patron. Combien de temps faut-il au petit gigoteur pour arriver à destination ? Je sais qu'un spermatozoïde doit parcourir plusieurs centimètres pour parvenir à l'ovule... mais à quelle vitesse nage-t-il ?) (Je n'en sais absolument rien, ma chérie. Gardons toujours notre bouchon pendant deux ou trois jours, il faut donner toutes ses chances à ce petit vaurien.) (Bien !) (Vous savez comment l'enlever ? Ou bien faudra-t-il aller revoir le docteur ? Nous ne voulons pas que Winnie soit au courant de quoi que ce soit.) (Patron, j'en ai mis et enlevé tant de fois que je pourrais le faire en dormant. Ne vous faites pas de souci. J'ai usé plus de pare-bébés en caoutchouc que la plupart des filles n'ont usé de paires de chaussures.)

(Vous vous vantez !) (À peine, patron. Je vous ai dit que j'avais toujours été une fille parée à toute éventualité. Pendant des années et des années, je n'ai pas voulu rater une seule occasion. Depuis que j'étais scoute, sans nichons et encore vierge, j'avais deviné mon destin.)

Finchley revint à la voiture et y rentra pour s'adresser à Jeanne : « Mademoiselle ?

— Oui, Finchley ?

— Le patron de la ferme vous envoie ses salutations et dit que les

invités de M^e Salomon sont les invités d'honneur d'Agroproducts. Il n'y a pas eu à lui graisser la patte. Mais il m'a demandé si le garde à la barrière m'avait pris quelque chose. Je lui ai répondu que non. D'accord ?

— Bien sûr, Finchley. Nous ne mouchardons pas les employés des autres.

— Je ne crois pas qu'il m'ait cru, mais il ne m'a pas questionné davantage. Il vous a invités tous les deux – il pense que vous êtes deux et je ne l'ai pas détrompé – à prendre un verre ou un café en repartant. Je lui ai dit que c'était à voir.

— Merci, Finchley. »

Ils traversèrent la ferme et arrivèrent à une autre barrière. Fred sortit, pressa sur un bouton et parla au garde. La barrière s'ouvrit et se referma derrière eux. Bientôt, la voiture s'arrêta. Finchley ouvrit le compartiment des passagers et aida Jeanne Eunice à en descendre.

Elle regarda autour d'elle : « C'est charmant ici ! Je ne savais pas qu'il restait encore des endroits comme ça ! »

Le coin était délicieux et tout simple. Un petit ruisseau clair et apparemment non pollué serpentait entre deux rives basses. Sur les bords et aux alentours des arbres et des arbustes de toutes sortes se dressaient, entourés d'un vrai tapis de gazon. De toute évidence, on venait de faire les foin. Le ciel était bleu, tacheté de cumulus de beau temps, et le soleil répandait une bonne chaleur dorée. (C'est formidable ! Eunice.) (Oh ! oui, ça me rappelle l'Iowa avant les grandes chaleurs.)

Jeanne Eunice retira ses sandales, les jeta dans la voiture sur son manteau. Elle fit jouer ses orteils. « C'est merveilleux ! Je n'ai pas senti l'herbe sous mes pieds depuis plus de vingt ans. Finchley, Shorty, Fred... vous tous ! Si vous avez l'once de ce bon sens que Dieu aurait dû mettre en chacun de vous, enlevez vos chaussures et délasser vos pieds ! »

Les deux tireurs d'élite ne bronchèrent pas. Finchley semblait pensif. Puis il sourit : « Mademoiselle Smith, vous n'aurez pas à me le dire deux fois ! » Il se baissa et défit ses bottes. Jeanne Eunice sourit, tourna le dos et se dirigea vers le ruisseau, pensant que Shorty serait moins timide si elle ne le regardait pas.

(Eunice, l'Iowa est-ce aussi beau ? Encore maintenant ?) (Ça dépend où, chérie. Mais ça se peuple vite. Par exemple, là où nous vivions, entre Des Moines et Grinnel. Quand j'étais petite, il n'y avait que des fermes. Mais quand j'ai quitté la maison, nous avions plus de voisins banlieusards que de fermiers. On commençait aussi à construire des enclaves.) (Atroce ! Eunice, ce pays va à sa mort.) (Pour quelqu'un qui vient de se faire engrosser, vous avez une attitude bizarre envers la démographie, sœur. Vous voyez ce coin herbeux

où le ruisseau fait un coude ?) (Oui... pourquoi ?) (Ça me ramène des années en arrière... Ça me rappelle une rivière de l'Iowa sur les bords de laquelle j'ai perdu ma soi-disant innocence.) (Eh bien, c'était un endroit charmant pour cela ! Vous vous êtes débattue ? (Sœurette, vous vous moquez de moi ? J'ai coopéré.) (Ça vous a fait mal ?) (Pas de quoi m'arrêter. Patron chéri, je sais comme c'était de votre temps. Mais on ne parle plus de pucelage de nos jours. Les filles qui ont de bonnes mères sont opérées dès qu'elles sont nubiles. Les autres s'en débarrassent dès qu'elles le peuvent. Et personne ne sait jamais quand il disparaît. Mais la fille qui hurle au meurtre et saigne comme un poulet qu'on égorge est un oiseau rare aujourd'hui.)

(Mon bébé, il faut, une fois de plus que je vous corrige. Les choses n'ont pas tellement changé. Sauf que les gens sont plus francs maintenant. Pensez-vous que l'eau est assez chaude pour piquer une tête ?)

(Assez chaude, oui. Mais assez propre ? Personne ne sait ce qui se passe en amont.)

(Eunice, vous vous dégonflez. Si vous refusez de parier, vous ne gagnerez jamais.)

(C'était vrai hier... mais aujourd'hui, nous sommes une mère qui attend un heureux événement. Un ruisseau murmurant peut contenir au moins dix-neuf sortes de saloperies.)

(Oh ! au diable ! S'il était pollué, il y aurait des pancartes.) (Ici ? Où l'on ne peut arriver qu'après avoir passé deux barrières électrifiées ? Demandez à Finchley. Il le sait peut-être.) (Et s'il dit qu'il est pollué ?) (Alors nous nous baignerons quand même. Patron, vous l'avez dit, si l'on ne parie pas, on ne gagne pas) (Hum !... S'il sait qu'il est pollué, c'est moi qui me dégonfle. Comme vous venez de le dire, mon amour, nous avons maintenant des responsabilités. Allons manger, je meurs de faim.) (Vous avez faim ! Je commençais à croire que vous en aviez perdu l'habitude) (Alors, mangeons tant que nous le pouvons. À quel moment commence-t-on à avoir des nausées ?) (Qu'est-ce que cette histoire, patron ? La dernière fois, le seul effet que j'ai ressenti, ç'a été des fringales le matin, à midi et le soir. Mangeons !)

Jeanne Eunice revint au petit trop vers la voiture. Elle s'arrêta net quand elle s'aperçut que Shorty avait sorti la table pliante et ne disposait qu'un seul couvert.

« Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Votre déjeuner, Mademoiselle.

— Un pique-nique ? Sur une table ? Voulez-vous faire mourir de faim les fourmis ? Il faut manger par terre. »

Shorty prit un air malheureux. « Si vous y tenez, Mademoiselle. » (Jeanne, vous n'avez pas de culotte. Si vous vous étalez par terre, vous

allez choquer Shorty et... intéresser les autres.) (Oh ! gâcheuse ! Bon, très bien !)

« Puisque la table est mise, Shorty, laissez-la. Mais ajoutez trois autres couverts. »

— Oh ! nous mangerons dans la voiture, Mademoiselle... ça nous arrive souvent. »

Elle tapa du pied : « Shorty, si vous me laissez manger seule, je vous renvoie à pied à la maison. Qui a eu cette idée ? Finchley ? Finchley, venez ici ! »

Un moment plus tard ils étaient quatre à table. Celle-ci était encombrée car Jeanne avait exigé qu'on plaçât tout dessus. « Servez-vous ! dit-elle, ou alors vous mourrez de faim. Y a-t-il un homme fort qui sache ouvrir cette bouteille de vin ? »

La dextérité avec laquelle Shorty la déboucha, l'amena à soupçonner qu'il n'avait pas toujours été au régime sec. Elle remplit son verre à elle, puis celui de Fred et tendit la main vers celui de Finchley. « S'il vous plaît, mademoiselle Smith, je conduis, dit-il en mettant la main dessus. »

— Donnez-le-moi, ordonna-t-elle, pour deux gouttes. Juste de quoi porter un toast. Et deux gouttes aussi pour vous, Shorty, pour en faire autant. » Elle versa un doigt de vin à chacun : « Avant tout Shorty, voulez-vous dire le bénédicité ? »

D'abord étonné, le colosse finit par reprendre son aplomb.

« Avec plaisir, mademoiselle Smith. » Il inclina la tête. (Patron, à quoi jouez-vous ?) (Silence ! Om Mani Padme Oum) (Om Mani Padme Oum) (Om Mani Padme Oum) (Om Mani Padme Oum...)

« Amen. »

— Amen. »

(Om Mani Padme Oum. Amen.)

« Amen. Merci, Shorty. Et maintenant, un toast. C'est une sorte de prière aussi. Nous boirons donc tous à la santé de quelqu'un qui n'est pas ici... mais qui devrait y être. (Patron, vous devriez cesser ! C'est morbide.) (Mêlez-vous de vos affaires.) »

« Quelqu'un veut-il porter ce toast ? »

Finchley et Shorty se regardèrent, puis détournèrent les yeux.

Jeanne saisit le regard de Fred : « Fred ? »

— Oh ! Mademoiselle, je ne sais pas comment... »

Il avait l'air bouleversé.

« Debout ! » Jeanne se leva, les autres l'imitèrent. « Dites ce que vous voulez à propos de quelqu'un qui n'est pas ici mais qui y serait la bienvenue. Celle que vous voulez. Dites qui vous voulez honorer. » Elle leva son verre, s'aperçut qu'elle commençait à pleurer. (Eunice ! Est-ce vous qui pleurez ? Ou moi ? Je n'ai pas l'habitude de pleurer.) (Alors, ne me faites pas commencer, patron !... Je vous ai dit que

j'étais une lavette sentimentale.)

Fred dit avec hésitation : « Un toast à quelqu'un que nous aimons tous... et qui... devrait être ici... Et qui y est toujours ! »

Il parut soudain effrayé.

« Amen, dit Shorty de sa voix de baryton. Et qui y est toujours ! Car le Ciel est aussi près que vous le souhaitez. C'est ce que je dis à mes fidèles, Fred... et, dans votre cœur, vous savez que j'ai raison. » Il but solennellement la cuiller à café de vin qui était dans son verre. Ils burent tous.

Jeanne dit doucement : « Merci, Fred. Elle vous a entendu. Elle vous a entendu aussi, Shorty. Elle m'entend maintenant. » (Patron, vous les avez retournés. Et vous aussi, vous êtes toute retournée. Dites-leur de s'asseoir. Et de manger. Dites que c'est moi qui l'ordonne. Vous avez gâché un merveilleux pique-nique !) (Pas du tout !) « Finchley, vous la connaissiez bien... Peut-être mieux que moi... car j'étais un vieil homme malade et elle me soignait. Que pensez-vous qu'elle souhaiterait que nous fassions maintenant ?

— Que voudrait... M^{me} Branca ?

— Oui. L'appeliez-vous M^{me} Branca ? Ou Eunice ? » (Ils m'appelaient Eunice, patron... et au bout d'une semaine je leur souhaitais le bonjour et le bonsoir en les embrassant pour les remercier de veiller sur moi. Même si Jake nous voyait, il faisait semblant de ne rien remarquer.) (Gâcheuse ! Rien de plus que des baisers ?) (Seigneur ! Rien que pour leur faire accepter des baisers au lieu d'un pourboire dont ils ne voulaient pas, ça été toute une affaire !) (Je pense bien ! Vous m'en contez, sœur putain.) (Vrai comme je dis.)

« Euh ! je l'appelais M^{me} Branca d'abord. Puis elle m'a appelé Tom et je l'ai appelée Eunice.

— Très bien ! Tom, qu'est-ce qu'Eunice souhaite que nous fassions ? Que nous restions debout à pleurer ? Je vois des larmes dans vos yeux, je ne suis pas la seule à pleurer. Eunice aurait-elle voulu que nous gâchions un aussi beau pique-nique ?

— Oh ! non... elle aurait dit : Asseyons-nous et mangeons.

— C'est ce qu'elle aurait dit, reconnu Shorty. Eunice aurait dit : Ne laissez pas refroidir ce qui est chaud et réchauffer ce qui est froid... mangez !

— Bien sûr, dit Jeanne en s'asseyant. Eunice n'a jamais été un rabat-joie de toute sa brève vie. Et elle n'aurait jamais laissé personne l'être. Surtout quand j'étais malade. Passez-moi un morceau, Fred... non, laissez-moi faire. »

Jeanne mordit dans une cuisse de poulet. (Sœurette, ce qu'a dit Shorty ressemblait fort à une citation.) (C'en était une, patron) (Tiens ! vous avez donc mangé ensemble autrefois.) (Avec eux tous.

Quand une équipe me ramenait tard le soir, je les invitais tous à manger un morceau. Ça ne faisait rien à Joe. Il les aimait tous bien. Surtout Shorty. D'abord Shorty pensait que Joe se moquait de lui, parce qu'il voulait le prendre pour modèle. Il ne savait pas que Joe plaisantait rarement et jamais quand il parlait de peinture. Ils n'ont jamais travaillé ensemble. Shorty est trop timide et il pensait que ce n'était pas bien de poser nu. – Il avait peur que je surgisse au beau milieu de la séance. Pourtant, je ne l'aurais pas fait) (Pas même une petite fois, démon ? Shorty est un superbe colosse d'ébène.) (Patron, je me tue à vous dire...) (...que la nudité ne signifie rien pour votre génération. Tout dépend de la peau, pas vrai ? J'aimerais voir notre géant noir... et cela est aussi vrai de Jean que de Jeanne). (Bien...) (Prenez votre temps pour inventer un mensonge. Il faut que je leur fasse la conversation.) « Tom est-ce que vous vous gardez ces cornichons ou bien est-ce que je peux en avoir aussi ? Shorty, vous avez parlé comme si vous aviez goûté la cuisine d'Eunice. Savait-elle cuisiner ? »

Finchley répondit : « et comment !

— De la vraie cuisine ? N'importe qui peut réchauffer un surgelé. Les gosses d'aujourd'hui croient même que c'est ça la cuisine. » (Patron ! je finirai par cracher dans votre soupe !) « Mais qu'aurait-elle fait avec du lard, de la levure de la farine et ce genre de choses ?

— Eunice se serait débrouillée, répondit tranquillement Shorty.

— C'est vrai, elle n'avait pas souvent le temps de faire de la vraie cuisine, mais quand elle en faisait – comme tout ce qu'elle faisait – c'était parfait. »

(Un vrai fan ! Patron, il faut lui donner de l'augmentation.) (Non.) (Radin.) (Non, Eunice, Shorty a écrasé la vermine qui vous a tuée. Je veux faire quelque chose pour lui. Mais ce ne sera pas avec de l'argent, il ne l'accepterait pas.)

« C'était une artiste, approuva Fred.

— Vous entendez artiste au sens général. Son mari l'était, lui, artiste au sens le plus étroit. Il était peintre. Bon ? Je n'ai jamais rien vu de lui. Vous avez déjà vu de ses œuvres ? »

— C'est une question de goût, mademoiselle Smith, déclara Finchley. J'aime les peintures de Joe Branca, mais je ne connais rien à l'art. Je sais seulement ce que j'aime. Mais... (Il grimaça.) Est-ce que je peux parler de toi, Shorty ?

— Voyons, Tom !

— Tu étais flatté ! allons ! Mademoiselle Smith, Joe Branca voulait peindre ce grand singe-là. »

(Bingo !) (De quoi, Eunice ?) « Et il l'a fait, Shorty ?

— Eh bien, non. Mais c'est vrai qu'il m'a demandé. » (Vous voyez, patron ? Voilà une preuve... quelque chose que vous avez appris de

moi et pas d'ailleurs, et qui est maintenant confirmé... Maintenant, vous savez que je suis moi.) (Peuh ! chérie.) (Mais, patron...) (J'ai su depuis le début que vous étiez bien vous, mon amour. Mais ceci n'est pas une preuve. À partir du moment où j'ai appris que Joe et Shorty s'étaient rencontrés, il était parfaitement logique que Joe ait voulu le peindre... N'importe quel artiste voudrait l'avoir pour modèle.)

(Patron, vous me rendez malade ! C'est une preuve. Je suis vraiment moi.) (Mon amour de chérie sans qui la vie ne serait pas vivable même dans ce corps adorable, je sais que vous êtes vous. Mais les planaires ne comptent pas, les coïncidences ne comptent pas, les preuves matérielles ne comptent pas. Il n'y a aucune preuve qu'un psychiatre sûr de lui ne pourrait expliquer totalement par le jeu des coïncidences, du déjà vu ou de l'illusion. Mais nous ne nous laisserons pas faire. Ce qui compte, c'est que vous m'avez et que je vous ai. Maintenant, silence ! Je veux les mettre suffisamment à l'aise pour qu'ils m'appellent Eunice. Vous dites qu'ils vous embrassaient ?)

(Oh ! sûr. De bons baisers de copains. Évidemment, Dabrowski essayait bien autre chose... Mais vous savez comment sont les Polonais.) (Je crains que non.) (Disons, patron, qu'avec un Polonais, il ne faut pas jouer les allumeuses à moins d'avoir l'intention d'aller jusqu'au bout... parce que ses intentions à lui sont aussi évidentes qu'un pistolet chargé. Avec Dabrowski, je faisais toujours attention à ne pas dépasser le point critique.)

(Je m'en souviendrai. Il vaut mieux qu'il ne soit pas ici. Parce que la situation est un peu comme avec Jake, mais en moins tendue. Petite chose ! Vous avez rendu tous mes gardes du corps amoureux de vous. Alors maintenant, il va falloir que je leur fasse accepter le fait que vous êtes morte tout en sentant que vous êtes vivante. S'ils m'appellent Eunice, et s'ils m'embrassent...) (Eh ! quoi, patron, n'essayez pas.) (Écoutez, Eunice, si vous n'aviez pas joué les grandes coquettes avec la moitié du pays, je n'aurais pas à en subir les conséquences.) (Conséquences ? Et vous vous plaignez ?)

(Non, non, ma chérie. Jamais. J'ai été le premier bénéficiaire de votre bienveillance. Mais perdre quelque chose de valeur est un dommage, et ce dommage, c'est à moi de le réparer.) (Bien... je ne discuterai pas, mon chéri. Mais en ce cas, ne vous en faites pas trop. Je n'ai pas laissé chauffer les choses à ce point.) (Et moi, je dis que vous ne savez pas de quoi vous parlez. Vous avez peut-être essayé de garder vos distances. De ne pas y mettre de sexe... comme si vous aviez pu vous en empêcher ! Mais mes quatre gardes étaient tous prêts à mourir pour vous... Vrai ou pas vrai ?) (Euh !...) (Pas d'échappatoire. Pensez-vous que c'est à cause de la paye ? Attention à votre réponse.)

(Euh !... Je n'ai rien à répondre ! Patron, quel besoin de les

bouleverser avec ma mort ?) (Parce que, mon amour, à partir de maintenant, c'est sur moi qu'ils doivent veiller. Sur moi, qui suis dans votre adorable corps. Et ils doivent veiller sur moi exactement comme ils ont veillé sur vous. Il faut qu'ils désirent veiller sur moi, sans quoi, cette étrange situation les mettra mal à l'aise. Sans quoi, il faut que je les renvoie ou les mette à la retraite...) (Oh ! non !) (Bien sûr, non. Pour paraphraser Sherlock Holmes quand vous avez éliminé tout ce qui n'est pas éliminable, il reste encore à éliminer tout ce qu'il faut éliminer. Au reste, ma seule et unique, cela ne sera qu'un entraînement pour ce que nous devons encore affronter.) (Jake ? Mais Jake est...) (Petite sotte ! Jake a déjà accepté l'impossible ! Je pensais à Joe.)

(Mais, patron. Vous ne devez jamais voir Joe !)

(Dieu sait que je veux l'éviter. Mais peu importe, mon amour, nous ne le verrons pas jusqu'à ce que vous sachiez comme moi – qu'il le faut. Maintenant, silence, ou bien dites-moi ce qu'il faut dire et faire avec ces braves gens.)

(Eh bien !... je vous aiderai autant que je pourrai. Mais vous ne les mettrez jamais à l'aise comme ils l'étaient avec moi... Pour m'embrasser sans arrière-pensée. J'étais une employée comme eux. Vous vous êtes le patron, la patronne...)

(Si cet argument était valable, les reines ne seraient jamais enceintes. Sûr, ça rend les choses plus difficiles. Mais vous m'avez donné une base solide. Combien pariez-vous ?)

(Oh ! sûr ! Je vous parie un milliard de dollars que vous ne réussirez pas à embrasser un seul d'entre eux. Ne soyez pas stupide, patron nous ne pouvons pas parier, il n'y a aucun moyen entre nous de mettre l'argent sur la table.) (Vous n'avez pas encore beaucoup d'entraînement pour jouer les anges. N'est-ce pas, mon petit démon ? Vous pensez encore en termes terrestres. Bien sûr, que nous pouvons parier et payer le vainqueur. Ce bébé qui est en nous...) (Hé ! arrêtez un instant...) (Vous ! Eunice, attendez une minute. Si je gagne ce pari, c'est moi qui baptiserai ce bébé. Si c'est vous, vous aurez ce privilège. Est-ce loyal ?)

(Oh ! très bien ; je parie. Mais vous perdrez.)

(Nous verrons.)

(Bien sûr, vous perdrez, patron. Vous perdrez même si vous gagnez. Et vous voulez savoir pourquoi ?) (Vous allez tricher ?) (Pas nécessairement, patron chéri ; vous finirez par découvrir que vous donnerez au bébé précisément le nom que je veux qu'il porte. Parce qu'avec les jolies filles vous avez toujours été poire, patron, et que vous l'êtes toujours.) (Eh ! voyons un peu. J'étais poire, mais maintenant je suis une jolie fille et...) (Vous verrez bien ! Voulez-vous un entraîneur ? Je vous aiderai à gagner si c'est possible. Mais ce ne

l'est pas.) (D'accord, mais faites vite, ça fait trop longtemps que je ronge mon frein.)

« Fred, je vous échange un de ces sandwiches danois contre un peu de vin. Continuons à remplir nos verres. Shorty ne boit pas, Tom ne veut pas boire et je veux quelqu'un pour me tenir compagnie et m'aider à devenir gaie. C'est la fête de ma liberté. »

(Fred serait peut-être le plus facile à décider si vous réussissiez à l'empêcher de voir des fantômes quand il vous regarde.)

« Un autre verre ne me fera pas de mal, Mademoiselle. Mais je ne veux pas m'enivrer. Je suis de service.

— Peuh... peuh... peuh... Tom et Shorty nous ramèneront à la maison s'il le faut. Pas vrai, Shorty ? » (Shorty ne marchera pas. Je n'ai pu me faire embrasser par lui qu'en jouant les petites filles... et ça vous ne le pourrez pas, patron.)

« Certainement, mademoiselle Smith.

— Faut-il vraiment que je sois Mademoiselle pendant un pique-nique ? Vous appeliez M^{me} Branca, Eunice, n'est-ce pas ? Ne vous appelait-elle pas Shorty ?

— Mademoiselle, elle m'appelait par mon vrai prénom, Hugo.

— Vous le préférez à votre surnom ?

— C'est le nom que ma mère m'a donné, Mademoiselle.

— Cela me suffit, Hugo. Je m'en souviendrai. Mais cela pose un problème. J'ai dit qu'en ce moment, je ne voulais pas qu'on m'appelle M^{lle} Smith. Mais je ne veux pas non plus qu'on m'appelle Jean, c'est un nom d'homme. Hugo, avez-vous baptisé des enfants ?

— Bien souvent, Mademoiselle... euh ! Mademoiselle...»

Jeanne le coupa. « Voilà, tout juste ! Vous ne savez comment m'appeler, Hugo. Vous qui avez baptisé tant de bébés, vous devez pourtant avoir une opinion sur les prénoms ? Pensez-vous que Jeanne serait un nom correct pour une fille qu'on appelait autrefois Jean ?

— Bien sûr.

— Tom ? Qu'en pensez-vous ? » (Tom vous embrasserait sous n'importe quel prétexte si vous n'étiez pas son employeur. Je pense qu'il n'avait jamais abandonné l'espoir de me tenir seule dans un coin... Aussi prenais-je bien soin de ne pas me trouver seule avec lui, exactement comme avec Dabrowski. Tout ce qui suffisait avec Tom, c'était de dire : "Tom, si vous refusez de me laisser vous payer des heures supplémentaires" – c'était une course après minuit, patron, un appel pour une transfusion de sang rare – "au moins vous pouvez m'embrasser pour me souhaiter bonne nuit". Et il le faisait, fort bien. Après quoi, Hugo était trop poli pour ne pas en faire autant et refuser de me donner un baiser de bon papa. Mais ce qui marchait avec Eunice ne peut marcher avec M^{lle} Smith !) (Alors, regardez-moi faire, jeunesse !)

« Ça me semble un bon nom, reconnu le chauffeur garde du corps.

— Fred, pour vous, ai-je une allure de Jeanne ? » Elle se redressa et tendit le buste. (Si vous continuez comme ça, vous allez faire péter votre robe.) (Peuh ! poupée, elle est solide. Je veux qu'il comprenne bien que je suis une femme.) (Il le comprend parfaitement. Si Winnie était ici, on pourrait lui faire tâter son pouls.)

« Je ne vois pas pourquoi tout le monde voterait, sauf vous. Mais bien sûr, je l'aime.

— Bien ! Je dois encore signer les papiers de mon ancien nom... mais, intérieurement, je suis Jeanne. Dans ce pays, pourtant, il doit y avoir des milliers de Jeanne Smith. J'ai besoin d'un second prénom. Et pas seulement pour cette raison. » Elle leva les yeux avec solennité vers le géant noir : « Hugo, vous êtes un homme de Dieu. Serait-il présomptueux de ma part de m'appeler Jeanne Eunice ?... » (Patron, si vous faites pleurer mon ami Hugo, je ne vous parlerai plus du reste de la journée !) (Cessez de m'embêter ! Hugo ne pleurera pas. Il est le seul des trois à croire que vous êtes vraiment ici. Il a la foi.)

« Je pense que ce serait fort beau », répondit solennellement le révérend Hugo White en ravalant ses larmes.

« Hugo, Eunice ne voudrait pas que cela vous rende triste. » Elle détourna les yeux pour lui cacher ses propres larmes qui perlaient. « Voilà qui est réglé. Mon nouveau nom sera – est déjà – Jeanne Eunice. Je ne veux pas qu'on oublie Eunice. Et tout spécialement vous, ses amis, je veux que vous sachiez ceci. Maintenant que je suis une femme, Eunice est mon modèle, l'idéal que je dois égaler à chaque heure, à chaque minute de ma nouvelle vie. M'aidez-vous ? Me traiterez-vous comme Eunice ? Oui, oui, je suis votre employeur, il faudra que je sois les deux à la fois et ce n'est pas facile. Mais le plus difficile pour moi est d'apprendre à me comporter, à penser et à sentir comme Eunice... alors que j'ai passé tant d'années comme un vieil homme malade et égoïste. Vous êtes ses amis... m'aidez-vous ? »

(Patron, est-ce que, dans votre vie, vous n'avez pas été marchand de biens en Floride, par hasard ?) (Au diable ! Si vous ne pouvez m'aider, tenez-vous tranquille.) (Désolée, patron. Je vous applaudissais. Comme dirait Hugo : "C'était du tout parfait".)

Tom Finchley dit doucement : « Nous vous aiderons. Et je parle pour Dabrowski aussi. Au fait, elle l'appelait Anton. D'abord, elle l'avait appelé Ski comme le reste de nous. Puis elle avait appris son prénom et c'est celui-ci qu'elle utilisait.

— Alors, je l'appellerai Anton. Voulez-vous m'appeler Eunice ? Ou au moins Jeanne Eunice ? Pour m'aider ? Oh ! appelez-moi M^{lle} Smith, quand il y a du monde. Je sais qu'autrement vous seriez mal à l'aise. Quand il y avait du monde, vous l'appeliez probablement

M^{me} Branca...

— Bien sûr.

— Donc appelez-moi M^{lle} Smith quand il aurait été naturel pour vous de l'appeler M^{me} Branca. Mais quand vous l'auriez appelée Eunice, appelez-moi Jeanne Eunice. Et puis, mes chers et loyaux amis, chaque fois que vous penserez que je le mérite, appelez-moi Eunice. Ce sera le plus beau compliment que vous pourrez me faire. Alors, ne l'utilisez pas à la légère. Laissez tomber le Jeanne et appelez-moi Eunice. Vous le ferez ? »

Finchley la regarda d'un air grave : « Oui... Eunice.

— Tom, je ne l'ai pas encore mérité. »

Finchley resta muet. Fred dit : « Mettons les choses au point. Jeanne Eunice est pour tous les jours. Eunice signifie que nous pensons que vous agissez et parlez exactement comme l'aurait fait M^{me} Branca.

— C'est exact, c'est ce que j'ai dit.

— Alors, je sais ce que Tom voulait dire. Hum ! La journée a été délicate – pire pour vous, je dirais, mais pas facile pour aucun d'entre nous. Shorty – Hugo je veux dire – a dit qu'elle était un ange. En tout cas c'est ce qu'il voulait dire. Je ne discuterai pas. Shorty est prédicant, et il en sait bien plus sur les anges et toutes ces choses que moi. Mais elle avait son caractère... Vous vous souvenez, il y a une heure quand vous avez engueulé Shorty et gueulé pour Tom ? »

Elle soupira : « Oui, je me souviens, j'ai perdu mon sang-froid. J'ai encore du chemin à faire. Je le sais.

— Mais c'est justement ce que j'essayais de dire... Eunice. Elle avait du punch. Si nous avions essayé de la faire manger toute seule, elle aurait fait un drôle de remue-ménage. Pas vrai, Shorty ? Je veux dire Hugo ?

— Amen ! Eunice. »

Finchley dit : « Fred sait assez bien ce que je pense... Eunice. Mais je pensais aussi à d'autres choses. Je n'ai jamais pensé à elle comme à un ange. Seulement, elle nous traitait en hommes, en individus.

— Tom...

— Oui, Shorty ? Hugo ?

— Pour toi, mon nom est Shorty... et pour toi aussi, Fred. Ne jouons pas la comédie. Hugo, c'est le nom que m'a donné Maman. C'était celui qu'elle me donnait... et vous aussi, Eunice. Mais vous me faites oublier ce que je voulais dire. Tom, c'est justement ce que tout le monde souhaite : être traité en homme. C'est ce qu'elle faisait, Eunice. Et vous le faites aussi. Comme des hommes. M. Smith n'y a jamais vraiment réussi. Mais il était vieux et malade. Et il fallait bien l'excuser.

— Oh ! je sens que je vais encore pleurer. Hugo... quand j'étais M. Smith, je ne voulais rien être d'autre qu'un homme parmi les hommes. Vrai !

— Les malades ne peuvent s'empêcher d'être grincheux. Mon père était devenu si difficile avant de mourir que je m'enfuis de la maison. La pire faute que j'aie jamais commise. Mais je ne l'en rends pas responsable. Nous faisons ce que nous faisons... et après, il faut bien vivre avec Eunice – la première Eunice – est un ange maintenant, mon cœur me le dit et ma tête le sait. Mais elle était humaine, elle aussi, comme tout le monde. Le Seigneur ne peut nous en tenir rigueur.

— Hugo ? Si j'avais été à sa place, y serais-je arrivé... au Paradis ? » (Om Mani Padme Oum ! Attention, patron, il va vous entraîner dans le ruisseau pour vous laver de vos péchés.) (Si ça l'amuse, je ne l'en empêcherai pas. Taisez-vous !)

« Vraiment, je n'en sais rien, dit doucement le prédicant. Je n'ai jamais assez bien connu M. Smith pour le dire. Mais le Seigneur prend les chemins qu'il lui plaît. Il semble qu'il vous ait donné une seconde chance. Et il sait toujours ce qu'il fait. » (Voilà, sœurlette. Et maintenant, tâchez de ne pas avaler d'eau par le nez.)

« Merci, Hugo, je le pense aussi et j'essaie de le justifier, soupira-t-elle. Mais ce n'est pas facile. J'essaie de faire ce qu'Eunice ferait. Au moins de justifier la seconde chance qu'elle m'a donnée. Je pense que je sais ce qu'elle ferait maintenant. Mais je n'en suis pas certaine. » (Je cesserais de parler... Voilà ce que je ferais !) (Silence ! Laissez-moi une chance.)

Elle jeta un regard circulaire. « Je ne sais à quel point vous la connaissiez bien, et je continue d'apprendre des choses sur elle. Je pense que vous trois – vous quatre, il faut compter Anton – devez avoir été ses amis les plus proches, au moins dans ma maison. Certainement, vous la connaissiez bien mieux que je ne l'aurais pensé. Tom ?

— Oui, Eunice ?

— L'avez-vous jamais embrassée ? »

Son chauffeur, stupéfait, répondit : « Oui... Jeanne Eunice.

— Ce qui veut dire qu'Eunice n'aurait jamais posé une telle question. Elle aurait juste fait ce que son cœur lui aurait commandé ? Je le voulais aussi, Tom. Mais j'avais peur. Je ne suis pas encore habituée à être une fille. » Elle se dressa, vint près de la chaise de Tom, lui prit les mains et l'attira à elle. Lentement, il se mit debout. Elle lui passa les bras autour du cou, leva son visage et attendit.

Il soupira, grogna presque, puis la prit dans ses bras et l'embrassa.

(Sœurlette, il peut faire beaucoup mieux.) (Il le fera. Le pauvre chou est paniqué.) Jeanne le laissa l'abandonner sans chercher à le forcer. Elle murmura : « Merci, Tom. » et quitta rapidement ses bras...

...pour aller jusqu'à Fred, le prendre par la main. Fred, aussi parut effrayé. Mais il se leva promptement. (Et avec Fred, sœurlette : un baiser sexy ou fraternel ?) (Trop tard, ma cocotte !) Fred l'avait enlacée avec une force inattendue et avait pris sa bouche si vite que Jeanne fut surprise les lèvres ouvertes et répondit sauvagement à son baiser.

Mais brièvement. Il se dégagea vite. Tous deux tremblaient. (Eunice ! qu'est ceci ? Vous ne m'aviez pas prévenue.) (J'ai eu tort. Je vous expliquerai plus tard, chérie. Doucement maintenant. Dites trois Om Mani Padme Oum et n'oubliez pas de donner un baiser enfantin et innocent au père Hugo.)

Jeanne fit lentement le tour de la table et s'arrêta près de Hugo. Elle attendit. Il se leva de sa chaise, la regarda de toute sa hauteur. Elle se rapprocha, mit ses mains sur sa poitrine et leva les yeux vers lui, solennelle.

Il la prit gentiment dans ses bras. (Mon Dieu, Eunice, s'il serrait tant soit peu, il nous casserait en deux.) (Il ne le fera pas, sœurlette : c'est l'homme le plus doux que je connaisse.)

Les lèvres de Hugo touchèrent les siennes pour une douce bénédiction, sans hâte mais rapidement. Elle resta un moment dans ses bras : « Hugo ? Quand vous prierez pour elle, ce soir, voulez-vous ajouter une prière pour moi ? Je ne la mérite peut-être pas. Mais j'en ai besoin.

— Bien sûr, Eunice. » Il la raccompagna galamment à son siège puis se rassit lui-même. (Atout, belote et rebelote, sœurlette ! Comment le nommerez-vous ?) (Eunice, bien sûr !) (Même si c'est un garçon ?) (Si c'est un garçon nous l'appellerons Jacob E. – pour Eunice – Smith) (Jean E. Smith fait mieux.) (J'ai gagné le pari vous n'avez rien à dire. Je ne veux pas de Jean pour un garçon. Maintenant, dites-moi tout sur Fred.) (Vous ne le croiriez pas.) (Maintenant, je croirai n'importe quoi. Mais plus tard si vous le voulez.) « Fred, il ne reste plus de vin dans cette bouteille ? Hugo voulez-vous ouvrir la seconde ? J'en ai besoin, j'ai la tremblote.

— Certainement, Eunice. Passe-moi la bouteille, Fred.

— Je remangerai bien un morceau et j'espère que vous me tiendrez compagnie. Tom, suis-je encore Eunice ? Ou suis-je une pépée qui ne comprend rien à la manière dont doit se tenir une dame ?

— Oui, Eunice. Je veux dire non, Eunice... Ah ! zut ! »

Elle lui tapota la main. « C'est le plus joli compliment qu'on m'ait encore fait, Tom. Vous n'auriez jamais dit "Oh ! zut !" à Mlle Smith... mais vous savez qu'Eunice... Jeanne Eunice... est humaine. » Elle jeta un regard circulaire. « Savez-vous combien cela fait de bien d'être touchée ? Avez-vous déjà vu des chatons se pelotonner ? Pendant plus d'un quart de siècle, personne ne m'a embrassée. Sauf pour une

poignée de main occasionnelle, je n'ai pas le souvenir qu'on m'ait même effleurée. Jusqu'à ce que les infirmières et les médecins commencent à me manipuler. Mes amis, mes chers amis, vous m'avez rattachée à l'humanité, avec vos lèvres. Je suis infiniment reconnaissante à Eunice – Eunice Branca – de vous avoir embrassés avant moi et d'avoir gagné votre amitié – votre amour. Je crois bien que c'est ça. Car cela signifie que vous m'avez fait une place parmi vous, que vous m'avez traitée comme une personne normale. Dites-moi, je dois savoir, même si vous devez m'appeler de nouveau Jeanne Eunice. Tom, Eunice embrassait-elle Anton aussi ? (Patron, je ne vous dirai rien tant que nous ne serons pas seules !) (Je ne vous ai rien demandé, chérie.)

« Personne ne me répondra ? Vous n'aimez pas ma question ? »

Finchley dit soudain : « Les équipes changent. Je conduis avec Fred. Et Shorty est le chauffeur de Ski, et ainsi de suite. Des fois, j'ai servi de tireur pour Ski. Eunice, elle nous traitait tous pareil. Mais ne pensez à rien de mal...

— Bien sûr.

— ...parce qu'il n'y avait pas de mal. Elle était si chaleureuse, si amicale et si bonne qu'elle pouvait embrasser un copain juste pour...

— ...par bonté d'âme, intervint Shorty.

— Par bonté d'âme. Elle nous embrassait pour nous dire merci et bonne nuit, aussi bien quand son mari était là que n'importe quand. Elle le faisait toujours, quand nous restions pour manger un morceau la nuit avec eux. » (Bon, bon, sœurlette. Avec Fred et Anton, c'est arrivé une fois. Pas avec Tom et Hugo. Oh ! Tom aurait bien voulu, mais pas question. Je l'ai toujours réfrigéré. Quant à Hugo... personne n'a jamais pris en défaut la garde de Hugo et je n'ai jamais essayé. Il a une force morale... quelque chose dont ni vous ni moi n'avons jamais entendu parler.)

« Merci de m'avoir parlé ainsi Tom. Je ne laisserai jamais Anton dans le doute. Il me trouvera toute prête à l'embrasser, s'il le veut maintenant que je sais qu'elle partageait la bonté d'âme avec lui. Changeons de sujet. Tom, ce joli petit ruisseau est-il pollué ? Il a l'air si clair.

— Il est propre et clair. Aussi clair que ruisseau peut l'être. Je le sais parce que j'ai découvert cet endroit quand la compagnie l'a loué à notre syndicat pour un pique-nique. Quelques-uns d'entre nous y ont nagé après que l'intendant de la ferme nous ait dit qu'on pouvait y aller.

— Merveilleux ! J'ai justement envie de nager. La dernière fois que j'ai nagé dans de la vraie eau – en piquant une tête dans un trou à l'ancienne mode – c'était... Mon Dieu ! Il y a plus de trois quarts de siècle !

— Eunice, je ne pense pas que vous devriez...

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il est peut-être pollué d'une autre manière... Par des vauriens. Les vauriens ne sont pas tous dans les Zones Abandonnées. La campagne les attire tout autant. Je n'ai pas fait d'embarras... Mais quand vous êtes descendue jusqu'à la rive tout à l'heure, Fred et moi, nous vous encadrions de part et d'autre.

— Et bon Dieu ! Si vous pouvez me couvrir quand je suis sur la rive, vous pouvez aussi bien me protéger quand je serai dans » l'eau.

— C'est pas tout à fait la même chose, vraiment pas. Une fois déjà, je suis arrivé quelques secondes trop tard, je ne veux pas que ça recommence. Il y a de ces vauriens qui sont des méchants... pas seulement des dingues inoffensifs.

— Tom, à quoi bon discuter ? Je veux me mettre à l'eau. Je la sens déjà sur moi. Je veux.

— J'aimerais mieux pas... Jeanne Eunice. »

Elle sursauta aux deux derniers mots. Puis, elle sourit et fit la moue. « O.K ! Tom. Au diable ! Je vous ai fait cadeau à tous trois d'une laisse avec laquelle vous pouvez me mener à votre guise ; Et je suis censée être le patron ! C'est comique.

— C'est comme dans le Service Secret, dit froidement Finchley. Le président est le patron... mais il est obligé de céder quand ses gardes du corps lui disent de ne pas faire quelque chose.

— Oh ! je ne me plaignais pas. Je trouvais cela plutôt amusant. Mais ne tirez pas trop sur la laisse, Tom. Je ne pense pas qu'Eunice le supporterait. Et moi non plus.

— J'espère que vous, vous ne tirerez pas sur la laisse autant qu'elle le faisait. Si... oh !, si les choses avaient pu tourner autrement... »

Fred dit : « Tom, le passé est passé. »

Jeanne reprit vivement la parole : « Je suis désolée. Je crois que le pique-nique est terminé. Peut-être, un jour, pourrions-nous tous ensemble trouver un bon coin pour nager en toute sécurité. » (Eunice, savez-vous nager ?) (J'ai un diplôme de sauveteuse de la Croix-Rouge... Tiens, ce n'était pas dans le rapport que vous avez demandé sur moi. Je n'ai jamais dû faire de concours de sauvetage ; majorette, c'était plus amusant) (Je pourrais commenter...) (Regardez qui parle, Smith-les-fesses-à-l'air !) (Qui m'a appris ?) (On n'avait pas besoin de vous apprendre, vous aviez l'instinct.)

Chapitre XIX

Un peu plus tard, ils étaient de retour à la voiture. Finchley demanda : « À la maison, mademoiselle Smith ? »

— Tom ! je vous entends mal.

— Je vous demandais, Mademoiselle, si nous rentrons à la maison ?

— J'ai bien entendu la fin, mais l'intercom doit être dérangé. J'ai cru entendre quelque chose qui ressemblait à M^{lle} Smith. » Il y eut un silence. « Eunice, voulez-vous rentrer à la maison ? »

— Pas avant l'heure du dîner, Tom. J'ai encore une course à faire, et nous avons tout notre temps pour cela.

— On va voir. Où voulez-vous qu'on vous mène pour ce que vous voulez faire, Eunice ?

— Je ne sais pas. Il y a des années que j'ai perdu l'habitude, Tom, je veux acheter un cadeau pour M. Salomon, quelque chose de joli et d'inutile. Autrefois, il y avait Abercrombie et Fitch... mais je ne suis pas sûre qu'ils existent encore.

— Ils existent toujours. Mais laissez-moi demander à Fred et à Shorty. » Quelques instants après, Finchley reprit : « Il y a une douzaine d'endroits où vous pourriez aller. Mais nous pensons que le Vingt et Unième Siècle est ce qui est le plus à la mode.

— D'acc ! En route, allons-y ! J'aurai besoin d'un homme pour m'aider. Lequel d'entre vous se fait le plus chic quand vous n'êtes pas en uniforme ? »

Elle entendit Fred éclater de rire. « Eunice, il n'y a pas de concurrence. C'est Tom. »

Finchley grogna et dit : « Ne l'écoutez pas, Eunice.

— Il est probablement jaloux, Tom. Très bien, s'il y a un parking devant ou dans le magasin, vous m'escorterez. »

Quand ils eurent passé la seconde barrière, Finchley dit :

« La ceinture de sécurité, Eunice ! »

— J'ai passé la ceinture suédoise ; elle va tout à fait bien depuis que Hugo l'a remise à ma taille. Est-ce que je ne pourrais pas m'en contenter avec le filet antichoc si nous ne roulons pas à toute allure ?

— Je ne vois pas le contact sur mon tableau de bord.

— Parce que je ne l'ai pas encore bouclée. Voilà. La lumière s'est allumée ?

— Oui. Merci... Eunice.

— Merci à vous, Tom, de prendre tant de soin de moi. Allons-y !

Je ne tirais pas sur la laisse ; je vous jure que non. » (Que vous dites, patron. Vous mentez comme vous respirez.) (Où ai-je appris, chérie ? Ce sont de bons gars, Eunice... les bons serviteurs n'ont pas de prix... Et aussi longtemps qu'ils m'appelleront Eunice, je continuerai à croire que je suis "tout parfait". Pourtant, honnêtement les meilleurs serviteurs peuvent être enquiquinants. Prenez Winnie. Elle est adorable. Mais elle est dans nos pieds à chaque instant. Eunice, comment pourrions-nous arranger notre vie activement féminine que vous désirez – navrée, que nous désirons – avec autant de chaperons ?)

(Demandez à Winnie.)

(Comment chérie ?)

(Mettez-la au courant de vos projets. Alors elle gardera vos secrets et ne posera pas de question, exactement comme vous faites avec elle. Essayez.)

(Il faudra sûrement. Je suis sûre qu'elle ne parlera pas... et qu'elle écoutera volontiers tout ce que j'aurai à lui raconter. Mais, Eunice, si je dois sortir, il sera difficile d'empêcher Tom et Hugo, ou Anton et Fred, de se poser des questions. Vous avez bien vu à quelles manœuvres compliquées j'ai dû me livrer aujourd'hui.)

(Vous n'aurez rien à faire, patron. Ils ne parleront pas.)

(Peut-être que non. Mais je veux qu'ils n'y pensent même pas. Ils commencent à penser que je suis un ange – nommé Eunice – et j'aimerais bien que ça continue.)

(Patron, ils savent foutrement bien qu'Eunice n'est pas un ange. Même Hugo le sait... parce que Hugo est le plus intelligent des quatre, même s'il est illettré. Patron chéri, ils m'ont aimée telle que j'étais, avec mes pieds d'argile... et ils vous aimeront de la même manière.)

(Peut-être, je l'espère. Je sais que je vous aime davantage, alors que j'en sais plus sur vous, et des choses que je n'aurais jamais soupçonnées, que je ne vous aimais avant notre fusion. Immorale petite femelle ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire à propos de Fred et d'Anton ? Vous l'avez fait vraiment ?)

(Je me demandais quand vous en viendriez là. Ces baisers d'adieu avaient commencé amicalement, fraternellement. Paternellement dans le cas de Hugo. Ça n'a jamais été plus loin avec Tom, parce que nous étions toujours sous les yeux de Hugo, ou de Jake ou des deux... Mais Fred et Anton n'avaient pas la moindre envie de jouer les chaperons l'un vis-à-vis de l'autre. Et tous les deux me désiraient. Alors quand l'occasion s'est présentée, je me suis dit : pourquoi pas ?)

(Par pure bonté d'âme ?)

(Vous voilà sarcastique, patron ? En tout cas, un soir, ils m'ont ramenée tard à la maison. Il n'y avait pas eu d'appel pour une transfusion... non, j'avais seulement travaillé tard avec Jake. C'était le

moment où il fallait se presser pour tout arranger pour vous. Le projet “cadavre chaud”. Je les ai invités à monter pour boire un coke et manger un morceau, comme d’habitude. Seulement, il s’est trouvé que Joe n’était pas là.)

(Voyons est-ce bien vrai ? Deux hommes ? À froid ? Avec de bonnes chances pour que votre mari rentre à l’improviste ? Mon doux ange déchu, non seulement votre histoire est pleine de trous, mais elle ne colle pas. Vous m’avez caché quelque chose... ça ne ressemble pas à une première fois.)

(Patron, croix de bois, croix de fer ; c’était la première fois... et la seule car j’ai été tuée quelques jours plus tard. Bon ! je vais boucher les trous. Il n’y avait aucune chance pour que Joe surgisse comme ça. Et ils le savaient. Il ne pouvait pas. Notre porte était toujours fermée au verrou de l’intérieur quand l’un ou l’autre d’entre nous était à la maison. Joe y tenait tout spécialement. Il est né à la ville, lui. Vous connaissez ces cadrans de pendule qu’on utilise dans les boutiques pour indiquer l’heure de réouverture ? Nous en avons un à la maison. Il nous servait à indiquer à l’autre l’heure à laquelle l’absent rentrerait. Cette nuit-là, la porte s’ouvrit en reconnaissant ma voix, j’ai donc regardé le cadran et vu qu’il indiquait minuit. Et j’ai dit à Fred et Anton que j’étais désolée mais que Joe ne serait pas rentré assez tôt pour qu’ils passent la soirée avec nous.)

(Vous avez attiré leur attention là-dessus. On dirait un piège.)

(Oh ! je savais à quoi j’étais prête dès que j’avais constaté que nous aurions l’appartement pour nous seuls... Oh ! et puis zut, patron ! J’essaie encore de jouer les bonnes petites filles bien sages. En fait, j’avais tout préparé depuis près d’un mois. Quand Jake me demanda de travailler après dîner, j’ai téléphoné à Joe, comme d’habitude. Et j’ai tout arrangé avec lui sous le nez de Jake, dans le code que nous avons entre nous. Tout ce que Jake entendit c’est que je disais à Joe que je ne serais pas rentrée avant neuf heures et demie. Ce que Jake n’a pas entendu ou ne pouvait comprendre, c’est que je demandais en code à Joe si ça le gênerait d’être ailleurs. C’était parfaitement d’accord, patron chéri ; moi-même, je me faisais rare quand ça plaisait à Joe, de telle sorte que je pouvais lui demander de me rendre la pareille. Tout ce qu’il me dit, ce fut : “D’acc. Je te vois en rentrant ou pas ?” Et je lui répondis : “Bof !”, pour lui faire comprendre que cela ne dépendait que de lui, mais j’espérais bien qu’il viendrait me réveiller. Là-dessus je l’embrassai au bout du fil en lui disant : moitié moitié. Ça signifiait : affiche minuit au cadran, même si tu restes dehors toute la nuit, Joe, mon chéri. Et je raccrochai sachant que je trouverais la maison vide.)

(Est-ce qu’il vous arrivait de parler en clair entre vous ?)

(Bien sûr, patron. Si j’avais eu Betsy sous la main, j’aurais mis un

silencieux et j'aurais pu parler en clair. Mais nous n'étions pas chez vous ; nous étions dans la maison de Jake au Havre de Grâce. Vous voyez, nous n'avions pas en réalité travaillé tard, du moins pas si tard. J'utilisais le téléphone dont vous vous êtes servi hier, et Jake n'était qu'à quelques pas de moi. Il fallait bien que je parle en code.)

(Voyons un peu. Joe avait indiqué sur le cadran qu'il ne rentrerait pas avant minuit ? Est-il rentré à cette heure-là ?)

(Vers minuit dix. Joe est un vrai gentleman. Il est illettré, bien sûr... mais j'aime mieux un gentleman illettré qu'un butor sorti d'une grande école.)

(Bien d'accord, mon amour. Plus vous me parlez de Joe Branca, plus il me plaît. J'essayais seulement de vous faire préciser l'horaire de ce qui a dû être une nuit plutôt chaude. Donc, Joe est rentré peu après minuit. Mais, tôt dans la soirée, vous lui aviez téléphoné et arrangé les choses pour être tranquille avec Anton et Fred. Puis vous vous êtes remise au lit avec Jake...)

(Oh ! patron, je vous ai encore choquée ?)

(Non, ma chérie, surprise, pas choquée. Je trouve vos Mémoires fascinants.)

(Je pense que vous avez été choquée.)

(Non, petite innocente. C'était pure admiration... et surprise devant votre endurance. Vous deviez être à demi morte le lendemain.)

(Au contraire, je me sentais en pleine forme. Radieuse, heureuse. Vous l'avez remarqué. Vous vous en souvenez même peut-être... c'est le jour où Joe m'avait peint une robe de tigre et m'avait fait un maquillage de chatte.)

(Bien sûr que je m'en souviens ! Vous étiez aussi légère qu'un chaton... Et je vous ai dit que vous ressembliez au chat qui a dévoré le canari. Chère petite : j'avais mal, ce jour-là. Votre vue m'a soulagé.)

(J'en suis heureuse.)

(Et vous avez réussi à dormir ?)

(Largement assez. Six bonnes heures. Cinq au moins. Plus un petit roupillon à plat ventre pendant que Joe me tigrerait le dos. Jeanne, une femme qui a été beaucoup aimée, n'a pas besoin d'autant de sommeil qu'une solitaire... vous verrez. Quant à croire que c'était trop pour moi... patron, qui m'a dit la semaine dernière qu'il n'y avait rien qui encourage plus à faire l'amour que de faire l'amour ? C'est vous !)

(Oui, mais je parlais du point de vue de l'homme...)

(C'est tout pareil pour les femmes, sœurette. Vous verrez !)

(J'espère bien. C'est comme le sport, plus on pratique, plus on peut, plus on en veut, plus on en jouit et moins ça vous fatigue. Je suis heureux, très personnellement heureux, d'apprendre que c'est la même chose pour une femme... mais voyons, vous me parliez de Fred et d'Anton. Je ne comprends toujours pas comment vous vous êtes

arrangée. Comment vous avez préparé le terrain... oui. Mais comment avez-vous fait avec eux ? Avez-vous coupé la poire en deux pour les amener séparément dans votre appartement ?)

(Oh ! Dieu non ! Cela aurait été méchant, et embarrassant pour tout le monde. J'en aurais été définitivement refroidie. Non, c'était une triplette.)

(Et alors ?)

(Patron, pouvez-vous imaginer à quel point deux hommes peuvent s'exciter en embrassant, en caressant la même fille ? Si elle est consentante et s'ils ont confiance l'un en l'autre ? Et c'était le cas : ils faisaient équipe chauffeur, tireur.)

(C'est vrai. Mais je n'arrive pas encore à m'imaginer visuellement. Fichtre ! Continuez.)

(Eh bien, patron, ils s'excitent l'un l'autre, même s'ils ne s'effleurent pas. C'est un effet d'hétérodyne comme on me disait lorsque je faisais mes études de secrétariat électronique ; je ne sais pas comment les sexologues appellent cela. Je leur avais donné le bonjour et l'au revoir en les embrassant tous les soirs et tous les matins pendant des semaines, enfin un jour sur deux, et ces baisers n'avaient cessé de devenir de plus en plus torrides. Ce n'est pas dans ma nature de décourager un homme, s'il me plaît. Ils me plaisaient tous les deux, c'étaient de si chics types.

Nous avons commencé par nous arrêter pour une petite séance de pelotage – on ne pouvait pas appeler ça un baiser d'adieu – dans le sous-sol avant qu'ils ne m'accompagnent à l'appartement. Il fallait que je les freine en leur disant : Attention, les gars. Non seulement vous vous mettez de la peinture sur vos uniformes, mais vous me gênez tout mon maquillage, et j'aurai du mal à réparer les dégâts pour que Joe ne s'en aperçoive pas. Ça les freinait dans leurs élans – pas tant à cause de leurs uniformes qu'à cause de moi. Ils aimaient bien Joe – tout le monde aime Joe – mais ils ne voulaient pas me causer d'ennuis à la maison. Je ne leur ai pas dit que Joe ne pouvait s'y tromper, il a un œil d'artiste et il voit des tas de choses que la plupart des gens ne remarquent pas. Mais cette nuit-là, tout était bien arrangé. Je leur avais dit que je n'étais pas une allumeuse et que j'en avais tout autant envie qu'eux... mais que je n'avais pas envie de me faire baiser dans un sous-sol. Je leur avais dit que je trouverais bien une occasion. Ce sont deux chics types, des hommes, bien sûr. Anton a quarante ans et Fred a le même âge que moi... que j'avais. Alors ils ont pris patience et ils n'ont jamais tenté plus que de m'embrasser ou de me peloter un peu. Puis deux fois, nous avons presque réussi à arranger les choses, mais Joe était en train de peindre ; et je ne l'aurais pas interrompu, même pour aller coucher avec le président.

Enfin, nous gagnâmes le gros lot. Mais il faillit bien nous

échapper à la dernière minute. Jake voulait me renvoyer à la maison dans sa voiture. Il me dit d'annuler l'appel que j'avais déjà lancé pour avoir ma voiture. La vôtre... Jake s'étonna de me voir si furieuse... Je lui dis que je ne me sentais pas en sécurité avec Charlie si lui, Jake, ne venait pas avec moi. C'était d'ailleurs vrai. Charlie est un vrai méchant ; pas comme notre équipe.

Aussi, le cher vieux Jake commença-t-il à se rhabiller pour m'accompagner. Je lui dis que c'était stupide puisque Finchley et Shorty – je ne disais pas Tom et Hugo devant lui et je vous conseille d'en faire autant...)

(Je ne suis pas idiote, chérie. Quand je suis M^{lle} Smith, ils sont Finchley et Shorty.)

(Bien sûr, patron, je sais que vous n'êtes pas idiote. Mais j'ai plus d'expérience féminine que vous.)

(Assurément et vous me surveillez, chérie. Mais qu'est-ce que cette histoire de Tom et Hugo ?)

(Une fausse piste. Je savais très bien qui était de service cette nuit-là. Aussi ce furent bien Anton et Fred qui vinrent me chercher et j'étais tentée de tout leur dire... tant j'étais excitée moi-même. Mais cela aurait gâché leur plaisir. Les hommes aiment d'autant plus coucher avec les femmes mariées qu'ils sont persuadés que leurs maris ignorent tout... Même le cher vieux Jake... J'ai toujours entretenu cette idée chez les hommes parce que cela me donnait de quoi les tenir un peu, car il n'est pas facile de garder son indépendance une fois qu'un homme vous a eue. Ça vous donne de la prise. Vous vous en souviendrez, Jeanne ?)

(Assurément, mais il me faudra d'abord un mari.)

(Vous en aurez un, ma chérie. Je continue à penser que nous devrions épouser Jake. Il y viendra. Mais il ne faut pas se refuser à lui, Jeanne. Jake n'est pas le genre d'homme à qui l'on peut tenir la dragée haute de cette manière.)

(Eunice, je ne me refuserai pas à Jake une demi-seconde. Je n'ai jamais eu aucun respect pour ce genre de tactique féminine, et je ne l'utiliserai pas maintenant que je suis femme.)

(Je ne l'ai jamais utilisée, patron. J'ai recouru à presque toutes les autres... Ça, c'est de la putasserie, mais de la putasserie honnête. Au fait... Que pensez-vous des putes, patron ?)

(Moi ? Eh bien, ce que je pense de toute personne de profession libérale qui vous rend un service personnel : disons un dentiste, un avocat ou une infirmière. Si cette personne est honnête, je la respecte. Si de surcroît, elle est compétente, mon respect n'est limité que par son degré de compétence. Eh bien !)

(Avez-vous jamais été client ? Sans les traiter d'un air méprisant.)

(Si je vous dis seulement oui, poursuivrez-vous votre histoire ?)

Nous étions presque arrivées !)

(Oui, M'sieur. Je veux dire sœurlette, vierge folle. Arrivés à la maison, j'ai pris l'ascenseur avec eux. J'ai joué la surprise de ne pas trouver Joe, découvert le cadran au-dessus de l'évier avec les aiguilles indiquant minuit et leur ai expliqué ce que cela signifiait. Voilà. Terminé.)

(Hé !)

(Que voulez-vous que je vous dise. Vous savez déjà ce que nous avons fait.)

Jeanne soupira. (C'est l'histoire de coucherie la plus courte que j'aie jamais entendue de toute ma longue et perverse vie.)

(Quoi ! Mais ce n'était pas une coucherie, patron. Cessez de refuser d'être de ce siècle. Une triplète n'est pas une coucherie ni une partouze. Une triplète, c'est de l'amitié et de l'amour. Ils sont tous deux mariés, et ils m'ont traitée aussi gentiment qu'ils traitent leur femme... et j'ai aimé la manière dont ils m'ont traitée et je les ai aimés tous les deux – et je continue – bien avant que la soirée ne se fût terminée... alors que jusque-là ce n'avait été qu'une amitié amoureuse. Patron, une des choses qui me fait regretter d'avoir été tuée, c'est que je n'ai jamais pu leur offrir la possibilité d'une autre nuit qu'ils avaient bien gagnée... et que je leur avais promise. Hum ! Croyez-vous que vous pourriez tenir mes promesses ?)

(Hum ! Comme vous le faisiez remarquer, je suis leur patronne. Ce ne serait pas facile. Et puis... et, diable ! ça me fait peur. Deux hommes à la fois !)

(Vous n'aviez pas l'air d'avoir peur de Mac et d'Alec.)

(Pas du tout la même chose !)

(Rien n'est jamais la même chose, patron... surtout en amour. Mais je veux vous dire ceci : une triplète, si ça marche – et cela ne peut marcher que s'il y a confiance et respect de tous et de chacun –, c'est la chose la plus merveilleuse qui puisse arriver à une femme. Pas deux fois plus agréable que l'amour à deux, parce qu'elle reçoit deux fois plus ce qu'elle désire. Ce n'est pas ça. Elle peut même recevoir moins en quantité que ne lui donnerait un seul étalon. Ce qui est en cause, c'est la chaleur, l'amitié, la confiance et l'amour. Quatre fois meilleur au moins. Peut-être huit fois. L'arithmétique ne peut fournir un instrument de mesure. Mais, Jeanne chérie, écoutez-moi bien : jusqu'à ce que vous vous soyez trouvée au lit entre deux hommes doux et aimants, qui s'aiment autant entre eux, et peut-être même plus qu'ils ne vous aiment..., avec votre tête reposant sur leurs bras emmêlés et entourée de leur amour, jusqu'à ce moment-là, vous aurez encore une virginité à perdre et une importante. Chérie, j'ai pleuré presque tout le temps qu'ils étaient avec moi... pleuré en les embrassant pour leur souhaiter bonne nuit... pleuré encore après leur

départ, pleuré de bonheur... Puis j'ai sauté du lit pour déverrouiller la porte quand Joe rentra quelques minutes plus tard... et je me suis serrée contre lui et l'ai mené au lit pour tout lui raconter et il a été tout spécialement doux et tendre avec moi.)

(Il avait envie de vous entendre tout raconter ?)

(Ce n'est pas ce qui vous est arrivé ?)

(Oui. Mais les hommes ne sont pas tous pareils. Et il y a des maris à qui leurs cornes occasionnent des maux de tête.)

(Certains. Peut-être même la plupart d'entre eux. J'ai toujours fait attention à ne pas blesser Joe. Parfois, j'allais coucher ailleurs... et je ne lui en disais rien... Je ne lui ai jamais parlé de Jake.)

(Pourquoi ? J'aurais pensé que Joe aurait, entre tous, approuvé votre amour pour Jake. Jake respecte profondément Joe... vous le savez, vous le lui avez entendu dire.)

(Oui, mais Jake est riche, et Joe est pauvre comme Job. Peut-être Joe aurait-il pu accepter Jake... mais je ne le pense pas. Je n'en étais pas sûre, en tout cas, et je ne voulais pas le blesser. Mais Anton et Fred... ils n'étaient que des gardes. Joe les traitait en amis et égaux et, secrètement – je pense – se croyait un peu supérieur à eux, puisqu'il est artiste et qu'ils ne sont que des durs. Je savais qu'ils ne le gêneraient pas... et j'avais raison. Il était tout heureux pour moi. Heureux que je fusse heureuse. Je ne peux pas expliquer, Jeanne, c'est une chose qui se sent. L'orgueil d'un homme est fragile et c'est la seule armure qu'il ait ; ils sont beaucoup plus vulnérables que nous. Il faut faire tellement attention en les maniant. Sans quoi, ils s'écroulent.)

(Je sais, Eunice.)

(Moi, je ne savais pas tout sur les hommes d'instinct. Il a fallu que je trouve en tâtonnant. Sœurlette, quand j'étais encore au collège, j'en ai fait des erreurs ! Vous comprenez, les garçons sont tellement plus grands et plus musclés que nous... je n'aurais jamais pu imaginer qu'ils étaient si fragiles. Jusqu'à ce que je blesse si profondément l'orgueil d'un garçon qu'il disparut de l'école... Et depuis, j'ai essayé de ne plus jamais blesser aucun homme. J'étais idiote, patron. Mais j'ai appris.)

(Eunice, il y a combien de temps que je ne vous ai pas dit que je vous aimais ?)

(Au moins vingt minutes.)

(Trop long ! Je vous aime.)

La voix de Finchley interrompit sa rêverie : « Nous allons nous garer, mademoiselle Eunice.

— Qu'est-ce que cette idiotie de M^{lle} Eunice ? Pourquoi alors ne pas aller jusqu'au bout et ne pas m'appeler M^{lle} Smith et être privé de votre baiser du soir ?

— Très bien, Mademoiselle.

— Oh ! Tom ne me taquinez pas. Cette journée a été parfaite. Ne me rappelez pas que je dois redevenir M^{lle} Smith. Vous savez bien que je vous embrasserai ce soir si vous me laissez faire... sans quoi, la vraie Eunice ne parlerait plus. Hugo, surveillez-le !

— Je vais arranger ça, Eunice. Tom, dis-lui Eunice et gentiment.

— Je suis désolé, Eunice.

— Voilà, je me sens mieux, Tom. Allez-vous garer ce tank assez près pour pouvoir venir avec moi ?

— Sûr, Eunice. Mais maintenant, chut ! il faut que je surveille l'ordinateur de circulation pour nous glisser dans le flot. »

Chapitre XX

« Bonsoir, chef. » Jeanne posa la main sur le bras d'O'Neil qui l'aidait à descendre.

« Bonsoir, Mademoiselle. J'ai un message de M. Salomon. Il vous envoie ses respects et regrette de ne pas pouvoir être là pour le dîner. Il espère rentrer vers vingt et une heures.

— Désolée de l'apprendre ! Dans ce cas, je ne dînerai pas en bas. Voulez-vous dire à Cunningham ou à Délia que je veux qu'on nous monte deux plateaux dans mon petit salon pour Winnie et moi. Nous nous servirons nous-mêmes.

— Deux plateaux et pas de service, Mademoiselle, d'accord.

— Et dites à Dabrowski que je veux qu'il me conduise demain.

— Il est rentré chez lui, Mademoiselle. Mais il sait qu'il est de service. Il sera prêt.

— Peut-être ne m'avez-vous pas bien comprise, chef. Je veux que vous lui téléphoniez maintenant que je désire l'avoir pour chauffeur demain. Vers dix heures... sûrement pas plus tôt. Et téléphonez-moi aussitôt que la voiture de M. Salomon rentrera, quelle que soit l'heure. Ne lui demandez rien. Faites-le avant que Rockford ne déverrouille.

— Bien, Mademoiselle. Téléphoner à l'office, téléphoner ensuite immédiatement à Dabrowski. Vous téléphoner dès que la voiture de M. Salomon rentre au garage, avant qu'il n'en soit descendu. Si je peux dire, Mademoiselle, il semble que vous ayez repris la barre d'une main ferme.

— Vous pouvez le dire... à moi. Pas à M. Salomon. Car son autorité a été inappréciable. Vous le savez aussi bien que moi.

— Nous le savons, parfaitement. C'est un grand monsieur, Mademoiselle, que je respecte. Faut-il demander à Cunningham de venir prendre vos paquets ?

— Non. Finchley et son équipe s'en occuperont... Ils ne seront pas trop nombreux... qu'est-ce que j'ai acheté ! » Jeanne dédia au chef de ses services de sécurité son plus joli sourire de petite fille heureuse. « J'étais excitée comme un gosse au moment de Noël, j'ai failli tout acheter. Finchley ! Partagez-vous ces paquets tous les trois et montez avec moi. Oui, je sais, ce n'est pas votre boulot... vous n'avez qu'à ne pas en parler à votre syndicat. »

Les paquets, trois hommes et une femme : l'ascenseur était bourré. Jeanne attendit que Finchley eût appuyé sur le bouton de son étage et que l'ascenseur eût démarré. Elle appuya aussitôt sur le

bouton d'arrêt et bloqua la cabine entre deux étages. « Posez ces paquets. »

Elle se tourna d'abord vers Shorty, lui prit le visage entre ses mains. « Merci, Hugo. Merci plus encore qu'aux autres puisque votre sagesse a si bien arrangé les choses entre nous. » Elle l'attira à elle et l'embrassa doucement, sans hâte. « Bonsoir. »

Elle se tourna vers Fred : « Merci Fred. Je vous remercie... et Eunice vous remercie. » Quand il l'enlaça, elle ouvrit les lèvres. (Vous voyez ce que je vous disais, sœurlette. Et ce n'est qu'un échantillon.) (Je vois. Je ferai très, très attention à ne pas me trouver seule avec lui, à moins que je ne veuille autre chose qu'un échantillon.) « Bonne nuit, Fred.

— Tom, ce fut le plus beau jour de ma vie. J'espère que vous avez eu autant de plaisir que moi. Merci. » Jean ne l'embrassa pas avant d'attendre sa réponse, le visage levé, les yeux fermés et le dos tourné à Shorty au cas où le chauffeur aurait voulu pousser plus loin ses avantages...

...ce qu'il fit. (Mon Dieu, Eunice ! êtes-vous sûre de n'avoir jamais couché avec lui ?) (Tout ce qu'il y a de sûre. Vous en voulez ?) (Je ne sais pas ! je ne sais pas !)

Le souffle coupé, elle s'arracha à lui et se détourna de tous les trois pour rappuyer sur le bouton de son étage tout en essayant de reprendre son sang-froid.

La cabine s'arrêta et elle dit : « Mettez tout cela dans ma chambre. Winnie ! Vous allez voir ça ! »

La petite rousse l'attendait sur le palier. « Mademoiselle Jeanne ! Vous êtes restée dehors toute la journée !

— Et pourquoi pas ?... Mettez ça n'importe où, sur le plancher, sur le lit... Winnie, avez-vous dîné ?... C'est tout. Merci. Bonne nuit et merci à tous.

— Bonne nuit, mademoiselle Smith. »

La porte refermée, Jeanne prit Winnie dans ses bras et lui fit faire un tour de valse.

« Vous n'avez pas répondu. Avez-vous dîné avec les domestiques ? Ou m'avez-vous attendue ?

— Je ne pouvais pas manger. Oh ! Jeanne, je me suis fait tellement de souci. Vous vous étiez enfuie et n'aviez dit à personne où vous alliez. Vilaine ! M'inquiéter comme ça !

— Peuh ! J'avais des gardes avec moi. Vous saviez que je ne risquais rien.

— Mais les gardes ne sont pas des infirmières. Et je suis censée veiller sur vous, c'est ce que veut le docteur Garcia.

— Peuh, peuh et peuh ! pour le cher docteur. Winnie, je ne suis plus une malade. Je ne suis plus sous tutelle. Je suis une femme libre,

forte comme un cheval et vous ne pouvez me chouchouter à chaque minute comme une mère poule. Bon ! le dîner va monter. On va nous le servir dans le petit salon et nous mangerons quand nous en aurons envie.

— Je sais. J'étais en bas quand les ordres ont été donnés. Aussi je me suis dépêchée de prendre le monte-charge. Et je croyais vous avoir manquée : la flèche de l'ascenseur ne bougeait pas. Puis elle est repartie.

— Il y a quelque chose de détraqué dans cet ascenseur, il se bloque. Mais nous avons appuyé sur tous les boutons jusqu'à ce qu'il redémarre... (Eunice, je pensais qu'un ascenseur bloqué était aussi discret qu'un tombeau. Est-ce qu'on ne peut être tranquille nulle part ?) (Crains bien que non, patron. Mais je ne me suis jamais trop bilée pour ce genre de choses.) (Vous ne vous êtes jamais fait surprendre dans une partie de jambes en l'air, poupée ?) (Une seule fois... c'était embarrassant. Mais c'est tout. Pas de quoi se faire de la bile.)

« Faut-il prévenir l'entretien pour l'ascenseur ?

— Non. Finchley s'en occupera ! » Jeanne commença à se déshabiller. « Enlevez vos vêtements, Winnie. Nous allons essayer tout ce que j'ai acheté. Oh, là là ! qu'est-ce que j'ai pu acheter ! Enlevez vite ces nippes... Vous êtes-vous baignée petite sale ? Ou venez-vous prendre votre bain avec moi ?

— J'ai pris un bain en me levant.

— Vous sentez bon. Moi, j'ai peur d'avoir mariné dans ma sueur. La journée a été chaude ! O.K ! Nous nous baignerons plus tard. En attendant, donnez-moi un bécot. » (Eunice, ce truc en caoutchouc ne bougera pas dans la baignoire ?) (Il ne bronchera pas... sans quoi j'aurais laissé une bonne douzaine d'orphelins derrière moi. Vous pouvez même utiliser la douche du bidet... vous feriez d'ailleurs bien.)

« Jeanne, puisque vous alliez faire des courses, pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée avec vous ? C'est pas gentil.

— Je pensais que vous aviez besoin de sommeil, ma chérie. Ou bien Bob n'est-il pas venu ? »

Winnie rougit jusqu'au bout des seins ; elle répondit toute heureuse : « Oh si ! Mais je me serais levée dès que vous m'auriez appelée... J'adore faire du shopping.

— À quelle heure vous êtes-vous réveillée ? »

Elle rougit de nouveau : « Guère avant une heure. Bien après midi.

— Winnie, mon bébé, je ne vous ai pas emmenée avec moi, parce que j'ai acheté des choses pour vous... et si je vous avais eue dans les jambes, vous auriez protesté pour chaque dollar dépensé. Et puis, je voulais établir un précédent. Je ne suis plus prisonnière. Je suis aussi

libre d'aller et de venir que vous. Si je ne vous emmène pas avec moi, vous ne devez pas demander pourquoi et j'ai parfaitement le droit de ne vous dire ni où je suis allée ni pourquoi. »

La jeune fille était consternée : « Oui, mademoiselle Jeanne. Je m'en souviendrai. » Alors, Jeanne Eunice la prit dans ses bras. « Allez ! mon chou. Ne faites pas la moue. Je vous emmènerai avec moi la plupart du temps. Si je ne le fais pas, je vous expliquerai pourquoi... le plus souvent. Mais je pourrais aussi bien vous raconter un mensonge pour ne pas vous choquer.

— Vous me taquinez.

— Ce n'est pas vraiment de la taquinerie. Je suis à moitié sérieuse. Winnie, si vous voulez voir votre Bob, personne dans cette maison ne s'en soucie, sauf moi, et mon intérêt est purement amical. Mais moi ? J'ai une quarantaine de personnes sur le dos. Si jamais je mets un homme dans mon lit, toute la maisonnée le saura et il y a bien cinquante chances sur cent pour qu'un des membres si loyaux de ma domesticité le dise, moyennant finances, à un journaliste et pour que ce soit dans les potins du lendemain... et dit de telle sorte que je ne puisse faire de procès sans tout empirer.

— C'est affreux... Mais je pense que c'est ce qui se passerait.

— Vous le savez parfaitement. Quand je dirigeais les Entreprises Smith, celles-ci dépensaient des milliers de dollars chaque trimestre pour fabriquer de moi une "image publique" totalement fausse pour des raisons purement commerciales. Mais c'est terminé maintenant. Et la chasse est ouverte. Je suis un gibier d'autant plus appréciable que je suis miraculeusement jeune, femme et jolie. Non, belle, il faut être juste avec Eunice Branca. Vous avez vu ce qu'ils ont fait hier. Que ne pourraient-ils faire s'ils avaient la possibilité de sortir une preuve ?

— Quelque chose de très désagréable, je pense.

— Moi, je sais. Je vais faire tout ce que je pourrai pour disparaître de la scène publique, mais en attendant, je reste vulnérable. Winnie, que feriez-vous si je vous éveillais une nuit et mettais un homme dans votre lit de telle sorte que ce soit vous qui vous fassiez prendre et pas moi ? De telle sorte qu'on vous prenne sur le fait publiquement, et que Bob ne puisse pas ne pas l'apprendre ? »

La jeune fille en eut le souffle coupé. « J'accepterais. Bob le comprendrait.

— Ah ! Et si je vous demandais de ne rien expliquer à Bob ? De prendre tout sur vous pour m'épargner la publicité ?

— Je le ferais quand même. »

Jeanne l'embrassa : « Je sais que vous le feriez. Mais vous n'aurez pas à le faire, douce Winnie. Si – je dis si, pas quand – je me lance, je n'en ferai pas porter la responsabilité à ma copine. Mais je peux vous demander de mentir pour moi un jour, pour me couvrir. Vous le

ferez ?

— Bien sûr.

— Je le savais et je n'avais pas besoin de vous le demander. Ce pourrait être pour bientôt. Je me sens de plus en plus femme chaque jour qui passe. Maintenant, jouons au père Noël... Je crois que cette boîte ronde et pansue est pour Winnie. »

Winnie ne fut pas longue à passer et à repasser devant la glace n'osant exprimer sa joie : « Oh ! Jeanne, vous n'auriez pas dû !

— C'est pour cela que je vous ai laissée à la maison. C'est un uniforme de soubrette, chérie. J'ai le droit de le faire figurer dans mes frais généraux sous la rubrique : « domestiques et employés de maison sous contrat ».

— Un uniforme de soubrette, vraiment ! C'est un modèle exclusif de Stagnaro, tout droit venu de Rome ; j'ai vu la griffe.

— Il n'empêche que j'ai demandé à mon comptable de le faire figurer dans mes frais déductibles, juste pour embêter mon percepteur. Enlevez-moi ça, chérie, et voyons ce que nous trouvons d'autre. Ah ! ça, c'est pour moi. » Jeanne s'habilla en un tour de main. « Qu'en pensez-vous ? Bien sûr pour porter ça, il faudra que je me fasse peindre.

— Si j'étais de vous, je n'utiliserais pas de peinture. Vous êtes merveilleuse et cet ensemble blanc fait ressortir la carnation de votre peau. C'est un ensemble merveilleux, même s'il est un peu coquin. Jeanne, comment faites-vous pour vous y connaître si bien en vêtements féminins ? Je veux dire...

— Vous voulez dire : comment un vieil homme qui n'a pas choisi de robe pour une femme, depuis un demi-siècle au moins, se débrouille-t-il ? Le génie, chérie, le génie purement et simplement. » (Hé ! Et moi, on ne me remercie pas ?) (N'oubliez pas que les hommes en blanc sont juste de l'autre côté de la porte.) (Sale fille ! Peut-être quand même, un jour, pourrions-nous mettre Winnie au courant.) (Je l'espère, chérie. Je ne fais pas que vous aimer, je suis fière de vous.) (Baiser !)

Elles finirent par en arriver aux deux paquets que Jeanne avait gardés pour la bonne bouche. Quand Winnie vit le minimum et les deux cache-seins incrustés d'émeraudes synthétiques elle en resta la bouche bée. « Oh ! mettez ça, Jeanne. Et laissez-moi aller vous chercher vos plus hauts talons.

— Allez chercher les vôtres, chérie... ces échasses en strass que vous portiez récemment. Ils n'avaient pas de chaussures à très hauts talons, à votre pointure pour aller avec cet ensemble. Je les ai commandées.

— C'est pour moi ? Oh ! non.

— Alors vous n'avez qu'à jeter cela dans le vide-ordures. On

n'échange pas les cache-sexe. Winnie, cet ensemble a été fait pour une rousse... et les cache-seins sont trop petits pour moi. Allons, mettez-moi ça. Ce sac contient une jupe longue transparente, en soie avec un soupçon de vert assorti. Le tout est exactement ce qu'il faut pour les dîners en ville. Vous pourriez porter une émeraude sur le front. Et pas d'autre bijou ni de peinture.

— Mais, Jeanne, je ne vais jamais à ce genre de dîner... On ne m'a jamais invitée.

— Peut-être, est-il temps que j'en donne enfin un. La grande salle à manger n'a pas été utilisée depuis dix ans. Vous seriez merveilleuse en demoiselle de la maison, me faisant face à l'autre bout de la table. Mais, chérie, en dehors des grandes occasions, cet ensemble est très portable, sans la jupe, en d'autres circonstances. Ça ne vous ferait pas plaisir de le porter pour Bob ? Et, lui, cela ne lui ferait-il pas plaisir de vous l'enlever ? »

Winifred reprit son souffle : « J'en meurs d'impatience.

— Vous avez rendez-vous ce soir, chérie ?

— Non. C'est pourquoi je dis que j'en meurs d'impatience. Parce que c'est plus fort que moi... j'ai terriblement envie que Bob me voie dedans, et encore plus qu'il me l'enlève. Jeanne, je ne devrais pas accepter, coûte sûrement trop cher. Vous me donnez l'impression que je suis une femme entretenue.

— Vous l'êtes, ma chérie. Je vous entretiens. Et cela me plaît infiniment. »

La petite infirmière cessa de sourire. Puis, elle regarda sa maîtresse, les yeux dans les yeux. « Jeanne, peut-être que je ne devrais pas dire ça, peut-être que je vais tout gâcher... Mais je pense que je dois... » Elle s'arrêta, reprit son souffle : « Deux ou trois fois, j'ai eu l'impression que vous me désiriez et que vous essayiez de me le faire comprendre... »

(Vous voilà coincée, sœurlette ! Et je ne peux plus rien faire pour vous.) « Plus de trois fois, Winifred.

— Mais... mais pourquoi vous êtes-vous arrêtée en chemin ? »

Jeanne soupira : « Parce que j'avais peur.

— De moi ?

— De moi. Winnie, chérie... J'ai fait beaucoup de choses difficiles dans ma vie, mais la chose la plus difficile que j'ai essayée, c'est d'être une femme. Il faut que j'y pense à chaque instant. Que je fasse consciemment les choses que vous faites automatiquement ! Et maintenant, vous. Chérie, vous rendez-vous compte de la tentation permanente que vous êtes pour moi ? Pouvez-vous comprendre que le vieux Jean reluke votre beauté à travers les yeux de cette Jeanne que voici ? Winnie, il ne s'est pas écoulé une minute sans que je n'aie eu envie de vous toucher, de vous tenir sur mes genoux, de vous

embrasser, de vous faire l'amour. Si j'étais un homme, je ferais de mon mieux pour prendre la place de Bob. Ou au moins pour le pousser un peu et partager avec lui.

— Jeanne !

— Oui, chérie ?

— Il y a de la place pour vous. »

Jeanne s'aperçut qu'elle tremblait. « Chérie ! Ne pouvons-nous attendre ? Vous avez Bob... et j'ai encore à apprendre à être une femme. » Elle se mit à pleurer.

Et elle se retrouva avec les bras de Winifred passés autour de son cou. « Cessez, chérie, je vous en prie, cessez de pleurer. Je ne voulais pas vous retourner. Nous attendrons. Winnie n'est pas en train d'essayer de séduire sa Jeannette. Oh ! Ce serait bon ! C'est si bon, vous savez ! Mais vous avez raison et j'ai Bob, et mes nerfs ne sont pas faits comme les vôtres. Un jour, vous tomberez amoureuse d'un homme et vous m'oublierez. Vous ne voudrez plus me toucher... et ce sera encore bon ; aussi longtemps que je pourrai vous aimer et rester votre amie. »

Jeanne essuya une larme et renifla. « Merci, Winnie. Je me suis encore ridiculisée.

— Non, pas du tout. J'ai du mal à me rappeler parfois. Voulez-vous un tranquillisant ?

— Non, je vais très bien maintenant.

— Aimeriez-vous mieux que je ne vous touche pas ?

— Non, je veux que vous m'embrassiez, Winnie. Bien. Mieux que vous ne l'avez jamais fait. Puis mettez l'ensemble vert et nous le contemplerons. Puis nous dînerons. Après quoi, vous attraperez le savon et nous nous ferons belles et sentant bon pour notre prière avec Jake... J'ai besoin de ces prières, ce soir. Ce sont elles, le vrai tranquillisant. Mettez votre ensemble, chérie. Mais embrassez-moi d'abord. »

Winnie l'embrassa, commença à desserrer son étreinte, puis prit feu comme une savane sèche et elle fit de ce baiser le meilleur qu'elle eût jamais donné.

(Arrêtez, sœur, arrêtez avant que la maison ne flambe ! Maintenant il va falloir veiller à ce que Bob l'épouse ; vous lui devez bien cela, après des séances pareilles !) (Comment pourrais-je ? Puisque j'ignore même qui il est.) (Vous finirez bien par le savoir. Trichez. O'Neil le sait. Quand vous saurez qui il est, trouvez ce qu'il souhaite, il capitulera. Ah ! les hommes ! Patron, je vous aime, mais, parfois, je me demande pourquoi.)

Quand Winnie se fut regardée sur toutes les coutures dans son ensemble émeraude, elle alla chercher leurs plateaux dans le petit salon, pendant que Jeanne ouvrait le dernier paquet. Il contenait son

cadeau pour Jake. « Winnie, dites-moi ce que vous pensez de ça ! »

C'était un collier riche et simple – une lourde chaîne d'or à triple maillon, supportant une grande croix avec une boucle en haut.

Winifred le prit. « C'est merveilleux, dit-elle, mais ce n'est pas un collier de femme, vous savez. Non ?

— C'est un collier d'homme. Un cadeau pour Jake. »

Winifred eut un petit froncement de sourcils : « Jeanne, vous m'aviez demandé de vous aider à vous comporter comme une femme.

— Vous le savez bien.

— Oui, je le sais. Quand je vois que vous êtes sur le point de commettre une erreur, je dois vous le dire.

— Vous pensez que Jake n'aimera pas ce collier ?

— Je n'en sais rien. Peut-être ne sait-il pas ce qu'il signifie. Peut-être n'en savez-vous rien non plus. Cette croix avec une boucle c'est ce qu'on appelle une croix ansée... et c'est ce que mon grand-père aurait appelé un symbole païen. Il signifie... heu !... la vie, ce qui est bon, l'amour et tout ça. Mais spécifiquement, il représente le sexe. C'est un ancien symbole égyptien des forces génésiques, à la fois mâles et femelles. Ce n'est pas par hasard que la boucle évoque un sexe féminin et que le reste de l'objet peut-être interprété comme un symbole mâle... De nos jours, les gens de mon âge peuvent se l'offrir entre eux, un mari peut l'offrir à sa femme ou la femme à son mari. Ou bien on peut n'être pas marié... mais toujours cela signifie l'amour physique. Si ce n'est pas cela que vous voulez dire, Jeanne, si vous voulez lui offrir un joli cadeau, rapportez-le à la boutique et échangez-le contre un autre qui ne soit pas aussi évident dans son symbolisme. Tout collier représente l'amour... Mais peut-être en voulez-vous un qu'une fille puisse offrir à son père. »

Jeanne hocha la tête : « Non, Winnie. Je sais très bien ce que signifie la croix ansée. Je crois que Jake comprendra aussi. Je n'étais pas sûre que vous autres, les jeunes, vous connaissiez encore ce vieux symbole. Je vois que je me trompais. Winnie, ce cadeau n'est pas un accident ; j'ai demandé plusieurs fois déjà à Jake de m'épouser. Il ne veut pas, question d'âge.

— Eh bien !... Je comprends ce qu'il peut ressentir.

— C'est ridicule. Assurément, j'ai un quart de siècle de plus que lui... mais cela ne se voit plus et je peux très bien me marier. Quoique le cher docteur pense que je pourrais tomber raide morte.

— Mais le docteur Garcia ne pense pas vraiment que vous en mourrez. Et je ne pensais pas du tout que vous, vous étiez trop vieille... je parlais de lui...

— Oui, oui, je sais. Il joue les pères nobles. Le diable l'emporte... Mais il n'est pas obligé de m'épouser, Winnie. J'accepterai même les miettes. C'est ce que veut dire ce cadeau. »

Winnie prit un air solennel, baisa soudain la croix ansée et la lui rendit : « Vous et moi, Jeanne... toutes les miettes qu'on nous jette, nous les acceptons. Je vous souhaite bonne chance. De tout mon cœur.

— Ma bonne Winnie ! Absorbons donc quelques calories, il se fait tard et Jake va rentrer – j'espère – vers neuf heures. Je veux être propre comme un chaton et aussi jolie et sentant encore meilleur quand ce vieil entêté arrivera. Vous m'aidez ?

— Avec plaisir ! Quant à moi, je ne me parfumerai absolument pas. Je vais enlever ce que j'ai sur le dos.

— Non, vous serez tout aussi parfumée pour mieux l'appâter. Peut-être constituerons-nous un système hétérodyne.

— Hétérodyne ?

— Un terme qu'on avait l'habitude d'utiliser en radio. Dans ce cas précis, cela signifie que si une fille ne suffit pas, deux devraient... La nuit dernière, Jake a été poli au point de ne pas nous dévisager... sauf qu'il regardait ma Winnie des deux yeux tout en faisant mine de rien. Ce n'est pas que je veuille vous attirer dans une triplete... mais je n'ai aucun scrupule à vous utiliser comme appât. »

Elles étaient sorties de la baignoire et mettaient les dernières touches à leur toilette quand le téléphone intérieur sonna.

« Mademoiselle Smith, la voiture de M. Salomon vient d'entrer.

— Merci, O'Neil. »

Quelques minutes plus tard, Jeanne appelait l'appartement vert.

« Jake chéri ? Ici, votre gourou personnel. Si vous désirez vous joindre à nous pour la prière, le gourou et sa disciple viendront quand vous le leur demanderez.

— Bonne nouvelle ! Je suis fatigué... et le sommeil que vous m'avez procuré la nuit dernière a été le meilleur que j'aie connu depuis des années, gourou.

— J'en suis heureuse. Avez-vous dîné ?

— Au *Gibraltar*, voici plusieurs heures. Je suis prêt à aller au lit. Si vous me laissez, disons vingt minutes, pour prendre un bain.

— Faut-il que nous soyons là exactement dans vingt minutes ? Je ne tiens pas à me cogner dans Hubert.

— Je l'ai envoyé se coucher. Nous ne serons que nous trois.

— Dans vingt minutes, chéri. Terminé. »

Les deux femmes parcoururent de nouveau le corridor pieds nus. Jeanne portait le collier à la croix ansée sous son négligé. La porte s'ouvrit devant elles et Jake vint les accueillir. Il était en peignoir de bain et tenait un livre à la main, un doigt lui servant de marque. « Bonsoir, mes chéries. Vous êtes charmantes toutes les deux. »

— Prêt pour l'autohypnose ? demanda Jeanne.

— Prêt pour les prières et je suis navré d'avoir pris un air supérieur hier soir.

— Je ne vois pas quelle différence il y a à employer un terme plutôt qu'un autre, Jake. Mais d'abord...» Jeanne ouvrit son négligé et enleva le collier de son cou. « Voici un cadeau pour vous, Jake. Baissez la tête. »

Il obéit. Elle plaça le collier autour de son cou et lui octroya un baiser cérémonieux. Il souleva la croix ansée et la regarda : « Merci, Eunice. C'est un merveilleux cadeau. Faut-il que je le porte maintenant ? »

— Comme vous le voulez, ou portez-le en esprit. Je sais que vous n'avez jamais fait beaucoup de cas des bijoux. Prête, Winnie ? »

Jeanne Eunice abandonna son négligé et s'accroupit en Lotus. Winnie suivit son exemple. Jake enleva son peignoir de bain, garda son collier et les imita.

« Jake, voulez-vous donner le rythme ce soir ? Pas besoin de nous dire de retenir notre souffle ou d'expirer, nous garderons la cadence. Juste comme hier, une prière pour chacun des quatre mots. Prenez un rythme lent.

— J'essaierai. Om Mani Padme Oum !

(Om Mani Padme Oum.)

Jake Salomon parut s'endormir aussitôt qu'elles l'eurent mis au lit. Doucement, les deux femmes quittèrent la chambre plongée dans l'obscurité. Jeanne s'arrêta après quelques pas dans le corridor. « Winnie, voulez-vous faire quelque chose pour moi ? »

— N'importe quoi, chérie.

— À quelle heure les gens commencent-ils à s'agiter dans cette maison, le matin ?

— Vers six heures, peut-être. La plupart autour de sept heures. On ne commence pas le nettoyage avant neuf heures. Personne n'entre dans votre chambre avant que vous n'ayez demandé votre petit déjeuner. Avez-vous été dérangée ?

— Non. Et je ne veux pas l'être. Je pense qu'Hubert est le seul qui pourrait m'inquiéter. Je retourne... je vais dormir avec Jake.

— Oh !

— Je n'y vais pas tout de suite. Je veux être sûre qu'il est profondément endormi. Le pauvre chéri a besoin de repos. Mais je vais dormir avec lui ! Et je ne veux pas qu'Hubert rapplique.

— Oh ! je suis à peu près certaine qu'Hubert attend que M. Salomon l'appelle pour lui porter son petit déjeuner.

— Voilà qui me soulage. Il est donc peu vraisemblable que quiconque l'apprenne en dehors de vous. Non pas que ça me fasse quoi que ce soit, mais je détesterais que Jake soit nommé dans une colonne de potins à cause de moi. Très bien, voulez-vous faire trois choses pour moi ? Lire ou dormir un peu dans mon lit pour qu'on voit bien qu'on a dormi dedans. Restez-y toute la nuit si vous voulez, mais

dans ce cas, n'oubliez pas de défaire le vôtre aussi. Voulez-vous régler mon réveil sur huit heures et si je ne suis pas dans mon lit à ce moment-là, téléphonez à l'appartement vert. Je suis sûre que Jake préférera vous voir au courant de la chose que de nous voir surpris par quelqu'un d'autre. Enfin, voulez-vous me chercher un pyjama et des pantoufles ? De la sorte si quelque chose cloche, je ferai face... imperturbablement, je serai habillée et les curieux en seront pour leurs frais. Pendant que vous allez me chercher tout ça, je vais quitter mon négligé et dire quelques Om Mani de plus. Je suis bien décidée, mais un peu nerveuse. J'ai peur que Jake ne me gronde, je crois. (Peur que Jake ne vous gronde pas, je crois.) (Vous n'en avez pas envie, Eunice ?) (Oh si ! Cessez de trembler et allons-y.)

« Tout de suite, Jeanne. Oh ! je suis tout excitée moi-même ! Je pense que je vais dormir dans votre lit, si cela ne vous fait rien.

— Vous savez bien que non. Mais je pourrais revenir et vous réveiller, à n'importe quel moment.

— Pas d'importance. Si vous avez besoin d'une épaule pour pleurer, je veux être là... ou seulement si vous avez envie de vous pelotonner contre quelqu'un.

— Ou bien que j'aie quelque chose à vous raconter. Vous ne pouvez pas me rouler, Winnie. Ça ne fait rien. J'aimerais vous trouver quand je reviendrai, peu importe quand, ni pourquoi. »

Quelques minutes plus tard, Jeanne se glissait silencieusement dans la salle de bains de l'appartement vert, abandonnait ses vêtements sans allumer la lumière, se faufilait vers le lit où Jake ronflait doucement. Précautionneusement, elle se glissa dans les draps, sentit la bonne chaleur de son corps contre elle, soupira de bonheur et sombra dans le sommeil.

Un temps indéterminé plus tard, Jeanne sentit une main se poser sur elle dans le noir. Elle se réveilla aussitôt (Quoi ?) (Alerte générale, sœurlette ! C'est le moment.) (J'ai peur.) (Je suis aux commandes, chérie... le corps se souvient. Dites Om Mani.)

Sans un mot, Jake prit fermement possession d'elle.

(Oh ! Dieu, Eunice, pourquoi ne m'avez-vous pas dit ?) (Dit quoi ?) (Que pour une femme, c'est encore meilleur !) (Vrai ?) (Dix fois, cent fois, je ne sais pas, je défaille !) (Comment aurais-je pu deviner que c'était meilleur ? Embrassez-le, en défaillant.)

Chapitre XXI

L'occupation du palais du gouverneur de l'État d'Oklahoma par le gouvernement de Salut Public Populaire Agraire se poursuivait. Le laboratoire installé sur Mars annonçait la découverte d'objets fabriqués (âge : $1,4 \times 10^6$ années avec une marge d'erreur de quatorze pour cent en plus ou en moins) indiquant l'existence d'une civilisation disparue, comparable à la civilisation humaine. Un second rapport signé par le membre chinois de l'expédition démentait que les trouvailles fussent des objets fabriqués et affirmait qu'il ne s'agissait là que de productions automatiques et instinctives (analogues aux récifs coralliens ou aux rayons de miel) d'une forme vivante n'ayant pas accédé à l'intelligence et étroitement liée à la vie anaérobie constatée de nos jours sur Mars.

Pour la dix-neuvième année consécutive, le taux des suicides avait augmenté, de même que le taux des morts par accident et violence. L'augmentation de la population se poursuivait au rythme de 300 000 personnes par jour, avec la naissance de six bébés par seconde contre la mort de 2,5 personnes dans le même temps. Ce qui représentait un gain net de sept personnes toutes les deux secondes.

Un porte-parole du Département du Trésor, parlant en privé, avait annoncé que le gouvernement ne soutiendrait pas à fond le projet de loi qu'il avait déposé en vue de l'abolition de la monnaie et de son remplacement par les cartes de crédit et la tenue de comptes par les ordinateurs. « Nous devons constater, avait-il dit au Club de la Presse à Washington, que les transactions au marché noir, les pots-de-vin, et les autres échanges quasi légaux font tout autant partie de notre économie que la dette nationale, et que, créer des conditions qui rendraient ces échanges impraticables, provoquerait une crise que le pays ne pourrait supporter. Pour s'exprimer poétiquement, messieurs, la petite quantité de monnaie en espèces qui continue à circuler – quelques milliards à peine – est l'huile des rouages du progrès. Vous pouvez tenir pour assuré que le président reconnaît cette vérité. »

La première Église Sataniste (quarante-quatre branches en Californie, cinq dans les autres États) avait intenté un procès devant la Cour Fédérale pour « discrimination fiscale abusive ». Le Premier Disciple avait déclaré : « Si l'on ne tracasse pas, si l'on ne soumet pas à des enquêtes les autres Églises et si l'on ne les taxe pas, pour leurs objets du culte, une Main de Gloire doit bénéficier des mêmes privilèges. Voilà qui est aussi américain que la tarte aux pommes ! »

Une fois de plus, Reno avait révoqué son ordonnance instituant un permis de prostitution. Le Directeur de la ville avait déclaré que les revenus n'en seraient pas suffisants pour payer les inspecteurs des mœurs... et que d'ailleurs, il n'y avait plus tellement de prostitution commerciale depuis que la Maison d'Éducation surveillée avait été fermée.

L'ordinateur de la circulation de Houston fut pris d'une crise nerveuse et s'arrêta à l'heure de pointe du soir, laissant des milliers d'automobilistes éparpillés sur les routes pendant toute une nuit. Le nombre des morts s'éleva à plus de sept mille, résultat des crises cardiaques, de la pollution et des bagarres, mais non compris des suicides. L'Association patronale des Compagnies d'assurances automobiles du Sud refusa de payer quoi que ce soit sous prétexte que les décès et les blessures n'étaient pas couverts dans le cas où les voitures étaient en stationnement (c'était, paraît-il, écrit en petits caractères dans leur contrat-type).

Les Colonies lunaires inaugurèrent deux nouvelles grandes caves agricoles de cultures hydroponiques : la George Washington et la Gregor Mendel, et la Commission annonça une nouvelle augmentation du quota d'immigrants subventionnés, mais sans abaissement des qualifications. Le Sous-Comité consultatif interstellaire auprès de la Commission lunaire choisit de s'installer sur Tau de la Baleine plutôt que sur Alpha du Centaure pour sa première session. Jodrell Bank avait perdu le contact avec la sonde pilotée lancée vers Pluton...

... « Attendu qu'*id* n'est pas un concept scientifique mais seulement les deux premières lettres d'idiot... comme devraient le savoir mes excellents confrères qui sont mieux placés que moi pour cela. »... « La Cour n'admettra pas les manifestations... »... « Laissez-moi citer les conclusions irréfutables de ce grand savant. »... « ...Des ordures, rien que des ordures ! Tout maître de conférence peut dessiner de très jolis graphiques et tirer des conclusions brillantes de données qui n'ont aucun rapport avec le sujet. »... « Puis-je demander à mon estimé collègue de répéter cette insinuation dehors ? »... « Gardes ! maintenez l'ordre ! »

(Jake, avec un peu de chance, nous allons tout si bien embrouiller qu'une chatte n'y reconnaîtrait plus ses petits !)

«...Que Monsieur, qui est une lumière, ne me braque pas ses projecteurs dans l'œil »... « demande à la Cour si le très honorable avocat de la partie adverse a quelque idée de derrière la tête en faisant supporter à la Cour et au public le spectacle répugnant de cette carcasse pourrie ? »

«...peux pas supporter ça, Jake ! Vraiment, je ressemblais à ça ! Je crois qu'on ne devrait pas insister. » « Chut, chérie, Mac sait ce qu'il

fait et moi aussi. »

«...et suggère respectueusement que le témoin devrait être identifié lui-même sans doute aucun avant que son témoignage ne puisse être utilisé pour l'identification de toute autre personne. » «...de l'État et du Comté. Ces empreintes que je projette maintenant sur l'écran ont été relevées sur le cadavre catalogué comme pièce à conviction sous la référence MM. Je vais maintenant les comparer avec les empreintes qui nous ont été fournies par les archives de l'Administration des Anciens Combattants désignées sous la cote JJ et utiliser pour cela la superposition stéréo. »... « personnellement prendre les photographies que vous tenez en main et qui ont été enregistrées sous le code SS. Celle-ci est la première d'une série de cent vingt-sept... ». «...ne sera pas évacué. Cette audience est publique, mais la Cour prendra tout son temps pour condamner pour outrages ceux qui le mériteront. Évelyne ! Vous pouvez arrêter cette femme, ou, celle qui a des lunettes et les cheveux en bataille et la mettre au violon pour dix jours. Prenez son nom, communiquez-le au greffier et emmenez-la. Y a-t-il encore d'autres assistants qui ne sachent pas se tenir tranquilles ? Vous là-bas, l'homme au caramel, remettez-moi ça dans votre poche. Nous ne sommes pas dans une salle à manger ! »

« L'avocat de la défense suggère-t-il que ce monsieur n'est pas José Branca ? » « Certes, non. Et j'aiderai à l'identifier si vous avez besoin. Je vous demande seulement de fonder solidement votre argument... » [« Jake ! Joe a une mine affreuse, il faut absolument que je le voie quand ce cirque sera terminé. » « Pensez-vous que ce soit sage ? » « Je ne sais pas, Jake. Mais je sais que je dois. »]

« Regardez autour de vous, monsieur Branca ! Dites à la Cour, dites au juge plutôt, si oui ou non votre femme est dans cette enceinte. Pas là.

— Pas là.

— Monsieur Branca, regardez là où je vous indique. Pas là, je vous dis !

— Votre Honneur, nous avons affaire à un témoin réticent. Il va falloir l'aider un peu.

— Très bien, mais un avocat doit se souvenir qu'il ne saurait récuser ses propres témoins.

— Merci, Votre Honneur. Monsieur Branca, je désigne cette jeune femme. Regardez-la bien. J'ai ma main sur son épaule.

— Gardez vos mains pour vous ! Juge, s'il repose la main sur moi, je le mords !

— Maître, je vous rappelle à l'ordre. Il n'est pas nécessaire de toucher la partie adverse. Ne recommencez pas ! Votre témoin sait de quelle jeune femme il s'agit.

— Très bien, Votre Honneur... Et si j'ai offensé cette jeune dame,

j'en suis désolé. Monsieur Branca, je vous le dis, c'est votre femme, Eunice Branca, née Evans.

— Ce n'est pas Eunice ! Elle est morte. Juge, faut-il rester ? Ce bavard connaît la musique. Ça fait deux ou trois heures qu'il me chapitre. Évidemment, c'est le corps d'Eunice, mais elle est morte. Tout le monde le sait.

— Désolé, Votre Honneur. Monsieur Branca, voulez-vous vous limiter à répondre à mes questions. Vous avez dit que votre femme était morte... Mais avez-vous jamais vu, de vos yeux vu, le corps d'Eunice Branca morte ?

— Non ! Il y a eu cette opération...

— Contentez-vous de répondre à la question. À aucun moment, vous ne l'avez vue morte. Est-il vrai ou non que vous avez reçu un million de dollars pour témoigner que cette femme n'est pas votre épouse Eunice Branca ? » [« Jake, peuvent-ils faire ça à Joe ? Regardez-le » « Je suis désolé, chérie. Ce n'est pas moi qui l'ai convoqué. »]

« Juge, ce foutu bâtard ment ! Vous connaissez ce club : le Club des Sangs Rares. J'ai un de ces drôles de sang. Eunice aussi sauve des vies. Sûr, z'ont offert de l'argent, mille, million... m'en fous. Me prenez pour un maquereau ? Le mac d'Eunice ? leur ai dit, pas question.

— Votre Honneur, je vous demande de rappeler à l'ordre ce témoin.

— Je pense qu'il est en train de répondre à votre question. Poursuivez, monsieur Branca. Ils vous ont offert de l'argent. Pourquoi ?

— Oh ! Eunice avait un patron, vu ? M. Smith. Jean Smith. Si riche qu'il chie dans des pots en or. Pauvre mec, il mourait, vu ? Les toubibs ne voulaient pas le laisser en finir. Lamentable. L'avait le même drôle de sang, vu ? Comme moi, comme Eunice. Leur ai dit : sûr peut avoir le corps d'Eunice, l'en a plus besoin qu'elle... mais pas pour de l'argent. Alors on a réglé la chose moi et son bavard, là-bas. M. Jake Salomon. Sait ce que je ressens ; m'aide : "Le Mémorial Eunice Evans Branca du Sang Rare Gratis"... tout réglé au Club des Sangs Rares. Demandez à M. Jake Salomon. Il sait... N'ai pas touché... un... foutre Dieu... pas un rond. » [« Jake... il ne veut pas même me regarder. » « Baissez votre voilette et pleurez ! »]

« L'avocat des requérantes a-t-il d'autres questions à poser au témoin ?

— Non, Votre Honneur. C'est au tour de la défense.

— Pas de contre-interrogatoire, Votre Honneur.

— L'un ou l'autre des deux avocats veut-il questionner le témoin plus tard ? Ceci n'est pas un procès. Et la Cour veut donner la plus

grande latitude possible aux uns et aux autres, même s'il doit en résulter quelque incohérence dans les minutes. Maître ?

— Les requérantes n'ont pas d'autres questions à poser à ce témoin.

— Pas d'autre question. Ni maintenant ni plus tard, Votre Honneur.

— Très bien. La Cour s'ajourne à demain matin dix heures. Huissier, vous veillerez à fournir au témoin les moyens de transport pour qu'il regagne son domicile ou tout endroit où il souhaiterait se rendre, de telle sorte qu'il soit protégé de tout ennui. Gentiment, Évelyne. On l'a assez embêté comme ça.

— Juge, j'ai pu dire quelque chose ?

— Si vous voulez, monsieur Branca.

— Ce bavard, là... pas M. Salomon, l'autre. Un jour dans un coin sombre, il y en a un qui pourrait lui faire son affaire.

— Monsieur Branca, vous ne devez pas proférer de menaces devant la Cour.

— Y avait pas de menaces, Juge. Juste une prophétie. Je ferais pas de mal à une mouche. Mais Eunice avait des tas et des tas d'amis.

— Très bien. On vous excuse, monsieur Branca, vous n'aurez pas à revenir. Greffier, occupez-vous des pièces à conviction. Garde, fournissez-lui des gardes du corps. La séance est levée. »

« Messieurs ! La Cour... » « avec tout le respect que j'ai pour la qualification professionnelle de mon distingué collègue, l'opinion qu'il a exprimée me semble néanmoins le non-sens le plus parfait ainsi qu'il est prouvé par ce grand savant dans son article de 1976 dont je cite ce passage : "le concept même de personnalité n'est qu'un vague reste d'une spéculation tout imaginaire préscientifique. Tous les phénomènes de la vie sont expliqués par les lois de la biochimie ainsi qu'en témoignent..." ». « ...même une phénoménologie existentielle exige une base téléologique et je le concède. Mais une étude approfondie du matérialisme dialectique prouve à quiconque – sauf à ceux qui sont décidés à préjuger de la chose – que... » « Qui dirige les débats ici ? »... « Un enfant à naître n'est pas une personne, c'est seulement une structure protoplasmique intégrée ayant une possibilité de devenir, qui résulte de son environnement... » « ...les lois mathématiques de l'héritage génétique rendent compte de toutes les possibilités... » « ...en termes plus familiers à la Cour et à chacun. Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».

« ...choqué d'apprendre que l'estimé juge président à ce procès est de fait membre de la fraternité universitaire de Jean B. Smith. Ces liens clandestins peuvent être établis dans les documents mis à la disposition du public. Et je demande que cette Cour, aujourd'hui, et

toute autre Cour mise en présence de ces documents, en prenne note ; de même que je demande que l'avocat de la partie adverse enregistre ce fait.

— Enregistré. » [« Jake, comment ont-ils trouvé ? » « Nous l'avons fait savoir... par l'intermédiaire d'Alec, la nuit dernière. Mieux valait que ce fût dit maintenant qu'en appel. »]

« Ah ! Ce fait gênant ayant été enregistré, les requérantes sont maintenant obligées de demander que le juge présidant aux débats veuille bien abandonner le siège et déclarer la procédure irrégulière. »

« Jake, on dirait qu'ils nous canardent à vue. J'ai beau aimer Mac et Alec, je crois que tout ceci ressemble fort à une tache de vin sur un enfant trouvé. » « Non, ma chérie. Au cours d'une longue vie, tout homme en vue finit par se lier d'une manière ou d'une autre à d'autres hommes en vue. Si l'on n'avait pas découvert que Mac et vous étiez dans la même confrérie, on aurait pu trouver des liens aussi étroits ou même plus étroits. Combien de membres de la Cour suprême connaissez-vous ? » « Heu !... cinq je crois. » « Voilà la réponse. En haut de la pyramide, tout le monde connaît tout le monde. » (Et couche avec.) (Taisez-vous, Eunice !)

« Maître, je trouve ceci fort intéressant. Mais laissez-moi éclaircir un point de droit. Par deux fois, vous avez utilisé le terme procès et maintenant vous parlez de procédure irrégulière. Vous savez parfaitement qu'il ne s'agit pas ici d'un procès ; nous ne siégeons pas même en audience contradictoire. Il s'agit seulement d'une enquête à seule fin de déterminer l'identité de la jeune femme ici présente et qui s'appelle ici "M^{lle} Smith". Elle n'est accusée d'aucun crime ; il n'y a aucune poursuite intentée au civil contre elle devant cette Cour. Tout simplement, elle affirme que son identité a été mise en doute par les requérantes qui y ont intérêt. Aussi cette Cour l'aide-t-elle dans une enquête amicale... comme un bon voisin essaie de débrouiller une histoire compliquée. Ceci n'est pas un procès.

— Toutes mes excuses, Votre Honneur.

— Faites attention quand vous vous servez du langage technique. S'il n'y a pas de procès, il ne peut donc pas y avoir de juge récusable. D'accord ?

— Peut-être devrais-je m'exprimer différemment, Votre Honneur ? Les requérantes pensent que dans les conditions qui ont été révélées, vous n'êtes pas le juge apte à présider cette enquête euh... amicale.

— C'est possible. Mais la question a été soulevée alors que le débat était depuis longtemps engagé et je continuerai à présider tant qu'on ne m'aura pas fourni des raisons péremptoires de me désister. Pour en revenir au vocabulaire, vous avez utilisé le terme "clandestin". Pour l'instant, la Cour accepte de ne pas examiner si

l'utilisation de ce terme implique ou non un outrage à la Cour.

— Votre Honneur, je vous assure...

— Rappel à l'ordre. C'est moi qui parle. Nous ne vous autoriserons pas non plus à discuter de cet aspect pour l'instant. Nous considérerons seulement maintenant la signification de ce mot. "Clandestin" signifie "caché, secret, dissimulé" et emporte une connotation d'illégal, d'illicite. Dites-moi... cette soi-disant liaison, peut-on la vérifier dans le "Who's Who" ?

— Très certainement, Votre Honneur. C'est là que je l'ai trouvée.

— Je sais que mon appartenance à la confrérie y est mentionnée, je pense qu'il doit en être de même pour Jean-Sébastien Smith. Puisque vous me dites l'avoir vérifiée, la Cour en prend bonne note et ne demande pas d'autres preuves... sinon pour ajouter que nous aurions difficilement pu être membres du même chapitre en même temps, étant donné nos cinquante ans de différence d'âge. Vos investigations vous ont-elles montré que Jean Smith et moi-même étions membres en commun d'autres organisations ? Par exemple, Jean Smith était membre fondateur du *Gibraltar Club* dont je suis membre... ainsi que l'avocat de M^{lle} Smith, Jake Salomon, et dont vous-même êtes membre ! À quelles autres organisations participai-je auxquelles appartienne Jean Smith ? Maintenant ou dans le passé.

— Euh !... les requérantes n'ont pas cherché.

— Allons ! Je suis sûr que vous pourriez en trouver d'autres. La Croix-Rouge, par exemple. Probablement, la Chambre de Commerce à un moment ou à un autre. Je crois me rappeler que lorsque j'étais commissaire scout, Jean Smith l'était aussi. Il est possible que nous ayons appartenu à d'autres confréries. Presque certainement, nous avons servi comme administrateurs, ou autrement, dans les mêmes organisations charitables ou bénévoles, soit successivement, soit même simultanément. Je note que je suis Shriner, vous aussi. Vous avez un commentaire à faire là-dessus ?

— Pas de commentaire, Votre Honneur.

— Mais vous et moi, nous avons certainement des liens dans certaines organisations. La Cour prend note du fait que les avocats n'ayant pas le droit de faire de publicité, ils tendent en général à faire partie de plus d'organisations sociales, religieuses, bénévoles ou fraternelles que le commun des mortels. Puisque vous avez choisi de vous taire sur les organisations dont nous sommes membres tous les deux, la Cour enquêtera pour son propre compte et enregistrera les résultats de cette enquête. Maintenant, quant à l'obligation morale que j'aurais de me désister, voulez-vous développer votre raisonnement ? Pensez-y pendant la suspension d'audience. Car votre réponse sera enregistrée. Dix minutes de suspension. »

« Silence ! L’avocat des requérantes ! Vous avez eu le temps de réfléchir !

— Les requérantes proposent que toutes les remarques concernant les confréries et les questions du même genre ne figurent pas au procès-verbal.

— Motion repoussée. Tout figurera au procès-verbal. Allons ! Maître, vous devez avoir une théorie. Voulez-vous l’exposer ?

— Votre Honneur, au moment où j’ai soulevé la question, elle semblait importante. Maintenant je ne le pense plus.

— Mais vous deviez avoir une théorie, sans quoi vous n’auriez pas soulevé la question. Parlez librement, je voudrais savoir.

— Eh bien, si Votre Honneur veut bien m’en excuser, le fait semblait laisser admettre la possibilité d’un préjugé de la part de la Cour. Il n’est pas question là d’outrage à magistrat.

— C’est bien l’avis de la Cour. Mais votre réponse est bien incomplète. Préjugé en faveur de qui ? Des requérantes ? À cause de mes relations dans la confrérie avec leur grand-père ?

— Quoi ! Oh ! non ! Votre Honneur... préjugé en faveur de Mademoiselle... enfin de la partie adverse.

— Vous reconnaissez ainsi qu’elle est bien Jean-Sébastien Bach Smith ? » [« Oh ! Jake ! Mac va le forcer à se mordre la queue. »] [« Eh oui ! Qui a coincé qui ? »]

« Non, non, Votre Honneur, nous n’avançons pas cela. C’est même la question que nous contestons.

— Mais, Maître, vous ne pouvez faire fonctionner votre argumentation dans les deux sens à la fois. Si cette jeune femme n’est pas Jean-Sébastien Bach Smith – ainsi que l’affirment les requérantes – alors elle n’appartient pas à ma confrérie universitaire. Selon votre propre théorie, en revanche, si j’ai un préjugé en sa faveur, elle est Jean-Sébastien Bach Smith. Que choisissez-vous ?

— Je crains d’avoir mal raisonné. Je demande l’indulgence de la Cour.

— Nous raisonnons tous de travers parfois. En avez-vous terminé ? Faut-il poursuivre l’interrogatoire des témoins ?

— J’en ai complètement terminé, Votre Honneur.

« Mais, docteur Boyle, vous savez que vous avez enlevé le cerveau de ce corps – ce cadavre – pour le transplanter dans le corps de cette jeune femme ?

— Ne faites pas l’âne, mon vieux. Vous avez entendu ma réponse.

— Votre Honneur, les requérantes estiment qu’il s’agit d’un contre-interrogatoire régulier et demandent que la Cour veuille bien les aider en cette occurrence.

— La Cour ordonne au témoin de répondre à la question qui vient

de lui être posée.

— Juge, vous ne me faites pas peur, compris ? Je suis ici comme témoin bénévole. Et je n'ai jamais été citoyen de votre foutu pays. Je suis maintenant citoyen chinois. Votre Département d'État a promis à notre ministère des Affaires étrangères que je serais entièrement couvert par l'immunité diplomatique pendant tout mon séjour si seulement j'acceptais de comparaître. Alors ne vous agitez pas ! Ça ne marchera pas avec moi. Voulez-vous voir mon passeport ? Immunité diplomatique.

— Docteur Boyle, cette Cour est au courant de votre immunité diplomatique. Cependant vous avez été amené à venir ici... à grands frais, je pense et nonobstant de nombreux inconvénients pour vous, pour fournir un témoignage que, seul, vous pouvez apporter. La Cour vous demande donc de répondre à toutes les questions qui vous seront posées aussi pleinement, clairement et explicitement que possible, en des termes que toute personne du commun puisse comprendre, même s'il vous faut vous répéter. Nous voulons découvrir exactement ce que vous avez fait et ce que vous savez de science sûre qui puisse directement ou indirectement aider cette Cour à établir l'identité de cette jeune femme.

— Oh ! certainement, camarade. Dit comme ça !... Bon, revenons en arrière et recommençons de A à Z. Il y a un an, à un cheveu près, j'ai été contacté par cette vieille chose là-bas – je veux dire maître... Jacob Salomon, pour faire ce que les journaux du dimanche appellent une transplantation du cerveau. J'ai accepté. Après ceci et cela – il vous donnera les détails – je l'ai fait. J'ai transporté un cerveau et quelques-uns des organes satellites d'un crâne humain dans un autre. Ce cerveau était vivant dans son nouvel habitacle quand je suis parti.

» Maintenant de qui s'agissait-il ? Le donneur de cerveau était un sujet âgé du sexe masculin. Le corps donneur était celui d'un sujet adulte du sexe féminin. Voilà à peu près tout. Vous savez, les corps sont couverts, il y a des champs, des draps stériles et tout, avant que le chirurgien n'entre en action. Je peux seulement ajouter ceci : le sujet du sexe masculin était en très mauvais état, il n'était maintenu en vie qu'artificiellement. Quant au sujet du sexe féminin, il était encore plus mal loti. Son crâne était une vraie bouillie... il y en avait partout. Aussi mort, son corps était maintenu en état de survie.

» Bon... Maintenant en ce qui concerne ce cadavre congelé que vous voyez en bas, on lui a retiré son cerveau selon ma technique chirurgicale unique. Je doute qu'un autre chirurgien vivant puisse en faire autant. J'ai examiné le cadavre soigneusement. J'en conclus que c'est bien moi qui ai travaillé dessus et, par élimination, j'en conclus que ce doit être le corps que Salomon m'a payé pour opérer, je ne vois rien qui aille contre et ce cadavre n'appartient à aucun autre

chirurgien que moi.

» Identifier la jeune femme est une autre question. Si elle avait le crâne rasé, je pourrais regarder les tissus de cicatrisation. Si l'on passait sa tête aux rayons X, je pourrais examiner les prothèses. Le téflon ne donne pas les mêmes ombres à la radio que les tissus osseux humains. Mais ces examens ne seraient qu'indicatifs. Les tissus de cicatrisation disparaissent vite et il existe d'autres prothèses qui produisent des ombres aux rayons X sans rien avoir à faire avec une opération du système nerveux central.

— Disons donc, pour le moment, docteur Boyle, que vous avez prélevé un cerveau vivant sur la pièce JJ, le cadavre.

— Disons ? Je l'ai fait, vous me l'avez entendu dire.

— Je ne vous contredis pas. J'utilise seulement les termes appropriés. Très bien. C'est ce que vous avez déposé et vous avez également témoigné que vous avez transplanté ce cerveau dans le corps d'une jeune femme. Regardez et voyez si vous pouvez identifier ce corps de femme.

— Oh ! vous recommencez à faire l'âne ! Je ne suis pas un shaman, pas plus qu'un juge de concours de beauté. Je suis chirurgien. Si cette jeune femme, cet être composite, corps féminin, cerveau masculin, a survécu et est vivant aujourd'hui – point sur lequel je n'ai aucune opinion de ma propre connaissance et je vous assure que j'ai de fortes raisons de connaître la médecine pratique tout autant que la médecine légale... – vous n'allez pas me faire passer pour un âne. Si cette jeune femme est vivante, je ne pourrais aujourd'hui la distinguer de dizaines de milliers d'autres jeunes femmes ayant à peu près le même poids, la même taille, la même carnation, etc. Maître, avez-vous vu un corps humain conservé en survie artificielle et préparé pour une opération de ce genre ? Je suis sûr que vous n'en avez jamais vu, sans quoi vous ne poseriez pas de questions aussi stupides. Mais je vous assure que vous ne reconnaîtrez pas votre propre femme dans de telles circonstances. Si vous voulez obtenir que je parjure... vous avez frappé à la mauvaise porte !

— Votre Honneur, les requérantes semblent incapables d'obtenir une réponse valable sur ce point capital.

— La Cour estime qu'il y a déjà là un éclaircissement de taille. Le témoin déclare qu'il peut identifier, et il l'a fait, le corps du sujet masculin, mais qu'il est incapable d'identifier le corps du sujet féminin. Docteur, je dois avouer qu'un point m'intrigue... peut-être parce que je ne suis pas moi-même un homme de l'art. Néanmoins, je suis intrigué. Devons-nous comprendre que vous feriez une telle opération sans vous assurer de l'identité des corps ?

— Juge, je ne me suis jamais inquiété des choses sans importance. M. Salomon m'a assuré que tout était en ordre, si je saisis bien vos

tournures idiomatiques. Ses assurances signifiaient pour moi que toute la paperasse était faite, que les conditions légales étaient réunies, etc., et que je pouvais opérer. Je l'ai cru sur parole, et j'ai opéré. M'a-t-on trompé ? Faut-il que je m'attende à ce qu'on essaye d'obtenir mon extradition une fois que je serai rentré chez moi ? Je pense que ce serait difficile : j'ai enfin trouvé un pays où mon travail est apprécié et respecté.

— Je ne crois pas que quiconque ait l'intention de demander votre extradition. J'étais curieux, voilà tout. Ce que voulait dire l'avocat, c'est ceci : il y a dans cette salle une jeune femme qui affirme être cette personne composite issue de votre chirurgie. Vous ne pouvez pas nous la désigner ?

— Bien sûr que si. Mais pas sous la foi du serment. C'est cette jeune dame, assise à côté de Jake Salomon. Comment allez-vous ma chère. En forme ?

— Tout à fait, docteur.

— Navré de vous avoir déçue. Oh ! je pourrais vous identifier à coup sûr en vous sciant le haut du crâne puis en sortant votre cerveau et en recherchant certains points de suture. Mais... ça ne vous servirait pas à grand-chose après. Je préfère vous voir vivante, vrai monument à la gloire de mon habileté.

— Je le préfère aussi, docteur... Et vraiment, je ne suis pas déçue. Je vous serai éternellement reconnaissante.

— Votre Honneur, je proteste !

— Maître, c'est à moi d'en juger. Dans ces circonstances tout à fait inhabituelles, j'autorise qu'on tienne des propos de salon devant la Cour.

— Mademoiselle Smith, j'aimerais vous examiner avant de rentrer chez moi. Pour mon journal personnel.

— Certainement... je vous autorise à tout... sauf à me scier le crâne.

— Oh ! juste quelques percussions sur la poitrine... le rituel habituel. Voulez-vous demain matin, vers dix heures.

— Ma voiture vous attendra à neuf heures et demie, docteur. Ou plus tôt, si vous voulez me faire l'honneur de prendre le petit déjeuner avec moi.

— La Cour s'excuse de vous interrompre. Je suis désolé de vous informer que vous devrez être tous deux ici demain à dix heures. L'heure de la suspension arrive et...

— Non, Juge.

— Quoi, docteur Boyle ?

— J'ai dit non. Je ne serai pas ici demain à dix heures. Je parle ce soir à vingt heures devant la société des charcutiers d'Amérique, le Collège des Chirurgiens. Jusqu'à cette heure-là, je suis à votre

disposition. Je suppose que vous pouvez exiger la présence de M^{lle} Smith demain à six heures, mais pas la mienne. Je repars pour la joyeuse Chine aussitôt que possible. Il a de quoi faire de la recherche, là-bas... Je vous surprendrais en vous disant combien de condamnés sont d'accord pour servir de cobayes. Je ne perdrai donc pas un jour de plus pour votre petit jeu des questions stupides. Mais j'accepte de les supporter maintenant.

— Hum ! Je crois que la Cour devra reconnaître que c'est un peu l'histoire de Mahomet et de la Montagne. Très bien nous ne suspendrons pas l'audience à l'heure habituelle.

« Le témoin peut se retirer. Les requérantes ont-elles d'autres témoins à faire comparaître ?

— Non, Votre Honneur.

— Maître ?

— M^{lle} Jeanne Smith n'a pas d'autres témoins.

— Monsieur Salomon, avez-vous l'intention de plaider ou de présenter un résumé de la situation ?

— Non, Votre Honneur. Les faits parlent d'eux-mêmes.

— Et les requérantes ?

— Votre Honneur, avez-vous l'intention d'en finir aujourd'hui même ?

— C'est ce que j'essaye de découvrir. Nous sommes sur cette affaire depuis de longs jours, et je sympathise pleinement avec le docteur Boyle. Liquidons l'affaire et allons nous coucher. Les deux parties reconnaissent qu'elles n'ont plus de témoins, plus de questions, plus de pièces à conviction. L'avocat de M^{lle} Smith déclare qu'il n'a pas l'intention de plaider. Si l'avocat des requérantes souhaite plaider, il peut le faire auquel cas, M^{lle} Smith en personne, ou par l'intermédiaire de son conseil pourra répondre comme la loi lui en donne le droit. Ce que j'avais à l'esprit, Maître, c'est une suspension d'audience afin que vous puissiez décider de ce que vous voulez. Si vous n'y arrivez pas, nous pourrions reporter les choses à demain matin. À ce moment-là, vous pourrez demander un report... mais je vous préviens que je ne tolérerai pas de tactique dilatoire. La Cour déteste cela comme elle déteste être égarée sur de fausses pistes, sans parler d'un vocabulaire et d'une attitude qui fleurent bon l'outrage à la magistrature.

— Plaise à la Cour, si nous poursuivons ce soir, combien de temps envisage-t-elle de suspendre l'audience ?

«...et toutes les conclusions ayant été déposées, nous sommes prêts à statuer. Mais d'abord la Cour a une déclaration à faire. Dans la mesure où un point nouveau dans le droit constitutionnel est impliqué

en cette affaire, s'il est fait appel, la Cour, aux termes de la loi de 1984, de sa propre initiative, saisira directement la Cour d'Appel fédérale en lui recommandant de soumettre immédiatement le cas à la Cour suprême. Nous ne pouvons assurer que c'est ce qui se passera, mais certains aspects de l'affaire nous amènent à penser que cela pourrait arriver et celle-ci n'est pas sans importance.

» Entendu les requérantes, entendu les témoins et vu les pièces à conviction, la Cour arrête, quatre solutions étant possibles : Jean-Sébastien Bach Smith et Eunice Branca sont tous deux vivants ; Eunice est vivante et Jean est mort ; Eunice est morte et Jean est vivant ; Eunice et Jean sont tous deux morts. La Cour arrête donc, dis-je... – Mademoiselle Smith, voulez-vous vous lever ? – que la personne présente devant elle est un composé physiologique du corps d'Eunice Evans Branca et du cerveau de Jean-Sébastien Bach Smith et que selon le principe établi dans le procès “Hoir de Henry M. Parsons contre l'État de Rhode Island”, cette personne du sexe féminin, ici présente, est Jean-Sébastien Bach Smith. »

Chapitre XXII

«... Si je comprends bien, vous êtes en train de m'offrir votre corps délicieux. Désolé, ma chère. Les femmes ne m'intéressent pas. Les hommes non plus, d'ailleurs. Ni les poupées japonaises ni les bottes ou le fouet. Je suis un sadique à ma manière, mademoiselle Smith. Un sadique de génie qui a compris très jeune qu'il devait devenir chirurgien pour échapper aux griffes du bourreau. C'est de la sublimation. Comprenez-vous ? Merci quand même. C'est bien dommage car vous avez vraiment un corps merveilleux ! » (Eh bien, patron, vous voilà laissé-pour-compte ! C'est une leçon que toute femme devrait prendre. Allez, passez-vous un coup de brosse dans les cheveux et repartez à zéro.)

(Eunice, je suis soulagée. Mais il y avait bien droit, s'il l'avait voulu.) « Je suis votre Galatée, docteur Boyle. Je vous dois tout et vous obtiendrez de moi tout ce que vous voulez... sauf de me scier le crâne. Tout ce que je vous offrais là n'était qu'un acompte réglé comptant. La dette reste inscrite sur mes livres. Vous n'avez pas réagi comme un Australien...

— Je suis un Australien ersatz, venu tout droit du bidonville de Sidney pour atterrir dans une institution de sadiques... une bonne vieille école anglaise traditionnelle. De là j'ai été à l'Université de Londres et formé par les meilleurs chirurgiens du monde. Remettez votre jolie robe, je vais m'en aller. Dites-moi, est-ce que cela vous gênerait de faire filmer en relief au ralenti, pour mes archives, votre extraordinaire saut périlleux ?

— Où faut-il vous envoyer le film, docteur ?

— Jake Salomon le sait. Gardez haut la tête, ma chère et vivez longtemps : vous êtes mon chef-d'œuvre.

— J'essaierai.

— Allez. »

Un objet volant non identifié ayant vaguement la forme d'un disque avait atterri, selon des témoins oculaires, dans la région de Pernambouc, et son équipage composé d'humanoïdes avait rendu visite aux bouseux du coin. Le démenti officiel arriva presque avant la nouvelle elle-même aux agences de presse... Le nombre des policiers privés aux États-Unis avait dépassé du triple celui des policiers officiels. M^{lle} Jeanne, née Jean Smith, a reçu plus de deux mille propositions de mariage, encore plus de demandes moins officielles,

cent quatre-vingt-sept menaces de mort, un nombre – non révélé – de lettres de chantage et quatre bombes... qu'elle ne reçut pas en personne, le courrier ayant été acheminé sur le Service Privé Mercure selon une procédure adoptée depuis des années déjà. Les gonds d'un des blockhaus réservés à l'ouverture des paquets suspects ont dû être remplacés. Les autres bombes ont pu être désamorçées.

Le ministre des Postes est mort d'un excès de barbituriques, son adjoint a refusé d'accepter l'intérim et a demandé à prendre sa retraite. Une femme d'Albany a donné naissance à un « faune » qui a été baptisé, est mort et a été incinéré en l'espace de quatre-vingt-sept minutes. Ni fleurs ni couronnes. Pas de photographes. Pas d'interviews. Mais le curé a envoyé une lettre à l'un de ses condisciples du séminaire. Le F.B.I. annonce que le taux de récidive criminelle atteint soixante et onze pour cent.

Pour les crimes graves : attaque à main armée, viol, tentative de meurtre et meurtre, le taux de récidive atteint quatre-vingt-quatre pour cent.

« Jake, la dernière fois que vous avez refusé de m'épouser, vous m'avez promis une tournée des grands ducs si nous gagnions notre procès. »

M. Salomon posa sa tasse : « Votre déjeuner était délicieux, chérie. Si je me souviens bien, vous m'avez dit à l'époque qu'une note de restaurant acquittée ne remplaçait pas une licence de mariage.

— Et cela reste vrai. Mais je ne vous ai pas ennuyé avec mes offres de mariage depuis que vous m'avez accordé le statut de première concubine... Euh !... supprimez première. Je n'ai aucune idée de ce que vous faites de votre temps quand vous n'êtes pas ici. Au reste, je n'ai pas à être "première". (Sœurette, n'embêtez jamais un homme avec ses histoires de coucherie. Il vous mentira.) (Ma chatte, je n'embête pas Jake avec ça. Je brouille les cartes. Il va être obligé de nous sortir dans une boîte de nuit et nous allons mettre cette petite chose bleue et or qui est faite pour être vue et pas seulement pour parader devant Winnie.)

« Eunice, vous ne pensez quand même pas que j'ai quelqu'un d'autre !

— Ce serait présomptueux de ma part d'avoir une opinion, m'sieur Jake, pendant toutes ces audiences je n'ai pour ainsi dire pas quitté la maison... juste un peu de shopping et en compagnie de Winnie. Maintenant, nous avons gagné et je ne vois plus aucune raison de rester prisonnière. Allons ! Ne pouvons-nous sortir à quatre : une fille pour vous et un homme pour moi et vous rentrez à la maison de bonne heure pour ne rien perdre de votre précieux sommeil.

— Vous ne pensez pas que je vais rentrer à la maison en vous

laissant toute seule dans une boîte de nuit !

— Je pense assurément que je peux passer une nuit blanche et fêter ça à ma manière si j'en ai envie. Je suis libre et majeure ! Mon Dieu ! j'ai plus de vingt et un ans ! Et je peux m'offrir un protecteur pour sortir. Mais il n'y a pas de raison de vous tenir éveillé toute la nuit. Nous allons passer un coup de fil au Service des chevaliers servants et composer notre petite bande. Winnie m'a appris ce que les gosses d'aujourd'hui appellent des danses... moi, je lui ai appris les vraies danses. Dites-moi, peut-être préféreriez-vous sortir Winnie que n'importe quelle poupée choisie sur catalogue. Winnie pense que vous êtes merveilleux.

— Eunice, avez-vous vraiment l'intention de louer un gigolo ?

— Jake, je ne vais pas me marier avec. Je n'ai pas même l'intention de coucher avec. J'espère qu'il me fera danser, qu'il me sourira et me fera la conversation... à peu près pour le prix qu'un plombier me prendrait pour une fuite. Est-ce bien méchant ?

— Je ne vous autoriserai pas !

— Si vous ne voulez pas... et Dieu sait que j'aimerais mieux Pire à votre bras qu'à celui d'un cavalier servant de location, voulez-vous faire la sieste ? Je ferai la sieste, moi aussi. Avez-vous besoin qu'on vous aide à dormir ? Un ou deux Om Mani... et pas notre gymnastique horizontale. À moins que vous ne préfériez celle-là pour quoi je suis toute prête.

— Je ne me rappelle pas avoir dit que nous sortirions. Et il n'y a rien à fêter, Eunice. Nous n'aurons définitivement gagné qu'après l'arrêt de la Cour suprême.

— Nous avons plein de choses à fêter. Je suis légalement moi grâce à vous, chéri – et vous n'avez plus à faire des rapports sur mon compte en tant qu'administrateur judiciaire ; mes petites-filles ont perdu sur toute la ligne. Si nous attendons pour célébrer l'arrêt de la Cour suprême, nous risquons d'être morts l'un comme l'autre.

— Pas du tout ! Vous savez que je vais partir à Washington, l'espère qu'on va pouvoir fixer une date très rapidement. Soyez patiente.

— Patiente, c'est ce que je suis le moins. Sûrement vous arriverez à fixer une date : vous arrangez toujours les choses, et l'Administration me doit d'autant plus cela qu'elle attend beaucoup de moi. Mais, Jake, votre avion pourrait s'écraser...

— Ça ne m'ébranle pas le moins du monde. J'aimerais bien mourir comme ça. Étant donné que mon hérité ne permet pas d'espérer la crise cardiaque, il ne reste que le cancer ou l'accident. Je préfère l'accident d'avion. Tout pour échapper li la mort lente...

— Vous tenez à me rappeler l'erreur que je fis autrefois. Voulez-vous me laisser terminer ? Un jour, vous m'avez fait remarquer que

selon les tables des actuaires, vous n'en aviez guère que pour dix ou douze ans, tandis que moi j'en avais encore pour un demi-siècle. Ce n'est pas vrai, Jake. Mon espérance de vie est nulle.

— Eunice, que diable racontez-vous là ?

— La vérité. Une vérité que vous aviez oubliée pour votre confort mais dont je suis consciente à chaque seconde. Je suis une greffe, Jake. Une greffe unique. Aucune statistique ne vaut pour moi. Personne ne peut savoir, personne ne peut deviner. Aussi chaque jour, pour moi, est l'éternité. Jake, mon maître adoré, je ne suis pas morbide, je suis heureuse. Quand j'étais petit, maman m'avait appris une prière. C'était :

Maintenant, je vais me coucher pour dormir.
Que le Seigneur garde mon âme.
Si je devais avant mon réveil, mourir
Que le Seigneur prenne mon âme.

C'est ainsi Jake. Je n'avais pas prié ainsi depuis quatre-vingt-dix ans. Mais maintenant, je la redis... et je m'endors tout heureuse sans m'inquiéter du lendemain. » (Sœurette, vous êtes une sale petite menteuse ! Tout ce que vous avez jamais dit c'est le Om Mani Padme Oum.) (C'est la même chose, ma chatte. Une prière dit ce que vous voulez bien lui faire dire.)

« Jeanne Eunice, vous m'avez dit une fois que vous n'aviez pas de religion. Alors pourquoi dites-vous cette prière d'enfant ?

— Si je me souviens bien, je vous avais dit que j'étais une agnostique détendue... jusqu'à ce que je fusse morte pour un temps. Je suis encore une agnostique – c'est-à-dire que je n'ai toujours aucune réponse – mais je suis maintenant une agnostique heureuse, une qui sent profondément dans son cœur que le monde signifie quelque chose, et que d'une manière ou d'une autre, il est bon et que ma présence en ce monde a une signification, un but, même si je ne sais pas lesquels. Quant à cette prière, une prière signifie toujours ce qu'on veut qu'elle signifie, c'est un rite intérieur. Ce que celle-là signifie pour moi c'est mon intention de vivre chaque instant comme Eunice le vivrait, comme Eunice le vécut, sereinement, heureusement, et sans le moindre souci des fins dernières, de la mort elle-même. Jake, vous disiez que Parkinson vous inquiétait encore.

— Un peu. En tant que juriste, je ne vois pas comment il peut intervenir de nouveau. Mais en tant que finassier – ne le répétez pas – qui a pris part à bien des marchandages dans la coulisse, je sais que même la Cour suprême est composée d'hommes et non d'anges. Eunice, dans cette Cour, il y a cinq hommes honnêtes. Il y en a quatre autres à qui je n'achèterais pas leur voiture d'occasion. Mais parmi

ceux qui sont honnêtes, il y en a un de gâteux. Enfin, nous verrons bien...

— Bien sûr, Jake. Mais ne pensez pas trop à Parky. Le pire qu'il puisse faire est de m'arracher de l'argent, ce dont je me moque. J'ai découvert qu'avoir plus d'argent que pour les dépenses courantes est un fardeau. Jake, j'ai assez d'argent mis à gauche (et dont même vous ne savez rien) que je ne mourrai jamais de faim. Et cet argent-là, Parky ne peut y toucher. Quant à Parky lui-même, je l'ai chassé de mon univers et je suggère que vous en fassiez autant. Son quotient intellectuel le condamne... laissons-le à sa nature. »

Salomon sourit : « O.K. ! J'essaierai.

— Et maintenant faites ce que vous avez à faire et oubliez que j'ai essayé de vous entraîner dans les tavernes. » (Sœurlette, vous abandonnez trop vite.) (Qui abandonne ?)

« Eunice, si réellement vous y tenez !

— Non, non, Jake. Le cœur n'y est pas. Quand vous serez à Washington, j'irai peut-être m'encanailler en ville. Mais je vous promets d'être bien gardée. Shorty probablement, rien que sa taille impressionne les gens. Et j'aurai d'autres compagnies : Alec m'a dit qu'avec Mac, ils pouvaient échapper à leurs bourgeoises et Winnie pourra faire la quatrième.

— Eunice !

— Oui, chéri ?

— Pas question que je m'efface pour ces deux coureurs.

— Eh ! Jake, vous voilà jaloux ?

— Non ! Dieu me garde d'être victime de ce vice masochiste. Mais si vous voulez fréquenter les bas-fonds de notre fourmilière, je saurai là où il se passe des choses et je vous y emmènerai moi-même. Habillez-vous, fillette. Je vais chasser les mites de mon smoking. Mettez-vous en tenue de soirée.

— Les seins nus ? » (Auriez-vous fait mieux, ma chatte ?) (Vous avez gagné, sœurlette, j'avoue.)

« Bien trop beau pour les gens du commun... À moins que vous n'ayez l'intention de vous peindre copieusement avec une bonne couche de paillettes par-dessus.

— J'essaierai que vous soyez fier de moi, chéri. Mais faites un petit somme.

— Un bon somme tout de suite et un plateau dans ma chambre. L'heure H sera vingt-deux heures. Soyez prête ou nous sortons sans vous.

— Vous me faites peur. Voulez-vous que je vous aide à dormir ? ou Winnie ? Ou toutes les deux ?

— Non, j'ai appris à me débrouiller tout seul. Parfaitement. Encore que je reconnaisse que c'est bien plus agréable avec deux jolies

filles psalmodiant en chœur. Vous aussi, allez faire un somme. Je risque de vous sortir toute la nuit.

— Bien, M'sieur !

— Et maintenant, je vous prie de m'excuser. » Salomon se leva, s'inclina sur sa main et la baisa. « Adios !

— Revenez un peu et embrassez-moi comme il faut ! »

Il la regarda par-dessus l'épaule. « Plus tard, chérie. Je déteste les femmes à principes. » Et il sortit.

(Alors, patron ? Qui a gagné cette reprise ?) (Il pense que c'est lui, Eunice. Et vous me dites qu'il faut que cela en ait l'air.) (Vous faites des progrès, sœurlette, et vite.)

Ils avaient pris le déjeuner dans son salon. Elle passa dans le boudoir, s'assit devant son sténo-bureau pour téléphoner. Elle le fit délibérément parce qu'il n'était pas équipé de vidéophone. Elle mit le silencieux et prit le casque.

On décrocha. « Ici, le bureau du docteur Garcia.

— Ici la secrétaire de M^{me} McIntyre. Le docteur est-il là et s'il est là, peut-il trouver une minute pour parler à M^{me} McIntyre ?

— Ne quittez pas. Je me renseigne. »

Jeanne prit son mal en patience en récitant sa prière. Quand il répondit, elle était parfaitement calme. « Ici, le docteur Garcia !

— Ici, la secrétaire de M^{me} McIntyre. Docteur, on peut parler sans être écoutés ?

— Bien sûr, Eunice.

— Roberto chéri, avez-vous des nouvelles pour moi ?

— Les Anglais ne débarqueront pas.

— Vous êtes sûr ?

— Sans aucun doute possible, Eunice. Mais pas de panique. On peut vous en débarrasser tout de suite sans risque aucun pour votre incognito. Le docteur Kystra vous fera ça. C'est le meilleur spécialiste et il est de toute confiance. Je l'assisterai. Et il n'y aura même pas d'infirmière.

— Oh ! Roberto. Non ! non ! non ! Vous n'avez rien compris, chéri... Je tiens à avoir ce bébé, même si c'est la dernière chose que je puisse faire. Vous m'avez rendue terriblement heureuse. » (Maintenant nous avons vraiment quelque chose à fêter, patron chéri. Mais n'en parlez pas à Jake !) (À personne pour l'instant. Au bout de combien de temps cela commence-t-il à se voir ?) (Pas avant des semaines si vous ne bouffez pas trop.) (J'ai envie de cornichons et de glaces en ce moment.) (Passez-vous en !)

Le docteur répondit lentement : « J'avais mal compris. Mais vous sembliez si nerveuse quand vous êtes venue me voir pour l'analyse.

— Et comment ! J'avais une frousse affreuse que cela n'ait pas pris !

— Euh !... Eunice, je ne peux m'empêcher de me sentir personnellement responsable. Je sais que vous êtes riche, – mais dans un contrat de mariage bien fait, on peut toujours lier les mains à un coureur de dots – et, euh !... je suis libre.

— Roberto, je crois que c'est la demande en mariage la plus directe et la plus charmante qu'on ait jamais entendue. Merci chéri. Je l'apprécie à sa juste valeur. Mais, comme vous l'avez fait remarquer, je suis riche... et je me moque de ce que penseront les voisins.

— Eunice, je ne me contente pas d'accepter mes responsabilités. Je voudrais que vous sachiez que je ne considère pas le mariage avec vous comme une corvée.

— Roberto chéri, vous n'êtes pas responsable. Tout le monde sait bien que j'ai été la chérie du régiment. » (Nous avons essayé, pas vrai, sœurlette ?) (Laissez-moi. Il veut jouer les grands cœurs.) « C'est mon bébé. Qui m'a aidée ? C'est mon affaire !

— Navré.

— Je veux dire que vous ne devez absolument pas vous sentir de responsabilité. Si vous m'avez aidée, je vous en suis reconnaissante. Je vous suis reconnaissante, même si vous ne m'avez pas aidée. Roberto ? Au lieu d'essayer de faire de moi une honnête bourgeoise – ce qui est difficile – pourquoi ne retirez-vous pas cet implant de la fesse de Winnie pour lui coller un implant d'une autre sorte, là où ça la fera mieux jouir... avant de faire d'elle une honnête bourgeoise. Ce serait plus facile. C'est sa pente naturelle.

— J'y songerai. Vraiment, j'y ai déjà pas mal pensé ces derniers temps. Mais elle ne veut pas vous quitter.

— Elle n'en aurait pas besoin. Oh ! elle pourrait cesser de faire semblant d'être ma femme de chambre ; mais cette vieille baraque est assez grande pour qu'on y trouve plusieurs appartements. Si vous l'engrossez, nous pourrons en bavarder à longueur de journée et avoir nos bébés presque en même temps. Je me tairai et cesserai d'essayer de diriger votre vie. Deux questions : j'avais l'intention d'aller passer la soirée en ville pour fêter la bonne nouvelle que j'attendais de vous. Faut-il que j'évite l'alcool maintenant ?

— Pas du tout. Dans quelque temps, nous vous mettrons au régime et nous vous limiterons pour la boisson. Mais pour cette nuit, vous pouvez vous saouler... tout ce que vous risquez, c'est une bonne gueule de bois. On ne perd pas si facilement un bébé... des millions de femmes l'ont appris à leurs dépens.

— Je ne me saoulerai pas, mais je vais descendre pas mal de champ. Dernière question : si vous pouvez vous libérer, cela vous dirait-il de perdre une nuit pour m'aider à fêter ça ? Officiellement, c'est pour fêter le résultat de notre procès. Que les Anglais ne doivent plus débarquer restera encore secret quelque temps !

— Euh !...

— Qu'est-ce qui ne va pas, chéri ?

— C'est que... J'ai rendez-vous avec Winnie.

— Oh ! je me suis mal exprimée. J'ai rendez-vous avec Jake. J'espère que Winnie et vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que nous soyons quatre. Je ne vous demandais pas de passer la nuit avec moi... dans ce sens... quoique je ne serais pas du tout contre, si on pouvait arranger ça sans faire de peine à Winnie. Les moments que nous avons pu passer ensemble ont été trop courts, chéri. Je pense que vous êtes le genre d'homme avec qui il serait doux de prendre son temps.

— Je sais, en tout cas, que vous êtes ce genre de femme, Eunice.

— Allez ! allez, bêcheur ! Vous dites ça à toutes vos clientes, docteur. Vous êtes un délicieux cavaleur. Voulez-vous attendre dix minutes avant de téléphoner à Winnie ? J'ai une faveur à lui demander.

— Dix minutes.

— Merci, Roberto. Terminé. »

Jeanne passa sur l'intercom. « Winnie, êtes-vous occupée, chérie ?

— Je lisais. J'arrive tout de suite. »

Jeanne la retrouva sur le seuil de la porte de communication. « Ce n'est rien, chérie. Je veux seulement que vous appeliez O'Neil pour lui dire que je veux parler à Finchley, dans mon salon. Assurément, je pourrais téléphoner à O'Neil moi-même, mais je veux que la chose prenne un aspect officiel.

— Bien sûr, Jeannette. Faut-il que je reste pour vous chaperonner ?

— Winnie, vous savez parfaitement que tout ce que je veux c'est un faux chaperon... et parfois euh ! un instrument d'assemblage. Cette fois-ci, je n'en ai pas besoin... Mais je veux demander quelque chose en particulier à Finchley et il parlera plus librement si vous n'êtes pas dans les parages. Aussi introduisez-le dans mon salon, venez me dire qu'il est arrivé et ne revenez pas. Allez dans votre chambre et fermez la porte. Et restez-y... Vous aurez un coup de téléphone dans huit minutes.

— Moi ?

— Et agréable. Vous, moi, Jake et le docteur Garcia, nous allons faire la tournée des grands ducs ce soir.

— Oh !

— Et quand nous rentrerons, gardez-le pour le reste de la nuit. Je veillerai à ce que Jake ne s'en aperçoive pas. À moins qu'il ne sache déjà qui est « Bob » ?

— Euh !... Je le lui ai dit.

— Ça arrangera peut-être quand même le cher docteur de faire

comme si personne n'était au courant, les hommes sont si timides. Maintenant, filez, chérie et appelez O'Neil. »

Quatre minutes plus tard, Winnie annonçait Finchley et quittait le salon. Il dit « Vous m'avez demandé, Mademoiselle ?

— Gros matou, ces portes sont insonorisées. Vous pouvez abandonner votre ton amidonné. »

Il se détendit un peu. « D'accord, ma minette.

— Alors embrassez-moi et asseyons-nous. Les portes de ce hall se ferment automatiquement. Winnie est la seule personne qui pourrait nous déranger ; et elle s'en gardera bien.

— Minette, il y a des fois où vous me rendez nerveux.

— Oh ! Futilité ! » Elle s'élança dans ses bras. « J'ai une question à vous poser... un conseil à vous demander. Vous pourrez en discuter avec O'Neil et lui demander son avis, ainsi qu'aux autres gardes. Mais c'est votre avis que je veux ; le reste n'est que pour nous couvrir.

— Ma belle, cessez de parler, donnez-moi votre bouche ! »

Jeanne lui obéit et après un long et profond baiser, il lui dit d'une voix rauque : « Vous n'avez pas grand-chose là-dessous.

— Je n'ai rien du tout. Mais ne me distrayez pas, mon gros matou. Laissez-moi vous poser ma question. Je vais faire la tournée des grands ducs ce soir ; avec Jake, Winnie et le docteur Garcia. Ils vont vouloir nous emmener dans des endroits chics. Moi, je veux voir les coins où il y a des durs. Je pense que vous savez où ils sont.

— Hum !... Eunice, ce genre de coins se trouvent tous en dehors des enclaves.

— Eh bien, une fois dedans, on est en sûreté ? Le tout est d'y entrer !

— Hum !... Il y a une boîte qui possède son propre parking intérieur et dont les portes sont aussi bien blindées que les vôtres. Écoutez, je vais dresser une liste, avec les adresses et tout... et les suggestions de chacun. Mais je cocherai les boîtes que je recommande.

— Bien ! Merci, mon gros matou.

— Dieu ! Vous êtes en forme. Avons-nous le temps ? Je peux aller boucler l'autre porte ?

— Si je ne m'inquiète pas de Winnie, pourquoi vous en feriez-vous pour elle ? Attrapez un coussin et prenez-moi là par terre. »

Ils se retrouvèrent tous quatre dans le salon de Jeanne. Jake Salomon avait choisi de se mettre en tenue de soirée à l'ancienne mode : une veste de smoking bordeaux et une chemise blanche à col roulé. La soie blanche faisait ressortir l'or de son collier et de sa croix ansée. Le docteur Garcia avait suivi la mode de plus près : un collant rouge soigneusement rembourré, un spencer blanc avec un jabot de perles et de la dentelle noire. La petite Winifred portait son ensemble

émeraude avec la jupe longue... et pas de peinture, comme le lui avait conseillé Jeanne. Mais sa timidité la faisait alternativement rougir et rosir des cheveux au bout des orteils. Sur son front, une émeraude posée comme une marque de caste.

Jake la regarda : « Eh ! petite, qu'est-ce qui tient cette pierre en place ? L'assurance ? »

Elle rougit de nouveau puis répondit avec ironie : « Elle est montée sur vis. Faut-il que je la dévisse pour que vous puissiez l'examiner ? »

— Non. J'ai trop peur que vous ne me disiez la vérité.

— Jamais en si mauvaise compagnie, monsieur. En réalité, j'ai utilisé l'adhésif que nous employons pour nos bandages. Le savon et l'eau n'y font rien. Il n'y a que l'alcool pour la détacher.

— Alors, faites attention de ne pas en renverser en buvant tout à l'heure.

— Oh ! Maître, je ne bois pas, il y a longtemps que j'ai appris la leçon. Je boirai des "Cuba libre" sans rhum...

— Docteur, laissons-la à la maison. Elle prend au sérieux son chaperonnage.

— Voudriez-vous que je reste uniquement parce que je ne bois pas, Maître ?

— Uniquement pour m'avoir appelé maître si vous recommencez. Et aussi pour m'avoir appelé monsieur. Winifred, les hommes de mon âge n'aiment pas que les jolies filles le leur rappellent. Après le coucher du soleil, mon nom est Jake.

— Oui, Maître », répondit Winnie avec soumission.

Jake soupira : « Docteur, je continue malgré tout à espérer qu'un jour peut-être je serai le plus fort dans une discussion avec une femme.

— Si vous y arrivez, dites-le au docteur Rosenthal. Rosen est en train d'écrire un livre sur la différence des processus mentaux chez les hommes et chez les femmes.

— Quel rêveur ! Eunice, cette chose que vous avez sur le dos vous couvre-t-elle mieux lorsque vous êtes debout ? Et qu'est-ce, au fait ?

— Une jupe hawaïenne, Jake. » Jeanne Eunice portait une jupe qui descendait jusqu'à terre, et son torse était couvert d'une myriade d'étoiles scintillantes. Leur éclat allait en palissant à mesure qu'elles se rapprochaient des épaules et du cou. La jupe était constituée de milliers de fils de nylon dorés superposés à d'autres milliers de fils bleus.

Quand elle était assise, la jupe se fendait de part et d'autre de ses jambes. Une fois debout, la jupe se referma. « Vu, Jake ? Une vraie jupe d'or uni. Mais quand je marche... le bleu apparaît.

— Oui, et votre corps aussi. Vous avez une culotte ?

— Quelle question ! Les Polynésiens n'avaient jamais entendu parler de culotte jusqu'au jour où les missionnaires sont venus leur apporter le péché.

— Ce n'est pas une réponse...

— Ce n'était pas destiné à en être une.

— ...puisque vous êtes debout, profitons-en.

— Oui chéri. » Jeanne Eunice se couvrit le visage d'un voile opaque assorti à sa jupe et laissa Jake déposer une cape sur ses épaules. Lui-même mit un domino bordeaux qui masqua son nez aquilin si reconnaissable... On l'avait trop vu à la télé ces derniers temps et il estimait qu'il n'y avait aucune raison que M^{lle} Smith se masque si on pouvait l'identifier à cause de lui. Le docteur avait posé sur son visage un domino blanc pour faire comme tout le monde et Winifred portait un voile de harem vert si léger qu'il était purement symbolique.

En pénétrant dans l'ascenseur, Jeanne demanda : « Où allons-nous Jake ?

— En principe, les femmes ne posent pas de question. Au *Réverbère* pour commencer.

— C'est assez rigolo, dit Jeanne. C'est là qu'il y a un pianiste en manches de chemise, avec des élastiques...

— ...et un chapeau melon et un faux cigare... Il peut vous jouer tout ce qui a été écrit depuis plus de cent ans... ou l'imiter.

— J'aimerais beaucoup l'entendre. Mais, Jake, puisque cette sortie est pour célébrer mon "uhuru", vous voudrez me faire plaisir en m'écoutant ?

— Probablement. Dites toujours...

— Il y a un club dont j'ai entendu parler... et, pendant que vous faisiez la sieste, j'ai téléphoné pour y retenir une table à partir de vingt-deux heures trente. J'aimerais y aller voir...

— Winnie, vous ne l'avez pas bien élevée ! Eunice, vous n'êtes pas censée pouvoir prendre ce genre de décision. Enfin ! Où est cette boîte, comment s'appelle-t-elle ? Nous irons au *Réverbère* plus tard. Il y a une serveuse qui a la plus belle paire de fesses de tout l'État.

— C'est sûrement du caoutchouc Mousse. C'est Winnie qui est la tenante du titre. La boîte s'appelle *Pompéi*, Jake, j'ai l'adresse dans mon sac. »

Les sourcils de Jake apparurent au-dessus de son loup : « Inutile, Eunice. Cette boîte se trouve dans une des Zones Abandonnées.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Ils ont un parking intérieur et on m'a assuré que leur blindage était à l'épreuve de tout à l'exception des bombes A.

— Encore faut-il y aller et en revenir.

— Oh ! J'ai une confiance absolue en Finchley et en Shorty. Pas

vous ? » (Sœurette, ça, c'est un coup bas. C'est pas gentil.) (Grande sœur ! voulez-vous aller au *Réverbère* pour écouter de la mauvaise musique et regarder Jake pincer le derrière des serveuses ? Vous n'avez qu'à le dire tout de suite.) (Débrouillez-vous !)

« Jeanne Eunice, quand je sors une dame, je prends ma voiture. Pas la sienne.

— Comme vous direz, Jake, j'essayais seulement d'être utile. J'ai demandé à Finchley et il m'a dit qu'il y avait une route que – comment dit-on ? – l'Organisation surveille. Finchley peut certainement l'indiquer à Rockford.

— Moi, votre Organisation, je l'appelle la Maffia. S'il existe une route raisonnablement sûre, Rockford la connaît, il est le meilleur chauffeur de cette ville... Il la connaît mieux que vos gars, il conduit davantage.

— Jake, vous n'avez pas envie d'y aller. Allons donc au *Réverbère*. J'ai envie d'essayer de planter une épingle dans ce derrière en caoutchouc Mousse. »

... Ils allèrent au *Pompéi*.

Ils n'eurent aucune difficulté à y pénétrer et le club avait une salle spéciale où les gardes du corps des clients pouvaient aller taper le carton. Le maître d'hôtel les conduisit à une table en bordure de la piste, face à l'orchestre, enleva le panneau "Réservé" : « Cela ira, monsieur "Jones" ?

— Oui, merci », dit Salomon. Deux seaux à champagne apparurent au moment où ils prenaient place. Le maître d'hôtel prit un magnum des mains du sommelier et le présenta à Salomon qui dit : « Pour le Pol Roger, ce millésime n'était pas fameux. Vous n'avez pas de Dom Pérignon 95 ?

— Tout de suite, Monsieur. » Le sommelier se précipita. Le maître d'hôtel demanda : « Que souhaiteriez-vous encore, Monsieur ? » Jeanne Eunice se pencha vers Jake : « Dites-lui que je n'aime pas cette chaise. C'est sûrement Torquemada qui l'a conçue. »

Le directeur était consterné : « Je suis désolé que Madame pense cela de nos chaises. Elles nous ont été fournies par la meilleure société d'équipement hôtelier.

— Peut-être, dit Jeanne, mais si vous supposez que je vais rester toute une soirée assise sur cette canne pliante en faisant semblant de trouver ça rigolo, vous vous faites des idées. Jake, nous aurions dû aller au *Réverbère*.

— Peut-être, mais maintenant nous sommes ici. Maître d'hôtel !

— Oui, Monsieur.

— Vous devez bien avoir un bureau ici.

— Certainement, Monsieur.

— Et derrière ce bureau, il doit y avoir sûrement un de ces

fauteuils pivotants bien rembourrés avec un dos ajustable. Un homme qui est comme vous tout le temps sur ses pieds aime bien avoir un bon fauteuil pour se détendre.

— Effectivement, j'ai un de ces fauteuils. Et si Madame le désire je vais le faire chercher, encore qu'il ne s'assortisse pas tellement au décor d'une salle à manger.

— Un instant, dans un club qui a tant d'activités... vous avez une salle de jeux n'est-ce pas ?... On devrait bien pouvoir trouver quatre fauteuils de ce genre, pas vrai ?

— Euh !... j'essaierai, Monsieur. Encore que les autres clients puissent trouver bizarre que nous mettions des fauteuils spéciaux à une seule table. »

M. Salomon jeta un regard circulaire. La salle était à demi vide. « Eh bien, j'imagine que si vous expliquez à ceux qui le demanderont, quel prix va nous coûter ce service spécial, cela suffirait à les décourager. Ou peut-être, pourriez-vous leur trouver aussi des fauteuils s'ils étaient disposés à payer. Pour le reste, je pense que ces videurs déguisés en garçons sont capables de s'occuper de quiconque fait des histoires.

— Tout notre personnel est composé de gardes sélectionnés... Si vous voulez patienter un instant, nous allons vous faire apporter des fauteuils de bureau. » Il distribua rapidement les menus, la carte des vins et la liste des drogues ; puis il disparut.

Roberto et Winifred dansaient déjà. Jeanne se pencha de nouveau vers Jake et dit : « Jake, voulez-vous m'acheter cette boîte ?

— Elle vous plaît tant que ça ?

— Non, mais je veux faire un feu de joie avec tous ces sièges ! J'avais oublié sur quoi ce genre de boîtes obligent leurs clients à s'asseoir toute une nuit !

— Quelle enfant gâtée !

— J'ai bien l'intention de le rester. Jake, la plupart des choses qui vont mal dans ce monde, s'arrangeraient si les clients gueulaient assez fort chaque fois qu'ils pensent qu'on les prend pour des imbéciles. Je veux seulement un fauteuil confortable. Le prix du couvert – je l'ai demandé quand j'ai retenu au nom de monsieur Jones – est à lui seul suffisamment élevé pour permettre d'acheter des sièges décents... Jake, tout à l'heure, vous parliez de tant d'activités au maître d'hôtel... quelles sont ces activités ? Y aurait-il un bordel là-haut ?

— Eunice, vous voyez ces trois tables dans le coin, occupées par des beaux garçons et des jolies filles, tous jeunes, tous souriants, très décontractés et qui tiennent chacun une coupe à champagne dans laquelle il n'y a peut-être que du ginger ale ? À cent contre un, si les Grecs avaient un terme pour les désigner, ils avaient aussi fixé un prix pour la chose.

— Eh ! mais une de ces filles n'a pas l'air d'avoir plus de douze ans.

— Elle n'a peut-être même pas cet âge. Qui irait s'en soucier dans une Zone Abandonnée ? Je ne pensais pas que vous alliez vouloir réformer le monde cette nuit.

— Assurément pas. Si le gouvernement ne peut pas faire la police dans ces zones, ce n'est certainement pas moi qui le pourrais. Mais je déteste voir exploiter des enfants. » (Sœurette, cette jolie petite fille n'a peut-être que quatre-vingts de quotient intellectuel et pas la possibilité d'exercer d'autre profession... peut-être croit-elle qu'elle a de la veine. Et elle est fière de son boulot. À la voir ici, on peut penser qu'on lui a fait ou bien un implant ou bien une ligature des trompes... rien à voir avec cette majorette dont je vous ai parlé.) (Eunice, est-ce que cela ne vous gêne pas ?) (Un peu, fillette, mais seulement un peu. Les gens sont ce qu'ils sont parce qu'ils aiment ça... C'est Joe qui m'a appris ça. La mère de la fille pourrait bien être l'une des trois autres pépées... Vous voulez toutes les sauver ?) (Fermez-la, chérie. J'ai envie de rigoler.) (Moi aussi.)

Une serveuse passa et remplit leurs coupes. Elle était jolie et ne portait que son maquillage. Elle sourit et s'en alla.

« Jake, c'en est une ?

— Je ne sais pas, je ne connais pas les règles de la maison. Vous êtes choquée, Eunice ? Je vous avais dit qu'il ne fallait pas venir.

— Choquée devant de la peau étalée ? Jake, vous savez bien que ma génération n'attache aucune importance à la nudité.

— Oh ! Encore une remarque de ce genre et je vous appelle Jean tout le reste de la soirée.

— Je serai bonne. Chéri, notre serveuse me rappelle tout à coup le *Chesterfield Club* à Kansas City, au bon vieux temps de Roosevelt, vers mille neuf cent trente-quatre.

— À cette époque, je n'étais pas encore sorti de mes langes, Eunice. C'était quelque chose dans ce genre ?

— Pas autant de faux luxe et des prix moins élevés, même en tenant compte de l'inflation. Mais autrement, ça y ressemblait. La boîte était spécialisée dans la nudité complète même à midi, pour les déjeuners d'affaires. À cent mètres de la Fédéral Reserve Bank. Jake, la voilà qui revient. Demandez-lui.

— Je n'ai vraiment pas de prétexte pour lui donner un pourboire.

— Demandez-lui simplement, chéri, demandez-lui si elle est disponible. Glissez-lui dix dollars en même temps, elle ne se sentira pas insultée. »

La serveuse revint, sourit et dit : « Avez-vous consulté la liste des drogues ? Toutes les drogues illégales aux prix mondiaux plus vingt pour cent. Garanties pures : nous les obtenons de sources

gouvernementales.

— Pas pour moi, merci. Eunice ? Vous voulez voyager ?

— Moi ? Je ne prends même pas d'aspirine. Mais je veux que le champagne n'arrête pas de couler. Et je pourrais manger un sandwich... Un bon plateau de grands sandwiches, n'est-ce pas, Jake ? Et n'oubliez pas le reste.

Jeanne Eunice vit Jake sortir un billet de dix dollars. Il disparut et Jeanne décida que la fille l'avait plié dans sa main et du même mouvement l'avait empalmé. Jake lui parla sur un ton plus bas encore que la musique de fond.

Elle sourit et répondit à voix haute : « Non, Monsieur. On ne m'autorise même pas à danser avec les clients... Ce n'est pas ma partie. Je suis mariée. Mais je peux arranger ça. » La serveuse regarda dans le fond. « Pour vous, Monsieur ? Ou pour tous les deux ?

— Non, répondit Jake, c'était par pure curiosité.

— C'est moi qui voulais savoir, ajouta Jeanne. Je suis désolée, je n'aurais jamais dû le forcer à vous demander.

La fille partie, Jake demanda à Jeanne : « Ma chérie, voulez-vous essayer de danser sur cet air ?

— Jake, je pensais que vous ne dansiez pas.

— Je ne danse pas les danses modernes. Mais je peux essayer, si vous voulez. Je me demande si cet orchestre sait jouer du rock ? Ces nouveaux morceaux ont si peu de rythme que je ne vois pas pourquoi on appelle ça de la musique de danse. »

Jeanne éclata de rire : « Je suis tellement plus vieille que vous, que je méprisais le rock au lieu de l'apprécier. Mon époque, c'était celle du charleston.

— Je ne suis pas si jeune moi-même. Eunice, connaissez-vous le tango ?

— Essayez voir, essayez seulement ! Je l'ai appris à Winnie.

— Bien, fillette. Je vais demander au maître d'hôtel. Il est possible que ces musiciens soient encore capables d'en jouer un. C'est le seul rythme qui ait réussi à survivre à toutes les modes éphémères.

— Naturellement, Jake. Un tango, bien dansé, est si érotique qu'on devrait se marier immédiatement après. Voyons s'ils peuvent en jouer un. »

Ils furent interrompus par l'arrivée de garçons portant les fauteuils. Et Jeanne décida qu'il serait poli de s'asseoir dans le sien un petit moment, après avoir fait tant d'histoires pour l'avoir. Les sandwiches arrivèrent à leur tour, suivis par de nouvelles bouteilles de champagne et elle constata qu'elle en voulait : du champ' pour la rendre gaie et des sandwiches pour n'être pas grise trop vite. Roberto et Winifred revinrent à la table. Winnie dit : « Oh ! de quoi manger ! Adieu la ligne ! Bob, m'aimerez-vous quand je serai grassouillette ?

— Qui sait ? Mangeons et on verra...», répondit-il en attrapant un sandwich d'une main et une coupe de l'autre.

« Winnie, versez ce coke dans le seau et buvez du champagne.

— Jeannette, vous savez que je ne bois pas. Vous savez pourquoi...

— Mais cette fois-ci, il y a de quoi manger avec... sans les autres risques...»

Winifred rougit : « Je vais me saouler. Je serai tout à fait idiote.

— Roberto, voulez-vous promettre à cette pauvre enfant que, si elle part dans les vapes, vous la ramènerez sagement à la maison ? » (Qu'est-ce qu'il y a de sage à la maison, sœurlette ? Vous devriez y accrocher une lanterne rouge.) (C'est idiot, Eunice ! Notre homme ne veut pas nous épouser... alors que voulez-vous que je fasse ? Je ne me donne pas aux hommes que je ne respecte pas... et j'ai des années et des années à rattraper. J'ai près de quatre-vingt-quinze ans, je suis en pleine forme, je ne peux faire de mal à personne physiquement et ne veux faire de mal à personne socialement. Pourquoi ne serais-je pas Marie-couche-toi-là Smith ?) (Me semble que la dame proteste trop bruyamment. Patron, l'amour n'est pas un péché... mais vous ne le croyez pas vraiment.) (Bien sûr, que si ! Je l'ai toujours pensé. J'ai assez baisé ces temps-ci pour vous rendre heureuse. Pourquoi me taquinez-vous ?) (Mon patron chéri... Vous avez montré un talent étonnant pour jongler avec des œufs et j'en ai tiré un immense plaisir. J'espère que vous aussi.) (Vous le savez bien ! Tellement que j'en ai peur de perdre mon bon sens. Ma prudence, plutôt. Eunice, je n'avais jamais songé que ce pût être tellement mieux, d'être une femme. C'est tout notre corps qui jouit.)

Le cabaret s'était rempli. Les lumières baissèrent et le spectacle commença par deux comiques. Jeanne essaya de s'amuser en tentant de se rappeler depuis combien de temps, elle connaissait chaque répartie. Elle ne constata qu'un seul progrès : les histoires cochonnes de sa jeunesse avaient disparu du répertoire. Les histoires cochonnes étaient mortes de leur belle mort quand les tabous s'étaient évanouis. L'humour était fondé sur le sexe. Les comiques en faisaient un large usage. Le sexe restait la chose la plus comique dans un monde fatigué. Mais il était plus difficile d'en tirer des effets vraiment drôles que de simplement choquer comme autrefois.

Elle applaudit cependant les comiques quand ils se retirèrent. Les lumières s'éteignirent et la piste de danse se transforma en cour de ferme. Elle fut plus intéressée par la technique de ce changement de décor que par les comiques.

La cour de ferme fut utilisée pour l'une des plus vieilles (peut-être bien la plus vieille) de toutes les histoires d'amour. Et elle était jouée d'une façon stylisée dans des décors et des costumes symboliques : le

Fermier, la Fille du Fermier et le Beau Parleur de la Ville avec ses billets de cent dollars. C'était une pantomime musicale.

Elle chuchota à Jake : « Si c'est une fille de fermier, moi, je suis Adolf Hitler.

— Ça vous fatigue tout ça ? Voulez-vous qu'on s'en aille ?

— Pas tant qu'ils sont en scène, chéri. » (Je suis curieuse de voir comment ils vont s'y prendre pour mimer ça !) (Moi aussi.)

À sa grande surprise, les acteurs ne se contentèrent pas de mimer. L'argent commençait par révolter la « Fille du Fermier », puis il la faisait rougir, minauder, consentir et coopérer activement, avec un tas de foin pour consommer... et l'acteur comme l'actrice faisaient en sorte de bien démontrer au public que l'acte n'était pas du tout bidon. Winifred en rougit jusqu'à la taille sans détourner les yeux une seconde.

À la fin il y avait une variation dont Jean-Jeanne dut concéder qu'elle était neuve pour lui-elle. Tandis que les mouvements devenaient plus vigoureux et que l'orchestre pressait le rythme, le "Fermier" apparaissait (comme on s'y attendait) avec sa fourche. Mais le foin prenait feu – probablement par suite de la chaleur de l'action – et le Fermier abandonnait sa fourche pour se saisir d'un siphon d'eau de Seltz qui se trouvait fort opportunément sur une table à portée de sa main et arroser copieusement sa "Fille" et le "Beau Parleur de la Ville", en visant la cause apparente du feu.

Jeanne décida que cela méritait des applaudissements. Winifred s'y joignit avec hésitation. Puis elle frappa dans ses mains quand Roberto le fit. Jake se joignit à eux mais fut interrompu. « Qu'y-a-t-il, Rockford ? »

Jeanne tourna la tête, surprise. Le chauffeur-garde du corps de Jake avait l'air tout retourné. « Monsieur Salomon, il faut absolument que je vous parle !

— Allez-y, parlez.

— Euh ! » Rockford essaya en vain de n'être entendu que de son patron, mais Jeanne lisait sur ses lèvres : « Cet imbécile de Charlie vient de se faire descendre.

— Bon Dieu ! Où ? Comment ?

— Juste maintenant, dans la salle des gardes. Il n'était pas ivre. C'est une boîte sérieuse ici et ils ne laissent pas les gardes boire. Nous étions en train de jouer et il y avait un Polack que Charlie n'arrêta pas de mettre en boîte. Sans raison. Et je lui avais dit de la fermer. Mais il n'a pas voulu. Le Polack s'est fâché tout en essayant de ne pas se bagarrer. Charlie a continué... et puis... et puis le Polack lui a tordu le cou, avant que j'aie pu passer de l'autre côté de la table. Rockford ajouta : « Patron ? Étant donné l'endroit où l'on est, je pourrais aller l'abandonner quelque part. Ce serait le mieux, peut-être ?

— Bien sûr que non. Il faut que je fasse un rapport. Le corps doit être transporté à la morgue. Il était en liberté conditionnelle et j'étais responsable de lui.

— Salomon se tourna vers Jeanne : « Ma chérie, je suis tout à fait désolé.

— Jake, je n'aurais jamais dû vous demander de m'emmener dans une Zone Abandonnée.

— Ça n'a rien à voir. Charlie était un tueur congénital. Rockford, allez me chercher le maître d'hôtel... non, le directeur. Mes amis, Bob, Winnie, attendez-moi s'il vous plaît. J'ai une affaire à régler. »

Garcia intervint : « J'ai presque tout compris. Emmenez-moi avec vous, Jake. Je peux établir le certificat de décès... et il vaut mieux que cela soit fait tout de suite.

— Euh !... Qui va rester avec les filles ? »

Jeanne posa la main sur le bras de Jake : « Jake, Winnie et moi ne risquons rien. Cette maison est bourrée de gardes. Je pense que nous allons nous refaire une beauté. J'en ai besoin. Winnie probablement aussi. Vous venez, Winnie ? »

La soirée était terminée. Mais il leur fallut encore deux bonnes heures pour rentrer. Il y avait eu trop de détails à régler, plus ennuyeux que réellement délicats. Il avait fallu que le docteur Garcia signe le certificat de décès et que le directeur, M. Salomon, Rockford et le docteur lui-même certifient que la mort était survenue dans une Zone Abandonnée du fait d'inconnus...

Winifred et Eunice passèrent une heure seules à table à siroter du champagne et à faire semblant de s'amuser, pendant que les hommes réglaient les affaires. Mais Jeanne les aida sur un point : il fallait envoyer le corps à la morgue et Jake ne voulait pas laisser ce soin à la direction du cabaret : il était certain qu'elle se hâterait de le balancer n'importe où. Il ne voulait pas non plus envoyer Rockford sans avoir un tireur avec lui. Aussi apporta-t-on un téléphone à Jeanne et elle appela O'Neil. Celui-ci répondit immédiatement et Jeanne se demanda s'il lui arrivait de dormir.

Finchley et Shorty étaient de garde. O'Neil dit qu'ils se mettraient en route aussitôt. Mais Jeanne lui ordonna de faire prendre Fred d'abord pour qu'il servît de tireur à Rockford. Après quoi, elle demanda à O'Neil de dire au service de nuit de monter un souper froid et de mettre une bouteille de champagne à frapper dans son salon... La tournée des grands ducs avait été un bide monumental. Elle tenait à ne pas rester sur cet échec.

(Chérie. Pouvez-vous me dire comment faire redémarrer cette soirée. Regardez Winnie qui boit son champ' avec une tête d'enterrement.) (Patron, je recommande un régime moitié champ' moitié Om Mani Padme Oum. Ça ne peut pas faire de mal, et ça peut

aider.)

Aussi, quand ils rejoignirent la vieille et hideuse forteresse, Eunice insista pour qu'ils montent tous dans son salon prendre le coup de l'étrier en mangeant un morceau. « Roberto, Winnie vous a-t-elle fait connaître notre technique de relaxation ?

— J'ai essayé de la lui apprendre, Jeannette. Mais Bob est un affreux cynique.

— Jake, rendons sa naïveté à Roberto. J'ai pensé à une nouvelle manière de psalmodier. Se mettre en carré pendant qu'une grande coupe circule de main en main. Pendant que trois psalmodient, le quatrième boit.

— Je vote oui, répliqua Jake. Docteur, si vous voulez être cynique, soyez-le en solitaire. Vous pourrez avoir un lit dans mon appartement. Au lieu du carré, nous psalmodierons en triangle.

— Mieux vaut que je reste pour maintenir l'ordre.

— Très bien, Monsieur. Mais un seul mot déplacé pendant que nous faisons nos dévotions et vous serez sévèrement puni.

— Comment ? »

Jeanne Eunice répondit : « En étant forcé de boire toute la coupe sans aide et de recommencer.

Jeanne Eunice se réveilla, reposée, mais assoiffée. Elle regarda le plafond, vit qu'il était plus de dix heures et pensa vaguement qu'il faudrait peut-être allumer des lumières tamisées avant d'affronter le grand jour.

Puis elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule.

Fallait-il réveiller Jake – doucement – pour lui souhaiter gentiment le bonjour ? Ou sortir du lit et rentrer dans sa chambre en espérant ne pas être vue ? Ou bien cela avait-il de l'importance ? Bavardait-on déjà sur son compte dans sa propre maison ?

En tout cas, mieux valait ne pas réveiller Jake, le pauvre chéri voulait aller à Washington dans la soirée. Elle commença à se glisser hors du lit.

L'homme, qui était à côté d'elle, l'attrapa et l'attira à lui. Elle se laissa faire, immédiatement amollie : « Je ne savais pas que vous étiez réveillé, chéri... Oh ! Roberto !

— Vous croyiez que j'étais le père Noël ?

— Comment avez-vous atterri ici ?

— Vous m'y avez invité.

— Moi ? Ah ! oui, c'est vrai. Il y a un bon moment, j'ai dû vous dire que vous seriez le bienvenu dans mon lit. Mais où est Jake ? Dort-il avec vous ? Et Winnie ? » Elle alluma et s'aperçut qu'elle était, comme elle commençait à s'en douter, dans son propre lit.

« Winnie est dans son lit. À côté. Avec Jake.

— Bonté divine ! Roberto ! J'ai enfin passé toute une nuit avec vous. Et je ne m'en souviens pas ! » (Moi si ! Bouh !) (Bien, Eunice, moi, je ne me souviens de rien. Enfin de rien en détail.) (Vous êtes une jolie pocharde, patron. Mais on a bien rigolé.) (Sûr. Seulement j'aimerais me rappeler.)

Le docteur Garcia soupira. « Eh bien, je n'ai vraiment pas de quoi me plaindre !

— Ça me revient, mentit-elle. J'étais désorientée au réveil. Merci pour toute cette merveilleuse nuit. J'espère que je n'étais pas suffisamment ivre pour m'empêcher d'être tendre.

— Eunice, ivre morte, vous seriez encore mieux au lit que la plupart des femmes au meilleur de leur forme.

— J'aime bien que vous ayez mis ça au conditionnel plutôt qu'au passé composé. Mais, Roberto, je me sens mal à l'aise, pas pour nous deux, mais pour Winnie. Est-ce que notre nuit modifie les projets que vous faisiez pour Winnie ?

— Au contraire, Eunice. C'était une idée de Winnie... sa manière à elle, de célébrer nos fiançailles.

— Eh ! eh ! un instant : suis-je fiancée avec vous ?

— Non, pas du tout ! je suis fiancé avec Winnie.

— Oh ! Roberto ! Je vous épouserais volontiers, vous feriez un merveilleux époux n°1. Mais je n'en ai pas besoin et Winnie, elle en a besoin. Est-ce que j'étais au courant, la nuit dernière ? Pour vous deux ?

— Vous sembliez. Mais vous étiez diantrement pressée.

— D'acc ! Je me souviens d'avoir eu très envie... de quelque chose. Et c'est là qu'est le trou. Roberto ! Ai-je annoncé que les Anglais ne débarqueraient pas ?

— Je ne pense pas, Eunice. En tout cas, pas tant que j'étais là. Et je suis presque sûr que Winnie n'en sait rien.

— Je le dirai à Winnie. C'est Jake qui ne doit pas être au courant.

— Eh bien, Eunice, serait-ce Jake qui a empêché le débarquement ?

— N'oubliez ni le secret professionnel ni le serment d'Hippocrate, chéri. Après tout, pourquoi la réponse ne serait-elle pas la parthénogenèse ? Laissons donc cette question en suspens. Et vous ? Vous me dites que c'était l'idée de Winnie ? Après que vous lui ayez dit que vous l'épouseriez ?

— Oui.

— Comment a-t-elle eu le courage de vous le demander ? Je la poussais à le faire... Mais elle est si timide.

— Oui, elle est timide... mais sous ses brusques rougeurs, Winnie a tout le cran qu'il faut pour faire une bonne infirmière. Elle a dit d'accord, si je voulais la laisser me démontrer qu'elle n'était pas un

ange. Je lui ai dit que je n'avais rien à faire des anges, au lit ou ailleurs. Elle m'a répliqué qu'elle l'espérait bien parce qu'elle avait l'intention de demander à Jake de coucher avec elle.

— Roberto, il y a tout un pan de ce passé qui m'échappe. Combien ai-je bu de champagne ?

— Personne n'a fait le compte. Jake n'a pas cessé de déboucher des bouteilles et de passer la coupe. Tout en récitant cette litanie. Vous avez eu votre part. Comme nous tous.

— Euh ?? Suis-je fiancée avec Jake ?

— Pas que je sache !

— Heureusement. Parce que quand Jake découvrira que je me suis saoulée, il va jouer les pères nobles. Un peu comme vous... mais ce sera plus difficile avec lui. Et j'ai découvert que je n'avais pas besoin d'époux. Je ne veux que des amis aimants. Vous, Jake, Winnie. D'autres encore. Des gens qui me prennent comme je suis, avec mes pieds d'argile et le reste... et pas à cause d'un contrat. Est-ce que Jake a fait des histoires pour notre manière de coucher ?

— Honnêtement, je crois bien que personne n'a protesté contre les propositions de Winnie. Jake a pris Winnie par le bras et annoncé qu'il allait rejouer l'enlèvement des Sabines.

— Le vieux tricheur !

— De mon côté, je vous ai enlevée, je vous ai mise au bain et frottée... vous avez crié et protesté et m'avez dit que c'était une drôle manière de vous violer.

— Je devais avoir raison. *In vino veritas*.

— Aussi, maintenant, je vais vous mettre un oreiller sur la tête pour vous empêcher de crier et de protester.

— Pas besoin d'oreiller, mettez-moi seulement la main sur la bouche, si je fais du bruit. Mais ces portes sont insonorisées.

— Vous croyez que je ne le sais pas ? J'ai déjà couché pendant près d'un an ici ! Mademoiselle Jean Smith, j'en sais plus que vous sur votre maison.

— Canaille ! Appelez-moi Eunice. Ou mettez-moi un oreiller sur la tête pour m'empêcher de vous entendre. Je vous aime, Roberto... Je suis si heureuse que vous épousiez Winnie.

— Moi aussi, Eunice. Maintenant taisez-vous.

— Oui, M'sieur » (Eh ! Eunice, personne ne me tient jamais au courant.) (Taisez-vous, sœurlette, et concentrez-vous sur ce que vous faites.)

Jeanne Eunice décrocha l'intercom, appela Cunningham tout en saisissant la main de Roberto.

« Oui, Mademoiselle.

— Cunningham ! je veux qu'on me serve dans mon salon le petit

déjeuner pour quatre personnes.

— Bien, Mademoiselle.

— Qu'on le dépose dans mon salon avec de quoi tenir au chaud ce qui est chaud et au frais ce qui l'est. Nous ferons le service nous-mêmes. Je ne sais pas quand M. Salomon et le docteur Garcia s'éveilleront, mais je veux être leur hôtesse et les servir moi-même. En tout cas, Winnie et moi voulons manger. » Elle cligna de l'œil en direction du docteur et pressa sa main.

« Certainement, Mademoiselle.

— Eux, ils ont besoin de dormir. Dites-moi, Cunningham... Vous me connaissez depuis un bon bout de temps... En avez-vous jamais pris une bonne ?

— Excusez-moi, Mademoiselle ?

— Une gueule de bois, une si belle cuite que vos pieds ne rencontrent pas le plancher.

— Il m'est arrivé dans le passé... de souffrir de cette difficulté.

— Vous savez donc dans quel état délicat nous sommes, Winnie et moi, à tout le moins... et j'ai quelque raison de supposer que les deux messieurs ne sont pas de beaucoup en meilleur état. Mais nous avons une excellente excuse.

— J'ai entendu parler des ennuis que vous avez eus, Mademoiselle. Quel dommage !

— Je ne parlais pas de Charlie, Cunningham. J'ai peut-être l'air dure... mais c'était une brute qui est allé chercher la bagarre et qui a perdu.

— Oh ! si j'ose m'exprimer ainsi, Mademoiselle, on ne l'aimait pas beaucoup à l'office. C'est vrai, nous n'aimions pas quand il était là.

— Je sais bien. J'y aurais mis bon ordre depuis longtemps, s'il n'avait pas été au service de M. Salomon. Et je dois beaucoup à M. Salomon. Non, l'excellente excuse était tout autre. Nous avons fêté des fiançailles. »

Prudent, Cunningham énonça. « Faut-il vous féliciter, Mademoiselle ?

— Oui, mais pas moi. Le docteur Garcia va épouser Winifred.

— Oh ! c'est merveilleux, Mademoiselle. Mais elle nous manquera.

— J'espère qu'elle ne nous manquera pas. La maison est grande, Cunningham, beaucoup trop grande pour une seule personne. Ou même pour deux, quand on peut persuader M. Salomon de nous faire l'honneur d'y dormir. Ce qui n'est pas si souvent... Mais notre bon maître a peur qu'on fasse des ragots sur mon compte.

— Euh !... Puis-je parler franchement, Mademoiselle ?

— Quand vous voulez, Cunningham. Je ne serai pas blessée.

— M. Salomon est un homme très bien. Mais s'il se soucie de

cela... eh bien, c'est idiot ! C'est tout ce que je puis dire. Le personnel n'aurait pas l'idée de bavarder sur sa présence dans cette maison. On le respecte trop.

— Peut-être pourriez-vous le lui dire. Il ne veut pas m'écouter. Mais aujourd'hui, tout ce qui m'intéresse, c'est qu'il dorme le plus tard possible. Il doit aller à Washington ce soir. Quand vous monterez le déjeuner, ne passez pas devant sa porte, faites le tour par derrière. Winnie ou moi, vous ne risquez pas de nous réveiller.

— Bien, Mademoiselle ! Voulez-vous le café et le jus d'orange tout de suite ?

— Non. Je ne veux pas être dérangée deux fois. J'ai trop mal aux cheveux. Vous en trouverez les raisons dans mon salon : une caisse de magnums vides. Emportez-moi tout ça... et sans faire de bruit en les choquant. Ce matin, j'entendrais une fourmi marcher à cent mètres. Vous êtes prêt ? Nous voulons un petit déjeuner simple et nourrissant. Au moins quatre tasses de café par personne, double ration de jus d'orange, des demi-pamplemousses, des roses ou alors de l'Arizona, des œufs brouillés, des œufs pochés, des chipolatas et des steaks. N'oubliez pas une assiette de charcuterie et du fromage. Oh ! et puis des gâteaux, des toasts, de la confiture et tout ce qui s'ensuit. Et aussi une grande carafe de lait frappé pour les cornflakes... Je crois que c'est tout... À moins que vous ne connaissiez quelque chose d'efficace contre la gueule de bois.

— Eh bien, Mademoiselle, avant d'entrer à votre service j'étais à celui de M. Armbrust et je lui servais un petit mélange de ma façon dont il était satisfait.

— Oui ?

— Du gin fizz... en remplaçant le gin par de la vodka.

— Cunningham, vous êtes un génie ! Un pour chacun, plus un fonds commun, dans des verres frappés. Dans combien de temps, le petit déjeuner sera-t-il prêt ?

— Pas avant une vingtaine de minutes, Mademoiselle, même si Délia a déjà mis les chipolatas à cuire. Mais je pourrais déjà vous apporter le café et les jus d'orange.

— Un seul voyage, Cunningham. Et puis vous débarrassez le plancher en silence. Zone hospitalière : silence ! Winnie et moi nous avons besoin d'au moins vingt minutes pour nous remettre les yeux en face des trous. Donc dans vingt minutes, vingt-cinq au maximum ! Terminé. »

Elle raccrocha l'intercom et dit : « Docteur, comment trouvez-vous que je me débrouille ?

— Eunice, il y a des moments où je me dis que vous n'êtes pas vraie !

— Et parfois, je suis sur le point de me faire ermite pour n'avoir

pas à m'inquiéter de mes domestiques. Où sont vos vêtements, Roberto ? Dans le salon ?

— Oui, je ferais mieux de les rapatrier.

— Vous avez tout le temps. Nous avons vingt minutes devant nous. Ne les perdons pas.

— Oh ! Eunice.

— Du courage, camarade. Je ne suis pas une dévoratrice. Nous aurons besoin de ce temps pour ramasser tous les vêtements qui traînent dans le salon, ramener les sous-vêtements féminins ici en vitesse puis rapporter les vôtres et ceux de Jake dans son appartement. Là je prendrai une robe de chambre, un pyjama et des pantoufles pour Jake et un assortiment du même genre pour vous. Si vous êtes un dégonflé, restez ici jusqu'à ce que je vous rapporte le tout. Sinon, restez à poil, venez avec moi, rapportez ce qu'il faut ici et rhabillez-vous quand ça vous chantera. Puis j'allumerai la lampe-témoin qui prévient Winnie que je suis réveillée... ça vaut mieux que de les déranger en téléphonant. Allez venez, l'homme. Vous avez été merveilleux. Il nous reste seize minutes, douze devraient suffire !

— Mon petit chat, il y a des moments où vous me rendez nerveux.

— Fichtre ! Après tout, cette maison est à moi. Roberto, j'aime la peau nue... quand c'est celle que je porte aujourd'hui, elle est faite pour être vue et touchée, pas cachée sous des vêtements... Allons-y. Il reste quinze minutes. »

Chapitre XXIII

Dabrowski l'aida à sortir et Fred referma la voiture. Ils l'accompagnèrent dans l'ascenseur. Jeanne Eunice regarda autour d'elle.

« Ça doit être ici que c'est arrivé. »

Son chauffeur dit : « Eunice, j'aimerais bien que vous n'y pensiez pas.

— Anton, c'est Tom et Hugo qui auraient dû me conduire aujourd'hui. Mais j'avais peur que les pauvres ne soient bouleversés quand ils reverraient cet ascenseur. Je pensais que Fred et vous pourriez mieux le supporter. Fred, êtes-vous nerveux ?

— Vous le savez fichtre bien ! Eunice.

— Pourquoi ? Elle est entrée seule dans cet ascenseur. Et vous êtes tous les deux avec moi.

— Eh bien !... Vous êtes une drôle d'entêtée. Je ne sais pas ce que Ski va faire, mais moi, je vais monter la garde devant cette porte jusqu'à ce que vous ressortiez. » (Eunice, que faites-vous avec les hommes quand ils se butent ?) (C'est difficile, sœurlette, surtout quand ils vous aiment. Vous feriez bien d'utiliser le jiu-jitsu féminin... les laisser faire à leur guise jusqu'à ce qu'ils viennent sur vos positions.) (Je vais essayer.)

— Fred, Eunice a vécu ici pendant des années... Tout à fait en sécurité, jusqu'à ce qu'elle commette une erreur. J'ai le contact radio avec vous et je vous promets à tous deux solennellement que je ne mettrai pas les pieds sur le palier de Joe tant que je ne saurai pas que vous m'attendez.

— Nous vous attendrons... et tout le temps. D'accord, Ski ?

— D'accord ! Eunice, vous ne savez même pas si Joe Branca vit encore ici.

— Mais si. Il n'a pas payé sa note de téléphone et ils le lui ont coupé. Joe est encore ici, il y était, en tout cas, hier à quatre heures de l'après-midi. Vous savez bien que Joe ne me ferait pas le moindre mal, n'est-ce pas, Anton ?

— Oh ! sûr. Peut-être qu'il ne veut pas vous voir... mais Joe Branca est homme à ouvrir la fenêtre avant de commencer à chasser les mouches.

— Alors, je suis en sécurité tant que je reste à l'intérieur avec Joe. Mais vous avez raison, il n'a peut-être pas envie de me voir. Il se peut qu'il ne me laisse pas entrer. Ou seulement pour quelques minutes.

Donc attendez une heure. Puis retournez à la maison. Je vous appellerai quand je voudrai que vous me rameniez.

— Deux heures ? dit Fred.

— D'accord, deux heures. Mais si je ne rentre pas à la maison, cette nuit, vous n'allez pas revenir ici sonner à la porte de Joe. Vous pourrez revenir demain à midi et attendre une heure ou même deux si cela vous plaît. Puis vous attendrez le jour suivant pour revenir. Mais je resterai pendant une semaine avec Joe Branca s'il faut tout ce temps pour le soulager. Ou même un mois, s'il le faut... ou autant de temps qu'il le faudra. Je sens que je dois le faire. Ne me rendez pas la tâche plus difficile. »

Anton dit d'un air sombre : « D'accord. Nous vous obéirons.

— Suis-je Eunice maintenant ou Jeanne Eunice ? »

Il émit un sourire. « Vous êtes Eunice. C'est ce qu'elle ferait.

— C'est pourquoi je dois le faire. Écoutez, mes chéris. » Elle leur passa ses bras autour du cou... « la nuit dernière a été merveilleuse. Et j'ai trouvé un moyen de recommencer. Peut-être la prochaine fois que M. Salomon s'en ira... vous savez, avec moi, il joue les mères poules. C'est un peu ce que vous faites aussi... et je ne le veux pas, sauf quand vous êtes de service. Bien maintenant, je dois trouver un moyen d'apaiser l'âme de Joe. Mais je serai bientôt encore votre partenaire. Soyez des amours et embrassez-moi, l'ascenseur va s'arrêter ».

Ils l'embrassèrent. Elle remit son voile. Puis ils quittèrent la cabine et se dirigèrent vers le studio de Branca. Jeanne s'aperçut qu'elle connaissait le chemin, pourvu qu'elle marchât mécaniquement.

Elle s'arrêta à la porte : « Elle vous donnait toujours un baiser d'adieu ? Ici, sous les yeux de Joe ?

— Oui.

— S'il me laisse entrer, embrassez-moi de la même manière. N'en faites pas trop, il pourrait refermer la porte. Oh ! j'ai la tremblote ! » (Courage, patron ! Om Mani Padme Oum ? N'utilisez pas la sonnette ! Essayez votre voix. Dites juste "Ouvrez !" ainsi.)

« Ouvrez ! » dit Jeanne. Elle détacha son voile, fit face à la porte. Le verrou automatique se déclencha, mais la porte resta fermée. Une projection illumina le mur. « Veuillez attendre. » Jeanne resta devant l'œillet de la porte, se demandant si Joe était en train de la détailler. (Eunice, nous laissera-t-il entrer ?) (Je n'en sais rien, patron. Vous n'auriez pas dû venir. Mais vous n'avez pas voulu écouter Jake... ni moi.) (Mais me voilà ici. Ne me grondez pas ! Aidez-moi plutôt.) (J'essaierai, patron. Mais je ne sais pas comment.)

À travers la porte, mal insonorisée, Jeanne entendit une voix aiguë : « Joe ! Joe ! » (Qui est-ce ?) (Ça peut être n'importe qui. Joe a des tas d'amis.)

La porte s'ouvrit. Joe apparut sur le seuil. Il était habillé d'un

vieux short qui avait été utilisé pour essuyer ses pinceaux. Il ne broncha pas. Une fille, hâtivement enroulée dans un châle regardait par-dessus son épaule : « Tu vois ! C'est elle !

— Gigi ! En arrière ! Hé ! Ski et Fred !

— Salut, Joe. »

Jeanne tenta de calmer sa voix : « Joe, puis-je entrer ? »

Il finit par la regarder. « Si vous voulez, sûr. Entrez, Fred et Ski. »

Joe s'effaça.

Dabrowski répondit pour les deux : « Euh ! pas cette fois, Joe, merci.

— D'acc. Une autre fois... Quand v'voudrez, Fred aussi.

— Merci, Joe. À bientôt. » Les deux gardes tournaient les talons pour partir quand Jeanne se rappela qu'elle avait encore quelque chose à faire. « Dites ! »

Fred l'embrassa vite, nerveusement. Dabrowski ne l'embrassa pas. Il se contenta d'approcher sa bouche de la sienne et de chuchoter : « Eunice, soyez gentille avec lui ; sans ça je vous fesse !

— Bien, Anton. Laissez-moi. » Vite, elle entra puis attendit Joe. Lentement, il remit les verrous manuels, prenant tout son temps.

Il se retourna, la regarda, détourna les yeux, puis : « Chaise ?

— Merci, Joe. » Elle considéra le désordre du studio, avisa deux chaises près d'une petite table. Elles semblaient être les seules ; elle alla à l'une, attendit qu'il lui enlève son manteau, comprit qu'il n'en ferait rien, l'enleva elle-même, le laissa tomber et s'assit.

Il la dévisagea, l'air incertain, puis dit : « Café ? Gigi, café pour M^{lle} Smith. »

La fille l'avait regardée du fond de la pièce. Elle referma son châle et alla jusqu'à la kitchenette de l'autre côté de la table, prépara une tasse de café et la mit à chauffer. Joe Branca revint à un chevalet qui se trouvait au milieu de la pièce et commença à donner de petits coups de pinceaux sur la toile. Jeanne vit que c'était un portrait inachevé de la jeune femme qu'il appelait Gigi. (Patron, c'est dégueulasse ici. J'en suis toute honteuse. C'est une cochonne, cette Gigi.) (Elle vit ici, vous croyez ?) (Je n'en sais rien, patron. C'est peut-être seulement la nonchalance de Joe. Il aime la propreté... mais ça le fatigue. Il n'y a que deux choses qui intéressent Joe : peindre et faire l'amour.) (Eh bien, il a les deux à ce qu'il semble ! Je vois qu'il a conservé votre Vagabond.) (Je parierais qu'il est en panne maintenant. Joe ne sait pas conduire.)

Gigi alla chercher le café et le posa sur la table. « Du sucre ? Il n'y a pas de crème. » Elle se pencha et ajouta dans un chuchotement méchant : « Vous n'avez rien à faire ici. »

Jeanne répondit tranquillement : « J'aime bien le café noir. Merci Gigi.

- Gigi !
- Oui, Joe ?
- Estrade !
- Devant elle ? demanda la fille en lui faisant face.
- Maintenant. Besoin ! »

Lentement, Gigi obéit, abandonnant son châle en chemin pour monter sur l'estrade, prendre la pose. Jeanne détournait les yeux, comprenant sa réticence... ce n'était pas par pudeur mais par refus de se trouver nue face à l'ennemi. (Mais je ne suis pas son ennemie, Eunice.) (Je vous avais dit que ce serait coton, patron.)

Jeanne goûta le café, le trouva trop chaud – et trop amer à côté du café odorant – et coûteux – que Délia préparait. Mais elle se résolut à le boire une fois qu'il serait refroidi. Elle se demandait si Joe avait reconnu ce qu'elle avait sur elle. La *boutique* avait reconstitué – à grand prix – un costume porté autrefois par Eunice Branca, dans le style « mi-partie » de l'année précédente : écarlate et noir, avec une jupe bouillonnée faisant la liaison entre le collant de la jambe gauche et le demi-corsage droit. Jeanne avait engagé le peintre sur corps le plus cher de toute la ville et avait soigneusement veillé à ce que fût reconstituée la peinture qu'Eunice avait portée avec cet ensemble (autant qu'avaient pu l'aider sa mémoire et sa voix intérieure).

(Eunice, Joe était-il trop bouleversé pour remarquer comment nous sommes habillées ?) (Patron, Joe voit tout.) (Alors, il s'est remis à la peinture pour faire semblant de ne pas faire attention à nous.) (Peut-être. Mais Joe ne s'arrêterait pas de peindre, pas même pour une bombe H. Qu'il nous ait fait entrer au milieu d'une séance de pose... c'est déjà extraordinaire.)

(Pendant combien de temps va-t-il peindre ? Toute la nuit ?) (Vraisemblablement non. Il ne fait ça que lorsqu'il est vraiment saisi par l'inspiration. Cette toile-là est facile.) (Eunice, que faisons-nous maintenant ? On s'en va ? Joe a l'air de s'en foutre complètement.) (Patron, Joe au contraire s'intéresse terriblement à nous. Vous voyez son tic au cou ?) (Alors qu'est-ce que je fais ?)

(Patron, tout ce que je peux vous dire, c'est ce que je ferais, moi.) (N'est-ce pas ce que j'ai dit ?) (Pas tout à fait. Quand je rentrais à la maison et que je trouvais Joe en train de travailler avec un autre modèle, je me tenais tranquille et le laissais travailler. Je commençais par enlever mes vêtements de travail, j'allais me doucher pour enlever la peinture et le maquillage. Puis je remettais de l'ordre... juste comme ça, le gros nettoyage c'était pour les week-ends. Enfin je préparais quelque chose à manger, parce que Joe et son modèle avaient toujours faim au bout de la séance. Il finissait toujours par s'arrêter. Joe n'a jamais voulu fatiguer ses modèles. Oh ! parfois, il peignait toute la nuit quand je posais pour lui, mais il savait que je lui

demanderais de s'arrêter si j'étais fatiguée.)

(Vous voulez que je me mette à poil ? Est-ce que cela ne va pas le chambouler encore plus ?) (Patron, je ne vous dis pas de faire ceci ou cela. Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de cette visite. Mais il a vu notre corps des milliers de fois... et vous devriez savoir maintenant que la nudité n'a jamais bouleversé personne. Au contraire, elle détend. J'ai toujours pensé qu'il était mal élevé de rester habillée quand le modèle était nue... à moins que je la connaisse bien et que je sache que cela lui était égal. Mais je ne vous dis pas de le faire. Vous pouvez aller à la porte, regarder par l'œillet si Anton et Fred sont toujours là – ils y sont – déverrouiller la porte et partir. Allez ! reconnaissez que vous ne recollerez pas la porcelaine brisée.)

(Peut-être le devrais-je.) Jeanne soupira. Elle se leva, envoya promener ses sandales, fit glisser son demi-corsage, sa jupette bouillonnée et son collant. Joe ne pouvait la voir. Mais Gigi l'observait. Jeanne vit sa surprise dans ses yeux, mais elle ne quitta pas la pose.

Jeanne lui fit un clin d'œil, mit un doigt sur ses lèvres, ramassa ses vêtements et ses sandales et se dirigea vers la douche en cherchant (croyait-elle) à rester hors du champ visuel de Joe. Elle accrocha ses vêtements à une patère et entra dans la cabine de douche.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour se savonner et se débarrasser du noir et du rouge qu'elle avait sur la peau. (Le maquillage aussi ?) (Laissez tomber. Vous n'en mettez pas autant que moi. Il y a des serviettes sous l'évier... du moins il devrait y en avoir.)

Jeanne trouva une serviette de bain propre et trois serviettes de toilette. Elle décida qu'il ne serait pas loyal d'utiliser la dernière serviette de bain et se débrouilla pour se sécher avec une seule serviette de toilette. Elle se regarda dans la glace, décida qu'elle était fort passable... et se sentit rafraîchie et détendue par la douche. (Par où faut-il commencer ?) (Par ici bien sûr. Puis vous ferez le lit en regardant s'il faut changer les draps. Il y a des draps dans la caisse sur laquelle se trouve la lampe de chevet.)

Il ne lui fallut guère de temps pour nettoyer le cabinet de toilette : la poudre à récurer et l'éponge étaient presque là où elles auraient dû être.

Elle se lava les mains et sortit. On ne paraissait pas avoir dormi plus de deux nuits dans le lit ; elle décida qu'il était inutile de changer les draps. En les tirant, elle remarqua des traces de rouge à lèvres sur l'un des oreillers et elle le retourna.

(Bon ! Et maintenant ?) (Époussetez en surface... sans jamais toucher les affaires de Joe. Vous pouvez soulever un tube de peinture pour enlever la poussière dessous... mais seulement si vous le remettez exactement à sa place.)

La poussière l'occupa pendant quelque temps. Selon toute vraisemblance, Joe devait l'avoir suivie des yeux... mais il n'en laissait rien paraître. Le tableau semblait fini, mais il continuait à travailler dessus.

L'évier était plein de vaisselle : elle se mit au travail.

Une fois les assiettes lavées, séchées et rangées, l'évier rendu aussi étincelant que les plats, elle examina les provisions. (Eunice, vous faisiez vraiment marcher la maison avec si peu de choses ?) (Patron, je gardais le minimum de denrées périssables à la maison. Mais il y a là moins que mon minimum. Joe ne pense jamais à ce genre de choses. Je ne le laissais pas faire les commissions... parce qu'il serait revenu avec un ami affamé, ayant oublié d'acheter le pain, le lard et le lait que je l'avais envoyé chercher. Regardez un peu dans le congélateur.)

Jeanne trouva quelques plats tout faits... une boîte de crème glacée à la vanille entamée, des spaghettis et plusieurs sortes de pizzas. C'était de cela qu'il y avait le plus, aussi décida-t-elle qu'elle ne pouvait guère faire d'erreur en offrant de la pizza à tout le monde. Et quoi d'autre. Pas de légumes frais. Des fruits ? Oui... une petite boîte de salade de fruits, à peine assez pour trois mais qu'on pouvait faire passer en la mélangeant avec la glace à la vanille, plus des gaufrettes si elle en trouvait.

Cela ne faisait pas un vrai repas, mais il n'y avait pratiquement rien d'autre. Elle commença à préparer le dîner et elle mit le couvert pour trois. (Eunice, il n'y a que deux chaises.) (Le tabouret de cuisine fait très bien l'affaire, patron.)

Quand Jeanne eut tout disposé, elle entendit Joe dire à Gigi : « Repos ! »

Elle se retourna : « Joe, voulez-vous souper maintenant ? C'est prêt à réchauffer. »

Au son de sa voix, Joe se retourna, la regarda, ouvrit la bouche et, soudain, s'écroula.

Ses traits se décomposèrent, il éclata en sanglots et son corps s'affaissa lentement. Jeanne se précipita vers lui et s'arrêta brusquement (Patron ! Ne le touchez pas !) (Mon Dieu ! Eunice !)

(N'aggravez pas les choses. Gigi s'en occupe. Vite ! En Lotus ! Om Mani Padme Oum.)

Jeanne s'accroupit en Lotus. « Om Mani Padme Oum.

Gigi avait soutenu Joe et l'avait aidé à s'allonger. Il était sur le plancher, plié en deux, sa tête reposant sur ses genoux, sanglotant. Gigi était agenouillée à côté de lui, avec cette expression des mères devant un enfant blessé. « Om Mani Padme Oum. » (Om Mani Padme Oum.) (Je ne peux pas l'aider, Eunice ?) « Om Mani Padme Oum » (Non, patron. Demandez à Gigi de vous aider, vous.) (Comment ?)

« Om Mani Padme Oum. » (Demandez-lui de faire un cercle. Om Mani Padme Oum.)

« Gigi ! Aidez-moi à faire un cercle ! *S'il vous plaît !* »

La fille leva les yeux, parut surprise comme si elle voyait Jeanne pour la première fois.

« Om Mani Padme Oum. Aidez-moi, Gigi. Aidons-le toutes deux. »

Gigi se mit en Lotus, près d'elle, genou contre genou, prit la main gauche de Jeanne et la main droite de Joe. « Joe ! Joe ! Il faut m'écouter. Forme le cercle avec nous. Tout de suite. » Elle commença à psalmodier avec Jeanne.

Joe Branca s'arrêta de sangloter, leva les yeux, l'air incrédule. Puis lentement, il se déplaça pour constituer le troisième côté du triangle et tenta de prendre la pose du Lotus. Son short trop étroit l'en empêcha. Il regarda d'un air étonné et commença à l'enlever. Gigi abandonna sa main et celle de Jeanne et l'aida à se déshabiller. Puis il s'installa commodément en Lotus et prit leurs mains. « Om Mani Padme Oum. »

Quand le cercle se referma, Jeanne ressentit un choc à travers tout son corps, quelque chose qui ressemblait à de l'électricité. Elle l'avait déjà senti auparavant, à trois ou quatre, mais jamais aussi fort. Puis la sensation disparut pour faire place à une douce chaleur. « Om Mani Padme Oum. »

Ils psalmodiaient encore du bout des lèvres quand Jeanne cessa de sentir ou d'entendre rien d'autre qu'une paix inexprimable.

« Éveillez-vous. Éveillez-vous ! Revenez ! »

Les paupières de Jeanne papillotèrent. Elle sentit ses yeux se remettre en place. « Oui, Winnie ? Je suis réveillée. »

— Vous avez dit que le souper était prêt à être réchauffé. Vous y allez ou j'y vais ?

— Oh ! » Elle s'aperçut que le cercle était toujours fermé.

« J'y vais, j'y vais. Si je peux. »

Joe la dévisagea d'un air interrogatif. Lui était serein « O.K. ! Vibrations bonnes ? »

— Elle est O.K. !, répondit Gigi. Va donc pisser. Et nous servirons le souper. Lave-toi les mains ; il y a de la térébenthine dans l'armoire à pharmacie.

— O.K. ! » Il se leva, prit les mains des deux filles et les aida à se remettre sur pieds. Puis il fit ce qu'on lui avait demandé. Jeanne suivit Gigi à la kitchenette et remarqua la pendule du four à réchauffer. « Gigi ! Elle est juste, cette pendule ? »

— À peu près. Vous devez partir ? J'espère que non !

— Oh non ! Je peux rester. Mais combien de temps avons-nous formé ce cercle ?

— Une heure, une heure et demie... plus longtemps peut-être. Assez longtemps. Quelle importance ?

— Aucune. » Jeanne mit ses bras autour du cou de la fille. « Merci, Gigi. »

Gigi la serra aussi dans ses bras : « Merci à vous. C'est la première fois que je vois Joe vraiment dans l'Un avec le Tout, acceptant son karma, en paix avec lui... la première fois depuis...

— Depuis la mort d'Eunice ?

— Oui. Il a passé son temps à ruminer. À se dire que s'il n'était pas allé à Philadelphie voir sa vieille, cela ne serait pas arrivé. Il sait que ce n'est pas vrai... Mais c'est ce qu'il sent dans ses tripes. Je le sais.

— Gigi, je pense qu'Eunice aimerait vous remercier. Si elle le pouvait. On dirait que tout va bien.

— On dirait. Hé ! Comment je vous appelle ? Je ne peux pas dire Hé, vous ! Mais Jean-Sébastien Bach Smith me paraît un foutu nom pour une fille.

— Je m'appelle Jeanne, maintenant. Et mon nom entier est Jeanne Eunice Smith. D'acc ?

— D'acc ! C'est chouette... parfait... Jeanne Eunice. » (Je pense que c'est vous qui êtes parfaite, patron. Vous avez réussi. Vous savez pourquoi je ne voulais pas venir ici ? J'avais peur pour Joe... et deux fois plus peur pour moi.) (Je le savais, chérie. Nous avions peur toutes les deux. Et Joe aussi.)

— Gigi, mieux vaut ne pas utiliser mon second prénom. Joe pourrait en être bouleversé. Mauvaises vibrations. »

Gigi secoua la tête. « Je ne crois pas. Si je me trompe, s'il a besoin de se retremper plus longtemps dans un cercle, ce soir, nous recommencerons, nous avons trouvé l'accord parfait.

— Très bien, Gigi.

— Oui, mais attendez que nous ayons mangé. Un cercle c'est bien beau et je peux tenir toute une journée si nécessaire. Mais je suis affamée. J'ai tout juste pris un sandwich, il y a cinq heures, et je ne mange presque rien au petit déjeuner. » Gigi l'attira contre elle, l'embrassa. « Allons donc manger !

— Quelqu'un a parlé de manger ?

— Dans une minute, Joe. Nous étions en train de bavarder...»

«...comme votre Mémorial Eunice Evans Branca, Joe. Parce que je ne veux pas qu'on oublie Eunice... surtout pas moi ».

Joe approuva : « Est bon, Eunice aimerait. » Puis il sourit : « Vous, O.K. ! Jeanne Eunice » Il posa sa tasse, commença à entasser les plats et ajouta : « Cet ensemble, Eunice l'aurait le même.

— Je l'avais vu sur elle, Joe. Je me suis fait faire le même.

— Jolie robe. Pas la peinture. Peintre d'enseignes ?

— Joe, je ne connaissais personne ayant votre talent. J'ai dû prendre ce que je trouvais. Euh ! un de ces jours... vous pourriez peut-être me peindre ? À titre professionnel avec des honoraires professionnels, sans autre obligation. »

Il sourit et secoua la tête. « Pas esthéticien, Jeanne Eunice. Sûr, peignais Eunice. L'aimais. Gigi aussi, quand elle veut. Vous peindrai aussi. Mais pas d'honoraires.

— Joe, je ne veux pas prendre le temps d'un artiste professionnel sans le payer. Mais je comprends votre point de vue. Peindre sa femme est une chose... mais ce n'est pas votre vrai métier.

— Pour le plaisir, répondit-il. Peut-être vous referai en noir et rouge avant que vous repartiez.

— Ce serait gentil de votre part, Joe. Cependant ne vous bilez pas. Personne n'en profiterait. Je rentrerai droit à la maison... Mais laissez-moi vous poser une question sur ces peintures. Vous vous souvenez d'avoir un jour peint Eunice en sirène et qu'elle était allée travailler comme ça ?

— Sûr.

— Eh bien !... Gigi, c'était au temps où j'étais encore Jean Smith, très vieux et très malade. Je souffrais tout le temps et ne pouvais supporter les analgésiques à haute dose. Il fallait endurer la douleur. Heureusement, il y avait Eunice, adorable comme une fleur et charmante comme un chaton, peinte en sirène, et Joe... voilà la question idiote. Je crois bien que je n'ai ressenti aucune douleur de toute la journée tant j'étais occupé à résoudre ce problème sans y arriver : était-ce un vrai soutien-gorge que portait Eunice, ou bien était-ce seulement de la peinture en trompe-l'œil ? »

Joe parut hautement satisfait de lui-même : « Peinture. Vrai trompe-l'œil. » (Patron, je vous l'avais dit.) (Oui, petit démon vous aussi, vous fabulez parfois.)

« Réellement, vous m'en avez mis plein la vue. Je voyais réellement ces coquillages, je pouvais presque sentir au bout de mes doigts leur rugosité. Puis Eunice se mettait de profil... et je n'étais plus aussi sûr. J'ai passé toute cette journée à la reluquer en essayant que ça ne se remarque pas. Joe, vous êtes un grand artiste. C'est une honte que vous préfériez la toile à la peau.

— Pas tout à fait vrai. Adore peindre la peau sur la toile. Trompe-l'œil toujours. Pas seulement pour un jour.

— Je vois. Comme là-bas. » Jeanne désigna de la tête, le chevalet.

« Gigi, laissez-moi faire la vaisselle.

— Empilez dans l'évier, ordonna Joe. Inspiration. Composition deux corps.

— O.K. ! Joe, répondit Gigi. Jeanne Eunice, qu'est-ce que vous

diriez de poser tard ? Joe dit deux corps. Il vous veut aussi. Mais, je vous préviens quand Joe dit : inspiration, on ne dort pas beaucoup.

— Mais non ! dit Joe. Peux abréger. Puis...»

Soudain, il parut désespéré, se tourna vers Jeanne. « Peut-être pas ici, demain ? Ou pas envie de poser. Hé ! oubliais ! Pensai qu'vous dormiez ici ! Dingue ! Diable ! »

Jeanne dit : « Je n'ai nulle part où je sois tenue d'aller, Joe et je serais très honorée de poser pour vous. Mais... (elle se tourna vers Gigi) est-ce que je peux passer la nuit ici ? Ça vous va ?

— Oh ! sûr !

— Je me demande. Depuis que vous m'avez montré votre alliance, je me demande ce que je risque de démolir. »

Gigi gloussa : « Ma douce, si vous croyez que c'est un anneau pour mener Joe par le nez !... Moi, en tout cas, je ne le penserai jamais. Jeanne, j'ai quitté Sam un bon mois avant de laisser Joe m'acheter cet anneau et m'épouser. Je ne pouvais arriver à croire qu'il en avait l'intention. Je ne connais aucun autre couple marié. C'est chouette. Mais ça continue à me faire marrer.

— Sûr ! restez si vous voulez. Nous avons un lit de camp. Il ne vaut pas cher, mais nous mettrons Joe dessus. »

(Attention, patron ! C'est de la dynamite ! À dix contre un que Joe ne sera pas sur ce lit de camp.) (Bien sûr que non. C'est moi qui y serai. Vous me prenez pour une idiote ?) (C'est triste à dire, patron, oui. Vous êtes adorable... mais si vous avez assez de bon sens pour ne pas prendre les ascenseurs toute seule, vous n'en avez pas assez pour vous méfier des lits.) (Joe veut que je pose. S'il veut quelque chose d'autre, il l'aura aussi, voilà tout.)

(C'est bien ce que je pensais.) (Eunice, Joe ne me désire pas. Gigi est sa femme maintenant.) (O.K. ! sœurlette. Mais quand vous ai-je entendu dire pour la dernière fois que le mariage n'est pas une forme de décès ?)

Joe Branca semblait considérer l'affaire comme réglée. Les détails ménagers ne l'intéressaient pas. Il dit : « Vous huilez-vous après la douche ? » Il toucha Jeanne sous les côtes. « Non. Gigi !

— Bon, bon Joe. » Gigi plongea dans la douche et en rapporta une bouteille d'huile d'olive. Elle dit à Jeanne : « La lanoline fait aussi bien. Mais je préfère sentir comme une salade que comme un mouton. Joe, frotte-lui les côtes, je lui oins les jambes. Et puis, nous vous oindrons encore une fois tout entière avant de vous essuyer. Pour enlever tout ce que la peau n'aura pas absorbé. Hum ! Reste encore de la peinture noire par ici où vous ne pouvez pas voir. Mais l'huile d'olive l'enlève. Jeanne, j'ai la peau deux fois plus belle depuis que Joe m'a appris à m'en occuper.

— Votre peau est parfaite, Gigi.

— Joe est un vrai tyran sur ce point. Maintenant, on vous essuie.

— Pas trop, dit Joe. Faut qu'elle brille.

— On y va doucement. Un peu d'huile pour moi, Joe ?

— Da.

— O.K. ! maestro. Jeanne, il faudra nous frotter sérieusement pour enlever tout ça avant d'aller au lit. Si nous ne sommes pas trop fatiguées... pas d'importance... les draps se jettent :

» Joe vas-tu dire à tes esclaves ce que sera ce tableau ?

— Sûr, besoin jouer la comédie. Bien jouer. Tableau gouines.

— Hé ! Joe, tu ne peux pas mettre Jeanne là-dedans !

— Attends, petite. Dessine pas des comics. Sais bien. Tableau sera si convenable qu'on pourra le pendre dans une église. Mais si chargé de symboles que le vieux salopard paiera le maximum. Néanmoins, Jeanne Eunice, peux changer vot' visage si vous voulez. » Il avait l'air inquiet.

« Joe, peignez-moi comme vous voudrez. Si quelqu'un me reconnaît dans un de vos tableaux, j'en serai fière.

— O.K. ! »

Rapidement, Joe Branca édifia une sorte de plate-forme avec des planches et des caisses et entassa dessus des coussins. Il couvrit le tout d'une lourde étoffe froissée. « Trône. Gigi d'abord. Gigi mâle. Eunice la pigeonne. » Il les déplaça comme des poupées, les mettant en place comme un boucher manipulant sa viande, de telle sorte que Gigi fût soutenue par des coussins pendant qu'elle tenait Jeanne dans ses bras et la regardait dans les yeux. Installée comme elle l'était, Jeanne masquait le sexe de Gigi. Joe souleva le genou gauche de Jeanne pour qu'il masque également son propre sexe. Puis il plaça la main droite de Gigi sous le sein gauche de Jeanne, elle ne le recouvrait pas, le touchait à peine. Enfin il recula et grogna de satisfaction.

... Il revint, modifia légèrement la composition, les déplaçant si peu que Jeanne ne pouvait imaginer la différence que cela faisait. Apparemment satisfait, il les cala avec des coussins afin que toutes deux puissent tenir la pose sans fatigue.

Il plaça une plaque de bois en dessous d'elles, légèrement inclinée : « Avec des caractères grecs, dit-il, ça donne « les Chansons de Bilitis ». Juste pendant la pause. Avant l'action. Le moment délicieux. » Il les regarda soigneusement en fronçant les sourcils : « Jeanne Eunice, enceinte ? »

Jeanne s'étonna : « Ça se voit ? Je n'ai pas pris un gramme. » (Effacez et corrigez... pas plus de cinq cents grammes.) (Oui, mais ce n'est pas assez pour que ça se voie. À part la pizza que je viens de manger, j'ai suivi le régime de Roberto. Vous le savez bien.)

Joe hocha la tête. « Ça ne se voit pas à la silhouette. Heureuse, Jeanne Eunice ?

— Terriblement, Joe. Mais je ne l'ai encore dit à personne.

— Pas de bile, bébé, Gigi n'ira pas bavarder. » Il sourit et pour la première fois, Jeanne vit à quel point il pouvait être beau. « Heureuse ! C'est ce qui compte. Maman heureuse, bébé heureux. Les femmes enceintes sont différentes. Mieux. La peau luit, les muscles sont fermes, les creux sous les yeux se remplissent. Tout le corps a un meilleur tonus. L'œil voit mais la plupart des gens peuvent pas voir ce qu'ils voient. Ai de la veine de vous avoir pour modèle juste maintenant. Résout le problème qui me démangeait.

— Quoi, Joe ? Comment ? » (Eunice est-ce que tout va bien ?) (Sûr, sœurlette. Joe est pour les bébés à condition qu'ils ne l'embêtent pas. Il est heureux que vous soyez heureuse... et ne songe pas le moins du monde à savoir comment c'est arrivé ou ce que vous ferez. Mais il n'est pas mesquin pour autant. Si vous étiez fauchée, il vous hébergerait et essaierait de nourrir le bébé sans vous demander davantage d'où il vient. Pour lui, le monde n'est pas compliqué... et il est vraiment simple.)

« Problème : vous ressemblez à Eunice, naturellement. Mais encore plus belle. Impossible. Sais pourquoi maintenant. Les femmes enceintes sont toujours plus belles que nature.

— Joe, vous pensez que les femmes enceintes sont belles plus tard ? Disons au huitième ou au neuvième mois ?

— Sûr ! » Joe semblait surpris de la question. « Plus belles. Une femme saine, heureuse d'être sur le point d'accoucher... Comment ne le serait-elle pas ? Symbole du Tout. Bouclez-la. Au boulot !

— Joe, une question encore, s'il vous plaît. Vous serait-il possible de me peindre encore quand je serai comme une tour ? Entre le huitième et le neuvième mois ? Vous pourriez tricher. Il faudrait peut-être. Je pourrais bien ne pas pouvoir poser longtemps à ce moment-là. »

Il sourit enchanté : « Tu parles, Charles ! Les artistes n'ont pas souvent cette chance. La plupart des femmes enceintes sont idiotes et veulent rien savoir. Mais taisez-vous. Devez avoir l'air excitantes ; alors soyez-le. Ne jouez pas ! Soyez ! En sueur, bandantes ! Jeanne Eunice, Gigi vous a mise en train, donné envie. Mais avez peur. Pucelle. Gigi, pleine de désir ! Même d'avidité... mais pensez seulement, n'agissez pas. »

Il s'interrompt pour changer l'emplacement de ses spots, frotta d'huile l'épaule et le sein droits de Gigi.

« Ça va ! Allez, les bouts de seins qui pointent ! Jeanne Eunice, bien pointus ! Essayez de penser aux hommes, pas à Gigi.

— Je vais arranger ça, dit Gigi. Écoutez poulette. » Elle commença à chuchoter dans l'oreille de Jeanne Eunice ce que faisaient les lesbiennes de l'Antiquité quand elles tenaient une vierge entre

leurs bras, sans manquer un détail et avec les mots les plus crus.

Jeanne sentit ses seins durcir tant ils lui faisaient mal. Elle humecta ses lèvres et regarda Gigi sans même se rendre compte que Joe travaillait.

« Suffit ! annonça Joe. Descendez ! terminé ce soir ! »

Jeanne se redressa et regarda la pendule. « Mon Dieu ! Déjà minuit !

— Au dodo, dit Joe. On posera demain. »

Gigi annonça : « Je vais faire la vaisselle. Joe, installe le lit de camp.

— Gigi, je vais m'occuper de la vaisselle.

— Je laverai, vous essuierez. »

Quand elles eurent fini, Joe était déjà endormi sur le lit de camp.

Gigi dit : « Quel côté préférez-vous, poulette ?

— N'importe.

— Glissez-vous là-dedans. »

Chapitre XXIV

Jeanne se réveilla, la tête sur l'épaule de Gigi. Gigi la regardait. Cela aida Jeanne à se rappeler où elle était. Elle bâilla et dit : « Bonjour, chérie. C'est déjà le matin ? Où est Joe ? »

— Joe est en train de prendre son petit déjeuner. Assez dormi, chérie ?

— Je crois bien. Quelle heure est-il ?

— Je n'en sais rien. La question est : êtes-vous reposée ? Sinon rendormez-vous.

— Je suis reposée. Je me sens en pleine forme. Levons-nous.

— Très bien. Mais je demande un péage, un baiser pour m'enjamber.

— Scandaleux ! dit Jeanne, tout heureuse, et elle paya son écot. »

Mais Joe n'était pas dans la cuisine. Il était en train d'examiner ce qu'il avait fait la nuit passée. Gigi dit : « Regardez, Jeanne. Il a tout oublié du petit déjeuner.

— Ça ne fait rien, dit Jeanne doucement.

— Vous cassez pas pour parler à voix basse. Quand il travaille, Joe n'entend rien. À moins qu'on ne crie. Bon ! allons manger un morceau. Après, nous essaierons de lui faire prendre son petit déjeuner. Il n'y a pas grand-chose à offrir à une invitée.

— Pas besoin de grand-chose. Un jus d'orange, un toast et du café.

— Y a pas de jus. » Gigi fouilla sans résultat. « Il faut que je descende à l'épicerie. Pas la peine d'envoyer Joe. Il reviendrait avec un nouveau carnet de croquis et de la peinture, heureux comme un gosse. Et c'est inutile de l'engueuler. »

Jeanne Eunice soupçonna quelque chose au ton de Gigi : « Vous êtes fauchée, Gigi ? »

Gigi ne répondit pas. Elle détourna les yeux, sortit une demi-miche de pain et s'apprêta à tailler des toasts. Jeanne insista d'une voix unie : « Gigi, je suis riche. Je suppose que vous le savez. Mais Joe ne veut pas accepter un centime de moi. Vous n'avez pas besoin d'être aussi entêtée que lui. »

Gigi dosa la poudre pour six tasses de café. Puis elle dit sur le même ton : « Quand j'ai posé pour la première fois pour lui, Joe m'a payée au tarif syndical. Il avait un peu d'argent d'Eunice. L'assurance, je pense. Mais Joe est une bonne poire et tout le monde est venu lui emprunter de l'argent, tout le monde s'est mis à le dépenser, et

personne ne l'a jamais remboursé... Et tout était parti avant que je ne me mette avec lui et que je ne commence à m'occuper de ses comptes. Quelqu'un paie le loyer, le gaz, l'électricité et l'eau. Vous, peut-être ?

— Non.

— Vous êtes au courant ?

— Oui. Un homme qui admirait beaucoup Eunice, s'en est occupé. Joe peut vivre le reste de sa vie ici, si ça l'arrange. Et je n'ai qu'un mot à dire pour qu'on remette le téléphone. Quand on a eu tout arrangé, on avait oublié le téléphone.

— Nous n'avons pas besoin de téléphone. Je crois que la moitié des locataires de cet étage ont utilisé le téléphone de Joe à l'œil... il y en a encore qui viennent et qui râlent quand je leur dis : on n'a pas le téléphone, alors virez ! Joe travaille... dites-moi, cet homme qui admirait Eunice... il ne se prénomait pas Jean, par hasard ?

— Non ! Et il ne s'appelle pas Jeanne maintenant. Gigi je ne peux pas vous le révéler sans sa permission et il ne me l'a pas donnée. Joe a-t-il jamais dit quelque chose à propos du loyer ?

— Vraiment, je ne crois même pas qu'il y ait pensé. C'est un gosse. L'art et l'amour... c'est tout ce qu'il connaît.

— Bien. Il ne remarquera donc pas ceci... j'ai une liaison radio avec ma voiture. Je peux l'appeler. Si vous dites à Joe que vous devez descendre à l'épicerie, il vous laissera y aller, n'est-ce pas ?

— Sûr ! Il ne rouspétera même pas... même s'il a décidé de nous faire poser toute la journée.

— Alors, dites-lui que c'est indispensable et je vous propose de vous prendre dans ma voiture. Nous pourrions rapporter une vraie cargaison avec une voiture et deux gardes pour nous aider à porter le ravitaillement. Peut-être Joe ne se doutera-t-il pas que c'est moi qui ai payé. Peut-être pourrez-vous lui dire que l'un de ses tableaux s'est bien vendu. »

Gigi réfléchit, puis soupira : « Vous me tentez, ma petite dame enceinte. Mais mieux vaut que je tienne bon et continue à manger de la pizza jusqu'à ce que nous vendions un tableau. Et ça viendra sûrement. Mieux vaut ne pas toucher à une organisation qui fonctionne, je pense. »

(Elle a raison, patron. Laissez-la se débrouiller) (Mais, Eunice, il n'y a rien pour le petit déjeuner que du café et du pain sec. Et encore ce ne serait rien... Mais il n'y a que quatre paquets de surgelé et trois pizzas... nous en avons mangé trois la nuit dernière. Et puis encore deux ou trois bricoles. Je ne peux pas les laisser comme ça) (Il le faut ! Vous voulez tout gâcher ? Gigi est très bien avec lui, elle saura se débrouiller. Enfin, oui ou non, en sais-je plus long que vous sur Joe ?) (Bien sûr, Eunice... Mais il faut bien manger.) (Oui, patron. Mais ça n'a jamais fait de mal à personne de sauter un ou deux repas.)

(Eunice... s'il vous plaît ! Vous m'avez dit que j'étais très bien la nuit dernière.) (Mais oui, et c'était vrai. Vous n'avez qu'à continuer en laissant les choses telles quelles et en trouvant un moyen pour que Gigi puisse acheter honnêtement de l'épicerie... mais n'essayez pas de leur faire de cadeau.) (Très bien, ma douce, j'essaierai.)

« Gigi, là dans le frigo, cette graisse, c'est du lard ?

— Oui, je l'ai mis de côté. Ça peut servir.

— Ça peut, bien sûr ! Et je vois deux œufs !

— Oui. Mais deux œufs coupés en trois, ça ne fait pas gras. Enfin je vais les faire sur le plat, un pour vous, l'autre pour Joe.

— Allez-vous coucher, bébé. Je vais vous apprendre la cuisine. »

Gigi Branca en parut toute désarçonnée : « Jeanne, vous me donnez la chair de poule. Je n'arrive pas à réaliser que vous avez...

— Ne me regardez pas comme un fantôme, Gigi, prenez-moi dans vos bras et dites-moi que je n'en suis pas un. » (Qu'avez-vous contre les fantômes, patron ? Nous, nous en avons épousé un, dans la salle d'examen du docteur Olsen.) (Eh ! oui ; ça vous gêne, Eunice ?) (Non, patron chéri... vous êtes tout juste le vieux fantôme – je veux dire le vieux père, que je veux pour notre petit bâtard.) (Je vous aime aussi, petite coureuse.)

Gigi l'embrassa.

Joe vint à table à contrecœur. L'air absent, il mangea un morceau, parut surpris : « Eh ! qui a fait la cuisine ?

— Toutes les deux, répondit Jeanne.

— Ah ! Est bon !

— Jeanne m'a montré comment faire. Nous en referons de temps à autre, Joe, corrigea Gigi.

— Bientôt.

— Très bien. Jeanne, vous savez lire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Je pensais bien. Il y a une lettre de la mère de Joe, ça fait trois jours qu'elle est là. Je voulais trouver quelqu'un pour me la lire, mais Joe m'a fait poser presque sans arrêt et Joe veut choisir les gens qui lisent les lettres de sa mère.

— Gigi. Jeanne est l'invitée. Pas poli.

— Joe, si je suis une étrangère, je ne finirai pas ce petit déjeuner et je ne poserai pas. Je vais rappeler Anton et Fred et rentrer chez moi. » (Voilà qui est parler, ma grosse.) (Voilà une astuce bien vulgaire, Eunice. Mais Joe ne doit pas me traiter d'étrangère.) (Bien sûr que non. Faites la moue et obligez-le à vous embrasser. Il ne vous a jamais embrassé autrement que dans le noir.)

Joe dit tout contrit : « Désolé, Jeanne Eunice. »

Jeanne fit la moue : « Il faut l'être. Pour être pardonné, il faut

m'embrasser et dire que je ne suis pas une étrangère.

— Elle a raison, dit Gigi. Embrasse-la et réconciliez-vous.

— Au diable ! » dit Joe en se levant et en faisant le tour de la table pour venir embrasser Eunice. « Pas étrangère. Maintenant mangeons !

— Oui, Joe, Merci. » (Il peut embrasser mieux que ça.) (Nous le savons toutes les deux.) « Mais Joe, je ne lirai pas cette lettre à moins que vous ne me le demandiez. Gigi, vous m'avez surprise quand vous avez dit que vous ne saviez pas lire.

— Peut-être que j'aurais dû apprendre à lire... quoique je ne puisse pas dire que ça me manque. » Elle haussa les épaules.

« Joe, je vais chercher la lettre ?

— Sûr. Jeanne Eunice est de la famille. »

Jeanne trouva que l'écriture de maman Branca était difficilement lisible. Aussi lut-elle la lettre pour elle afin d'être sûre de la lire couramment à haute voix... et elle tomba sur un os (Eunice ! Comment est-ce que je me sors de là ?) (Sœurlette, il ne faut jamais dire à un homme ce qu'il n'a pas besoin de savoir. Je censurais quand c'était nécessaire. Même votre courrier quand vous étiez très malade.) (Je le sais. Parce que je relisais ce que vous m'aviez lu à voix haute.) (Patron, il y avait aussi les lettres qui allaient directement au panier. Et celle-ci aurait dû y aller... alors censurez-la.) (Vous étiez mariée avec lui, chérie. Moi, je ne le suis pas. Je n'ai pas le droit de censurer son courrier.) (Chérie, entre avoir le droit et avoir la gentillesse de le faire, je sais de quel côté mon cœur balance.) (Oh ! bouclez-la, je ne censurerai pas le courrier de Joe !)

« Il faut un bout de temps pour se faire à cette écriture bizarre, dit Jeanne Eunice en manière d'excuse.

« Bon, voilà : *“Mon cher petit gars, Maman ne se sent pas tellement...”*

— Ne lisez pas tout, coupa Joe. Racontez ce qu'il y a dedans.

— Exactement, dit Gigi. La mère de Joe raconte toujours un tas d'histoires de voisins bruyants, de bêtises à leur mère et de gens dont Joe n'a jamais entendu parler. Tout ce qu'il veut ce sont des nouvelles. S'il y en a. »

(Vous voyez, sœurlette ?) (Eunice, je n'accepte toujours pas de censurer. Je peux laisser le bavardage... mais je modifierai un peu la manière de dire.) (Vous feriez drôlement mieux, patron. Et vous le savez.)

« Très bien. Votre mère dit que son estomac lui cause des ennuis. »

(“Maman ne se sent pas tellement bien, ça ne semble pas s'arranger. À la Sécurité sociale, ils disent que ce n'est pas un cancer ; mais qu'est-ce qu'ils en savent ? Sur les feuilles, on dit que leur toubib est un interne, et

tout le monde sait qu'un interne est un étudiant et pas un vrai médecin...")

« Joe, elle dit que son estomac l'ennuie encore mais qu'elle est suivie par un spécialiste de médecine interne – un médecin qui se spécialise dans ces maladies, ils s'y connaissent bien – et qu'il lui garantit que ce n'est pas un cancer ou quelque chose de ce genre. »

"Le nouveau curé n'est d'aucun secours. C'est un jeunot qui croit qu'il sait tout. Il affirme que je suis aussi bien soignée que n'importe qui alors qu'il sait que ce n'est pas vrai. Quand je vais au Centre médical de la Sécurité sociale, ils me font attendre."

« Elle dit qu'il y a un nouveau curé dans votre paroisse, plus jeune que l'ancien et qu'il s'est renseigné et l'a rassurée. Elle est soignée comme il faut. Mais elle dit que parfois quand elle va au dispensaire, il faut qu'elle attende.

— Pourquoi pas, dit Joe. N'a rien à faire de sa vie, qu'à tuer le temps. Elle ne travaille pas. »

("Mon petit gars, Maman n'a pratiquement plus de lettre de toi depuis qu'Eunice est morte. N'y a-t-il personne qui sache écrire dans ton bloc ? Tu ne sais pas à quel point une mère s'inquiète quand elle n'a pas de nouvelles de son petit garçon. Je guette la boîte aux lettres tous les jours. Mais pas de lettre de mon petit Joe.")

« Elle dit qu'elle n'a pas de nouvelles de vous depuis longtemps. Joe, je serais heureuse d'écrire une lettre pour vous avant de partir... ce que vous voudrez et de l'envoyer par le service Mercure pour être sûre qu'elle l'ait.

— Peut-être. Merci. » Joe ne semblait pas particulièrement enthousiaste. « Verrai plus tard. Peindre d'abord. Rien de plus ? Juste racontez. »

(Eunice, voici où ça devient difficile.) (Sauter !) (Je ne peux pas !)

("Je t'ai vu à la télé et j'ai failli tomber raide quand j'ai entendu que tu avais renoncé à un million de dollars à quoi tu avais droit. Est-ce que ta mère n'est rien pour toi ? Je ne t'ai pas élevé et aimé, je ne t'ai pas soigné quand tu t'es brisé la clavicule pour être traitée comme ça ! Va-t'en trouver tout de suite cette demoiselle Jean Bassin Bock Smith et dis-lui qu'elle ferait aussi bien d'arrêter son hideux sourire parce que je veux ce qui me revient de droit et que je l'aurai. J'ai déjà été voir un avocat et il m'a dit qu'il plaiderait, si on partageait moitié moitié dès que je lui aurais réglé mille dollars pour ses frais. Je lui ai dit qu'il n'était qu'un voleur. Mais dis à cette demoiselle Smith de payer ou que mon avocat la fera mettre en prison !!! Des fois que je me dis que le meilleur moyen serait encore qu'on vienne moi et tes sœurs et qu'on s'installe chez toi jusqu'à ce qu'elle raque. Ça serait dur de quitter tous les vieux amis de Philadelphie, mais il faut bien quelqu'un pour tenir ta maison maintenant que tu n'as plus de femme pour le faire. Ce ne serait pas la première fois que je me sacrifierais pour

mon petit gars. Ta maman qui t'aime.")

« Joe, votre mère a dû suivre l'audience de mon procès en identification à la télé et entendre votre déposition. Elle semble déçue d'apprendre que vous avez donné l'argent pour le consacrer à un mémorial pour Eunice, alors que vous auriez pu le garder. »

Joe ne fit aucun commentaire.

Jeanne poursuivit : « Elle dit qu'elle voudrait venir s'installer ici avec toute la famille ; Mais de la manière dont c'est rédigé j'en doute. C'est tout, sauf qu'elle vous envoie tout son amour. Joe, je comprends que votre mère puisse être déçue de la manière dont vous avez disposé...

— Mes oignons, pas les siens.

— Puis-je finir, Joe ? D'après sa lettre, j'imagine qu'elle doit être pauvre et j'ai été pauvre moi-même, et je sais ce qu'on ressent quand on l'est. Je pense que votre mémorial pour Eunice a été une merveilleuse idée, le plus bel hommage rendu par un mari à la mémoire de sa femme, que je connaisse. Je l'approuve pleinement. Et je pense qu'Eunice doit être contente d'être ainsi honorée. » (C'est vrai, patron. Mais il en a peut-être un peu trop fait. Jake aurait pu prévoir une rente – juste de quoi manger – pour Joe avec une partie de cet argent. Mais Joe n'a jamais su faire les choses à moitié. Avec lui, c'est tout ou rien.) (Peut-être pouvons-nous arranger ça, chérie.)

« Joe, si je versais une rente à votre mère – vous savez très bien que je peux le faire ! – ce ne serait pas comme si vous acceptiez de l'argent pour la mort d'Eunice.

— Non.

— Mais j'aimerais le faire ! Elle est votre mère, ce serait comme un monument de plus à la mémoire d'Eunice. Disons assez pour...

— Non », répéta-t-il calmement.

Jeanne Eunice soupira : « J'aurais dû ne rien dire et arranger tout cela par l'intermédiaire de Jake Salomon. » Elle enregistra l'adresse de Philadelphie pour arranger l'affaire à sa guise.

« Joe, vous êtes un homme charmant et je comprends pourquoi Eunice vous était si attachée, – moi-même je suis tombée amoureuse de vous et je pense que vous le savez tous les deux – sans la moindre intention de vous éjecter, Gigi, je vous aime autant que lui. Mais, Joe... aussi gentil et brave que vous soyez... vous êtes un peu trop entêté. » (Sûr qu'il l'est patron. Mais ça ne sert à rien de vouloir changer les gens. Laissez donc tomber. Vous n'aviez pas besoin d'enregistrer cette adresse, j'aurais pu vous la donner.)

« Jeanne !

— Oui, Gigi ?

— Ça m'embête de vous dire ça... Mais c'est Joe qui a raison et vous qui avez tort.

— Mais...

— Je vous dirai, vous expliquerai pendant que nous posons. Allez aux cabinets si vous avez besoin pendant que je fais tremper la vaisselle. Joe veut commencer. »

Jeanne fut étonnée d'apprendre qu'elle pouvait bavarder avec Gigi pendant qu'elles posaient. Mais Joe lui assura que leur bavardage ne le gênait pas tant qu'elles ne s'adressaient pas à lui. Jeanne se sentit cependant obligée de chuchoter tandis que Gigi prenait le ton de la conversation normale.

« Maintenant, je vais vous dire pourquoi vous ne devez pas envoyer d'argent à la mère de Joe. Mais attendez !... Il a encore recommencé ! Joe ! remets ton short et cesse d'essuyer les couleurs sur ta peau. » Joe ne répondit pas mais obéit.

« Jeanne, si vous avez de l'argent à jeter par les fenêtres, foutez-le dans les chiottes, mais n'en envoyez pas à la mère de Joe. C'est une pocharde.

— Oh !

— Joe le sait. Le Visiteur de l'aide sociale le sait aussi. Ils ne lui remettent pas ses allocations familiales en argent liquide. Elle reçoit un chèque rose, pas vert. Ça ne l'empêche pas de revendre l'épicerie qu'elle obtient en échange pour acheter du vin. Ces ennuis d'estomac... n'y pensez plus ! À moins que vous ne vouliez l'aider à se saouler à mort. Ce ne serait pas une grande perte. »

Jeanne soupira : « Je n'apprendrai jamais, Gigi, toute ma vie j'ai fait des dons. Et je ne peux pas dire que j'ai fait du bien, j'ai plutôt fait beaucoup de mal.

— C'est votre bon cœur, chérie. Voilà une fois où il ne faut rien faire. Je le sais, on m'a lu beaucoup de ses lettres. Vous avez arrangé celle-là, pas vrai ?

— Ça se sentait ?

— Pour moi, oui... parce que je sais à quoi elles ressemblent. Dès la première, j'ai appris à faire en sorte que personne ne les lise à haute voix devant Joe. Ça le bouleverse. Aussi j'écoute, je retiens vite et je les réduis à ce que Joe a besoin de savoir. J'ai bien pensé que vous étiez assez fine pour le faire sans qu'on vous le dise et j'avais raison... sauf que vous auriez pu encore couper et Joe aurait été content.

— Gigi, comment un aussi chic type que Joe – et si doué – peut-il sortir d'une telle famille ?

— Comment se fait-il que nous soyons ce que nous sommes tous tant que nous sommes ? C'est comme ça... Pourtant, je me suis toujours demandé si Joe avait quoi que ce soit à voir avec sa mère. Il ne lui ressemble pas. Joe a un portrait d'elle sur lequel elle a l'âge qu'il a maintenant. Aucune ressemblance.

— Peut-être tient-il de son père ?

— Peut-être bien. Mais pour papa Branca qui l'a abandonné il y a des années, je ne suis pas sûre... si papa Branca est son père... si même sa mère sait qui est le père de Joe...

— Ça doit souvent arriver. Regardez-moi... enceinte et pas mariée. Je ne peux pas la critiquer.

— Vous ne savez pas de qui il est, chérie ?

— Euh !... eh bien, si ! Mais jamais, jamais, jamais je ne le dirai. Cela m'arrange de le garder pour moi toute seule. Et je peux me payer ce luxe.

— Bien... ça ne me regarde pas et vous semblez heureuse. Mais en ce qui concerne Joe... je pense qu'il est orphelin. Un petit bâtard qui a atterri je ne sais comment chez cette pouffiasse. Joe refuse de le confirmer. Il est vrai qu'il ne dit pas grand-chose... sauf quand il faut qu'il explique quelque chose à un modèle. Enfin sa mère a eu au moins une bonne influence sur lui. Vous devinez ?

— Non.

— Joe ne boit pas. Oh ! nous avons de la bière à la maison pour les amis... quand nous pouvons. Mais Joe n'en boit jamais. Il ne fume pas d'herbe. Il n'acceptera jamais de faire partie d'un Cercle s'il faut se droguer d'abord. Vous savez comment cela se passe avec la drogue. Elles sont toutes illégales mais aussi faciles à acheter que du chewing-gum. Dans ce seul complexe, je vous montrerai trois gars qui peuvent vous fournir n'importe quoi ; suffit de dire le nom de ce qu'on veut. Mais Joe n'y touchera jamais. »

Gigi prit un drôle d'air : « J'ai cru que c'était un phénomène. Je n'ai jamais été une intoxiquée... mais je n'ai jamais vu de mal à faire un petit voyage avec des amis.

» Puis je me suis mise avec lui et il était fauché, et je l'étais aussi et l'épicerie était notre seul luxe et... eh bien, je n'ai plus rien fumé depuis que nous nous sommes mariés. Et je n'en ai plus envie. Je me sens bien : une femme toute neuve.

— Vous avez l'air heureuse et en bonne santé. Écoutez, vous n'avez pas voulu me laisser vous payer de l'épicerie, bien que je mange à votre table. Accepteriez-vous un million de dollars de moi ?

— Oh ! non... Ça me ferait peur !

— Voilà une décision encore plus sage que celle que vous avez prise avant le petit déjeuner. Mais demandez à Diogène !

— Qui est-ce ?

— Un philosophe grec qui se baladait en cherchant un honnête homme... et qui ne le trouva jamais. »

Gigi réfléchit : « Je ne suis pas très honnête, Jeanne. Mais je pense que nous avons découvert un homme honnête : Joe.

— Je le crois aussi. Puis-je vous dire Gigi pourquoi je pense que

vous avez bien fait de dire “non” ? Oh ! c’était une sorte de gag. Si vous aviez dit “oui”, je ne me serais pas dégonflée. Mais je n’aurais pas aimé ça. Et puis-je vous dire pourquoi ? Qu’est-ce qui ne va pas quand on est riche ?

— Je ne sais pas. Je pensais qu’être riche, c’était chouette.

— C’est chouette, parfois. Quand vous êtes réellement riche – et je le suis – l’argent, c’est le pouvoir. Je ne dis pas que le pouvoir ne vaut pas la peine qu’on le prenne. Regardez-moi. Si je n’avais pas eu tant de pouvoir brut, je ne serais pas ici à bavarder avec vous. Je serais mort... morte. Et ça me plaît d’être ici, avec vos bras autour de moi et Joe en train de nous peindre parce qu’il pense que nous sommes belles, et nous le sommes. Mais le pouvoir fonctionne dans les deux sens ; l’homme – ou la femme – qui l’a ne peut lui échapper. Gigi, quand on est riche on n’a plus d’amis ; on n’a que des relations.

— Dix minutes, dit Joe.

— Repos, dit Gigi.

— Hé ! mais nous nous reposons.

— Alors, debout et étirez-vous. La journée sera longue. Si Joe dit que nous avons posé cinquante minutes, c’est que nous l’avons fait. Et prenons une tasse de café ; moi, j’en veux une. Joe ?

— Oui.

— On peut regarder ?

— Non. À la pause de midi, peut-être.

— Ça doit bien marcher, Jeanne. Sans quoi Joe ne dirait rien. Joe, Jeanne me dit que les richards ne peuvent pas avoir d’amis.

— Hé ! attendez, je n’ai pas fini. Gigi, un richard peut avoir des amis. Mais il faut que ce soient des gens qui ne s’intéressent pas à son argent. Comme vous, comme Joe. Et même cela ne suffit pas pour avoir de vrais amis. D’abord, il faut les trouver. Ensuite, il faut être sûr d’eux et de leur désintérêt pour l’argent qui peut être feint. On ne trouve pas tant de gens répondant à ces conditions, et même les riches ont à faire leurs preuves. Puis il faut gagner leur amitié... et c’est plus difficile pour un richard que pour le commun des mortels. Un richard est toujours soupçonneux et il met un masque pour affronter les étrangers... et ce n’est pas le moyen pour se faire des amis. Aussi, en général, est-il vrai que si vous êtes riche, vous n’avez pas d’amis. Juste des relations, qu’on tient à distance respectueuse, parce qu’on a déjà été blessé à maintes reprises. »

Gigi qui était dans la cuisine s’écria : « Jeanne ! nous sommes vos amis.

— Je l’espère ! » Le regard de Jeanne se porta de Gigi à Joe : « J’ai senti votre amour dans notre cercle. Mais ce ne sera pas facile, Gigi. Joe me regarde et ne peut s’empêcher de se rappeler Eunice... et vous me regardez sans pouvoir vous empêcher de vous demander quel

effet cela fait à Joe.

— Ce n'est pas vrai ! Dis-lui, Joe !

— Gigi a raison, dit calmement Joe. Eunice est morte. Voulait que vous ayez ce que vous avez. M'a fait mal. Mais fini avec notre cercle. » (Patron, qu'est-ce que vous diriez si je me montrais pour un moment ? De temps à autre, une fille aime bien qu'on ressente son absence.) (Eunice, il ne faut pas le blesser. C'était tout ce que nous pouvions faire pour le guérir.) (Je le sais bien. Mais la prochaine fois qu'il nous embrasse – je vais être tentée de parler à haute voix et de lui dire que je suis là.) (Om Mani Padme Oum.) (Om Mani Padme Oum... et honte à vous et à Diogène. Rentrons à la maison et téléphonons à Roberto.) (Chérie, nous resterons ici jusqu'à ce que j'aie craqué l'os et dégusté la moelle.) (O.K. ! O.K. ! Cette Gigi ! elle est aussi mignonne que Winnie, pas vrai.)

« Joe, je veux que nous soyons amis tous les trois et que nous ne brisions jamais le cercle établi par nos cœurs. Mais je ne veux pas le soumettre à trop rude épreuve. Ce ne serait pas juste pour vous, pas juste pour Gigi... même pas juste pour moi. Gigi, je ne disais pas que je n'avais pas d'amis du tout, j'en ai. Vous deux ; un médecin qui m'a soignée et qui, honnêtement, se moque complètement de l'argent ; l'infirmière qu'il va épouser et qui est celle qui se rapproche pour moi le plus de la sœur que je n'ai pas eue ; mes quatre gardes du corps-chauffeurs, j'ai essayé avec eux, j'ai essayé, Joe, parce que je savais qu'ils étaient vos amis et ceux d'Eunice. Mais nous sommes dans une situation délicate : ils s'occupent de moi plus comme d'un bébé que comme d'un patron ou d'un ami. Et il me reste un ami, un seul, du temps où j'étais Jean Smith : riche, puissant et haï. »

Joe Branca dit lentement : « Eunice vous aimait.

— Je le sais bien, Joe. Dieu sait pourquoi... Sauf qu'Eunice avait tant d'amour en elle qu'il débordait tout autour d'elle. Si j'avais été un chat abandonné, « Eunice m'aurait adopté et aimé. » (Plus que ça, patron.) (Chérie.) « Et Joe, vous connaissez, ou du moins vous avez dû rencontrer, le seul ami que j'ai gardé de l'ancien temps, Jake Salomon. »

Joe approuva : « Jake, O.K. !

— Vous l'avez bien connu ?

— De près. Une très bonne aura. »

Gigi demanda : « Joe, c'est celui dont tu m'as parlé ? L'avocat ?

— C'ui là. » Joe regarda Jeanne Eunice. « Demandez à Jake. Sur le trône !

— Allez, Jeanne. Si vous ne reprenez pas la pose au moment où s'achève la pause ; il mord ! »

Joe s'affaira pour les remettre en position, puis déplaça les jambes de Jeanne et l'une de celles de Gigi pour les mettre dans une

attitude un peu différente de celle de l'original, recula, cligna des yeux... revint à son chevalet et commença à gratter une partie de la toile avec un couteau à palette. Gigi dit tranquillement. « Maintenant, adieu la pause du déjeuner !

— Pourquoi ?

— Dieu seul sait. Je ne suis pas sûre que Joe sache pourquoi il fait un changement... Mais il y avait quelque chose qui n'allait pas et maintenant il a abandonné son esquisse. Aussi il ne nous laissera pas regarder de sitôt. Alors, ne bronchez plus, chérie. N'éternuez pas, ne vous grattez pas, ne respirez même pas.

— On ne parle plus ?

— Tant qu'on veut, pourvu qu'on ne bouge pas.

— Je ne broncherai pas, Gigi. J'ai eu tant de plaisir à apprendre que Joe et Jake se connaissaient bien. Vous connaissez Jake, vous aussi ?

— Je l'ai rencontré, juste en passant. Je parlais et il arrivait. C'était quand je posais comme modèle professionnel. » (Sœurlette, elle reste dans la vague là-dessus... et Jake n'a jamais dit avoir vu Joe après avoir réglé toutes les affaires, il y a longtemps.) (Eunice ! Qu'est-ce que vous cherchez ? C'était probablement pendant que Jake remettait de l'ordre dans votre compte en banque, et organisait son prêt) (Et cetera... vous avez raison, patron... Mais ne soyez pas si naïf. Ils pleuraient tous les deux la même fille. Joe est aussi ambivalent qu'un escargot quand ça lui plaît.) (Eunice, vous avez l'esprit mal tourné !) (DouceMENT ! Et c'est Smith Jambes-en-l'Air qui parle comme ça ? Je sais de quoi je parle, sœurlette. J'ai vécu avec Joe pendant des années. Ne soyez pas si vingtième siècle !) (Eunice, vous connaissez Joe sûrement beaucoup mieux que moi et je ne me permettrais jamais de critiquer Joe en quoi que ce soit. Je parlais de Jake.) (Qu'est-ce qui vous fait penser que vous connaissez Jake mieux que moi ? Et regardez un peu Joe... l'est mignon, pas vrai ? Jake a des yeux. Patron pourquoi discuter. Voyons un peu ce que sait Gigi.)

« Je suppose, dit Jeanne prudemment, que Jake était venu ici pour régler des affaires. Eunice était morte et je sais que Jake avait arrangé les choses de telle sorte que Joe pût tirer sur son compte bancaire. Il y avait peut-être aussi une histoire d'assurance à régler. Je ne suis pas sûre.

— Jeanne, je n'en sais rien. Pourquoi ne demandez-vous pas à Jake comme Joe l'a suggéré ? »

(Parce que Jake mentira, patron. N'en parlons plus. Les hommes mentent toujours là-dessus, bien plus que les femmes. Vous êtes un drôle de corps, si je peux dire, patron, vous ne pouvez même pas être sincère avec vous-même.) (FilleTte, si je pouvais vous attraper, je vous flanquerais une fessée.) (Et si vous pouviez, je vous laisserais faire. Ça

fait jouir de temps à autre, pas vrai et ça vous met drôlement en train, vous en savez quelque chose ?) (Rentrez-moi ça tout de suite.) (Où sœurlette ? Quoi ? et de quelle taille ?)

« Je n'ai pas besoin de le demander à Jake, Gigi. Je sais qu'ils se sont rencontrés pour régler des affaires. Je sais que Jake admire l'intégrité de Joe. Je n'avais tout simplement pas réalisé que Joe pensait à Jake comme à un ami intime. »

Gigi Branca réfléchit : « Je ne pourrais pas dire. Je travaillais selon les horaires syndicaux à ce moment-là. Parce que Joe me payait. M. Salomon – Jake comme vous dites – est arrivé un soir au moment où je m'en allais. Et Joe me l'a présenté comme l'avocat de son ancienne femme. Je l'ai encore vu une ou deux fois, je crois, de la même manière. Mais il n'est plus venu depuis que nous sommes mariés. » (Interprétez, patron ! Cela signifie tout simplement qu'elle ne veut pas raconter les secrets des autres. C'est toujours bon à savoir...)

« Peu importe. Gigi, comment Joe a-t-il acquis son talent artistique ? Ou bien est-ce de naissance ?

— Les deux, Jeanne. Laissez-moi vous le dire comme ça, parce que ça vous prendrait des heures pour le sortir de Joe... Oh ! il sait très bien qu'il n'est ni Goya, ni Picasso, ni Rembrandt, ni aucun des maîtres et il ne veut pas l'être. Joe est Joe et se moque bien de ce que font les autres artistes ou de savoir si son œuvre le rendra célèbre ou lui rapportera beaucoup de fric. Il se moque de tout. Beaucoup de nos amis sont des artistes ou se disent tels, mais Joe ne s'intéresse pas à ce qu'ils peignent et refuse de parler boutique. Si ce sont des gens chaleureux, gentils, s'ils ont de bonnes vibrations, Joe aime aller les voir ou les recevoir... Mais Joe ne prêterait pas un coussin à Rembrandt, s'il n'aimait pas ses façons. Joe veut simplement peindre à sa manière... et ne pas dormir seul. »

Jeanne dit pensivement : « Je ne crois pas que Joe ait dû dormir seul bien souvent.

— Probablement non. Mais Joe ne coucherait pas avec Hélène de Troie s'il n'aimait pas son attitude. Vous avez parlé de vos gardes du corps... les deux qui vous ont escortée ici et il y en a encore deux autres, n'est-ce pas ? Il y en a un qui a une vraie âme, Hugo.

— Vous connaissez Hugo ? demanda Jeanne, ravie.

— Jamais rencontré. On dirait un mythe africain. Je ne sais que deux choses de lui. Joe veut faire son portrait... et Joe l'aime. Un amour spirituel, je pense... quoique je sois sûre que Joe coucherait avec Hugo, si Hugo le voulait. » (Il faudra qu'il prenne son tour ! C'est moi qui ai vu Hugo la première.) (Taisez-vous ! coureuse.) « Ça n'arrivera jamais, j'imagine... et Joe ne fera pas le premier pas. Joe ne fait jamais le premier pas. Pas même avec moi. C'est moi qui ai attaqué. La première fois que nous avons couché ensemble, nous

n'avons pas dit un mot et on s'est retrouvé aussi bien appariés que les œufs et le jambon. » (Il y a des filles qui ont de la veine ! Moi il a fallu que je lui fasse un croche-pied.) (Vous êtes du genre dévoreuse, chérie, pas Gigi.) (Vous me paierez ça, patron.)

« Je suis sûre que Joe n'a jamais harcelé Hugo pour le faire poser, il préférerait avoir Hugo pour ami que de l'avoir pour modèle... et pourtant, il m'avait dit qu'il avait deux tableaux avec lui en tête. L'un montrerait Hugo vendu aux enchères. Un tableau de genre avec des nanas dans la foule. Hugo, patient et las, et juste les têtes et les épaules des nanas tout juste sur le point de mouiller. Mais Joe disait qu'il ne pouvait pas peindre ce tableau-là, il ne voulait pas remuer de vieilles histoires. Le second tableau qu'il a vraiment envie de peindre, c'est juste Hugo, grand comme une montagne et sans symboles sexuels – sauf qu'un grand bel étalon ne peut pas faire autrement que d'être sexy je pense – juste Hugo avec sa dignité forte, sage et solennelle... et sa puissance d'amour. Ce sont les mots même de Joe. Joe veut peindre ce portrait et l'intituler "Jéhovah".

— Gigi, je peux peut-être l'aider.

— Hein ? Vous n'allez pas demander à Hugo, comme ça, de poser pour Joe. Joe n'aimerait pas ça, il ne le supporterait pas.

— Chérie, je ne suis pas idiote. Mais peut-être que je peux amener Hugo à penser que cela est bien de poser pour Joe. On peut toujours essayer. » (Patron, laissez seulement Hugo apprendre que vous avez posé nue pour Joe. Après, ça lui entrera peut-être dans la tête.) (Bien sûr, Eunice, mais ce n'est qu'un début.) (Sœurette, vous ne vous êtes pas mis en tête de séduire Hugo ? Je ne le supporterai pas ! Laissez le révérend en paix !) (Eunice, je ne suis pas idiote à ce point ! Hugo peut avoir tout ce qu'il veut de moi. Il a tué l'ordure qui vous avait tuée. Mais je ne lui offrirai jamais ce qu'il refuserait. Si je le faisais, je pense qu'il nous quitterait et irait prier pour moi. Je vote comme Joe : je prendrai Hugo comme il est, et n'essaierai jamais de le forcer.) (Vous ne pourriez pas, il est trop costaud pour ça.) (Je veux dire psychologiquement, sœurette, et vous le savez bien.)

— Juste une seule chose, Gigi. Joe devrait renoncer à son titre pour le tableau.

— Vous ne connaissez pas Joe, Jeanne ! Il ne changera pas le titre.

— Alors, il faudra qu'il continue à garder son tableau dans sa tête, Hugo tient autant à ses principes que Joe. Il ne laissera jamais intituler un portrait de lui "Jéhovah". À ses yeux, ce serait un sacrilège. Mais si Joe peut garder le titre secret, je pense que je peux vous livrer le modèle. Parlez-en à Joe. Mais... Dites-moi, Joe, vous escorte-t-il quand vous allez faire des courses ?

— Bien sûr que non. Parfois il vient avec moi et m'aide à porter

les filets... mais il ne m'escorte pas pour me défendre. Il descend avec moi dans l'ascenseur, si c'est un moment de la journée où la cabine risque d'être vide... Je veux dire, il n'est pas idiot, moi pas davantage et je ne cherche pas à me faire assommer. La même chose quand je reviens et si j'arrive plus tard que je n'ai dit, il est toujours là pour m'attendre. Mais je me promène toute seule, je l'ai toujours fait. Je fais seulement attention où et quand.

— Gigi, je suis sûre que vous n'êtes pas folle. Je doute même que vous ayez jamais mis les pieds dans un parc...

— Pas même en plein midi ! J'ai été violée une fois et ça ne m'a pas plu. Je n'ai pas envie d'un de ces viols collectifs où ils se relaient pour vous tenir. On devrait passer tous les parcs de cette ville au bulldozer !

— Mais Gigi, vous vous déplacez librement. Moi, je ne peux pas. Je n'ose pas même paraître en public, même avec mes gardes autour de moi, sans porter mon voile. Je ne peux pas risquer d'être reconnue. Et je ne peux rien faire d'autre que d'avoir des gardes autour de moi nuit et jour, de vivre dans une maison transformée en forteresse et d'essayer à chaque instant d'éviter d'être reconnue. Je dois renoncer à mener ce qu'on appelle une vie normale. À part ça... Gigi, pouvez-vous imaginer quelle aubaine pour moi de faire la vaisselle ? »

Gigi eut l'air surprise. « Oh ! Jeanne, là vous m'avez eue. Oh ! je sais combien ce peut être compliqué d'être riche, je regarde la télé. Mais faire la vaisselle n'est pas une aubaine ! C'est trop enquiquinant.

— C'est un ennui pour vous, un luxe pour moi. Laver des assiettes, pour moi, ça représente la liberté. Écoutez, nous sommes trois ici, pas de domestiques... et bientôt je serai repartie et vous serez seule avec votre mari et le monde à l'extérieur. Moi, je ne peux pas m'en débarrasser.

— Mon Dieu ! Jeanne.

— Oui, Mon Dieu ! J'ai organisé cette maison, je me suis occupée de ses plans avec l'intention d'avoir le minimum de personnel. Aussi elle déborde de gadgets. Toutes ces complications – et jamais de vie privée – pour veiller sur une seule personne qui ne veut pas de tout ça.

— Jeanne, pourquoi ne vous en débarrassez-vous pas ? Déménagez et recommencez à zéro.

— Déménager... où, chérie ? Oh ! j'y ai pensé, croyez-moi. Mais, c'est presque impossible. Gigi, les gens, on ne peut pas les abandonner !...

— Je ne comprends pas, Jeanne.

— Que ferais-je avec Hugo ? Il a été avec moi pendant des années ; il fait la seule chose qu'il sache faire... en dehors de prêcher ce qui ne paie vraiment pas. Gigi, les serviteurs loyaux, on leur doit quelque chose. Ils pourraient bien sûr trouver d'autres emplois, ils

sont tous capables, sans quoi ils ne seraient pas à mon service... et j'ai assez d'argent pour faire en sorte que ceux comme Hugo aient de quoi vivre ; c'est encore un des bons côtés de l'argent – si l'argent suffit à remédier aux ennuis. Gigi, il doit y avoir une issue à cette impasse dans laquelle je suis actuellement et je m'en vais la trouver... Je voulais vous montrer seulement que ce n'était pas si facile que ce qu'on montre à la télé. La solution, c'est peut-être quelque chose d'aussi peu compliqué que de changer à nouveau de nom, de me faire refaire le visage et de déménager.

— Oh ! non, vous ne devez pas changer de visage !

— Non, vous avez raison. Je ne dois pas faire modifier mes traits. Ce sont ceux d'Eunice. Je n'en suis que la dépositaire. Si je changeais, ça déplairait à Joe... et à d'autres gens. (À commencer par moi, patron.) (Je ne changerai pas votre ravissant visage, mon amour. Je l'adore.) « Je resterai telle que je suis. Mais il faudra que je me voile en permanence. Mes traits sont trop connus. On les a trop vus à la télé, dans les journaux à des millions d'exemplaires. Mais il doit bien y avoir un moyen de se débrouiller... »

Jeanne Eunice considéra le tableau presque achevé avec quelque chose qui ressemblait à de l'horreur sacrée. Elle savait de quel corps merveilleux, elle avait hérité ; elle savait que Gigi avait une beauté d'une autre sorte. Elle pouvait voir que ces « demoiselles grecques » étaient bien elle et Gigi et elle ne pouvait trouver le moindre détail qui trahît la réalité. Pourtant, le réalisme de Joe Branca avait quelque chose de fantastique. Ces deux nymphes dans une clairière étaient voluptueuses, sensuelles, envoûtantes... Et elle savait bien que Gigi et elle n'avaient pu donner cette impression, étendues qu'elles étaient sur de vieilles planches, à bavarder d'une alcoolique et de vaisselle à laver.

« Qu'en pensez-vous ? demanda Gigi. Dites ce que vous pensez. Joe se moque de l'opinion des autres ; seule, la sienne compte. »

Jeanne prit une profonde inspiration et soupira : « Comment arrive-t-il à cela ? Me voilà avec le bout de mes seins dressé parce qu'on les regarde... pourtant, c'est vous et moi, et nous sommes restées là étendues à bavarder pendant des heures, et je n'ai jamais peiné. Nous avons discuté de tout, sauf du sujet numéro un... ce n'était pas même du pelotage : il ne fallait pas bouger. Pourtant ce morceau de toile et de barbouille vous attrape aux tripes, vous farfouille les gonades et serre... Je suis sûre qu'il ferait le même effet à un homme. »

Derrière elles, Joe dit : « Trompe-l'œil ! »

Jeanne répondit : « Trompe-l'œil, mon œil, Joe. Mes yeux ne sont pas trompés. Je suis enchantée. Je veux l'acheter !

— Non.

— Hein ! Vous vouliez le vendre à une vieille gouine. Dieu sait que je me sens assez gouine pour avoir toutes les qualités requises quand je regarde ce tableau.

— Il est à vous.

— Hé ! Joe. Vous ne pouvez pas me faire ça. Vous aviez l'intention de le vendre. Vous l'avez dit. Gigi, soutenez-moi. »

Gigi préféra ne pas répondre. Joe dit, buté : « Il est à vous, Jeanne. Vous le voulez, vous le prenez.

— Joe, vous êtes l'homme le plus entêté que j'aie jamais rencontré et je ne vois pas comment Gigi peut vous supporter. Si vous me donnez ce tableau, je vais être obligée de le détruire sur-le-champ. »

Gigi cria : « Oh ! non. »

Joe haussa les épaules : « Votre affaire, pas la mienne. »

— ...mais si vous me le vendez, à vos prix habituels, je l'emporte avec moi et je le donne à Jake Salomon pour qu'il le pendre au pied de son lit et le voie en se réveillant chaque matin et que cela lui titille l'âme. » (Quel bombardement, chérie ! Maintenant, faites une deuxième passe et mitrillez les survivants.) « Vous avez le choix, Joe. Donnez-moi ce tableau et je le mets en pièces. Ou vendez-le-moi et Jake Salomon l'aura. Ou bien vous pouvez vous le garder. Après tout, c'est quelque chose ! »

Gigi dit : « Cesse de faire la mule, Joe. Tu sais bien que tu aimerais que Jake l'ait.

— Gigi, combien Joe prend-il pour un tableau de cette dimension ?

— Une toile de cette taille ? J'essaierais d'en tirer deux cent cinquante dollars.

— Ridicule.

— Réellement, Jeanne, si l'on considère qu'il nous a fallu à Joe et à moi toute la soirée d'hier et toute la journée d'aujourd'hui, ce n'est pas beaucoup...

— Chérie, je voulais dire ridiculement bas. Je n'ai guère acheté de peinture ces vingt dernières années. Mais je sais que c'est un tableau qui ne vaut pas moins de mille dollars au départ. Après... il faudrait suivre, et vite... Je peux vous dire une chose : quand Jake mourra et que ce tableau sera mis aux enchères, il ne partira pas pour seulement mille dollars... et il pourrait bien monter beaucoup plus haut parce que je suis certaine d'être là et de ne pas avoir envie de voir le tableau sortir de la famille. Mais maintenant, je ne pousse pas le prix. Je ne le fais jamais. Vous avez dit deux cent cinquante. J'accepte. Vendu. »

— Jeanne, vous ne m'avez pas laissé le temps de terminer.

— Navrée, mon chou.

— J'essaie d'obtenir deux cent cinquante pour un tableau de cette taille quand je l'accroche dans une galerie. Mais la moitié de la somme va au propriétaire de la galerie, c'est le seul moyen que j'aie trouvé de me faire accrocher. Donc, le prix pour vous est de cent vingt-cinq.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Juste "non" à la manière de Joe. Dans le commerce, il ne faut jamais vendre au particulier moins cher que le marchand. Je pense qu'il vous vole, sa commission ne devrait pas dépasser vingt-cinq pour cent. Mais ne descendez pas en dessous du prix que vous voulez qu'il demande. Sans ça, vous ne ferez pas longtemps d'affaires. Je ne m'y connais pas beaucoup en art... mais j'en connais un rayon dans le commerce. En espèces ou en chèque ?

— En espèces. Si vous avez ça sur vous. Ou bien payez quand ça vous chantera.

— Je veux payer maintenant et avoir un reçu de telle sorte qu'il soit légalement mien... avant que votre obstiné de mari ne veuille me le reprendre. Faut-il que je rédige le reçu à votre place, Gigi ?

— Oh ! j'ai des formules tout imprimées pour ça. Et je sais écrire les chiffres et signer. Pas de problèmes.

— Bien. Mais je veux encore autre chose.

— Quoi, Jeanne.

— Je veux qu'on m'embrasse. J'ai été une gentille petite fille et j'ai posé toute la journée et on ne m'a pas encore embrassée. Je veux donc que Joe m'embrasse pour avoir été aussi odieux et je veux vous embrasser pour m'avoir aidée vis-à-vis de lui. Joe, voulez-vous m'embrasser ?

— Oui.

— Voilà qui est mieux, Joe.

Chapitre XXV

Aux Nations Unies, la délégation birmane accusa les soi-disant colonies lunaires de n'être qu'une couverture pour un complot sino-américain visant à construire des bases militaires sur la Lune.

Dans la question de l'identité du magnat Jean B. Smith, la Cour suprême a exprimé une opinion qui n'avait de notable que le brusque réveil du juge Handy au milieu de la lecture de la décision et de son cri "Divorce accordé" avant de se rendormir. Par sept voix contre deux, elle a demandé qu'une autre juridiction commence par développer et clarifier les principes énoncés originellement dans l'affaire "Hoir de Henry M. Parsons contre l'État de Rhode Island". Quatre juges de la majorité et un des juges de la minorité estimèrent également qu'en la question, il y avait également changement de sexe. L'un des juges (le juge Handy) avait rédigé un mémoire de vingt pages pour démontrer qu'un tel mélange de sexes était contraire à l'intérêt public et aux lois de Dieu qu'en conséquence Jean Smith et Eunice Branca étaient tous deux légalement morts et que le monstre résultant de l'opération n'avait pas d'existence légale ; le neuvième juge, expliquant son vote en une phrase, fit savoir que le corps du donneur aurait dû subir une stérilisation chirurgicale dans l'intérêt public et que le Congrès ferait bien de passer une loi rendant cette stérilisation obligatoire pour l'avenir.

L'occasion Bluebird. LE PARADIS TOUT DE SUITE. Couple cherche couple pour partager maison sûre et amitié amoureuse, 3 p. pr., 2 s. d. b. Merc. serv., tt cft ; près. éc. priv. agréé atrium jardin. Types ordinat. (progr. Rankin) ♂ 690047, ♀ 890047 – tout 85 % – plus compatibilité motivée. « Un pour tous, tous pour un ! » Pas de caution. Mais env. stéréophot. avec certif. Rankin notarié. BP 69 Bluebird htd.

Sur la base des preuves fournies par la délégation chinoise, la Commission à l'Énergie Atomique des Nations Unies a abaissé les seuils de tolérance en strontium 90 pour le lait entier. Le Révérend Thomas Barker de Long Beach, Californie, dans un sermon enregistré sur vidéocassette, "Dieu a droit à sa part de temps" a annoncé que la fin du monde était intervenue le 31 décembre 1199 à minuit (heure de la Côte ouest) et que tout ce qui s'était passé depuis n'était "qu'illusion du démon sans forme, substance ni réalité".

M^{lle} Smith salua O'Neil et demanda que Dabrowski et Fred montent les deux grands paquets plats qu'elle avait rapportés. L'un des deux était si volumineux qu'il fallut le mettre de travers pour l'introduire dans la cabine. Quand les paquets, les deux gardes et elle-même furent entassés dans l'ascenseur, elle verrouilla la porte et appuya sur le bouton "montée" sans indiquer l'étage. Puis, elle enleva sa cape : « Laissez-moi vous embrasser pour vous remercier et vous dire bonsoir. Mais par Dieu ! Ne vous mettez pas de peinture sur vos vêtements et ne me barbouillez pas ! Tenez juste mon visage entre vos mains. Et ne vous pressez pas pour autant. »

Quelques instants plus tard, elle se regarda dans la glace de la cabine et décida que son maquillage et sa coiffure n'avaient pratiquement pas souffert. Elle laissa Dabrowski l'envelopper dans sa cape, puis appuya sur le bouton de l'étage et ferma toutes les agrafes de son vêtement pour dissimuler entièrement son corps. Quand l'ascenseur s'arrêta, elle remit son voile.

« Mademoiselle, devons-nous mettre ces paquets dans votre boudoir ou dans votre chambre ?

— Voyons d'abord si M. Salomon peut nous recevoir. » Ils la suivirent tout au long du couloir menant à l'appartement vert. Jeanne remarqua que la lampe interdisant l'entrée de l'appartement n'était pas allumée. Aussi sonna-t-elle.

Le haut-parleur émit d'une voix de basse "Entrez". La porte s'ouvrit et elle entra. « Mettez ça ici. Ça ira.

— Très bien, Mademoiselle. »

Ils repartirent et la porte se referma. Jake sortit de sa chambre, les cheveux ébouriffés. « Eh bien, par le diable, d'où sortez-vous ?

— De dehors.

— Hé ! Cinq jours entiers !

— Et alors ?

— Ce n'est pas ça. Je...

— Mais si c'est ça, Jake. Vous ne voulez pas m'épouser ; je ne vous dois donc aucun compte de mes allées et venues. Encore que, par gentillesse, je vous aie laissé une note que Cunningham devait vous remettre pour vous dire où j'étais allée. L'avez-vous reçue ?

— Oui, mais...

— Alors vous saviez que j'étais en lieu sûr et, en cas d'urgence, vous m'auriez envoyé un message, ou vous seriez venu en personne. Vous auriez été accueilli avec joie. Vous savez bien que Joe vous aurait choyé... et Gigi est gentille comme tout.

— Gigi ?

— Vous la connaissez. Vous l'avez rencontrée ; c'est M^{me} Joe Branca.

— Quoi !

— Pourquoi cette surprise, Jake ? Les gens se remarient, surtout quand leur précédent mariage a été heureux. Celui de Joe l'avait été, le nouveau l'est. Et j'en suis heureuse pour lui, et certaine qu'Eunice l'est aussi. » (Sûr, patron. Mais ne soyons pas trop nobles. L'air noble est une prérogative des mâles. C'est du moins ce qu'ils pensent.)

« Je ne peux y croire !

— Qu'y a-t-il de drôle à ce qu'un veuf se remarie ?

— Je ne peux imaginer quelqu'un ayant été marié à Eunice se remariant avec une autre femme. » (Quel adorateur ! Sœurlette, il va falloir être tout spécialement gentilles avec Jake cette nuit.) (S'il ne commence pas par être gentil avec moi, il dormira seul, cette nuit ! Mais pas moi. Je me demande si Anton et Fred sont déjà partis.) (Calmez-vous patron. Et calmez un peu Jake.) (Pas encore ! D'ailleurs, il a tort et moi, raison.) (Douce sœurlette, combien de temps faudra-t-il pour que vous appreniez qu'avoir raison ne sert à rien face aux hommes ? Les hommes ne sont pas logiques. Ils ne raisonnent pas comme nous. Mais il n'y a pas d'autre espèce du genre. Alors quand un homme a tort et que vous avez raison, il est temps de faire des excuses. Dites-lui que vous êtes désolée et... pensez-le ! Om Mani Padme Oum.)

(Om Mani Padme Oum... Souvent je pense qu'il est foutrement difficile d'être femme. Si ce n'était pas si rigolo... O.K. ! chérie regardez comment je vais le prendre.) « Jake, mon chéri, je suis désolée de voir à quel point vous êtes bouleversé par le remariage de Joe... mais pourquoi ne pas attendre avant de décider qu'il a fait une erreur ? Joe a besoin d'une femme... même si ce n'est pas Eunice. Et je suis tout à fait désolée de n'avoir pas été présente quand vous êtes rentré... désolée pour moi. J'espérais vous accueillir à bras ouverts et avec un sourire heureux. Mais je ne pensais pas que vous seriez absent moins d'une semaine et j'avais l'impression que vous comptiez rester plus longtemps même, beaucoup plus longtemps.

— Assurément, j'ai bien pensé que je devrais attendre un bout de temps. Mais je suis allé voir le deuxième président le lendemain de mon arrivée. Il m'a assuré qu'il mettrait l'affaire en tête de son calendrier... et qu'il avait vu – officieusement – une transcription du texte du jugement. Et voilà.

— Les donations aux fonds de campagne électorale sont parfois bien utiles.

— Jeanne Eunice ! ne parlez jamais comme ça. Surtout quand vous parlez de la Cour suprême des États-Unis. Je sais bien... nous sommes chez vous. Mais il pourrait y avoir des micros.

— Je suis désolée, Jake. C'était une remarque étourdie. Réellement mes remerciements vont là où ils doivent aller : à vous.

— À Mac encore plus qu'à moi, ma chérie ; il n'a pas désarmé un instant. Comment il s'est débrouillé pour trouver l'homme qu'il fallait afin d'obtenir une transcription aussi rapide, je ne veux pas le savoir.

— J'apprécie les efforts de Mac. J'apprécie les efforts d'Alec... Mais avant tout, j'apprécie mon merveilleux Jake, toujours si efficace et si fidèle. » (Je vais trop loin, Eunice ?) (Patron, je me tue à vous le dire : il est impossible à une femme de passer trop de pommade à un homme. Si vous dites à un homme qu'il a deux mètres trente de haut et que vous le lui répétez assez souvent, les yeux perdus d'admiration avec un trémolo dans la voix, il finira par se baisser sous des portes qui font trois mètres.)

Jake était ravi, aussi Jeanne continua : « Je suppose que tout sera donc réglé bientôt.

— Ma petite, n'avez-vous donc pas écouté les nouvelles ?

— J'évite de le faire si je peux.

— Pourtant vous devriez. Eh bien, c'est fini ! Vous avez gagné définitivement et complètement.

— Vraiment ? Je n'ai jamais douté que nous gagnerions, Jake en voyant la manière extraordinaire dont vous vous y preniez. Je suis seulement surprise que ce soit arrivé si tôt. Eh ! oui, je devrais peut-être écouter les informations. Mais ces derniers jours, je n'ai pas pu le faire. J'avais ce boulot difficile à faire... c'est de Joe que je parle. Et le mieux me semblait de le faire pendant que vous étiez absent... aussi j'ai serré les dents et j'ai tout exécuté.

— Jeanne Eunice, je vous avais dit de ne jamais approcher Joe. Si son remariage a jamais eu une chance de tenir – oui, intellectuellement, je me disais qu'il se remarierait un jour – si jamais il a une chance, vous avez dû la gâcher en partie... Comment a-t-il pris votre visite ? Mal ?

— Jake, je suis restée cinq jours. Si cela avait mal tourné, serais-je seulement restée une journée ? J'ai accompli ma mission. Tout va bien. »

Jake eut l'air surpris. Pensivement, il l'interrogea : « Hum ! c'est un atelier qui n'a qu'une pièce... et, si je vous suis bien, vous y êtes restée tous ces cinq jours. Ma chérie, comment avez-vous accompli votre mission ? Ou bien n'ai-je pas le droit de vous le demander ? »

Elle leva les yeux sur lui et le plus sérieusement du monde : « Jake, je vous dois tant que vous aurez toujours le droit de tout me demander, y compris sur mes allées et venues, et je vous devrai toujours une réponse. » (Vous ne lui avez pas tout à fait dit qu'il aurait droit à une réponse véridique, pas vrai ? Patron, vous êtes une tordue !) (Eunice, je ne mens jamais à Jake...) (Oh ! là, là.) (Jamais plus qu'il n'est nécessaire à son bonheur.)

« Jake, j'ai rempli ma mission – j'ai rendu sa sérénité à Joe, à

propos d'Eunice – grâce à une séance de prières. Avec l'aide absolument indispensable de Gigi – c'est l'une des raisons pour lesquelles je pense qu'elle va bien avec lui. Mais si vous croyez que je lui ai offert un zombie, le corps ressuscité de sa défunte femme... vous vous trompez ! Je savais que ce n'était pas le moyen de le rasséréner. Joe ne m'a pas touchée. Ou plutôt, maintenant, il peut me toucher sans tension, comme il toucherait sa sœur. » (Il n'y a jamais eu d'inceste dans la famille de Joe, sœurlette ? Je n'en ai jamais été sûre.) (Oh ! suffit !) « Il m'embrasse même comme un frère. Mais, Jake...

— Oui ? Quoi, chérie ?

— Si Joe avait envie de ce corps que je porte, bien sûr, il l'aurait ; je lui dois tout ce que je puis lui donner. Vous êtes d'accord, n'est-ce pas ? Ou bien est-ce moi qui me trompe ?

— Euh !... oui, je suis d'accord. Mais je pense qu'il est très bien que Joe n'en ait pas envie. Ce pourrait être désastreux pour lui... et terriblement éprouvant pour vous.

— Je le sais. Néanmoins, je ferais de mon mieux pour sourire et ne jamais le lui laisser deviner. Les choses étant ce qu'elles sont, je suis fière, et soulagée, et profondément reconnaissante à Joe de n'avoir simplement donné toute son amitié ! » (O.K. ! Eunice ?) (O.K. ! Maintenant, changeons de sujet.)

— J'en suis heureux, Eunice.

— Jake faut-il vraiment que nous restions comme ça ? Moi, avec les vêtements ? J'ai des cadeaux pour vous... des cadeaux de bon retour. » Elle eut son sourire de gentille petite fille bien sage. « Voulez-vous les voir ?

— Bien sûr que je veux les voir ! Et me voilà qui oublie mes bonnes manières à vous laisser debout comme ça. Asseyez-vous donc et donnez-moi votre cape. Du xérès ?

— Plus tard. Ou du champagne pour fêter votre retour. Pour fêter notre retour. » Elle se tourna pour le laisser la débarrasser de sa cape. Il la posa et se retourna juste au moment où elle en faisait autant.

— Eh bien... alors !

— Alors quoi, Jake ? » Elle prit la pose.

« Et vous vous êtes baladée comme ça en ville ? Avec tout juste cette peinture ?

— Et pourquoi pas, chéri ? C'est votre premier cadeau : celui que vous fait Joe, qu'il vous envoie avec tout son amour. J'avais mis ma cape avant de quitter la maison de Joe et de Gigi. Et je l'ai gardée jusqu'à mon retour ici... jusqu'à ce que vous dépaquetiez votre cadeau. Naturellement, je ne voulais pas que les gardes le voient. » (Bien sûr, sœurlette... sauf que Joe les a laissés regarder tout le temps qu'il vous peignait, une fois que Gigi se fût assurée que cela ne vous faisait rien. Dites voir, Jeanne, Gigi avec Fred et Anton, ça ne vous dit

rien ? Et Joe pourrait y participer : il les aime bien tous les deux. Qu'en pensez-vous ? Ce serait une manière comme une autre de tenir vos promesses ?)

(Eunice, c'est avec cet homme-là que nous devons nous débrouiller maintenant.) (Pauvre petite. Le meilleur moyen connu de chauffer un bonhomme, c'est de penser aux autres, fillette.) (À propos de Jake, vous ne trouvez pas qu'il n'est pas dans son assiette ? Pourquoi n'avons-nous pas encore été violées ?) (Moi, je vois seulement qu'il roule des yeux... Pour le reste, j'ai de l'espoir.)

« Jeanne Eunice, vous rendez-vous compte que c'est une reproduction – exacte – d'une peinture que porta Eunice un jour ?

— Bien sûr que je m'en rends compte. Elle l'avait ici même. Et je n'étais pas si moribond que je n'aie pu la contempler. Je n'avais jamais pu savoir si c'étaient de vrais coquillages ou seulement peint en trompe-l'œil. Maintenant, je sais. Joe voulait être sûr que vous l'aviez vue cette première fois, quand Eunice était peinte comme ça. Je lui ai dit que j'étais presque certaine que vous étiez là ce jour-là.

— Eh bien, oui ! J'y étais. C'est pourquoi je l'ai reconnue.

— Il me semblait me rappeler que c'était celle qu'elle portait un jour où vous l'avez reconduite chez elle...

— Jeanne, vous devenez bien curieuse !

— Eh, oui !

— Chérie ! Je me refuse à satisfaire cette curiosité qui vous dérange.

— Que diriez-vous de soigner mes autres démangeaisons ?

— C'est une autre affaire.

— Je me demandais ce qui se passait. Vous ne m'avez pas encore embrassée. Faut-il que j'aille prendre une douche ? Ou plutôt disons : est-ce qu'Eunice prenait le temps d'enlever sa peinture avant ?

— Disons donc : taisez-vous et ne bronchez plus jusqu'à ce que je vous en donne la permission.

— Bien, M'sieur. »

Elle obéit pendant un temps raisonnable.

« Puis-je parler maintenant ?

— Ma chérie, vous êtes très bien quand vous vous reposez enfin. Plutôt quand vous me permettez de me reposer. Maintenant que vous êtes à ma merci et que vous m'accordez une confiance sans limites... que s'est-il passé chez Joe ?

— M'sieur, le fait que je vous fais confiance – et comment ! – ne signifie pas automatiquement que je vais satisfaire votre curiosité dévorante.

— Hum !... C'était la même chose avec Eunice.

— Dites-moi donc plutôt ce qui s'est passé pour vous chez Joe.

— Nous voilà dans l'impasse. Enlevons donc cette peinture.

J'aurais dû prendre une photo de ma sirène avant de la barbouiller.

— Pas de diversion, Jake, mon chéri ; Joe en a pris une série et je les ai dans mon sac. Pour vous. Et j'en ai deux d'Eunice avec cette même peinture, l'une pour moi, l'autre pour vous. En plus de ça, Joe m'a donné un agrandissement en couleur d'une peinture en trompe-l'œil qu'il a faite d'Eunice en sirène plongeant... plus une petite diapositive pour me montrer comment il avait fait pour lui faire poser ce tableau. Elle porte la même peinture, moins les coquillages.

— Cela vous surprendra-t-il d'apprendre que j'ai vu ces photos ? Mais je n'ai pas eu le cran de pousser Joe à vendre ce tableau.

— Je n'en suis pas surprise. Mais moi, je n'ai pas eu à le harceler, Jake ; il m'a dit qu'il avait un cadeau pour moi et c'étaient ces photos. J'aurais dû refuser ? Dieu non ! Mais je vais engager des détectives pour découvrir qui a acheté le tableau. Je veux l'avoir. Et le prix m'importe peu.

— Votre argent ne vous servira pas à grand-chose, mademoiselle Smith. Seriez-vous surprise si je vous disais que je suis le propriétaire de ce Branca ? Il est au Club Gibraltar.

— Jake ! vous êtes un sale cachottier. Je retire dix pour cent de tous les compliments que je vous ai faits.

— C'est parfait. Je n'en ai jamais cru que quatre-vingt-dix pour cent. Mais si vous êtes bien gentille, je vous ferai cadeau de ce tableau.

— J'accepte !... Bon... ça ne vaut plus la peine d'ouvrir ces paquets, vous seriez déçu.

— Voulez-vous une fessée ?

— Oui.

— Je suis trop fatigué. Ouvrons les paquets.

— Bien... ouvrons seulement le plus petit. Pour vous faire voir à quoi ressemble Gigi si vous ne vous en souvenez pas. Elle vaut la peine d'être regardée.

— Nous les ouvrirons tous les deux. »

Jeanne Eunice insista pour ouvrir les *Chansons de Bilitis* d'abord.
« Alors Jake ? »

Il siffla respectueusement : « Ce garçon a du génie.

— Oui. Je ne m'en étais pas doutée. Mais vous, vous le saviez déjà.

— Eh ! oui. Qu'y a-t-il dans le grand paquet ?

— Ouvrez-le. »

C'était les *Trois Grâces*. Et chacune d'elles était Jeanne Eunice.
« Dites, ces grains de beauté sur mes fesses ne sont-ils pas coquins ?

— Vous devenez d'une fatuité !

— Ce n'est pas de la fatuité, Jake. Je n'étais pas beau même quand j'étais jeune. Je sais très bien à qui appartient ce ravissant

derrière. Eh bien, chéri. Je voulais garder *Bilitis* pour moi et vous offrir les *Trois Grâces*. Mais vous pouvez choisir.

— Le choix est difficile !

— Celui que vous me laisserez n'ira pas plus loin que le bout du hall. Si vous m'aviez épousée quand vous auriez dû le faire de toute évidence, vieux spécialiste du viol, vous n'auriez pas eu à choisir : les deux seraient à vous. Jake, qu'est-ce que ça coûte de s'acheter un bon lot de critiques d'art ?

— Eh bien, dans le tas de ceux qu'on connaît, ils ne doivent pas valoir plus de dix cents la douzaine ! Mais tout est devenu si cher de nos jours !... Je parie que vous pensez à Joe Branca ?

— Bien sûr ! Il vend ses tableaux à des prix ridiculement bas. Là-dessus, il verse une commission scandaleuse... Et il en vend si peu que ces deux gosses ont bien du mal à manger. Je pensais...

— Cessez de penser. Je connais son escroc. Nous tâcherons de lui trouver un bon marchand. Nous rachèterons tout ce qu'il a déjà mis sur le marché par l'intermédiaire d'hommes de paille, et nous les garderons pour nous. Ce sera un très bon investissement. Puis nous achèterons les critiques d'abord ici, puis ailleurs quand il commencera à être connu. Toute la question est de savoir quel succès il doit avoir. Faut-il que je fasse acheter de ses toiles par le Metropolitan Museum ?

— Jake, je ne crois pas que Joe veuille être célèbre, et je ne veux pas que toute l'histoire puisse devenir si grosse qu'il ne commence à soupçonner quelque chose, ou que Gigi devine ; elle est beaucoup plus fine. Je veux seulement qu'avec la vente de ses toiles, il ait de quoi acheter tout ce dont il a besoin chez l'épicier du coin sans avoir à faire des calculs. Je ne vois pas de raison pour que Gigi ait besoin d'en arriver là quand elle est mariée à un bon artiste qui sait peindre et est travailleur.

— Pas de discussion. Nous le ferons. Même s'il faut payer les critiques quinze cents la douzaine.

— Et même deux dollars. Finissons avec la peinture... enlevez-moi celle qui me reste sur le dos. Il faut que je fasse demander de l'huile d'olive à la cuisine. Et soyez un chou : demandez à Winnie de m'apporter une robe décente, ou bien allez m'en chercher une, une jolie, s'il vous plaît, si elle n'est pas là. Non, après tout, je peux aussi bien regagner ma chambre dans ma cape. Et...

— Hum ! hum !

— Quoi ! J'ai encore dit une bêtise ?

— Non ! J'ai une nouvelle à vous apprendre. Le docteur et M^{me} Roberto Carlos Garcia y Ibañez sont en voyage de noces.

— Quoi ! Oh ! la sale gosse ! Elle n'a pas attendu que sa grande sœur vienne lui tenir la main ! C'est merveilleux, Jake ! J'en pleurerais !...

— Allez-y, pleurez ! je prends ma douche.

— Dieu non ! Je pleurerai quand Winnie rentrera. Je prendrai cette douche avec vous, vous pourrez me frotter le dos, là où je ne peux pas voir ; pas par-devant, je suis fatiguée, moi aussi. Quand cela s'est-il passé et savez-vous quand ils rentreront ? Et... mon Dieu ! Il faut que je leur choisisse un appartement ici. Roberto ne veut pas de celui qui est à côté du mien avec la porte de communication. Et il faut aussi que je pense à un cadeau de noces. Peut-être pourrais-je leur donner le tableau dont vous ne voulez pas. Roberto ne voudra sûrement pas que je leur donne quelque chose de cher ; c'est un entêté. » (Patron, y a-t-il des hommes qui ne le soient pas ?)

« Je ne vois pas pourquoi Bob refuserait d'avoir une porte communiquant avec votre chambre.

— Dites donc, voudriez-vous m'insulter, par hasard ? Peut-être que cela lui plairait, mon chéri... Moi cela me plairait. Mais ça paraîtrait bizarre aux domestiques. » (Qu'ils aillent se faire foutre !)
(Tous, Eunice ? J'ai déjà assez à faire comme ça !)

« Eunice, j'ai pris la liberté de dire à Cunningham de préparer l'appartement doré pour les Garcia...

— Parfait ! Je ferai ouvrir une porte entre mon salon et le leur... Et il y a déjà une porte condamnée, que nous pouvons faire rouvrir entre le foyer et la bibliothèque que nous avons jointe à votre appartement... Comme ça nous n'aurons plus besoin d'arpenter tout ce couloir les uns et les autres.

— Les nouveaux époux préféreraient peut-être qu'on les laisse un peu seuls.

— Je n'y avais pas pensé. Oh ! j'ai encore de bons amis, comme disait la vieille fille.

— En tout cas, ils seront rentrés trop tôt pour qu'on ait le temps d'entreprendre de gros travaux. Je tiens d'une source habituellement bien informée, qu'un membre de votre personnel suffisamment malhonnête, pour qu'on puisse compter sur son absolu dévouement, a accepté de téléphoner à M^{me} Garcia à l'instant même où vous remettiez les pieds dans cette maison. Je pense que le coup de fil a déjà été donné et qu'ils seront tous deux de retour au soleil couchant.

— Je me demande qui il faut que je renvoie ! Voilà une drôle de manière de passer une lune de miel !

— Si j'ai compris, l'idée vient plus ou moins du docteur... afin de pouvoir mieux vous surveiller puisque, à eux deux, ils constituent plus ou moins votre équipe de surveillance médicale.

— Quelle bêtise ! Je suis solide. Mais je suis heureuse qu'ils rentrent. Je veux les embrasser et pleurer sur leur épaule.

— Jean, je me demande parfois si vous êtes une petite idiote ou un vieux gâteux.

— La dernière fois que vous m'avez appelée Jean, vous avez pris quelques bons coups de griffe. Avez-vous jamais pensé, chéri, que je pouvais être les deux à la fois ? Une petite idiote gâteuse ?

— Intéressant. Une hypothèse de travail valable.

— Si oui, je suis un exemplaire bien équilibré... Jake, je suis aussi heureuse qu'un chat qu'on a laissé face à face avec la dinde aux marrons. Avec Joe tiré d'affaire et la Cour suprême devenue raisonnable pour une fois, mes dernières inquiétudes s'évanouissent. La vie est vraiment délicieuse ! Je n'ai même pas de nausées le matin.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi... Eh ! » (Patron, je croyais que vous ne deviez pas le lui dire !) (Eunice, il aurait su bientôt de toute manière... et je ne pouvais pas le laisser deviner tout seul. Je ne pouvais pas lui faire ça ! C'est exactement le moment propice... Officiellement, il est le premier à savoir.)

« Je disais que je n'avais même pas de nausées le matin, Jake. Je suis aussi solide qu'un cheval et le seul changement zoologique que j'aie noté c'est que j'ai une faim de loup.

— Vous voulez me faire croire que vous êtes enceinte ?

— Ne me jetez pas ce regard de père désapprouvateur, Jake, je suis grosse et heureuse comme tout. J'aurais pu le garder pour moi encore un bout de temps, mais je voulais vous le dire à vous le premier, avant que personne puisse s'en apercevoir. Mais soyez un chou ! Gardez le secret. Parce que dès que Winnie s'en apercevra, elle commencera à me chouchouter et à se faire de la bile... ce qui n'est pas le rôle d'une jeune mariée. Avec un peu de chance je peux le lui dissimuler jusqu'à ce qu'elle soit enceinte, elle aussi. » (Patron, qu'est-ce qui vous fait penser que Winnie ait envie d'être enceinte ?) (Utilisez un peu ma cervelle, Eunice, à cinq contre un, je parie qu'il y a à cette minute même un albuplast à l'endroit où elle s'était fait faire un implant anticonceptionnel.) (Je n'ai pas de cervelle, patron... juste la vôtre et elle ne fonctionne pas si bien.) (Des plaintes ? Parlez encore comme ça et je ne vous épouserai pas non plus.) (Nous sommes mariés, patron.) (Je le sais bien, mon amour. Maintenant, tenez-vous tranquille. Il faut que je continue ma séance de jonglage.)

« Eunice... en êtes-vous sûre ?

— Oui. Le test était positif.

— Est-ce Bob qui vous l'a fait ? ou bien un charlatan ?

— Les relations d'un patient avec un médecin sont couvertes par le secret professionnel. Mais ce n'était pas un charlatan. Ne poursuivez pas plus loin cette enquête, cher maître.

— Nous allons nous marier immédiatement.

— Au diable !

— Eunice ! Pas de bêtise !

— Monsieur, je vous ai demandé de m'épouser il y a quelque

temps déjà. Vous avez refusé catégoriquement. Je vous l'ai demandé un peu plus tard. Une fois encore, vous m'avez repoussée. J'ai décidé de ne pas renouveler ma demande, et je ne le fais pas maintenant. Je ne vous épouserai pas. Mais je serai ravie et honorée de continuer à être votre maîtresse jusqu'à ce que les exigences biologiques m'en empêchent... et plus qu'enchantée d'être de nouveau votre concubine quand je serai apte à reprendre du service. Je vous aime, M'sieur. Mais je ne vous épouserai pas.

— Je devrais vous fesser.

— Je ne pense pas que cela me fasse du mal, chéri. Mais je ne pense pas que vous osiez fesser une femme enceinte.

— Je n'ai pas dit que j'allais vous fesser, Eunice... j'ai dit que je devrais. Que s'est-il passé ? Je me rappelle vous avoir entendue dire que vous vous étiez occupée des problèmes de contraception.

— Vous avez une excellente mémoire, M'sieur. Ce sont mes propres termes, car j'ai bien pris soin de formuler la chose ainsi. Je me suis occupée de ces problèmes à la manière qui me convenait... à l'époque que je voulais et avec l'homme qui me plaisait.

— Hum !... Voilà la réponse la moins claire que j'aie jamais entendue. Posons la question plus clairement ? Eunice, est-ce de moi que vous êtes enceinte ?

— Je ne vous répondrai pas... Vous connaissez au moins un homme qui a couché avec moi... Et je peux aussi bien avoir été la mascotte du régiment. Jake, vous n'avez pas voulu m'épouser quand j'étais vierge, vous n'avez encore pas voulu m'épouser quand je suis devenue votre maîtresse. Aussi n'est-ce pas votre affaire de savoir où je me suis fait faire cet enfant. Et vous n'avez aucun droit de me questionner, le choix du père de mon enfant est mon affaire. Mais vous pouvez être certain, que je l'ai choisi avec soin et les yeux bien ouverts. Jake, je vous avais choisi pour vous annoncer en premier une bonne nouvelle. Vous choisissez de traiter cela comme si c'était une catastrophe et vous me faites des remontrances. Je ne l'accepte pas, M'sieur. J'ai fait une erreur en vous en parlant.

— Eunice !

— Oui, Jake ?

— Je vous aime.

— Je vous aime, Jake.

— Si j'avais eu vingt ans de moins – même peut-être seulement dix ans de moins – il y a longtemps que je vous aurais épousée. Puisque vous ne voulez pas me le dire – et puisque je n'ai aucun droit de vous interroger, vous avez raison – pardonnerez-vous à l'orgueil d'un vieil homme de lui avoir fait croire que c'était lui que vous aviez choisi ? Je vous promets de ne jamais discuter de cette idée que je me fais, avec personne.

— Jacob, si vous choisissez de penser ainsi, je me sens honorée. Mais je ne vous demande aucune promesse. Si vous choisissez de proclamer que c'est ce que vous croyez, je ne ferai jamais honte à mon plus cher, mon plus aimé, mon plus vieil ami en le démentant. Je sourirai fièrement et ferai en sorte que mes manières le confirment. Mais, Jacob, mon amour, à vous je ne le confirmerai ni ne le démentirai jamais. J'ai agi toute seule. Je veux être le seul géniteur de cet enfant. » (Attention à ce que vous dites, patron ! Vous l'avez presque laissé échapper.) (Il prendra ça pour une clause de style. S'il soupçonne quelque chose, ses investigations lui montreront qu'il se trompe. Hank Olsen sait très bien de quel côté sa tartine est beurrée.) (Et les dates coïncideront de telle sorte que Jake sera certain que c'est bien le sien. Hum ! Hum !) (Vous me prenez toujours pour une imbécile, Eunice ?) (Non, patron... Mais pour une téméraire. Parfois vous m'effrayez.)

« Eh bien, Eunice, après les restrictions que vous m'avez imposées, il me semble que c'est tout ce que nous pouvons dire de cette affaire.

— C'était bien mon intention, Jake.

— J'ai compris. Que voudriez-vous faire dans ce qui nous reste de cette journée... jusqu'à ce que nos jeunes mariés rentrent ? Jouer au scrabble ?

— Certainement, Jake, si vous voulez.

— J'ai une meilleure idée... C'est un jeu de société plus distrayant s'il est joué comme il faut. Téléphonons à Mac, demandons-lui de mettre son clerc en branle et allons nous marier. Avec un peu de chance, ça peut être fait pour vingt et une ou vingt-deux heures... et nous pourrions trouver le temps de jouer aux petits jeux avant de nous mettre au lit.

— Oh ! Jake ! aux petits jeux ?

— Répondez-moi, chérie, par oui ou non. Je ne discuterai pas... et je ne renouvellerai pas ma demande. Et mouchez votre nez et essuyez vos yeux... vous êtes dans un état !

— Au diable ! Jake. C'est oui. Lâchez-moi et je pourrai moucher mon nez. Vous avez dû me casser des côtes, grande brute. En voilà une manière de traiter une femme enceinte !

— Je ferai pis que de vous briser des côtes si vous me dites encore des bêtises. Maintenant appelons Mac... Il va falloir inventer un mensonge plausible si je veux que son clerc nous établisse une licence spéciale.

— Pourquoi inventer des mensonges, Jacob ? Je pensais que vous alliez dire à Mac que vous m'aviez engrossée ?

— Eunice, c'est cela que vous voulez que je lui dise ?

— Jacob, je veux vous épouser le plus vite possible et peu

m'importe comment. J'espère que Winnie et Roberto arriveront à temps. Mais je ne vais pas attendre, vous pourriez reprendre vos esprits. Je pensais que vous préféreriez prétendre que vous en êtes le responsable et je me rappelle que je vous ai promis de le confirmer. Alors dites-le à Mac. Dites-le à tout le monde.

— Ça ne vous gêne pas ?

— Jake, mon chéri, c'est la meilleure manière de faire parce que très bientôt tout le monde le saura. Jake ? Vous souvenez-vous de mon premier jour de liberté ? Le lendemain du jour où Mac confirma conditionnellement mon identité et me libéra de votre tutelle ?

— Ma chérie, je n'oublierai certainement pas ce jour-là !

— Ni moi. Comptez deux cent soixante-sept jours. C'est à ce moment-là que se produira l'heureux événement.

— Vous me dites que je suis le père de votre enfant ?

— Pas du tout, M'sieur. J'étais en chaleur et vous aviez lâché la laisse. Et vous pouvez imaginer, si vous le voulez, que j'ai passé ma journée à sauter d'un lit dans l'autre, passant d'un homme à un autre. » Elle sourit béatement. (Patron, c'est drôlement près de la vérité !... mais ça a l'air d'un bateau.) (C'est le second meilleur moyen de dire un mensonge, Eunice,... dire la vérité de telle sorte qu'on croie que vous montez un bateau.) (Quand je pense que je croyais savoir mentir.) (Le mensonge est l'un des beaux-arts... il nécessite une longue pratique.)

« Arrêtons les bêtises, Eunice, ou je commence notre vie conjugale en vous faisant une grosse tête. Bon, c'est ce que nous dirons à Mac. La vérité est bien souvent la solution la plus simple. Mais il nous faut encore des certificats pré-nuptiaux. Mac nous dispensera de publication, mais pas de ces certificats. Mon médecin m'en fabriquera sans s'embarrasser de prise de sang et autres tests. Mais le charlatan, dont vous m'avez parlé, sera-t-il coopératif ?

— Jake, je ne me rappelle pas avoir parlé d'un charlatan. Si Roberto arrive à temps, je pense qu'il pourrait vous faire un certificat. Rosen aussi pourrait m'en faire un. Je crois que je ne couve même pas le moindre rhume... à moins que je n'ai attrapé quelque chose de Joe et de Gigi. Pas très vraisemblable. Mais vous, chéri ? C'est à Washington D.C., qu'on enregistre le taux le plus élevé de vérole. Avez-vous amené quelqu'un dans votre chambre ?

— Petite impudente ! J'ai couché seul à Washington. Pouvez-vous en dire autant pour les cinq derniers jours ?

— Bien sûr que non, chéri. Dormir seule ne m'a jamais intéressée... Et Gigi est très confortable. Je la recommande à votre attention... regardez un peu cette toile.

— J'en suis sûr. Alors, juste Gigi ? Pas Joe ?

— Joe est donc confortable au lit ? Dites-m'en plus, Jake !

— Chérie, cette grosse tête, je vais vous la faire avant même que nous soyons mariés.

— C'est le cadeau de noces du fiancé ? Oh ! Jake, ça va être si rigolo de vous épouser !

— Je le crois aussi. Hum ! hum ! mon docteur vous fera aussi un certificat de complaisance si je lui explique les circonstances. Mais il aura besoin de connaître votre groupe sanguin.

— Jake, le pays tout entier sait que mon groupe sanguin est A-B négatif. L'avez-vous oublié ?

— Momentanément, oui. C'est tout ce dont j'ai besoin. Oh !... On se marie ici, ou devant Mac au Palais ?

— Ici, si possible. Je veux que nos domestiques soient de la fête et jouent la famille si Winnie et Roberto ne sont pas là à temps. Jacob, puis-je oser envoyer une voiture et un message à Joe et à Gigi, pour leur demander de venir ici ? Je veux qu'ils soient présents. Gigi, ça ne pose pas de problème... elle fera ce que Joe lui dira. Mais je pense que vous connaissez Joe mieux que moi. Je ne sais même pas s'il a des vêtements potables pour venir ici...

— Bien sûr, il est normal que l'ancien mari d'Eunice soit invité au mariage de Jeanne Eunice, quoique le protocole ne dise rien là-dessus. Chérie, les vêtements que Joe portait pour déposer devant le tribunal seraient parfaits pour un mariage dans l'intimité. Et vous, Eunice ? Vous voulez vous marier en blanc ?

— Voulez-vous encore m'insulter ? Me mettre en blanc pour que quelqu'un prenne une photo et la vende ? La fiancée travestie de quatre-vingt-quinze ans se met en blanc ! Mon chéri, si je mets une robe blanche, demandons tout de suite à *Life* d'envoyer un photographe, supprimons les intermédiaires.

» Je ne me mettrai en blanc que si vous l'exigez. Sinon je choisirai quelque chose... dont vous me direz des nouvelles et qui ne sera pas blanc.

— Parfait. Mais j'ai besoin d'un coup de rasoir. Sortez maintenant et laissez-moi me préparer. Allez. Allez prendre un bain.

Cunningham dut affronter six heures de dur travail. Mais ce fut le sort de chacun dans la vieille et horrible demeure. Aux accents de *La Marche nuptiale* de Mendelssohn, la mariée arpenta la rotonde du pas hésitation traditionnel (Sœurlette : cet air me rappelle toujours le chat qui va bondir sur le canari. Pum, pum, ti pum ! C'est exactement ça !) (Eunice ! tenez-vous bien.)

Elle franchit la grande porte voûtée pour entrer en marchant sur le tapis rouge dans la vaste salle à manger transformée en chapelle par les fleurs, les cierges et la musique d'orgue. (Patron ! voilà Curt ! Je suis heureuse qu'il ait pu venir. Et ça doit être M^{me} Hedrick qui est

avec lui. Ne les regardez pas, sœurlette ; sans ça j'éclate de rire.) (Je ne les regarde pas et vous, essayez de les oublier... Il faut que je regarde droit devant moi.) (Allez-y, patron. Moi je dénombre les invités. Voilà M^{me} Mac – Norma – et la Ruth d'Alec avec Roberto. Où est Rosenthal ? Oh ! le voilà ! Derrière M^{me} Mac. Vous avez vu Délia ? Elle est terrible ! À côté, nous avons l'air d'une clocharde.)

La mariée portait une robe très simple bleu roi, opaque, avec un col montant, un voile et des gants assortis. Sa jupe balayait le tapis rouge et une longue traîne accompagnait tous ses mouvements. Elle tenait à la main un bouquet de catleyas blancs, teints en bleu pour les assortir à sa toilette (Sœurlette ! Qu'est-ce que cette décision de dernière minute de porter une culotte ? Ça se voit) (Pas à travers cette robe : elle n'est pas si collante. La jarrettière de la mariée, mon amour, pour la défloration symbolique.) (Allez ! ne me faites pas rire, patron.) (Eunice, si vous me gênez mon mariage je ne vous parlerai pas de trois jours entiers.)... (Je n'en ferai rien. Seulement je n'ai jamais pu considérer la vie que comme une vaste fumisterie, et mieux vaut rire que pleurer.)

(Oui, chérie. Mais pour l'instant, soyons sérieuses. Je dois refréner mes larmes.) (Je pensais que c'étaient les miennes. Mon gros matou n'a-t-il pas l'air merveilleux ? Je vous ai entendue demander le *Prélude* de Lohengrin. C'est encore plus marrant que *la Marche nuptiale* de Mendelssohn... Cela ressemble exactement au caquètement triomphal de la poule qui vient de pondre un œuf. Quand ils vont l'attaquer, je vais bien rigoler.) (Allons-y. Rions et pleurons toutes les deux. Eunice... et cramponnons-nous au bras de Jacob. Écoutez-moi, chérie, c'est un mariage à l'ancienne mode.) (Oh ! j'approuve. Cunningham a l'air de s'inquiéter... je ne vois pas pourquoi. Il a fait du bon boulot. Patron, si je rigole de vous voir porter une culotte, c'est parce que vous avez ordonné qu'on expose dans le salon les *Chansons de Bilitis* et les *Trois Grâces* et que tout le monde pourra tout vous voir dessus. Expliquez-moi ça.)

(Eunice, il n'y a là rien d'incohérent. Tout le monde s'attend que la mariée soit habillée. Quant à ces toiles, je veux qu'on les regarde. Avec Joe et Gigi présents, je veux absolument qu'on les regarde !) (On les regardera. On les reluquera, même !) (Peut-être bien, Eunice. Mais ces tableaux sont aussi inoffensifs que le punch aux fruits que nous avons préparé pour ceux qui ne veulent pas de champagne. Peu importe que j'aie posé... Ce que je veux, c'est qu'on reconnaisse le génie de Joe.)

Joe Branca avait mis son génie à contribution pour maquiller la mariée. Partant d'un matériau quasi vierge – Jeanne Eunice sortait de son bain – il avait pris soin de la peindre des pieds à la tête de telle façon qu'on ne puisse pas soupçonner l'apprêt. Comme dans les *Trois*

Grâces, on ne voyait que la beauté d'Eunice, rehaussée invisiblement... plus belle que la vie, plus naturelle que la nature.

La dame d'honneur de la mariée était maquillée avec autant de pudeur. Ayant vu quel miracle Joe avait fait pour Jeanne Eunice, Winnie avait timidement demandé à celle-ci si elle ne verrait pas d'inconvénient à ce que Joe l'apprête elle aussi. Jeanne et Gigi l'avaient chaudement approuvée. Joe avait étudié M^{me} Garcia puis dit : « Quarante minutes, Jeanne Eunice... Ça vous va ? O.K. ! Winnie, débarbouillez-vous. » Il avait alors exploité la chevelure rousse de Winnie pour la mettre en valeur, il avait réussi à faire ressortir ses cils et ses sourcils, si pâles naturellement, avivé l'éclat de sa peau trop blanche... et réussi à lui donner plus de naturel qu'elle n'en avait avec son maquillage habituel.

La dame d'honneur portait donc un manteau court vert pastel et un collant, et tenait un bouquet vert et brun. À trente pas devant la mariée, elle menait la marche hésitation du cortège. Elle la précéda tout au long de la grande salle à manger jusqu'à l'autel improvisé.

Le chef de la Sécurité, O'Neil, entra le dernier. Puis il se posta sous la porte voûtée et se débrouilla pour suivre le mariage. Il avait veillé personnellement à tout, avant de laisser ses gardes assister au mariage. Mais il ne faisait pas confiance aux gadgets. Encore moins qu'aux gens dont il était sûr. Il n'osait pas relâcher sa surveillance.

La mariée arriva au fond. Jake Salomon l'y attendait avec Alec Train à côté de lui. De l'autre côté, se trouvaient le Révérend Hugo White et le juge McCampbell, rivalisant de dignité. Shorty portait une redingote noire, une chemise blanche, un nœud papillon et sous le bras, tenait la Bible. Le juge était en robe. (Patron, Jake n'a-t-il pas l'air merveilleux ? Mais qu'est-ce qu'il porte ?) (C'est un habit à queue de pie, chérie.) (Une vraie pièce de musée.) (Je pense que Jake a dû le faire faire, il y a trente ou quarante ans... à moins qu'il ne l'ait loué à un costumier. Quant à Alec, je suis sûre qu'il a loué le sien. Et le Révérend Hugo, n'a-t-il pas l'air majestueux ?) (Il doit avoir mis sa tenue de prédicateur. Patron, Joe devrait le peindre comme ça, même si ce n'est pas exactement ce qu'il souhaite.) (Bonne idée, Eunice, nous la suggérerons à Gigi... et une chose peut mener à l'autre. J'espère aussi que la vue des *Trois Grâces* rendra Joe plus malléable... Car Hugo ne demande pas mieux que de poser... à condition qu'on lui démontre qu'il n'y a là nul péché. Eunice, j'ai la tremblote. Je ne suis pas sûre d'arriver jusqu'au bout !) (Om Mani Padme Oum, fillette. Il nous a fallu du temps pour décrocher la timbale, ne vous dégonflez pas maintenant !) (Om Mani Padme Oum. Eunice, tenez-moi fort.)

Jeanne Eunice s'arrêta devant le juge et le prédicateur. Winifred la débarrassa de son bouquet et s'écarta. Alec Train poussa Jake aux

côtés de Jeanne Eunice et se plaça symétriquement à Winifred. La musique s'arrêta. Hugo leva les yeux et dit : « Prions ! » (Om Mani Padme Oum. Ça va, sœurlette ?) (Ça va très bien maintenant, Om Mani Padme Oum.)

Lorsque Hugo dit « Amen », Joe Branca se faufila et prit son premier cliché. Puis il se déplaça comme un chat, presque invisible, s'immobilisant quand la solennité de l'instant l'exigeait, sans cesser de prendre des clichés.

Hugo ouvrit sa Bible, sans regarder le texte. « Nous allons aujourd'hui lire le Psalmiste. Il dit :

“Le seigneur est mon berger
Je ne manque de rien.
sur des prés d'herbe fraîche
Il me fait reposer ;
Vers les eaux du repos, il me mène,
pour y refaire mon âme.

Il me guide par le juste chemin
pour l'amour de son nom ;

Passerais-je un ravin de ténèbre
Je ne crains aucun mal”[\[1\]](#). »

Il referma la Bible. « Frères et Sœurs, le Seigneur vit qu'Adam était seul dans le Jardin d'Éden et Il dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Alors il créa Ève pour qu'elle vive avec Adam. Et Il dit à Adam : “Mon fils, prends soin de cette femme, tu M'entends ? Traite-la bien tout le temps, comme si Je te regardais à chaque minute. Parce que Je te regarde, chaque minute, chaque seconde. Chéris-la et protège-la comme Je te le dis et tu seras trop occupé pour faire le mal et elle te sera un réconfort chaque jour de ta vie.” »

Il se tourna vers Salomon : « Jacob Moshe, êtes-vous prêt à faire ainsi ?

— Oui. »

Le Révérend se tourna vers la mariée. « Et le Seigneur dit à Ève : “Ma fille tu prépareras à manger pour cet homme, tu laveras ses vêtements et tu élèveras ses enfants et tu ne courras pas dans les prés alors que tu devrais être à la maison, et tu l'aimeras même quand il sera fatigué et de mauvaise humeur, et quand il vaut mieux ne pas lui parler, car les hommes sont ainsi et il faut accepter le mauvais avec le bon. Tu M'entends Ève ?”

» Jeanne Eunice, vous comporterez-vous ainsi ?

— Oui, mon père.

— Juge...

— Jacob Moshe, existe-t-il quelque empêchement aux termes de nos lois ou de nos coutumes qui vous interdise d'épouser cette femme ?

— Aucun, Votre Honneur.

— Jeanne Eunice, y a-t-il quelque raison dans la loi ou dans votre cœur pour laquelle vous ne pourriez épouser cet homme ?

— Aucune, Votre Honneur. »

McC Campbell éleva la voix : « Si quelqu'un ici connaît une raison qui m'interdirait d'unir ces deux personnes par les liens du mariage, je lui ordonne de parler. » (Eunice, si quelqu'un a le malheur, ne serait-ce que de se racler la gorge, je...) (Tenez-vous tranquille, patron chéri. Voilà tout. Il n'y a ici que des amis qui vous aiment. Om Mani Padme Oum) (Om Mani Padme Oum...)

« Jacob Moshe, prenez-vous Jeanne Eunice pour épouse légalement unie à vous par le mariage ?

— Oui.

— Jeanne Eunice, prenez-vous Jacob Moshe pour époux, légalement uni à vous par le mariage ?

— Oui.

— Eh ! où est l'alliance ? Alec. Jake, prenez sa main gauche dans la vôtre. Maintenant.

— En te passant cet anneau, je t'épouse.

— Au nom des pouvoirs qui me sont conférés, je vous déclare mari et femme. Embrassez-la, Jake. Allez-y, Révérend. » (Et c'est vous qui m'aviez dit de ne pas tout gâcher !) (C'est moi qui ai mené la barque, pas vrai ? Il est à nous. Je veux dire, nous sommes à lui. C'est la même chose.)

Chapitre XXVI

Sur la lune, le tunnel Kennedy B. parallèle au tunnel Kennedy A entre Luna City et le Complexe Industriel Apollo, a été terminé. Les deux tunnels ont été mis en sens unique, permettant ainsi de quadrupler le trafic potentiel. Les projections économiques et démographiques à cinq et dix ans ont amené la Commission à décider la mise en œuvre immédiate des tunnels C et D. Sur les marchés des valeurs de Hong Kong et de New York, les cours de Sélenterprises, Vacuum Industries, Panam et Diana Transport ont enregistré une hausse sur un marché généralement orienté à la baisse.

Une célèbre travestie a épousé son avocat, mais le couple scandaleux a réussi à partir en voyage de noces avant qu'on ait pu remarquer qu'une licence de mariage leur avait été délivrée... Un célèbre reporter a réussi à retrouver leur trace au Canada pour s'apercevoir qu'il ne s'agissait que du docteur et de M^{me} Garcia, qui avaient assisté au mariage. M^{me} Garcia sourit et se laissa photographier (elle est très photogénique) et interviewer sur le mariage... Puis les Garcia rentrèrent chez eux.

“M. et M^{me} MacKenzie” (Passeports libériens) avaient pris tout l'étage terrasse de l'hôtel : trois salles de bains, quatre chambres, cuisine, salle à manger, bar-salon, jardin suspendu, piscine, cascade, fontaine, bar-office de jardin, ascenseur particulier, vue magnifique sur le port de plaisance, les plages, l'estuaire et les montagnes environnantes.

C'étaient des excentriques. Le prix du séjour comprenait le service de l'hôtel, mais aucun membre du personnel de l'hôtel n'avait été appelé par eux depuis leur arrivée. On ne les voyait ni dans les casinos, ni sur les plages ni dans aucun lieu de plaisir de la station. Ils se faisaient parfois monter des repas, mais le chariot ne dépassait pas le monte-charge. Leurs domestiques particuliers se chargeaient du plateau.

Parmi le personnel de l'hôtel, le bruit courait que M^{me} MacKenzie aimait faire elle-même la cuisine. Mais personne ne savait rien en réalité... personne ne l'avait vue (sauf peut-être les occupants d'un hélicoptère) et peu de gens avaient entr'aperçu son mari. Leurs domestiques occupaient trois appartements à l'étage en dessous... et ils acceptaient de parler de tout sauf de leurs patrons.

Elle revint du jardin dans le salon. Il leva les yeux de son livre.

« Quoi, chérie ? Trop de soleil ? Ou bien cet hélicoptère qui revient ?

— Non. Les hélicoptères ne me gênent pas. Je me mets sur le ventre de telle sorte qu'on ne puisse pas me photographier de face. Jake, chéri, je voudrais vous montrer quelque chose de très joli.

— Apportez-le-moi ici ; j'ai la flemme.

— Je ne peux pas, chéri. C'est sur l'eau en bas. Un drôle de bateau avec des voiles de couleur extraordinairement gaie. Vous avez été dans la Marine, vous vous y connaissez.

— J'étais dans la Marine, il y a quelque cinquante ans... je suis un expert un peu en retard.

— Jacob, vous savez toujours tout. Et il est tout joli ce bateau, et bizarre. Venez-vous ?

— Vos désirs sont des ordres, Madame. » Il se leva et lui offrit le bras. Ils s'accoudèrent à la balustrade dominant la mer. « Lequel ? Tous ces bateaux ont des voiles de couleur. Je n'ai pas vu une voile blanche depuis que nous sommes ici... On croirait que c'est interdit.

— Celui-là, là-bas. Oh ! chéri, ils descendent les voiles... Il était si joli avant.

— On dit amener les voiles, Eunice. Quand on descend les voiles rapidement, on les amène. Ils vont jeter l'ancre... Ça y est. C'est un trimaran ; un bateau à trois coques. Je ne pourrais pas dire que c'est beau. Pour moi, la beauté sur mer, c'est un sloop avec des voiles triangulaires.

— Il a l'air plutôt lourdaud, maintenant. Mais sous toutes ses voiles, c'était charmant. » (Sœurette, demandez à Jake s'il n'y aurait pas moyen de monter à bord ?) (Vous avez déjà navigué, chérie ?) (Jamais mis les pieds sur le pont d'un bateau, patron. Mais j'ai peut-être une idée.) (J'ai peut-être bien la même.) (Patron... Débrouillons-nous pour que Jake ait l'impression d'en avoir parlé le premier.) (J'essaierai, chérie... Pensez-vous que j'ai besoin qu'on me dise que c'est un trimaran ? La seule question est : avez-vous le mal de mer ? Moi oui... et c'est épouvantable.)

« Oh ! les trimarans ont leurs avantages, Eunice. On en a pour son argent. Il y a de la place. Et il est presque impossible qu'ils se retournent... Ils sont plus sûrs que la plupart des petits bateaux. Seulement je ne leur décernerais pas un prix de beauté.

— Jake ne pourrions-nous pas essayer de nous faire inviter à bord de celui-là ?

— Oh ! il y a sûrement un moyen d'arranger ça. Je pourrais commencer par en parler avec le directeur de l'hôtel. Mais Eunice, on ne peut pas monter à bord d'un bateau particulier en restant voilée. Ce serait impoli.

— Jacob, il n'est pas question de voile. Je ne veux absolument pas être présentée aux gens comme M^{me} MacKenzie. Je suis M^{me} Jacob Moshe Salomon et j'en suis fière... Jake, je me demande si notre mariage fait toujours les gros titres. Maintenant, cela n'a plus tellement d'importance si je suis repérée.

— Je pense. Les hélicoptères pourraient bien venir bourdonner un peu plus près avec des reporters armés de téléobjectifs à bord. Mais je doute que même vos petites filles aient envie de vous tirer dessus. Si les curieux vous embêtent, portez des pantalons pour prendre vos bains de soleil et dans la piscine.

— Au diable ! Jacob. C'est notre piscine. De toute façon, rien ne peut plus guère cacher que je suis enceinte, et plus tôt, ce sera dans les nouvelles, moins cela intéressera les gens plus tard. Qu'ils prennent donc une photo, puis le docteur Bob le confirmera publiquement... et cela ne sera plus une nouvelle. J'ai appris, il y a des années, qu'on ne peut y échapper complètement... Il faut s'en accommoder. Est-il possible sur un bateau de ce genre d'avoir une piscine ?

— Pas un de cette taille. Mais j'ai vu des trimarans bien plus grands que celui-ci. Cela doit pouvoir se faire, je pense. Ce sont des bateaux qui ont une surface de pont considérable par rapport à leur tonnage. Il faudra que je demande à un architecte naval. Pourquoi cet intérêt, petite ? Vous voulez me faire acheter un yacht ?

— Je ne sais pas. Mais les bateaux, ça me semble chouette. Jake, je n'ai jamais eu l'occasion d'avoir tant de bon temps que ça dans ma vie – mon autre vie. Je ne sais pas exactement comment on peut avoir du bon temps... sauf que chaque jour est une joie pour moi maintenant. Tout ce dont je suis sûre, c'est que je voudrais faire quelque chose d'entièrement différent cette fois-ci. Ça vous plairait un yacht, Jake ? Pour me faire faire le tour du monde et me montrer tous ces endroits où vous êtes allé et où je n'ai jamais eu le temps d'aller ?

— Vous voulez dire que vous n'en avez jamais pris le temps.

— Peut-être est-ce la même chose ? Je sais que si un homme gagne trop d'argent, c'est bientôt l'argent qui le possède. Jake, je suis allée en Europe peut-être cinquante fois, pourtant, je n'ai jamais mis les pieds au Louvre, je n'ai jamais vu la relève de la garde devant le palais de Buckingham. Tout ce que j'ai vu, ce sont des chambres d'hôtel... et elles sont toutes les mêmes à travers le monde. Voudriez-vous refaire mon éducation, chéri ? Me montrer Rio ? Vous savez... c'est la plus belle ville du monde. Ou le Parthénon au clair de lune ? Le Taj Mahal à l'aube ? »

Jake dit pensivement : « Le trimaran est le bateau favori des Nomades.

— Pardon. Je ne comprends pas : les Nomades ?

— Je ne parle pas des vagabonds qui se baladent pieds nus dans

les Zones Abandonnées, Eunice. Ni de ceux qui ont pris le maquis. Il faut de l'argent pour jouer les Nomades sur l'eau. Mais il y a des gens qui le font. Des millions. Personne ne sait exactement combien parce que, depuis des années, la censure a veillé : le gouvernement ne veut pas attirer l'attention là-dessus. Mais regardez ces yachts, en bas : je parie qu'au moins un sur dix est enregistré sous un pavillon de complaisance et que le passeport de son propriétaire est aussi fantaisiste que celui de M. et M^{me} MacKenzie. Il faut bien qu'il ait été enregistré quelque part, il faut bien que le propriétaire ait un passeport en règle, sans quoi les gardes-côtes l'ennuieront où qu'il aille, peut-être même saisiront son bateau. Mais s'il prend ces précautions élémentaires, il peut passer à travers presque tout : les impôts sur le revenu, les taxes locales (sauf quand il achète quelque chose), personne ne peut le forcer à mettre ses enfants dans les écoles publiques, il n'a pas d'impôt foncier ; il se moque de la politique, de la violence dans les rues. Et c'est peut-être l'avantage essentiel avec l'épidémie d'émeutes qui est repartie.

— Alors, est-il possible d'être vraiment un nomade ?

— Hum ! pas tout à fait. Le navigateur a beau se nourrir de poisson, il faut bien qu'il touche terre de temps à autre. Il n'y a que les bateaux fantômes qui peuvent tenir la mer éternellement, les vrais ont besoin de temps à autre de faire un séjour de radoub. » Jake resta pensif. « Mais c'est ce qu'il y a de plus proche de cette combinaison antithétique sur Terre : la paix et la liberté. Pourtant, si j'étais jeune, Eunice, je ferais plutôt autre chose et je sais bien ce que je ferais.

— Quoi, Jake ?

— Regardez là-haut.

— Où, chéri ? Je ne vois rien.

— Là, voyons !

— La Lune ?

— Bien sûr, Eunice ! C'est le seul endroit où il y ait toute la place qu'on veut et pas trop de monde. Notre dernière frontière... mais sans limites. Quiconque en a encore l'âge devrait au moins tenter d'émigrer.

— Êtes-vous sérieux, Jacob ?

— J'essaie, chérie. La race humaine est dans une impasse. Nous ne pouvons plus continuer d'avancer – et nous ne pouvons pas reculer – et nous mourons de nos propres poisons. Il y a trop de monde. Sept milliards d'hommes qui se marchent littéralement sur les pieds, se font les poches, s'étouffent. Trop de monde. Dans la majeure partie des cas, il n'y a rien à redire aux individus... mais pris collectivement ils sont incapables de faire autre chose que de s'entre-tuer pour subsister. Aussi, tous ceux qui peuvent devraient se précipiter sur la Lune aussi vite que possible.

— Jacob, depuis tout le temps que je vous connais, je ne vous ai jamais entendu parler ainsi.

— Pourquoi parler d'un rêve envolé ? Eunice... Eunice-Jean, je veux dire, je suis né vingt-cinq ans après vous. J'ai grandi en croyant aux voyages interplanétaires. Peut-être pas vous ?

— Pas moi, Jake. Quand ils sont arrivés, j'ai trouvé ça intéressant... mais un peu superflu.

— Tandis que, moi, je suis né assez tard pour qu'ils m'aient semblé aussi naturels que les automobiles. Et pourtant, je suis né trop tôt. Quand l'émigration commença avec la limite d'âge à quarante ans, j'étais trop vieux. Quand ils la portèrent à quarante-cinq ans, j'étais encore trop vieux et quand on la porta à cinquante ans, j'étais beaucoup, beaucoup trop vieux. » Il lui sourit et poursuivit : « Mais, chérie, si vous, vous vouliez émigrer, je n'essaierais pas de vous en dissuader, je vous applaudirais.

— Jake, mon cher et unique, vous ne pouvez pas vous débarrasser de moi aussi facilement.

— Eunice, je suis sérieux. Je mourrais heureux si je savais que notre bébé doit naître sur la Lune. »

Elle soupira : « Jacob, je ne peux pas aller sur la Lune... comme émigrante. Parce que j'ai encore plus largement que vous dépassé la limite d'âge... c'est ce que dit le jugement de la Cour suprême.

— On pourrait arranger ça.

— Pour remettre en question mon identité ? Jacob, chéri, je ne veux pas vous quitter. » Mais elle se caressa le ventre et sourit : « Si lui veut aller sur la Lune, nous l'aiderons dès qu'on l'acceptera là-haut. D'accord ? »

Il sourit et, lui aussi, lui caressa le ventre : « Plus que d'accord. Parce que je ne veux pas voir cette mère si belle me quitter pour quelque raison que ce soit. Mais un père ne doit jamais se mettre en travers du destin de son fils.

— Vous ne le feriez pas. Vous ne le ferez pas. Jacob Junior ira sur la Lune dès qu'il sera prêt. Mais pas cette semaine. Cette semaine, parlons donc de trimarans. Jake vous savez que j'aimerais que nous boucions cette maison... je la vendrais bien mais personne ne voudra jamais l'acheter plus que le prix du terrain : c'est un vrai monstre. Il y faut une véritable garnison, sans quoi les Libertaires y pénétreront en dépit de tous les blindages. Ils s'y installeront et un jour, les juges leur donneront les titres de propriété. »

Jake répondit : « Certainement ; historiquement, c'est de là que viennent tous les titres de propriété. Quelqu'un s'installe, se défend et dit : "Cette terre est à moi." Et ces temps derniers les tribunaux ont diminué le délai de tenure des propriétés occupées. Surtout dans le cœur des villes ou près des Zones Abandonnées ; et votre maison se

trouve dans ces deux cas à la fois.

— Je le sais, chéri. Mais je ne veux pas l'abandonner aux squatters. Fichtre ! Cette maison m'a coûté plus de neuf millions de dollars, sans compter les impôts et l'entretien. L'autre problème est de savoir que faire de notre personnel ? J'en suis malade à l'idée de jouer les grands féodaux – effacez et corrigez – les grandes féodales. » (Effacez et corrigez : les grandes coureuses.) (Certainement, Eunice, mais je n'ai pas tellement cavale depuis mon mariage.) (Vous n'avez pas tellement eu d'occasions, sœurlette... mais ça commence à vous démanger. Hein ?) (Qui démange l'autre ? Peu importe, sœurlette, le jour viendra. Mais on ne le fera pas sous le nez de Jake.) « Je ne peux pas dire à tous ces gens de s'en aller. Certains d'entre eux sont avec moi depuis une vingtaine d'années. Mais si nous achetons un yacht – et vivons dessus – je pense que nous trouverons la solution à nos deux problèmes.

— Vraiment ?

— Je le pense. C'est une idée que j'ai eue pendant notre cérémonie de mariage.

— Eh ! chérie, vous étiez censée penser à moi à ce moment-là.

— J'y pensais, chéri. Mais je dois être capable de penser plusieurs choses à la fois depuis ma résurrection. Notre grande salle arrangée en chapelle ressemblait encore plus à une église qu'à une salle à manger d'apparat. Alors voilà mon idée. Donnons notre maison à Shorty. Donnons-la à son Église en constituant une dotation, avec Alec, peut-être, comme administrateur et aussi, le juge Mac, s'il veut. Arrangeons-nous pour que ce fonds soit suffisant pour l'entretien à perpétuité et un bon salaire pour Hugo en tant que pasteur. Est-ce réalisable ?

— Sans difficulté, Eunice, si vous voulez vous débarrasser de votre maison.

— Sûrement. Si vous consentez.

— C'est votre maison, chérie, et j'ai décidé il y a longtemps qu'être propriétaire dans une grande ville donnait plus de migraines que de satisfactions. Nous pourrions toujours garder ma petite maison du Havre de Grâce – sans crainte des squatters – si vous voulez un pied à terre. Vous pouvez donner votre maison à Shorty mais je me demande s'il pourra s'en débrouiller. Malgré lui, des squatters pourraient venir s'installer ou des émeutiers faire irruption et tout casser.

— Voilà où entre en jeu la seconde moitié de mon idée. Que faire de nos vieux serviteurs fidèles ? Parce que vous avez parfaitement raison. Le révérend Hugo est le meilleur garde du corps que je connaisse... mais c'est un enfant de chœur qui ne connaît rien à l'administration. Il lui faut un homme pratique, un cynique comme

majordome. Cunningham. Ou O'Neil. Ou Mentone. Alec peut arranger ça. Jake, je veux remettre à Shorty une affaire en bon ordre de marche, avec tout l'entretien prévu, de telle sorte qu'il puisse ne penser qu'à prêcher, prier et sauver des âmes. Je pense que vous savez pourquoi. » (Moi, je crois savoir, patron... mais n'importe lequel des trois autres aurait aussi bien tué ce tueur.) (Nous avons remercié les trois autres, chérie... et nous continuerons. Le révérend Hugo est un cas à part.)

« Eunice, vous croyez que réellement Hugo sauve des âmes ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Jacob. Mais même si ce que fait Hugo n'a pas plus de signification que nos prières à trois, même si sa théologie est fausse de A à Z, je ne crois pas que le Révérend Hugo se trompe davantage que les théologiens les plus érudits. Et il se pourrait qu'il soit beaucoup plus près de la vérité. Jacob, je pense que personne ne sait Qui s'occupe de ce monde.

— Je m'interrogeais, chérie. Parfois les femmes enceintes ont de ces envies...

— Je suis enceinte à partir d'ici, chéri ; au-dessus, c'est encore le vieux Jean. Il doit me protéger, je pense. » (Vous pensez ? Patron, si vous ne m'aviez pas pour veiller sur vous, vous seriez aussi perdue qu'une chatte essayant de faire ses petits dans une corbeille à papier. Rappelez-vous, je suis déjà passée par là.) (Je le sais, chérie, et c'est pour cela que je n'ai pas peur... sans quoi, j'aurais une frousse épouvantable.) (Ce n'est pas pire que la roulette du dentiste, patron ; nous sommes bâties pour avoir des enfants : les hanches larges.) « Jake, vous ai-je déjà parlé du temps où je me suis lancée dans la politique ?

— Je n'en savais rien, et je n'aurais jamais imaginé, Eunice.

— Imaginez-le pour Jean, pas pour Eunice. Il y a quarante ans je me suis laissé persuader que c'était mon "devoir" ; on m'avait eu facilement... mais je comprends maintenant que ce qui m'avait attiré vers le parti, c'était que j'avais de quoi payer ma campagne électorale dans une circonscription qui était, de toute manière, perdue. Mais j'ai appris des choses, Jake, et, depuis je n'ai plus jamais eu la tentation de sauver le monde. Personne ne peut régler les problèmes de sept milliards d'êtres humains. Je ne vois aucune solution en dehors de la stérilisation obligatoire. Et le remède me paraît pire que le mal. Les permis d'enfants sans stérilisation n'ont rien réglé du tout. »

Son mari hocha la tête. « Et cela ne réglera rien, Eunice. L'histoire des permis est une aimable plaisanterie. On peut tricher encore plus qu'avec l'impôt sur le revenu. De toute façon, la population augmente.

— Alors, il n'y a pas de solution.

— Il y en a une. Les Quatre cavaliers de l'Apocalypse. Ils ne dorment jamais. Ils ne s'arrêtent jamais. Et puis, il y a ça ! » Il désigna

la Lune. « Eunice, dans l'univers, les migrations interplanétaires sont peut-être les accoucheurs d'une race qui autrement serait sûre de mourir. C'est un défi. Certaines races triompheront, d'autres échoueront. »

Elle frissonna : « Vous me faites froid dans le dos.

— Oui. Et ce n'est pas un sujet à aborder avec une femme qui attend, comme on dit, un heureux événement. Navré, chérie.

— De toute façon, ça fait froid dans le dos. Jake, je ne suis pas fragile. Je réalise ce que mon corps a été conçu pour faire. Je fabrique un bébé. Je me sens bien. J'y prends du plaisir.

— On s'en aperçoit et cela me rend heureux. Mais Eunice, avant de fermer votre maison et d'emménager sur un yacht, je dois encore ajouter ceci : je crois que vous feriez bien d'attendre d'avoir eu ce bébé.

— Pourquoi, Jake ? Je n'ai jamais eu de nausées. Par conséquent, le mal de mer ne devrait pas être un problème.

— Parce que vous êtes délicate, aussi bien que vous vous sentiez. À la maison, Bob et Winnie sont là. Tout est parfait : un médecin – et un bon – à demeure et un hôpital moderne de l'autre côté de la rue. Mais en mer ? Supposez que vous accouchiez d'un prématuré à sept mois. Nous perdriions le bébé. Et vous y passeriez peut-être vous-même. Non, Eunice.

— Jacob, je ne peux pas discuter. Je sais que cela peut arriver. Mais que pensez-vous de cette idée : Ne pourrions-nous demander à Roberto et à Winnie de s'embarquer avec nous ? Puis nous n'irions jamais en haute mer. Si nous étions ancrés à la place de ce trimaran, l'hôpital que nous voyons là serait tout près... et Roberto serait à bord. Le médecin de l'hôtel doit être quelqu'un de très bien, vous avez fait faire une enquête sur son compte. Mais je préférerais avoir Roberto. Il me connaît sur toutes les faces. Et ne faites pas d'astuce vaseuse. Je veux dire en tant que médecin. Ou bien le fait que vous savez que Roberto a couché avec moi vous le rend-il inacceptable comme gynécologue ? » (Fichtre ! fillette, ça, c'est un coup bas.) (Peuh ! Eunice, je suis en train de brouiller les cartes.)

Jake Salomon souleva un sourcil et lui sourit : « Petite, ce n'est pas comme ça que vous m'embarrasserez. Si Bob est le trancheur de cordon que vous désirez, je ferai de mon mieux pour le persuader... tant qu'il vous sera égal de savoir que la femme de Bob tourne autour de moi.

— Bof ! M'sieur ! Si vous voulez faire l'amour des souvenirs avec Winnie, je vous pousserai un peu et je vous embrasserai pour vous souhaiter la bonne nuit. Elle vous consolera pendant que j'attendrai mes relevailles... et vous en aurez besoin.

— Ce qui vous donnera une bonne excuse pour plus tard. Les

femmes tombent presque toujours amoureuses du médecin qui les délivre de leur premier enfant.

— Bof ! encore ! J'ai aimé Roberto pendant longtemps et vous le savez. Êtes-vous jaloux, Jacob ?

— Non. Simplement curieux. Je suppose que cette promesse que vous m'avez arrachée à la veille de notre mariage, tient toujours ? Il me vient à l'esprit, en ce qui concerne le fameux jour de la conception, que Bob avait l'occasion avant, pendant et après.

— C'est donc tout ce qu'il faut, chéri ? L'occasion ? » (Ça suffit, sœurlette.) Elle sourit et fronça le nez : « Chéri, tout ce que j'admettrai, c'est que le nom de Roberto puisse être mis dans le chapeau avec les autres. Mais cela aurait pu être Finchley, ou Hubert, ou le cher juge Mac, ou Alec, et vous, vous avez été très occupé tout ce jour-là... mais je pense que vous constaterez que Mac leva l'audience à l'heure habituelle... et je ne suis rentrée à la maison que bien plus tard.

— Est-ce une confession ?

— Sait-on jamais.

— Cessez de vous moquer de moi, mon amour. Il n'y a que deux sortes de femmes. Celles qui trichent et celles qui bénéficient de l'amicale compréhension de leur époux, auquel cas...

— N'y en a-t-il pas d'une troisième sorte ?

— Oh ! vous voulez dire les femmes fidèles. Certainement. J'en ai entendu parler. Mais au cours de mes vingt ans de pratique du droit, dont une bonne partie consacrée aux divorces, j'en ai rencontré si peu que je n'aurais pas pu jurer qu'elles étaient entièrement blanches, qu'on ne peut en tenir compte. Ce que j'essaie de dire, c'est que si vous voulez mon amicale compréhension, ne me faites pas douter de vos assertions avec un pétard mouillé comme Hubert. Du juge Mac, je pourrais le croire. Tom Finchley est un bel étalon, lui aussi, qui prend des bains régulièrement... même si parfois il massacre l'anglais d'une manière qui me fait frémir. Bob Garcia montre votre bon goût. Mais, s'il vous plaît, chérie, n'espérez pas me faire croire que le nom d'Hubert est dans le chapeau. » (Sœurlette, Jake nous connaît trop bien. Mieux vaut ne pas essayer de trop se moquer de lui.) (Avez-vous jamais entendu parler de fausses pistes, mon amour ?)

« Très bien, M'sieur. J'enlève le nom d'Hubert du chapeau. Il reste encore des possibilités infinies, pas vrai ? Mais puis-je en finir rapidement avec ce que je disais ? Nous pouvons donc prendre en charge tous ceux qui veulent prendre leur retraite, trouver un autre travail ou qui souhaitent rester avec Hugo. Mais, j'espère que certains d'entre eux pourraient venir avec nous pour constituer l'équipage de notre trimaran ou de ce que nous aurons comme yacht. Spécialement, s'ils ont déjà navigué et s'ils y connaissent quelque chose.

— C'est le cas de Finchley.

— J'espérais que tous mes gardes du corps, à l'exception de Hugo, et de Rockford accepteraient de naviguer avec nous. Ils sont tous forts et capables, et n'ont guère de problèmes familiaux. Dabrowski n'a pas d'enfants avec lui et Olga pourrait accepter d'être femme de chambre, Fred et sa femme sont séparés, depuis des mois. Quant aux Finchley, Tom est exactement ce dont nous avons besoin – il faisait de la contrebande d'armes en Amérique centrale, si je me rappelle bien, et était second ; Hester Finchley est une très bonne cuisinière. Ève ne pose aucun problème, elle sait lire, écrire et compter et si on lui en parle, elle ennuiera ses parents jusqu'à ce qu'ils acceptent. Tous les gosses adorent voyager. Chéri ? Si nous rentrons, voulez-vous voir qui est de garde à l'ascenseur et lui demander de trouver Finchley ? Il connaît peut-être quelque chose aux trimarans.

— Je pense que c'est lui qui est de garde maintenant. Je vous décroche une robe ?

— Aurais-je trop pris de soleil ? Je ne crois pas. J'ai utilisé la crème. Oh ! Vous voulez dire pour Tom, le gros matou ? Mais chéri, nous nous sommes baignés avec lui et sa famille tous les jours, comme avec Fred et les Dabrowski.

— Ça m'est tout à fait égal, ma chère... mais je pensais que vous vouliez sauver les apparences ?

— Ça me paraît idiot alors que je me baigne et me dore au soleil avec eux tous. Quant aux apparences, ne vous ai-je pas vu peloter les fesses d'Hester dans la piscine hier ? Ou bien c'était peut-être mercredi ?

— C'était mardi et ce n'étaient pas les fesses d'Hester, mais celles de sa fille Ève. Très belles... mais ça ne compte pas. Alors ne soyez pas jalouse.

— Mon amour, le jour où je serai jalouse d'une petite fille, je veux que vous me battiez. Je ne dis pas me fessiez. Mais il s'agissait d'Hester et pas de sa fille. Mon merveilleux et courageux Jacob ne s'attaquerait jamais à une petite fille.

— Peut-être pas... mais si c'est la petite fille qui s'attaque à moi ?

— Pauvre Jake ! Même les filles de treize ans qui lui courent après. Je ne suis pas surprise, je ne le laisse pas plus tranquille moi-même.

— Dans son cas, c'est une petite fille de treize qui va sur ses vingt et un ans. Je fais un marché avec vous, chérie : je vous promets de ne plus vous imposer son père comme chaperon si vous continuez à me chaperonner quand je suis avec la fille.

— Bien, M'sieur. Entendre, c'est obéir... quoique je sois bien fâchée que vous pensiez que j'ai besoin d'être chaperonnée – ou pas chaperonnée, selon le cas – quand je suis avec l'un de nos serviteurs. Mais avec Hester ? Dois-je vraiment être toujours en vue quand elle

est dans le secteur ?

— Occupez-vous de vos oignons, fillette. Pas besoin d'être sectaire. Je veux qu'ils se sentent tous à l'aise quand ils viennent ici pour nager, car je ne veux pas que les gens de notre maisonnée aillent nager dans l'égout en bas. Connaissez-vous le nombre des colibacilles dans cette jolie écume ? C'est le marché que nous avons passé avec eux... Ne vous approchez pas des plages, et vous pourrez venir nager quand vous voudrez dans notre piscine. Ainsi, nous sacrifions un peu de notre vie privée, mais nous évitons d'en voir un attraper une bonne amibiase et la passer à toute notre famille. C'est un marché honnête et ce sont tous de braves gens, y compris cette précoce petite Ève qui fait de son mieux pour voir si elle peut me troubler.

— Tout cela n'a aucune importance, Jacob. Ce n'est pas bon d'être trop seuls. Mais nous parlions des fesses d'Hester... Elles sont pas mal, n'est-ce pas ?

— Ma douce, vous êtes aussi peste qu'Ève. Je m'en vais dire une dizaine d'Om Mani Padme Oum et faire une petite sieste. Je vous envoie Tom. Ne me laissez pas dormir plus d'une heure. Baiser ! »

Elle se mit sur le dos. Quand il partit, elle plongeait, nageait deux longueurs de bassin, ressortait et s'égoutta. Elle regardait les yachts dans le port quand Finchley arriva.

« Vous m'avez fait demander, Madame ?

Elle sourit : « Mon gros matou, ce n'est pas mon nom quand nous sommes seuls. »

Il regarda par-dessus son épaule et dit dans un souffle : « Minette, le patron est éveillé.

— Bien sûr. Mais il est rentré dans sa chambre et a fermé la porte pour la sieste. Il dormira dans un instant. Mais je ne veux pas vous effrayer, mon gros matou. Venez ici, et regardez, je veux vous montrer quelque chose. Avez-vous fait de la voile ? Ou bien avez-vous toujours navigué sur des bateaux à moteur ?

— De la voile ? Pour sûr ! Je suis né au bord de la baie de Chesapeake. J'ai fait du dériveur.

— Avez-vous déjà fait du trimaran ?

— Je n'en ai jamais barré. Mais j'ai fait partie de l'équipage sur un de ces bateaux quand j'avais seize ans.

— Qu'en pensez-vous ?

— Cela dépend pour quoi faire. C'est O.K. ! si vous voulez quelque chose qui ressemble plus à une maison flottante qu'à un bateau de compétition. Mais je n'aimerais pas en avoir un sans moteur auxiliaire. Dans les eaux trop fréquentées, ils sont aussi difficiles à manœuvrer que deux personnes dans la même baignoire.

— Vous avez déjà fait l'amour dans une baignoire, gros matou ?

— Sûr ! Qui ne l'a pas essayé ? C'est O.K. ! pour rigoler quand on

a déjà embarqué quelques verres. Mais un lit est meilleur ou encore à même le sol.

— Et les tapis de bain de soleil ?

— Minette, vous vous amusez à me faire peur. Jusqu'ici, on n'a encore jamais été pris.

— Question purement rhétorique. Je ne voulais pas vous forcer. Dites-moi, pensez-vous que Jake et Hester aient couché ensemble ?

— Pratiquement certain que non. (Il lui sourit.) Mais je peux vous dire une bonne chose.

— Alors dites-le. Vite, chéri, mon gros matou musclé.

— S'ils ne l'ont pas fait, ce n'est en tout cas, pas la faute d'Hester. Je le sais. Elle me l'a dit carrément une nuit pendant que nous étions en train de faire l'amour. Elle m'a dit que le patron pourrait l'avoir, il suffirait qu'il lui demande. Hester pense que le patron, c'est comme qui dirait la main droite du Seigneur.

— Eh ! moi aussi. Mais ça ne m'empêche pas d'apprécier mon gros matou. Qu'est-ce que vous en pensez ? D'Hester et de Jake ?

— Moi ? » Il eut l'air surpris. « Écoutez, mon petit chat, si tout le monde le fait, je ne vois aucun sens à mettre une barrière autour d'une femme. Ça lui donne seulement envie de la sauter. Je préférerais encore ouvrir la barrière si elle le demande.

— Je vous disais, qu'est-ce que ça vous fait ?

— Oh ! » Le chauffeur-garde du corps prit un air pensif. « Ça ne me révolutionnerait pas. Le patron, il est comme ça ! D'acc ?

— D'acc !

— Pour nous pas d'histoire de toute manière. Nous avons un permis pour un enfant et Hester s'est fait stériliser après avoir eu Ève. Une bonne femme que j'ai eue là... quand j'ai été mis à l'ombre. Elle ne m'a pas quitté. Elle m'a repris quand j'ai été remis en liberté sur parole. Oh ! bien sûr, elle a couché... Mais juste avec son patron. Elle n'a pas putassé. Ou si elle l'a fait, elle l'a gardé pour elle. Hester et le patron ? Sûr, si ça leur fait plaisir. Lui ai dit, comme ça. Amuse-toi, que je lui ai dit.

— Hum !... Tom, mon gros matou, donnons-leur une chance... ou plutôt six. Ça pourrait nous servir d'assurance plus tard. »

Il approuva pensivement : « Astucieux, cela, ma minette. Mais comment ? Et est-ce qu'il en a envie, le patron ?

— J'en suis sûre. À condition qu'il croie qu'on n'en saura rien. Le problème, le seul est de se débarrasser d'Ève. Hum !... vous pourriez m'escorter pour faire du shopping et je pourrais demander à Hester de monter son déjeuner à M. Salomon... et puis, après, comme si l'idée m'en venait subitement je pourrais inviter Ève à venir avec moi...

— Avec Fred ou Ski dans les parages ? Pas bon ça, mon petit chat.

— Il suffit de faire ça un jour où vous êtes de garde. Jake

n'enverra pas chercher votre remplaçant, au plus, il bloquera l'ascenseur en laissant la porte ouverte. Il ne se fait pas de bile pour lui. Il s'en fait pour moi.

— Hum... d'acc ! Ça pourrait se faire s'il veut. Vous vous arrondissez, ma minette. Plus jolie que jamais.

— Joe dit qu'une femme embellit à mesure qu'elle approche de son terme. Mais je ne pense pas que ce soit l'avis de beaucoup d'hommes.

— Hester était drôlement mignonne, jusqu'à la dernière minute. Et vous, ça vous va bien. Eh ! vous êtes sûre que le patron dort ?

— Assez certaine pour vouloir prendre le risque. Mais je ne veux pas vous effrayer, chéri. Vous préférez attendre et voir comment s'arrangent nos plans pour Hester et Jake ?

— Hum !... on pourrait être morts d'ici là.

— Alors ici ?

— Pourrait bien y avoir un hélico...

— Allons dans le jardin d'hiver !

Chapitre XXVII

Le Secrétaire général des Chauffeurs et Gardes de Police privée (AFL) au cours du banquet annuel du syndicat a félicité la ville de Milwaukee de s'être jointe à la liste des municipalités qui ont aboli la règle du casier judiciaire vierge pour le recrutement de ses officiers de paix. « La Bible ne dit-elle pas : pour attraper un voleur il faut un voleur ? »

La Commission lunaire a décidé d'adopter définitivement la politique qu'elle avait mise à l'essai : les émigrants seront sélectionnés sur la seule base des examens physiques et intellectuels sans tenir compte des services passés pour minorer ou majorer leurs notes. Le Directeur a déclaré : « Sur un monde neuf, un homme ne doit pas avoir de passé. Aucune autre politique n'est réaliste ». Assailli de questions, il a reconnu que les participations, pour les vocations non subventionnées, restaient inchangées, mais il a insisté sur le fait qu'il s'agissait là d'une affaire fiscale contrôlée par les gouvernements du condominium, n'affectant en rien les principes de base.

« Eh ! Joe regardez comme il court sous le vent.

— Merveilleux !

— Ça me nettoie à fond, dit Jeanne Eunice tout heureuse. Allons à l'avant. Winnie tient la barre, montrez-lui que ça vous impressionne. Elle est fière comme un pou depuis que Tom l'a mise de quart. C'est un vrai marin, elle doit avoir de l'eau salée dans les veines. Alors Gigi, qu'est-ce qui ne va pas ? Vous ne souriez pas. Vous êtes barbouillée ?

— Peut-être bien un peu.

— Je dois reconnaître que le *Petit Chat* joue les chevaux à bascule quand il court bien. Personnellement, j'aime ça. Mais il y en a qui n'apprécient pas. Ça ne fait rien, chérie : le docteur Roberto a une pilule infallible pour les estomacs sens dessus dessous. Je vais vous en chercher une et dans cinq minutes, le roulis ne vous gênera plus. Vous aurez une faim de loup.

— Je ne prendrai pas de pilules, Jeanne. Je vais bien.

— Vous n'allez pas bien du tout et quand nous descendrons, vous refuserez votre déjeuner et vous vexerez Hester qui m'a dit qu'elle préparerait quelque chose de spécial en votre honneur. Écoutez, chérie, Roberto donne ces pilules à Winnie, une au petit déjeuner chaque matin, et il l'a mise à ce régime avant même que nous ne mettions le pied sur ce bateau pour lui éviter le mal de mer. C'est un médecin prudent. Il n'en donnerait pas à sa propre femme si elles

pouvaient faire du mal. À bord du *Petit Chat*, personne ne prend de pilules, si ce n'est quand le médecin de bord les lui a données. Alors ?

— Gigi !

— Oui, Joe.

— Prends la pilule.

— Oui, Joe. Merci, Jeanne. Je me sens toute ramollie. Je pense que vous me trouvez idiote. Mais j'ai vu tant de gosses qui prenaient des pilules et qui se droguaient avec, que j'ai peur.

— Je n'aime pas les pilules, mais j'en prends quand le docteur Roberto m'en ordonne. Il m'en donne une ration supplémentaire maintenant pour le petit monstre que j'ai là-dedans. Restez à prendre la brise, chérie, pendant que je vais chercher Roberto.

— La brise est bonne, les voiles pleines », dit Salomon d'une voix de basse en prenant la barre. « Bonjour, Ski.

— Bonjour, capitaine. Nous courons bâbord amures la barre à un cinq.

— Vu. Descendez et prenez votre petit déjeuner. » Salomon enfourcha la selle derrière la barre et jeta un œil au compas. « Nous ne vous avons rien laissé, mais vous trouverez du biscuit de mer dans le canot de sauvetage.

— Hester ne me laissera pas mourir de faim.

— Ni Olga. Maintenant descendez ! » Jake regarda la voilure et décida qu'il pourrait serrer le vent d'un peu plus près. De la main droite, il manœuvra les télécontrôles des winches bordant la grand voile, surveillant le taille-vent, tout en venant au plus près de quelques points à la barre. Puis, il ajusta ses focs, et se détendit.

« Bonjour, capitaine.

— Tom, gardez ça pour quand il y a du monde. C'est très bien pour M^{me} Salomon de m'avoir affublé d'un titre honoraire mais nous savons ici qui est le patron sur les papiers de bord. Vous êtes le skipper ; c'est vous, le responsable. Je suis tout juste, le propriétaire et un second sans diplôme. Eunice ne devrait pas... mais il faut être patient avec les femmes enceintes. À propos de petite famille, comment allez-vous tous aujourd'hui ? Je n'ai pas vu Ève, ce matin.

— Elle a déjeuné avant que vous ne vous leviez. Je l'ai vue et lui ai dit qu'il faudrait qu'elle mette une culotte à partir de maintenant, sauf quand elle serait dans la piscine ou à côté.

— Je ne vois pas pourquoi, les autres filles en mettent ou non selon que ça leur chante ou pas. La seule chose que je ne veux pas c'est qu'elle vienne comme ça se pelotonner sur mes genoux, nue comme une anguille et deux fois plus vive. Ça me donne des illusions de jeunesse.

— Je vais le lui faire comprendre, Monsieur.

— Tom, je ne veux pas qu'on boucle cette fille. Je veux que tout

le monde soit heureux au cours de cette croisière... que nous me soyons qu'une grande famille heureuse. Demandez à Hester de lui dire doucement qu'oncle Jake l'aime bien, mais qu'il ne veut pas être papouillé. C'est un mensonge, bien sûr, mais un mensonge officiel. À propos de la piscine, comment va le filtre ?

— Il est O.K., Monsieur. C'est seulement la tuyauterie qui était bouchée. Des algues, rien d'autre.

— Le docteur a-t-il analysé l'eau ?

— Elle est pure.

— C'est bien. Tom, quand j'étais jeune, essayant de passer quartier-maître, nous plongeons du beau-pré sans souci. Mais aujourd'hui, même le Pacifique ne peut plus digérer toutes les saloperies qu'on y déverse. Vous pouvez corner pour annoncer la réouverture de la piscine et retirer l'écriteau avec la tête de mort et les tibias entrecroisés.

— Tout de suite, Monsieur.

— Attendez une seconde, que je pique huit. » De la main gauche, Jake atteignit le dernier bouton d'une rangée de huit, le quadruple double *bong* ! indiquant l'heure de midi, résonna à travers tout le bateau. Il enfonça alors un autre bouton et déclencha lui-même le signal annonçant la réouverture de la piscine. « Tom, si l'on n'avait pas besoin de manger ni de dormir, on pourrait mener ce bateau tout seul au bout du monde. À trois, on pourrait le faire facilement. Même à deux.

— Peut-être.

— Vous n'avez pas l'air sûr, Tom.

— On pourrait le faire seul, sûr, Monsieur... s'il n'y avait pas de pépin. Mais il finit toujours par y en avoir.

— D'accord. Et avec deux femmes enceintes à bord... et peut-être trois si vous ne surveillez pas Ève de près.

— Oh, le docteur Garcia lui donne la pilule junior. Je ne prends pas de risques, Monsieur.

— Tiens ! Tom, le respect que j'ai pour vous – et qui était déjà grand – grandit encore. Avec moi, elle est tranquille... mais je ne peux rien promettre pour tous les autres mâles embarqués sur cette eau. Il y a quelque chose dans l'air marin qui vous excite le métabolisme. Mieux vaut prévoir avant qu'après.

— Elle a déjà commencé... J'en ai parlé avec le docteur... Hester et moi, nous n'attendons d'Ève, rien d'autre que ce que nous avons fait nous-mêmes autrefois. Tout le monde sait que dès qu'une fille commence à être une fille, elle est toute prête à atterrir sur le dos.

— Oui, tout le monde le sait... mais la plupart des parents ne le croient pas quand ça arrive à leurs propres gosses. Tom, vous êtes un homme tellement plein de bon sens que je suis surpris que vous ayez

eu des ennuis. »

Le skipper haussa les épaules : « Cela vient du fait que j'ai cru ce qu'on m'avait dit, Monsieur. J'étais second sur ce vieux rafiot et le capitaine m'avait dit : Ferme ta gueule, tu ne vois rien, t'entends rien, et en un seul voyage, on gagne dix fois autant que d'habitude. Tout était réglé. Mais seulement il a voulu faire le malin et s'garder le fric pour lui tout seul. Il pensait qu'il pouvait passer de nuit. À croire qu'il n'avait jamais entendu parler de radar. Et v'lan, les gardes-côtes rappliquent. » Finchley haussa encore les épaules : Faut pas se plaindre. J'ai été un imbécile. Au bout de deux ans et quatre mois, j'ai eu ce boulot en or de chauffeur pour M. Smith. Du gâteau. Maintenant, je ne fais plus autant confiance. Méfie-toi que je me dis, ça vaut mieux.

— Et pourtant, vous n'avez pas l'air d'un cynique, Tom. Je pense que le principal problème quand on se fait vieux, c'est de se détacher sans devenir cynique.

— C'est un peu compliqué pour moi, Maître. Je pense seulement que les gens sont O.K. pour la plupart – même cette andouille de capitaine – à condition qu'on ne leur en demande pas plus qu'ils ne peuvent donner. Comme ces drisses ici. Elles sont faites pour une traction de trois tonnes. Elles peuvent probablement en encaisser cinq. Seulement, il ne faut pas essayer de leur en infliger six.

— C'est bien ce que je disais. Mais votre image est plus frappante. Allez, Tom ! Si vous n'avez rien à faire, allez vous coucher ou nager.

— Oui, Monsieur. Je veux inspecter la coque à tribord. On fait un peu trop d'eau de ce côté-là. Les pompes peuvent absorber ça, mais je voudrais savoir d'où ça vient. » Il toucha sa casquette et descendit de la dunette.

Jake abaissa sa casquette en avant pour éviter le soleil, et se mit à chanter une chanson de matelot.

Jeanne Eunice grimpa derrière lui et l'embrassa dans le cou.

« Jacob, vous devez avoir été une vraie terreur dans la Marine. Avec votre baratin, vous deviez vous débrouiller chaque fois que vous étiez dans le pétrin.

— Pas du tout, Madame. J'étais un doux jeune homme innocent. Je suivais simplement le code de la mer : "Quand l'ancre est levée, toutes les notes sont payées."

— En laissant derrière vous de petits bâtards dans chaque port... et en améliorant ainsi la race humaine. Et avec Gigi ? Avez-vous aussi l'intention d'améliorer la race avec elle ? »

Et lui enfonçant le pouce sous la taille, là où on pouvait voir un début d'embonpoint, elle dit : « Un plat de roi, pas vrai ?

— Madame, dit-il avec hauteur, je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Allez dire ça à d'autres. Les vieux de la marine ne vous croiront jamais. Jacob, mon amour, je suis certaine que vous connaissez la seconde M^{me} Branca presque aussi bien que la première. Mais je n'ai aucune envie de vous le reprocher. Gigi est adorable. Je l'aime. » (Chérie, dites-lui qu'elle l'a mouchardé.) (Sûrement pas.)

« Chérie, le seul sport que vous pratiquez, consiste à sauter des hypothèses aux conclusions. »

M^{me} Salomon abandonna le sujet, prit son étui à sextant, sortit son instrument.

« Voulez-vous me donner l'heure exacte, chéri ?

— Vous allez encore viser le pauvre soleil qui ne peut pas se défendre ?

— Je ne vais pas me contenter d'un relevé sur le soleil, mon chéri. Je vais aligner le soleil, ce qu'on peut apercevoir de la Lune et – si j'ai de la chance et que je peux la retrouver – Vénus ; pour faire le point sur trois repères. Combien pariez-vous que je nous situe dans un mouchoir de poche ?

— Je vous parie que vous faites une erreur d'au moins quatre-vingts kilomètres.

— Sagouin ! Brute ! Moins que rien ! Ce n'était pas pour jouer au petit marin que j'ai demandé tous les vieux trucs, toutes les cartes, toutes les instructions nautiques, trois chronomètres à remontoir à clé, et une hache, ce si joli sextant et son jumeau au cas où je perdrais celui-ci... et remarquez bien que je passe toujours la bride autour de mon cou. Maintenant, je ne sers à rien sur le pont. C'est pour cela que j'ai décidé de devenir un vrai navigateur... Juste au cas où...

— Hum !... Ma chérie, j'espère que nous n'aurons jamais besoin de recourir à vos connaissances... Mais avez-vous remarqué que ce bateau est bourré de provisions et d'eau douce bien que nous relâchions dans un port presque chaque nuit ?

— Je l'ai remarqué, M'sieur.

— Ce n'est pas par accident non plus que j'ai ouvert au docteur Bob un budget illimité et veillé à ce qu'il ait tout ce qu'il faut pour faire face à n'importe quel problème d'obstétrique.

— Je ne l'avais pas remarqué !

— Ce n'était pas nécessaire, ni pour vous, ni pour Winnie... pas besoin de risquer que vous vous fassiez des idées toutes les deux. Mais j'ai décidé de vous mettre au courant. Bob a profité du temps où le *Petit Chat* était en cale sèche pour se rafraîchir les idées en obstétrique. Et il a dépensé vingt fois plus pour notre infirmerie qu'on ne le rêverait même pour un grand yacht.

— Cela me fait plaisir de l'apprendre, M'sieur. Quand on sait prévoir les choses à ce point, l'argent peut faire à peu près tout... Sauf de revenir en arrière dans le temps.

— Pourtant l'argent a même réussi cela, dans votre cas, chérie.

— Non, Jacob... Il m'a donné une rallonge et ce corps merveilleux... et vous. Mais il ne m'a pas fait revenir en arrière. J'ai toujours près de cent ans. Je ne pourrai jamais me sentir jeune comme cela fut le cas autrefois... parce que je ne le suis pas. Pas à la manière de Winnie, ou de Gigi. Jacob, j'ai même appris que je ne voulais pas être jeune.

— Eh ! Êtes-vous malheureuse, ma chérie ?

— Pas du tout ! J'ai ce qu'il y a de mieux dans deux mondes différents. Un corps plein de vie, de jeunesse, qui fait de chaque respiration une joie sensuelle... et un siècle d'expérience avec la sagesse – si c'est le mot juste – qu'apporte l'âge. Le calme... et les perspectives à la fois. Winnie et Gigi passent encore par les tourments et les tourmentes de la jeunesse... moi pas et je ne le souhaite pas. J'ai oublié depuis combien de temps j'avais pris des tranquillisants, mais je pense que c'est le jour où l'on m'enleva mes biens. Jacob, je suis une meilleure femme pour vous que l'une ou l'autre de ces deux adorables filles. Je suis plus vieille que vous. J'ai été ce que vous êtes maintenant et je vous comprends. Je ne me vante pas, chéri ; c'est la pure et simple vérité. Et je n'aurais pas été heureuse, mariée à un homme jeune... Il aurait fallu que je passe mon temps à essayer désespérément de ne pas déranger cet équilibre instable et fragile de la jeunesse. Jacob, nous sommes parfaitement assortis.

— Je sais que vous me convenez, ma chérie.

— Je le sais aussi. Mais parfois, vous avez du mal à vous souvenir que je ne suis pas vraiment Eunice, mais Jean » (Hé ! qu'est ceci, patron ? Nous sommes les deux !) (Oui, mon amour pour toujours... mais il faut rappeler Jean à Jake... parce que ce qu'il voit, lui, c'est Eunice.) « Par exemple, Jacob, il y a quelques instants, vous avez pensé que je vous mettais en boîte avec Gigi.

— Pensé, moi ? Mais vous étiez en train de me mettre en boîte !

— Non, chéri. Fermez les yeux et oubliez que j'ai la voix d'Eunice. Reportez-vous en esprit à il y a dix ans, quand j'allais encore bien. Si votre vieil ami Jean s'était aperçu que vous aviez du succès auprès d'une jeune et jolie femme, vous aurait-il charrié ?

— Diable, oui ! Jean se serait payé ma tête !

— Est-ce sûr ? Jacob, l'ai-je jamais fait ?

— Vous ne m'avez jamais pris.

— Tiens ! Un jour, Jacob, j'aurais pu vous féliciter, juste comme je l'ai fait aujourd'hui... si j'avais pu penser que cela ne vous vexerait pas. Vous souvenez-vous d'une jeune dame dont le prénom était – est peut-être encore – Marianne ? Elle avait un nom de famille commençant par H. Vous l'appeliez Mam'zelle Marianne !

— Comment, diable !...

— Doucement, mon chéri... vous lâchez la barre. C'était il y a seize ans, juste avant que je vous demande de consacrer tout votre temps à mes affaires. J'avais donc demandé une enquête approfondie sur votre compte avant de vous proposer le marché. Puis-je vous dire que le fait que vous preniez un tel soin de sa réputation fut un facteur dans ma décision de vous faire confiance pour tout ? Et je ne regrette pas de vous avoir depuis ce jour confié tous mes intérêts et même ma signature. Puis-je ajouter que je voulais vous féliciter à la fois de votre bon goût et de votre succès ?... Car bien sûr, j'avais fait faire une enquête sur son compte à elle, aussi bien que sur celui de son mari. Mais, naturellement, je ne pouvais pas dire un mot.

— Je ne pensais pas que quelqu'un pût se douter de cette intrigue.

— Allons, Jacob ! Vous souvenez-vous qu'une fois, j'ai dit à Eunice que vous pourriez louer un homme pour la photographier dans son bain et qu'elle ne s'en apercevrait jamais ? Comme nous l'avons remarqué, l'argent peut réaliser pratiquement tout ce qui est matériellement réalisable. Un des éléments de ce dossier était une photo de Marianne et de vous dans ce que vous autres, juristes, appelez une position compromettante.

— Mon Dieu ! Qu'en avez-vous fait ?

— Brûlé, ce qui m'a bien déplu. C'était une bonne photo et Marianne était diantrement jolie ; et vous n'étiez pas mal non plus dessus, vieux bouc adorable. Puis j'ai envoyé chercher le directeur de l'agence de police privée et je lui ai dit que je voulais le négatif et tous les tirages et qu'il ne fasse pas le mariolle car si jamais je m'apercevais qu'une épreuve m'était passer sous le nez, je le briserais. Lui ferais retirer sa licence, le mettrais en faillite, en taule même. Vous ou Marianne avez-vous jamais été embarrassé par une photo de ce genre ? Chantage ou autre ? »

— Non, pas moi... et je suis moralement certain qu'elle n'a pas eu d'ennuis non plus.

— Je pense donc qu'il a pris mes menaces au sérieux. Allons, Jacob, continuez-vous à penser que je vous mettais en boîte avec Gigi ? Ou bien que je vous félicitais ?

— Hum !... Peut-être ni l'un ni l'autre. Peut-être essayez-vous de m'arracher une confession. Pas question, fillette !

— Voyons, Jacob, en admettant que je me trompais mais que j'étais sincère, qu'est-ce qu'il y a ? Maintenant que vous savez comment je me suis comportée à l'égard de Marianne ?

— Eunice... Jean ! Vous auriez dû être avocat. Bien que vous vous soyez trompée, je reconnais que cela pouvait être de sincères congratulations. Mais que je ne peux pas les accepter, parce que je ne les ai pas méritées. Et maintenant, dites-moi comment vous en êtes

arrivée à cette conclusion fausse ?

— Oui, chéri. Mais pas tout de suite. Voila Gigi. » Jeanne remit son sextant dans son étui : « De toute façon, il faudra attendre maintenant pour faire le point. La côte est si près que j'ai perdu mon horizon pour le soleil. Hé ! Gigi, ma toute belle ! Embrassez-moi, juste moi. Jake est de quart.

— Je ne suis pas tellement pris, Eunice, tenez-moi la barre. » Il se laissa embrasser, puis reprit la barre à sa femme.

Jeanne dit : « Vous avez nagé, chérie ?

— Euh ! Oui. Jeanne Eunice, puis-je vous voir une minute ? Monsieur Salomon, excusez-nous.

— Pas comme ça... Il faut m'appeler Jake.

— Ça suffit, chéri, coupa sa femme joyeusement. Elle veut une conférence entre femmes. Venez chérie. Capitaine, ne prenez pas trop de gîte. »

Elles trouvèrent un coin à l'abri du canot de sauvetage : « Des ennuis, chérie ? » (Eunice est-ce qu'on va se bagarrer pour Jake ? Sûrement pas !) (Pas possible, sœurlette ! Cette histoire a commencé il y a plus de deux semaines... et depuis le début Joe et Gigi l'ont prise dans la foulée. Ce qui signifie que c'était juste ce que nous pensions : un prêt pour un rendu. Et Jake a menti pour sauvegarder la réputation d'une dame. C'était à prévoir.)

« Euh ! si l'on veut, reconnut M^{me} Branca. Euh !... autant le dire franchement. La prochaine fois que vous jetez l'ancre et envoyez un canot à terre... Joe et moi, on veut débarquer.

— Oh ! chérie. Qu'est-ce qui ne va pas, Gigi ? J'espérais au moins que vous resteriez à bord un mois comme nous l'avions dit... et plus longtemps, si vous aviez voulu.

— Eh bien !... Nous l'espérons. Mais j'ai eu ce problème de mal de mer et Joe... bien sûr, il a peint, mais, la lumière... elle n'est pas bonne... Elle est trop brillante et... »

Sa voix mourut (Sœurlette, ce sont de faux prétextes.) (Jake ?) (Il faut la faire parler.)

« Gigi.

— Oui, Jeanne ?

— Regardez-moi. Vous ne m'avez pas raté un repas depuis que Roberto vous a donné ces pilules contre le mal de mer. Si Joe préfère la lumière artificielle à celle du soleil, nous débarrasserons le salon et il pourra en faire son atelier. Mettez votre bras autour de mon cou et dites-moi dans l'oreille ce qui ne va pas vraiment.

— Euh !... Jeanne, l'Océan, il est trop grand. » Gigi versa quelques larmes et dit : « Vous allez penser que je suis un vrai bébé.

— Non. C'est grand. C'est même le plus grand Océan du monde. Il y a des gens qui n'aiment pas les océans. Moi je les aime. Ça ne

signifie pas que vous deviez l'aimer.

— Eh bien, je pensais que ça me plairait ! Vous savez, on entend causer comme ça. Quelle chose merveilleuse de faire un voyage sur l'Océan ! Mais j'ai peur. Et il fait peur à Joe, aussi. Seulement, lui, il ne le dit pas. Jeanne Eunice vous avez été merveilleusement bonne avec nous... mais nous ne sommes pas bien. Joe et moi, nous ne sommes pas des poissons, nous sommes des chats de gouttière. Nous avons toujours vécu dans les villes. Ici c'est trop calme ; surtout la nuit. La nuit, le silence est si profond qu'il me réveille. »

Jeanne l'embrassa : « Très bien, chérie. Je savais que vous n'étiez pas aussi contente que j'aurais souhaité que vous le fussiez. Je ne savais pas pourquoi. Il faudra donc que j'aille chez vous... où nous sommes si bien tous ensemble. Je n'aime pas la ville. Elle me fait peur. Pourtant j'aime beaucoup votre atelier... aussi longtemps que je n'ai pas à en sortir. Mais est-ce bien tout ce qui ne va pas ? Quelqu'un vous a fait de la peine ? Ou serait-ce Joe ?

— Oh ! non ! Vous avez tous été merveilleux !

— Vous avez appelé Jake, monsieur Salomon.

— C'est parce que j'étais bouleversée... sachant qu'il fallait que je vous dise...

— Alors, vous vous sentez à l'aise tous les deux, avec Jake ? Je sais qu'il peut impressionner les gens. Parfois il m'impressionne moi-même. Non ?

— Oh ! non. Savoir qu'on allait fausser compagnie à Jake nous a autant retournés que de vous fausser compagnie à vous.

— Alors, Jake et moi pourrons venir vous voir ensemble ? Pour rester quelques jours. » (Et celle-là, Eunice, va-t-elle aussi éviter d'y répondre ?) (Pourquoi me demander, patron ? C'est à elle que vous avez posé la question.)

M^{me} Branca baissa les yeux, puis les releva et dit carrément :

« Vous voulez parler d'un quatuor... pour tout ?

— Pour tout.

— Oh ! bien sûr. Vous le savez bien. Mais Jake ?

— Quoi, Jake ? Gigi, c'est à vous de me parler de lui.

— Oh ! Avec nous, Jake est tout à fait à son aise. Mais il se raidit quand vous êtes dans le secteur, on dirait. Jeanne Eunice, vous nous avez vus ? N'est-ce pas ? Sans ça vous ne m'auriez pas parlé d'un quatuor ?

— Bien sûr, je vous ai vus. C'est très bien. Pas de problème.

— J'ai dit à Jake que j'en étais sûre. Il a dit : Impossible, elle dort comme une bûche.

— C'est vrai. Sauf que j'en suis à ce point de ma grossesse où j'ai parfois envie d'aller faire pipi. Jake aurait pu être n'importe où. Quand il n'est pas au lit avec moi, je n'ai pas l'habitude de le chercher.

Ce que j'ai vu n'était pas une preuve : juste la manière qu'un homme a de regarder une femme quand il est sûr d'elle. Ou réciproquement. Rien à quoi on puisse faire objection. Je ne suis même pas un peu jalouse de Jake. Cela me plaisait, connaissant votre douceur envers un homme... rappelez-vous j'ai été un homme...

— Je sais. Mais je ne le crois pas vraiment.

— Il faut bien que je le croie, moi. Et je ne peux jamais l'oublier. Vous connaissant, j'étais heureuse pour mon mari. Dites-moi, avez-vous fait un cercle à trois avec Jake ?

— Oh ! oui !

— La prochaine fois, dans votre atelier, ce sera un cercle à quatre. Puis notre quatuor trouvera son harmonie et personne ne se sentira plus jamais mal à l'aise.

— Oui. Oui !

— En attendant, vous n'aurez plus besoin d'avoir peur de ce grand vilain Océan, une nuit de plus. Nous ne jetterons pas l'ancre. Je vais demander à Tom d'appeler un hélicoptère... disons tout de suite après le déjeuner. Il vous déposera à l'aéroport international de La Jolla et de là, vous prendrez un jet directement pour rentrer chez vous. Le pilote de l'hélicoptère arrangera tout pour vous et Tom aura vos réservations et vous serez à la maison à vous réchauffer du surgelé en un clin d'œil. Vous sentez-vous mieux ?

— Oh ! je me fais l'effet d'une enquiquineuse, mais, oui, je me sens mieux. Oh mon Dieu, Jeanne ! J'ai tellement besoin de me retrouver chez moi !

— Vous y serez aujourd'hui même. Je vais chercher Tom et il va s'occuper de tout. Ensuite j'irai trouver Jake et je lui expliquerai, il comprendra. Puis je le relèverai à la barre et lui dirai qu'il peut vous trouver dans votre cabine. Si vous avez des nerfs de souris, petit chat de gouttière des grandes villes, vous verrouillerez votre porte et vous lui souhaiterez au revoir comme il faut. Hein ? Une triplète ou un duo ?

— Une triplète, bien sûr.

— Alors allez chercher Joe et prévenez-le. Dans dix minutes, un quart d'heure au plus. Mais, Gigi, ce tableau d'Ève, il faut que je l'achète.

— Non, nous vous le donnerons.

— Il y a longtemps que nous avons réglé ça. Joe peut me donner n'importe quoi d'autre, mais pas ses tableaux. Je dois le payer parce que je veux en faire cadeau à mon mari. Maintenant, embrassez-moi et courez chérie. »

Les voiles ferlées, le *Petit Chat* se balançait doucement au gré de la houle. À quinze mètres au-dessus de son grand mât, un hélicoptère

s'était immobilisé pour faire descendre le panier de transbordement. Tom Finchley était à l'avant et guidait le pilote en lui faisant des signaux. M. et M^{me} Branca avaient déjà disparu dans la cabine de l'hélicoptère, ayant été du premier va-et-vient. Mais leurs bagages attendaient sur le pont.

Il y en avait une belle pile. Jeanne les avait invités à emporter avec eux lorsqu'ils étaient venus à bord « tout ce dont ils pourraient avoir besoin pour un mois et même plus » surtout comme matériel de peinture puisqu'il y aurait autant de modèles qu'on voudrait à bord... « Joe chéri, vous pourrez faire de grands tableaux romantiques si ça vous amuse : des scènes de pirateries, avec des viols et des canailles ricanantes. »

Elle leur avait envoyé l'invitation par la poste privée avec leurs tickets d'avion et le prix du fret, et n'avait pas oublié de demander au Service Mercure d'envoyer un lecteur pour le message. Joe avait pris ses instructions à la lettre. Il avait quasiment vidé son atelier en emportant ses projecteurs, ses chevalets, de la toile, et tout un bric-à-brac. Voyant ce que Joe avait apporté, Jeanne avait été heureuse d'avoir retenu un camion blindé pour les emmener jusqu'à l'aéroport. Elle n'avait pas oublié, cette fois, d'en commander un pour leur retour.

Le panier embarqua tout un lot de bagages et revint pour la dernière fois. Fred et le fils de seize ans de Della, Hank, un matelot de bonne volonté mais encore maladroit, le chargeaient, se relayant pour empêcher le panier de tourner pendant qu'on y plaçait du matériel.

Bientôt tout fut casé, sauf une grosse valise, quand une saute de vent modifia brusquement les positions respectives de l'hélicoptère et du bateau. Le panier se balançait. Fred le lâcha et l'esquiva pendant que Hank s'aplatissait sur le pont pour éviter de le prendre de plein fouet.

Fred reprit son équilibre et rattrapa le panier qui se trouvait maintenant trois mètres plus loin vers l'avant. Jeanne Eunice saisit la poignée de la valise puis y mit les deux mains : « Bouh ! Joe a dû mettre l'ancre dans celle-là ! »

Jake s'écria : « Eunice ! Ne soulevez pas ça ! Voulez-vous faire une fausse couche ? »

Il lui arracha la valise et se dirigea vers le panier. Hank s'était remis sur pied. « Laissez, capitaine. Je vais le mettre.

— Sortez-vous de là. » Jake alla péniblement jusqu'au panier, le trouva trop haut, prit la valise dans ses bras, la hissa sur son épaule, la plaça soigneusement à l'intérieur... et s'écroula. Jeanne se précipita vers lui.

À l'avant, Tom Finchley avait surveillé toute la manœuvre pour signaler au pilote de l'hélicoptère qu'il pouvait hisser le panier et s'en aller.

C'est seulement à ce moment qu'il s'aperçut de ce qui venait de se

passer. Et il se mit à courir.

Jeanne s'assit sur le pont et attira la tête de Jake contre elle.
« Jake ! Jake chéri ! » (Eunice ! Aidez-moi !)

Fred dit : « Je vais chercher le docteur. » Et il se précipita vers l'escalier des cabines. Hank resta là, les bras ballants. Salomon poussa un long soupir gargouillant et ses sphincters se relâchèrent. (Eunice ! où est-il ?) (Patron ! je ne peux pas le trouver !) (Il *faut* le trouver ! Il n'est sûrement pas loin !) (Que diable est-il arrivé ?) (Il est là ! il est là ! *Jake* !) (Eunice ? Que s'est-il passé ? Quelqu'un m'a cogné sur le côté de la tête avec une brique.) (Ça fait mal, chéri ?) (Bien sûr que non, patron. Maintenant, ça ne peut *plus* faire mal. Bienvenue à bord ! Jake la Mélancolie vieux coquin adorable, quel plaisir de vous voir là !) (Oui, bienvenue ici ! Bienvenue, chéri. Mon chéri ! Notre chéri !) (Eunice ?) (Non, c'est moi qui *suis* Eunice, Jock. Vieux gaillard ! Là, c'est Jeanne. Ou Jean. Ou patron. Non, Jeanne n'est patron que pour moi ; mieux vaut que vous l'appeliez Jeanne. Écoutez, mes amis, arrangeons bien cette triplette avant de nous emmêler les pieds. Jeanne, vous appelez votre mari, Jake, comme toujours... moi, je l'appelle Jock, comme j'avais l'habitude. Jock, vous appelez le patron soit Jean, soit Jeanne, comme ça vous arrange, et pour moi, elle est soit Jeanne, soit Patron. Et je suis toujours Eunice pour tous les deux. Bien compris ?)

(Je suis toujours dans le brouillard.) (Pas de bile, Jock mon amour. La bile, c'est définitivement fini. Vous vous y habituerez. Moi, je m'y suis habituée. Jeanne devra conduire tandis que nous resterons sur le siège arrière à nous peloter et à lui donner des conseils. Expliquez-lui, Jeanne.) (Oui, Jake. Vous nous avez toutes les deux maintenant et pour toujours.) (Om Mani Padme Oum.) (Om Mani Padme Oum. Venez avec nous Jake. Un chœur d'actions de grâce.) (Om Mani Padme Oum.) « Om Mani Padme Oum. »

« Jeanne. Laissez-le moi, chérie », lui dit le docteur Garcia en se penchant sur elle.

Elle secoua la tête : « Je le tiendrai, Roberto. » (Patron, pas de bavardage féminin, laissez le docteur travailler.) (Bien, Eunice. Cramponnez-vous à Jake.) (Ne craignez rien, chérie. Jock, commencez-vous à voir maintenant ? Par les yeux de Jeanne. Nous allons nous déplacer.) (Bien sûr que je vois. Qu'est-ce que ce vieux débris ? Moi ?) (Bien sûr que non ; c'est simplement quelque chose dont nous n'aurons plus besoin. Jeanne, regardez ailleurs. Vous bouleverserez Jock.)

« Fred, emmenez-la en bas. Hank, aidez-le. Tom, j'ai besoin de Winnie, allez la chercher. »

Le docteur Garcia retrouva Jeanne au salon. Elle était étendue, un

linge mouillé sur le front. Olga Dabrowski était assise à côté d'elle. Tom Finchley entra derrière le médecin, le visage solennel. Le docteur ne dit rien, prit le poignet de Jeanne et regarda sa montre.

Puis il dit : « Les nouvelles sont mauvaises, Jeanne.

— Je le sais, Roberto. Il était parti avant que je descende. (Il n'est pas *parti*, patron. Ne dites pas les choses comme ça. Jock est *mort*, tout aussi mort que moi. Mais il n'est pas *parti*. Pas vrai, Jock ?) (Je pense que vous coupez les cheveux en quatre, Zizi Jambes-en-l'Air.) (Zizi Jambes-en-l'Air... il y a longtemps que vous ne m'aviez pas appelée comme ça !) (Et la nuit dernière ?) (C'est Jeanne que vous avez appelée comme ça, pas moi, pas la nuit dernière.) (Allez-vous vous tenir tranquilles toutes les deux ? Ou du moins baisser la voix ? Il faut que je saisisse la situation.)

(Navrée, patron. Jock chéri, parlez-moi tout doucement. Est-ce que Jeanne le fait mieux que moi ?) (Eunice, je vous entends toujours... et vous mélangez les temps de vos verbes.) (Patron, il n'y a plus de temps dans l'Éternel Présent. J'ai posé à Jock une question. Et il se dégonfle pour y répondre.) (Sûrement !) (Oh ! bien. Avec mon équipement et ma direction artistique, Jeanne est probablement au point maintenant... Et le terrain était bien préparé. Jock, vous ne le croirez pas, mais le patron a l'esprit le plus cochon que je connaisse.) (Sœurette, cessez de me mettre en boîte. Je suis occupée : Roberto s'inquiète pour nous.) (Désolée, sœurette ; je vais être sage.)

« Eunice, je veux qu'une chose soit bien claire. Nous n'aurions rien pu faire de plus si cela était arrivé à terre, avec toutes les possibilités de réanimation, même avec le docteur Hedrick, sous la main. Oh ! nous aurions pu peut-être le maintenir en vie... une vie végétale, pas plus.

— Jake ne le souhaitait pas, Roberto. Je l'ai souvent entendu le dire, avec force. Il n'a jamais approuvé la manière dont on m'avait maintenue en vie si longtemps.

— Les deux cas sont radicalement différents, Jeanne. Votre corps était usé, mais votre cerveau était en bonne forme. Dans le cas de Jake... eh bien, je l'ai examiné à fond avant de prendre la mer ! Son corps était en forme parfaite pour son âge. Mais je sais ce que l'autopsie montrera : la rupture d'un gros vaisseau sanguin dans son cerveau. Il est mort sur le coup. Accident cérébral, comme nous disons, parce que c'est totalement imprévisible. Si ça peut vous consoler, il n'a pas souffert. »

(Pas souffert ! Hein ! Essayez seulement, Bob... J'ai senti comme un coup de pied de mule dans ma tête. Mais vous avez raison, il n'y a eu qu'un coup. Pas même une migraine, après.) (Presque la même chose pour moi, Jock, chéri, quand on m'a assommée. Le patron a souffert bien davantage pendant des années.) (Et alors ? C'est fini

maintenant. Mes chéris, je vous en prie, tenez-vous tranquilles... nous parlerons quand nous serons seuls.)

« Docteur, on ne fera pas d'autopsie.

— Jeanne, il faut qu'on fasse une autopsie pour que vous ayez l'esprit en paix.

— Cela ne me rendra pas Jake et il n'aimerait pas. Quant à la paix de mon esprit, je n'ai qu'une question à poser : est-ce qu'il a eu une lune de miel trop... ?

— Oh ! non. Simplement trop d'années. Jeanne, ce n'est pas même d'avoir soulevé ce poids. Laissez-moi expliquer ce genre d'accident. C'est comme les hernies dans les vieilles chambres à air. Des endroits usés et invisibles, prêts à crever... et n'importe quoi peut déclencher la crevaïson. Jake aurait aussi bien pu s'écrouler après s'être levé, hier, aujourd'hui, demain. Oh ! bien sûr, cela peut arriver en faisant l'amour. On entend souvent des hommes dire qu'ils aimeraient mourir "en déchargeant une dernière fois". Mais c'est une expérience horrible pour la partenaire... et, probablement, il ne s'agit pas d'un dernier orgasme, il est vraisemblable que l'attaque arrive avant. Mieux vaut que Jake ait été frappé comme il l'a été ; en pleine virilité, je crois... » (Vous le savez foutrement bien que Jock était viril. Demandez à votre femme, demandez à Gigi. Diable ! demandez à n'importe qui à bord.) (Eunice ! Est-ce que mon comportement était si évident ?) (Pas "évident", cher vieux bouc, mais les nouvelles finissent toujours par circuler.) «... Ou devrais-je plutôt dire "je sais" puisque j'étais son médecin. Jake était heureux, fort et viril... et puis d'un coup, plof, comme un fil qui se rompt. Alors ne vous inquiétez pas pour ce "trop de lune de miel". Le mariage a peut-être évité à Jake des années de gâtisme sans espoir. Cela lui a peut-être retiré deux semaines de vie, ce qui est bien peu payé pour tant de bonheur. Mais plus vraisemblablement encore, cela a allongé sa vie : un homme heureux fonctionne mieux. Quand mon temps viendra, j'espère partir comme Jake, d'un coup, en ayant été heureux jusqu'à la fin.

— Il n'y a donc aucun besoin d'autopsie, Roberto. Signerez-vous le certificat de décès ?

— C'est-à-dire... quand la mort a lieu en dehors d'un hôpital et hors de la surveillance d'un médecin, il est normal de prévenir les autorités et...

— Roberto !

— Oui, Jeanne ?

— Vous n'allez pas faire ça à Jake ! Avertir qui ? Quelqu'un à Washington ? Nous sommes dans les eaux fédérales et le commissaire du comté de San Diego n'a rien à voir dans cette mort. Mais il essaierait de l'exploiter pour sa publicité personnelle, une fois qu'il saurait qui est Jake et qui je suis. Et je ne veux pas que ce soit ce qui

se passe avec la mort de Jake. Jake était sous surveillance médicale : la vôtre ! Vous êtes le médecin de ce bateau. Vous avez très bien pu le voir mourir ? Pensez-y ! » (Jeanne, ne demandez pas à Bob de mentir. Ça n'a pas d'importance si un commissaire quelconque a envie de me faire couper en morceaux par son expert médical.) (Je ne le permettrai pas ! Par-dessus le marché, Jake, je suis enceinte. Vous voulez me faire passer par là ! Les foules, les questions, les bousculades et les nuits sans sommeil ?) (Hum !... dites-lui de faire un mensonge qui se tienne, chérie.) (Le patron est une vraie mule, Jock... mais d'habitude, elle a raison.)

« Hum !... » Le docteur Garcia enleva son stéthoscope et le posa. « Maintenant que vous le dites... le cœur battait encore quand je suis arrivé auprès de lui. N'ayant pas les moyens de connaître le moment exact de l'arrêt des fonctions du cerveau, je suis obligé de me fonder sur l'arrêt du cœur pour fixer l'heure de la mort. » (Ce garçon ferait un bon témoin, fillettes ! D'ailleurs, il a été un excellent témoin lors du procès d'identité.)

« En ce cas, il me semble, docteur, qu'il n'y a pas de discussion possible... et vous pensez bien que je n'épargnerai pas l'argent pour empêcher les gens de transformer la mort de Jake en cirque plus tard. J'aimerais que vous certifiiez la mort et ses circonstances et que vous envoyiez une copie de ce certificat à l'autorité fédérale qui doit être informée... quand nous toucherons terre. Pas de copie ailleurs ! Nous n'avons pas d'autre résidence permanente que ce bateau. Oh ! Envoyez une copie à Alec Train. C'est lui qui détient le testament de Jake, il en aura besoin. Et fournissez également un duplicata au capitaine Finchley pour son journal de bord.

— Très bien, Jeanne, puisque c'est ce que vous voulez. Et je suis d'accord : nous sommes ici en présence d'une mort naturelle et il n'y a aucune raison de laisser les bureaucrates fourrer leur nez dedans. Mais, maintenant, je vais vous donner quelque chose pour vous faire dormir. Pas grand-chose, juste une bonne dose de tranquillisant.

— Roberto, que disait mon poulx ?

— Cela ne regarde pas les patientes, Jeanne.

— Il était à soixante-douze donc parfaitement normal. J'ai compté mes battements de cœur pendant ces trente secondes où vous m'avez tenu le poignet tout à l'heure. Je n'ai pas besoin de tranquillisants.

— Jeanne, votre rythme cardiaque devrait être plus élevé que la normale, étant donné les circonstances.

— Alors, c'est d'un stimulant et pas d'un tranquillisant que j'aurais besoin. Roberto, vous oubliez parfois – bien que vous ayez été avec moi depuis le début – que je ne suis pas une patiente normale. Je ne suis pas une jeune mariée sujette aux crises d'hystérie. Là-dessous,

je suis un très vieil homme, qui a presque trois fois votre âge, chéri... et j'ai vu de tout au cours de ma longue carrière. Aussi aucun choc ne peut vraiment être un choc pour moi. La mort est une vieille amie, je la connais bien. J'ai vécu avec elle, mangé avec elle, dormi avec elle. La rencontrer une fois encore ne me fait pas peur. La mort est aussi nécessaire que la naissance, aussi heureuse, à sa manière. »

Elle sourit : « Mon poulx est normal parce que je suis heureuse... heureuse que mon Jake bien-aimé ait rencontré la mort si facilement et si heureusement. Oh ! je vais aller dans ma cabine me coucher : je fais presque toujours la sieste quand il fait chaud en début d'après-midi. Mais que pensez-vous d'Ève ?

— Hein ?

— Vous êtes-vous occupé d'elle ? Elle est jeune. Elle n'a probablement jamais vu la mort jusqu'ici. Elle a presque sûrement besoin d'un tranquilisant... pas moi.

— Euh !... Jeanne, j'ai été plutôt occupé jusqu'ici. Mais... Olga ! Voulez-vous aller dire à Winnie que je lui demande de donner à Ève la dose minimale de "Tranquille" ?

— Oui, docteur. » Olga Dabrowski sortit.

« Maintenant, jeune dame, je vais vous ramener à votre cabine.

— Un instant, docteur. Capitaine, voulez-vous reprendre la route ? Mettez en marche le moteur auxiliaire en plus des voiles. Je veux être dans les eaux internationales avant le coucher du soleil.

— À vos ordres, Madame. Je pense faire route au sud-sud-ouest. Je vais aller calculer la route.

— Bon. Et faites savoir que le service funèbre aura lieu au coucher du soleil.

— Jeanne !

— Roberto ! Croyez-vous que je vais mettre Jake entre les mains d'un entrepreneur de pompes funèbres ? Un taxidermiste ! Il voulait mourir comme ses ancêtres. Je l'ensevelirai comme ses ancêtres... son cher corps intact et rendu à la nature avant que le soleil ne se couche.

« ... Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux : un temps pour vivre, un temps pour mourir...[2] » Jeanne arrêta sa lecture. Le soleil était un cercle rouge orange, touchant presque la ligne de l'horizon. Sur une planche en bascule, tenue en équilibre sur le bastingage par le docteur et Fred, le corps de Jake était là, cousu dans de la grosse toile et lesté aux pieds. (Un rite primitif, Jeanne.) (Jake, si ça ne vous plaît pas, j'arrête.) (Jock, vous devriez faire preuve d'un peu plus de respect ; il s'agit de funérailles.) (Ce sont les miennes ! Faut-il que je fasse une tête d'enterrement pour mes propres funérailles ? Jean, ça me plaît. Je respecte les symboles, les symboles primitifs tout spécialement. Merci pour ce que vous

faites... et surtout merci de ne pas laisser ma carcasse tomber entre les mains de ces hyènes diplômées.) (Je voulais seulement être sûre, Jake. Mieux vaut continuer. J'ai encore coché d'autres passages.)

(Poursuivez, Jean. N'essayez pourtant pas de forcer pour moi, à coups de prières, les portes du Paradis.) (Sûrement pas, Jake bien-aimé. Quoi qu'il arrive, nous devons l'affronter tous trois ensemble.) (Bravo, patron. Jock le sait.)

«... Car tu es poussière et tu retourneras en poussière. Qui connaît l'esprit de l'homme ?...»

« Deux valent mieux qu'un... Car s'ils tombent, ils s'aideront l'un l'autre à se relever. Mais malheur au solitaire s'il tombe ! Car il n'aura personne pour l'aider à se relever. Et encore : si deux couchent ensemble, ils auront chaud ; mais comment peut-on se réchauffer seul ? » (Patron, cela me rappelle quelque chose : faut-il vraiment que nous couchions seules, cette nuit ?) (Au diable, Eunice, vous ne pensez donc jamais à autre chose ?) (Descendez de vos grands chevaux, patron. À quoi d'autre vaut-il la peine de penser ? Aux cours de la bourse, aux actions, et autres obligations ? J'ai parlé à Jock de votre découverte, que l'amour est plus intense pour une femme que pour un homme. Il ne le croit pas. Mais il a très envie de voir ça.)

(Jake, vous en avez tellement envie que ça ? J'avais l'intention de montrer quelque respect pour votre mémoire.) (J'apprécie cette pensée, Jean. Mais il ne faut jamais aller aux extrêmes. Je ne vois pas pourquoi vous devriez vous lamenter sur moi puisque je suis encore là. Euh !... dites-moi, est-ce vraiment tellement meilleur ?) (Laissez-le juger lui-même, patron... s'il vaut mieux baiser Eunice ou être Eunice. Ce sera une comparaison qui sera beaucoup plus scientifique que celle que vous avez pu faire.) (Cessez de parler comme un petit Kinsey, Eunice. Très bien, partenaires. Je vais y songer... Mais qu'on me pendre si je nous donne en spectacle cette nuit. Non... pas cette nuit. Il faut que ce soit discret... ou rien du tout.)... « Et si un peut le dominer, à deux, ils seront capables de résister, une corde tressée à trois brins ne se rompt point si facilement. »

(Patron, j'aime ça. Ça remplace les funérailles que je n'ai jamais eues. Pas même un service à ma mémoire.) (Mais vous avez eu un service à votre mémoire, Zizi Jambes-en-l'air) (Moi ? Qui était là ?) (Juste moi, chérie. J'avais loué une petite chapelle et un organiste. J'ai lu deux poèmes que vous aimiez. Il y avait quelques fleurs. Pas beaucoup.) (Jock ! je suis profondément touchée. Patron ! Il m'aime vraiment. N'est-ce pas ?) (Il vous aime, chérie. Tous deux, nous vous aimons.) (J'aurais aimé être là, Jock.) (Je ne savais pas où vous étiez, chérie. Cela vaut peut-être mieux. Vous ne vous tenez pas très bien aux funérailles.) (Pouh ! Rabat-joie, tous les deux, spectres tristes. Personne ne peut m'entendre.) (Attention à qui vous traitez de spectre,

Zizi Jambes-en-l'air, cela pourrait bien vous retomber sur le nez. Laissez Jeanne en finir et me jeter à l'eau.)

«...quoi que ta main fasse, mets-y tout ton cœur, car tes jours sont peu nombreux et ils sont comptés... L'homme revient toujours à sa demeure éternelle. Le lien d'argent se dénoue, la coupe d'or se brise. Des profondeurs, nous sommes venus ; que le corps de notre frère, Jake, retourne aux profondeurs ».

Jeanne referma la Bible. Fred et le docteur Garcia levèrent l'extrémité de la bascule ; le corps glissa dans l'eau, disparut.

Elle se retourna, tendit la Bible à Olga Dabrowski. « Voilà, Olga. Merci.

— Jeanne, c'était très beau. Je ne sais comment vous avez fait !

— Essuyez vos yeux, Olga. Les adieux ne doivent jamais être tristes... et Jake était prêt pour le départ. Je connaissais bien mon mari, Olga. Je savais ce qu'il voulait, ce n'était pas difficile. »

Elle serra la main d'Olga et se retourna : « Winnie. Arrêtez ! Arrêtez immédiatement ! Jake ne veut pas que vous pleuriez. » (Qu'est-ce qui vous fait penser ça, Jean ? Je suis flatté de voir une petite créature charmante comme Winnie pleurer sur moi.) (Oh ! doucement, Jake. Vous avez été la vedette du spectacle, maintenant cessez de quêter des applaudissements. Parlez à Eunice.) Jeanne prit Winnie dans ses bras. « Winnie, il ne faut pas. Réellement, il ne faut pas. Pensez à votre bébé. » Winnie sanglotait sur son épaule : « Vraiment, il ne vous manque pas du tout ?

— Mais, chérie, comment Jake peut-il me manquer, puisqu'il ne m'a jamais quittée ? Le joyau est toujours dans le Lotus et il y sera toujours. Éternel Présent.

— Je le suppose... Mais je ne peux pas le supporter !

(Peut-être que le cher docteur ?... Il va donner à Winnie un somnifère. C'est tout à fait sûr.) (Pas Roberto, Eunice. Sous son athéisme agressif, il lui reste des traces de son éducation, il serait choqué. Une autre nuit.)

— Roberto, vous feriez bien de vous occuper de Winnie.

— Je vais le faire. Mais vous, êtes-vous bien ?

— Vous le savez. Et j'ai un remède à vous conseiller.

— Bon, mais cela ne vous ferait pas de mal de prendre, disons, un phénobarbital, ce soir.

— Pas un phénobarbital. Mon remède est pour Winnie. Allez lui faire manger quelque chose. Puis asseyez-vous à côté d'elle et récitez le Om Mani Padme Oum pendant au moins une demi-heure. Mettez-la ensuite au lit et prenez-la dans vos bras, et laissez-la dormir. Et vous, dormez, aussi. Vous avez eu une dure journée.

— Très bien ! Voulez-vous vous joindre à nos incantations ? Nous pourrions venir dans votre cabine. Et vous vous mettriez tout de suite

au lit. J'ai fini par apprendre que ça valait mieux que les barbituriques.

— Docteur, si vous le voulez, vous pouvez venir dans ma cabine à neuf heures demain matin et me tirer du lit si je ne suis pas encore levée. Mais je serai debout. Ne venez pas avant. Cette nuit, je vais réciter cette prière hypnotique. Avec Jake. Il m'entendra... que vous le croyiez ou non.

— Jeanne, je n'ai aucun désir d'attaquer la foi de quiconque.

— Vous n'avez rien attaqué, chéri. J'apprécie votre sollicitude. Quand j'en aurai besoin, j'en abuserai. Mais maintenant, occupez-vous de Winnie. » (Patron et que penseriez-vous de Fred ? Personne à éviter. Jock, vous serez juste au milieu. Heureux veinard ! Mais Fred l'ignorera.) (Eunice, vous déraillez encore une fois ! Nous avons déjà flanqué une frousse épouvantable à Fred en étant seulement nous. Et il a fallu l'appriivoiser. Regardez-le, il est dans un état pire que Winnie. Et il n'a personne pour le consoler. Et nous, nous ne pouvons pas le consoler, pas cette nuit.)

« Capitaine !

— Oui, Madame ?

— Il faut faire quelque chose. On ne doit pas laisser les gens broyer du noir. Les heures des repas sont toutes désorganisées. Hester ne peut-elle pas arranger rapidement un petit souper froid ? Peut-être avec l'aide de volontaires ? Je me porterais bien volontaire, mais j'ai quelque chose à faire. (Oh ! oh ! le gros matou ! Jock, on va rigoler.) (Zizi Jambes-en-l'air, y a-t-il un homme sur ce bateau avec qui vous n'avez pas couché ?) (Oh, sûr ! mon Jock : Hank. Il dévore Ève des yeux et pense que nous sommes une vieille peau. Et maintenant qu'oncle Jock l'a abandonnée, Ève pourrait bien marcher avec lui.) (Maintenant que je suis mort, je regrette bien d'avoir résisté à ce délicieux gibier de maison de redressement. Cela ne m'aurait pas coûté plus d'un million pour me sortir d'une affaire de détournement de mineure... et ma femme était riche.) (Si vous vouliez bien la fermer un instant, bande de cochons. Je vais vous dire une bonne chose. Pas le gros matou. Certainement pas avant minuit et ce pourrait bien être plus tard avec ce vent debout. Le capitaine Tom Finchley va avoir de la besogne.) « Capitaine, je veux que nous continuions droit devant et que vous établissiez la route pour le mouillage de San Clemente Island.

— À vos ordres, Madame. » Il la suivit et ajouta entre haut et bas.

« Je ferais bien de commencer à vous appeler Capitaine dès maintenant. Pour donner l'exemple. »

Elle s'arrêta. Ils étaient suffisamment isolés pour qu'elle puisse s'adresser à lui en particulier, en baissant la voix. « Gros matou !

— Oui ?

— Ne m'appellez pas capitaine. C'est vous qui êtes le capitaine jusqu'à ce que j'aie fini de gagner mes galons. Alors, nous verrons. Et ne m'appellez pas Madame. Je suis ou bien M^{me} Salomon ou bien Jeanne comme jusqu'ici, selon qu'il y a du monde ou non. Mais dans le privé, je suis toujours votre petite minette, du moins je l'espère.

— Eh bien !... d'accord !

— Dites-le-moi.

— Petite minette. Brave petite minette. Plus je vous connais ; plus vous me surprenez.

— Voilà qui va mieux. Mon gros matou, Jake connaissait tout de vos chattering avec moi. » (Oh ! quel mensonge ! Eunice, elle ne m'en a jamais rien dit. Une fois, j'ai eu des soupçons, puis j'ai jugé que je m'étais trompé.) (Je sais, Jock. Le patron passe son temps à mentir, elle essaie même avec moi !)

« Il le savait ?

— Oui, mon gros matou. Mais Jake Salomon était un vrai gentleman et il ne voyait que ce qu'il était convenu qu'il devait voir. Il ne m'a jamais plaisantée sur mes petites folies. Il m'aimait. Mais il ne me racontait pas les siennes, non plus. Savez-vous s'il a jamais couché avec Hester ? » (Voyons, voyons, Jean...) (Taisez-vous, Jock ; je me le suis demandé aussi.)

« Euh !... ma minette, tous les hommes sont pareils, ils courent tous après la même chose.

— Et toutes les femmes sont les mêmes. Alors ?

— Hester a couché avec lui à la première occasion que nous leur avons fournie. Mais elle ne me l'a pas dit. Elle avait honte. Il a fallu que je les y prenne tous les deux. Après je l'ai un peu interrogée.

— Sûrement, vous ne lui avez pas fait de mal ?

— Non, ma minette. Jamais je ne cogne une nana. Ne les ai pas pris sur le fait non plus pour les gêner. Je ne suis retiré en vitesse, je l'ai questionnée après. Je lui ai dit que je savais tout et qu'il valait mieux tout me dire. Elle m'a tout raconté. Elle ne m'en avait pas parlé... à cause de vous.

— Oh ! alors vous l'avez mise au courant pour nous deux ? »

Son capitaine prit un air horrifié : Minette, croyez-vous que je suis complètement maboule ? Écoutez, j'aime baiser avec vous. Mais je ne suis pas fou. Je ne moucharde pas les nanas. Si je le faisais, vous seriez la dernière sur la liste. Sûr !

— Dites-le à Hester, si vous voulez, chéri. Maintenant, cela n'a plus d'importance. Puis, un peu plus tard, elle ne serait pas surprise de me voir en train de faire ce que font si souvent les veuves. » (Elles n'en disent rien, elles ne le crient pas sur les toits, elles sont rarement enceintes... et elles vous en témoignent une reconnaissance du diable.) (Jock, vous êtes un cochon de spectre.) « Bien ! Voyons ce que

nous allons faire. Quelle heure est-il, mon gros matou ? S'il est plus de minuit, je vous relève pour le dernier quart.

— Mon œil ! Madame... minette. Vous allez pioncer toute une bonne nuit. Je vais mettre Fred à la barre maintenant et Hank de vigie. Moi, je vais tirer une natte à côté de la barre et attraper ce que je peux de sommeil jusqu'à ce que nous tenions le bon cap. Ma minette, il faut me promettre de rester dans votre cabine, de ne pas aller vous balader. J'ai peur que vous n'ayez envie de vous jeter à l'eau.

— C'est un ordre, capitaine ?

— Euh... Et comment !

— Entendu, M'sieur. Il ne sera pas nécessaire de contrôler. Je serai dans ma cabine, la porte fermée et endormie. Je vous promets de ne pas sauter par-dessus bord avant demain soir.

— Minette, vous ne feriez pas ça ? Hein !

— Avec le bébé de Jake dans mon ventre ? Capitaine, vous avez une drôle de conception du devoir. Jusqu'à ce que j'aie ce bébé, ma vie ne m'appartient pas. Non seulement je ne dois pas me suicider – ce que je ne ferais, de toute manière, jamais – mais encore, je dois rester calme, heureuse, en bonne santé, et ne même pas courir le risque de boire dans un verre sale. Alors ne vous inquiétez pas pour moi. Bonne nuit, Tom. » Elle se dirigea vers sa cabine.

(Rien à faire, cette nuit, mes amis... Ils sont tous d'une grandeur d'âme... Il nous reste encore Anton.) (Le Polonais passionné ! Jock chéri, je ne suis pas sûre que votre cœur pourra tenir le coup.) (Heureusement, mes chéries, que ma vieille pompe n'a plus rien à supporter... et celui que vous avez repassé à Jeanne, Eunice, c'est de l'authentique horlogerie suisse. Il n'accélère même pas quand vous courez. Mais vous le savez.) (Arrêtez de bavarder, tous les deux ! Quelqu'un a une idée pour se débarrasser d'Olga ?) (Poussez-la par-dessus bord !) (Eunice !) (Alors, on ne peut plus plaisanter, patron ? J'aime Olga, c'est une fille bien.) (Trop bien ! C'est là tout le problème. Pas une putain comme vous, moi ou Hester.) (Oh !) (Jake, vous n'êtes pas devant la Cour, Chéri. C'est une affaire de substitution, la mienne, la nôtre, je veux dire.) (Jean, je voulais dire simplement que si vous soumettiez directement votre problème à M^{me} Dabrowski, elle vous comprendrait. Je l'ai toujours trouvée très compréhensive.)

(Jake ! Impliquez-vous par là que vous avez eu Olga ? Je n'y crois pas.) (Je n'en crois rien non plus, Jock. Si vous aviez dit Ève, j'aurais râlé, mais je vous aurais cru. Mais Olga ! Diable ! elle porte une culotte, même dans la piscine.) (En privé, elle tombe assez vite.)

(Eunice, je crois qu'il ne ment pas. Eh bien, Dieu me damne ! Nous sommes des apprenties, vous et moi. Chapeau bas devant le duc ! Très bien, Jake, dites-nous alors comment faire.) (Faire quoi ?

Pour se débarrasser d'elle ? Il n'y a qu'à lui demander : elle est pleine de compréhension... et ma mort lui a causé plus de chagrin que vous deux, fillettes.) (Jock, ce n'est pas juste. Nous l'avons profondément ressentie... Mais nous sommes très heureuses que vous ayez choisi de rester.)

(Merci, mes chéries. Et d'ailleurs, si vous l'invitez à participer...) (Vous voulez dire une triplète ?) (Il paraît que c'est l'argot actuel pour cela, Eunice. Dans ma jeunesse, on disait autrement. Mais ça ne ressemblerait pas plutôt à un pentagone ? Nous serions cinq.)

(Aujourd'hui, on dit une étoile, Jock. Mais laissez-moi vous dire la première règle pour être un fantôme heureux. Il ne faut jamais, jamais, jamais admettre qu'on est là, ni obliger Jeanne à le reconnaître. Parce qu'elle pourrait bien en arriver là et tout se terminerait chez les réducteurs de tête... avec nous, et adieu, nos gentils jeux. Écoutez, vous avez été marié à Jeanne un bon bout de temps, et vous l'avez sautée plus longtemps encore... Avez-vous jamais soupçonné que j'étais là, moi aussi ?) (Pas une seule fois.) (Vous voyez *n'admettez jamais rien et on nous fichera la paix.*)

(Eunice, Jake ne parlera jamais. Mais maintenant, à propos d'Olga... Jake, lui avez-vous jamais appris le "Om Mani Padme Oum" ?) (Non.) (Patron, je commence à voir. Nous l'avons appris à Anton, Jock. Olga est-elle assez souple pour s'asseoir en Lotus ?) (Zizi Jambes-en-l'air, Olga est assez souple pour n'importe quelle position.) (Voilà, Jeanne. Olga se joindra à nous, même si elle pense que c'est du paganisme... cette nuit, elle acceptera. Pour vous. Et il n'y a pas de meilleur moyen de mettre une partouze en route que de former un cercle. Vous l'avez fait et refait maintes fois.) (Si je me rappelle bien, mes chéries, Jeanne l'a même fait avec moi. Quand ce n'était pas même nécessaire. O.K. ! allons chez les Dabrowski.)

Chapitre XXVIII

La Commission Lunaire a annoncé que les Colonies produisent maintenant cent deux pour cent de leurs besoins alimentaires. Mais elle a ajouté que le plan décennal continuerait à être appliqué afin d'accroître le potentiel d'immigration ; fin d'UN AMOUR. Le vieux mari meurt à bord du yacht de lune de miel. La jeune veuve s'est réfugiée dans la solitude...

«...la porte d'admission. Enchanté de vous avoir rencontrée, madame Garcia et bonne chance, docteur. Au suivant ! Dépêchez-vous. Asseyez-vous là ! Votre mari n'est pas avec vous ? Ou faut-il vous dire, Mademoiselle ?

— Je suis veuve, monsieur Barnes.

— Tiens ! Nous n'avons pas beaucoup de veuves. La Commission n'y tient guère. L'émigration lunaire n'est pas un moyen d'échapper à ses problèmes émotionnels. Ou à un deuil. Nous n'acceptons pas non plus les candidates dans un état de grossesse aussi avancé, à moins que la Commission n'y trouve des avantages particuliers. Prenez le couple qui vient de passer juste avant vous. Elle est enceinte... mais, lui est médecin, il appartient à l'une des catégories les plus subventionnées pour l'émigration. Donc à moins que vous n'ayez les mêmes qualifications personnelles...

— Je sais, Monsieur. Le docteur Garcia est mon médecin personnel.

— Ah ? Même si je vous acceptais, il n'y a aucune garantie qu'il soit encore votre médecin sur la Lune. En fait, c'est très peu vraisemblable. À moins d'une coïncidence...

— Monsieur Barnes, vous avez devant vous mon dossier de demande d'émigration. Il a été préparé avec le plus grand soin par mon avocat. Vous pourriez gagner du temps en le feuilletant.

— Chaque chose en son temps. Vous seriez surprise si je vous disais le nombre de gens qui viennent ici, en partant de l'hypothèse que c'est la Commission qui a besoin d'eux. Rien ne peut être plus loin de la vérité. Dix-neuf sur vingt des personnes qui s'assoient sur cette chaise, repartent sans que je leur ai donné l'autorisation de passer par la porte d'admission. Voyons Salomon, Eunice... madame Salomon, je voudrais d'abord savoir... madame Salomon !!

— Madame Jacob Moshe Salomon, nom de jeune fille Jeanne Eunice Smith.

— Votre visage me semblait vaguement connu. Mais votre

silhouette.

— ...est un peu empâtée maintenant. Oui, j'ai pris une douzaine de kilos, ce que le docteur Garcia trouve raisonnable étant donné ma taille, ma conformation et la date de mon imprégnation.

— Cela soulève d'autres problèmes. Une femme se trompe souvent sur la date... et les premiers-nés sont connus pour leur habitude d'arriver en avance. Nos transports vers la Lune ne sont pas prévus pour les nouveau-nés, pas davantage pour les accouchements. Je veux que vous compreniez bien les risques.

— Je les connais. Mais, monsieur Barnes, mon médecin a toutes les preuves de la connaissance exacte que j'ai de la date de la conception. Mais je veux que cela reste confidentiel.

— Hum !!! Rien de notre conversation n'est couvert par le secret professionnel. Je suis avocat, mais je ne suis pas votre avocat. Et je n'ai pas de temps à perdre en bavardages.

— J'en suis très heureuse, monsieur Barnes...

— Bien ! Revenons à nos moutons. Un avocat, fonctionnaire de la Commission Lunaire – une tâche qui n'est pas de tout repos, croyez-moi – n'a pas l'habitude de discuter avec des gens riches. Mais cela ne fait aucune différence ; si vous ne voulez pas être franche avec la Commission, c'est votre affaire. Mais je n'approuve aucune candidature sans qu'on m'ait satisfait entièrement. Vous m'avez laissé entendre que vous aviez une chose à me dire dont vous estimez qu'elle doit tout régler et rester confidentielle. Je n'accepte pas vos restrictions. Maintenant... allez-vous parler ? Ou devons-nous mettre fin à cette entrevue ?

— Vous ne me laissez pas le choix, Monsieur. Cet enfant que je porte ne sera pas un premier-né. Il n'y a donc pas de risque sur ce plan. Si le *Goddard* part à l'heure, j'ai toute raison de penser que j'aurai mon enfant sur la Lune. Le docteur Garcia ne se fait aucun souci à ce sujet, moi non plus.

— Bien ! Cela soulève un autre problème. Ce premier enfant dont vous parlez... a-t-il des droits sur votre héritage ?

— Non. C'est pourquoi je désire que cette question soit considérée comme confidentielle. Je n'ai pas eu, *moi*, ce premier enfant.

— Hein ? Je m'y perds. Mettons les choses au point.

— Écoutez-moi, monsieur Barnes. Je suis à la fois quelqu'un qui a changé de sexe et qui s'est fait greffer son cerveau. Vous le savez sûrement... Bonté divine ! tout le monde est au courant ! Le premier enfant né de ce corps est né avant l'opération. C'est la réputation de mon donneur que je protège et pas la mienne. L'enfant était illégitime. Aussi habituel que cela soit devenu – le concept légal n'existe même plus dans la plupart des États et le mot même est démodé – je serais tout à fait désolée si je devais causer la moindre tache à la mémoire de

la femme qui m'a donné ce corps tant ma reconnaissance envers elle est grande ».

(Patron, vous savez que je m'en moque comme d'une guigne.) (Laissez-la faire, Eunice, ce bureaucrate étriqué peut tout gâcher si Jeanne ne lui raconte pas ce genre d'histoire. Alors Jeanne, on va toujours sur la Lune ?) (Fichtre, oui !) (Voyons laissez-la tranquille pendant qu'elle traite avec lui.) (Si elle n'avait pas ce gros ventre, je vous promets qu'elle traiterait bien mieux... et plus vite.)

(Au fait, Eunice, vous proclamez que vous avez toujours été là. Alors pourquoi ne pas tout dire au pauvre Jack la Mélancolie ? C'était moi ? Ou non ? C'était bien moi,) (Jock, vieux spectre, je vous aime tendrement, mais si vous pensez que je vais cafter ma jumelle, vous ne me connaissez pas.) (Oh ! bien. Un bébé est un bébé... J'espère seulement qu'il n'aura pas deux têtes.) (Deux têtes, ce serait gâcher une bonne marchandise. Jock, il me suffit qu'il ait une belle paire de couilles.) (L'inceste vous tenterait, Zizi Jambes-en-l'air ?) (Pourquoi pas ? C'est à peu près la seule chose que nous n'ayons pas essayée.)

(Jake, Eunice... voulez-vous bien dormir tous les deux ? Le petit fouille-merde est en train de chercher des poux dans le mémoire d'Alec. Il cherche d'autres objections... auxquelles il va falloir que je réponde.)

« Madame Salomon, je suis très troublé par un côté de la question de ce soi-disant premier enfant... il y a toute vraisemblance pour qu'un procès éclate concernant la disposition de vos biens quand cet enfant, ou quelqu'un prétendant l'être, fera surface. Les cinquante pour cent de l'héritage exigés – comme un minimum – de tout émigrant n'appartenant pas à une catégorie subventionnée représentent une source de financement pour les colonies. La Commission n'est pas disposée à en abandonner un sou une fois qu'elle a tenu ses propres engagements. Or voilà que cet héritier disparu pourrait prétendre à la totalité de votre héritage.

— Tout à fait invraisemblable, monsieur Barnes. Si vous vouliez seulement regarder l'appendice G, vous verriez comment mon avocat s'est arrangé. Il a constitué un petit fonds pour satisfaire ce genre de revendication avec la possibilité au bout de cinquante ans de réversion sur une institution charitable.

— Voyons un peu. Hum ! madame Salomon, vous appelez dix millions de dollars, un petit fonds ?

— Oui.

— Hum ! Peut-être ferais-je mieux de regarder les autres dispositions financières. Vous a-t-on prévenue que même si la Commission ne revendique que la moitié de votre fortune, l'autre moitié ne saurait être utilisée à vous acheter quoi que ce soit sur la Lune ? En d'autres termes, pauvres ou riches, sur la Lune, tous les

immigrants partent à égalité.

— Je le sais, monsieur Barnes. Croyez-moi, mon avocat, M^e Train, est un homme extrêmement prudent. Il a fait toutes les recherches juridiques nécessaires et s'est assuré que je connaissais parfaitement les conséquences de mes actes... car il les désapprouvait. En bref, M^e Train proclame que quiconque va sur la Lune pour y vivre doit être complètement fou. Aussi a-t-il essayé de me dissuader de ce qu'il appelle ma folie. Vous trouverez aussi quatre autres héritiers possibles dans l'Appendice F : mes petites-filles. Elles ont tout intérêt à accepter ce qui leur est proposé là... car on leur expose crûment ce qui les attendrait si elles voulaient tabler sur ma mort. Elles feraient, d'ailleurs, un mauvais pari dans ce cas. Maintenant, je suis physiologiquement plus jeune qu'elles. Et je survivrai probablement à la dernière des quatre.

— Ce n'est pas impossible. Surtout sur la Lune, pourrait-on ajouter. Je voudrais bien pouvoir émigrer moi-même. Mais je ne peux pas me payer le luxe de payer comme vous ; et l'on n'a pas besoin d'avocats là-haut. Bien ! Votre M^e Train m'a l'air d'avoir envisagé l'affaire sous tous ses angles. Regardons un peu vos comptes.

— Un instant, Monsieur. J'ai demandé une petite faveur, un traitement spécial.

— Hé ! tous les immigrants sont traités sur le même pied. Il le faut.

— Une toute petite chose, monsieur Barnes. Mon bébé naîtra peu de temps après mon arrivée sur la Lune. J'ai demandé que le docteur Garcia continue à s'occuper de moi jusqu'à ce moment.

— Je ne peux vous promettre cela, Madame. J'en suis navré. Mais notre politique...»

Elle se mit debout lentement. « Alors je ne continue pas...

— Oh ! Bon Dieu ! Vous valez vraiment tout cela ? »

Elle haussa les épaules : « Que vaut une femme enceinte ? Je suppose que ça dépend de votre échelle des valeurs.

— Je ne voulais pas dire ça ! Vos comptes... S'ils sont justes, vous n'êtes pas seulement riche... Cela je le savais... Mais vous êtes plus que milliardaire !!

— Peut-être. Je n'ai pas refait les additions. Ce bilan a été établi par la Chase Manhattan avec l'aide des firmes de comptables agréés que vous voyez ici... Je suppose qu'il est exact... à moins qu'un ordinateur ne se soit mis à bégayer. Mais rendez-le-moi... Puisque la Commission ne peut me promettre que ce sera le docteur Garcia qui m'accouchera.

— Allons, Madame. J'ai une certaine latitude dans ces affaires. Seulement je n'y recours pas... d'habitude. La politique générale...

— La politique générale de qui ? De la Commission, monsieur

Barnes ? Ou la vôtre ?

— Eh bien, la mienne. Je vous l'ai dit !

— Alors cessez de me faire perdre mon temps, bougre d'idiot ! »

(Vous ne le lui avez pas envoyé dire, ma grosse !) (Eunice, je connais une grosse qui ne va plus se faire marcher sur les pieds ! Et puis j'ai mal dans le dos !)

L'explosion fit presque tomber M. Barnes de son fauteuil pivotant. Ayant repris son équilibre, il dit : « Je vous en prie, madame Salomon !

— Jeune homme, cessons ces sottises. Ma grossesse est avancée, comme vous pouvez voir. Vous m'avez fait une conférence sur les dangers de l'accouchement... et vous n'êtes pas médecin. Vous avez fourré votre nez dans mes affaires personnelles avec l'indiscrétion d'un Kinsey. Vous avez essayé de me dire que je ne pourrai pas avoir mon médecin personnel quand il part par la même fusée – et maintenant, nous voyons qu'il ne s'agit pas d'une règle imposée par la Commission mais simplement d'un mouvement de tyrannie mesquine de votre part. Du despotisme. Pendant tout cet interrogatoire sans queue ni tête – bien que je sois arrivée devant vous avec un dossier soigneusement préparé et complet – vous m'avez fait asseoir sur une chaise dure et inconfortable. Mon dos me fait mal. Sur le dos de combien de malheureux candidats avez-vous satisfait votre ego ? Mais je ne suis ni “pauvre” ni “abandonnée”. Et moi, j'aurai votre peau.

— S'il vous plaît, Madame ! J'ai dit que vous pourriez avoir votre médecin personnel. Et je suis tenu d'examiner les propositions de chaque candidat.

— Alors, levez votre gros derrière de ce fauteuil confortable et laissez-moi m'y asseoir ! Et vous, prenez ce tabouret.

— Très bien, Madame. » Ils changèrent de sièges. Puis il dit : « Je vois que vous voulez consacrer les cinquante pour cent restants de votre fortune aux recherches et au développement des voyages intersidéraux.

— Ce que je fais avec ne vous regarde pas.

— Je ne disais pas cela. Cela m'a seulement frappé... c'est inattendu.

— Pourquoi ? Mon enfant aura peut-être envie de faire des voyages intersidéraux. Je veux que la recherche avance. Monsieur Barnes, vous avez eu tout le temps de regarder mes propositions. Si vous n'aviez pas tant parlé, vous les connaîtriez par cœur maintenant. Faites ce que vous voulez. Mettez votre cachet dessus, ou fichez-moi à la porte ! Et tout de suite ! Pas dans cinq minutes. Mon dos me fait toujours mal. Vous êtes un vrai poison, monsieur Barnes. Vous et votre politique mesquine et votre bavardage inutile. »

Il signa. « Passez par cette porte, madame Salomon.

— Merci. » Elle se mit en marche.

« Ce n'est pas tellement de bon cœur... vieille garce ! pute. »

Jeanne Eunice s'arrêta, se retourna et lui dédia un vrai sourire d'aurore : « Eh bien, merci, mon cher ! Voilà la chose la plus gentille que vous m'avez dite. Parce qu'elle est profondément honnête. Je comprends que ce ne soit pas tellement de bon cœur après la manière dont je vous ai engueulé – et répondit à vos intimidations par des intimidations encore pires ! C'est vrai que je suis une garce et vieille par-dessus le marché.

— Je n'aurais pas dû dire ça.

— Mais vous l'avez dit, et je le méritais bien. Pourtant je n'aurais jamais vraiment essayé d'avoir votre peau... vraiment je ne suis pas mesquine à ce point. C'était seulement la mauvaise humeur due à mes douleurs dans le dos qui me faisait parler ainsi. J'admire le cran avec lequel vous m'avez dit mes quatre vérités. Quel est votre prénom ?

— Euh ! Mathieu.

— Un joli nom, Mathieu, un vrai nom d'homme. » Jeanne Eunice revint sur ses pas et s'approcha de lui : « Mathieu, je pars pour la Lune. Je ne reviendrai plus jamais ici. Voulez-vous pardonner à cette vieille garce afin que nous nous séparions bons amis ? Voulez-vous m'embrasser pour me souhaiter bon voyage ? Je n'ai personne pour me faire ses adieux, Mathieu... Voulez-vous m'embrasser au moment où je pars pour la Lune ?

— Euh !

— S'il vous plaît, Mathieu. Eh ! attention à mon gros ventre ; mettez-moi un peu de profil. Voilà qui est mieux. » Elle humecta ses lèvres, leva son visage vers lui et ferma les yeux.

Bientôt, elle soupirait et se nichait plus près de lui. « Mathieu, voulez-vous me laisser vous aimer ? Oh, je ne veux pas vous séduire, il est trop tard pour cela, je suis sur le point d'accoucher ? Dites-moi seulement que je peux penser à vous avec amour tandis que je pars pour la Lune. C'est bien loin et j'ai un peu peur... et j'ai vécu trop longtemps sans amour et je veux aimer quiconque m'y autorise... quiconque veut bien m'aimer même un tout petit peu. Voulez-vous, chéri ? Ou bien cette garce est-elle vraiment trop vieille ?

— Allons ! Madame Salomon !...

— Eunice, Mathieu.

— Eunice, Eunice, vous êtes une belle petite garce, oui, vraiment. Si je vous ai tenue assise là – avant même d'avoir compris qui vous êtes réellement – c'est parce que j'éprouvais du plaisir à vous regarder. Au diable, ma jolie ! Ma femme me donne la permission d'aimer toutes les femmes... à condition que cela ne dépasse pas dix pour cent de mon amour pour elle.

— Dix pour cent, c'est un rendement honnête pour n'importe quel

investissement. Très bien, aimez-moi avec ces dix pour cent... Et je vous aimerai avec les dix pour cent de l'amour que je portais – que je porte toujours – à mon mari chéri. Y a-t-il assez d'amour dans ces dix pour cent pour un second baiser ? Il y a loin d'ici la Lune... Il faut que vos baisers me tiennent chaud tout au long du chemin. » Elle ferma les yeux et attendit.

(Hé ! sœurlette, le petit gars fait mieux cette fois !) (Ne m'ennuyez pas maintenant, je suis occupée.)

M. Barnes murmura : « Adorable !

— Toute gonflée et grasse maintenant, c'est pour ça que je m'habille ainsi. Vous auriez dû voir Eunice... la première Eunice, ma bienfaitrice, au mieux de sa forme ravissante... avec tout ce qu'il faut pour le faire voir.

— Je dis quand même que vous êtes adorable. Je crois qu'il vaudrait mieux nous arrêter... Ma salle d'attente est bourrée. Et vous avez presque quatre heures d'examens divers avant de passer en quarantaine. Si vous voulez aller à Andes Port avec votre médecin personnel, vous feriez mieux de partir tout de suite.

— Bien, Mathieu. Je vous aime – pour dix pour cent – et je vous aimerai encore sur la Lune. À intérêts composés. Je passe par cette porte ?

— Vous passez par là et vous suivez les flèches. Adieu, Eunice. Prenez bien soin de vous. »

(Patron, c'était bien ou moche ? Est-ce nous qu'il embrassait ou un milliard de dollars ?) (Il m'a semblé – encore que je ne sois qu'un élève à côté de vous, mes deux coquines – que ce jeune homme a commencé par embrasser un milliard de dollars... et qu'il a fini par embrasser Jeanne. Et fort bien. Mes chéries, je crois que mes instincts animaux ont été fortement remués par tout ça. J'aimerais bien que vous soyez rapidement disponible de nouveau.) (Fichtre ! Jock, chéri. Nous le désirons ardemment. Au fait, Jeanne, j'ai dans l'idée qu'il doit y avoir un tas d'émigrants avec le mal du pays qui sauront apprécier une simple fille de la campagne ayant appris au collège à embrasser les yeux fermés et la bouche ouverte.) (Eunice, c'est bien là-dessus que je compte. Sept milliards d'hommes entassés font de la Terre une planète où l'on se sent bien seule... mais sur la Lune, il n'y a que quelques milliers d'hommes, et si nous faisons un effort, nous pourrions peut-être tous les connaître en particulier et aimer la plupart d'entre eux. Qu'en pensez-vous Jake ?) (Jean, on ne risque rien d'essayer. Nous essaierons. Attention : première station. Examen médical : chair de poule et tripatouillage... Mais on s'en fout ! Quelqu'un vient de nous embrasser pour nous dire adieu !)

Chapitre XXIX

Selon le Christian Science Monitor, les Izvestia ont condamné la proclamation dans Lune-Jour, 35^e année, 69^e jour par la Commission Lunaire de la création d'un comité pour les études préliminaires de la colonisation de Ganymède, comme "un exemple de plus de l'insatiable soif d'agression territoriale résultant de l'alliance insensée des deux superpuissances impérialistes contre-révolutionnaires, spécialisées dans le génocide : les États-Unis d'Amérique et la soi-disant République populaire de Chine". Le journal soviétique exigeait que le Conseil de Sécurité des Nations-Unies agisse avant qu'il ne soit trop tard.

Dans une lettre au journal Nature (Angleterre), on note que les savants de Novossibirsk affirment avoir trouvé en même temps la solution au problème de l'obtention à volonté de jumeaux et à celui de la culture extra-utérine de fœtus et de leur développement in vitro. On peut donc admettre maintenant le retour de l'URSS, dans le rang des grandes puissances avec une source pratiquement illimitée de soldats, d'ouvriers et de paysans. Dans le même numéro, un éditorial engageait le rédacteur de cette lettre, un prix Nobel, à abandonner la science-fiction ou, à tout le moins, à changer de marque de haschisch.

À Luna City, M^{me} Salomon touchait à la fin de ses neuf mois lunaires. Il y avait beau temps que son joli nombril faisait saillie sous le drap. Son ventre était un hémisphère gonflé de vie. Au huitième niveau sous la surface, elle attendait la délivrance dans l'Hôpital communautaire. L'infirmière qui était auprès d'elle était enceinte aussi, mais un peu moins près de son terme.

« Winnie ?

— Oui, chérie ?

— Si c'est un garçon, il faut qu'il s'appelle Jacob Eunice... Une fille, il faudra l'appeler Eunice Jacob. Promettez-moi.

— Je vous l'ai déjà promis, chérie ; je l'ai noté par écrit comme vous me l'avez demandé. Et je vous ai promis de veiller sur votre bébé... tout cela est fait et déjà enregistré comme il faut. Je prendrai soin de votre bébé, vous prendrez soin du mien. Mais nous n'en aurons pas besoin, chérie ; tout ira bien pour nous deux... Nous les élèverons ensemble.

— Promettez-moi, c'est important. » (Jean ! N'appellez pas ce bébé "Jake" ; appelez-le Jean – Jean Eunice.) (Jake, je ne collerai pas à ce bébé le prénom sous lequel j'ai dû me bagarrer depuis ma prime enfance.) (Jock, ne discutez pas avec le patron. Elle a toujours raison.

Vous savez bien.) (Son nom c'est Jacob, Jake, ce sera comme ça et pas autrement !) (Jeanne, vous êtes la mule la plus entêtée que je connaisse dans tout le système solaire. Et le fait d'être une femme ne vous a en rien changée.) (Je vous aime, époux.) (Nous vous aimons tous les deux, patron... et Jake est aussi fier des prénoms que je le suis.)

« Je vous promets Jeanne. Sur ma vie.

— Ma douce Winnie, nous en avons fait du chemin, vous, moi et Roberto !

— Oui, ma chérie.

— Je suis malade. N'est-ce pas ?

— Jeanne, vous n'êtes pas malade. Une femme ne se sent jamais bien avant d'avoir son bébé... je le sais, j'en ai vu des centaines. Je vous ai dit que ce tube était simplement pour vous remonter en glucose.

— Quel tube ? Winnie, venez tout près et écoutez-moi. C'est très important. Le nom de mon bébé doit être...»

«...un syndrome de rejet, docteur. Atypique, mais il n'y a pas à s'y tromper.

— Docteur Garcia, pourquoi dites-vous atypique ?

— Hum !!! De temps à autre, quand elle déraile, elle parle avec trois voix différentes... et deux de ces voix appartiennent à des personnes qui sont mortes. Un cas de multiple personnalité.

— Tiens ! Je ne suis pas psychiatre, docteur Garcia, la multiple personnalité ne me dit pas grand-chose. Et je ne vois pas en quoi, nécessairement, cela pourrait affecter la grossesse. J'ai accouché des femmes complètement dérangées, de fort beaux bébés parfaitement sains.

— Je ne suis pas psychiatre non plus, Monsieur. Disons qu'elle n'a pas sa raison, la plupart du temps... et que je considère cela comme faisant partie de l'ensemble du tableau clinique, qui, à mon avis, me laisse diagnostiquer un rejet de la greffe.

— Docteur Garcia, vous en savez plus que moi sur les greffes. Je ne me suis jamais occupé d'un cas de greffe de ma vie. Mais cette patiente me semble en assez bonne condition. Dans cet hôpital, j'ai vu des femmes qui paraissaient être en plus mauvais état... et qui ont eu leur bébé, se sont relevées et ont repris le travail au bout de trois jours. Avec notre faible pesanteur. Elles se remettent vite. Pensez-vous que la patiente a subi un choc entre la Terre et la Lune ?

— Oh ! non ! Les cellules flottantes antiaccélération sont merveilleuses. M^{me} Salomon a fait le voyage dans l'une d'elles, tout comme ma femme. J'ai surveillé leurs réactions par télémesure. Jeanne a encore mieux supporté le voyage que Winnie. Je les ai

enviées toutes les deux, car moi, j'ai fait le voyage dans un siège standard et c'était plutôt dur. Non, je ne vois aucun rapport... Les symptômes de rejet n'ont commencé à apparaître que cette semaine. » Garcia se rembrunit : « Elle ne se rend pas compte que son esprit devient confus. Elle est lucide de temps à autre. Mais le contrôle des muscles moteurs devient incertain. Ce jeune corps robuste entretient son métabolisme... mais, vraiment, docteur, je ne sais pas combien de temps il tiendra. » Il fronça de nouveau les sourcils : « Il pourrait lâcher à n'importe quel moment... sacrebleu ! J'aimerais être équipé convenablement. »

Le vieux médecin hocha la tête : « Mon garçon, nous ouvrons une nouvelle frontière. Je ne connais pas bien votre spécialité... mais ce n'est pas l'endroit pour ce genre de sport. Ici, nous rafistolons des os, nous enlevons des appendices et nous tentons d'empêcher les maladies contagieuses de se répandre dans toute la colonie. Mais quand l'heure est venue de mourir, on meurt. Vous, moi, tout le monde. Et nous débarrassons le plancher pour les vivants. Maintenant, supposez que vous ayez tout l'équipement de Johns Hopkins ici en y ajoutant l'hôpital Jefferson pour faire bon poids... empêcheriez-vous quoi que ce soit ? Renverseriez-vous le cours des choses ? Y aurait-il une possibilité de rémission spontanée si vous aviez tout l'équipement rêvé ?

— Non. Le mieux que nous pourrions essayer, ce serait de gagner du temps.

— C'est bien ce que disent les livres... mais je voulais vous l'entendre dire. Alors, docteur ? C'est votre patiente.

— Sauvons l'enfant.

— Au travail ! »

Jeanne Eunice s'éveilla : on était en train de la pousser sur un chariot dans le corridor.

« Roberto ?

— Je suis là, chérie.

— Où m'emmène-t-on ? Encore en chirurgie ?

— Oui, Jeanne.

— Pourquoi ?

— Parce que le travail n'a pas commencé quand il aurait dû. Nous allons donc vous accoucher par le moyen le plus facile... une césarienne. Il ajouta : Il n'y a pas de quoi se faire de mauvais sang. C'est une opération aussi simple que d'enlever un appendice.

— Roberto, vous savez que je ne m'inquiète jamais. C'est vous qui m'opérez ?

— Non, c'est le chirurgien-chef. Il est bien plus habile que moi. Le docteur Frankel. Vous l'avez vu ; c'est lui qui vous a examinée ce

matin.

— Lui ? Je ne m'en souviens plus. Roberto, il faut que je dise quelque chose à Winnie, quelque chose de très important. C'est pour le nom de mon bébé.

— Elle sait, chérie. Nous avons tout écrit. Jacob Eunice ou Eunice Jacob.

— Bien. Alors, tout va bien. Mais dites-leur de faire vite. Je n'ai jamais aimé attendre.

— Cela ira vite, vous ne sentirez rien. Une rachi et une bonne dose de barbituriques, Jeanne.

— C'est drôle, vous venez de m'appeler Jeanne, au lieu de Jean.

— Docteur, Agnès s'en tirera, n'est-ce pas ?

— Oui, oui... Jean... Agnès s'en tirera.

— Je lui ai dit qu'elle s'en tirerait, docteur je me sens tout cotonneux... Si je m'endors, vous me réveillerez quand Agnès entrera en salle d'opération pour avoir son bébé ?

— Oui, Jean.

— Merci... madame... Wicklund... je ne... savais pas... que ça pouvait... être si merveilleux. »

— « Roberto ? Où êtes-vous ? Je ne vous vois pas.

— Ici, chérie.

— Touchez-moi. Touchez-moi le visage. Plus bas, je ne sens plus rien Roberto, je me suis offert une année merveilleuse... et je n'ai aucun regret. Ont-ils commencé ?

— Non, pas encore. Voulez-vous dormir, chérie ?

— Le faut-il ? J'aimerais mieux pas. Je me sens tout ensommeillée, dans le coton... je me sens bien. Mais j'aimerais mieux ne pas dormir encore. Maintenant, mon sort est entre les mains des dieux. Il est temps de mordre le tuyau de la pipe, de serrer les dents et tout et tout. Mais je n'ai pas besoin de ça. Je suis heureuse. Approchez, chéri. Il faut que je vous dise quelque chose. Plus près... peux plus... parler fort.

— Clmp ! Nom de Dieu ! Mademoiselle, sortez-vous de là !

— Tout blesse toujours, Roberto... Tout. Toujours. Mais il y a des choses qui valent toutes les souffrances. Serre-moi très fort dans tes bras, serre-moi encore plus fort... Ce n'est pas... ce que je voulais dire. C'est Jake qui chante de nouveau. Il chante toujours quand il est heureux. Venez... tout près... que je vous dise... avant de dormir. Merci, Roberto de m'avoir laissée vous accueillir dans mon corps. C'est bon de caresser... de baiser... d'être baisée. Pas... bon d'être... trop... seule. Vous m'avez donné du bonheur avec votre corps, chéri. Maintenant je vais dormir un peu... mais il fallait d'abord que je vous dise cela... Om Mani Padme Oum. Maintenant... en paix, je me

couche, aussitôt je m'endors[3].

— Docteur, elle s'évanouit ! »...

Un bébé cria... Un monde commençait.

« Le cœur faiblit !

(Jake ? Eunice ?) (Ici, patron ! Tenez bon ! Là ! Nous vous tenons !) (Est-ce un garçon ou une fille ?) (Qu'importe Jean ! C'est un bébé ! « Un pour tous et tous pour un. »)

Un vieux monde s'évanouit et il n'y eut plus rien.

Fin

[1]Psaumes 22, 1-4, Psautier de la Bible de Jérusalem (Éd. du Cerf, Paris).

[2]L'Ecclésiaste, III, I (N.D.T.)

[3]Psaume 4 (N.D.T.)